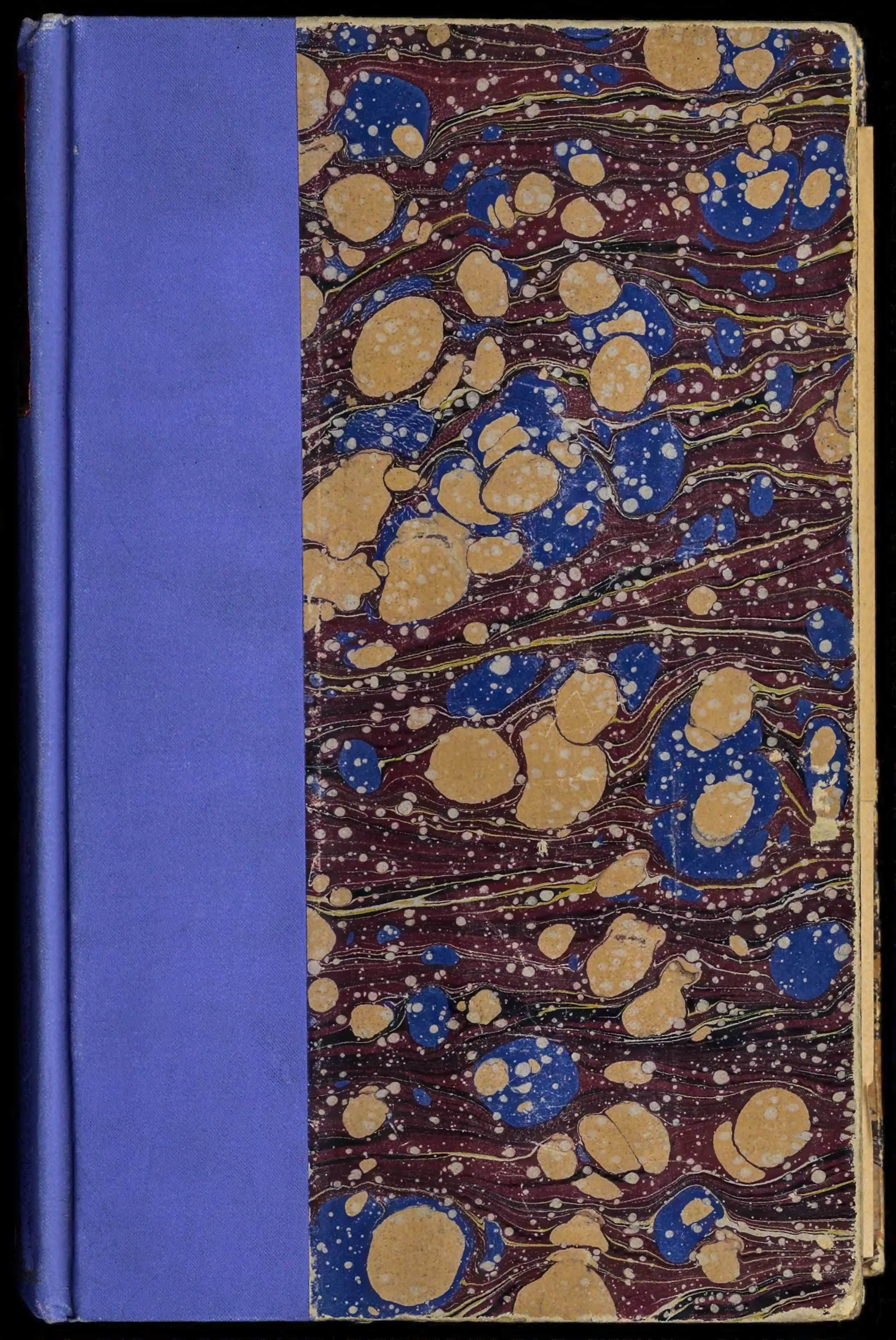
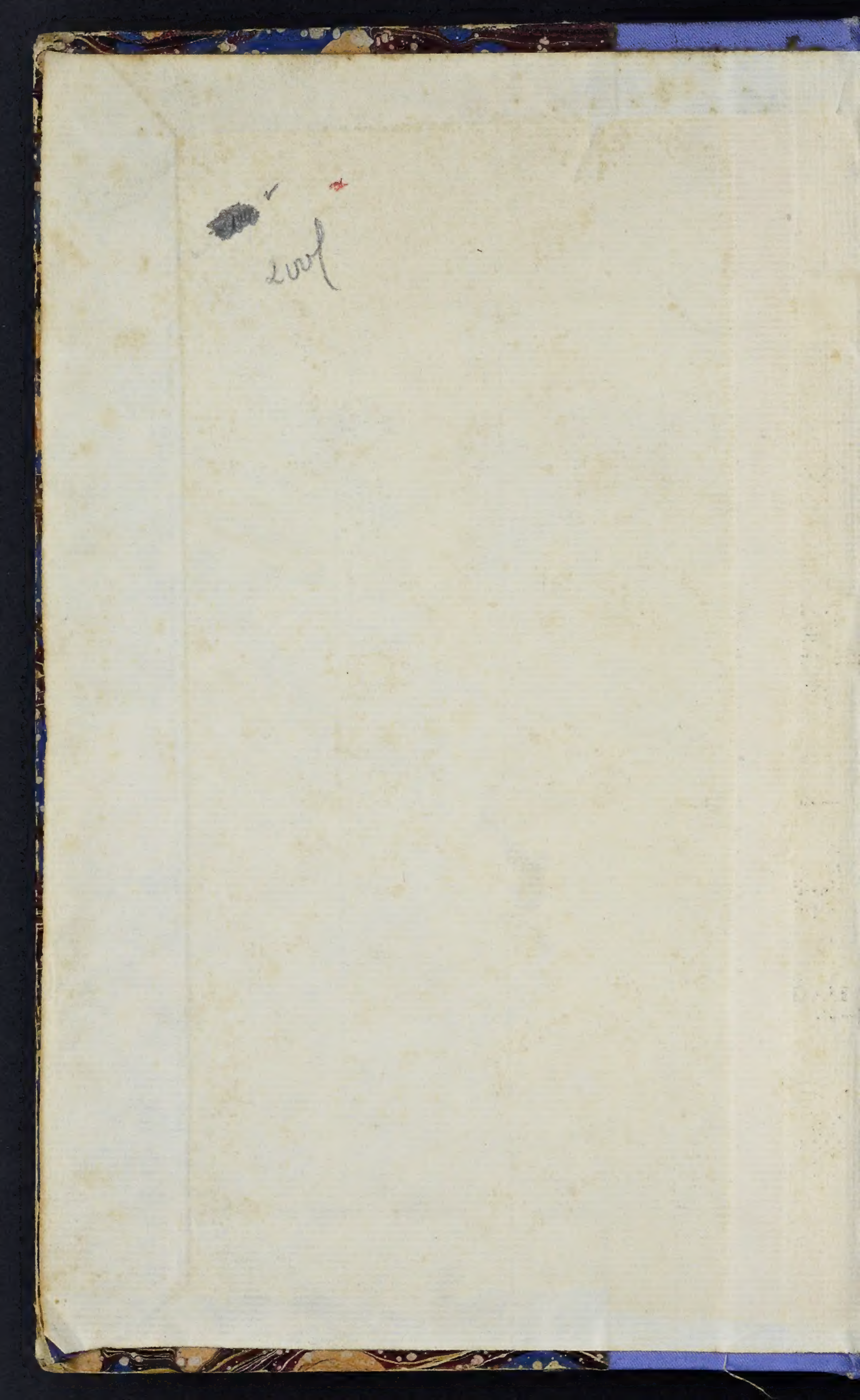




2500 —
2 volumes —

COMPLET DE TOUTES
LES LIVRAISONS
ET DES LITHOS
HORS TEXTES

563

60 centimes. G. DE WAILLY 60 centimes.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

L'EXPOSITION À VOL D'OISEAU

G. STARACE

FAYARD FRÈRES ÉDITEURS PARIS

60 centimes le volume illustré

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

I

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

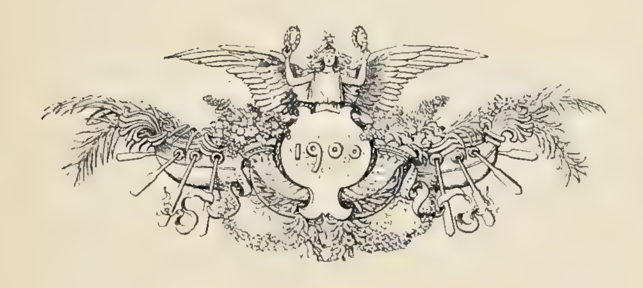
18

G. DE WAILLY

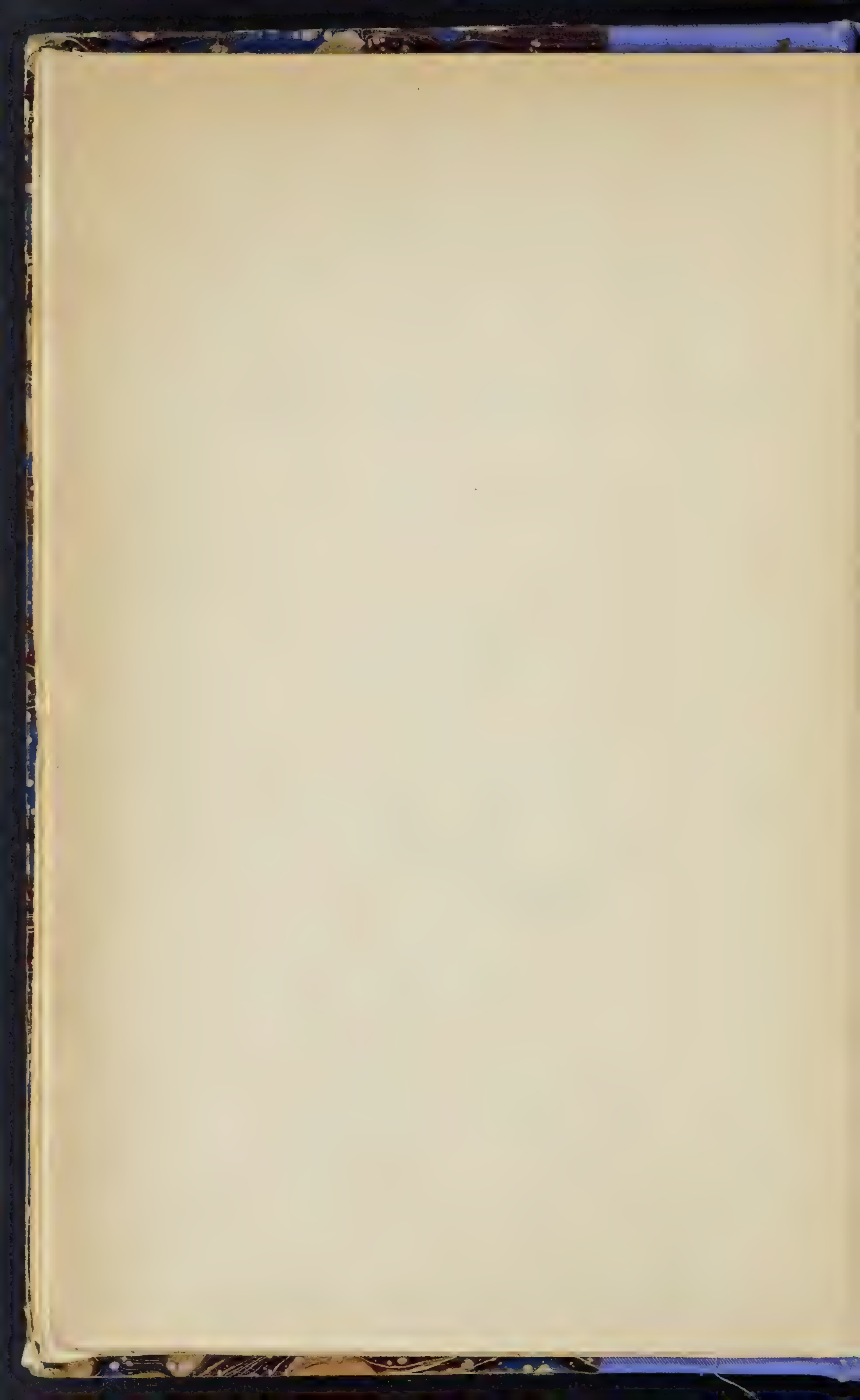
A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

I

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



AU LECTEUR

1900 !

Chiffre magique ! Il clot un siècle auquel, en fécondité géniale, aucun autre ne peut être comparé.

Quelle ère, en effet, que celle qui s'ouvre par Napoléon, s'élève au sommet de l'art avec Hugo, aux merveilles des sciences appliquées avec les chemins de fer et les vertigineux paquebots qui réduisent le tour du monde à une promenade de quelques jours, avec le télégraphe et le gaz, avec Pasteur faisant sortir du mystère les terribles ennemis microscopiques de la vie pour leur déclarer la guerre — et qui s'achève dans la féerique apothéose de l'électricité !

Un tel siècle voulait une consécration superbe, exceptionnelle.

C'est pour cela qu'ici la France convie le Monde à cette manifestation superbe du génie des peuples et des races, fortement encadrée, fondue en quelque sorte, dans la pleine et haute manifestation de son propre génie.

La Ville-Lumière, que chaque siècle fait plus jeune en ajoutant cent attraits à sa fière beauté, attendait avec impatience ce triomphal printemps. Rejetant, avec ce geste coquet qui n'appartient qu'à elle, son gris manteau d'hiver, elle s'avance, souriante, au-devant de ses hôtes, dans le soleil et la jeune verdure, et dans la joie.

En maîtresse de maison soucieuse de son légendaire renom, elle a fait splendidement les choses. Elle a su réserver la part des goûts de chacun, sans cesser d'avoir en vue le plaisir du plus grand nombre :

Aux savants, aux industriels, aux artistes, aux commerçants, elle ouvre d'innombrables palais où ils étudieront et compareront, chacun en ce qui le concerne, les plus récentes manifestations de l'ingéniosité des hommes et les rapides progrès des civilisations.

Pour les flots pressés de visiteurs qu'aucun souci spécialement laborieux ne préoccupe, elle a semé à chaque pas les attractions curieuses, les plaisirs délicats, les spectacles inattendus ; fée, elle a enfanté des apothéoses.

Car les grandioses exhibitions internationales modernes ne peuvent plus, comme autrefois, être uniquement des « fêtes du Travail » ; ce sont — et celle de 1900 plus qu'aucune — des « fêtes de l'Humanité ». Tous les peuples, toutes les races, toutes les couleurs y sont groupés,

avec leurs mœurs propres, leurs instincts, leurs croyances, et cela, dans le décor qui leur est particulier, si le ciel seul leur est forcément commun et également étranger. Elles sont une synthèse du monde entier.

Si l'on observe que, dans cet univers si étroit, se juxtapose, se pénètre, se mélange tout ce que ces races et ces peuples offrent de supérieur en activité cérébrale, en surprises offertes, en étonnements éprouvés, on comprend quelle puissante, anormale et fantastique intensité de vie, se dégage de cette foule cosmopolite et affairée, ardente à savourer toutes les jouissances de l'esprit, ainsi que les honnêtes plaisirs multipliés à l'infini.

Et c'est bien là la caractéristique générale de cette « fête » gigantesque : *la vie, l'action!* L'individualité de chacun s'y décuple par le fait de cette vie ambiante factice et exagérée pénétrant par les yeux, par les oreilles et, pourrait-on dire, par tous les pores.

En dehors des travailleurs venus dans un but déterminé et restreint et qui n'adressent qu'un regard distrait à tout ce qui ne fait pas l'objet de leur étude spéciale, l'immense majorité des hôtes de Paris, en cette année inoubliable, mèneront, pendant leur séjour plus ou moins court, cette existence de mouvement ininterrompu et de tension intensive de l'esprit, qui ne leur laissera pour ainsi dire pas le loisir de se reconnaître.

Et pourtant, pour bien voir, il faut savoir visiter avec méthode et en gens informés. Pour quiconque se jettera dans la flamboyante exhibition sans s'être, tout d'abord, quelque peu documenté, celle-ci donnera l'impression d'un vertigineux chaos, duquel émergent seuls, comme des pics lumineux, un certain nombre d'attractions servant de points de repère aux souvenirs. De tout le reste, mal vu ou même inaperçu au cours de promenades dont la fantaisie aura été la trop exclusive directrice, de tout le reste qui constitue, de fait, le fond solide de l'Exposition, il ne restera qu'une idée trouble et confuse, ignorante de trop de merveilles incomprises, sinon insoupçonnées.

— Et les catalogues, dira-t-on, sont-ils composés pour les aveugles ?

Non, certes, et leur utilité est capitale. Ils sont indispensables pour toute visite consciencieuse. Mais ils ne peuvent constituer qu'un document corollaire, complétif de données déjà acquises et d'ordre plus général. Et cela pour deux raisons :

Par essence même, les catalogues présentent l'exposition par le détail, alors que, pour la comprendre et la goûter, il faut être au fait des vues d'ensemble et des groupements. Et puis, les indications sommaires des catalogues ressemblent forcément à ces étiquettes collées sur des flacons : elles disent le nom du composé chimique, mais restent mystérieuses à l'égard de son histoire et de ses effets, c'est-à-dire des seuls points réellement intéressants pour le public.

— Mais, dira-t-on encore très justement, les visiteurs qui veulent se ocumenter sur l'Exposition n'ont que l'embarras du choix. Les publiations spéciales abondent où l'on trouve tout ce que l'on peut désirer avoir.

C'est l'évidence même, et c'est justice d'ajouter que presque toutes es publications sont extrêmement bien faites, que les articles en sont édigés avec un rare souci de l'exactitude, que la vulgarisation scientiique y est faite avec art par des maîtres en ce genre difficile... mais...

Car il y a un *mais*... Il y en a même deux.

D'abord, peut-on demander au visiteur surmené de l'Exposition et de Paris, d'être un lecteur attentif ?

Après une après-midi passée aux palais des Champs-Élysées, aux Invalides, sur les bords de la Seine, au Champ de Mars ou au Trocadéro, suivie d'une soirée consacrée au théâtre ou aux apothéoses des illuminations électriques de la grande « fête » internationale, seront-ils bien nombreux ceux qui auront le courage de se tracer un programme pour le lendemain et de rechercher les textes s'y rapprochant dans les collections des organes spéciaux, puis de lire scrupuleusement ces grandes pages documentées, si merveilleusement et si spirituellement écrites soient-elles ?

Remarquons, en passant, que ce mode de documentation, pour excellent qu'il soit, oblige le visiteur à prendre le souci de se créer un itinéraire, que cet itinéraire sera rigoureux, car, s'il prenait au visiteur la fantaisie de s'en départir, il ne pourrait le faire qu'au préjudice de son propre intérêt. Le moyen, en effet, d'emporter avec soi la collection complète d'une volumineuse publication pour y chercher, sur place, les articles immédiatement instructifs ?

Et puis — ceci paraîtra à quelques-uns un peu subtil, mais, en y réfléchissant, on verra comme c'est vrai — tout le talent, tout l'esprit déployés dans ces jolies études n'en font pas une lecture facile et entraînante pour la majorité des visiteurs, parce qu'elle est un peu en contradiction avec leur état d'âme. Ces grandes pages aux larges colonnes respirent le calme réfléchi, appellent l'attention reposée, alors que le lecteur est en pleine fièvre de mouvement, vit double, en quelque sorte, entre la hâte de l'heure, l'attente de surprises renouvelées quotidiennement, la sollicitation de plaisirs chaque jour diversifiés.

Est-ce qu'à un tel public, on peut raisonnablement demander de s'attabler de longs moments et dans le paisible état d'esprit nécessaire pour goûter l'instructive élégance d'une prose adroitement documentaire ? Évidemment non, dans la plupart des cas. Ces publications spéciales auront été lues avant qu'on ne se soit mis en route pour Paris, ou bien elles ne seront que feuilletées, ce qui est absolument insuffisant pour bien comprendre l'Exposition et tirer de sa visite tout l'intérêt qu'elle comporte.

Faudra-t-il donc se résigner à laisser des millions de visiteurs n'emporter de l'Exposition grandiose de 1900 que des souvenirs superficiels et incomplets ?

Nullement. Ces visiteurs non techniques ne sont aucunement réfractaires à une utile documentation soit au cours de leur séjour à Paris, soit avant de se mettre en voyage. Il ne s'agit que de la leur présenter sous une forme qui convienne à leur tempérament, à leur hâte, à leurs conditions d'existence de touristes, à leur état d'esprit.

La publication qui prétend s'adresser à ces visiteurs-là doit être tout à la fois :

Un guide qui leur épargne l'ennui de s'élaborer un programme, mais assez souple, cependant, pour se prêter à tous les fantaisistes changements d'itinéraire ;

Un livre de chevet et de voyage, facile à lire au lit, en chemin de fer, en voiture, en tramway, assez peu embarrassant pour le trouver, compagnon fidèle, dans les instants de repos entre deux visites d'expositions voisines ;

Un livre vécu, qui partage leur mouvement, leurs préoccupations intimes, qui soit le reflet de leurs surprises, de leurs émotions propres, qui marche de leur pas, vive de leur vie et demeure ensuite comme un monument de leurs sensations éprouvées en même temps que des choses vues ;

Un livre gai, qui, tout en les renseignant utilement, les tienne en cette belle humeur sans laquelle il n'est plus ni intérêt vif ni franc plaisir ;

Un livre entraînant, c'est-à-dire assez captivant, en dehors des indications spéciales qu'il a mission de fournir, pour solliciter toujours la main curieuse à tourner un feuillet de plus, et arriver ainsi à documenter le lecteur sans qu'il y prenne garde, préoccupé qu'il est de suivre l'action vive et le dialogue alerte de visiteurs comme lui, et dans lesquels il lui semblera reconnaître tels ou tels personnages réels rencontrés et dont il aura souri la veille ou plaisantera le lendemain.

Tel est notre but.

Réussirons-nous à l'atteindre et sommes-nous dans le vrai absolu, relativement à la conception du livre vulgarisateur souhaité par le plus grand nombre de visiteurs de la grande Exposition de 1900 ?

C'est le public qui répondra lui-même en faisant, nous l'espérons, un succès à cette œuvre d'ordre spécial, et qui ne vise qu'à l'intéresser, à l'instruire et à lui plaire.

LES ÉDITEURS.



CHAPITRE PREMIER

UN DÉJEUNER A LA TOUR

La fameuse Tour Eiffel, ce géant de dentelle de fer qui élève son phare puissant à 300 mètres dans les airs, ce « clou » inimitable de l'Exposition de 1889, triomphe encore, habillée de neuf mais intacte, en cette « fête » géante de 1900.

C'est justice, et son succès ne sera pas moins grand qu'il y a onze ans.

Ceux qui en firent l'ascension lors du centenaire de la Révolution, la reverront avec ce plaisir qu'on éprouve à retrouver un ami après de longues années.

Ceux qui, dans le glissement des ascenseurs, en feront le facile assaut pour la première fois, accompliront le voyage aérien avec le vif attrait qu'inspire une célébrité connue et renommée dans le monde entier.

C'est sur l'immense première plate-forme de la Tour que,

aux lendemains de l'ouverture de l'Exposition universelle de 1900, nous prions le lecteur de vouloir bien nous accompagner, car nous avons à lui faire une

§ Ier

SEXTUPLE PRÉSENTATION

C'est aux approches de l'heure de midi.

Autour d'une petite table de l'étroite terrasse d'un des restaurants à prix fixe — une innovation dont se réjouissent les bourses modestes — quatre personnes sont assises, se disposant, après déjeuner, à déguster le moka fumant.



Deux d'entre elles appartiennent au sexe accusé, par pure tradition, de monopoliser, avec la barbe, la force et la tyrannie légale.

Les deux autres font partie de la gracieuse et réellement souveraine moitié du genre humain. L'une est une bonne dame ayant bien la quarantaine, un peu forte, et dont la mise et les gestes indiquent des velléités à la coquetterie, sinon une grande entente du goût en matière d'ajustement. Fraîche encore de visage, ses traits arrondis respirent la santé et la belle humeur. Elle ne proteste donc pas trop, de sa personne, contre le joli nom de Flore qu'elle porte depuis... trop longemps à son gré.

L'autre est une jeune fille de dix-neuf ans environ, bien prise, assez jolie et mise avec une simplicité pleine de grâce décente. Elle est blonde et ses yeux bleus, d'une grande mobilité d'expression passent, d'une minute à l'autre, de la langueur rêveuse à la fine espièglerie. Le vilain nom de son parrain est devenu charmant en se féminisant à son profit : elle s'appelle Bertrande.

Du côté des hommes, c'est d'abord M. Verduret, manufacturier retiré, un joyeux célibataire, gros, court et chauve, au vaste gilet orné d'une énorme chaîne d'or, au visage rasé. Il frise la soixantaine, tout ce qu'il lui est permis de friser, d'ailleurs. Il est l'oncle et tuteur de l'orpheline Bertrande, et l'abrite dans sa paisible propriété de Malesherbes.

Enfin, c'est M. Aristide Bèchard, époux de la grassouillette Mme Flore, susnommée. Il est aussi long, sec et anguleux que sa conjointe est... tout le contraire. Quelque cinquante printemps forment son âge. Brun de teint, noir de cheveux et de barbe ainsi que de vêtement, il évoque l'idée d'un maître de mine sortant du puits... et c'est, bien à l'opposé, un des importants fariniers de la région de Corbeil-Essonnes. La nature s'insurge ainsi souvent contre les fonctions sociales jusqu'à l'antithèse.

A eux quatre, ils forment deux paires de braves et honnêtes gens de province... Inégalement aisés, bons vivants, de saine humeur gauloise, sans prétention au savoir et à l'esprit — mais sans être, pour cela, ignorants ni sots — doués de ce robuste bon sens qui — en dépit d'égarements momentanés de l'opinion dus à un manque fâcheux d'unité dirigeante — fait et fera toujours le fond précieux du caractère français.

Ces messieurs viennent d'allumer un cigare.

— Et maintenant, mon cher ami, interroge Bèchard en se renversant, les bras croisés, sur le dossier de sa chaise, en une pose... comminatoire, j'espère que vous allez enfin vous décider à expliquer votre étrange conduite?

On comprendra combien cette mise en demeure est légitime, quand on saura que les Bèchard, qui ne devaient faire que trois mois plus tard le voyage de l'Exposition en compagnie de Verduret et de sa nièce, ont été avisés télégraphiquement, la veille au soir, que leurs amis viendraient les



LE PONT ALEXANDRE III ET LA PER



TIVE DE L'ESPLANADE DES INVALIDES

enlever le lendemain matin, pour le train qui part de Corbeil à 8 heures 41, et quand on apprendra que le farinier et sa conjointe, qui ont tout quitté pour satisfaire cette fantaisie, n'ont pu, depuis quatre longues heures, obtenir un mot d'explication, non seulement sur la cause de la soudaineté de la détermination de Verduret, mais sur l'idée singulière qui lui a pris de les faire arriver jusqu'à la plate-forme de la Tour, par l'entrée du Trocadéro, et sans leur permettre de jeter le moindre coup d'œil sur quoi que ce soit au passage.

Verduret, à la question de son ami, le regarde en souriant, puis Mme Flore... qui se rapproche à toucher la petite table, en un geste non équivoque de curiosité arrivée aux dernières limites de la patience.

Il tire de la poche de son vaste gilet sa grosse montre d'or, constate qu'il est midi moins le quart, heure des pneumatiques, incline lentement la tête et dit :

— Oui.

— Eh bien, prononce nettement le tout noir farinier, ça ne sera pas trop tôt !

Le manufacturier retiré se penche légèrement en avant, autant, du moins, que le permet l'ampleur de son abdomen. Il ouvre la bouche.

Mais aucun son n'en sort.

Pour une raison qui leur échappe encore, ses auditeurs attentifs le voient jeter un regard inquisiteur sur les personnes circulant, au-dessous de la terrasse du restaurant, dans la sorte d'allée en contre-bas courant le long des faces de la vaste plate-forme, puis le diriger curieusement vers les tables voisines de la leur.

Les promeneurs paraissent exclusivement occupés à se montrer, avec de grands bras, les monuments de la capitale, faisant émerger, victorieusement, en plein soleil, leurs dômes, leurs clochers ou leur masse presque entière, de l'océan des toitures ou des vagues éparses de verdure sombre.

Quant aux consommateurs voisins, ce sont, également, solitaires tous deux :

A la table de gauche, un petit vieillard voûté, dont une couronne d'abondants cheveux blancs, sortant d'un vieux feutre à larges bords très enfoncé, retombent en ourlet ré-

gulier sur le col relevé d'une antique redingote noire. Comme il tourne le dos, c'est tout ce que l'on voit du personnage, fort absorbé, d'ailleurs, dans la lecture d'une revue... très probablement aussi savante qu'indigeste.

A la table de droite, un robuste Anglais, rouge de teint, plus rouge encore de cheveux... au-dessous, tout au moins, de l'immuable couvre-chef national, et dont l'absorption d'une énorme chope de « stout » paraît être l'unique et captivante préoccupation.

Son rapide examen terminé, Verduret hoche la tête d'un air dubitatif qui, étant donné l'impossibilité où sont les Bèchard et même Bertrande d'en deviner le sens, ne fait qu'aviver leur curiosité.

Enfin le gros doyen du quatuor prend son parti. Appuyant carrément les deux coudes sur la petite table qui oscille sous la pesée, il regarde bien en face ses amis et dit :

— Voilà.

§ II

LES APOLOGUES D'UN VISITEUR AVISÉ

— Que diriez-vous d'un explorateur occupé, sous sa tente, à gémir de l'impossibilité de trouver un guide sûr pour parcourir quelque contrée merveilleuse, et à qui l'on annoncerait soudain qu'il n'à qu'à se mettre bravement en route pour voir bientôt venir à lui l'homme dont il a besoin?

— Ce que je dirais?... Mais...

— Attendez!

Et Verduret, ayant interrompu Bèchard, autant du geste que de la voix, continue avec la même solennité :

— Que diriez-vous d'un amateur d'oiseaux rares qui, en quête d'un mâle exceptionnel à donner à la perle des serines, qu'il possède, s'entendrait dire : « tel jour, dans tel lieu, on vous mettra à même de découvrir le merle blanc... Non! je veux dire, le canari rêvé? »

Le second apologue est de trop. Mme Flore qui, au pre-

mier, n'avait fait qu'ouvrir de grands yeux, éclate cette fois de rire.

— Ah ça ! dit-elle, en pouffant, qu'est-ce que vous nous chantez avec votre explorateur et votre paire de canaris ?

— Je ne chante pas, chère madame ; je pose, sous forme figurée, une double question et... j'attends la réponse.

— La réponse, la voici, Verduret, dit Béchard, hilare à l'exemple de sa rondelette conjointe. D'abord, votre explorateur n'est qu'un serin s'il se met en route au risque de ne pas trouver son guide, au lieu de faire tout bêtement venir le guide avant de plier sa tente. Quant à votre couple de serins, je vous dirais tout franc que ces éleveurs de merveilles en cage me font pitié. Je ne comprends pas que l'on perde son temps...

— Et moi, je vois que j'ai perdu le mien et le nôtre en employant une figure de rhétorique. Ce sont fleurs qui ne poussent pas parmi les sacs de farine. J'explique donc mon apologue.

— Je crois que vous auriez dû commencer par là, mon oncle.

— Ah ! ah ! il paraît Bertrande, que tu t'aperçois enfin que, nos amis et moi, nous sommes de ce monde.

— Que voulez-vous dire ?

— Que, depuis que nous avons quitté la gare de Lyon, tu es plutôt dans la Lune qu'avec nous.

— Je me prépare à la surprise du fameux sidérostat dont on parle tant, et qui la montre, dit-on, à un mètre.

— Ta, ta, ta, cherche à donner le change ! Je ne plaisante pas, moi, mademoiselle. Je remarque que tu as des yeux chercheurs qui me déplaisent, tu entends ? car il ne m'est pas difficile de deviner ce... ou plutôt *celui* qu'ils cherchent et... je ne les engage pas à devoir à quelque invraisemblable hasard de le trouver !

— Fi, qu'avez-vous donc, ce matin, contre notre chère Bertrande ?

— Elle me comprend bien, allez, madame.

— Ah ! Verduret, pas de scène de famille ici, pas de gronderie. Je vous ferai observer que nous attendons encore l'explication de votre fameux apologue.

— La voici. Vous savez que je suis homme de sens et de

principes. Or, j'estime que c'est un non-sens de visiter une Exposition comme celle-ci en flâneur plus ou moins ignorant. Depuis qu'il est question de notre excursion commune à la Grande Fête industrielle, artistique et centennale, je me répète : « Verduret, tu es venu, adolescent, visiter avec tes parents l'Exposition de 1855, et tu n'en as pas même gardé le souvenir; tu es venu à celle de 1867, ensuite à celle de 1878, puis, il y a onze ans, à celle de 1889, et tu peux bien dire que, si tu t'y es promené, tu ne les as vues ni les unes ni les autres.

— Allons donc?

— Eh non! je n'appelle pas voir, ne rien approfondir de ce qu'on a sous les yeux et n'y rien comprendre, même, le plus souvent.

— Ah! je vous assure bien, moi, qu'en tout ce qui concerne les moulins, grains et farines, rien ne m'a échappé ni ne m'échappera.

— Parbleu, c'est évident! comme moi en ce qui touche à mon ancienne partie. Mais le reste?

— Ah dame! le reste...

— C'est ce que je disais. Si nous savons voir, forcément, le tout petit coin au sujet duquel l'expérience journalière assure notre compétence, soit un centième ou un millième de l'ensemble de l'Exposition, nous voyons tout à fait mal — ou, pour mieux dire, nous ne voyons pas du tout — les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres millièmes.

— Je proteste! s'écrie Bêchard avec force.

— Protestez tant que vous voudrez, ce n'en est pas moins la vérité. Je maintiens qu'on ne peut *bien voir* une exposition qu'à condition, ou d'être très documenté sur tout — ce qui nécessiterait, de notre part, un travail au-dessus de nos forces et surtout de nos aptitudes — ou bien d'avoir avec soi quelqu'un qui *sache* et vous explique.

Depuis un moment, Mme Flore tapote la table de ses doigts un peu courts pour les bagues qui les surchargent : signe non équivoque d'impatience.

— Avec tout cela, dit-elle, nous voilà loin de l'explication de votre apologue.

— Au contraire, chère madame. J'y suis même en plein.

— Par exemple, si je m'en doutais!

— Jugez-en vous-même : j'y parlais d'un explorateur — c'est au figuré qu'il faut comprendre la chose — cet explorateur dans l'embarras, c'est moi, et le guide auquel il rêve en vain sous sa tente, c'est l'homme qui causerait à sa curiosité la joie de goûter pleinement, délicatement et supérieurement, la jouissance d'admirer *en les comprenant* toutes les manifestations suprêmes de la civilisation industrielle et artistique réunies dans cette grande Exposition de 1900.

Bertrande part d'un petit éclat de rire... peut-être quelque peu vengeur de la mercuriale subie, et s'écrie :

— C'est égal, mon oncle, vous déguiser, sans prévenir, en héroïque explorateur, je trouve la comparaison... audacieuse !

Verduret lance à la jeune fille un regard brillant d'ironique bonhomie.

— Attends, au moins, pour critiquer mon manque d'à-propos, dit-il, que j'aie expliqué mon second apologue.

— Ah ! oui, vos canaris ! fait Bêchard.

— Précisément. Vous me traiterez d'original tant que vous voudrez, mais il est, dans nos mœurs françaises, une coutume que je trouve immorale et odieuse : c'est celle de doter nos filles.

— Hein ? fait, en sursautant, Bertrande, qui devient toute rouge.

— Parfaitement, ma petite. Aussi, ne te donnerai-je pas un centime de dot.

— Mais, alors...

— Alors, quoi ?...

— Vous voulez donc que je coiffe sainte Catherine ?

— J'espère bien, au contraire, que tu n'attacheras pas la moindre épingle à son bonnet... qui, d'ailleurs doit être en loques, depuis le temps que la maladie dotale lui fait faire tant de piqûres.

— Vous comptez donc que l'on m'épousera... pour mes beaux yeux ?

— Ils sont assez jolis pour cela, coquette.

En effet, une soudaine lueur d'espoir y met, en ce moment, une flamme délicieuse.

— Alors, mon bon petit oncle, interroge-t-elle, caressante, c'est donc que vous revenez enfin de vos préventions ?

— Au sujet?

— Dame, du seul jeune homme que je sache qui consentirait bien volontiers, lui, à me prendre... toute seule : mon cousin Fernand Robert!

Verduret lève brusquement deux poings... qui ont l'air de menacer la lanterne de la Tour.

— Tais-toi, malheureuse ! je t'ai défendu de jamais prononcer ce nom devant moi!

Bertrande baisse la tête et se tait.

Les deux poings de son oncle reprennent leur position normale.

§ III

LE MYSTÈRE

Le propriétaire des dits poings hausse les épaules, et s'adressant aux Bèchard :

— Et maintenant, mes amis, j'en arrive au grand mystère.

— Hein?... Un mystère?... Quel mystère?

— C'est vrai, monsieur Verduret, vous avez une telle façon d'emmêler les choses que, pour moi, je n'y suis plus du tout.

— Je vais vous remettre sur la voie. Je viens de vous dire que je caressais deux rêves.

— Dont le premier, si j'ai bien compris, précise le noir et sec farinier d'Essonnes, concerne notre visite à l'Exposition?

— Que j'entends voir réellement, de façon complète et documentée, alors que je constate n'avoir fait qu'apercevoir inintelligemment les autres. C'est parfaitement cela. Quant au second... c'est de découvrir un jeune génie, l'oiseau rare de mon apologue, un inconnu, dont je ferai l'avenir... et certainement le bonheur en lui faisant cadeau de Bertrande?

— Que voulez-vous dire?

— Je vous expliquerai cela... un peu plus tard.

— Il ne me semble pas, mon cher Verduret, que la réalisation de ces désirs soit absolument aisée. A moins d'un miracle ..

— Eh ! justement : le miracle a eu lieu.

— C'est vrai, dans votre fameux apologue, vous parliez d'avis inattendu vous indiquant les moyens d'arriver à la réalisation de vos vœux...

— Vous y êtes, Bèchard. C'est là que gît le mystère.

— Et la cause de notre mise en route quelque peu... cavalière ?

— La cause déterminante.

— Alors, allez-y !

— Hier, à la distribution du soir, je reçois mon journal, comme tous les jours depuis plus de trente ans.

— Le même ?

— Oui, monsieur : mes opinions, à moi, sont fixes... Il n'y a que celles de mon journal qui changent, et je suis bien forcé de les suivre; sans cela, je ne m'y reconnaîtrais plus.

Mais Mme Flore rappelle Verduret à l'ordre :

— Et le mystère, voyons, le mystère ?

— Voilà : J'ouvre donc mon journal, et qu'est-ce qui tombe ?

— La bande que vous aviez déchirée.

— Non, Bèchard, mon ami. Il tombe un papier.

— Parbleu, un encartage, une réclame !

— Je l'ai cru d'abord, d'autant plus que ce papier était quasi imprimé, les lignes en étant tracées à la machine à écrire. Je le ramasse machinalement, et qu'est-ce que je vois ?

— Pas la lune à un mètre, je présuppose ? goguenarde le farinier.

— Non, mais quelque chose d'aussi renversant.

— Vous me faites peur. Quoi donc ?

— Mon nom, vous entendez ? Mon nom, à moi Verduret...

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? Il était bien déjà sur la bande.

— Laissez-moi donc achever !... Mon nom, dis-je, accompagné de cette étrange et flatteuse mention : « Visiteur *avisé* de l'Exposition de 1900 ».

— J'avoue que, comme titre ou fonction, c'est au moins inattendu.

— Et la suite, donc, Bèchard, la suite! D'ailleurs, voici le papier. Lisez vous-même, sans cela vous croiriez que j'invente.

Bêchard ajuste un pince-nez, et d'une voix rendue soudain nazillarde lit ce qui suit :

« Monsieur Verduret, rentier à Malesherbes,

« Visiteur *avisé* de l'Exposition de 1900.

« Soyez, le sixième jour qui suivra l'ouverture de l'Expo-
« sition, au coup de canon de midi, sur la première plate-
« forme de la Tour de 300 mètres, avec votre nièce, et vous
« verrez s'accomplir *les deux souhaits* que vous avez formés.

« UN AMI DÉVOUÉ,
« que les circonstances obligent encore
« à garder l'anonyme.

« P. S. — Arrangez-vous pour n'avoir rien vu de l'Expo-
« sition avant ce rendez-vous. On vous conseille, pour rem-
« plir plus aisément cette condition, d'entrer par le
« Trocadéro. »

— C'est tout ça? fait le farinier d'Essonnes en rendant, d'un air désappointé, le billet au manufacturier retiré à Malesherbes.

Celui-ci semble tout interdit devant cette absence radicale de surprise.

— Vous n'êtes pas stupéfié, comme je le fus hier? s'étonne-t-il.

— Stupéfié... de quoi?

— Que, de mon journal — à qui je n'ai rien communiqué, n'étant pas de ceux qui commettent l'acte de duperie d'écrire aux journalistes — on s'inquiète ainsi de me fournir la solution au double problème qui me préoccupe?

— Heu !... mon cher, vous savez : il y a à Paris pléthore de journaux ; ceux qui ont des abonnés ne savent qu'inventer pour leur être agréable, afin de les conserver.

— Vous n'allez pas comparer à une « prime » l'avis de l'immense service qu'on annonce vouloir me rendre?

— Est-ce que je sais, moi?

— D'ailleurs, comment aurait-on pu savoir, dans les bureaux de la rédaction, ce qui se passe au plus secret de ma pensée?

— Vous aurez bavardé.

— Moi? Je n'ai jamais ouvert la bouche, en ce qui touche à ces deux préoccupations intimes, qu'une seule fois, devant notre brave curé de Malesherbes... Et ce n'est pas lui, je pense, que vous accuserez de fréquenter les rédactions parisiennes?

— Ça non, le pauvre cher homme! Mais, alors, comment expliquez-vous?...

— Eh! justement, je ne m'explique pas. C'est bien là qu'éclate le mystère qui m'intrigue.

Bèchard, caressant sa rude barbe noire, d'un air profond :

— Mystère... mystère... Je crois que vous feriez mieux de dire : mystification.

— Parce que?

— Je ne vous apprendrai pas, mon cher, que, dans le journalisme, chacun appartient, plus ou moins, à la race du légendaire Lemice-Terrieux. Ces messieurs pratiquent les farces, comme les rapins les « charges » d'atelier. C'est, du moins, la réputation qu'on leur fait à Essonnes et à Corbeil. Eh bien, je suppose que quelqu'un d'eux ait eu vent, je ne sais comment, de ces idées que vous nous avez si bien cachées, à nous, vos intimes, il se sera dit : « Parbleu, voilà une bonne « blague » à faire à l'un de ces lourdauds de province! » L'anonymat du billet le prouve surabondamment.

— Vous en concluez?

— Que l'on vous a adressé ce rendez-vous pour vous y faire poser — et nous en votre compagnie — pendant qu'à quelques pas, peut-être, le mystificateur se prépare à rire avec des camarades de notre attente vaine et de nos mines déconfites.

— C'est là ce que vous pensez?

— Absolument.

— Eh bien, mon cher Bèchard, vous n'en avez pas l'étrenne, car c'est ce que je me suis dit tout d'abord.

— Et cela ne vous a pas retenu de nous mettre sens dessus dessous pour nous faire accourir — avec quelle hâte vertigineuse, *bone deus!* — à un aussi douteux rendez-vous?

— C'est que je me suis dit qu'à bien prendre, ma personnalité est vraiment trop insignifiante pour avoir suggéré même une pensée de moquerie à des gens lancés dans le grand tourbillon du journalisme parisien... Et je ne suis pas non plus assez « Joseph Prudhomme » pour croire qu'une petite réputation locale comme la mienne ait franchi l'immense distance morale qui sépare Malesherbes de Paris.

— Alors, vous en tenez toujours pour votre sorcier?

— Jusqu'à preuve de sa non-existence. D'ailleurs, nous allons en avoir le cœur net : j'entends midi qui sonne à quelque horloge du voisinage.

— Bon!... Je parie bien que rien ne se manifestera qui donne raison à votre... crédulité.

— Ne pariez pas, vous pourriez perdre.

— Notre dîner, ce soir, le tenez-vous?...

— Avec champagne au dessert, c'est dit.

A ce moment, une détonation retentit à quelques pas de nos voyageurs.

Mme Flore saute sur sa chaise en poussant un petit cri d'effroi.

Verduret, impassible, tire sa montre, la règle en disant :

— Le coup de canon du billet. Attendons et... attention!

Bèchard hausse les épaules.

— Le coup de canon, la belle malice! Ne sait-on pas, depuis 1889, que le « canon du Palais-Royal » part sur la Tour Eiffel?

Verduret jette autour de lui un regard curieux.

Le vieillard, voûté et couronné de cheveux blancs, lit toujours tranquillement sa revue. L'Anglais pompe flegmatiquement une nouvelle chope de « stout ».

Pendant deux ou trois minutes, le provincial quatuor demeure silencieux et immobile; Verduret, attentif, Mme Flore et Bertrande, amusées par cette idée du merveilleux qui séduit toujours l'imagination féminine, et Bêchard ironique.

Enfin, celui-ci :

— Mon cher, il me semble que votre sorcier vous fait faux bond; il faut en prendre votre parti.

— Et je le prendrai gaiement, je vous assure, monsieur le persifleur. Mais vous voudrez bien accorder à l'intervention extra-naturelle le quart d'heure de grâce que l'on ne refuse pas aux convives retardataires.

— Vous voulez reculer votre confusion? Accordé.

— En remerciement, je vais occuper de mon mieux ce quart d'heure, afin de ne pas vous imposer l'irritante sensation de l'attente inoccupée.

Et, s'adressant à la jeune fille :

— Bertrande, donne les photographies.

§ IV

LES GRANDS OUVRIERS DE L'EXPOSITION

La jeune fille tire d'un sac noir posé à terre, à côté d'elle, un paquet de cartes-album qu'elle tend à son oncle.

Celui-ci, après avoir jeté autour de lui un regard circulaire et inutilement investigateur, s'empare des portraits et, les posant en tas sur la table :

— Cette Exposition universelle de 1900 étant sans contredit le plus grandiose événement pacifique, au moins de la fin de ce siècle, j'ai voulu me faire une galerie me rappelant, pour le temps qui me reste à vivre, ceux qui ont collaboré à l'organisation de la Grande Œuvre.



Seine
Seine
Exposition Universelle de 1900
Plan d'Ensemble
FAYARD FRÈRES

— Alors, Verduret, ces portraits ?...

— Sont ceux des Grands Ouvriers de l'Exposition.

— Oh ! collectionner des portraits d'ouvriers ! fait étourdiment Mme Flore, non sans une moue très... *bourgeoise*.

— Chère madame, les ouvriers que je vais vous présenter ne sont pas tant à dédaigner. Voici d'abord le président Carnot.



LE PRÉSIDENT SADI CARNOT

(Cliché Pierre Petit.)

— Comment ! ce pauvre M. Carnot, un des ouvriers de l'Exposition ?

— J'ai dit « Grands Ouvriers », chère madame, et, par là, j'entends les collaborateurs de haute marque, tant de la préparation que de l'accomplissement de cette merveilleuse apothéose du travail humain que nous avons sous les yeux.

— Je comprends... Mais...

— Mais, quoi ?

— M. Carnot, c'était l'Exposition de 1889 ! Je me rappelle très bien que c'est lui qui l'a inaugurée. Or, l'horrible assassinat dont il a été la victime remonte déjà à longtemps... C'était en 1894, si j'ai bonne mémoire.

— Vous l'avez excellente... comme tout le reste, madame Bèchard.



LE PRÉSIDENT CASIMIR-PÉRIER

(Cliché Eugène PIROU.)

— Alors, puisqu'il est mort depuis six ans, qu'est-ce que ce pauvre cher homme a à voir avec la présente Exposition ?

— Simplement ceci, que c'est lui qui, sur le rapport du Ministre du Commerce d'alors, M. Jules Roche, a signé le décret instituant notre Exposition actuelle, dont il se trouve par le fait le premier père... officiel.

— Eh ! quoi, il y aurait si longtemps ?...

— Ce décret d'institution remonte exactement à la date du 13 juillet 1892.

— Cela ferait près de huit ans qu'on s'en occupe... officiellement, comme vous dites, c'est-à-dire à peine si l'autre était fermée ?... C'est incroyable!

— Cela est pourtant, et avouons que pour organiser une aussi colossale machine, on ne saurait jamais s'y prendre trop tôt. D'ailleurs, M. Carnot n'a pas fait que décréter cette



LE PRÉSIDENT FÉLIX FAURE

(Cliché NADAR.)

Exposition de 1900; il a aussi promulgué, sur le rapport d'un autre ministre (Commerce, Industrie et *Colonies*, celui-là), M. Terrier, l'organisation des services, par décret du 9 septembre 1893.

— Et que comprennent-ils, ces « Services ? » demande le grave farinier Bêchard.

— Je vais vous le dire, quand ce ne serait que pour vous montrer, mon cher ami, que je suis plus documenté que je

n'en ai peut-être l'air, et que si les lumières qui m'ont été si mystérieusement promises nous font défaut, eh bien! nous tâcherons de nous en passer.

— Au fait! au fait!

— Comme dans *les Plaideurs*, alors? Soit. Donc, voici : sous l'autorité du Ministre du Commerce du jour et la haute direction d'un *Commissaire général,* ce sont : *1° le Secrétariat général. — 2° la Direction de l'architecture et des parcs et jardins. — 3° la Direction de la voirie. — 4° la Direction de l'exploitation. — 5° la Direction des finances. — 6° le Service des ponts et passerelles sur la Seine. — 7° le Service du contentieux.* — Ajoutez à cela la Commission supérieure de l'Exposition composée de 135 membres pris parmi toutes les têtes des administrations d'Etat, des grandes compagnies, industries et professions; puis un Comité d'études formé par les directeurs et chefs de services, des comités techniques, etc.

— C'est formidable!

— C'est en rapport avec les résultats.

Et Verduret passe successivement à ses compagnons d'autres photographies, en annonçant :

— Président Casimir-Périer.

— Ah! ah! fait Bèchard, celui qui *n'en a plus voulu.*

— C'est lui, continue Verduret qui, sur le rapport du Ministre du Commerce, M. Lourties, et du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Leygues, et d'après le rapport du Commissaire général de l'Exposition, a signé le décret du 4 août 1894, portant règlement général pour la grande exhibition dont nous saluons la naissance. Ce décret a d'ailleurs été quelque peu modifié par un autre du 11 février 1898, lequel est, naturellement, signé par M. Félix Faure.

— Le président décoratif et bon enfant, celui-ci, observe Bèchard, qui a décidément le « mot » critique.

— Mon cher, déclare Verduret avec une prudhommesque gravité, gardons-nous d'en sourire : c'est le Président de Cronstadt!

— Oh! je n'en dis pas de mal. Je ne lui savais qu'un défaut.

— Bah! Lequel?

— Ses guêtres.
— Vous n'êtes pas sérieux.
— Je m'en garderais bien. Nous ne sommes pas venus ici, je pense, pour engendrer la mélancolie.
— En tout cas, c'est Félix Faure qui a promulgué la loi



LE PRÉSIDENT ÉMILE LOUBET
(Cliché Eugène Pirou.)

du 13 juin 1896, qui n'est pas, à beaucoup près, l'acte le moins important concernant l'Exposition centennale.
— Qu'est-ce que c'est que cette loi ?
— Celle qui, sous la signature des Ministres Boucher (Commerce) et Cochery (Finances), traite la question des finances de l'Exposition.
— La danse des millions !
— Un ballet qui fera recette, mon cher !
— Ainsi soit-il !

— Et ainsi sera. Vous n'avez qu'à regarder l'affluence, énorme déjà, des visiteurs, pour vous en convaincre. Maintenant, je vous passe le quatrième Président, Émile Loubet.

— Celui de l'inauguration. Hein, comme il est vrai, le proverbe !

— Lequel ?... La Sagesse des nations est si volumineuse !

— « Ce n'est pas toujours ceux qui furent à la peine qui sont à l'honneur. »

— Le proverbe porte ici à faux, mon cher, car l'honneur de recevoir nos hôtes ne va pas sans beaucoup de peine et est lui-même une active collaboration... Mais, voyons, laissez-moi continuer mes présentations...

§ V

LE CENTENAIRE ENCYCLOPÉDISTE

(*Suite des Grands Ouvriers de l'Exposition. Attributions des directions et services.*)

En faisant circuler les portraits, il annonce :

— M. Alfred Picard, *commissaire général de l'Exposition*, président de section au Conseil d'Etat.

— Autrement dit : le Grand Maître de toute la machine?

— Vous l'avez dit, mon ami. Voici maintenant : *le directeur général de l'exploitation*, M. Delaunay-Belleville, président honoraire de la Chambre de Commerce de Paris.

— Une des têtes de la grande industrie française, à la bonne heure ! dit Bèchard en se rengorgeant.

— Puis, *le directeur adjoint de l'exploitation,* M. Stéphane-Dervillé, ancien président du Tribunal de Commerce de la Seine.

— Encore un des nôtres, et non des moindres !

— Voilà *le directeur de l'architecture et des parcs et jardins*, M. Bouvard, directeur des services d'architecture, des promenades et des plantations de la Ville de Paris.

— Le successeur du fameux Alphand, alors?

— Et une vieille connaissance de 1889. Vous rappelez-vous la galerie centrale et le dôme central ?

— Oh ! superbe, ce dôme : c'était le triomphe artistique du fer !

— Maintenant, *le directeur de la voirie*, M. Defrance, directeur administratif des services de la voie publique, des eaux et égouts, et de l'éclairage de la Ville de Paris.

— Mais, est-ce que cela ne rentrait pas aussi dans l'administration d'Alphand ?

— Je le crois... et il me semble me rappeler qu'à la mort de ce second du célèbre Haussmann, on a trouvé la succession un peu lourde pour une seule paire d'épaules et qu'on l'a partagée... Mais, si vous m'interrompez toujours, nous serons encore ici ce soir.

— Allez, Verduret, je ne dirai plus un mot... J'entends bien que nous levions la séance après le quart d'heure de grâce accordé à votre... mystificateur.

— Mystificateur !... vous allez un peu vite.

— Dame, je ne vois guère poindre « l'événement révélateur ».

— On peut bien être en retard de quelques minutes, que diable !

— Vous avez la crédulité tenace ! Enfin, allons-y des portraits.

— Voici *le directeur des finances*, M. Grison.

— Bon.

— Et *le secrétaire général*, M. Henri Chardon, maître des requêtes au Conseil d'Etat.

— Il paraît aussi distingué qu'aimable, voyez donc, ma mignonne, dit Mme Flore en montrant la photographie à Bertrande, qu'elle veut arracher au mutisme boudeur où la jeune fille s'est plongée depuis le mouvement de colère de son oncle.

Celui-ci continue avec volubilité :

— Je vous présente encore, mes amis, *le chef du service des ponts et passerelles sur la Seine*, M. Jean Résal, ingénieur en chef des ponts et chaussées... Puis *le chef du service du contentieux*, M. Edmond Moreau, ancien président de la Compagnie des administrateurs de Sociétés près le Tribunal de Commerce de la Seine. J'ajoute...



M. ROUJON
DÉLÉGUÉ A LA SECTION DES BEAUX-ARTS
(Cliché Pierre Petit.)

— Eh! pas si vite, on n'a pas le temps de voir!

— C'est que je ne veux pas dépasser mon quart d'heure de grâce; je n'ai qu'une parole.

— Ou plutôt, les minutes passant, vous commencez à vous rendre à l'évidence, monsieur Verduret.

— Mon cher Bèchard, je ne vous autorise pas à déjà triompher; j'ai encore près de cinq minutes devant moi, et il n'en a pas fallu plus, parfois, pour décider du sort d'un empire.

— Vous croyez donc toujours?...

— Je vous répondrai dans quatre minutes et demie. . En attendant, souffrez que je termine mon défilé. Voici des seigneurs de non moindre importance : *le délégué à la section des Beaux-Arts,* M. Roujon, directeur des Beaux-Arts; *le délégué à la section d'agriculture*, M. Vassillière, directeur de l'agriculture; quant au *délégué à la section des colonies et pays de protectorat*, voici M. Dislère, qui, alors conseiller d'Etat, a organisé la section jusqu'en 1899, fonction qu'il a dû quitter par suite de promotion, et son remplaçant, M. Ch. Roux, ancien député.



M. VASILLIÈRE
DÉLÉGUÉ A LA SECTION DE L'AGRICULTURE
(Cliché Eugène Pirou.)

Après une pause de quelques secondes, Verduret explique :

— Les personnages dont je viens de vous montrer les portraits forment ensemble, sous l'autorité plus nominale que réelle du Ministre du Commerce, le PERSONNEL SUPÉRIEUR de l'Exposition universelle de 1900. Vous voyez que je ne m'embarque pas sans biscuit et que je n'arrive pas ici sans m'être documenté. Vous êtes satisfaits, je pense?

Bêchard ne paraît pas l'être aussi complètement que semble le supposer le manufacturier retiré. Il se gratte la tête de façon significative et objecte :

— Sans doute, sans doute!... Il est évident que faire connaissance avec les Grands Ouvriers de l'Exposition, comme vous dites, et d'apprendre quelle est leur situation sociale, tout cela est d'un grand intérêt, mais...

— Que voulez-vous de plus?

— Tiens, savoir, par exemple, quelle est la part de chacun d'eux dans l'organisation de cette superbe fête du Travail. C'est très joli d'énoncer des titres tels que : commissaire général, directeur, chef de service, délégué de ceci ou de cela, ou secrétaire... Mais, en quoi consistent les fonctions correspondant à ces titres? Quelles ont été et sont encore les attributions spéciales de ces messieurs? Il me semble que ces indications seules répandraient une vive lumière sur l'organisation même de l'Exposition dont, je vous l'avoue, je ne me doute que très approximativement.

— Mon mari a raison, cher monsieur Verduret... Allons, dites, achevez de nous instruire.

A son tour, Verduret se gratte le crâne d'un air embarrassé.

— En effet, dit-il, j'aurais dû me renseigner à cet égard.

— Et vous ne l'avez pas fait?

— Je confesse que je serais fort empêché de répondre. Que voulez-vous, on ne saurait penser à tout.

— Soit, passons... Mais, du moins, pouvez-vous nous répondre de la ressemblance des portraits que vous nous montrez?

— Le marchand m'a affirmé...

— Oh! le marchand... le marchand!...

— Vous êtes bon, vous! Je ne pouvais pas aller demander sa photographie personnellement à chacun de ces mes-

sieurs !... Voyez-vous tous les visiteurs de l'Exposition se rendant, à la queue leu-leu, à l'Administration centrale pour ?...

Verduret n'achève pas.

Une voix de fausset, toute chevrotante, se fait entendre un peu en arrière de lui, et cette voix dit :

— Mon Dieu, je pourrais, s'il agrée à ces dames et à ces messieurs, leur dire si cette ressemblance est exacte, car j'ai l'honneur de connaître — de vue, tout au moins — les membres de ce personnel supérieur.

Quatre têtes se lèvent dans un même geste de vive surprise. L'apparition qui occupe aussitôt le regard de nos provinciaux n'est pas faite pour atténuer leur sensation d'étonnement. Le personnage qui vient de se joindre si inopinément à leur petit groupe est le vieux lecteur si absorbé de la table voisine. Mais jusqu'alors ils ne l'avaient aperçu que de dos, et dame ! ils ne pouvaient deviner le singulier visage qui s'offre à leur vue.

Ce visage n'est que barbe et lunettes : une barbe blanche, drue, inégalement fournie, plantée dans tous les sens et taillée — ou plutôt massacrée — comme si l'on se fût escrimé contre elle armé de ces grandes cisailles avec lesquelles les jardiniers font la barbe aux ifs ou aux haies d'aubépine. Quant aux lunettes, elles eussent fait envie à nos sportsmen-chauffeurs atteints d'automobilisme aigu et du snobisme de la « tenue de rigueur », tant étaient vastes les verres noircis à travers lesquels on apercevait vaguement des yeux aux paupières sanglantes, tant était large l'étui de soie noire adapté à la monture, pour protéger le regard contre l'irruption de tout indiscret rayon lumineux. Le peu de peau que laissaient visible la barbe et les lunettes était tannée, tailladée, parcheminée, presque au-delà de la vraisemblance.

— Hum ! pense Bêchard, voilà un bonhomme qui, en fait de printemps, doit pouvoir rendre des points à feu Mathusalem !

Verduret, lui, a à peine jeté les yeux sur le vieillard. D'un mouvement instinctif, il a porté la main à la poche de son gilet et consulté sa lourde montre d'or : la grande aiguille est exactement sur la dernière minute du « quart d'heure de

grâce » et cette coïncidence fait aussitôt germer dans son cerveau une idée... qui le fait sourire de pitié.

— Quelle apparence, vraiment, que ce bonhomme, qui était déjà à sa table lorsque nous avons pris place à la nôtre, soit justement?... Allons, je suis fou, murmura-t-il, et mon correspondant anonyme est bel et bien un farceur.

Quant à Bertrande, elle s'est contentée de détourner la tête avec horreur. La jeunesse et la beauté sont instinctivement et naïvement cruelles : elles ne savent pas cacher la répulsion que leur cause l'être humain arrivé au delà des limites normales de la vie.

Après le premier instant d'émoi général et silencieux, Verduret se ressaisit le premier.

— Quoi, dit-il, monsieur, vous auriez été en rapport avec les grands chefs de cette Exposition?

— Que cela ne vous surprenne pas, répond la faible voix chevrotante. J'ai, hélas! le triste privilège de l'âge qui m'assure de n'être jamais éconduit, et, malgré mes cent ans bien sonnés, je m'intéresse passionnément aux grandes manifestations qui prouvent la vitalité des générations venues longtemps après la mienne. Si donc vous voulez bien me passer ces portraits, je vais vous dire...

Verduret se hâte de réunir les photographies en un seul paquet, qu'il se dispose à remettre au « requérant ».

Mais, à ce moment, une forte main rougeaude et couverte d'un semis serré de taches de rousseur passe près de son épaule et s'empare brusquement du lot de cartes-album.

Verduret se retourne vivement vers l'intrus :

— Pardon!... mais?...

— Excuiousez, jé vôlé voar!

C'est l'Anglais, l'Anglais aux chopes de stout, de l'autre table voisine!

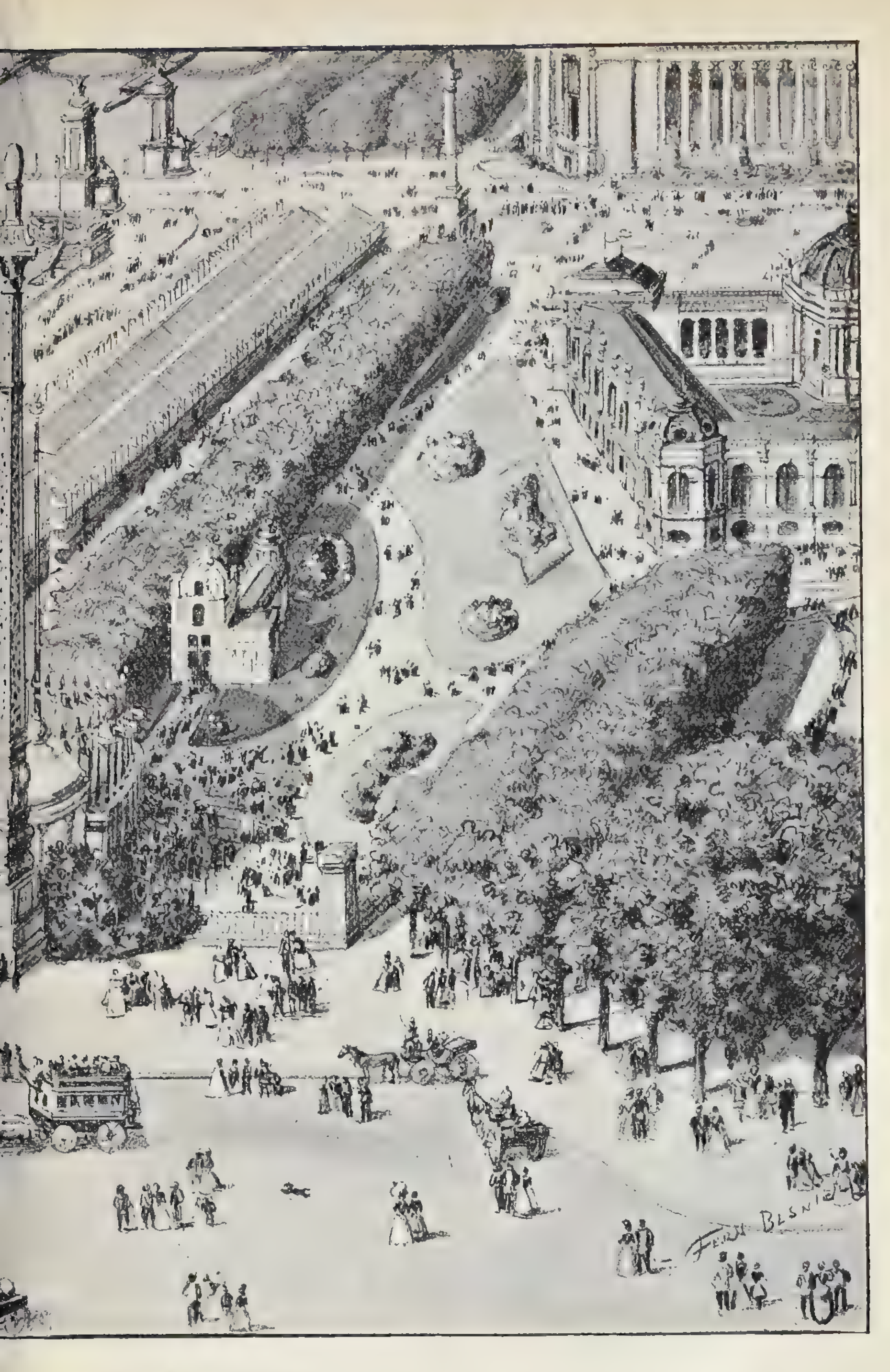
— Il veut voir!... Eh bien, il n'est pas gêné! ne peut s'empêcher de protester Mme Flore.

— Il prend le moyen britannique — qui est toujours le plus sûr — vis-à-vis de la politesse latine, chevrote le centenaire aux lunettes.

Verduret a déjà oublié l'acte incorrect, mais « pratique » de l'Anglais, pour jeter des regards perplexes sur son auteur. Le billet anonyme n'annonçait-il pas l'accomplissement du



L'ENTRÉE MONUMENTALE DE



POSITION AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

double vœu du petit châtelain de Malesherbes, c'est-à-dire, si le correspondant mystérieux était bien informé, un guide au visiteur et un futur neveu génial à l'oncle? Et voilà que deux personnages surgissent à la fois à la minute suprême! Ce vieux, qui paraît n'avoir plus que le souffle, semble, par la nature même de son offre obligeante, pouvoir, à la rigueur, être un guide possible, sinon très ingambe; mais, cet Anglais sans gêne... un génie, avec cette carrure d'hercule, cette face colorée révélatrice d'un estomac-gouffre où le rosbif macère dans la bière?... Allons donc! c'est impossible, et il doit y avoir maldonne.

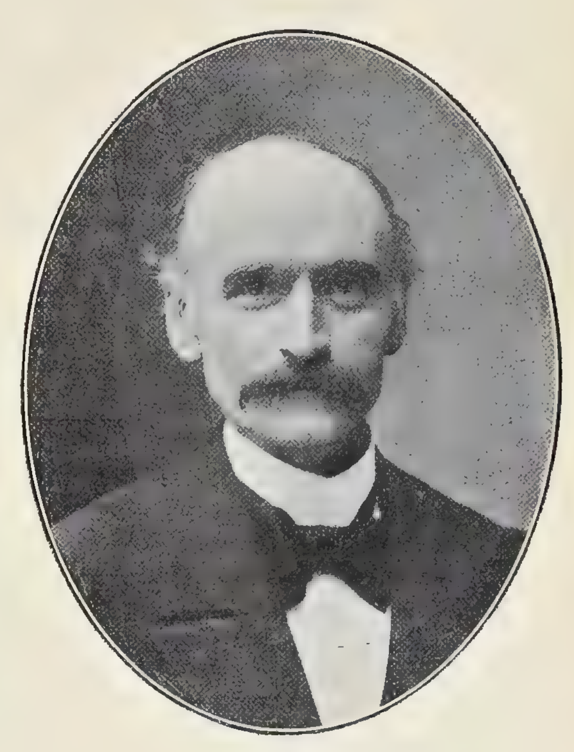
Le cours des pensées de la gentille et fraîche Bertrande doit être de même nature, car ses jolis yeux bleus vont de son oncle au centenaire et de celui-ci au fils d'Albion, tandis que sa lèvre s'arque d'un ironique sourire.

Or, notre Anglais, sans se soucier des regards indignés braqués sur lui, car il sait bien... qu'ils ne sont pas chargés, continue tranquillement son examen. Quand il a fini — et bien fini — il remet sur la table, sans un mot, le paquet de photographies et regagne sa place.

L'émule de Mathusalem prend alors, à son tour, les cartes-album, et chevrotant plus que jamais :

— Je laisse de côté, n'est-ce pas, les quatre Présidents de la République? Il est inutile de contrôler la ressemblance de personnages politiques connus de tout l'univers, tout au moins par la vulgarisation des journaux illustrés et de l'imagerie. D'ailleurs, ils ne tiennent que très indirectement à l'Exposition. Mais voici M. Picard. Oui, c'est bien là l'expression énergique, l'acuité du regard profond, à la finesse pénétrante et à l'intelligence large ouverte à toutes les idées qui méritent examen. C'est qu'elle est effrayante la tâche qu'a assumée l'éminent auteur du *Rapport* — 10 volumes — sur l'Exposition universelle de 1889! Si vous voulez bien, tout à l'heure, m'accorder un moment d'attention, je serai heureux de vous la faire comprendre dans toute son étendue. Pour le moment, il vous suffira de savoir que M. Alfred Picard est un de ces bons Français qui, hélas! pleureront leur « petite patrie » jusqu'au jour glorieux où il leur sera donné enfin d'entonner l'hosanna consolateur, jusqu'à l'heure fière où l'Alsace-Lorraine reverra flotter sur ses su-

perbes cathédrales les Trois Couleurs de la vieille France, assise de nouveau, forte et vaillante, entre ses frontières historiques et naturelles. Verrai-je cette belle aurore? Je suis si vieux! Le Strasbourgeois dont voici l'image fidèle la verra, lui, car il naquit le 21 décembre 1844. Brillant élève de Polytechnique de 1862 à 1864, il sort dans les ponts et chaussées. Après deux missions — Orient et canal de Suez, — l'Année fatale le trouve ingénieur en résidence à Metz. Il y concourt aux travaux de défense. Prisonnier de guerre à la reddition, il s'échappe et vient mettre son savoir, son expérience et son courage au service de l'armée improvisée sur la Loire.



M. ALFRED PICARD
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION
(Cliché NADAR.)

« Vous dire sa carrière depuis la paix douloureuse serait vous faire une trop longue nomenclature de beaux travaux techniques qui ont fait de lui une des gloires du corps fameux des ponts et chaussées. Mais je veux signaler les utiles travaux militaires qui, à Verdun, en 1872, lui valurent la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il fut chargé, pendant les cinq années qui suivirent, du contrôle de l'exploitation du Chemin de fer de l'Est. C'est à lui que le Génie militaire eut recours pour les travaux extrêmement difficiles nécessités par l'alimentation en eaux des forts de la frontière de l'Est.

« Il est à l'Administration depuis 1880. L'année suivante, il entrait au Conseil d'Etat et était fait officier de la Légion d'honneur. Il reçut, en 1885, la cravate de commandeur et est actuellement président de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce au Conseil d'Etat.



M. DELAUNAY-BELLEVILLE
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'EXPLOITATION
(Cliché Eugène PIROU.)

« Vous verrez, en visitant l'Exposition, qu'elle ne pouvait être confiée en des mains meilleures et centralisant mieux qu'elles ce faisceau de qualités de premier ordre pour un organisateur : le savoir, la prudence, la volonté, l'ardeur et... l'adresse.

« Quant au labeur fourni, vous en jugerez en apprenant que rien d'important n'a été fait par aucune direction ni aucun service que sous son contrôle et sa responsabilité. »

— Mâtin, il faut vraiment un homme pour de telles fonctions.

— Ses collaborateurs ne doivent lui céder en rien sous ce rapport. Jugez-en. Voici, par exemple, la direction de l'exploitation, dévolue à M. Delaunay-Belleville et à son adjoint, M. Stéphane Dervillé — tous deux très ressemblants sur ces photographies. — Cette direction, en outre du choix du personnel de l'exploitation et de tout ce qui a trait au service de l'admission — formation des comités centraux et départementaux, direction du travail de ces comités, réception et instruction des demandes et délivrance des certificats d'admission — comprend le service des installations. Joliment chargé, ce service ! D'abord, la formation des comités, la direction et le contrôle de leurs opérations. Puis, les installations générales à faire par l'Administration : architec-

ture, décorations et installations à l'intérieur des palais; élévation et distribution de l'eau à basse pression, et il en faut pour les bassins, cascades et appareils moteurs; production de la force motrice — vapeur et électricité — pour le fonctionnement des machines et appareils exposés et pour l'éclairage, tant public que particulier, dont la Direction a la responsabilité; et la rédaction des projets, et la préparation des adjudications et marchés, et l'exécution des travaux, et l'entretien de toutes les machines, et leur surveillance, ainsi que celle de l'exécution des contrats, et la désinstallation générale après l'Exposition, et... et tout ce dont je ne me souviens pas!



M. STÉPHANE DERVILLÉ
DIRECTEUR GÉNÉRAL ADJOINT DE L'EXPLOITATION
(Cliché E. PIROU, rue Royale.)

— Mais, c'est énorme!

— Attendez. Voici une opération délicate au premier chef et qui demande autant de diplomatie et de tact que... de fermeté : les installations des exposants. Pas commodes à prendre, les décisions relatives à la distribution des espaces entre nations, groupes, classes, d'après le plan formellement arrêté par le Commissaire général! Et le détail de ces installations des administrations, commissions étrangères et exposants individuels!

— Je sais bien, moi, proclame Mme Flore, que j'y perdrais mon latin.

— Ce qui serait vite fait, observe peu charitablement son mari.

Le centenaire poursuit :

— Puis vient l'organisation de l'entrée et de la sortie des objets exposés, pour lesquelles il faut aussi prévoir — et obtenir que les architectes épargnent — toutes difficultés

d'accès dans les palais. Ensuite se présentent les questions de manutention, d'engins de levage, d'appareils élévatoires.

— Comment, on assure donc le pain aux visiteurs, en 1900 ? demande étourdiment Mme Flore Bèchard.

— Qu'est-ce que tu dis donc là, ma bonne ? interroge le farinier.

— Sans doute, répond ingénuement la bonne dame, puisque monsieur dit qu'il y a, à l'Exposition, une manutention... comme celle où l'on fait le pain de la troupe.

Le centenaire fait entendre un petit gloussement, ayant la prétention peu justifiée d'être assimilé à un éclat de rire.

— Madame me fait dire plus que je n'en ai eu l'intention, déclara-t-il.

Et il explique :

— Par manutention — qu'on doit prendre ici dans le sens général et latin du mot — il faut entendre tous transports horizontaux, obliques et verticaux, des objets exposés, ainsi que des personnes exposantes et des visiteurs tels que vous et moi. Elle comprend l'établissement, l'exploitation et l'entretien des voies ferrées et des engins de levages, la manœuvre des wagons, les rapports avec les compagnies de chemins de fer; l'établissement, l'entretien, le contrôle et la surveillance, voire la location de tous ascenseurs, plans inclinés mobiles, etc., destinés à porter marchandises ou visiteurs aux endroits où les premières seront utilisées ou exposées et où ces derniers satisferont leur légitime curiosité.

— Ah bien !... Vous m'en direz tant... Moi, je croyais, tout bêtement...

— Mais n'interromps donc pas tout le temps monsieur, bichette !

— Ce service des installations, poursuit l'intéressant parchemin vivant, s'occupe aussi de l'exonération des exposants ouvriers, dans la limite des crédits consentis par la Direction générale, bien entendu.

— Alors, objecta Bêchard, nous payons, à titre de contribuables, pour qu'on aide les ouvriers à *nous* faire concurrence ?

— Oh ! monsieur, je ne vous suivrai pas sur ce terrain antisocialiste. La discussion nous mènerait trop loin et la

faiblesse de mes vieux poumons assurerait trop vite ma défaite. Laissez-moi plutôt vous dire encore que la Direction générale de l'exploitation a quelques autres responsabilités sérieuses : celles des mesures d'ordre en ce qui concerne les objets exposés, du service de gardiennage, des contrats d'assurance passés pour certains objets présentés au public, du visa des autorisations données par les exposants pour la reproduction des objets mis à l'Exposition, de la rédaction et de la publication des catalogues, du service des expositions spéciales, concours, auditions musicales et congrès, du service des récompenses — constitution des jurys et direction de leurs travaux, rédaction et délivrance des divers diplômes — des propositions budgétaires, du règlement et de la comptabilité des dépenses imputables sur le budget de l'exploitation, des propositions pour le paiement de ces dépenses, du décompte des sommes à recouvrer sur les exposants, enfin de l'instruction du contentieux de l'exploitation.

— Ouf ! s'écrie Mme Flore, dont les nerfs sont mis à bout par cette formidable énumération, faite presque sans respirer.

— Je vois, remarque Verduret, un peu ahuri lui-même par l'abondance de cette technique nomenclature, je vois que cette Direction de l'exploitation englobe à peu près tout le travail de l'Exposition. Il ne doit plus rester grand' chose à faire aux autres ?

— Quelle erreur ! s'écrie le centenaire, de sa voix tremblante. Est-ce que vous croyez que l'on aurait appelé à l'Administration centrale Bouvard — dont, entre parenthèses, l'épreuve que voilà est des plus réussies — Bouvard, dis-je, l'auteur du dôme de 89, l'architecte populaire de la superbe caserne de la garde, au boulevard Morland, et surtout le décorateur prestigieux de Paris lors de la réception du tzar ; Bouvard, le lieutenant d'élection du grand Alphand, qu'il a remplacé dans la plus belle moitié de son gouvernement : la direction administrative des services d'architecture et des promenades de Paris... Est-ce que vous croyez que l'on aurait mobilisé un tel homme pour ne lui confier que des responsabilités inférieures et une quasi-sinécure ? Apprenez donc quelles attributions comporte sa *Direction de l'architec-*

ture et des parcs et jardins de l'Exposition... Je les sais par cœur.

— Quelle mémoire pour un homme de cet âge! pense Verduret, émerveillé.

Le vieux, telle une boîte à musique devenue presque aphone, dévide tout son rouleau, récitant hâtivement, tout d'une haleine :

— Rédaction et présentation des projets, devis et cahiers des charges générales ou particulières pour les palais, pavillons et constructions diverses à élever par l'Administration de l'Exposition, pour les clôtures, pour les plantations, parcs et jardins, y compris les égouts et bouches d'arrosage dans les parcs et jardins. Préparations des adjudications ou marchés. Exécution et réception des travaux; contrôle des constructions métalliques — et remarquez que le Champ de Mars, l'Esplanade des Invalides et les quais en sont littéralement couverts. — Entretien pendant l'Exposition. Démolition et remise en état après la fermeture...

— Arrêtez-vous !

— Étude des projets d'éclairage électrique ou au gaz pour les illuminations de fêtes, en ce qui concerne le nombre, la nature, la forme et la disposition des appareils et des rampes; étude et exécution des candélabres, lustres, bras, appliques, etc., destinés à l'éclairage des palais, pavillons, parcs et jardins; avis sur les canalisations à l'intérieur et à l'extérieur des palais et pavillons...

— Vous allez vous excéder !

— Propositions pour l'établissement et l'exploitation des voies ferrées dans l'enceinte et aux abords de l'Exposition, en vue du transport des matériaux de construction. Avis sur les projets de construction, de terrassements, de plantations, de jardinage, présentés par les administrations publiques, celles des colonies et pays de protectorat, les commissions étrangères, les exposants particuliers et les concessionnaires ou permissionnaires. Surveillance et contrôle de travaux autorisés...

— Arrêtez! par pitié pour vous-même !

— J'ai fini : « Enfin, Service des fêtes, et je vous prie de croire que ce n'est pas peu de chose dans une Exposition qui

sera, pour ainsi dire, une fête permanente... Je n'ajoute que pour mémoire les propositions budgétaires, règlements, comptabilité, etc... pour cette direction, comme pour les autres. »

Mme Flore tressaute sur sa chaise, comme si elle était atteinte d'une attaque de la « danse de Saint-Guy ».

Bertrande, prise, en dépit de sa mauvaise humeur, d'une folle envie de rire, difficilement réprimée, fait tous ses efforts pour calmer l'excellente dame.

— Quel moulin! gémit celle-ci.

— A farine? demande malicieusement la jeune fille.

— Non, à paroles... Et quelles paroles!... Si, du moins, j'y comprenais quelque chose!...



M. BOUVARD
DIRECTEUR DE L'ARCHITECTURE ET DES PARCS ET JARDINS
(Cliché NADAR.)

Mme Bêchard n'est pas au bout de ses peines.

La laide et vieille barbe reprend, en effet :

— Je passe à M. Defrance, l'éminent ingénieur, qui partage, avec M. Bouvard, la lourde succession d'Alphand. A l'Exposition, comme à la Ville, il est chargé de la *Direction de la voirie :* chaussées, ponts, passerelles, escaliers, etc., en dehors des bâtiments, parcs et jardins ; égouts sous ces voies ; distribution des eaux prises sur les conduites de la Ville, alimentation du service de secours contre l'incendie, distribution partout du gaz et de l'éclairage non électrique ; contrats concernant ces services. Marchés, exécution, sur-

veillance et enlèvement des voies ferrées, destinées au transport des matériaux et objets exposés...

— C'est trop! c'est trop! gémit tout bas Mme Bêchard, dont les poings se crispent et dont les yeux commencent à lancer des flammes inquiétantes.

Imperturbable, le « récitant » hors d'âge continue :

— Et, ce qui est, pour nous, plus directement intéressant, tout ce qui concerne les chemins de fer et autres installations pour le transport des visiteurs dans l'enceinte de l'Exposition, et déviation des lignes de tramways aux abords. Plus, bien entendu, les propositions budgétaires, règlement, comptabilité, etc., afférant à cette direction, comme j'ai déjà dit.

Il prend quelques secondes pour respirer.

Les nerfs de Mme Flore se détendent.

Mais, soudain, il reprend sur le même ton aigre et monotone :

— *La Direction des finances* a pour grand chef M. Grison, dont cette photographie reproduit très bien l'expression fine et réfléchie...

— Oh! j'en ferai une maladie, c'est sûr! murmure la bonne dame à l'oreille de sa petite amie, dont elle étreint à le broyer le frêle et mignon poignet. Et ni votre oncle ni mon mari ne songent à enrayer ce mouvement perpétuel! Oh! ces hommes, ils ont donc du son dans les veines, à la place du sang!

— En tout cas, ils font une mine ahurie des plus amusantes.

— Vous les trouvez amusants? Moi, je les trouve idiots!

— Prenez garde; je crois que ce monsieur vous a entendue, car il vous regarde.

Et le monsieur en question, comme la Grande Roue de l'Exposition qui, sans s'arrêter, met... une heure et demie à faire un tour, continue à moudre ses mots édentés :

— M. Grison, la patience et la courtoisie mêmes, est un vétéran de l'Exposition de 1889, dont il a déjà administré les finances. C'est un surintendant, c'est un ministre... Pour lui, l'Exposition se résume à deux comptes, celui des dépenses et celui des recettes. Au point de vue de ces der-

nières, son amabilité flegmatique est rigoureusement intransigeante. et bien des rêves de « clous » merveilleux, statues de bronze aux pieds d'argile, se sont fondues soudain dans le creuset de ses prudentes exigences. Je ne vous imposerai pas le détail compliqué de ce service financier, aussi important que celui d'un petit Etat et infiniment moins aisé à gérer.

— C'est heureux! ne peut s'empêcher de s'exclamer la névrosée victime de cette érudition sans merci.

— Voyons, bichette! fait sévèrement M. Bèchard.

Mais *bichette* en a assez, et elle se dispose à ne le point laisser ignorer, lorsque l'intarissable parleur annonce :

— Passons donc au Secrétariat général.



M. CHARDON
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION
(Cliché E. PIROU, rue Royale.)

Pour le coup, Mme Flore trépigne. Elle va grand train à la finale attaque de nerfs. Implacable comme le Destin, le vétuste cicerone n'en a cure

— Le titulaire du Secrétariat général, recommence-t-il, est M. Henri Chardon.

Mme Bèchard saisit le bras de son mari et le secoue.

— Pour l'amour de Dieu, lui dit-elle très vite, à mi-voix, arrête ce déluge de phrases, ou bien... tiens, je me jette au bas de la Tour Eiffel!

Le vieillard a entendu.

— Madame, riposte-t-il avec le plus grand flegme piqué d'une pointe d'ironie, M. Chardon — dont je vous demande d'avoir encore le courage de m'entendre entretenir ces messieurs — ne se pardonnerait pas d'être la cause involontaire d'un pareil malheur. C'est l'homme le plus aimable et le

plus élégamment distingué du monde... et c'est par ses attributions que je termine cette causerie documentaire un peu bien aride pour vous... surtout. Vous permettez que j'achève ?

Interdite d'être ainsi prise à partie, la farinière se trouve soudain calmée. Ces quelques paroles ont versé sur son irritabilité comme une douche d'eau froide. Ne trouvant pas un mot à répondre, elle incline la tête en signe d'acquiescement.

Très tranquillement, le centenaire reprend :

— Pour qui n'est pas au fait des secrets du Temple, ces fonctions de Secrétaire général semblent vagues et peu importantes. Eh bien, rendez-vous compte ! Le Secrétariat est chargé de ce qui concerne : le départ des dépêches et le contre-seing, les franchises postales et télégraphiques ; la conservation des lois, décrets, arrêtés ministériels, arrêtés et circulaires du Commissaire général, la délivrance des ampliations, la centralisation des demandes d'emploi, la préparation des arrêtés ou décisions concernant les fonctionnaires et agents, la fixation des indemnités et salaires, les congés et les mesures disciplinaires, la préparation des décrets ou arrêtés instituant les comités, commissions et jurys — actes divers qu'il est, de plus, chargé de notifier — c'est de lui que relève l'organisation et le fonctionnement du service médical, dont est chargé l'éminent docteur Gilles de la Tourette ; l'organisation de la police, les rapports de l'Administration avec les chefs de la police municipale et de la Sûreté, le maintien de l'ordre et de la libre circulation ; la répression de la vente illicite des objets exposés, la surveillance des photographes, des vendeurs et vendeuses de catalogues, etc. ; l'organisation et le fonctionnement du service de secours contre l'incendie, les insertions au *Journal officiel*, le service de la presse, les propositions relatives aux entrées de faveur et l'exécution des décisions prises à cet égard, *enfin toutes les affaires générales ne ressortissant spécialement à aucun service ! « In cauda venenum ! »*... car c'est là une mine de surprises. Vous voyez que le parfait gentleman qu'est M. Chardon, colonel d'un régiment de sous-ordres, préfet de police et même capitaine de pompiers, n'est pas précisément en possession d'une sinécure. Il

est un peu le « Maître Jacques » de l'Exposition, et il n'est personne qui n'ait eu affaire à lui — et ceux-là se comptent par milliers — qui ne soit demeuré sous le charme de son charmant accueil. La photographie que je tiens, si bien qu'elle soit venue, est insuffisante à évoquer l'homme tout entier. Vous le connaissez maintenant... et je prie madame d'agréer toutes mes excuses. J'ai fini.

— Oh! monsieur, ne croyez pas!... cherche à pallier Mme Flore.

Mais le centenaire ne l'écoute même pas... par représailles, peut-être.

Verduret, qui n'a pas quitté des yeux le vieillard, paraît absolument stupéfié.

— Nous vous remercions, monsieur, dit-il, et je vous avoue que je suis émerveillé. Vous êtes vraiment prodigieux pour un centenaire. Il faut que votre cerveau soit, à lui seul, toute une encyclopédie!

— C'est sa seule excuse de vivre si longtemps.

— Vous excuser de ce qui est un mérite?

— La longévité un mérite? Non, croyez-moi, c'est une faute, presque un crime aux yeux des générations suivantes. Je cherche donc à me faire pardonner par elles en m'intéressant sans cesse à leurs travaux, à leurs efforts vers le progrès, et cette préoccupation respectueuse fait tolérer mon siècle d'existence.

— Vous êtes sans doute un grand savant, et sûrement un profond philosophe.

— Je suis simplement un vieux curieux d'intellectualité humaine... et je m'aperçois qu'en fait de curiosité, vous me faites concurrence.

— Moi? fait Verduret un peu gêné, car il voit percé à jour son vif désir de « faire parler » le vieillard.

— Oui, vous, qui brûlez de me poser quelque question que vous jugez importante: cela se lit dans vos yeux.

Cette réponse cause au manufacturier retiré une réelle émotion.

— Plus de doute, pense-t-il, ce vieux doit être le guide annoncé par mon correspondant mystérieux, s'il n'est, même, ce correspondant en personne!... Oh! il faut, à tout prix, que je sache!

Aussi, riposte-t-il aussitôt avec une gravité diplomatique :

— Monsieur, je désirerais, en effet, obtenir de vous la permission de vous poser. . quelques questions.

— Concernant l'Exposition ?

— Et vous-même.

— En ce cas, veuillez m'autoriser à m'asseoir : mes pauvres vieilles jambes n'ont pas su rester aussi jeunes que mon cerveau.

Et le sénile conférencier, avec une aisance de mouvements étonnante, chez un homme datant de l'autre siècle, fait pivoter sa chaise de la table voisine à celle des quatre voyageurs et s'assied assez légèrement entre Verduret et sa nièce, mais en tournant presque le dos à celle-ci... pour être, sans doute, tout à l'interrogatoire de l'oncle.

— Je vous écoute, dit-il alors, en inclinant la tête.

Verduret, fixant sur lui un regard inquisiteur, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Parlons franchement, monsieur : vous savez, n'est-ce pas, qui nous sommes ?

— Je sais que vous êtes M. Verduret, venu de Malesherbes pour visiter l'Exposition, en compagnie de Mlle Bertrande, votre nièce, et de M. et Mme Bêchard, vos amis, habitant Essonnes.

— Allons donc ! Alors, c'est vous qui m'avez donné ce rendez-vous ici ?

— Pas le moins du monde. Je suis tout à fait innocent du billet chû de votre gazette.

— Par exemple ! Comment en auriez-vous connaissance ?

— Mais, par vous-même. J'ai le bonheur de ne pas être devenu sourd et, en prenant votre café, votre conversation m'a mis au courant de vos petites affaires.

Verduret ne peut réprimer un geste de désappointement comique.

— Voyons, insiste-t-il, ces renseignements que vous venez nous apporter au sujet des « Grands Ouvriers » de cette Exposition ?...

— Prouvent seulement que l'âge ne m'a rendu ni égoïste ni indifférent. Je suis de l'avis de votre ami, M. Bêchard, et crois que l'on a voulu vous mystifier. Or, par hasard, je me

›uve là et, comme j'estime odieuses ces sottes plaisante-
s, je pense de mon devoir de neutraliser une méchanceté
jouant auprès de vous, réellement, le rôle de cicerone
e vous auriez très probablement pu attendre en vain jus-
'au... siècle prochain.

Verduret est déconfit, mais Bêchard triomphe.

— Vous avez perdu votre dîner, Verduret! s'écrie-t-il.

— Eh! eh! Ce n'est pas mon avis, déclare l'homme aux
nettes.

— Comment, je n'ai pas gagné le pari?

— Je ne crois pas.

— C'est un peu fort! Vous-même reconnaissez que mon
ni Verduret s'est laissé prendre comme un enfant à une
cétie de loustic?

— Il n'était pas question de cela dans le pari de M. Ver-
ıret.

— Par exemple!... C'était toute la question, au contraire.

— Erreur. Vous avez parié, monsieur Bêchard, que M. Ver-
ıret ne verrait pas surgir l'événement qu'il attendait, c'est-
dire le guide promis par le billet mystificateur.

— Eh bien! est-ce qu'il est venu?

— Evidemment, puisque je m'offre pour en tenir lieu...
›ur aujourd'hui, bien entendu.

Bêchard, cloué par cette logique, n'y trouve pas de ré-
›nse et fait assez piteuse mine. Par contre, le gros Verdu-
t exulte.

— Enfoncé, Bêchard! s'écrie-t-il. Nous dînerons joyeuse-
ent à vos frais et, pour que la fête soit complète, j'invite
onsieur à casser avec nous la croûte et à sabler le cham-
ıgne!

— Oh! le champagne... Vous oubliez que j'ai cent ans!

— C'est bien le moins qu'on vous remercie, car je vous
rends au mot, et vous avez promis d'être aujourd'hui notre
ıide si bien documenté. Autrement, d'ailleurs, vous me
riez perdre l'enjeu.

— Rassurez-vous, je n'ai qu'une parole. J'ai promis, je
'exécute.

— Bravo! Le temps de solder notre note et en route à
›tre suite.

— Là, là, là!... Ne vous pressez pas tant.

— Vous refuseriez?

— Non pas. Mais rien n'étant antihygiénique comme d se trop secouer en sortant de table, je vous propose de cau ser auparavant avec vous et ici, de généralités utiles à con naître. Voir, c'est fort joli, mais prendre le temps de coor donner préalablement ses idées, c'est mieux.

Et se tournant un peu vers la rondelette moitié de l'im portant industriel en farines, il ajoute :

— Si madame veut bien me promettre de ne pas avoi d'attaque de nerfs, je vais diriger d'abord notre commun causerie sur ce que j'appellerai :





CHAPITRE II

L'EXPOSITION DE 1900

AUX POINTS DE VUE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET COMPARATIF

La solennité de cette annonce provoque, de la part de ses auditeurs, des appréciations mentales très diverses.

Verduret se dit :

— Voilà un bonhomme qui ne doit pas être le premier venu et qui me paraît joliment bien posséder son sujet. Profitons-en... Mais c'est dommage que ce ne soit pas lui le « montreur » érudit virtuellement annoncé par mon mystérieux correspondant.

Bèchard se carre sur sa chaise, prend des airs graves et entendus, comme les bons marguilliers d'une petite paroisse au sermon de quelque grand prédicateur, et murmure *in petto :*

— Sachons montrer à ce vieux savant que les terribles qualificatifs en *ique* ne sont pas pour intimider l'industrie alimentaire. Donnons-lui une haute idée de la valeur intellectuelle des fariniers en montrant comment, dans la farine, on sait écouter.

Mme Bèchard fait la moue, et pense :

— Allons ! avalons la conférence... Tant pis ! je ne dis pas à « mon gros » de me pincer si je m'endors : ce sera autant de pris sur l'ennemi. Ah bien ! moi qui comptais tant m'amuser à l'Exposition... ça commence bien !

La jolie Bertrande est on ne peut moins à la conférence ; mais, après avoir d'abord détourné la vue avec horreur du sénile orateur, elle se prend à passer curieusement une inspection minutieuse du personnage qu'elle ne voit presque que de dos. Deux mèches de la couronne drue de cheveux blancs s'étant un peu écartées, un sillon sombre a attiré son regard, et elle se demande :

— Est-ce que c'est sa peau qui est si noire que cela? C'est impossible! ou bien ce serait à le fuir à quinze pas!

Quant à l'Anglais de la table voisine, il se contente de commander, d'une voix violente :

— Gàçonne! An other glass stout!

Nonobstant, Mathusalem-Cicerone, après s'être recueilli un moment, commence d'une voix plus flûtée et plus chevrotante que jamais :

§ I

L'IDÉE

— Voudriez-vous me dire chacun, en quelques mots, ce que c'est, selon vous,, qu'une grande Exposition universelle internationale à notre époque?... Voyons! vous, par exemple, monsieur Verduret?

— Moi ?

— Oui. Je voudrais avoir votre définition.

— Comment ça? tout de suite?... Vous me prenez au dépourvu... et j'ai, presque depuis un demi-siècle, passé l'âge juvénile où l'on subit les interrogations.

— Aussi, ne me permettrai-je pas de faire, vis-à-vis de vous, le pédagogue questionneur. C'est votre opinion que je sollicite pour éclairer la mienne.

— Compris ainsi, je veux bien ; voilà : une Exposition universelle moderne est une manifestation plénière du génie industriel et artistique des peuples civilisés.

— A la bonne heure, et je vous remercie! Et vous, monsieur Bèchard?

— Moi, je n'ai pas à ma disposition de grands mots comme

mon ami Verduret. Je suis pratique avant tout, et j'estime qu'une Exposition universelle est un grand étalage international permettant de comparer les progrès accomplis dans toutes les « parties » et, en particulier, dans les procédés de mouture des grains.

— Bon. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse?

— Ah! pardon! D'abord, je m'appelle Bèchard, vous le savez bien; et je n'ai jamais été orfèvre : de père en fils, nous sommes maîtres de moulins à Essonnes, arrondissement et canton de Corbeil (Seine-et-Oise)!

— Mon cher ami, vous n'avez pas bien saisi, explique Verduret. Monsieur veut dire...

— Eh! que monsieur dise ce qu'il lui plaît en ce qui concerne les renseignements qu'il veut bien nous donner; mais le privilège de l'âge ne lui donne pas le droit de me débaptiser et de me faire passer pour ce que je ne suis pas.

— Ne vous fâchez pas, dit le centenaire, je ne le ferai plus.

Et, se tournant vers la femme de l'irascible et peu lettré farinier :

— Et vous, madame?

— Moi? mais... je n'ai rien fait!

— Décidément, s'exclame en riant Verduret, c'est la série des coq-à-l'âne!... Notre obligeant cicerone vous demande, chère amie, de vouloir bien y aller, à votre tour, de votre définition.

— De l'Exposition?... Oh bien! ce sera tôt dit. Je comptais tomber tout de suite au milieu d'une fête monstre, semant à chaque pas, dans une tempête de mouvement, les spectacles merveilleux — de quoi me laisser étonnée pour le reste de ma vie — et je m'aperçois avec désenchantement que je suis venue à une interminable conférence où je ne vois guère d'élevé... que la plate-forme sur laquelle elle nous est donnée!

Le vieillard fait entendre son petit gloussement hilare.

— Faites amende honorable, messieurs, et devenez sur-le-champ féministes, si vous ne l'êtes : il n'est que les dames pour sentir tout d'abord le fin des choses et pour décocher les traits pénétrants.

Sans se tourner vers Bertrande, il ajoute :

— Et votre définition, à vous, mademoiselle?

— Vous y tenez bien? demanda la jeune fille d'un ton singulier.

— A moins que cela ne vous contrarie de formuler une opinion.

— Pas le moins du monde, et mon opinion, la voilà : L'Exposition, pour moi, est une foule en fête, où l'on a très peu de chances de rencontrer qui l'on désire, mais où fréquentent... les masques.

Cette équivoque réponse paraît contrarier le centenaire... qui tourne un peu davantage le dos à Bertrande. Puis, s'adressant aussitôt aux trois autres personnages :

— Vos définitions sont toutes trois parfaitement justes. Il n'y a que celle de mademoiselle à laquelle je ne comprends rien.

— Laissez, dit Verduret. Ma nièce est une petite sotte dont, en ce moment, l'esprit est particulièrement malade.

— Donc, résume l'homme aux lunettes, vous avez, messieurs et madame, parfaitement raison. Une Exposition comme celle-ci est, à la fois, une manifestation du génie des peuples, un terme de comparaison des progrès et une immense une, colossale fête... avec conférences, puisqu'elle donnera lieu à des congrès. Je ne ferai à chacune d'elles que le reproche d'être incomplète ; et, la preuve, c'est que je suis obligé de les réunir. Voulez-vous me permettre de vous donner maintenant la mienne?

— Nous en sommes curieux.

— Eh bien, ces grandes Expositions sont exactement, selon moi, un coup de kodak universel, un instantané d'humanité photographié, à un moment donné, sous toutes ses faces, physiques et morales, matérielles et intellectuelles.

— Pour un instantané,. celui-ci est tiré de longueur, observe Bêchard d'un ton gros de rancune. On parlait déjà de sa probabilité entre visiteurs de l'Exposition du Centenaire de la Révolution, et, d'après ce que nous disait Verduret tout à l'heure, il y a huit ans que « l'épreuve » est commencée !

— C'est-à-dire que l'opération a été décidée en 1892, que l'on s'est occupé, depuis, du cadre, du décor et des fonds; mais l'humanité prise sur le fait n'en est pas moins unique.

nent celle de 1900. Ah ! je reconnais que l'on aura eu le emps, à l'étranger comme en France, de préparer « la pose », t c'est tant mieux, car elle n'en est que plus savante et co- uette. Et puis, pour nous Français, qui sommes le photo- raphe en notre salon de pose de Paris, ce délai nous a permis e creuser l'*Idée* et de choisir les *Clous*.

— Les clous, je comprends, fait Bêchard toujours rogue, nais l'*Idée*, qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça?... mais c'est le vent dans l'aile du moulin!

— Bien vieux jeu, alors.

— Mettons alors que ce soit le courant qui fait tourner otre roue ou même votre moteur à vapeur, susceptible neunier.

— Industriel en farines, je vous prie.

— Excusez mon ignorance du « Gotha » de la meunerie : e n'ai même jamais porté un sac de farine.

— Il vous faudrait, pour cela, un peu plus de muscle et eaucoup moins d'années !

— Ayez le triomphe généreux, ne m'accablez pas... et aissez-moi expliquer ce que j'entends par « l'idée », en ce ui touche les grandes Expositions.

— Eh oui ! taisez-vous un peu, Bêchard ! appuie Ver- luret.

Le séculaire cicerone reprend :

— L'*Idée*, c'est l'impondérable directrice générale qui réside à la conception de l'œuvre et en inspire l'exécution.

— Hum!... un peu vague, la définition, murmure Ime Flore, uniquement pour protester contre la prétention le Verduret d'imposer silence à son mari.

— Aussi, vais-je préciser par des exemples tangibles. Pour 'Exposition de 1855, l'*Idée* se confond avec l'œuvre même, 'internationalité d'une Exposition universelle étant alors me innovation. Mais voyez celle de 1867 : l'*Idée* s'y détache le l'œuvre pour en inspirer le plan. C'est la *logique géomé- rique de classification.*

— C'est-à-dire?

— Je vous le ferai toucher du doigt dans un instant. Laissez-moi poursuivre ma démonstration. En 1878, l'*Idée* tait passive. Elle n'était autre que la proclamation de notre italité et de notre relèvement après le désastre de l'Année

terrible. Elle se contenta donc d'être modestement une amplification avec légère transformation de celle de 1867. Mais, en 1889, voyez-la surgir, fière et indépendante!

— Et c'est?

— Le triomphe du fer et l'exaltation de l'ingénieur civil. De 1878 à 1889, la métallurgie avait marché à pas de géant. Ses conquêtes dominaient les esprits. Tout était aux ingénieurs... qui avaient même conquis le roman et le théâtre où ils tenaient presque le monopole des personnages-héros. Aussi, voyez la Galerie des machines et la Tour Eiffel qui ont subsisté, même en 1900, comme les monuments d'une inoubliable victoire pacifique! Cette *Idée* directrice du triomphe du fer était à ce point puissante qu'elle a repoussé à un plan secondaire l'*idée adjacente*, celle du Centenaire de la Révolution, reléguée principalement dans la reconstitution de la vieille Bastille.

— C'est que c'est très vrai, ce que vous dites là... et tout à fait original! s'écrie Verduret, de qui, l'esprit, ainsi qu'on a pu le remarquer, est beaucoup plus ouvert et compréhensif que celui de son ami le farinier d'Essonnes.

— Et, observe le singulier conférencier, remarquez que le succès va aux Idées qui s'imposent, parce qu'elles sont dans l'air, soit qu'elles découlent de l'état de la science ou de l'art, soit qu'elles se trouvent, en quelque sorte, historiquement commandées. L'idée directrice, non directement reliée au courant de pensée de science ou de mode, est dangereuse et généralement inféconde. Voyez l'Exposition de Chicago. Les Yankees l'ont édifiée et organisée avec, pour seule *Idée,* la volonté de faire immense, colossal, géant, de dépasser toutes proportions connues. L'ampleur, même gigantesque, c'est une idée vague, d'ordre général, sans attaches avec aucun temps, aucune science, aucun art, aucun état d'âme spécial des foules. Aussi, rappelez-vous le résultat : un échec. L'Idée scientifique de 1889, la consécration des superbes progrès de la construction métallique et de l'art savant de l'ingénieur, était, elle, une Idée concrète, s'appuyant sur un fait immédiat; résultat : le merveilleux succès dont vous vous souvenez

— Et, sous ce rapport, 1900?...

— L'*Idée* de l'Exposition de 1900 dépasse, en précision et

en beauté tout ce qui a été imaginé jusqu'ici. Aussi son succès ne peut-il qu'être supérieur à tous les succès précédents.

— Et, cette Idée?

— Vous allez vous-même l'apprécier, la juger et l'admirer. Elle est double, comme celle de 1889 et est, comme elle, d'ordre scientifique et d'ordre historique. Envisageons-en d'abord la seconde partie.

— L'historique?

— Oui. 1889 était un centenaire, mais un centenaire politique et forcément particulier à notre peuple, malgré le retentissement et le rayonnement universel de notre grande Révolution. Le centenaire de 1900, lui, n'a de limites que le siècle, puisqu'il est le centenaire du siècle. Il appartient *également* à toutes les races, à tous les peuples du monde. Vous sentez déjà comme l'horizon s'élargit... presque démesurément! Aussi l'Idée historique pratique de 1900 est-elle de retracer, par des exemples palpables, l'histoire des progrès d'un siècle dans toutes les branches de l'activité humaine. Cette conception est si large qu'il n'y avait pas de danger qu'elle fût reléguée au second plan par l'Idée scientifique, toute merveilleuse et éclatante qu'elle soit, comme cela a eu lieu en 1889. Elle est visible, tangible partout, dans chaque groupe, dans chaque classe, pour toutes les industries, sciences, arts, aussi bien que pour les contingences intellectuelles. Sous ce rapport, l'Exposition de 1900 est une leçon de choses d'ordre illimité, supérieur et probablement inégalable; elle est un enseignement universel, précis, superbe et fécond.

Les auditeurs du vieillard écoutent, émerveillés, même Mme Flore, qui n'a nul besoin de recourir aux pinçons conjugaux de « son gros » pour être tenue en éveil.

Bèchard traduit le sentiment général — peut-être de façon quelque peu trivale — en murmurant entre ses dents :

— Mâtin de chien, ce qu'il dégoise bien, ce vieux coco-là!

Il est vrai qu'il ébrèche son admiration du correctif:

— Dommage qu'il le fasse de cette voix de préposés au service des odalisques et autres sultanes, appelant ces dames au salon du Grand Turc!

Verduret, puissamment intéressé, sollicite l'orateur, qui a



L'ESPLANA



ES INVALIDES

fait une légère pause, beaucoup moins en raison d'une fatigue, qui serait très légitime chez un centenaire, que pour concentrer sa pensée.

— Et l'Idée scientifique de 1900? demande-t-il.

— Pour la nommer (car elle s'impose comme cela doit être, ainsi que je vous l'ai dit, pour toute bonne idée directrice), vous n'avez qu'à considérer quel est l'ordre de miracles scientifiques qui a bouleversé la fin du XIXe siècle... Ne cherchez pas, car cette fée illumine le monde comme le fit, au début de l'ère centennale la gloire militaire de Napoléon : c'est l'Electricité.

— C'est renversant : j'allais le dire ! s'écrie avec conviction ce triple ignorant de Bêchard.

— Mais, observe Verduret, nous avons déjà eu les fontaines lumineuses. C'était rudement beau.

— C'était un vagissement de nouveau-né, en comparaison de l'étourdissante féerie qui transforme ici la nuit en un flamboiement triomphal ! Vous verrez ça !

— Pas plus tard que ce soir, pour sûr, déclare péremptoirement dame Flore.

— Or, poursuit le vieillard, l'Idée-Lumière appelle l'artiste comme l'Idée-Fer imposait l'ingénieur. Il s'ensuit que la Fête de 1900 appartient à l'architecte et au décorateur, comme celle d'il y a onze ans était le domaine de ces messieurs des Ponts et Chaussées et de l'Ecole centrale. Entre ces deux frères ennemis, l'architecte et l'ingénieur, il y a eu, d'une Exposition à l'autre, un véritable chassé-croisé : le second a été forcé, d'un coup de la baguette étincelante de la Magicienne, de passer au deuxième plan pour laisser la place au premier.

« Voilà ce que j'entends par l'*Idée*. Me suis-je assez clairement expliqué? Vous n'avez pas de questions à me poser?

— Une seule, dit vivement Bêchard.

— Dites.

— Vous n'avez pas soif?

— Nullement, répond le vieillard d'un ton ambigu, car il paraît hésiter sur la façon dont il doit prendre ce point d'interrogation.

Verduret éprouve sans doute la même sensation, car il regarde d'un air inquiet et fâché son ami le farinier.

Celui-ci les tire aussitôt de peine. Il s'écrie d'un ton de naïve bonhomie :

— Eh bien, vous savez, il faut que vous ayez un fier galoubet! Moi, à votre place... Tenez, rien qu'à vous écouter, j'ai la pépie.

Et il commande :

— Garçon, de la limonade pour un, boum !

Le centenaire se détourne pour sourire. Puis, lorsque le farinier est servi, il reprend :

— Permettez-moi maintenant de vous dire quelques mots sur le mode de classification adopté, et qui est nécessaire pour saisir :

§ II

L'ORDRE D'EXPOSITION DES OBJETS ET PRODUITS

Le vieillard plonge sa main grossièrement gantée de laine noire sous le revers de sa redingote... flottante. D'une poche intérieure qui doit être prodigieusement vaste, il tire un paquet de paperasses, volumineux comme un dossier d'avocat, et le pose sur la table.

— Qu'est-ce que c'est que cela? fait Mme Flore, prise de quelque inquiétude, devant cette menaçante apparition.

— Cela, madame, c'est ma documentation — notes, plans et croquis — concernant les expositions universelles antérieures, aussi bien étrangères que françaises.

— Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous allez nous lire et nous montrer tout ça? Nous en avons pour jusqu'à demain!

— Rassurez-vous ! madame ; je ne commettrai pas cette indiscrétion. Sans doute, il me serait doux de retracer devant vous cet historique, car vous y verriez que c'est à notre pays que revient l'honneur d'avoir eu la pensée initiale des Expositions universelles, d'avoir, le premier, ouvert le champ clos à ces grandes batailles pacifiques du travail et du progrès.

— Parbleu, fait Bêchard en haussant les épaules, chacun sait cela, la première Exposition universelle fut celle de 1855.

— No! de 1851, à London! fait, de sa table, le fils d'Albion.

— Erreur! rétorque le centenaire. Pour ne parler que de la France, le Palais de l'Industrie, récemment disparu, n'abrita que notre *onzième* Exposition universelle parisienne.

— Ah bah?

— Les premières assises de notre industrie nationale remontent à l'an VI. Elles s'ouvrirent exactement le 19 septembre 1798. Elles se tinrent ici-même, au Champ de Mars, sous cinquante-huit portiques en bois, œuvre de François Chalgrin, à qui nous devons l'imposant Arc de triomphe de l'Etoile. Elles durèrent cinq jours.

— Si je m'en doutais!

— Et les autres? demanda curieusement Verduret.

— La deuxième Exposition, celle de l'an IX, eut lieu sous le Consulat, du 19 au 24 septembre 1801, et eut pour théâtre la cour du Louvre. La troisième, l'année suivante — an X — même lieu, durée six jours. La quatrième, en 1806, place des Invalides, durée vingt-quatre jours. La cinquième, en 1819, dans le Palais du Louvre, durée trente-cinq jours. La sixième, en 1823, au même endroit, cinquante jours. La septième, sous Charles X, également au Louvre, soixante-deux jours. La huitième, en 1834, sur la place de la Concorde, soixante jours. La neuvième, en 1839, dans le *Carré des Fêtes*, aux Champs-Elysées, même durée. La dixième, mêmes lieux et durée, en 1844. C'est à partir de cette Exposition que commence, à une seule et minuscule entorse près, la périodicité de onze années pour le retour de nos grandes manifestations industrielles et artistiques. Vous voyez, en effet, arriver onzième et onze ans après, cette Exposition de 1855, la première qui, à l'universalité, ajoute l'internationalité.

— L'entorse, c'est à propos de la suivante, la grande, la fameuse, celle de la visite de tous les souverains, en 1867?

— C'est-à-dire après un laps de douze ans... Vous comptez à ravir, monsieur Bèchard.

— Ah! ah! Il faut cela, dans les affaires!

Le centenaire s'incline en un geste d'ironie si fine que Bertrande est seule à la sentir; puis, il reprend:

— Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à vous entretenir

de chacune de ces exhibitions et de quelques autres étrangères — ce qui eût été une excellente mise en lumière des progrès réalisés dans le cours du siècle, et répondre ainsi à l'*Idée* historique de la présente Exposition — je m'arrête seulement au superbe succès de 1867. Peut-être l'heureuse chance d'une rencontre pendant vos visites quotidiennes me permettra-t-elle de reprendre ce sujet si intéressant, et croyez que je serais charmé de ce hasard.

— Moins que nous n'en serions ravis, nous à qui il profiterait, comme profite aujourd'hui le hasard qui a donné votre érudition pour voisine à notre ignorante curiosité! proteste prétentieusement Verduret au nom de tous.

— Hasard vraiment providentiel, murmure Bertrande entre ses jolies dents.

Son oncle a entendu. Il prend un air sévère pour dire :

— Ah! ça, quelle mouche te pique, fillette? Hier soir, tu me disais douter beaucoup, comme Bèchard tout à l'heure, du sérieux de l'avis qui m'était anonymement adressé. Maintenant que, devant l'évidence et la nette affirmation de monsieur, qui montre que son obligeance et mon billet mystérieux n'ont rien à voir ensemble, je me suis rangé à cet avis, voilà que tu as l'air de vouloir insinuer...

— Moi, insinuer quelque chose? Oh! mon oncle, je m'en garderais bien!

— Ces petites filles!... pas deux idées de suite!

Mais Bèchard, l'homme pratique, rappelle Verduret à l'ordre :

— Tout ça, c'est parler pour ne rien dire, tandis que monsieur allait nous expliquer, à propos de l'Exposition de 1867...

— Les deux méthodes de classification des objets exposés, achève le centenaire. L'une, comme l'indique M. Picard en son rapport du 30 juillet 1894, consiste à réunir les produits d'une région, d'une collectivité ou d'un industriel. Elle a pour avantage de bien mettre en lumière l'ensemble des forces productives de la contrée, du groupe ou de la maison qui expose. Mais, poussée à l'extrême, elle cesse d'obéir à aucune pensée philosophique et rend presque impossible la comparaison des objets similaires.

« L'autre méthode consiste à assembler les produits sui-

vant leur nature, leur destination, leur utilité, sans s'occuper de leur origine. Elle facilite les études comparatives, les rapprochements entre les diverses nations et contrées, et les divers producteurs, pour des catégories déterminées d'objets. Elle est incontestablement plus instructive, plus appréciée des visiteurs, et c'est celle qui a toujours prévalu. »

— Mais, observe Verduret, il me semble qu'allier les deux méthodes est le moyen de satisfaire tout le monde?

— Et de réaliser la perfection, vous avez raison. Ce but a été admirablement atteint en 1867. Tenez, je mets sous vos yeux le plan d'ensemble de cette Exposition...

— Yes? dit une voix rude.

Et la rude main britannique réitère la manœuvre qui lui a si bien réussie à l'égard des photographies.

Mais, cette fois, Verduret a le temps de poser sur le plan sa main large ouverte pour le défendre contre les velléités annexionnistes du sujet de l'Impératrice-Reine.



— Pardon, déclare le rentier malesherbois, c'est à nous que monsieur veut bien nous expliquer ces choses et non à vous.

— J'ai vôlé voar.

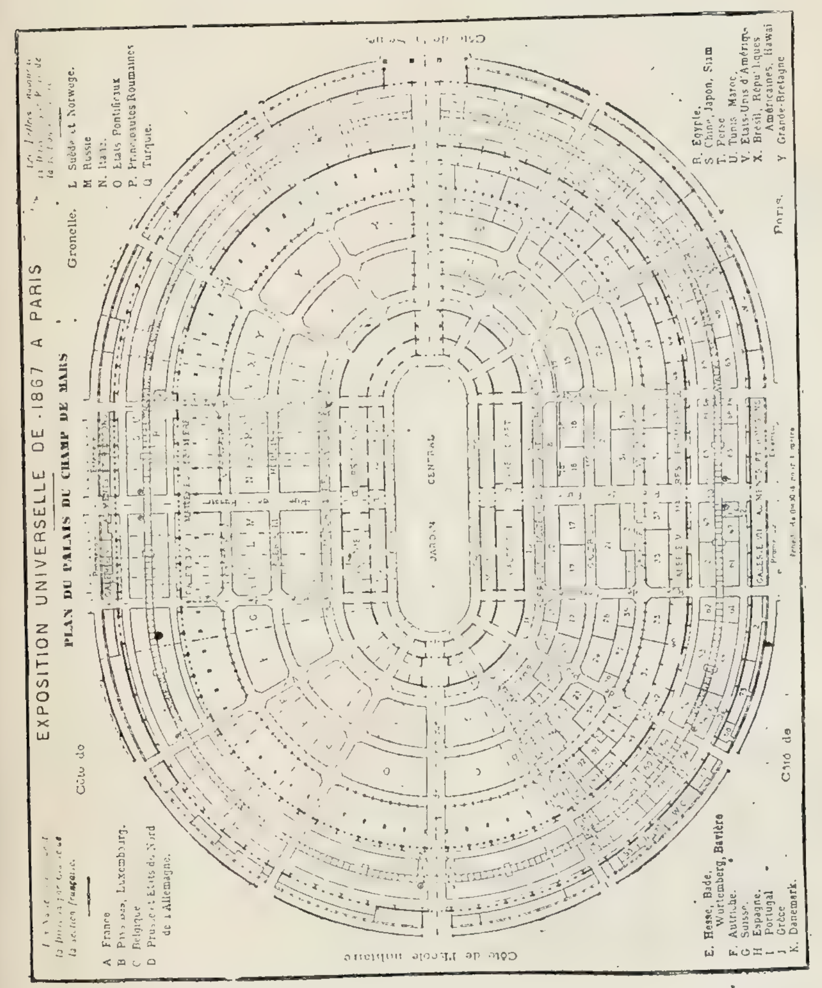
— C'est d'une indiscrétion !

— Vô vôlé pas? Yes, c'été le même chôse pou môa.

Et, enlevant sa chaise ainsi qu'une plume, il la plante carrément entre Mme Bêchard, estomaquée, et Bertrande, très amusée, et installe sans cérémonie sa robuste personne à la table commune.

Mme Bêchard, scandalisée, regarde significativement son

mari qui... se contente de prendre un air digne. Verduret, lui, sent la moutarde lui monter au nez. Seulement, comme un Français, en présence d'un acte... absolu, surtout commis par un étranger, ne sait être en colère qu'avec infiniment de politesse, le manufacturier retiré se lève, et d'une voix que la révolte contenue fait hésitante :



— Permettez!... Nous n'avons pas l'honneur... de vous connaître!

— Alors, regâdez-môa.

— Monsieur, cette plaisanterie!...

— Jé plaisanté jamais.

— Alors?...

— Yes, attendez.

L'Anglo-Saxon se lève, puis d'une voix calme prononce :

— Mr. James-Gregory Puzzling, esquire.

Et il se rassied, satisfait. Ses compagnons... forcés se regardent, ahuris. Alors, le centenaire, non sans une pointe d'ironique scepticisme :

— Vous n'avez plus rien à dire : monsieur s'est *présenté*.

Verduret se rassied, très peu convaincu, et la voix faible et haut perchée du vieillard poursuit, pendant que le plan circule à la ronde :

— Voyez cette Exposition de 1867, puissamment groupée en un seul et immense bâtiment, image de la forte concentration du régime. Elle se compose de deux demi-cercles de 190 mètres de rayon, accolés à chacun des grands côtés d'un rectangle de 380 mètres sur 110. Ce gigantesque palais est donc de forme à peu près ovoïde, ce qui permet de réunir merveilleusement les deux méthodes de classification. Il est, en effet, divisé en zones concentriques affectées aux groupes de produits similaires de tous les peuples, et en secteurs rayonnants consacrés chacun à une nation. En sorte qu'en allant du milieu à la périphérie, par l'un des secteurs...

— On voyait successivement, et dans un ordre constant, toutes les Expositions d'un même pays. Oh ! je me rappelle très bien, fait Verduret, en opinant de la tête.

— Et, achève Bêchard, qui ne veut pas être en reste, en suivant une quelconque des galeries circulaires, on voyait les mêmes produits chez tous les peuples. C'était joliment bien trouvé, ça !

Le conférencier passe un autre plan.

— Vous voyez qu'en 1878, quoique les formes rectilignes s'y prêtassent beaucoup moins, on a cherché à arriver au même groupement.

— En effet, en long, toutes les classes d'un même groupe ; en large, tous les groupes d'un même pays.

Faisant circuler le plan de l'Exposition du centenaire, l'homme de cent ans déplore :

— Malheureusement, en 1889, il fallut abandonner ce groupement concentré.

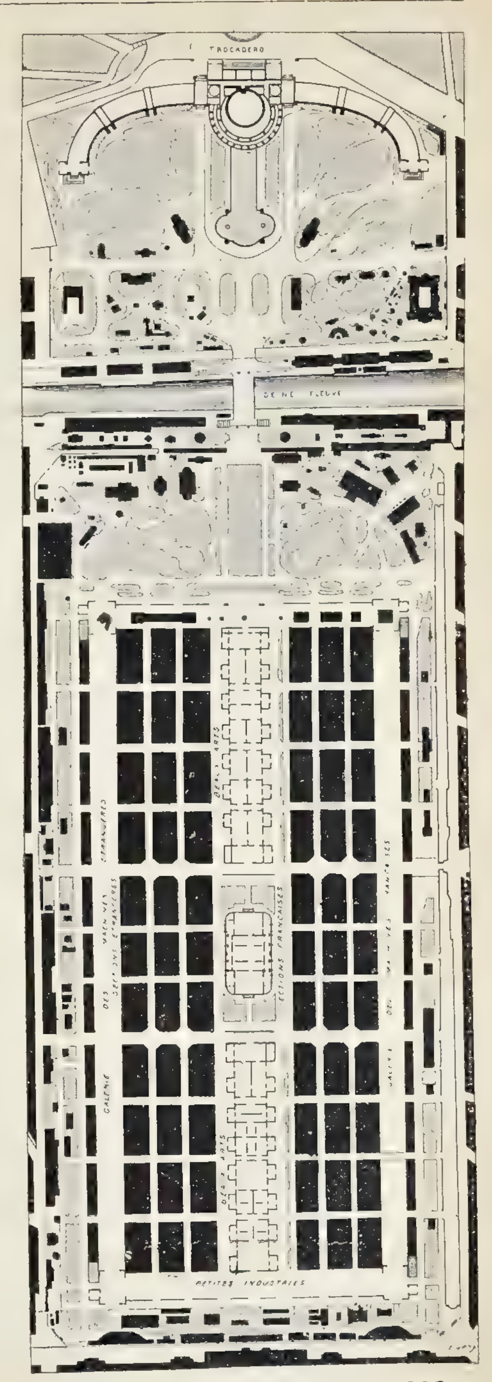
— Pourquoi ? demande Bêchard.

— Eh! mon cher ami, la France est jolie femme et assez riche pour avoir le droit d'être dépensière, jusqu'à la prodigalité. Or, depuis quand une coquette, somptueuse et belle maîtresse de maison, consentirait-elle à présider de superbes fêtes successives avec même robe et même parure?

— Oh! mon oncle, quel style! dit finement Bertrande. Seriez-vous devenu poète des mondaines élégances?

— C'est vrai, mon cher, fait rudement Bêchard, vous parlez comme le journal de modes de ma femme!

— M. Verduret a l'allégorie patriotique aussi galante que vraie, affirme le centenaire, au grand plaisir du gros manufacturier qui, du coup, le trouve aussi charmant qu'érudit. Une Exposition ne doit pas se recommencer; ce serait indigne du peuple créateur et d'imagination alerte que nous sommes. Mais il faut dire que l'abandon du principe si heureux qui fit le triomphe de 1867 était commandé impérieusement.



PLAN DE L'EXPOSITION DE 1878

— Et par quoi?

— Mais par le succès toujours croissant de nos grandes exhibitions. Le nombre des exposants et des visiteurs suivant une progression ascendante fantastique, il faut bien y répondre par une augmentation correspondantes des espaces couverts. Pour trouver des terrains suffisants d'un seul tenant, force serait de s'exiler hors Paris, autant dire d'aller au-devant d'un insuccès, ce Paris, unique au monde, étant le grand aimant fascinateur et sa vie intense étant nécessaire à la vie de son Exposition. Or, dans Paris, l'accroissement des espaces compris dans l'enceinte de la Fête entraîne l'obligation du morcellement sur des terrains voisins, mais distincts. Dès lors, adieu l'unité de construction, adieu l'organisation centralisée.

— Je me souviens qu'on était déjà bien à l'étroit en 1867.

— L'Exposition du Centenaire de la Révolution, en s'étendant sur les quais de la rive gauche et l'Esplanade des Invalides, voulut, à défaut d'unité impossible, serrer de trop près le principe de classification de 1867. Il y eut des flottements dans la distribution des classes entre les groupes. D'où des anomalies telles que de voir les armes dans le groupe du vêtement, l'hygiène, l'assistance publique et l'art militaire dans celui de la mécanique, l'orfévrerie séparée de la bijouterie, la corderie partagée entre les mines, la mécanique et la navigation, etc., etc. On sentait que l'*Idée directrice* historique, trop spéciale et qui avait dû être presque partout abandonnée, manquait comme régulateur.

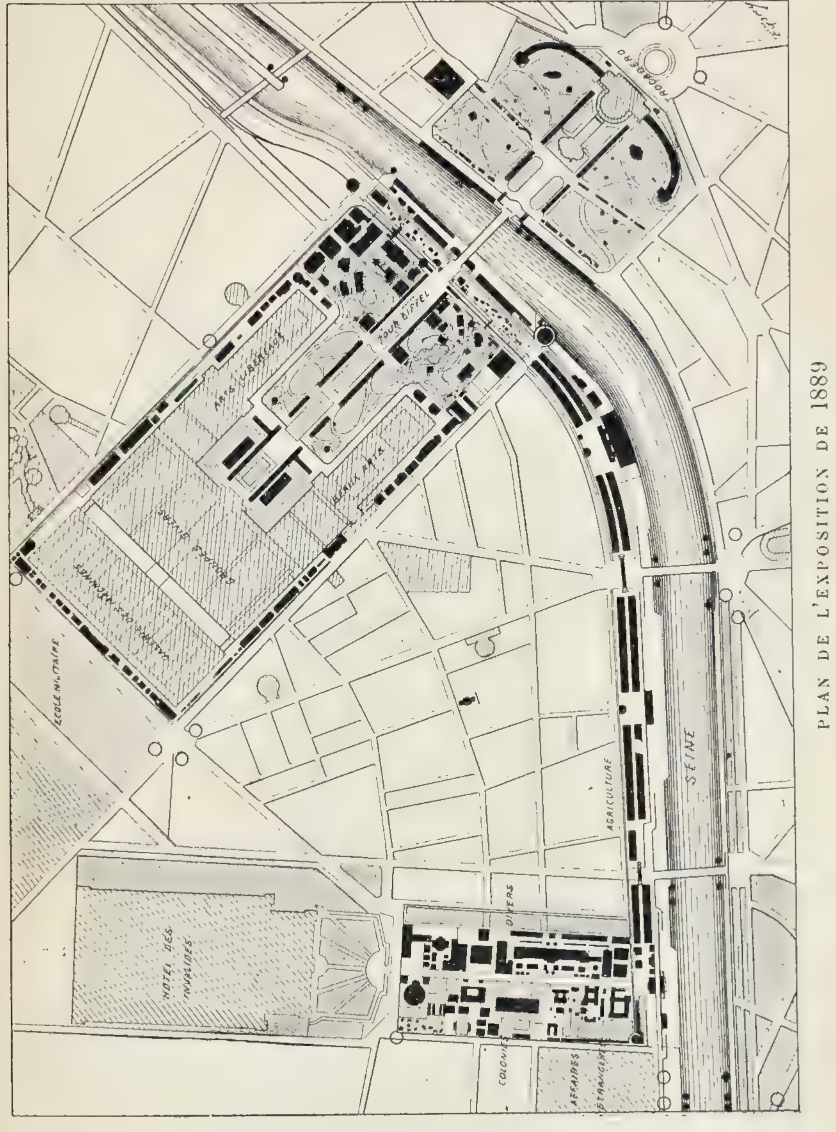
— Eh! là, pense tout haut Verduret, est-ce que, cette fois, avec un terrain augmenté encore des Champs-Elysées, du Cours La Reine et des quais de la rive droite, on aura pu éviter de semblables erreurs?

— Rassurez-vous. Si M. Picard a repris, comme base, ou mieux comme point de départ, la classification de 1889, celle-ci reparaît remaniée au point d'être nouvelle et, cette fois, l'Idée directrice, avec sa généralisation puissante, a été un guide sûr.

— A la bonne heure, vous nous rassurez.

— Partout, vous verrez le matériel — presque toujours en action — et les procédés en contact avec les produits;

partout, vous verrez, auprès des produits et procédés modernes, ceux des principaux points de repère du siècle écoulé, et vous comparerez et jugerez par vous-mêmes des



PLAN DE L'EXPOSITION DE 1889

progrès accomplis. Partout, en un mot, dans toutes les branches de l'activité humaine, vous trouverez la leçon de choses complète, éminemment instructive et attrayante.

— Vous avez, dit Mme Flore, une façon d'annoncer les choses qui fait venir l'eau à la bouche.

— Voilà un compliment spontané, madame, que je serai heureux de transmettre au Commissaire général et à ses savants collaborateurs, car je vous avoue humblement que c'est d'après eux que je parle.

S'adressant de nouveau à tous ses auditeurs, le vénérable conférencier ajoute :

— Des détails de cette classification, je vous dirai seulement qu'elle se divise en *dix-huit groupes*, comprenant ensemble 121 classes. Ces dix-huit groupes, étudiés avec un soin méticuleux, sont : 1° Education et enseignement. — 2° Œuvres d'art. — 3° Instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts. — 4° Matériel et procédés généraux de la mécanique. — 5° Electricité. — 6° Génie civil, moyens de transports. — 7° Agriculture. — 8° Horticulture et arboriculture. — 9° Forêts, chasses, pêches, cueillettes. — 10° Aliments. — 11° Mines, métallurgie. — 12° Décoration et mobilier des édifices publics et des habitations. — 13° Fils, tissus, vêtements. — 14° Industrie chimique. — 15° Industries diverses. — 16° Economie sociale, hygiène, assistance publique. — 17° Colonisation. — 18° Armées de terre et de mer.

« Quant aux palais abritant ces groupes, nous allons, si vous voulez bien, jeter sur eux un coup d'œil d'ensemble, en même temps que je vous ferai remarquer les perspectives, qui sont, sans contredit, les *clous* réels et d'ordre supérieur de cette étonnante Exposition.

— Enfin, s'écria Mme Flore, nous allons donc nous dégourdir les jambes !

— Avant de partir, jetez un regard attentif sur le plan général que voici.

Déployant ce guide indispensable du visiteur — *(voir au commencement de ce volume)* — le vieillard dit encore :

— Remarquez que l'Administration a imposé aux architectes de construire des Palais symbolisant, par leur seul aspect et par leur décoration, la nature de l'Exposition que le public est admis à y étudier.

— Mâtin, observe Bèchard, ça n'a pas dû être toujours commode. Pour la meunerie, par exemple, il suffit de

construire un moulin, cela va de soi, mais, pour l'éducation... ou pour l'économie sociale?...

— Bah!... on n'aurait eu qu'à peindre « mon gros » sur la porte : en fait d'éducation et d'économie, M. Bèchard s'y connaît!

— Et toi, bobonne, tu dis des bêtises.

— Des bêtises, moi?... Mal élevé, va!

— En tout cas, reprend sérieusement le vieux cicerone, cette heureuse exigence a obligé ces messieurs à accomplir des prouesses d'art qu'apprécieront ceux qui... comprennent la beauté.

— Oh! alors, M. Bèchard, prépare-toi à admirer.

— Ah! ah! fait, avec une secrète ironie, le vieillard, monsieur votre mari s'y connaîtrait aux belles choses?

— Tiens, s'écrie la bonne dame, le temps n'est pas si loin où on le lui disait .. quand j'étais à son bras!

Cette fatuité naïve provoque un éclat de rire général. Seul, James-Gregory Puzzling conserve un flegme imperturbable et, couvant la meunière d'un tranquille regard, articule :

— *Yes, very nice.*

— Qu'est-ce que vous dites? demande celle-ci, prête à se fâcher.

— Je disé que vô été très bien.

Mme Bèchard, intimement flattée, s'incline avec coquetterie et... tout le monde se lève sur un signe du centenaire.

Les consommations réglées, les six personnages se dirigent vers l'ascenseur. En voyant l'Anglais les suivre, Verduret lui dit, d'un ton assez peu engageant :

— Que ce ne soit pas notre départ qui vous fasse quitter la Tour.

— Si. Votre *speaker* amiousé môa biaucoup plus que le Cook; je souivé loui tujours!

§ III

LE BILAN COMPARATIF DES EXPOSITIONS

— Enfin, s'écrie Mme Flore en touchant terre la première, au pied de la Tour, nous allons donc pouvoir nous promener dans l'Exposition!

— J'espère, bobonne, lui dit à mi-voix son mari, que tu ne regrette pas le temps passé, là-haut, à nous instruire ?

— Ah ! si, par exemple !

Bèchard la prend vivement par le bras et lui dit, très vite, à l'oreille :

— Je te comprends, bichette... Je t'avoue même que je me suis médiocrement intéressé à tout ce que nous a raconté le vieux phraseur... Mais ne le dis pas tout haut ; je ne veux pas que nous passions pour des bêtes aux yeux de Verduret et de sa nièce.

Et, s'adressant au complaisant cicerone :

— Ma femme me disait combien elle est émerveillée des précieux renseignements que vous nous avez donnés... Alors, où nous rendons-nous, maintenant ?

— Aux Champs-Elysées.

— Bravo, s'exclame Verduret, cela va nous faire traverser toute l'Exposition.

— Contourner, rectifie le guide antique en remontant, d'un haussement des épaules sa longue redingote trop large et usée jusqu'à la corde.

— Je saisis, fait l'oncle de Bertrande d'un air finaud ; nous allons *contourner* par le plancher roulant.

— Oh ! que cela va être amusant ! déclara Mme Flore, qui dit vivement à son mari :

— Tu me tiendras bien, Aristide !

L'homme d'un siècle, sans répondre, prend la tête de l'hétéroclite petite caravane, en disant :

— Veuillez me suivre.

Or, il se dirige droit vers le pont d'Iéna et le Trocadéro.

— Ah ça ! fait *bichette* Bèchard, inquiète, est-ce que nous allons ressortir de l'Exposition comme nous y sommes entrés ce matin ?

Personne ne lui répond, mais il est évident que chacun se pose *in petto*, la même question, sans vouloir être le premier à la formuler.

Le pont franchi, Verduret s'y décide en voyant le vieux monsieur se disposer à s'engager sur la pente du Trocadéro.

— Quel chemin nous faites-vous donc prendre ?

— Celui qui convient, lui est-il répondu d'un ton si net que le propriétaire malesherbois n'ose insister.

On arrive à la porte de l'enceinte. Cette fois, Bèchard se fâche, car une nouvelle question se pose qui le touche à l'endroit sensible.

— Ah ! mais, déclare-t-il, je n'entends pas sortir ; il faudrait *redépenser* des tickets pour rentrer.

— Ne vous préoccupez pas de ce détail ; j'en fais mon affaire, dit le centenaire — ce qui, étant donné l'état plus que fatigué de ses habits, ne rassure qu'à demi l'économe Bèchard.

Mais, le seuil franchi, le vénérable cicerone lève à bout de bras son vieux chapeau. Aussitôt, un break automobile d'une grande élégance vient, à la surprise générale, stopper devant la petite caravane qui, sur l'invitation de l'énigmatique personnage, y prend place.

— Excusez-moi de vous imposer ma voiture, dit celui-ci ; mais, à mon âge, on a ses petites manies.

Inutile de dire que cette somptueuse surprise grandit démesurément le centenaire dans l'opinion de nos visiteurs, qui l'écoutent avec une visible déférence lorsqu'il leur propose :

— Nous serons vite rendus à destination, mais il ne faut pas perdre ce peu d'instants. J'en vais profiter pour vous soumettre quelques chiffres comparatifs qui vous feront voir combien est rapide en tous sens le progrès des Expositions universelles ; et vous en tirerez vous-mêmes les conclusions, d'ordre philosophique comme d'ordre pratique, que comporte l'institution des grandes exhibitions.

— Quels chiffres ? demande presque timidement Verduret.

— Ceux concernant la superficie, le nombre de visiteurs, les dépenses et les recettes des principales grandes Fêtes du Travail, devenues, comme je vous l'ai dit, des Fêtes d'Humanité. Prenons d'abord nos Expositions françaises.

— Depuis ?

— 1855. Pour celle-là, elle occupait 168,000 mètres carrés — dont 117,000 construits — reçut 5,162,000 visiteurs, coûta 11,500,000 francs et n'en rapporta que 3,200,000

— Aïe !

— Rassurez-vous. Si deux fois nous avons connu le désagréable déficit, nous aurions vraiment tort de nous plaindre, car nous sommes les seuls, de 1855 à maintenant,

ayant dû à nos grands succès le flatteur excédent de recettes. Dès la seconde invitation que nous lançons au monde, en 1867, nous avons beau, pour un espace porté à 687,800 mètres carrés — dont 166,000 construits — dépenser 23,440,000 francs, bien vite 11,000,000 de visiteurs nous versent 26,257,000 francs.

— Soit 2,817,000 francs de bénéfice, calcule aussitôt Béchard qui... sait compter.

— Par contre, 1878 doit être marqué d'une boule noire; mais vous vous souvenez dans quel isolement était la France si peu de temps encore après la libération du territoire. Ce n'est pas que le nombre des visiteurs ne fût malgré tout en sensible progression, puisqu'ils vinrent 16,100,000 se promener sur les 750,000 mètres carrés, ou 75 hectares — dont 28 couverts — que nous leur offrions; mais nous avions dépensé 55,400,000 francs et il n'en tomba que 23,700,000 dans les caisses de la vaste entreprise.

— Bigre !... 31,700,000 de perte !

— Mais il nous restait le vaste palais du Trocadéro. Ce n'était donc pas tout à fait une perte sèche.

— D'autant moins que ce palais a une cascade, dit Mme Flore, étourdiment, selon son habitude.

— D'ailleurs, elle a été vite rachetée, poursuit le vieillard en comprimant une envie de rire. En 1889, nous offrons près de 96 hectares — dont 29 couverts — et nous faisons absolument étonnant en ne dépensant que 40,000,000 francs. Le nombre des visiteurs a plus que doublé : 32,350,000 personnes accourent de tous les points du monde admirer les géants de fer qui se nomment: la Tour Eiffel et le Palais des Machines, et nous apportent 50,000,000 de francs.

— Balance : 10,000,000. Du 20 %. Bonne affaire! résume l'industriel farinier, qui se sent sur son terrain.

— Et vous dites que les résultats financiers des expositions étrangères ont toujours été négatifs?

— Nô, déclare avec force, James Grégory. Dans London, et dans le année 1851, on avait gagné plus de 5,000,000 de francs.

— Vous avez raison, Mr. Puzzling; mais, en 1862, Londres dépense 11,470,000 francs, et 6,211,000 visiteurs ne lui rapportent que 10,490,000 francs. Le déficit est faible, un

pauvre million; mais voyez les autres pays : Vienne, en 1873, 7,225,000 visiteurs; dépenses, 58,500,000 francs; recettes 10,640,000 francs.

— Oh! là! fait Bêchard.

— Philadelphie, en 1876, 10,165,000 visiteurs; dépenses, 40,000,000; recettes, 19,302,000 francs. — Melbourne, en 1880, 1,330,000 visiteurs; dépenses, 8,250,000 francs; recettes, 1,300,000 francs.

— Quelle brèche pour un budget restreint!

— Barcelone, en 1888, 1,227,000 visiteurs; dépenses, 11,100,000 francs; recettes, 2,337,000 francs. Enfin — pour abréger, car j'en passe — en 1893, Chicago...

— Ah! oui, l'Exposition géante sur le lac Michigan.

— Géante est le mot, car elle couvrait 316 hectares — dont 120 bâtis — qui ont coûté aux Yankees 141,500,000 francs. Mais elle n'a eu que 27,539,000 visiteurs et 94,100,000 de recettes.

— Balance, en déficit, 47,400,000 francs! Quelle culotte, mon président!

— Aristide!... Tiens-toi! dit tout bas Mme Flore, en pinçant vertement son conjoint coupable d'oublier le décorum devant la danse des millions.

— Eh! eh! conclut Verduret, en redressant la tête d'un air de crânerie bourgeoisement chauvine, tout en conservant le ton bonhomme : voilà une petite constatation qui n'est pas sans saveur. Ce n'est pas que, nous autres Français, nous craignions d'y être de notre poche quand il s'agit de bien recevoir nos hôtes, et nous sommes assez riches pour payer notre gloire; mais la recette, comme disait feu ce bon Sarcey, est un criterium, elle est la preuve indéniable du succès; ces excédents, en présence des constants déficits étrangers ont donc de quoi flatter légitimement notre amour-propre. Je pense que 1900 ne rompra pas l'agréable tradition de 1867 et de 1889.

— C'est vrai, au fait, vous ne nous avez pas donné les chiffres de 1900, remarque Mme Flore, la bonne gaffeuse.

— Il n'y a, à cela, qu'une petite difficulté, madame, dit le vieux cicerone en faisant entendre son petit gloussement d'hilarité.

— Ah! bah?

— Eh ! oui, c'est que les dépenses ne seront exactement connues qu'après la remise en état des terrains occupés actuellement par l'Exposition, et que, comme celle-ci ne fait que s'ouvrir, les visiteurs et les exposants ne font encore qu'apporter les tout premiers éléments des recettes futures.

— Tiens, c'est vrai !... Suis-je bête !

— Oh ! une simple absence. D'ailleurs, je puis vous dire que les dépenses atteindront approximativement une centaine de millions et que la superficie comprise dans l'enceinte est 108 hectares...

A ce moment, le break automobile — une voiture très légère à l'œil, ne produisant aucune odeur de pétrole, ne trahissant aucun caisson abritant la force motrice, partant assez extraordinaire — débouche à grande allure du Rond-Point, et, descendant comme un trait l'avenue des Champs-Elysées, vient stopper, sans secousse, devant la seconde porte Binet, qui donne accès à l'avenue des Grand et Petit Palais, dite avenue Nicolas II, en souvenir de la visite du Tzar.

Le centenaire descend prestement, se dirige vers un guichet et... ses cinq compagnons sont tout surpris d'entrer à sa suite sans bourse délier.





CHAPITRE III

LES SIX PARTIES DE L'EXPOSITION

§ I

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

— Mesdames et messieurs, dit le vieil et obligeant personnage de qui la voix, toujours haut perchée, s'est raffermie au point de ne plus chevroter qu'imperceptiblement, c'est ici que nous allons commencer notre excursion d'ensemble à travers la merveilleuse manifestation du génie français qu'est cette Exposition.

Il prend un léger temps et, étendant le bras droit devant lui, il ajoute :

— Tout d'abord, permettez-moi de vous présenter le clou magistral de cette perspective plusieurs fois rêvée depuis le temps de Colbert et que les progrès tout modernes de la métallurgie joints à l'art savant de nos ingénieurs ont seuls permis de réaliser, en créant l'arche surbaissée du pont Alexandre III. Cette perspective sera conservée à Paris, embellie encore par le dégagement des quinconces séculaires de l'Esplanade des Invalides, après la grande Fête Centennale. Mais, admirez-la dans sa décoration actuelle : d'abord ces massifs qui font des Champs-Elysées un jardin sans rival dans le monde entier ; cette superbe avenue Nicolas II courant entre deux palais au style si

noble; puis ce pont, élégant boulevard cintré tout juste ce qu'il faut pour l'écoulement des eaux, large de 40 mètres et dont les quatre artistiques pylônes sont d'un effet décoratif de premier ordre; audelà, ces deux rangées de palais éphémères et pourtant si jolis que ce sera une douleur de voir plus tard s'en emparer le démolisseur; enfin, tout au fond, l'imposant dôme d'or des Invalides, ce chef-d'œuvre de Mansart... Si vous sentez vibrer vos fibres intimes au spectacle de la vraie beauté, emplissez de celle-là vos yeux sans crainte de les lasser, car la satiété ne viendra pas et, plus vous regarderez, mieux vous comprendrez!

Verduret dit, convaincu :

— C'est très bien!

Bèchard approuve :

— Pour sûr!

L'Anglais opine :

— *Yes!*

Et Mme Flore, se prenant le menton dans la main, déclare gravement :

— Nous n'avons certainement rien qui approche de ça à Essonnes.

Quant à Bertrande, elle ne dit rien, mais la flamme lumineuse qui grandit de plus en plus dans son clair regard bleu est éloquente pour elle.

Le centenaire qui, à travers les sombres verres de ses énormes lunettes, la fixe attentivement, paraît satisfait de cette muette extase.

Il la respecte un long moment, sans souci de l'impatience visible de la rondelette farinière.

Puis il reprend :

— Cette merveilleuse perspective enjambe la Seine. Ne faisons pas comme elle et restons un moment sur cette rive. Sans nous arrêter au charmant jardin que forme cette avenue même, vous la voyez bordée à droite par le Grand Palais des Beaux-Arts, dû à la collaboration de trois architectes, MM. Deglane, Louvet et Thomas, à gauche par le Petit Palais des Arts décoratifs, réservé, pendant ces six mois, à l'Exposition rétrospective des Beaux-Arts et dû à M. Girault, architecte en chef des Palais des Champs-Elysées.

— Mais, fait Bêchard, qui se tourne et se retourne de tous côtés, c'était bien par ici que se trouvait le Palais de l'Industrie?

— Son entrée était, en effet, à très peu près, sur l'emplacement qu'occupe la porte que nous venons de franchir.

— Et c'est M. Picard, demande Verduret, qui a eu l'idée de le faire démolir pour percer cette avenue et obtenir cette perspective.

— Non. L'eût-il eue, il n'eût pas pris sur lui de décréter l'anéantissement de ce vieux souvenir de 1855 demeuré cher aux Parisiens.

— Il ne s'est pourtant pas évaporé... par l'opération du Saint-Esprit, goguenarde Bêchard.

— Aussi est-ce par celle d'un petit nombre de sains esprits, cinq ou six, je ne me rappelle plus au juste, riposte finement le centenaire. Les grandes idées sont presque toujours l'œuvre d'une minorité; un esprit clairvoyant les sacre et la foule les adopte ensuite. Celle-ci est née du concours de 1894 pour le plan d'ensemble de l'Exposition. Parmi tous les projets proposés, tout juste une demi-douzaine (dont celui de MM. Louvet et Varcollier qui obtint la quatrième prime) faisaient audacieusement table rase de ce vieux palais. Le mérite de M. Picard est d'avoir cueilli cette audace, car c'en était une, parmi tous les projets.. conservateurs et de l'avoir fait sienne. Grâce à lui, ces six eurent raison contre une légion et il fut décidé que l'ancien Palais de l'Industrie serait remplacé par deux palais nouveaux, couvrant une superficie de terrain beaucoup plus vaste et, partant, bien plus en rapport avec les exigences modernes de la vie artistique et sportive de Paris... Vous vous en rendrez compte lorsque vous visiterez ces deux monuments en détail, et je vous engage fortement à commencer par eux votre visite attentive de cette superbe Exposition universelle... Pour le moment, avançons, je vous prie, jusqu'au quai de la Conférence.

Lorsqu'ils y sont arrivés :

— Ce que vous voyez là-bas, sur notre gauche, c'est la splendide Entrée monumentale, une merveille orientale le jour, un éblouissement le soir, et dont l'auteur est M. Binet. Sur votre droite, c'est le Cours-la-Reine, avec sa joyeuse

Rue de Paris, toute semée d'attractions-plaisirs. Devant nous, voici le pont Alexandre III, dont les ingénieurs sont MM. Résal et Alby; les architectes-décorateurs, MM. Cassien-Bernard et Cousin, et dont il faudrait parler pendant plus d'une heure, comme des palais et de la porte... Mais nous n'avons pas le temps. Voici pour les Champs-Elysées, première partie de l'Exposition. Traversons maintenant la Seine et jetons un sommaire coup d'œil sur la deuxième partie.

§ II

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR : « VISITER UNE EXPOSITION »

Comme, à la suite de leur vénérable guide, nos gens vont s'engager sur le « Pont Alexandre III », Bêchard pousse le coude de Verduret.

— Quoi donc, cher ami? riposte celui-ci à cette muette mais claire interpellation.

— Je songe à ce que vous nous disiez, tantôt, sur la tour.

— Au sujet?...

— De l'impossibilité où, d'après vous, nous serions de bien voir *tout seuls* l'Exposition.

— Eh bien?

— Je constate que nous n'avions besoin de personne pour nous apercevoir qu'il y a maintenant deux palais et une porte monumentale aux Champs-Elysées, au lieu de l'unique Palais de l'Industrie... car c'est à peu près tout ce que nous a dit ce vieux bonhomme.

— Mais vous ne comprenez donc pas, Bêchard, qu'il ne fait, en ce moment, que nous indiquer... comme qui dirait la « plantation du décor? » C'est lorsque nous nous arrêterons aux détails que se justifiera pleinement l'indispensable utilité d'un cicerone documenté.

— Alors, vous persistez dans votre idée humiliante que nous ne saurions rien voir sans qu'on nous le montre?

— Je répète que, jusqu'ici, je n'ai rien su voir des précédentes expositions et que je compte bien qu'il n'en sera pas de même pour celle-ci.

— Vous, peut-être ; mais, moi...

— Vous pas plus que moi, mon cher.

— Parlez pour vous ! Moi, par exemple, en 89, j'ai très bien vu la rue du Caire, pour ne parler que de ce « clou » ; j'y suis allé assez souvent pour cela.



— Eh bien, mon cher Bêchard, je vais vous battre sur votre propre terrain. Vous ne direz pas, comme cela, que je choisis mon exemple. Vous avez bien vu la Rue du Caire, prétendez-vous? Faites-moi donc le plaisir de me dire ce que vous y avez vu.

— Mais... deux rangs de constructions égyptiennes contenant des salles et des boutiques comme là-bas, où l'on avait exposé et où l'on vendait toutes sortes de choses de l'Orient... Et puis, dans la rue, des ânes blancs qui faisaient la joie des femmes et des enfants et que menaient des fellahs en fez rouge.

— Bon. Prenons les constructions. Elles étaient des reproductions à échelle réduite ou des imitations de celles du pays, je suppose ?

— Apparemment.

— Est-ce qu'il n'y avait pas aussi une mosquée ?

— Il me semble bien... Mais, vous comprenez, Verduret,



LES BERGES DE LA SEINE :



VIEUX PARIS (RIVE DROITE)

je voyais cela sur le moment sans y attacher autrement d'importance. Tout le monde a eu sous les yeux des centaines de fois de ces types de constructions en regardant des tableaux ou des illustrations.

Verduret, triomphant, s'écrie :

— Je disais donc bien : en quatre-vingt-neuf vous n'avez pas vu la Rue du Caire.

— Moi ?

— Eh oui ! vous ! Une maison, c'est l'histoire tangible de la vie intime et des mœurs d'une race ou d'un peuple. Vous êtes-vous rendu compte de la disposition des pièces et des cours, et surtout du pourquoi de cette disposition ? Où vivent les femmes de ces Orientaux polygames ? Pourquoi telle partie de la maison est réservée au harem et non telle autre ? Jusqu'où pénètrent les étrangers ? Où mange-t-on ? Où se passe, heure par heure de la journée, la vie dans ces habitations ? C'est-à-dire, en un seul mot, quelle est l'existence intime des gens dont on nous montre les demeures ?

— Ça, j'avoue...

— Et la mosquée ? Mais c'est l'Islam lui-même, c'est le Coran, c'est le fanatisme des sectateurs de Mahomet ; les minarets évoquent la figure du Muezzin ténorisant si étrangement dans le silence, au-dessus des toits-terrasses, c'est toute la vie d'ensemble de la cité musulmane !... Et l'architecture, qui est à la fois du symbolisme et de l'histoire ?... Hein ?... Maintenant, à un point de vue que j'appellerai « de reportage », savez-vous seulement le nom de l'architecte qui a présidé à cette synthèse d'orientalisme, et — cela, c'est de la critique — s'il l'a pleinement ou incomplètement réussie, où sont les fautes, s'il y en a ; car enfin je trouve humiliant d'admirer, comme une bête, justement quelque chose qui, par hasard, n'en vaudrait pas la peine. Savez-vous ce qu'a coûté cette reconstitution, quels sont les matériaux et le mode de construction du pays et comment on a procédé ici pour en donner l'illusion dans une bâtisse éphémère ?

— Si vous croyez que je me suis occupé de tout cela ! Du moment que c'était la « Rue du Caire », je me suis dit : « ça, c'est des maisons du Caire », et voilà !

— Et ces conducteurs d'ânes blancs, mon cher Bêchard, ces fellahs, comme vous disiez tout à l'heure ?

— Eh bien?

— Ils ne vous ont fait faire aucune réflexion?

— Ah si! J'ai trouvé que c'étaient de petits b..... bien mal élevés et qui manquaient singulièrement d'égards pour les visiteurs qu'ils bousculaient, ainsi que de délicatesse envers les demoiselles qui montaient leurs ânes.

— Eh bien, moi, Bèchard, je voyais en eux des représentants du bas peuple de l'Egypte moderne, et j'aurais bien voulu savoir quel est l'état d'âme de ces gens-là, ce qu'ils pensent de nous, comment et de quoi ils vivent dans leur pays...

— Ça prouve que vous avez de l'imagination, mon cher. Moi je n'en ai pas... Dans les farines, vous savez, ça nuirait plutôt. Comme on m'avait dit, à tort ou à raison, que ces gars-là étaient chapardeurs en diable, je n'avais qu'une préoccupation : bien faire asseoir Flore sur sa poche quand elle est allée à âne. Tu te rappelles, poulotte?

— Oui, dit d'un signe de tête Mme Poulotte.

— Donc, conclut Verduret, je dis que seules ont bien *vu* la « Rue du Caire », puisqu'il est question d'elle, les personnes qui, en la quittant, pouvaient se dire qu'elles avaient presque autant l'idée de ce que devait être Le Caire lui-même que si elles y étaient allées.

— Et... est-ce que vous avez eu cette impression-là, vous, Verduret?

— Hélas! non. Comment voulez-vous? Avais-je une lanterne pour m'éclairer? Je me rappelle très bien que j'en suis sorti furieux en maugréant contre mon ignorance de la vie orientale, qui me faisait passer ainsi à travers une restitution probablement très intéressante... sans la comprendre... Mais, notre guide s'arrête et va parler : écoutons.

§ III

L'ESPLANADE DES INVALIDES

La petite caravane exploratrice est arrivée à la tête du pont, sur la rive gauche. Le vieux cicerone poursuit aussitôt son explication :

— D'une façon générale, la partie gauche de l'Esplanade est réservée aux sections françaises, et la droite aux sections étrangères. Ceci dit, commençons par la gauche, qui longe extérieurement la rue Constantine. Au premier plan, c'est la gare des Invalides.

— Le nouveau point terminus de la ligne des Moulineaux, observe Verduret, qui veut prouver qu'il est, lui aussi, documenté.

— C'est cela même. La gare est souterraine et surmontée par les portiques que vous voyez et dont les architectes sont — ainsi que pour le Palais des Manufactures nationales élevé en face de la gare, à droite de l'Esplanade — MM. Toudoire et Pradelle. Les palais de la partie médiane de gauche sont construits par M. Esquié. Le palais de fond de l'Esplanade est l'œuvre de M. Tropey-Bailly. En revenant par la droite, côté de la rue Faber, les palais de la partie médiane sont dus à MM. Larche et Nachon, et nous revenons au Palais des Manufactures et aux portiques construits sur la gare, dont je vous ai nommé les auteurs.

— Mais, observe le pratique Bêchard, vous ne nous avez pas dit ce qui est exposé dans tous ces palais?

— Pardon. Je répare l'omission. C'est tout ce qui concerne la décoration et le mobilier des édifices publics et des habitations, ainsi que les industries diverses. Maintenant, faisons-nous transporter par « les chemins de fer intérieurs de l'Exposition », qui forment un circuit passant le long des quais, de l'avenue de la Bourdonnais — Champ de Mars — de l'avenue de la Motte-Piquet, de la rue Faber — Esplanade — pour revenir aux quais.

— Oh! nous ne prenons donc pas le fameux trottoir roulant dont on parle tant? regrette interrogativement Mme Flore.

— Par l'excellente raison que, si celui-ci suit le même parcours que le chemin de fer, il marche en sens inverse, c'est-à-dire du Champ de Mars vers l'Esplanade, et nous obligerait à faire un tour presque complet pour nous arrêter au pont de l'Alma et y jouir de la vue d'ensemble de la troisième partie de l'Exposition, c'est-à-dire : les berges de la Seine, côté de la rive droite.

§ IV

LA DOT DE BERTRANDE

Dans le petit train où s'installent nos visiteurs, ils ont la surprise, toujours agréable pour des voyageurs, d'être seuls dans leur compartiment. Les visages en reflètent une intime satisfaction, même celui du vieux guide, autant, du moins, que sa barbe broussailleuse et ses énormes lunettes peuvent permettre d'en juger. Seule, Bertrande fait une moue qui attriste sa jolie figure sans parvenir à l'enlaidir.

Mme Flore Bêchard, assise en face de la jeune fille, lui en fait l'observation.

— Si vous croyez, répond Bertrande, que j'ai motif d'être joyeuse! Avec cela qu'il est réjouissant pour moi d'avoir appris, d'une part, que mon oncle est résolu à ne pas me donner de dot, et que, d'autre part, il est à la recherche pour moi d'un mari de hasard et qu'il paraît fort disposé à m'imposer sans me demander mon avis!

— Allons, petite révoltée, ne te mets pas martel en tête, déclare Verduret. Si je ne te dote pas, je n'ai pas dit que je ne sacrifierais pas de bon cœur la forte somme, en vue de ton établissement.

— Ce qui revient au même, alors, dit en riant le grand logicien Bêchard.

— Pas le moins du monde, rétorque le manufacturier retiré.

— Pourtant, au nom près...

— Je vais vous faire comprendre... Cela rentre, d'ailleurs, dans l'explication que je vous ai promise de mon second apologue de ce matin.

Et s'adressant aux époux Bêchard:

— Que voulez-vous, mes amis, chacun a sa petite faiblesse. La mienne, c'est d'avoir un neveu — j'allais dire un gendre, tant Bertrande est devenue ma fille — c'est, dis-je, de ne donner cette enfant-là qu'à un garçon qui me fasse honneur... beaucoup d'honneur, même. Moi, je n'ai jamais

été qu'un pauvre brave homme d'industriel, assez expert dans ma partie, je le veux bien, mais ignorant comme une carpe pour tout le reste. Le peu que je puis savoir, ou plutôt dont je puis me douter, m'a fait comprendre qu'il n'est rien, ici-bas, au-dessus de l'intelligence et du savoir.

— Et l'argent ! se récrie Bêchard.

— L'argent, mon cher, ne doit être un but que pour les esprits à courte vue; il doit être, pour l'élite un simple moyen. De nos jours, il s'est fait le tyran universel et c'est un crime qu'il paiera peut-être très cher. Ce n'est pas une gloire, pour lui, de régner, c'est une usurpation. L'argent, selon moi, doit être le serviteur des grands cerveaux : c'est là qu'est son véritable et suprême honneur !

— Mâtin, quelle éloquence !

— Je suis comme ça quand une idée m'emballe... J'ai gagné une fortune, laborieusement, sans doute, mais à une besogne de fabrication que j'estime très inférieure. Je veux laver cette fortune de sa tare d'origine, je veux l'ennoblir en en faisant le pont d'or sur lequel un bon jeune homme de génie passera à la postérité, m'y entraînant dans son reflet. Je vous parlais allégoriquement d'une serine; c'est ma nièce.

— Décidément, mon oncle, vous n'avez pas les comparaisons heureuses, aujourd'hui.

— Ne te formalise pas, petite bête, puisque je compare en même temps le jeune génie que je cherche à un beau serin rare... Du reste, je voudrais bien savoir sur quoi l'on se base pour prétendre que les serins sont aussi... canaris qu'on le dit ? Qu'est-ce que nous en savons, je vous le demande ? Bref, que je trouve le gaillard exceptionnel et je commence par lui fournir les moyens d'arriver à la gloire ; puis, quand, par moi, il sera sur le point de l'atteindre, je lui dirai : « Grand homme de demain, voilà ma nièce, une brave et honnête enfant, suffisamment jolie, comme vous avez pu le remarquer. Votre triomphe lui coûte sa dot, que je vous ai consacrée. En notre temps vénal, son dénuement la voue au célibat. C'est donc elle, en somme, qui vous a fourni le moyen de faire éclore, au grand soleil de la renommée, l'œuf génial en germe dans votre pensée. Aurez-vous le cœur de l'en punir en l'abandonnant — bientôt seule

dans la vie — à son indigente destinée? » Les hommes supérieurs le sont en tout. Il n'y a qu'eux qui sachent être reconnaissants. Il épousera ma Bertrande et, comme en notre temps, où tout se pèse au poids de l'or, naît de l'or, aboutit à l'or, la gloire est consacrée par l'or, je ne serai pas inquiet de l'avenir matériel du ménage. Voilà ma petite combinaison, mes amis. Avouez qu'elle n'est pas si mal trouvée, pour un manufacturier retiré et qui compte bien, grâce à elle, achever de vieillir, très modestement fier et tout heureux, dans le joli petit trou béni de Malesherbes!

Les Bèchard regardent Verduret bouche bée. Il n'est même pas bien sûr qu'ils comprennent. Le centenaire, lui, a l'air de ne pas entendre. Quant à Bertrande, elle dit, gentiment naïve :

— Mon Dieu, mon bon oncle, sans partager toute votre ambition, je ne me sens aucune répulsion à devenir la femme d'un homme de génie, à condition qu'il m'aime...

— Il t'aimera!... Il t'aimera génialement, petite, et tu verras ce que c'est que l'affection d'un homme que son intelligence élève au-dessus de ses semblables!

— Mais, pourquoi cet homme de génie, cet oiseau rare que vous rêvez — pour vous autant que pour moi, soit dit sans intention de reproche — ne serait-il pas tout simplement... Fernand?

— Lui!... s'écrie Verduret, dont les grosses joues se couvrent instantanément de la pourpre de l'indignation. Tu oses encore évoquer devant moi le souvenir de ce petit misérable!

— Au fait, qui est donc ce Fernand? Vous ne nous en avez jamais parlé, interroge Bèchard.

Les poings de Verduret se crispent convulsivement et il s'écrie :

— Ce que c'est que ce Fernand?... Ah! parbleu, je vais vous le dire!

Ses yeux brillent de colère, ses lèvres s'entr'ouvrent menaçantes... lorsque, avec la plus parfaite tranquillité, le centenaire annonce :

— Nous voici arrivés : si vous voulez descendre?

Ces seuls mots font l'effet d'une douche glacée sur la

fureur du rentier malesherbois : elle s'évapore net, et il se lève vivement en disant :

— Je vous raconterai cela. Suivons d'abord monsieur.

§ V

LES BERGES DE LA SEINE (RIVE DROITE)

Notre groupe de visiteurs, sur l'avis de son guide complaisant, s'arrête au commencement du pont de l'Alma. Ainsi placé sur la rive gauche du fleuve, il peut contempler à l'aise, en face de lui : vers la droite et masquant la « Rue de Paris », le Palais des Congrès et de l'Economie sociale, de M. Méwès; les splendides Serres monumentales de l'Horticulture et de l'Arboriculture, et au lointain, le vaste et délicieux Pavillon de la Ville de Paris — constructeur : M. Gautier; — vers la gauche, c'est-à-dire allant dans la direction du Trocadéro, le *clou* de premier ordre qui s'appelle le « Vieux-Paris », reconstitution si pittoresque de notre capitale aux temps du Moyen Age, de la Renaissance, des XVIIe et XVIIIe siècles, dû à la collaboration de Robida, l'érudit et fantaisiste dessinateur fameux, et de l'architecte bien connu M. Heulhard ; enfin, tout au bout, le si coquet petit port de la navigation de plaisance. Que de choses à vous dire, et sur ces congrès, et sur ce vieux Paris, et sur cette flottille de plaisance qui aurait pu être si utile à notre pauvre, noble et chère marine nationale ! Mais ce n'est pas ici le moment : des aperçus à peine ébauchés sont pires que le silence. Donc, plus tard... plus tard !...

Alors, ce vieillard, décidément infatigable, fait traverser le pont à ses compagnons de hasard et, les plaçant face à la rive gauche, leur montre la quatrième partie de l'Exposition.

§ VI

LES BERGES DE LA SEINE (RIVE GAUCHE)

C'est, à leur gauche, c'est-à-dire entre les ponts de l'Alma et des Invalides, la longue file des Pavillons particuliers des

Puissances étrangères, groupement — d'intérêt intense — de constructions pittoresques donnant chacun la note exacte de l'architecture d'un pays et comme la synthèse de vie d'un peuple. Tous ces pavillons sont naturellement, pour la plupart, les œuvres d'architectes des nations qui les ont édifiés.

A droite du pont de l'Alma, ce qui fixe le regard et le captive, c'est le grand et beau Palais des Armées de terre et de mer, dû à MM. Umdenstock et Auburtin, et qu'une passerelle d'un dessin très original relie à l'extrémité aval du « Vieux-Paris ». Ce palais militaire est flanqué, à droite, par l'Exposition du Creuzot, et près du pont de l'Alma s'élèvent les Pavillons de la Presse et de la République du Mexique.

— Maintenant, ajoute le centenaire, veuillez revenir avec moi au milieu du pont et dites-moi si cet étonnant panorama de la Seine, en amont et en aval, avec la passerelle isolée du Palais militaire et les passerelles avoisinant les ponts, n'évoque pas l'idée de quelque Venise curieusement cosmopolite, à laquelle ne manque même pas les gondoles, puisque vous voyez le fleuve couvert d'embarcations et de navires de tous types et de tous genres, anciens et modernes. Ah ! quelles merveilleuses, quelles féeriques fêtes de nuit les hôtes de Paris sont conviés à admirer d'ici et à applaudir de la joie de leurs yeux et de l'extase de leurs ravissements !...

« Mais, gagnons vite le pont d'Iéna élargi, que vous n'avez fait que traverser hâtivement, à deux reprises, depuis ce matin. Je vais vous indiquer en quelques mots, d'abord, la cinquième partie de l'Exposition et de beaucoup la plus importante : le Champ de Mars.

§ VII

C'EST LA FAUTE DE JULES VERNE

Le court voyage s'exécute en silence. Il y a un peu de gêne dans l'air, provoquée par le petit secret que l'on sent exister entre Bertrande et son oncle. Celui-ci lance de temps en

temps des regards courroucés sur la jeune fille, ce qui ne paraît pas l'effrayer extrêmement. Par contre, elle se devine l'objectif de fréquents coups d'œil hypocritement jetés par le centenaire à travers le rideau presque impénétrable de ses gros verres sombres, et cela, sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, la rend toute mal à l'aise.

C'est à ce point qu'elle n'apporte plus à sa marche toute l'attention désirable et que, au moment où le petit groupe tourne du quai sur le pont d'Iéna, un faux pas... lui fait mesurer sur le sol toute la longueur de sa gracieuse personne.

Dans sa chute, le sac noir qu'elle porte s'est inopinément ouvert, et voilà tous les « Grands Ouvriers de l'Exposition » qui s'éparpillent en une danse fort compromettante pour leur haute dignité.

Bertrande est déjà relevée avant que les mains secourables de Bêchard et du vieux cicerone aient eu le temps de se tendre vers elle ; mais il n'en est pas de même des portraits épars. Il ont besoin, eux, de l'aide d'autrui, et le souci de la vérité oblige de constater que c'est vers... sa collection que Verduret s'est tout d'abord précipité. Bertrande, pour cacher la petite honte de sa maladresse, se hâte de concourir à cette pêche aux hautes célébrités, et tous deux ramassent à l'envi.

Le dommage est vite réparé. Verduret met la main sur la dernière des cartes-album ainsi gisantes, et, la saisissant, découvre sous ce carton une photographie beaucoup plus petite, dont il s'empare d'un geste brusque.

— Qu'est-ce que c'est que cela ! gronde-t-il.

Et il darde un regard aigu sur sa nièce.

Bertrande se sent prise, la pauvrette, d'une véritable angoisse. Elle a reconnu, au format, l'objet qui motive le courroux avunculaire.

Elle tend, pour le reprendre, une main qui implore restitution et dit :

— Mon oncle, c'est...

— Parbleu, je ne le vois que trop, ce que c'est !

— Nous nous sommes préparés si vite au départ, hier soir... Je l'ai mis par inadvertance dans mon sac, avec les portraits de...

— D'hommes supérieurs qui, par leur intelligence, leur savoir et leur vie laborieuse, sont la gloire de leur pays!... Ah! ils doivent s'étonner de la présence au milieu d'eux de ce collégien néfaste.

— Je n'avais pas l'intention de le mettre avec eux.

— Mais tu ne l'en emportais pas moins avec toi?

— Mon oncle!...

— Tu m'avais pourtant juré que tu l'avais détruit, le portrait de ce garnement, et je te prends, devenue grande demoiselle, à l'emporter en cachette!

— Vous ne le verrez plus... Rendez-le moi.

— Pour que tu le contemples en secret et ravives des souvenirs de camaraderie d'enfance qui me mettent en fureur?.... Jamais, entends-tu? Tiens, voilà ce que j'en fais!

D'un geste violent, Verduret déchire la carte photographique et en lance les morceaux par-dessus le parapet du pont, dans le gouffre miroitant de la Seine.

— Mon oncle, qu'avez-vous fait? proteste Bertrande devenue toute rouge.

Mme Flore Bèchard croit de son devoir quasi maternel de femme déjà un peu mûre d'intervenir.

— Fi! Bertrande, dit-elle, serait-ce un portrait d'amoureux?

— Ah! Dieu, non! répond la jeune fille avec des larmes dans la voix.

— Alors... je ne comprends pas?

— C'est tout simplement le portrait de Fernand, à l'âge où il est venu à la maison, en petit lycéen.

— Encore ce Fernand?

— Nous direz-vous, enfin, Verduret?... appuie le mari de dame Flore.

L'interpellé, d'une voix tremblante de colère contenue, s'écrie:

— Je vous en prie, Bêchard, ne me parlez jamais de ce galapiat.

— Galapiat?

— Oui, vaurien, propre à rien, vagabond, dépensier, paresseux... et qui finira dans la peau d'un « va-nu-pattes! »

— Oh! mon oncle!

— Assez! Je vous en fais juges, mes amis. Ce petit « rien du tout » de Fernand Robert — dont je ne vous ai jamais parlé, parce que je ne traite avec vous que des sujets intéressants — est le fils du premier lit de la femme d'un cousin à moi, mort il y a quelques années. Il est donc vaguement cousin de Bertrande, à la mode de Bretagne où, vous le savez, de cousinage en cousinage, la parenté s'étendrait, si on la laissait faire, du moindre joueur de biniou jusqu'au Grand Turc ou au Roi Salomon. Quand cet indiscipliné moutard était cancre de première classe au collège, il vint, lors d'une absence de ses parents, passer ses deux mois de grandes vacances chez moi, à ma manufacture, car j'étais encore dans les affaires, alors. Ah! le brigand! Je vous jure bien qu'il n'a pas franchi ma porte depuis! Figurez-vous qu'il a mis toute ma maison et jusqu'à ma fabrique en révolution et au pillage, me faisant entrer chaque jour dans des colères folles... qui prouvent, du moins, que je n'ai pas de propension aux coups de sang, puisqu'il n'a pas réussi à me faire mettre en terre. Chaque matin, il s'éveillait avec une sottise nouvelle en tête : un jour il s'imaginait être Robinson et prétendait construire, au beau milieu de mon salon, une hutte sauvage. Pour cela, pendant que j'étais à ma fabrique, et se faisant aider par Bertrande, trop petite alors pour se rendre compte de la gravité de tels actes, il plantait des bâtons en faisant des trous dans le tapis et le parquet, arrachait mes belles plantes d'appartement pour s'en faire un prétendu toit de feuillage, disposait sur une plaque de tôle mes spécimens de bois précieux des îles, les allumaient au risque d'incendier la maison et, sur ce « feu de campement », faisait chauffer de l'eau... dans les vases de Chine de ma cheminée!

— Sac à papier!... s'écrie Bêchard, je lui aurais tordu le cou!

— J'aurais peut-être bien fait! Un autre jour, ce damné gamin, à qui j'avais eu le tort de laisser un Jules Verne — livres combien dangereux! — entre les mains, n'invente-t-il pas de construire un sous-marin?

— Allons, bon!

— Il emmène Bertrande à la fabrique; à eux deux, ils

débauchent un de mes jeunes ouvriers et deux apprentis, dénichent au grenier de vieux cuivres repoussés artistiques que je collectionnais depuis dix ans, et, taillant, rivant, soudant, la belle œuvre prends corps — à mon insu, bien entendu, obligé que j'étais de m'absenter pour enlever de grosses commandes.

« A huit jours de là, je veux sonner la bonne... je presse le bouton .. elle ne vient pas. Je me mets à mon petit téléphone particulier pour donner des ordres à mon contremaître... pas de réponse. »

— Pourquoi?

— Eh! parbleu! piles, appareils de sonnerie, fils, étaient enlevés, arrachés. Tout était dans le ventre de la fameuse machine!

— Dont l'hélice marchait, mon oncle!

— La belle avance, quand rien ne marchait plus chez moi! Et ma patiente collection de cuivres anciens! Vous jugez de ma fureur?

— Il y a de quoi.

— Mon cousin rentrant heureusement le lendemain, je lui expédiai dare-dare le garnement, avec défense expresse de jamais le faire reparaître devant moi.

— Je le comprends.

— Et, demande Mme Flore, il est devenu, sans doute, mécanicien... ou serrurier?

— Lui? Rien du tout! Un raté complet. Retoqué au baccalauréat, on l'a voulu mettre dans le commerce, et s'est fait chasser de dix maisons en moins d'un an. Ayant alors perdu ses parents, il a gaspillé, en un rien de temps et je ne sais où, son petit héritage. Puis, j'ai entendu dire qu'il a fait tous les métiers. On l'a vu, paraît-il, tour à tour, chez un droguiste, puis, chez un architecte, reporter dans un journal, pilotin à bord d'un navire américain, professeur de langues apprises au hasard des courses à travers le monde, et même, m'a-t-on affirmé, cabotin!

— Le fait est que pour un raté, c'est un raté!

— Eh bien! ajoute Verduret avec indignation, Bertrande, vous l'avez entendue, ose me parler en sa faveur!

— Vous ne devriez pas, ma mignonne.

— Mais, madame, si j'ai des raisons pour...

— Ah! s'écrie l'oncle, en ricanant, elles sont jolies, ses raisons! Figurez-vous qu'il y a deux ans, sur l'avis du médecin, j'avais confié Bertrande à de bons vieux voisins qui allaient passer trois semaines à la mer, alors que moi, j'étais retenu par la construction de mes serres, que je voulais surveiller de près. Là-bas, elle rencontre le godelureau qui, beau phraseur, l'enjôle de la belle manière, si bien que, de bêtise en bêtise, voilà que mes voisins me ramènent une petite péronnelle qui me déclare carrément qu'elle entend épouser ce vague et peu intéressant cousin, lequel a eu l'outrecuidance de lui faire croire qu'il était épris de ses jolis printemps, alors que le gaillard, trop bien informé, vise à ma fortune après avoir croqué le petit bien laissé par ses parents. C'est même là, surtout, ce qui m'a suggéré l'idée que je vous ai soumise, de ne pas doter directement la fillette. J'ai mis deux ans à tâcher de guérir Bertrande de sa folie et je croyais bien y être arrivé, quand la découverte de ce portrait... vous comprenez!... Ah! non, je ne veux pas que les sottises recommencent. D'ailleurs, si mon correspondant m'a dit vrai, dans quelques jours j'aurais trouvé l'homme de valeur qui, par la suite, deviendra un futur et un mari de premier ordre, et, s'il dépend de moi, je mènerai les choses rondement.

Changeant de ton, Verduret ajoute :

— Maintenant, assez sur ce désagréable sujet.

— Désagréable pour vous, peut-être, mais intéressant nonobstant, glapit la voix aiguë du centenaire.

— Comment?... fait Verduret sursautant.

— Eh! oui. Ces gamins dont on n'attend rien qui vaille, parce que leur activité cérébrale déréglée déconcerte, font quelquefois des hommes que l'humanité admire...

— Vous le défendiez contre moi?

— A Dieu ne plaise. J'émets seulement une opinon générale née de mon siècle d'expérience; mais votre jeune homme, en quoi voulez-vous qu'il m'importe?

Bertrande, qui s'était rapprochée instinctivement du vieillard, s'en éloigne avec dépit.

— A la bonne heure! s'écrie Verduret. Nous avons choses plus digne de nous à nous occuper. Monsieur notre excel-

lent guide, veuillez continuer à nous instruire : nous sommes tout oreilles.

Le centenaire s'incline et reprend :

§ VIII

LE CHAMP DE MARS

— De l'entrée rive gauche du pont d'Iéna, où nous sommes, veuillez faire face au Champ de Mars. Maintenant, regardez :

« Au premier plan, sur le quai, vous voyez à votre gauche le Palais de la Navigation de commerce, et, à droite, celui des Forêts, de la Chasse, de la Pêche et des Cueillettes, tous deux l'œuvre de MM. Tronchet et Rey.

« Mais, avançons jusqu'au bord du Champ de Mars... Ici, j'attire tout d'abord votre attention sur la perspective, très différente de celle que je vous fait admirer de l'entrée des Champs-Elysées, mais plus exceptionnelle assurément, que vous avez sous les yeux. Là-bas, c'est le grand art, avec ses lignes d'une pureté superbe, reliant dans la noble unité du génie national notre République au règne du grand Roi. Ici c'est le décor éblouissant, fantastique, fait de rêve, de féerie, de beauté troublante et d'exubérance d'imagination, servant de cadre et d'autel aux miracles de la Science !... Voyez, sous le porche titanesque de la Tour, au delà de ces parcs verdoyants glissant entre deux façades de successions de palais, ce Temple de l'Eau encadré dans la crête de dentelle multicolore du Temple de la Divinité nouvelle, l'Electricité. Quelle idéale apothéose de la Force mystérieuse qui règnera sur le prochain siècle et en bâtira l'Histoire au rythme des prodiges successifs qu'elle enfantera, réalisant en se jouant les plus hardies chimères du vertige de nos esprits !... Ah ! voyez, admirez !... et en contemplant ce prestigieux spectacle, plongez par la pensée dans l'au-delà de conquêtes surhumaines qui, avant cinquante ans, seront banalités courantes pour les enfants de nos enfants ! »

En parlant ainsi, la voix du vieillard, qui s'est échauffée au souffle d'une émotion intérieure, est descendue des régions aiguës pour acquérir, par éclats, des sonorités inattendues et presque harmonieuses.

Les auditeurs de rencontre, d'intellectualités inégales, mais au maximum plutôt... médiocres, abasourdis par cette pluie d'adjectifs puissants et de pensées vastes, sont bien incapables de s'apercevoir d'une simple nuance de moyens vocaux. Seule, Bertrande, attache de nouveau son regard curieux sur le personnage. Celui-ci, aussitôt, se met à toussoter et, d'une voix soudain toute affaiblie, chevrote :

— Voilà que j'oublie mon âge et que mon esprit, resté jeune, s'emballe, au point de rendre un moment d'apparente force à ma chétive vieillesse ! C'est une imprudence que de dépenser ainsi ses restes de vitalité, et j'ai hâte de terminer mon rôle de cicerone.

La jeune fille baisse les yeux, toute pensive, pendant que le vieillard, après un léger temps, poursuit :

— A droite et à gauche de la Tour sont semés, comme en désordre, mais avec quelle entente de l'effet, toutes sortes d'attractions : telles, à gauche, le « Panorama du Tour du Monde », du peintre Louis Dumoulin, le Palais lumineux du pauvre Ponsin, mort avant d'avoir pu jouir du succès de son fulgurant enfant; à droite, la merveilleuse entreprise de M. François Deloncle, le *Sidérostat* de Foucault...

— Ah ! oui : la lune à un mètre !

— Selon le mot populaire, madame; mais, en réalité, à environ 25 lieues, ce qui est déjà bien joli, la lune étant à quelques cent mille lieues de la terre.

— Comment?...

— Laissez-moi achever, je vous prie ; mes forces ont une limite... beaucoup plus rapprochée que la blonde Phœbé. Les Palais du Champ de Mars sont, en commençant par la gauche : celui des Mines et de la Métallurgie, architecte, M. Varcollier; celui des Fils, Tissus et Vêtements, architecte, M. Blavette; celui de la Mécanique, traversant tout le Champ de Mars, architecte, M. Paulin. Au fond, l'ancien Palais des Machines, modifié par M. Raulin, qui l'a divisé en trois parties : l'aile gauche pour l'Agriculture, l'aile droite

réservée aux Aliments, et le centre, augmenté d'une vaste coupole, formant Salle des Fêtes. Devant cette galerie géante est le Palais de l'Electricité, de M. Hénard, précédé lui-même du Château d'Eau, œuvre de M. Paulin. En redescendant par la droite, ce sont, au-dessous du Palais de la Mécanique, déjà nommé, celui des Industries chimiques, architecte le même M. Paulin; celui du Génie civil et Moyens de transport, architecte, M. Hermant; celui de l'Education et de l'Enseignement et, enfin, celui des Lettres et des Arts, dus tous deux à M. Sortais.

— Quelle mémoire! s'écrie Bêchard. Ce n'est pas un homme, c'est un dictionnaire!

Mais l'étonnant vieillard ramène sa petite smalah, aussi émerveillée que nomade, grâce à lui, au milieu du pont d'Iéna, et lui fait faire face à la sixième partie de l'Exposition :

§ IX

LE TROCADÉRO

— Devant vous, dit-il, voilà, avec le Palais de la Colonisation, construit par M. Deperthes fils, toute l'Exposition des colonies et pays de protectorat. A notre droite, du quai jusqu'au déjà vieux souvenir qu'est le Palais du Trocadéro, ce sont, en un enchevêtrement de constructions et de jardins, les exhibitions des colonies des puissances étrangères. La gauche est parallèlement occupée par les Expositions des colonies et pays de protectorat français.

A mesure que le centenaire avait prononcé ces derniers mots, sa voix s'était éteinte de plus en plus. Dès qu'il a achevé, voilà qu'il incline la tête, en un geste épuisé et se voûte à faire croire que, pour s'être surmené, il touche soudain à son heure suprême.

Instinctivement, Bertrande, sans quitter son sac noir, tend vers le « siècle qui marche » ses deux bras pour qu'il y trouve un soutien. Le vieillard, chancelant, ne refuse pas l'aide

offerte par la Grâce et la Jeunesse ; il s'appuie des deux mains au bras de Bertrande et c'est dans un souffle qu'il adresse à ses obligés, tout inquiets, ses :

§ X

ADIEUX !

— Merci, mademoiselle, dit-il, je me sens mieux. Mais, pour éviter une nouvelle faiblesse, je vais aller me reposer dans le petit pavillon de l'Administration de la Tour, où je suis connu.

— Voulez-vous que nous vous conduisions ?

— Inutile. Je préfère m'y rendre seul. Vous voyez, je suis forcé de ne pas prolonger mes sommaires explications... D'ailleurs, je vous ai dit le principal. Il vous importerait peu de savoir un tas de choses, telles, par exemple, que la force motrice qui fait vivre cette Exposition est de 45,000 chevaux, alors qu'elle n'était que de 350 en 1855, 626 en 1878 et 5,500 en 1889... Donc, je m'arrête ; mais je veux, avant de vous quitter, vous donner un conseil.

— Croyez que nous vous sommes profondément reconnaissants...

— Ne m'interrompez pas. Voici le conseil. Vous avez passé la nuit dernière à vos préparatifs, vous êtes un peu las et, je crois, légèrement étourdis de tout ce que vous avez vu ; de plus, vous n'avez pas encore arrêté vos logements, ce qui n'est pas une petite affaire, en raison de l'affluence déjà des étrangers à Paris. N'insistez donc pas. Quittez l'Exposition, tranquillement, et remettez à demain le commencement des visites de détail.

— Mais, objecta Verduret, notre dîner convenu à la Tour ?

— Vous le ferez paisiblement chez vous.

— Pourtant... vous nous aviez promis d'être notre hôte.

— Mon état de fatigue ne me le permettrait pas.

— Nous ne nous quitterons pas sans que nous sachions, au moins, le nom de celui à qui nous devons...

— Est-ce qu'on a encore un nom, passé cent ans? On s'appelle : le Centenaire, et c'est assez pour me désigner. Pour me retrouver, vous n'aurez, d'ailleurs, qu'à dépeindre mon visage, reconnaissable, et ma redingote, que je n'ai pas quittée depuis vingt ans... Allons, adieu ! et bon plaisir !

Et le « centenaire » s'éloigne, après un geste d'au revoir amical, mais absolu.

Nos personnages, tout déconfits, le perdent de vue dans la foule. Alors Verduret :

— Quel brave homme et quel savant que ce vieux ! Quel malheur pour nous que nous n'ayons plus guère de chances de le rencontrer, à l'avenir, dans tout ce tohu-bohu !

— Il paraît n'en avoir pas envie, puisqu'il a refusé de nous dire même son nom, observe fort judicieusement le pratique Bèchard.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

C'est Mme Flore qui pose ce point d'interrogation en montrant du doigt un papier blanc, sortant à demi de la pochette extérieure du sac de Bertrande.

Vivement Verduret s'en empare, non sans jeter à sa nièce un regard soupçonneux. Il l'ouvre... et, soudain, bondit sur place, en poussant un cri.

— Ah ! c'est trop fort ! dit-il.

— Qu'avez-vous donc, Verduret ?

— Ce que j'ai ?... Tenez, lisez tout haut, Bèchard.

— C'est imprimé à la machine à écrire...

— Comme mon billet d'hier soir, articule avec peine Verduret, tout bouleversé.

— Mais, lis donc, fait à son mari Mme Flore, impatiente.

Bèchard lit :

« Appartement retenu à l'hôtel désigné dans l'en-tête de « cette feuille. Soyez demain, dix heures, Porte Monumen- « tale. »

— Qu'est-ce qui vous a remis cela, petite ? demande la boulotte farinière.

— Personne. J'ignore comment ce papier a été glissé dans mon sac. Ce ne peut être que quelqu'un dans la foule...

— Ah ! ah ! ricane Bèchard, la mystification continue !

— Parbleu, s'écrie Verduret, si c'est une mystification,

nous allons tout de suite le savoir en nous rendant à l'hôtel indiqué. Mais si, par hasard l'appartement est bien retenu, et dans de bonnes conditions, qu'est-ce que vous direz, Bêchard?

— Ce que je dirai?... Rien du tout!... Que voulez-vous que je dise?

— Allons voir! conclut Verduret.

— Attendez! fait Bêchard. Il y a encore quelque chose d'écrit...

— Lisez vite!

— Voilà : « Munissez-vous des catalogues des Expositions des Beaux-Arts — rétrospective au Petit Palais, décennale et centennale au Grand Palais. » — Pourquoi cette recommandation?

— Parce qu'*on* nous fixe, pour demain, la visite des deux palais et de leurs Expositions.

— Sont-elles réussies, ces Expositions? demande Mme Flore.

— On les dit merveilleuses. Nous verrons cela demain, et..... j'ai idée que nous les verrons *bien*.

— C'est étrange tout ça! murmure Bêchard, l'esprit tout désorienté, lui dans la vie entière de qui n'est jamais entrée une minute d'imprévu.

« Allons, partons, nous verrons bien si demain notre guide se trouve au rendez-vous. Dans tous les cas, nous commencerons notre visite à l'Exposition par la *Porte Monumentale* et le *Petit Palais.* »



Et la petite caravane se met en route pour sortir de l'Exposition...

Elle est toujours suivie de l'Anglais James-Gregory Puzzling, dont la figure rougeaude se dilate sous un singulier et fort mystérieux sourire.

Le prochain volume aura pour titre :

LA PORTE MONUMENTALE

ET

LE PETIT PALAIS

et contiendra, en outre des descriptions de la Porte Monumentale *et du* Petit Palais, *une série de dessins, parmi lesquels nous citerons :*

1° **Une magnifique lithographie hors texte**, représentant l'élévation de la façade principale du Petit Palais (format 40×55);
2° La Porte Monumentale (élévation d'ensemble);
3° Plan de la Porte Monumentale;
4° Vue du Petit Palais (façade postérieure);
5° Vue du Petit Palais (façade côté Champs-Élysées);
6° Plan du Petit Palais;
7° La Ville de Paris pratiquant les Arts;
8° La Statue du Palais de l'Électricité;
9° L'Horloge du Temps;
10° Frises du Travail.

Et un grand nombre d'autres dessins techniques et pittoresques du plus haut intérêt.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

II

LA PORTE MONUMENTALE

ET

LE PETIT PALAIS

EN VENTE

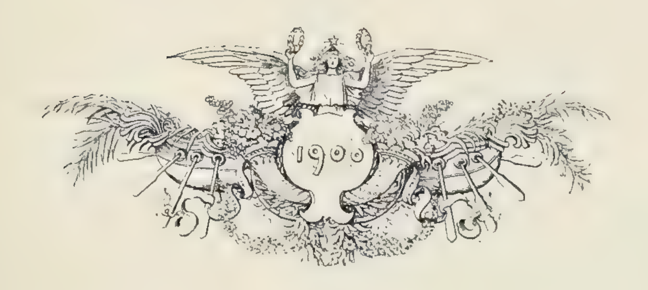
1. **L'Exposition à vol d'oiseau** . . . . 1 vol. illustré » 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

II

LA PORTE MONUMENTALE
ET
LE PETIT PALAIS



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

LA PORTE MONUMENTALE

§ Ier

UNE TEMPÊTE SOUS QUATRE CRANES

La scène se passe place de la Concorde.

Un petit groupe de quatre personnes vient de s'asseoir sur des chaises, deux par deux et face à face, sous les grands arbres qui forment un cap de verdure entre l'avenue des Champs-Elysées et la Porte monumentale de l'Exposition.

Les visages sont graves, les regards incertains et vagues de gens qui *regardent en dedans* leurs propres songeries.

Ces personnages, on le devine, ne sont autres que les quatre provinciaux que l'on a vus, la veille, prendre le café sur la première plate-forme de la Tour Eiffel.

Tout d'abord règne entre les deux couples un silence contraint, gros de pensées tumultueuses et inquiétantes. Parler de ce qui les trouble est le seul calmant des esprits fortement préoccupés.

Aussi Verduret commence-t-il presque aussitôt :

— Eh bien, mes amis, avais-je raison, hier ?

— Je le reconnais, avoue humblement Bêchard. Ce qui nous arrive est bien extraordinaire !

— Trouver à l'hôtel si mystérieusement indiqué des chambres, non seulement retenues, mais payées d'avance pour tout un mois !

— Même pour nous ! s'extasie Mme Bêchard. C'est bien là le plus invraisemblable, car nous ne savions pas nous-mêmes, Aristide et moi, lorsque avant-hier soir nous nous sommes mis à table pour dîner, que nous serions le lendemain à Paris.

— Extraordinaire, certes, mais non inexplicable, chère madame.

— A condition, monsieur Verduret, qu'on se range à votre avis qui désigne, pour l'auteur de toutes nos surprises, notre vieux cicerone d'hier.

— Eh ! comment pourrait-ce être un autre ? Il était au restaurant de la Tour et, par conséquent, y a vu vous et Bêchard en notre compagnie. D'ailleurs, rappelez-vous qu'à l'hôtel, on nous a dit que les chambres n'avaient été retenues pour nous que dans le courant de l'après-midi.

— Et, appuie Bêchard, soldées par mandat télégraphique émanant du bureau n° 9, c'est-à-dire de l'avenue Montaigne.

— Ce qui fait que je soupçonne fort le conducteur de l'automobile d'avoir été, en ceci, le commissionnaire.

— C'est justement ce qui me fait douter, moi ! déclare péremptoirement Mme Flore.

— Et pourquoi ça, bichette ?

— Parce que notre vieux bonhomme, ayant à sa disposition une voiture si rapide et un serviteur, n'avait nul besoin d'employer le télégraphe.

— Pardon, chère madame, c'était indiqué, au contraire.

— Pourquoi, je vous prie ?

— Parce que se servir de sa voiture et de son cocher, c'était trahir le strict incognito qu'évidemment il veut

garder vis-à-vis de nous. Tandis qu'au télégraphe, on donne un nom et une adresse supposés, et... tout est dit.

Mme Flore hausse les épaules, et sa bouche, un peu forte, se dessine en pitié dédaigneuse pour s'écrier :

— Vraiment, mon pauvre monsieur Verduret, avez-vous assez besoin d'aller chercher midi à quatorze heures pour légitimer votre hypothèse !

— Mon hypothèse ?... Mais...

— Alors, vous admettez, vous trouvez peut-être même naturel qu'un vieillard si... avancé — et qui, d'ailleurs, m'a paru aussi sincère dans ses dénégations qu'ennuyeux comme conférencier — vous admettez, dis-je, que ce centenaire ayant déjà un pied dans la tombe, se soit imaginé de vous adresser un rendez-vous mystérieux pour s'amuser, ici, à jouer à cache-cache avec vous ?

— Je vous ferai remarquer, madame Bèchard, que je n'ai jamais dit que je trouvais cela naturel... Au contraire, même. Mais comment voudriez-vous expliquer autrement le billet que j'ai reçu à Malesherbes ainsi que ce qui nous arrive à Paris depuis hier et qui répond si exactement au programme tracé ?

— Comment !... Mais de la façon la plus simple du monde.

— Je serais heureux de la connaître, par exemple !

— Je ne me ferai pas prier comme vous, hier matin.

— Ecoutez ma femme, Verduret, prononce sentencieusement le farinier Bèchard ; il n'y a pas comme elle pour deviner les rébus. Grâce à elle, j'ai la satisfaction de voir mon nom imprimé chaque semaine dans son journal.

— Sur la bande ?

— Non, mossieu !... En tête... des « Solutions justes !... » Allons, parle, bichette.

Et « bichette », avec une gravité de sphinx, déclare :

— Celui qui a écrit à notre ami Verduret, celui qui a retenu... et payé nos chambres à l'hôtel, ce n'est pas le vieux bavard qui nous a abasourdis, hier, avec ses litanies de noms et de chiffres.

— Et, selon vous, qui donc serait-ce, chère madame ?

— Qui ?... Tenez, retournez-vous et voyez !

Verduret obéit. Il aperçoit à dix pas, planté sur une

chaise, raide et rouge comme une ferme métallique coudée passée au minium... James-Gregory Puzzling, en personne.

Le manufacturier retiré pousse un éclat de rire dont le sens ironique n'est rien moins que déguisé, et s'écrie :

— Si je m'attendais à celle-là !... Comment, l'Anglais-sans-gène qui nous a imposé hier son indiscrète présence ?... L'Anglais-crampon qui nous a suivis à l'hôtel, que nous avons revu à table d'hôte et que nous retrouvons ici, alors que je croyais si bien l'avoir dépisté par une traversée des Magasins du Louvre ?... Vous allez vous imaginer que c'est lui qui ?...

— Je n'en veux pour preuves que sa brusque intrusion parmi nous et sa ténacité à s'attacher à nos pas.

— Elles n'établissent que son désir égoïste de profiter, sans souci de notre consentement, des explications qui nous sont données... Et si vous n'avez pas de meilleures raisons...

— Qui vous dit que je n'en aie pas ?

— Vous seriez bien aimable, en ce cas, de nous en faire part.

Mme Flore regarde en dessous son mari, puis lance un regard... qui se croise avec celui — combien calme en sa fixité presque brutale — du sujet de Sa Gracieuse Majesté.

Alors, elle baisse les yeux et murmure :

— Ce sont des raisons de femme... que les hommes ne comprendraient pas.

Vivement, Verduret se lève.

— Il n'est pas besoin de nous entortiller l'esprit de subtilités et de mystères quand il est si simple de savoir tout de suite à quoi s'en tenir. Selon vous, chère madame, c'est cet Anglais qui est l'auteur des choses étranges qui nous adviennent, n'est-ce pas ?

— C'est lui, j'en suis sûre.

— Eh bien, nous allons nous en assurer.

— Comment ?

— En le lui demandant, tout bonnement.

— Comme s'il allait être assez simple pour vous répondre !

— Rassurez-vous : la ligne droite n'exclue pas la diplomatie, ainsi que vous allez le voir.

Verduret, aussitôt suivi de sa nièce et de ses amis, se

dirige vers sir James-Gregory Puzzling, qui les attend impassible.

— Charmé du hasard qui nous fait vous rencontrer, monsieur Puzzling.

— C'été pas le hasard, no !

— J'en dois donc conclure qu'en nous suivant ainsi, vous avez un but ?

— Un bioute ?... Oh yes ! jé avé.

— Madame affirme qu'elle l'a deviné, ce but.

— Aôh, jé été très content.

— Vous vous décidez donc enfin à avouer ?

— Il fallé tôjours âvouer et le plous tôt, il est le mieux.

— Alors, pourquoi imaginer de me l'écrire de façon si bizarre ?

— Impossibeul ! Jamais on n'écrivé ces chàoses aux gentlemen.

— Mais on les fait adresser... dans un journal.

— Aôh yes, on faisait ça beaucoup, dit l'Anglais en riant lourdement ; ce été le jeu des petits correspondances.

— Avais-je raison? s'écrie triomphalement Mme Flore en adressant un regard vainqueur à Verduret.

Celui-ci se gratte l'oreille, perplexe. Puis, il dit au fils d'Albion :

— Ah ça ! comment diable avez-vous connu le double vœu que je formais et dont je n'avais parlé à personne ?

— Et, appuie Béchard, à quel journal mon ami Verduret est abonné ?

Mister Puzzling, dont les yeux sont demeurés jusqu'ici rivés sur Mme Flore, adresse, à ces questions, un regard absolument ahuri aux deux hommes.



— Jé comprené pas, fait-il.

— Inutile de cacher votre jeu, maintenant.
— Jé caché rien di toute.
— Voyons, qui vous a parlé de mon ami Verduret?
— Loui-même.
— Moi ! C'est un peu fort !... Quand ça?
— Hier, à le Tàour et dans le promenède.
— Vous ne me connaissiez pas avant?
— No.
— Alors, ce n'est pas vous qui m'avez fait parvenir ce rendez-vous, avant-hier soir, chez moi, à Malesherbes ?
— Môa ? Oh no !... Jé avé jamais viou you before.
— Qu'est-ce que vous nous chantez donc depuis cinq minutes ?
— Jé chanté pas : jé pâlé.
Verduret se tourne vers Mme Bêchard :
— Eh bien, ma chère amie, êtes-vous convaincue, maintenant ?
— Je n'en reviens pas, fait la bonne dame dépitée.
Mais elle ajouta aussitôt :
— C'est égal, rien ne m'ôtera de l'idée que la présence de cet aimable milord est directement liée à notre aventure.
— Evidemment, pour en profiter. Il n'y a pas comme les Anglais pour savoir faire tirer les marrons du feu... Mais c'est trop de temps ridiculement perdu. Il est dix heures dix minutes et nous n'avons pas vu poindre le vieux monsieur qui nous a guidés hier et que j'avais la conviction de trouver ici à cette heure de dix heures, dont l'indication glissée dans le sac de Bertrande constitue, non pas un nouveau mystère, mais, j'en suis sûr, une suite au même mystère. Peut-être avons-nous, dans cette foule, laissé échapper à nos yeux le rapide passage de cet intéressant et énigmatique vieillard... Entrons donc à l'Exposition... Je veux questionner les employés à son sujet; il nous a dit être connu d'eux, et c'est lui qu'il faut que nous retrouvions à tout prix, car, malgré ses dénégations, c'est l'homme de mon billet et de notre hôtel... J'en mettrais ma tête à couper!
Sans attendre de réponse, Verduret prend les devants.
Il est d'ailleurs suivi à courte distance par ses compagnons auxquels, avec un flegme impertubable, Mr James-Gregory Puzzling emboîte le pas.

Tout à coup, le manufacturier retiré s'arrête net, étendant les bras... comme s'il avait été frappé d'un coup de feu en pleine poitrine..

De la main, il fait signe à ses amis de s'arrêter — ce qui, naturellement, les engage à presser l'allure pour le rejoindre — et il marche droit vers deux hommes qui causent, adossés debout à la palissade de clôture de l'Exposition, à quelques mètres du minaret de la Porte Monumentale.

§ II

UNE VICTIME DE L'EXPOSITION

Ces deux personnages présentent le type, si connu des Parisiens, de l'artiste montmartrois.

Pantalon de velours à la hussarde, veston pareil, un peu trop court et un peu trop large, cravate dénouée sortant du col rabattu d'une chemise de flanelle à rayures voyantes, barbe en pointe, cheveux longs sous un immense feutre décoloré et bossué à l'excès; c'est le rapin dans tout son laisser-aller déguingandé.

Il est juste d'ajouter que, pour l'un des Montmartrois, l'art doit être un très parcimonieux père nourricier. Le velours de son costume traditionnel, s'il n'offre pas de solutions de continuité, grâce à de formidables et maladroites reprises, est râpé, passé, usé aux jointures et blanchi aux coutures, à rendre jaloux le fameux compagnon de Robert Macaire.

Pour compléter la ressemblance, ce peu éclatant disciple d'Apollon porte, à travers la face, un bandeau de soie noire qui ne peut avoir aucune prétention de figurer, ni même de parodier celui de l'Amour.

Ce bandeau, rapiécé d'ailleurs, sort du chapeau à hauteur du sourcil droit, qu'il cache à demi ainsi que l'œil, coupe en deux un nez dont le dessin se devine très pur, enveloppe la joue gauche et, passant sous l'oreille, comprime l'épaisse chevelure noire de jais avant d'aller se perdre sous le bord graisseux de l'immense feutre mou.



LA POR



NUMENTALE

Inutile de dire que la barbe drue et épaisse, que les ciseaux n'ont pas caressée depuis de longs mois, achève de donner au personnage un aspect des moins engageants, malgré une certaine distinction d'allures que n'ont pu lui faire perdre les habitudes de tenue négligée qui font partie du « snobisme » de l'atelier.

En voyant venir à eux le provincial Verduret, l'air agité, la mine bouleversée, les deux « artistes » laissent, en leur étonnement gouailleur, pendre la lèvre inférieure, à laquelle reste collé un tronçon humide de cigarette éteinte.

— Pardon, messieurs, leur dit le rentier malesherbois d'une voix oppressée, je ne fais pas erreur?... Vous venez bien, comme je passais à quelques pas de vous et grâce à un heureux hasard, de désigner quelqu'un dont vous parliez, sous le nom de : « le centenaire » ?

— Té! vous ne vous trompez pas, lui répond le plus râpé des deux rapins, l'homme au bandeau de soie, d'une voix sonore et chantante et avec un accent méridional terriblement prononcé.

Le gros Verduret pousse un soupir de satisfaction.

— Ne pourriez-vous, ajoute-t-il, avoir l'extrême obligeance de me dire ce que c'est que ce centenaire dont vous vous entreteniez ?

— Y a pas de secret, mon bon. Le centenaire?... Mais on ne connaît que lui pourvu qu'on soit un peu de l'Exposition. C'est un vieux si brave !

— Que je suis heureux de vous rencontrer. Figurez-vous que j'ai eu, hier, le plaisir de passer plusieurs heures en sa compagnie, et...

— Té... attendez!... Eh oui, sangdis! Je ne vous remettais pas; mais la vue de ces dames et de votre copain me remémore... C'était bien vous, donc, avec lui, là-bas, sur le pont d'Iéna?

— Précisément.

— Vous qu'il quittait lorsqu'il est allé se reposer au secrétariat de l'administration de la Tour?

— Il nous a dit, en effet, qu'il allait s'y rendre... Oh! monsieur, que nous vous serons reconnaissants de nous dire où nous pourrons rencontrer cet aimable et savant vieillard.

— Vous voulez le retrouver ?

— Il faut absolument que je puisse causer avec lui.

— Aujourd'hui ?

— Ce matin, tout de suite, oui.

— Ah ! capédious ! ce sera difficile.

— Ne serait-il pas à l'Exposition ? J'en serais surpris, étant donné certain rendez-vous mystérieusement indiqué que... Enfin, je m'entends.

— Lui, à l'Exposition ?... Ah ! le *povre !*

— Que voulez-vous dire ?... Vous m'inquiétez.

— Vous ne savez donc rien, mon *cer?*

— Que voulez-vous que nous sachions ?

— Ah ! Troun de l'air, comme disent ces vantards de Marseillais, le voilà bien, l'égoïsme de ces « Philistins ».

— Pardon, interrompt Bèchard, nous ne sommes pas des Philistins, à preuve que nous habitons la Seine-et-Oise !

— Et moi, jé été Anglais ! appuie fièrement Mr Puzzling.

Le Montmartrois ne s'arrête pas pour si peu.

— Si, des doubles, des triples « Philistins », s'écrie-t-il, puisque vous êtes non seulement des bourgeois, mais des provinciaux, voire de la province britannique ! C'est cela, vous tuez un *povre* savant qui n'a plus que le souffle et, le lendemain matin, vous vous étonnez qu'il ne soit pas à votre disposition !

— Mon Dieu, gémit Verduret, vous m'effrayez !

— Il y a de quoi.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Que notre *povre cer* centenaire a atteint, à moitié mort, le pavillon de l'Administration de la Tour où il a perdu connaissance.

— Vous en êtes *sûr ?* demande Bertrande de sa voix claire, mais avec une intonation singulière.

— Si j'en suis sûr, mademoiselle ? claironne, de son timbre de fanfare, l'artiste ultra-méridional. Ah ! cadédis ! à telles enseignes que j'ai aidé à le transporter dans sa voiture... une bien étonnante machine, entre parenthèses.

— Alors, gémit Verduret, ce vieux monsieur si documenté ?...

— S'il en réchappe, ne reparaîtra pas de sitôt à l'Universelle, je vous en fiche mon billet, capédious !

— Quelle catastrophe !

— Sa maladie ou sa disparition ?

— Les deux, s'empresse de pallier Verduret.

— Té ! je parierais bien, fait l'artiste goguenard, que ce que vous regrettez le plus dans notre centenaire, c'est le cicerone.

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, car j'avais à lui demander quelques explications toutes personnelles et n'ayant qu'un rapport très indirect avec la grande Exhibition.

— En ce cas, honnête provincial, je vous rends mon estime, car je devine qu'au moins votre bon petit égoïsme a une excuse... Que voulez-vous, nous sommes tous mortels !... Ce *povre cer* vieux est une victime de l'Exposition... comme moi.

— Vous ?

— Est-ce que vous croyez que c'est par coquetterie que je zèbre mon facies de ces oripeaux de deuil ? Tel que vous me voyez, je suis ancien élève des Beaux-Arts, et certains chapiteaux du Grand Palais portent ma signature sous la forme de quelques coups de ciseau de maître, car je suis un maître, comme nous le sommes tous, d'ailleurs, à Toulouse.

— Je crois comprendre, observe Bêchard, que vous êtes sculpteur ?

— Je l'étais, mon bon. Mais, un jour que je travaillais tout là-haut, je me recule pour juger de l'effet de mon œuvre géniale, je perds l'équilibre et, patatras !...

— Ah ! mon Dieu ! clame la sensible Mme Bêchard.

— Et patatras, continue le tonitruant Montmartrois... de Toulouse, je tombe de vingt mètres, d'échafaudage en échafaudage, la tête au milieu de débris de pierres de taille !

— Vous étiez mort !

— Effectivement. Mais un Toulousain, ça ressuscite ; et cette pierre de taille, qui n'était pas de Toulouse, ne pouvait prévaloir contre un crâne de la Haute-Garonne : elle a été réduite en miettes, tandis que le crâne, lui, est maintenant raccommodé. Malheureusement, il est resté dedans quelques morceaux de cailloux.

— Est-ce possible, s'écrie la compatissante Mme Flore, vous avez des cailloux dans la cervelle !

— Trop pour pouvoir poursuivre ma carrière artistique, mais pas assez pour cesser d'être un des génies de Toulouse. Or, ce génie, en attendant mieux, je le mets au service des visiteurs de l'Exposition.

— Vous seriez ?...

— Tel que vous me voyez, je suis un émule et un élève de cet excellent centenaire qui a chanté pour vous, hier, son chant du cygne. Seulement, sa fortune lui permettait de travailler en amateur, tandis que la nécessité de renouveler prochainement ma garde-robe m'oblige à... tendre le casque de Bélisaire.



— Qu'est-ce qu'il dit donc ? Je ne lui vois pas de casque, observe tout bas Mme Flore à Bertrande, qui se voit obligée de lui raconter l'histoire — complètement fausse, d'ailleurs — du général de Justinien.

Verduret, pendant ce temps, s'écrie tout joyeux :

— Vous consentiriez à nous guider dans l'Exposition ?

— Je ne me charge que des Palais des Champs-Elysées, que j'ai cruellement appris à connaître et, ainsi que je viens de dire, moyennant finances.

— Qu'à cela ne tienne. Dix francs, ça va-t-il? fait généreusement le manufacturier retiré.

— Comme vous y allez ! dit vivement le farinier Bèchard en pinçant le bras de son ami. Il me semble que cent sous...

— Oubliez-vous que, grâce aux excellents procédés de notre cicerone d'hier, car ce ne peut être que lui...

— Nous sommes logés gratis, et bien logés, c'est vrai. Allons-y des dix francs.

— Ça va, conclut le Montmartrois de la Garonne. Si vous voulez me suivre, je vais tâcher de vous faire oublier votre déconvenue au sujet de mon vieux confrère.

Il serre la main à l'autre rapin et lui dit un mot à l'oreille. Celui-ci adresse au groupe provincial un magistral coup de chapeau digne de d'Artagnan, sourit ironiquement à la révérence que croit devoir répondre Mme Flore, et disparaît sous les arbres des Champs-Elysées.

Puis, sur les pas de son nouveau guide, la petite troupe — l'Anglais compris, bien entendu — va se poster à cinquante pas devant la Porte Monumentale.

§ III

PETITES ESCARMOUCHES

— Mesdames et messieurs, s'écrie l'avarié sculpteur du ton d'un forain faisant la parade sur le seuil de sa baraque, j'ai l'insigne honneur de vous présenter la Porte Monumentale et principale porte de l'Exposition, œuvre de l'éminent architecte René Binet. Ah! le bel artiste et le charmant garçon! Un de mes jeunes anciens à l'Ecole des Beaux-Arts, atelier d'André, où il a collectionné médailles sur médailles. Voulez-vous voir son portrait ?

— Nous vous serions obligés.

— Té! le voici. Gardez-le, j'en ai de rechange. Hein?... Quelle belle physionomie, franche, ouverte! Et ce qu'il parle! Si vous l'entendiez: quelle exubérance, quelle couleur, quelle passion, quelle foi communicative! Ce gaillard-là ne s'est trompé qu'une fois dans sa vie.

— Ah bah!

— Le jour de sa naissance.

— Quelle erreur a-t-il bien pu commettre à un âge si tendre ?

— Eh sangdis! celle de naître Champenois quand il avait tout ce qu'il faut pour être digne de voir le jour aux bords de la Garonne! Comment voulez-vous, maintenant, qu'on donne créance aux proverbes ?

— Ah oui ! fait Bêchard. très versé dans « la sagesse des nations » : *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois...*

— Allez donc appliquer cela, té! à un artiste qui, à vingt-six ans, en 1893, vous enlève comme un fétu le prix des Américains, récolte le prix Rougevin en 1896, après avoir conquis, l'année précédente, le prix de voyage Chaudesaigues... Deux mille francs, rien que ça, té ! A propos de ce prix-là, il a joué un bon tour à la tradition en perruque de l'Ecole.

— Oh ! que dites-vous là ? fait Verduret offusqué.

— C'est ma perruque qui vous défrise ?

— Traiter ainsi les sages et antiques traditions, c'est d'un révolutionnaire !

— Té! bourgeois que vous êtes, un artiste n'existe qu'à la condition d'être plus ou moins révolutionnaire... et je vous jure que Binet a estomaqué dans les grands prix les bonzes de l'Institut. Figurez-vous que ces messieurs lui donnent, en 95, le viatique Chaudesaigues, pour qu'il aille se perfectionner, pendant deux ans en Italie, autrement dit se terrer à Rome.

— La Ville Eternelle !

— Soit, mais qui devient bien vite simpiternelle pour un tempérament comme le sien. Alors, que fait-il ?

— Comment voulez-vous que je le sache?

— Bon Dious ! je ne vous le demande pas, té! puisque je me suis chargé de vous le dire. Donc, mon René Binet, muni de la bonne bourse de Tolède...

— Vous venez de m'expliquer que c'était, non à Tolède, mais en Italie que...

— Cornebiou !... vous n'avez pas l'oreille souple !... Mettons : sa bourse pour Rome et banlieue, na! L'ayant en poche, il ne fait que poser, le temps de bien voir, dans le voisinage du Vatican, et file sur Florence, Venise, Naples, la Sicile et la Tunisie.

— Une fugue !

— Tu l'as dit, cadédis ! La seconde année, il parcourt l'Espagne, le Maroc et l'Algérie, et rentre pour « recevoir un poil » de calibre soigné, naturellement...

— Naturellement ?... Il avait pourtant dû emmagasiner

de la chaleur dans ces pays-là! s'écrie ingénuement Mme Béchard, très peu au fait des locutions d'argot.

Son mari hausse les épaules et explique.

— Tu n'y es pas, ma bonne. Poil est ici synonyme de remontrances, et n'a rien de commun avec un chouberski.

— Je vois, déplore le sculpteur borgne, qu'il va falloir que je parle comme le dictionnaire de l'Académie, si je veux me faire comprendre. Essayons.

Et il poursuit, avec une solennité que son accent férocement toulousain compromet considérablement :

— M. René Binet fut, au retour, officiellement et gravement blâmé, mais il n'en avait cure. Au point de vue primordial de l'Art, il rapportait en son cerveau toute la lumière et toute la couleur multiple et puissante des pays du soleil, la manière et l'idéal des maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de l'Orient, une science merveilleuse née de la comparaison approfondie de ces arts et de ces milieux divers ; de ses voyages, il revenait orientaliste passionné et peintre triomphant.

— Comment, peintre?... Vous devez vous tromper : l'auteur de cette porte est un architecte, observe le méthodique Verduret.

— Oh! prince, roi, empereur des « Philistins » que vous êtes! Est-ce que l'illustre Buonarroti...

— S'il vous plaît?

— Allons, disons Michel Ange pour vos oreilles profanes! Est-ce que le grand Florentin à qui nous devons cette merveille qui a nom : Saint-Pierre de Rome, est-ce que l'élève génial du fameux Ghirlandajo se contentait d'être architecte?

— Il était sculpteur aussi, je crois? hasarda timidement Verduret.

— Il croit!... Vous l'entendez, ombres sublimes des Génies qui dormez votre glorieux sommeil sous le marbre des sarcophages!

— Oh! monsieur, pas d'évocation de revenants, je vous en conjure! supplie Mme Flore. Je suis si nerveuse... Pour sûr, j'en rêverais.

— Et je serais désolé, madame, de faire commettre à Michel Ange l'erreur de vous rendre une visite nocturne. Je

me borne à rappeler que ce fier artiste était en même temps et avec la même maîtrise, peintre, sculpteur, architecte et poète. Monsieur votre chef de caravane n'a donc pas lieu d'être surpris d'apprendre de ma bouche que René Binet est un peintre exquis, qui a rapporté de ses voyages d'études architecturales des aquarelles dont vous pourriez admirer un éblouissant échantillon au musée du Luxembourg. Il n'en pouvait être autrement de la part d'un aussi chaud amant de la Couleur à qui, bien avisés, les Gobelins et Sèvres se sont empressés de commander un tapis et des décorations de vases. L'École, voyez-vous, est comme le journalisme : elle mène à tout, à condition de savoir...



M. RENÉ BINET

(Cliché E. PIROU.)

— En sortir ?

— Non : s'en servir. Maintenant que je vous ai parlé de l'homme, passons à...

— L'œuvre ?

— Non, pas encore. Mordious, êtes-vous pressé, donc ! J'allais dire : passons à ses collaborateurs.

— C'est... nécessaire ?

— Indispensable pour vous faire comprendre l'éclosion, tout d'une pièce, du prestigieux morceau que nous avons sous les yeux.

— Ils sont nombreux ? demande Bèchard un peu inquiet, car il estime que tous ces bavardages sont tout uniment une perte de temps.

— Ils sont deux, déclare le borgne au cailloutis cérébral.

— Tant mieux, pense le farinier d'Essonnes.

— Binet est allé prendre son inspecteur, son second, à Alger. C'est dans la capitale de notre belle France africaine

que M. Alphonse Gentil est né, en 1872, et qu'il a étudié. C'est donc un orientaliste, c'est-à-dire un coloriste pur sang, de naissance, comme son patron l'est de vocation. Quant à la partie uniquement sculpturale, elle est dévolue à M. Anatole Guillot, que les deux étonnantes frises du « Travail », que vous allez voir, ont élevé, d'un seul coup de maître, à la célébrité. Cet élève de Falguière — après Léon Tissier et Gautherin — à qui, un très beau *Chasseur d'aigles* a valu une troisième médaille en 1890, est un compatriote de René Binet; il est né en 1864, dans le même arrondissement de Sens. Vous voyez tout de suite quelle force résultait de l'union de ces trois vaillants ouvriers de l'art : l'architecte et son second, frères de savoir spécial et d'idéal passionné; le créateur du mouvement et l'auteur des frises, frères de race !

— Ce que je vois, c'est qu'à eux trois ils n'ont pas même un pauvre siècle d'âge, remarque le calculateur invétéré de Bèchard, et je trouve que c'est peu pour se voir confier une besogne aussi importante.

— En art, mon cher monsieur, il n'est pas nécessaire d'avoir les tempes grises pour enlever les étoiles. C'est que, pour nous, la paix n'existe pas : toujours la bataille, chaque année une campagne permettant la conquête d'un nouveau galon. Ah! capédious!... si l'on pouvait partout obtenir un semblable rajeunissement des cadres, on... ne s'en porterait pas plus mal, au contraire.

A ce moment, Mlle Bertrande pousse un petit cri tout drôle, à la fois surpris, contraint, audacieux et hésitant, ou plutôt qui veut être tout cela et demeure incomplet, n'y pouvant parvenir.

Depuis la veille, c'est à peine si la gracieuse nièce de Verduret a prononcé dix paroles, et encore combien distraites! C'est au point qu'une fois sur deux, au moins, elle a répondu à faux à une question posée, ou placé en travers de la conversation un mot en retard de plusieurs longues minutes.

Son oncle attribue ces *absences* au trouble du voyage précipité ou à la surprise éprouvée à la vue du splendide ensemble de l'Exposition, combiné avec la contrariété causée

par les déclarations formelles qu'il avait faites au sujet de son avenir. Il n'y prend pas autrement garde, se disant : « Ça passera ».

Quant à Bèchard, il ne les a même pas remarquées.

Mme Flore, elle, se contente de répéter *in petto :* « Pour sûr, cette petite a encore quelque chose ! » Mais l'irréflexion élevée à la hauteur d'un principe, qui est la caractéristique dominante de l'excellente et rondelette farinière, lui interdit de faire l'effort mental de chercher à deviner ce que peut bien être ce « quelque chose ».

Si les compagnons de la jeune fille eussent été ou plus perspicaces, ou moins uniquement préoccupés d'eux-mêmes, seulement un tantinet psychologues, ils eussent senti derrière ce joli front pur le travail d'un cerveau acharné à la résolution d'un problème dont la solution se heurte, impossible, à des données ou trop vagues, ou souvent même contradictoires.

Toujours est-il que cette petite tête travaille terriblement, au point de n'avoir goûté que très imparfaitement le repos nocturne, ordinairement si franc chez les jeunes gens, en dépit des déceptions d'ordre sentimental. Un trouble existe dans son esprit, mal défini, sans bases acceptables, mais qui, cependant, la préoccupe presque étrangement : il y a quelque chose qu'elle veut savoir, à tout prix, et, ce qui la désespère, c'est qu'il lui est absolument impossible de définir, de préciser cette chose. Elle a la sensation de subir une sorte de volonté extérieure, de pression inexplicable qui la pousse à chercher... sans savoir quoi. Elle en éprouve une réelle fatigue cérébrale, une contrariété lassante, mais elle ne peut s'y soustraire.

Aussi, quand son oncle, se retournant mécontent, lui demande la cause de son cri inopiné, s'en demande-t-elle la cause à elle-même, et c'est pour ainsi dire toutes seules que ses lèvres répondent :

— C'est... c'est le bandeau de monsieur qui descend.

Et, d'un geste involontaire, elle désigne le tonitruant sculpteur toulousain.

Celui-ci, tout naturellement, porte la main à la vieille soie qui masque ses cicatrices et protège ses regards encore affaiblis, tandis que Verduret s'écrie :

— Mais non, le bandeau de monsieur n'a pas bougé. Ah çà! est-ce que tu deviens folle?

Mais Bertrande a la sensation très nette qu'elle n'est nullement folle et elle ressent de sa question, posée comme malgré elle, une sorte d'apaisante satisfaction. Pourquoi? Elle ne se l'explique pas; mais, de cet incident, l'espèce de vouloir latent qui est en elle s'est précisé : elle est incitée à s'occuper de cet étranger et remarque qu'elle a éprouvé quelque chose d'analogue, la veille, à l'égard du vieux monsieur de la Tour. Elle n'a jamais rien su des théories spirites, sans cela elle n'hésiterait pas à se supposer la proie de quelque mystérieuse influence fluidique.

Pendant ce court moment où l'attention a été fixée sur la jeune fille, une scène toute différente s'est passée derrière elle.

Mr J.-G. Puzzling s'est approché de Mme Flore et lui a dit tout bas :

— Médême!

— Quoi, mylord?

— Je vôlé pàler à vò.

— Eh bien, faites.

— Jé trouvé le mari dé vò, il été stioupide!

Cela dit, James-Gregory s'est éloigné brusquement de la farinière justement ébahie et... c'est tout.

§ IV

LE SYMBOLE

Le sculpteur malchanceux, transformé en guide salarié, reprend de toute la puissante sonorité de son organe généreux d'orateur de Forum :

— Mesdames et messieurs, maintenant que je vous en ai présenté le créateur et ses collaborateurs, je passe à l'examen de l'œuvre.

Il enfle encore la voix — ce qui a pour effet d'attirer autour du petit groupe un cercle sans cesse grossissant de curieux — et s'écrie :

— Qu'est-ce qu'une porte, sinon un initial symbole! Est-ce que l'huis sombre, pesant et rébarbatif d'une prison, tournant en criant sur ses gonds monstrueux, ne hurle pas la géhenne du prisonnier torturé sous les griffes de Mme Thémis? Est-ce que le seuil majestueux des vieux hôtels aristocratiques ne dit pas, par son seul aspect, l'orgueil de race et le souci de dignité distinguée, de sélection hautaine née d'un atavisme plusieurs fois séculaire, chez les hôtels titrés qu'il sépare du *vulgum pecus* peinant sa vie dans la grande ville? Est-ce que la petite entrée coquette des voluptueux séjours de nos hétaïres modernes n'évoque pas à l'imagination du passant, par son luxe à la fois mystérieux et effronté, la prêtresse galante célébrant, en son temple minuscule et soyeux, le culte de l'éternel Eros?...



Verduret est sur les épines... à cause de sa nièce. Il voudrait arrêter les périodes scabreuses du cicerone, mais il a peur, en interrompant, de les souligner maladroitement.

Bèchard hausse rageusement les épaules.

— Au diable le bavard! ronchonne-t-il.

Sa femme ouvre des yeux étonnés et incompréhensifs, et James-Gregory, qui, décidément, entend à merveille le français, pousse un : *Aöh!* plein de sous-entendus.

Heureusement, l'orateur méridional fait brusquement quitter à son lyrisme la pente dangereuse.

— Donc, conclut-il, une entrée étant un symbole, la porte principale d'une Exposition comme celle-ci, grandiose, féerique, merveilleuse, devait être merveilleuse, féerique et grandiose. L'Administration de la superbe Exhibition du Siècle savait bien à qui elle s'adressait, en

confiant l'exécution du magistral symbole à René Binet, car, voyez comme il a fièrement rempli le programme !

« Sa porte, tout d'abord, est une merveille. Destinée à introduire le public — ce sultan autrement exigeant que Schariar — dans un pays de rêve où Paris-Scheherazade égrène, pour lui plaire et l'instruire, mille et un enchantements prestigieux, elle ne pouvait s'habiller d'un style plus conforme à son but que cet hispano-arabe, si coloré, si riche et si élégamment imposant.

« Cette porte est un pur reflet d'idéal, en même temps qu'une tangible allégorie. Voyez son grand arc de façade, du haut duquel sort la proue du navire parisien et qui se coiffe d'une couronne triomphale servant de piédestal à une immense statue de *la Paix dominant la boule du Monde!* N'est-il pas attirant comme un seuil de magie, et ne se sent-on pas comme invinciblement sollicité d'entrer par ces deux exèdres terminés en sveltes minarets et qui, comme deux gigantesques bras chargés de pierreries, semblent vouloir étreindre la foule pour l'enivrer de capiteuse beauté ?

« N'est-ce pas, d'ailleurs, une sensation de beauté chaude, comme celle des houris promises aux croyants, qui se dégage de cette géante architecture de dentelle polychrôme, où s'iradie le soleil et où les énormes cabochons de verre multicolore semble un semis de gemmes précieuses ? Et, encore, nous sommes le matin, et ce n'est pas, on le sait, l'heure triomphante pour les belles. Or, ce chef-d'œuvre d'éblouissements tentateurs a ses heures d'apothéose, comme une troublante coquette ; il faudra revenir le voir à l'instant où le couchant s'empourpre et l'inonde de feux fauves, qui en font une flamme presque irréelle ; il faudra revenir le voir, lorsque, sous le dôme sombre du ciel cloué d'étoiles, il s'allume, étincelle sous les rayons entre-croisés de ses cabochons ; lorsque les phares de ces minarets le baignent de gerbes électriques, c'est alors, surtout, que la merveille devient féerie ! — Maintenant, avançons, je vous prie, pour voir de plus près. »

Le petit groupe, plus que décuplé par l'appoint des nombreux curieux, attirés par la voix tonnante et retenus par l'éloquence colorée du guide, s'ébranle, soumise, au geste de l'artiste.

Verduret, — que sa relative culture intellectuelle met un peu au-dessus du terre à terre d'un simple Bêchard — regarde, tout abasourdi, son cicerone.

— Mâtin! lui dit-il, je ne m'attendais pas, pour dix francs, à m'entendre expliquer les choses en de pareils termes.

— Té, mon bon! répond l'autre avec une ironique bonhomie, cela vous prouve que la société n'est pas précisément aussi bien faite que... eh! sangdis! que mademoiselle, qui, vraiment...

— Monsieur! interrompt prudemment l'oncle.

— Excusez-moi : s'il ne me reste qu'un œil, c'est un œil d'artiste; et, dame! pour lui, la ligne, vous comprenez...

— Encore, monsieur?

Bertrande, qui s'était rapprochée du sculpteur, s'éloigne vivement, toute rougissante, et il semble que cette retraite ne soit pas désagréable au cicerone, qui continue :

— Eh! oui, ça surprend Votre Bourgeoisie, étant donné ma piteuse mine et ma barbe longue, de découvrir, sous le crâne avarié d'un famélique, du savoir, du feu, de la poésie et même quelque chose de mieux que de la faconde? Que voulez-vous? Dans l'Art, nous ne savons pas coter nos produits, et nous donnons, pour dix balles que réclame le traiteur, la même marchandise que pour dix louis.

— Métier de dupe, alors?

— Métier de châtelain... en Espagne. Nous avons des millions dans la tête; comment nous intéresserions-nous à de petits comptes si misérables?

Verduret, homme de sens rassis, ne peut retenir un sourire de pitié.

— Si vous avez tant de millions dans la tête, fait-il, vous devriez bien ne pas les y tenir si étroitement enfermés, ne fût-ce que dans l'intérêt de votre garde-robe.

Le sculpteur, époussetant d'une pichenette sa cravate loqueteuse, riposte, à mi-voix, en dardant drôlement son unique quart d'œil visible sur son interlocuteur :

— Eh! eh! qui sait?... Je les sens, mes millions, qui battent des ailes sous mon chapeau; ils ne tarderont peut-être pas à prendre leur vol!

— Ma foi, dit sincèrement Verduret, je vous le souhaite.

Je devine en vous trop de talents, pour ne pas regretter de voir ainsi la Force s'étioler dans la Misère.

— Cordious! s'écrie le Méridional en éclatant de rire, vous n'êtes pas un bourgeois comme les autres, et je veux récompenser royalement le phénomène. Le jour où mon premier million, encore dans l'œuf, cassera du bec sa coquille, j'entends que vous soyez de la fête!

Décidément, le bohème amuse Verdurel, qui réplique gaillardement :

— Entendu... Mais je suis vieux ; ne me faites pas trop languir!

— Alors, té! dis, ce soir, je mets mon œuf à millions à la couveuse artificielle et... servez chaud!... Mais, mon bon, nous voici à l'entrée du porche, attention!

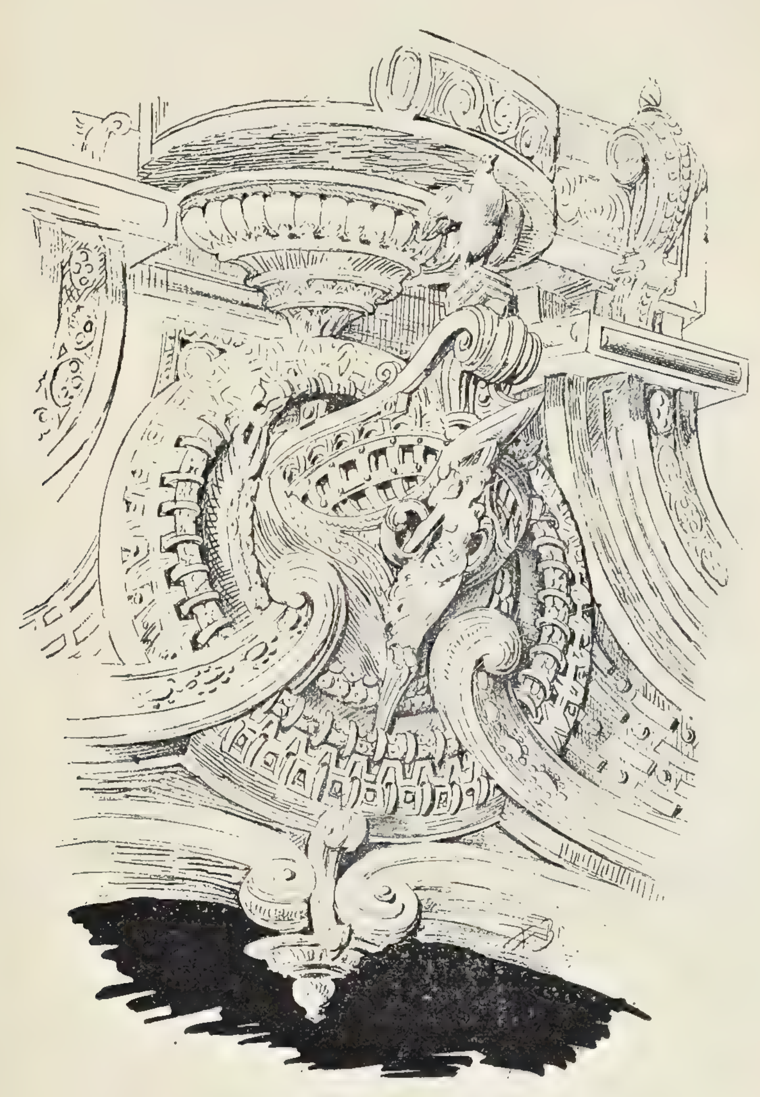
Reprenant sa voix de cicerone et son emphase toulousaine, le bohème lance, à pleins poumons, ces périodes sonores :

— A l'Exposition grandiose de 1900! à l'exhibition hôtesse du monde entier accouru pour admirer... non peut-être sans quelque envie, il fallait une entrée triomphale digne d'elle par l'éclat, par le souci d'art et par la majesté. Il ne convenait plus d'élever quelque portique « pompier », rococo et étriqué; la porte devait être monumentale et susceptible d'être aperçue de tous les points de la capitale, de nuit comme de jour, pour que chacun pût dire, en étendant le bras :

« — Vous demandez où se tient l'incomparable Fête du Travail, de l'Art, de l'Industrie, de l'Humanité, en un mot? Eh bien! ouvrez les yeux et voyez tous le seuil où commence la féerie savante dans laquelle se résume ce siècle, dont l'effort demeurera comme un modèle unique d'activité géniale à travers les âges!

« Admirez comme cette entrée monumentale répond bien au vaste but proposé. Sous son porche, large à la base de 20 mètres, une maison à sept étages glisserait à l'aise, sans crainte d'ébrécher ses cheminées ni même d'épointer son paratonnerre. Sa hauteur totale s'élève à 45 mètres au-dessus du sol. De même, les minarets qui la flanquent, et auprès desquels le vieil obélisque de la place de la Concorde fait, comme vous le voyez, l'effet d'une pauvre petite colonne de monument funéraire. »

— Hum ! monsieur l'artiste, fait Verduret, mis en belle humeur par la faconde intarissable du Méridional, vous n'avez guère d'égards pour les vieillards.



PROUE DU NAVIRE PARISIEN.

— Eh ! capédis, c'est de leur faute ! Pourquoi s'entêtent-ils à vieillir ?

— C'est la loi de la nature, cela.

— Vous savez bien que les lois ne sont faites que pour être transgressées, y compris celles de la nature ! Ce siècle de révolutions se résolvant en politicaille, ce siècle de science s'achevant en prodiges, nous montrent l'inanité des législations qui se contredisent, ainsi que des vérités absolues qui successivement se détruisent.

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias, bougonne Bèchard qui commence à perdre patience.

— Vous êtes paradoxal, monsieur notre révolutionnaire cicerone, observa Verduret.

— Pas le moins du monde ! s'écrie l'homme au bandeau. Je dis que les vieillards resteraient toujours jeunes s'ils voulaient consentir à se rappeler qu'ils l'ont été et ne pas s'ingénier à contrecarrer les idées des jeunes gens, que toute leur prétendue expérience, d'ailleurs, n'arrive jamais à empêcher d'accomplir leurs petits projets.

Bertrande prête une oreille des plus attentives à une théorie qui n'est pas sans flatter ses secrètes pensées. Son oncle s'en aperçoit et, fronçant le sourcil, se hâte de rappeler l'orateur « à la question ».

— Si nous continuons ainsi, dit-il, l'heure du déjeuner nous surprendra avant que nous soyons même entrés à l'Exposition.

— Voilà bien la première parole sensée que vous dites depuis ce matin, Verduret ! appuie Bèchard d'un ton aigre.

Le cicerone s'incline et poursuit.

— Cette porte monumentale couvre 2,800 mètres de terrain. Avançons un peu... Là, c'est bien. Vous vous rendez compte qu'elle est essentiellement formée de trois grands arcs égaux, disposés en triangle, et soutenant une coupole aussi vaste que splendide, où se marient les deux couleurs qui sont, en notre état de civilisation faisandée, les emblèmes des deux puissances qui gouvernent nos sociétés : le fauve de l'or et la pourpre du sang. — L'Or, le Sang ! ces deux mots ne résument-ils pas, pourvu qu'on y mêle un peu de Pensée et pas mal de Génie, l'histoire des bienfaits et des turpitudes de ce siècle ?

— De la philosophie, maintenant ! s'exclame Verduret stupéfait.

— Non, mon *cer :* simplement un point de vue un peu

subtil de symbolisme au sujet de cette œuvre qui en est pleine, comme vous allez le constater. Je vous ai montré la statue de *la Paix,* qui domine le dôme et qui entr'ouvre les bras en signe de bon accueil et de confiant appel aux visiteurs de toutes langues et de tous cuirs. Jetez maintenant les yeux à droite et à gauche de la voûte, sur ces autres statues intérieures.

— Ces statues de femmes ?

— Oui, *cère* madame.

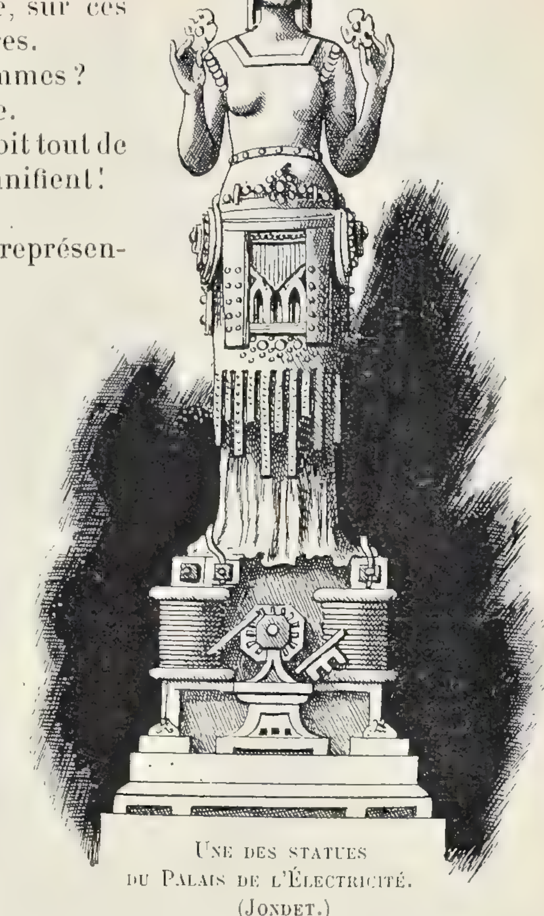
— Oh ! celles-là, on voit tout de suite ce qu'elles personnifient !

— N'est-ce pas, té?

— Bien sûr : elles représentent la navigation sous-marine !

— Hein? fait en sursautant l'artiste.

— Sans doute, explique la meunière avec une imperturbable bonne foi, elles sont toutes couvertes de coques et de ce qu'on voit sur les huîtres et les moules et qu'on appelle, je crois, des madrépores. Elles ont des coquillages collés aux oreilles et aux hanches et en tiennent dans les mains. Elles ont encore leur serre-tête de bain, et les plis raidis de la longue chemise sont transformés en polypiers réguliers. On voit bien que ce sont des noyées qui ont passé longtemps sous l'eau ; ce sont donc des emblèmes parfaits des sous-marins.



Une des statues du Palais de l'Électricité. (Jondet.)

— C'est évident, ma femme a raison, comme toujours, déclare carrément Bèchard.

— Ah! capédious! mon *cer* monsieur, je voudrais que M. Jondet, l'auteur de ces statues symboliques, fût là pour entendre votre dame. Il n'en croirait pas ses oreilles, le *povre!*

— Comment? Est-ce que tu te tromperais, bichette?

Le bohème borgne se tord de rire.

— Non, presque pas! s'écrie-t-il ironiquement. On peut, d'ailleurs, se tromper de ça. Les soi-disant coquillages de leurs oreilles, de leurs mains, de leurs hanches et tous les prétendus madrépores dont elles sont couvertes, sont des lampes à incandescence qui, le soir, rayonnent de mille feux!



FRISE DU "TRAVAIL". (ANATOLE GUILLOT.)

— Alors, ces grandes femmes robustes seraient l'allégorie de?...

— De la déesse de cette fin de siècle, de la captation du fluide qui a bouleversé le monde et auquel cette splendide fête de l'Humanité doit de se transformer, dès le départ du flamboyant Phébus, en un incomparable décor de féerie. Les *noyées* de madame symbolisent : l'Electricité!

— Allons donc! Jamais de la vie! Je m'en tiens à ce que j'ai dit! déclara nettement Mme Flore convaincue.

— Je n'aurai garde de chercher à vous détromper, dit en souriant le sculpteur : les opinions erronées sont les seules dont on ne démorde jamais.

— Très fin, cela, approuve Verduret.

— Quoique je ne sois pas président d'assemblée — heureusement pour mon niveau mental, capédious ! — je me permets de déclarer l'incident clos, et je vous emmène voir les fameuses frises du travail, de M. Guillot, dont le puissant réalisme ne permettra à madame aucun écart d'imagination.

— Celles que nous avons aperçues de chaque côté de l'arc principal, en approchant tout à l'heure de la porte ?



FRISE DU "TRAVAIL". (ANATOLE GUILLOT.)

— Précisément, chacune d'elles se développe en un panneau cintré de 9m50 de long sur 2 mètres de haut et mérite mieux qu'un rapide coup d'œil, car ce sont œuvres de maître. Quel mouvement, quelle vie, dans ces théories empressées d'ouvriers de tous les arts, de toutes les branches d'industrie, venant, armés de leurs outils, de matériaux, de pièces fabriquées, apporter leur part de labeur aux grandes assises pacifiques de l'activité humaine! C'est du mâle et génial réalisme collé, avec un sens d'ironie supérieure, au pied de ce monument tout de rêves, de couleur, de féerie et de symboles. Mais, quel symbolisme dans cette tranche de réalité presque farouche ! Comme cela dit bien aux hom-

mes : « Artistes, poètes, savants, rêveurs de tout acabit, ne vous envolez pas trop haut dans votre orgueil ; la base de la Pensée ailée, c'est la rude Matière ; le ciment qui lie pièce à pièce la réalisation de vos conceptions idéales, c'est l'àcre sueur du travailleur ; génies humains, vous ne bâtirez la gloire de belles œuvres qu'en prenant pour point d'appui la main calleuse et féconde du Peuple ! »

— Bon !... De la politique, à présent ! s'exclama Verduret. Vous êtes donc universel ?

— Il faut bien, cadédis ! puisque c'est l'Exposition, synthétisée en quelque sorte dans son Entrée triomphale, qui parle par ma bouche... ou que, du moins, ma voix indigne essaye de vous dévoiler. Cette porte où passeront races, peuples, riches, pauvres, grands et rois, leur droit à tous d'être, en même temps qu'une œuvre superbe digne des merveilles qu'elle annonce, en même temps qu'une allégorie féerique, une leçon. Méditez ce que voient vos yeux et ce que je m'efforce de faire entendre à vos esprits, et dites si le monument de René Binet ne remplit pas crânement ce triple but ?

L'impatience et la mauvaise humeur de Bêchard, homme pratique qui n'entend pas se payer de mots et perdre son temps à entendre défiler des phrases qu'il estime creuses par le seul fait qu'il ne les comprend pas, commence à prendre des proportions inquiétantes.

— Soit, grogne-t-il, j'admets que cette bâtisse soit quelque chose de très bien — dans son genre, s'entend, parce qu'en somme, à quoi cela sert-il ? — Mais alors, pourquoi ne l'avoir pas plantée carrément sur la place de la Concorde au lieu de la reléguer à un demi-hectomètre, sur cette avenue en bordure de la Seine ?

— Tiens, oui, au fait ! opine Verduret.

— Oh ! les « Philistins ! » s'écrie le cicerone avec une joyeuse colère.

Et, désignant d'un large geste Mme Flore :

— Tenez, sangdis ! voilà madame, par exemple, qui est je crois votre femme, homme sec, noir et aussi antiartiste qu'une malle anglaise...

— Certainement, Mme Bêchard est ma femme... Après ? dit le farinier d'un ton rogue.

— Eh bien, té ! elle a un très joli chapeau, m'ame Bèchard. J'y vois deux coquines de fleurs qui profitent de ce qu'elles sont montées sur tiges d'acier pour s'entre-battre à chaque mouvement de leur propriétaire, ni plus que les roses blanche et rouge d'Angleterre ou que deux Français quelconques s'ils ont la sottise de parler politique.

— Dites donc, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde !

— C'est ce que je fais.

— En bêchant le chapeau de Mme Bèchard !... Un chapeau qui vous a bien coûté sept francs quatre-vingt-quinze chez la première modiste de Corbeil ! Vous sortez indiscrètement de votre rôle, monsieur de Toulouse !

— Té ! j'y suis en plein, au contraire, monsieur de Corbeil ! Puisque vous me faites des questions de sélénite, il faut bien que je tâche de me faire comprendre par apologue.

— Ah bien ! un apologue, maintenant, comme ceux de Verduret, hier, alors ?

— Charmé d'apprendre que votre compagnon porte ce nom verdoyant et use de l'apologue : je puis espérer que lui, du moins, saisira toute la saveur de celui que voici : Je suppose que madame, pour revenir demain à l'Exposition, remplace son délicieux couvre-chef par la tiare du pape, avec sa triple couronne toute constellée de pierres précieuses...

— Ah ! ah ! cette bêtise ! vous voudriez donc qu'on prenne ma femme pour une chienlit ?

— Je ne vous le fais pas dire, capédious !... Vous voyez aussi peu madame se promenant avec la tiare pontificale en tête que le vénérable pontife entrant dans la basilique de Saint-Pierre couronné du chapeau aux coquines de fleurs de Mme Bèchard.

Un éclat de rire général accueille l'idée saugrenue du Toulousain coiffant le Saint-Père d'un chapeau de femme. Mais l'artiste orateur, sans se départir du plus beau sérieux, poursuit :

— Et pourtant, vous ne me direz pas que la tiare ne soit une coiffure d'une toute exceptionnelle somptuosité ?

— Mais qui serait grotesque avec une toilette de femme et en pleine place de la Concorde !

— Là, vous y êtes, cadédis !



LE PETIT PALAIS (FAÇAD



ÉRIEURE). — PREMIER PROJET

— Comment, j'y suis ?

— Eh ! oui, donc ! La tiare étincelante de pierreries, c'est la Porte Monumentale : celle-ci jurerait autant, mise en contact avec la place et ses palais — œuvres du maître Gabriel — que celle-là plantée au-dessus du corsage opulent et de la bonne chaîne de montre en or de votre conjointe. Aussi, grâce à cette adroite reculée de 50 mètres, le merveilleux porche hispano-arabe se disjoint-il de la classique harmonie des statues des villes, des colonnades de l'entrée de la rue Royale et de la grecque perspective de la Madeleine. Cela permet d'admirer sa luxueuse fantaisie orientale en toute indépendance, comme on peut admirer la tiare isolée sous une vitrine, alors qu'elle paraîtrait parfaitement grotesque coiffant les charmes robustes de Mme Bêchard... Le saisissez-vous, mon apologue ?

— Parbleu !... Me prenez-vous pour un imbécile ?

— A Dieu ne plaise !

— C'est heureux. Seulement, à mon tour... je vais vous dire...

Et Bêchard, satisfait de trouver l'occasion de ravaler un phraseur qui l'énerve prodigieusement, déclare :

§ V

L'OGRE AUX CINQUANTE-HUIT BOUCHES

— Tout ça, monsieur l'artiste, c'est *des mots... des mots... des mots!* comme j'ai entendu réciter, l'année dernière, par Sarah Bernhardt, dans un travesti — fait pour elle, sans doute, comme toujours ! — par un nommé M. Shakespeare, auteur danois, je crois...

— Aoh !... Danois, le Grand Will, le glory de la Angleterre, le sioublime auteur de *Hamlet !...*

— Hamlet, c'est ça. C'est un Anglais ?... En effet, il m'a bien semblé reconnaître la prononciation... Enfin, qu'importe ! Toujours est-il que Monsieur notre cicerone ne nous sert que des phrases, quand il n'y a d'intéressant que les faits. Il

ne nous a pas dit, en dehors des dimensions, un mot de ce que je voudrais savoir au sujet de cette fameuse porte.

— Et que désire savoir monsieur Bèchard?

— Des choses pratiques.

— Questionnez.

— C'est ce que je vais faire. D'abord, à combien est-ce que ça peut revenir, une bâtisse comme ça?

— *Très cher*, je vous le dirai plus tard.

— Bigre! pour une construction qui sera jetée par terre avant l'hiver!... Pauvres contribuables! Ce qu'on aurait pu faire de bons et utiles moulins avec cet argent-là! Enfin, passons. Je ne vous demande pas en quels matériaux : on voit suffisamment que c'est de la construction métallique.

— La charpente seule. Le reste est en maçonnerie légère.

— Allons donc!... Il suffit de regarder...

— Pour s'y tromper, car la maçonnerie est partout recouverte de tôles émaillées qui en font un étincelant bijou où sont sertis les cabochons lumineux.

— Au moins, voilà qui est intéressant! Ce que je trouve très bien dans cette machine-là, c'est qu'on peut, en cas de pluie, y attendre à l'abri, avant d'entrer, la fin d'une averse.

— En effet, té... J'avais oublié de vous dire que cette porte a pour objectif d'être un parapluie... un parapluie sérieux, puisqu'il peut défendre deux mille personnes contre les pleurs du ciel, la coupole couvrant cinq cents mètres carrés.

— Moquez-vous de moi tant que vous voudrez. Je prétends que c'est ainsi qu'il faut parler à des gens dont l'esprit ne se nourrit pas que de balivernes. Vous devez bien avoir encore quelque chose à nous dire dans ce sens pratique?

— Une seule, mais qui va vous combler d'aise, mon cer monsieur : c'est la question des guichets, une trouvaille d'ingéniosité *pratique*.

— A la bonne heure : allez-y!

— Vous vous rappelez les fameuses bousculades aux entrées, certains jours, à l'Exposition de 1889?

— Si je m'en souviens! s'écrie Mme Flore. Je me rappelle qu'une fois, à la porte Rapp, j'ai eu assez peur : j'y ai perdu...

— Votre chapeau, je parie, té?

— Non, môssieu : mon mari !

— Aôh!! fait James-Gregory, dont le laconisme, plus éloquent qu'une longue période, lui vaut une œillade toute chargée de miséricordieuse indignation de la part de la coquette farinière.

— Eh bien, continue le cicerone, ce sont des cohues de ce genre que l'architecte devait ici prendre à tâche de rendre impossibles. C'était d'autant plus important qu'une entrée en un point aussi central que la place de la Concorde devait attirer — et attire, en effet — vers cette issue le flot de visiteurs de beaucoup le plus important. Pour n'exposer, dans aucune occasion, les *genss* à s'impatienter au seuil au delà duquel les sollicite une combien légitime curiosité, M. Binet s'est imposé comme problème à résoudre de faire pénétrer par sa porte — temps de contrôler le ticket compris — soixante mille personnes à l'heure.

— Tant que ça?

— C'est un peu plus que n'en peuvent faire arriver en ce lieu tous les moyens de transports, pourtant si nombreux et si perfectionnés, que nous possédons. Pour atteindre ce but, l'adroit architecte a, comme vous voyez, disposé en demi-cercle, un peu en arrière du vaste triangle formé par les trois arches géantes du monument, une série de couloirs destinés à canaliser la foule. Ils sont au nombre de cinquante-huit. Comme il faut environ une minute pour faire passer, une à une, dix-sept personnes devant chaque guichet, les cinquante-huit couloirs engloutissent bien, par minute...

— 17 multiplié par 58, égale 986, c'est-à-dire près de 1,000 visiteurs à la minute ou de 60,000 à l'heure, calcule promptement de tête Bèchard, l'homme-chiffres.

Et il ajoute :

— Ce n'était franchement pas bien malin à établir!

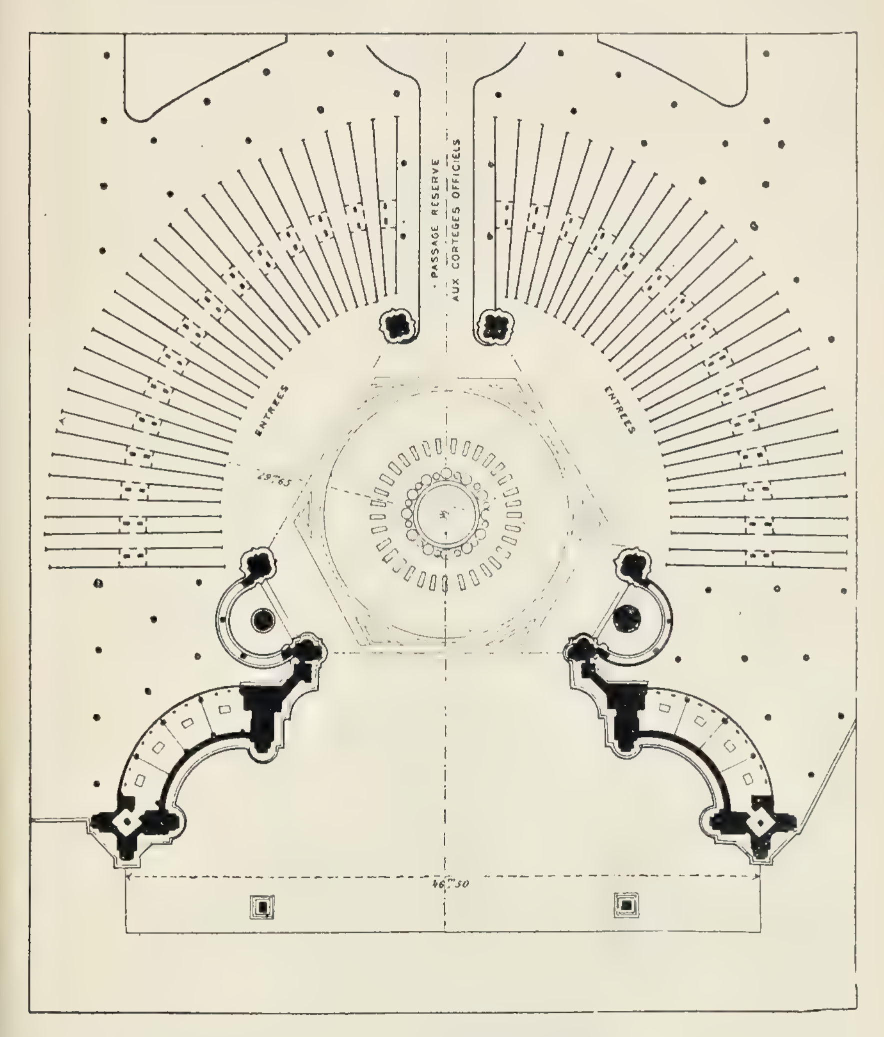
— Vous trouvez, capédious? Eh, té! et les logettes des contrôleurs, autrement dit les guichets, où les mettrez-vous?

— C'est vrai, au fait : vous n'avez parlé que de couloirs libres d'obstacles...

— Justement. Et si vous en bouchez un sur deux pour placer la guérite du contrôleur, vous n'en aurez donc plus

que vingt-neuf de disponibles, correspondant seulement à trente mille entrées à l'heure.

— Je n'avais pas pensé à cela, avoue un peu honteux le farinier.



Plan de la Porte Monumentale.

— L'architecte y a pensé, lui, et voici le truc qu'il a imaginé pour laisser libres ses cinquante-huit couloirs, tout en laissant passer chacun d'eux devant le guichet d'un cerbère administratif : sur deux couloirs voisins, il a donné à l'un

une pente ascendante l'élevant à un mètre, et à l'autre une pente descendante l'enfonçant également d'un mètre. De la sorte, le second passe à deux mètres *sous* le réduit du contrôleur du premier, et chacun des deux passages donne accès à sa file de dix-sept visiteurs à la minute.

— Parbleu ! c'est simple comme bonjour.

— Evidemment; seulement, ainsi que le fameux œuf de Colomb, il « fallait le trouver » !

— Allons, déclare Bèchard satisfait, je vois que votre René Binet a le génie pratique : c'est un grand homme!

— Et voilà comme on vous juge un artiste! gronde le sculpteur au bandeau d'un air menaçant, qui n'est pas sans impressionner quelque peu le farinier, chez qui le sens pratique n'exclut pas une prudente pusillanimité. Et si, cependant, il n'avait pas trouvé son « truc » des plans inclinés, ce *povre* René Binet, il n'en aurait pas moins créé cette entrée triomphale où le souci d'art éclate partout, dans chaque ligne, dans chaque jeu de couleur, dans chaque détail d'ornementation, dans chaque...

— Dans chaque trou, car il y en a des trous dans sa bâtisse : on dirait un écumoir!

— Ah! mordious! comparer à ce vulgaire outil culinaire ces trouvailles de légèreté et du jeu des ombres!... Tenez, misérable Philistin, je ne sais ce qui me retient...

Verduret, posant une main opportune sur le bras de l'artiste outré, interrompt le geste menaçant à l'égard de Bèchard, qui déjà dessine un mouvement de retraite derrière sa femme.

— Monsieur, dit-il, vous vous oubliez!

— Oui, vous avez raison. Entrons et allons causer du Petit Palais. C'est moins excitant et... ça vaudra mieux.

Il s'élance — et le petit groupe à sa suite — vers un des passages aboutissant aux logettes de contrôle, lesquelles sont en bois colorés et vernis, et surmontées des pavillons triangulaires aux couleurs de toutes les puissances prenant part à la grande Exposition du siècle.



CHAPITRE II

LE PETIT PALAIS

§ Ier

CONFÉRENCE... AU PAS DE CHARGE

Le passage à la file au tourniquet d'un des guichets a forcément séparé nos cinq visiteurs et leur guide de la cohorte grossissante de curieux empressés à profiter des explications données.

Notre Méridional n'a évidemment nul désir de voir se reformer ce cercle d'auditeurs... gratuits, car, la porte franchie, sans attendre même que l'Anglais, qui par extraordinaire est en queue de la petite colonne, ait fait contrôler son ticket, il s'engage à grandes enjambées sous les arbres de la superbe avenue intérieure que forme le Cours-la-Reine.

Verduret, qui a passé après lui, est obligé de faire quelques pas en courant pour le rejoindre; ce qui, entre parenthèses, fait exécuter à son obésité une danse du ventre... qui ne prétend nullement être une réminiscence de 1889.

En raison de la vivacité imprévue d'allure de son guide, le petit groupe, jusqu'alors compact, se trouve fractionné comme suit :

En avant, le Toulousain et Verduret.

A une vingtaine de pas en arrière, Bèchard et la gentille Bertrande.

Enfin, à une vingtaine d'autres pas, la rondelette Mme Flore, qui se hâte, en soufflant, au rythme tintinnabulant des fleurs à hautes tiges de son inénarrable chapeau, et que rejoint, en quelques foulées de ses longues jambes, le rubescent James-Gregory Puzzling.

Le couple central de hasard eût facilement rallié le couple de tête, étant donné l'alerte maigreur de Bèchard et la souple jeunesse de Bertrande, si celle-ci n'eût voulu profiter de cet isolement momentané.

— Monsieur Bèchard! dit-elle.

— Ah ça! grogne celui-ci sans répondre, est-ce qu'il va longtemps nous faire courir ainsi? Nous prend-il pour des lapins de garenne?

— Monsieur Bèchard! appelle de nouveau et encore en vain la jeune fille.

— Jamais ma femme ne pourra suivre à ce train-là! Bichette va se perdre.

— Rassurez-vous, notre Anglais est derrière; il la remettra dans le bon chemin.

— Avec ça que ce m'est une garantie: un homme qui bafouille à peine quelques mots de français!... D'ailleurs, ça m'humilierait de devoir un service à un de ces représentants de l'ennemi séculaire qui a brûlé Jeanne d'Arc! Attendons ma femme.

— Pas tout de suite, monsieur Bèchard. Répondez-moi auparavant.

Elle prend le bras du noir farinier et l'oblige à maintenir sa marche rapide.

— Vous répondre? Je veux bien, fait docilement Bèchard. Mais à quel sujet, petite Bertrande?

— A propos de notre guide.

— En voilà un affreux borgne qui m'horripile avec ses tirades de l'autre monde et son abat-jour de soie!

— Dites-moi. Est-ce que vous croyez qu'il soit réellement blessé?

— Parbleu!... En voilà une question! Ce n'est pas pour poser à l'Adonis, je présume, qu'on s'affuble de loques à effaroucher les moineaux.

— Il l'a dit lui-même et... Vous avez raison, fait, pensive, la nièce de Verduret.

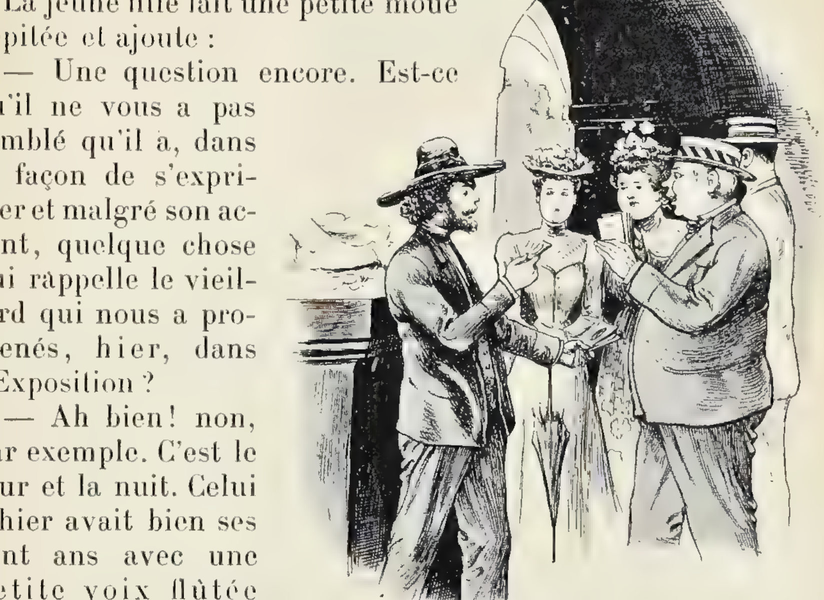
Aussitôt elle reprend :

— Est-ce que tous ses « sangdis », ses « capédious », tout ça, c'est bien du toulousain?

— Sans doute, puisqu'il les emploie et qu'il est de Toulouse. D'ailleurs, je suis allé une fois vers le Midi, plus bas qu'Orléans, et j'ai très bien reconnu l'accent.

La jeune fille fait une petite moue dépitée et ajoute :

— Une question encore. Est-ce qu'il ne vous a pas semblé qu'il a, dans sa façon de s'exprimer et malgré son accent, quelque chose qui rappelle le vieillard qui nous a promenés, hier, dans l'Exposition ?



— Ah bien! non, par exemple. C'est le jour et la nuit. Celui d'hier avait bien ses cent ans avec une petite voix flûtée de chapelle Sixtine, tandis que ce gaillard-là n'a pas la trentaine et est doué d'une voix de taureau. Où diable prenez-vous ces idées absurdes?

— Je ne sais. Je sens bien que c'est ridicule, mais...

— Attendons ma femme. Ça sera plus *pratique* que de parler pour ne rien dire.

Et Bèchard s'arrête, obligeant également à s'arrêter Bertrande, qui tout bas murmure, avec un froncement de sourcil entêté :

— C'est égal, il faudra que je trouve un moyen... car c'est plus fort que moi!... Il y a quelque chose... qu'il *faut* que je sache.

A l'arrière-garde, au moment où il a rejoint Mme Flore, Puzzling lui a dit :

— Aoh! jé été content.

— Moi, je suis déjà essoufflée.

— Enfin, jé été toute seul avec vò!

— Par la faute de ces égoïstes qui courent devant, de ces grossiers qui n'ont pas le moindre égard pour une femme... de mon importance!

— Médème!

— Quoi, milord?

— Quoi pensez-vous qué jé été?

— Mais... Oh! que j'ai chaud!... Mais... un gentleman... que... qui...

— No!

— Ah! ah!

— Jé été autre chose.

— Allons donc!... Je savais bien que j'avais raison!... Oh! quelle course!... J'en ferai une maladie... Alors, vous avouez?

— Yes, jé avoué... mais à vò toute seule.

— Parce que vous avez compris... que je vous devinais?

— Aòh! vò parlé comme un onguent.

— Hein?

— Cela qué vò disez, il a été un baume pour mòa.

— Ah bien!... Ainsi, votre réunion à nous, à la Tour et à l'hôtel?

— Il été dans le plan de mòa... Et le càose, c'été vò!

— Pas un mot de plus, milord. Il conviendrait que je rougisse, et je ne pourrais pas... A marcher comme ça, je suis déjà, je le sens, comme une pivoine.

— Aòh! pivoine!... Jé aimé très beaucoup!

— Suffit, j'ai compris... et voilà mon mari... Silence, je vous en conjure!

L'instant d'après, en effet, les époux Bèchard, Bertrande et Puzzling sont réunis.

De leur côté, Verduret et le guide se sont arrêtés et, sur un geste d'appel du manufacturier retiré, le groupe est bientôt au complet.

— Mesdames et messieurs, fanfare l'artiste montmartrois, maintenant que nous sommes débarrassés de la cohue, je reprends mes fonctions... mais, en marchant, si vous le voulez bien, vers le Petit Palais, qui nous attend.

Le groupe se remet en route, sans hâte, mais trop vite

encore au gré de Mme Flore qui, s'épongeant d'une main, se cramponne de l'autre au bras de son mari, tout en pensant :

— Comme c'est amusant, alors qu'on se sait remarquée par un milord, de se voir transformée en fontaine ! Pour sûr, j'y perdrai dix livres... et peut-être l'estime de l'Angleterre !

Mais l'homme au bandeau poursuit :

— Avant de commencer la visite des palais, il faut que vous sachiez que, lorsqu'il a été décidé d'englober les Champs-Elysées dans l'Exposition, il a été question d'y conserver le Palais de l'Industrie, lequel, vous ne l'ignorez pas, n'était autre que celui de la première de nos expositions internationales, celle de 1855.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas gardé ?

— D'abord parce que, très bien construit pour l'époque, en un temps où l'on s'inquiétait assez peu de la décoration et de l'effet extérieurs, il n'était vraiment plus digne de faire partie de l'ensemble prestigieux de la grande attraction de 1900. Et puis, si utilisé qu'il ait été, quelque grands services qu'il ait rendus, les expositions et les fêtes se répétant sans cesse, il était devenu trop petit pour les usages multiples auxquels on l'avait successivement approprié. On a donc décidé de le remplacer, non plus par un seul palais, mais par deux, placés en bordure de la nouvelle avenue Nicolas II, qui est le complément nécessaire du pont Alexandre III. On a donc construit un petit palais et un grand.

— Oui, nous avons vu cela, hier... La fameuse perspective.

— Je reconnais bien là, té ! mon expert centenaire. Nous allons d'abord nous occuper du Palais Girault.

— Girault ?...

— On désigne ainsi le Petit Palais, du nom de son très habile architecte. Et, tenez, *cers* mesdames et messieurs, un mot de cet homme de haute valeur. D'abord, voici son portrait... Gardez-le, j'en ai de rechange.

— Comme pour M. René Binet, alors ?

— Et tous les *oltres*.

— Il faut que vous les achetiez, cependant, et je ne voudrais pas...

— Cette délicatesse vous honore, mais rassurez-vous : j'ai, pour satisfaire mes clients, passé un traité avec le photographe.

Ce disant, il tire un papier de la poche de son veston et, le consultant du regard, reprend de sa voix éclatante de diseur de boniments :



M. GIRAULT

ARCHITECTE EN CHEF DES PALAIS

— Etonnante, superbe, la carrière de cet architecte qui déploie autant d'amabilité dans ses rapports avec quiconque que d'artistique savoir dans l'exercice de sa profession. M. Charles Girault est né à Cosne, département de la Nièvre, le 29 décembre 1851...

Aussitôt Bèchard additionne.

— Ce qui fait, dit-il, qu'il a quarante-huit ans.

— Aussi vrai que deux et deux font quatre, ô nouveau Pascal ! — Enfant de ces bords de la Loire qui sont le Behescht, le Walhalla de l'architecture...

— S'il vous plaît ?

— C'est vrai, pardon, monsieur Bèchard !... Je veux dire : le paradis de l'architecture. M. Charles Girault est entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1873. Dès lors, prix et médailles prennent pour cible son jeune front glorieux. C'est, en 1875, le prix Achille Leclère et plusieurs médailles ; en 1879, le second grand-prix de Rome et le prix Rougevin ; en 1880, le Grand-Prix de Rome.

— Il n'a pas fait de fugue comme M. René Binet, lui ?

— Non, monsieur Verduret. Il a laissé en Italie de beaux souvenirs, tels que la restauration de l'Arc de Titus, de la Plazza d'Oro Villa d'Adrien, le relèvement du tombeau de Mastino II della Scala, à Vérone... Mais je reprends la liste



LE PETIT PALAIS FAÇADE PRINCIPALE



M. INJALBERT

des succès : en 1884, seconde médaille au Salon, et nommé, l'année suivante, auditeur au Conseil général des Bâtiments civils, et inspecteur des dits bâtiments — Bibliothèque nationale — en 1886. Alors, il s'occupe activement de l'Exposition universelle de 1889.

— Aurait-il été déjà un des « Grands ouvriers » de l'Exposition du Centenaire ?

— Un des bons ouvriers, en tout cas, monsieur Verduret.

« Il y eut, d'abord, un projet primé ; y présenta un projet de transformation des rives de la Seine ; y fut chargé de la construction du Palais de l'Hygiène... »

— Ah ! ah !..... Merci, continuez votre résumé biographique, je vous prie.

— En 1888, première médaille au Salon et... palmes académiques. En 1891, nommé architecte des Bâtiments civils — Bibliothèque Sainte-Geneviève. — En 1893, lauréat de la Société centrale d'Architecture privée. Puis, membre du jury de la section d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts. En 1896, nommé membre du Conseil général des Bâtiments civils. C'est cette année-là qu'il construisit le superbe tombeau de Pasteur, à l'Ins-



M. PEYNOT
(Cliché LUMIÈRE.)

titut créé par ce grand honnête homme et sublime savant, gloire de la France et bienfaiteur de l'humanité. Enfin, Charles Girault, qui a construit tant de beaux immeubles dans Paris — entre autres le délicieux hôtel de Mlle Eames, place des Etats-Unis, et l'artistique maison de l'avenue Henri-Martin, dans laquelle il s'est réservé un appartement — est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1897.

— Et... au sujet de ce Petit Palais des Champs-Elysées?

— J'y arrive et vous allez voir comment il a mérité d'être, de plus, nommé architecte *en chef* des palais que nous allons visiter. Vous ne savez sans doute pas que, dès 1894, un concours a été ouvert au sujet des dispositions générales concernant cette Exposition de 1900?

— Si fait. Cet excellent centenaire nous l'a dit hier.

— Eh bien, dans ce concours, M. Charles Girault a enlevé la première prime. De plus, dans le concours de 1896 au sujet de la construction, adoptée en principe, des deux palais, il a obtenu : 1° Une première prime pour ses plans du Petit Palais; 2° une quatrième prime pour son projet de Grand Palais. En conséquence, il s'est vu attribuer tout naturellement la construction du Petit Palais.

— En raison de sa première prime de 1896...

— Et la haute main sur l'ensemble des palais...

— En raison de son autre première prime sur les dispositions d'ensemble.

— Monsieur Verduret, vous raisonnez comme un dieu!

— Peuh!... avec mon petit bon sens, tout bonnement, dit Verduret, intimement flatté.

— Maintenant, té! reprend le Montmartrois, passons à ses collaborateurs. Pour aller plus vite — car nous voici à la nouvelle avenue Nicolas II, c'est-à-dire presque arrivés — je vous remets en bloc les photographies de tout un lot de sculpteurs d'élite ayant concouru à l'ornementation artistique du Petit Palais et dont je vous signalerai les belles œuvres au passage. Vous trouverez au bas de chacune d'elles une rapide note biographique qui m'évitera de dépenser inutilement ma précieuse salive et de... trop ennuyer madame.

— Quoi!... vous nous donnez encore ces photographies? fait Verduret, stupéfait. Mais, il y en a au moins...

— Une dizaine, té! sans plus : MM. Injalbert, Fagel, Hugues, Peynot, Convers, Ferrary, Lefeuvre, Lemaire, de Saint-Marceaux et Desvergnes. Vous n'aurez, une fois rentrés à l'hôtel, qu'à les disposer en rond sur le tapis de votre guéridon pour former un bouquet à la gloire de l'Ecole, chaque fleur en exhalant, comme il convient, un parfum *sui generis* de Grand-Prix de Rome.

— Mais, insiste Verduret, c'est là, de votre part, un cadeau qui dépasse le modeste salaire... que je suis maintenant honteux de vous avoir fait accepter.

— Eh! capédious! ne faites pas tant de cérémonies et prenez. Avant d'être votre cicerone, je suis artiste, et un artiste ne s'arrête pas à de misérables calculs de gros sous.

— Je ne veux pourtant pas que vous fassiez avec nous un marché ruineux. Vous me permettrez d'arrondir vos honoraires de façon à...

— Pardon, interrompt l'intéressé Bêchard. Cela regarde la bourse commune. Quand on consent un contrat, on doit prévoir ses frais généraux. Les affaires sont les affaires, que diable!

— Yes : *business are business!* appuie Puzzling d'un ton hypocrite, en louchant fortement du côté de la grassouillette M[me] Bêchard.

— A la bonne heure, donc!... Voilà parler! déclare le sculpteur... avarié, dans un éclat de rire dont l'apparente bonhomie masque quelque peu d'âpreté ironique. Si j'ai été un sot, té! ces messieurs n'en peuvent pas être rendus responsables. Ne parlons donc plus de cela, mon cer monsieur Verdure.

— Ver-du-ret.

— Pardon, le T m'est resté dans la gorge. Souffrez donc que je poursuive mes discours et, au besoin, mes générosités... si le cœur m'en dit.

— Pourtant...

— Ah! pas un mot de plus... ou je vous lâche, mon bon. Si je dois en être de ma poche, j'en veux pour mon argent!

— Drôle de corps! murmure le manufacturier retiré.

— Nous sommes tous comme ça, nous autres artistes, et il faut nous prendre tels que nous sommes, proclame fièrement le sculpteur, qui a entendu.

— Ça ne m'étonne pas, alors, que presque tous ces artistes soient des meurt-de-faim : ils ne savent pas compter ! s'écrie le maître de moulin.

— Et, le calcul, selon vous, mon cer monsieur ?...

— C'est la base des sociétés, des états, de la famille... et des fortunes particulières, proclame solennellement Bèchard. Toute la moralité de la vie tient dans ces cinq mots : deux et deux font quatre. Voilà mon opinion !

— Et dire que c'est avec cette opinion-là que tant de bons bourgeois jouent au pari mutuel et se culottent dans les mines d'or ! Deux et deux font cinq plus souvent que quatre, croyez-moi, mon cer monsieur Pratique ! riposte, railleur, le singulier bohème.



M. MAURICE FERRARY

— Je... ne comprends pas, fait avec dignité le farinier.

— Alors, laissez-moi parler. C'est d'autant plus mon tour que je ne suis ici que pour ça... Vous y êtes tous, n'est-ce pas ?

— Allez ! encourage en souriant Verduret, que les saillies du Toulousain et les airs rogues de Bèchard réjouissent également.

— Oh ! mille capitoles ! commence le méridional bohème, que je n'oublie pas, parmi les collaborateurs de M. Girault, de vous parler du plus direct de tous, c'est-à-dire de son premier inspecteur, M. Ollivier, un travailleur hors ligne et le bras droit du patron. Un bel artiste, ce jeune homme de trente ans, presque Parisien, étant natif de Soisy, en Seine-et-Oise. Il est un des meilleurs élèves de MM. Daumet et Esquié, et, en même temps que sa majorité, enlevait, en 1890, le prix Labarre. J'ajouterai que toute ou partie de sculpture dite d'ornementation a été exécutée, sous l'attentive direction du fameux spécialiste M. Germain, par quarante sculpteurs ornemanistes, soit appartenant à son atelier, soit indépendants... Mais, assez causé sur les *genss* : par-

lons de l'œuvre, puisque nous voici arrivés en face du porche.

— Ouf! ce n'est pas trop tôt! s'exclame Mme Flore. Je suis quasiment en fondue et j'ai les jambes qui me rentrent dans le corps!

Le guide la regarde d'un air narquois et ouvre la bouche... sans doute pour lui décocher quelque impertinence de rapin; mais son regard rencontre celui de Bertrande et... il réprime son accès imminent d'humeur gouailleuse.

La jeune fille a l'intuition soudaine d'un vague pouvoir exercé par elle sur cet esprit moqueur, et un fugitif éclair de ses prunelles exprime l'instinctive satisfaction qu'elle en éprouve. Mais, à son secret dépit, cette lueur a dû échapper à celui qui l'a causée, car il a déjà repris son attitude et son ton exagéré de montreur de phénomènes, et s'écrie :

§ II

EN PLAN!

— Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le Petit Palais des Beaux-Arts. Ce très jeune seigneur, qui vient de naître au monde des monuments en costume d'artistique gala, est le produit d'une gestation de deux ans et demi à peine, car le premier acte de sa conception matérielle remonte exactement au 7 octobre 1897. C'est ce jour-là qu'a été ouverte l'initiale tranchée dans l'axe du futur palais. Le fait est consigné sur le livre de bord de M. Girault.

— Un livre de bord, tenu par un architecte? Qu'est-ce que vous dites donc là?

— Parbleu! grogne Bèchard, qui a à se venger d'avoir été, ainsi que sa femme, le trop souvent point de mire de la verve railleuse de l'artiste-cicerone, monsieur parle tant qu'il finit par ne plus bien savoir ce qu'il dit.

— Vraiment, mon cher auditeur? riposta le tonitruant Montmartrois. Eh bien, té! faites-moi donc le plaisir de me dire comment on doit nommer un registre sur lequel l'au-

teur de ce beau monument a eu l'excellente idée de faire noter, jour par jour, la marche et les incidents de la construction ?

— C'est malin !... Un agenda !

— Comme en tiennent les cuisinières, alors ?

— Tiens ! puisqu'il contient les détails de sa cuisine architecturale !

— Oh ! sangdis ! je suis battu. Vous avez un genre d'esprit qui doit rendre Mme Bèchard bigrement fière de son mari !

Mme Flore contemple, avec un étonnement naïf son farinier, qui se carre sous l'éloge. Puzzling fait la grimace et darde sur le guide un regard hostile.

Mais, Verduret :

— Excusez-moi, si je vous rappelle à la question, mais...

— Brigadier, vous avez raison ! Mesdames et messieurs, je ne m'attarderai pas à vous faire, en longues phrases pompeuses, l'éloge de ce Palais. Il me faudrait, pour cela, entrer dans des détails d'étude technique qui paraîtraient fastidieux à vos entendements mal préparés de profanes. D'ailleurs, ce Petit Palais, comme, du reste, son grand voisin d'en face, étant destiné à durer, ont dû être conçus dans un style classique qui ne permettait pas ces envolées de fantaisie qui frappent l'œil des foules. Il me suffira, avant de vous le faire voir en détail, de vous dire de ce morceau d'architecture qu'il est bien, très bien, même...

— Sans réticences ? insinue Verduret.

— Ah ! ah ! té, je vous vois venir... Vous laissez percer le bout de l'oreille, mon bon !

— C'est-à-dire ?...

— Qu'une fois rentré dans votre patelin, vous ne seriez pas fâché de faire votre connaisseur aux yeux étonnés et respectueusement admiratifs de M. le curé, de M. le receveur, enfin des partenaires accoutumés de votre whist, en piquant au bon moment votre pointe critique...

— Eh, dame !... Comme je disais hier à mon ami Bèchard : je n'entends pas admirer en bloc, quitte à m'extasier, comme un bon imbécile, sur quelque grosse bévue... qui, étant peut-être détaillée, quelque beau matin, tout au long dans le journal, ferait sourire de mon admiration incompétente.

— Oh ! ce n'est pas un homme comme M. Girault qui aurait pu se rendre coupable de quelque grosse erreur!

— Je me contenterais d'une petite, d'une toute petite, même.

— Té, le gourmet! Il vous faut à tout prix votre petite critique ? Soyez satisfait, donc. Vous voyez cette balustrade qui court, là-haut, le long des combles... qu'elle coupe en deux, assez...

— Peu heureusement, il me semble?

— C'est cela : il eût été mieux, soit de les dissimuler entièrement, soit...

— De les laisser voir complètement ?

— Oui. Et puis les coupoles, un peu lourdes, qui pèsent sur l'édifice.

— Mille fois merci. Je pourrai maintenant glisser dans la conversation ma petite note, sans en avoir l'air. Quant au reste !...

— C'est très bien, comme je vous l'ai dit.

— Le style?

— Ma foi, un peu composite... Mettons que ce soit, avec ses colonnes d'ordre ionique et ses dômes, du style Renaissance modernisé.

— Bon. L'ensemble, à présent?

— Le plan est d'une grande simplicité et parfaitement compris. L'édifice. . Mais, pardon : j'aperçois là-bas quelqu'un que j'attends, et...

Sans autre explication, l'homme au bandeau de soie rapiécée quitte brusquement le petit groupe de ses auditeurs et s'élance vers un monsieur de taille médiocre, mais de tenue correcte et d'allures très distinguées, qui vient de paraître sous le porche, un gros rouleau de papier à la main.

— Et, dit Bêchard comme achevant la phrase laissée en suspend, notre fameux guide nous laisse bel et bien en plan.

— Je ne puis le croire, oppose Verduret, quelque peu dérouté, cependant, par la fugue inattendue du Toulousain.

Et il explique :

— C'est un original, aux manières fantasques, sans doute, mais...

— Parlons-en de ses manières, elles sont jolies!

— Et son langage! appuie Mme Flore, il est d'une impertinence!

— Voyons, chère madame, parce qu'il a un peu plaisanté la querelle des deux roses de votre chapeau?

— Ce sont attaques déplacées qu'une femme ne pardonne pas. Et vous-même, vous a-t-il assez traité de Philistin, comme mon mari, d'ailleurs!

— Moi, j'ai trouvé cela drôle.

— Pas moi! déclare Bèchard d'un ton grinchu.

— Il m'amuse.

— Moi, il m'assomme, avec sa blague et son accent. C'est un insupportable bavard et, puisqu'il nous fausse compagnie, en mal élevé qu'il est, profitons-en pour nous priver de son compagnonnage.

— Mais il nous a donné des renseignements très intéressants.

— Si peu!...

— Et toutes ces photographies dont j'ai les mains pleines...

— Eh bien, maintenant que nous les avons...

— C'est cela, nous ne l'attendrions pas, ne fût-ce que pour acquitter ce que nous lui devons.

— Il n'avait qu'à ne pas nous lâcher!

— Bèchard, ce ne serait pas honnête.

— Eh bien, Verduret, restez à faire le pied de grue, puisque vous êtes si peu susceptible Nous, nous allons visiter le Palais, n'est-ce pas Bichette?

— Sûr, mon gros!

— Attendez, le voici qui a l'air de se disposer à revenir vers nous.

— Tant pis!

— Tiens, Bertrande, dit Verduret, débarrasse-moi de ces portraits, que nous regarderons ce soir à loisir.

— Où voulez-vous que je les mette, mon oncle?

— Comment, tu n'as pas pris le sac noir?

— Je m'en suis bien gardée. Je n'entends pas que l'on puisse, parmi la foule, faire de moi le commissionnaire involontaire de billets anonymes... Oh! ne prenez pas cet air contrarié, mon oncle; rendez-vous compte que si je continue à me prêter au rôle de bureau de poste ambulant, ce

sera un bien mauvais moyen de forcer votre mystérieux correspondant à montrer enfin son visage, s'il veut vous faire parvenir d'autres avis.

— Pas mal imaginé. Mais tu es une petite masque.

— Moi ?... Parce que je suis curieuse de découvrir le mot de l'énigme ?

— Parce que, au contraire, tu as jusqu'ici singulièrement bien joué l'indifférence à ce sujet. Pourquoi cacher une curiosité légitime et que nous partageons tous ?

— Laissez donc, mon cher Verduret. Est-ce que jamais personne expliquera les fantaisies des femmes ? déclara Bèchard du haut de sa sagesse.

Le retour de l'artiste-cicerone met fin à cet interrogatoire que la jeune fille paraît fort heureuse d'esquiver. Il brandit le long rouleau de papier aperçu, l'instant d'avant, dans la main du personnage qu'il est allé retrouver, et s'écrie en approchant :

— Mordious, je les tiens !

— C'est comme ça, gronde Bèchard, que vous nous laissez en plan ?

— Sans plans ? Vous faites des mots, mon bon. Vous n'êtes plus sans plans, maintenant, puisque je les apporte.

— Les plans... du Petit Palais ? interroge Verduret en ouvrant de grands yeux.

— Oui, donc. Je les avais fait demander par un ami au secrétaire de M. Girault, que je savais ici ce matin, et cet aimable M. Monestier de Lonne, qui est l'obligeance et la courtoisie en personnes, est, ainsi que vous l'avez vu, venu lui-même me les apporter.

Seul parmi nos visiteurs, Verduret n'est pas trop surpris. Quant aux époux Bèchard, ils éprouvent aussitôt pour le bohème cette instinctive déférence que ressent tout bourgeois de France pour ceux à qui un « fonctionnaire » témoigne des égards. Le Français est tellement habitué à se laisser docilement rabrouer par quiconque détient une parcelle de la despotique « puissance administrative », que ceux en faveur de qui l'ordre arbitrairement admis des choses semble renversé s'élèvent, à ses yeux, au-dessus du commun des mortels... Et l'on ose prétendre que ce peuple des Gaules est difficile à gouverner !

— Ces plans, continue le Toulousain, je voulais les posséder à votre intention. En y jetant les yeux, vous comprendrez tout de suite les données principales du Palais, et puis, cher monsieur Dupré... non, Dugazon... Eh! je me trompe encore!... Verdure... Verduret!... J'y suis... Ils resteront dans vos archives comme un souvenir de votre visite.

— Comment, c'est pour moi?

— Parbleu, té!

— Vous me comblez... Je... je les ferai encadrer!

— Bravo, donc!... Ils en valent la peine. Comme vous voyez, il y en a deux : celui du soubassement et celui de l'étage principal. Té! mademoiselle, aidez donc monsieur votre oncle à tenir ce dernier développé pendant que je vais vous expliquer, en quelques mots, l'édifice... C'est cela ; vous êtes aussi aimable que jolie. Maintenant, approchez les *ottres*, et écoutez.

§ III

QUELQUES PROPORTIONS

D'un ton de forain fustigeant de sa baguette la toile où s'étale l'image de quelque femme colosse, l'homme au bandeau noir explique :

— Ce Petit Palais, ainsi que vous vous en rendez ici compte à première vue, a la forme d'un trapèze régulier. La grande base, qui forme façade principale sur cette avenue Nicolas II, a 129 mètres. La petite base du dit trapèze, c'est-à-dire la façade postérieure donnant du côté de la place de la Concorde, a 81 mètres. Chacune des faces latérales, ayant vue, l'une sur l'avenue des Champs-Elysées, l'autre sur le Cours-la-Reine, a 90 mètres. L'axe, c'est-à-dire la profondeur de la façade principale à la façade postérieure, est de 83 mètres. Cela nous donne une superficie de... Eh! té! monsieur Bèchard, j'attends?

— Quoi?

— Le chiffre de mètres carrés. Pour un calculateur comme vous, c'est une bagatelle.

— Mais...

— Allons, voyons, la demi-somme des bases, multipliée par l'axe...

— Môssieu, vous vous moquez de moi; je ne sors pas de l'École Polytechnique.

— Je m'en aperçois; vous renâclez pour un pauvre petit calcul qui serait un jeu pour un enfant de douze ans.

— C'est intolérable! On vous paie pour donner des explications et non pour prendre ainsi les gens à partie!

— Excusez mon travers; mais quand j'entends émettre des aphorismes, comme vous l'avez fait tout à l'heure, à propos du calcul « base des sociétés et moralité de la vie », je ne puis résister au plaisir d'y donner, à l'occasion, mon petit coup de bêche. Vous prétendez que tout repose sur les chiffres... Avouez, mon bon, qu'en ce qui vous concerne, la base est un peu fragile, et que ce serait vous amoindrir vous-même que de vous restreindre à vos propres théories.

— Réponds-lui, ne te laisse pas humilier, dit tout bas Mme Flore à son mari.

— Comment veux-tu; je ne sais pas.

— Toi?... Je te croyais si fort sur les comptes!

Derrière Mme Flore, une voix éclate tout à coup :

— Seurfèce : huit maïles and sept cents mètres querrés, dans le environ.

— Ah! pendez-vous, mon cer monsieur : John Bull, il vous a dégoté!

Mme Flore sourit à l'Anglais, qui lui dit aussitôt à mi-voix :

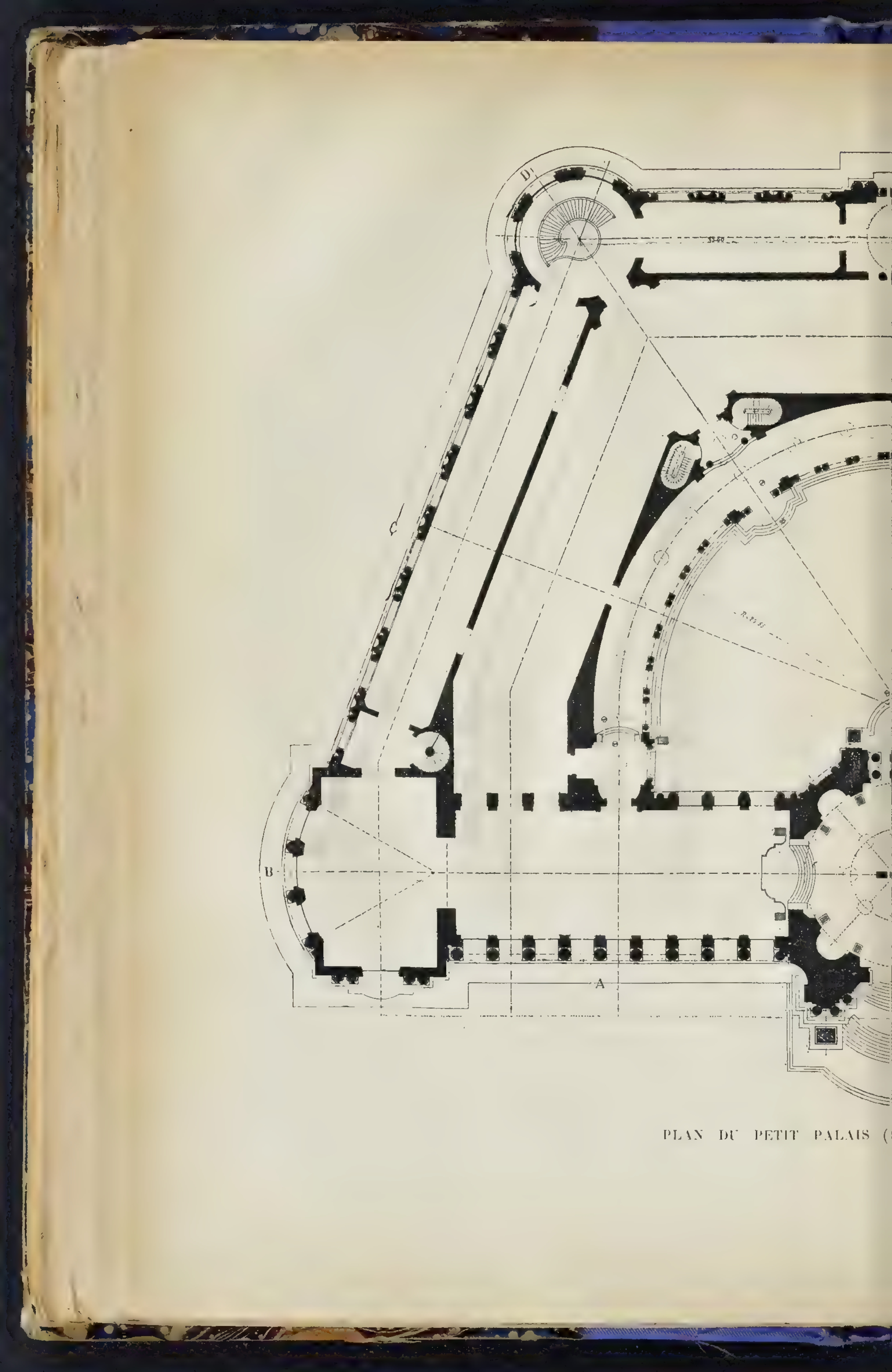
— Yes; votre mèri été très biaucoup iguenorante.

Bèchard pâlit et crispe les poings. C'est désormais de la haine qu'il professe pour le damné Toulousain. Tout peut se pardonner, sauf une blessure d'amour-propre.

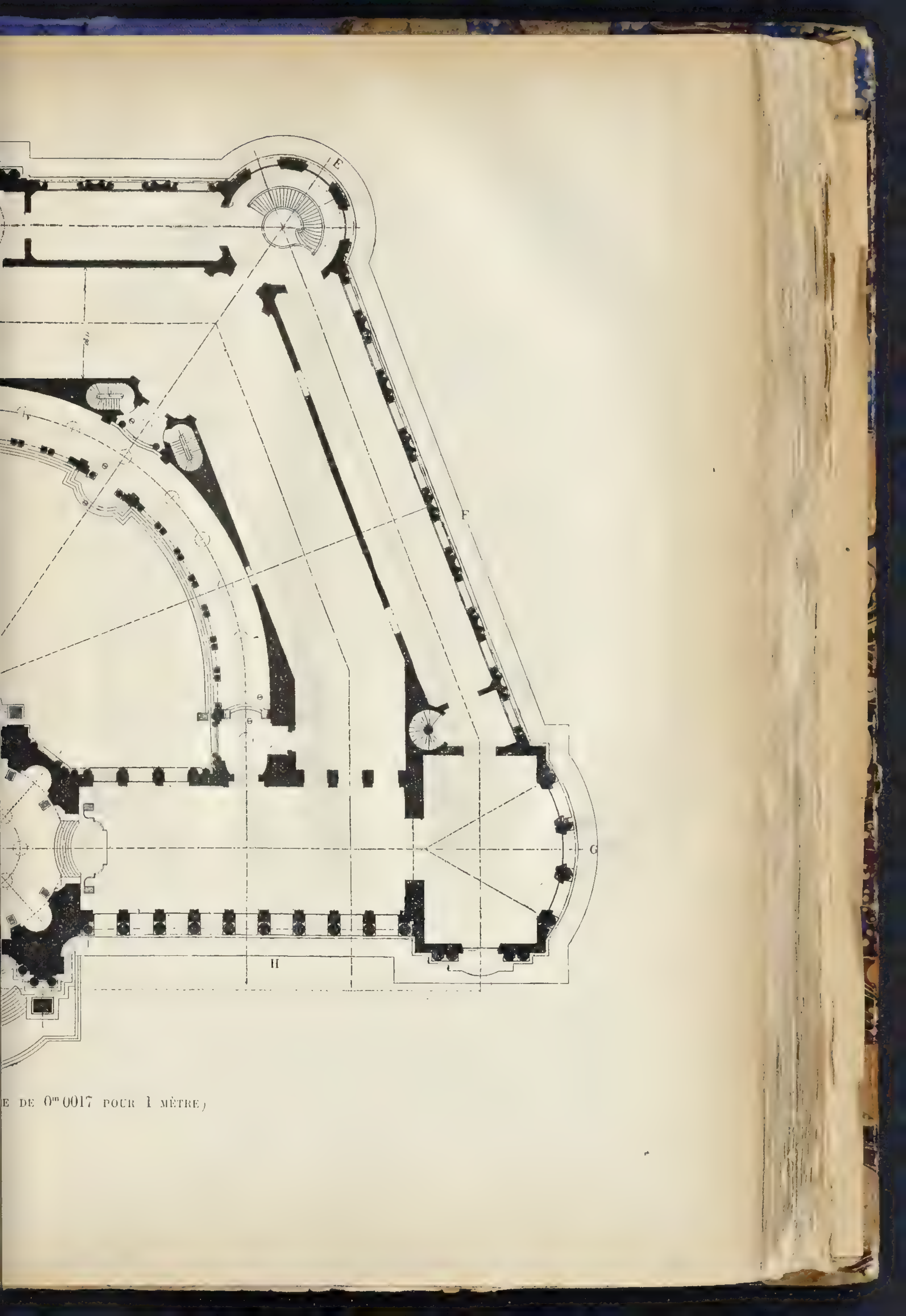
Le pauvre farinier est, d'un seul coup, tombé de très haut dans l'estime de sa futile compagne. A petite cause, graves effets!

Sans se soucier des drames, peut-être, enfantés par son impitoyable humeur gouailleuse, le cicerone poursuit :

— Si, de ces 8,700 mètres nous enlevons les 2,200, à peu près, que représente la cour intérieure, il nous reste



PLAN DU PETIT PALAIS (



E DE 0m 0017 POUR 1 MÈTRE)

6,500 mètres de terrain bâti, soit du 770 francs le mètre carré, étant donné la somme de 5 millions de francs affectée à ce palais.

— C'est pour rien, s'écrie le propriétaire Verduret, vivement intéressé.

« Quand on songe qu'à Paris on doit tabler sur 1,000 francs le mètre pour une simple maison de rapport!

« Et... quelle est la hauteur de ce palais? »

— 23 mètres, sans compter les coupoles.

— En plusieurs étages, je présume?

— Exactement en un soubassement élevé de 5 mètres, en un étage haut, au maximum, de 12 mètres, et le reste pour les combles. — Maintenant, voulez-vous que nous passions notre petite inspection du monument?

— Parbleu, de grand cœur! répond le manufacturier retiré, devenu le seul interlocuteur du guide depuis que Bêchard est occupé à essayer de digérer son immense rancune.

— Allons-y donc, cer monsieur Verdier... pardon, Verduret. Je me trompe toujours. Mais, avant tout, je vous préviens d'une çose...

— Laquelle?

— C'est que, pour le moment, je ne m'occupe que du Palais, faisant abstraction de l'exposition qu'il abrite. Le monument restera, lui, quand l'exposition, elle, aura disparu; et il mérite bien que l'on cause de lui, durable, indépendamment de toutes les merveilles qu'il contient, mais qui ne sont que ses locataires éphémères.

— Entendu.

— En mêlant le tout ensemble, vous comprenez, té! je n'arriverais à vous faire avaler qu'une piètre salade.

— Bigre, avant déjeuner, ce ne serait pas le moment.

— Vous êtes un bon vivant, vous! Vous avez le mot pour rire, mordious!

— Et vous êtes, vous, un bon loustic qui n'engendrez pas la mélancolie.

« J'aime l'esprit gaulois et vous m'allez. »

Baissant la voix, Verduret ajoute :

— Seulement, pas trop de gaillardises, hein? N'oubliez pas que de jeunes oreilles vous écoutent.

— Soyez sans crainte. On sait rire sans dépasser les bornes et, plutôt que de laisser échapper un mot qui puisse blesser mademoiselle votre charmante nièce, j'aimerais mieux, té... être pendu par la langue au paratonnerre de la Tour Eiffel !

§ IV

DÉFILÉS DE MAITRES

La façade

— Or ça, commence le guide de toute la puissance de son sonore baryton, admirez-moi un peu ce porche, qui occupe bravement toute la hauteur de l'édifice. Je vous abandonne les pavillons des ailes, mais le porche, ça, mon *cer*, c'est un des plus beaux morceaux qui soient d'architecture moderne. Je ne vous ferai pas, à son sujet, un cours dont la technicité vous rebuterait. Je vous dis seulement : « Mettez-vous ça dans l'œil, photographiez-le sur votre rétine, pour que ça s'imprime dans la case de mémoire de votre cerveau ».

— Mâtin, dans l'œil, ce serait gênant, plaisante Verduret.

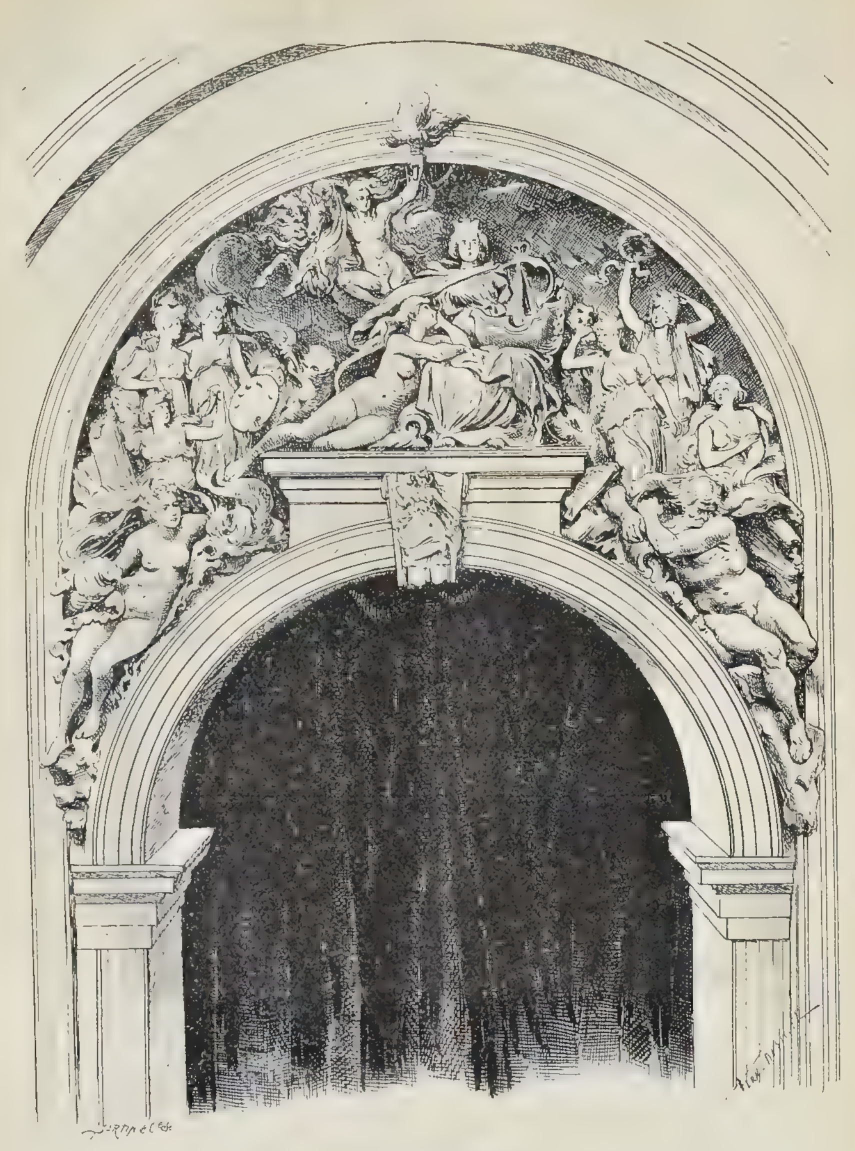
— Il n'y a que le laid qui gêne ; le beau, jamais !

— Vous êtes paradoxal.

— Pas le moins du monde. Ainsi, si je regardais seulement une minute votre ami Bêchard qui me fait une affreuse grimace, je n'y couperais pas d'une ophtalmie... Mais je n'aurais qu'à me rincer l'œil du charme de votre nièce, crac ! je serais guéri comme par le meilleur des collyres.

A cette extravagante sortie, Verduret, Mme Flore et Bertrande elle-même partent d'un franc éclat de rire. Bêchard n'en fait que plus longue figure, et Puzzling les regarde tous d'un air ahuri.

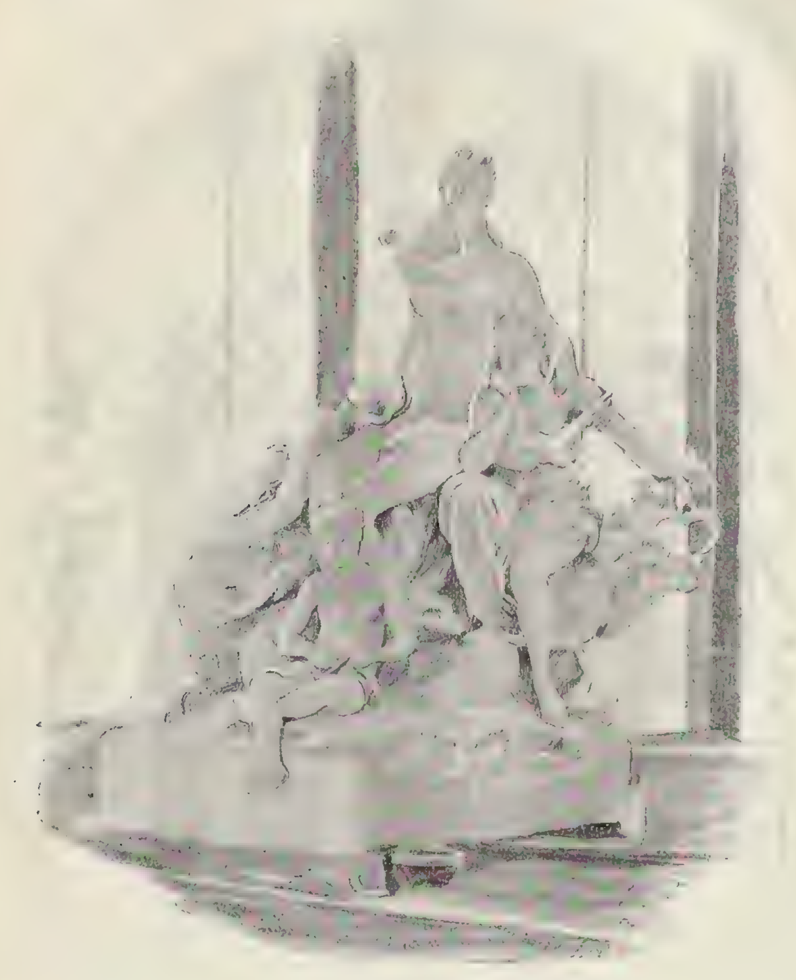
— Mais, répond le spirituel Montmartrois du Midi... et demi, ce n'est pas le moment — et c'est le cas de le dire — de nous amuser aux bagatelles de la porte. Nous passons



LA VILLE DE PARIS PROTÉGEANT LES ARTS.
(INJALBERT.)

ici une revue d'art réellement supérieure, car tous les maîtres se sont donné rendez-vous pour illustrer le beau porche de M. Girault. Voyez ce superbe bas-relief, au-des-

sus du portique : c'est l'œuvre de M. Injalbert et cela vous représente : « La Ville de Paris protégeant les Arts ». Ça, c'est *fait*... à ce point que moi, qui suis pourtant de Toulouse, je ne serais pas bien sûr de faire mieux !



La Seine et ses affluents. (Ferrary.

— Il est dégoûtant d'orgueil ce rapin râpé ! ronchonne Bèchard, qui n'ose formuler sa profonde pensée de peur de quelque nouveau coup de boutoir.

Aussi l'objet de sa haine féroce continue-t-il sans entrave :

— Regardez maintenant ces magnifiques groupes de chaque côté du porche. A droite, c'est « La Seine et ses affluents » que M. Ferrary a représentés sous la figure de femmes... pas très vêtues — ce qui est normal pour des nymphes aquatiques — mais adorablement faites et groupées. A gauche, par le maître Convers, c'est « Flore »...

— Moi? s'écrie étourdiment, comme toujours, Mme Béchard.

— Un peu flattée, peut-être, sangdis!... Autant, du moins, que la différence de toilettes me permet d'en juger! riposte le peu charitable ironiste.

L'écervelée farinière, comme on dit, « pique un fard », et l'homme au bandeau poursuit :

— Levez, je vous prie, les yeux, et dites-moi si ces deux « Renommées » qui se dressent là-haut, admirables sentinelles, de chaque côté de la chute du dôme, ne font pas le plus grand honneur à l'impeccable ciseau de M. de Saint-Marceaux? Vous avez vu?... Alors, longeons, s'il vous plaît, la façade, d'abord vers la droite.

— C'est-à-dire en marchant vers la Seine?

— Naturellement. J'y veux attirer votre attention sur les bas-reliefs qui, au nombre de neuf, puisqu'il y a dix colonnes, s'égrènent entre le porche central et le pavillon d'angle. Ils sont dus à M. Hugues et représentent : 1° l'Architecture; 2° la Sculpture; 3° la Gravure sur médailles; 4° la Poterie; 5° la Serrurerie; 6° la Verrerie; 7° la Galvanoplastie; 8° l'Art de l'Ameublement; 9° l'Armurerie.

— Autrement dit : l'Art et l'Industrie.

— Mettons au pluriel, si vous le voulez bien.

— En ce cas, cela fait, ce qui me semble revenir au même : les Arts et les Industries.

— ... Artistiques. Vous saisissez la nuance. Revenons au porche central et, de là, allons saluer les non moins admirables bas-reliefs faisant pendant sur la partie gauche de la façade et dont M. Fagel est l'émérite auteur. Ce sont : 1° la Peinture; 2° la Gravure en taille douce; 3° l'Imprimerie; 4° la Photographie; 5° les Fleurs; 6° la Musique; 7° les Bronzes; 8° l'Orfèvrerie; 9° les Tissus.

Verduret, gravement, interroge :

— Tout cela est très beau, n'est-ce pas?

— Absolument beau, mon cer monsieur, affirme le guide en souriant, non sans une pointe de bienveillante ironie.

— Je peux m'en rapporter à vous? réitère Verduret.

— Voyons, té! puisque je suis... « de la partie ».

— C'est juste. Ah! quel dommage, alors, que je n'aie pas eu l'idée de me munir d'un kodak. J'aurais pris de ces statues, groupes et bas-reliefs, des instantanés pour ma future galerie de l'Exposition.

— Comment! vous faites une galerie de souvenirs de 1900?

— Ça vous étonne?

— De vous, non. Plus je vous sonde, plus je remarque que vous n'êtes pas un bourgeois comme les *ottres*.

— Vous voulez me flatter.

— Flatter, moi?... Est-ce que vous trouvez que ça me ressemble?... Mais, capédious! il fallait me le dire que vous aviez cette idée de calibre supérieur : je me serais précautionné.

— De quoi donc?

— Eh té! de photographies! comme je l'ai fait pour les plans. Mais, foi de Toulousain, vous n'y perdrez rien.

— Que prétendez-vous?

— Vous expédier, dès ce soir, à votre hôtel, une cargaison complète de reproductions photographiques des œuvres décoratives des palais.

Verduret sursaute :

— Mais, malheureux, cela vous coûterait les yeux de la tête!

— Alors, té! ce ne serait pas cher, pour ce qu'ils valent, mes *povres* quinquets, depuis mon accident! répond en riant l'artiste détérioré. Nonobstant, rassurez-vous, mon bon : ça ne me coûtera que la peine de demander. Ne comprenez-vous pas que je suis « copain » de tous ces *genss*-là?

— Ces gens-là! des artistes arrivés au faîte des honneurs! Mâtin, mon cher, vous avez des amis triés sur le volet! s'exclame le manufacturier retiré, en jetant malgré lui, sur l'accoutrement délabré du cicerone, un rapide regard oblique, que celui-ci surprend, en dépit du mauvais état de son appareil visuel.

— Té! c'est ma *povre* pelure qui vous fait loucher, à cause de ce que je dis?

— Dame!...

— Ah! bourgeois, bourgeois, bourgeois! Votre court jugement s'écrase sur l'épiderme d'autrui comme une balle de plomb sur une cuirasse. Dans notre monde artiste, on plonge tout d'abord jusqu'aux entrailles, comme les fameux rayons X. De là notre locution : « Savoir ce qu'Un Tel a dans le ventre ». Aussi, chez nous, installe-t-on sur un divan de soie un loqueteux de génie, alors qu'on fait poser dans l'antichambre les gants beurre frais d'amateurs rentés. Croyez-moi, adoptez notre système et vous découvrirez des perles où, jusqu'ici, vous n'avez vu, mordious! .. que des tas de coquilles d'huîtres!

Il semble à Verduret que ces derniers mots, pourtant bien dans l'allure de langage du bohème, ne sont cependant pas dits avec les mêmes intonations de blague outrancière. Cette vague intonation lui fait relever la tête et demander :

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Pour votre gouverne, donc, au cas où vous viendriez à fréquenter notre illustre république, déclame le bohème de son air accoutumé de joyeuseté fanfaronne, qui proteste contre la possibilité de toute arrière-pensée antérieure.

Et il reprend, s'adressant à tous :

§ V

PROMENADE DESCRIPTIVE

Salons et Galeries

— Or ça, mademoiselle, madame et messieurs, voulez-vous me faire l'insigne honneur de gravir avec moi les degrés du Palais?

— Je croyais bien que nous n'y entrerions jamais! grommelle le rancuneux Bèchard.

— Baste, mon cer monsieur, « tout arrive, même les choses qu'on désire », comme Théodore de Banville, le

poète des *Odes funambulesques*, le fait dire à Gringoire, poète affamé des temps échus.



Bas-relief. (Hugues.)

— En beaux vers, naturellement?

— Non madame, en prose, comme vous et moi... Mais, prenez garde : à ce vaste perron, il y a d'abord trois mar-



Bas-relief. (Hugues.)

ches... qui ne sont pas en marbre rose comme celles du parc de Versailles chantées par Musset.

Mme Flore lance un prétentieux éclat de rire.

— C'est un calembour! fait-elle.

L'artiste la regarde, dérouté.

— Seulement, il est bien mauvais : les marches, ça se joue par les musiques militaires, mais ça ne se chante pas.

— Soutenez-moi, papa! clame le Toulousain, qui fait mine de s'écrouler dans les bras de Verduret... lequel rit de si bon cœur qu'une double larme dégouline le long de ses grosses joues.

Bèchard saisit brusquement le bras de sa femme.

— Tu ferais mieux de te taire.

— J'ai donc dit une bêtise?

— Tu n'as qu'à regarder Verduret, qui se tord, pour en être convaincue.

Mais le guide a déjà repris son sérieux... avec son aplomb. Les vingt et une marches et le porche franchis, il annonce :

— Voici le vestibule, qui est vraiment d'une belle venue. Il vous paraît rond comme une « pomme d'amour ».

— Aòh! fait James-Gregory Puzzling, dont les petits yeux s'émerillonnent.

Le guide hausse les épaules.

— Apprenez, John Bull, mon pitchoun, que la pomme d'amour du Marseillais est ni pluss ni moinss qu'une orange. Faut pas vous dégeler pour si peu!... Donc, ce vestibule, qui vous paraît rond, a, en réalité, la forme d'une ellipse : 21 mètres de grand axe, en largeur; 19 mètres de petit axe, dans le sens de la profondeur. C'est que les deux foyers sont tout proches du centre de figure.

L'excellente Mme Bèchard s'écarquille les yeux pour découvrir des cheminées absentes, mais la crainte d'une seconde admonestation de son maître et seigneur l'empêche de chercher à éclaircir ce fumiste mystère.

— Quant à la hauteur, poursuit le sculpteur en disponibilité, c'est, comme vous le voyez, toute celle du dôme. Montons à droite ces sept marches et nous voici dans la grande galerie de droite de la façade, longue de 37 mètres, large de 13, haute de 12, prenant jour par le toit vitré et, latéralement, sur la colonnade de l'avenue et un peu sur la cour intérieure. Au bout de cette galerie, nous trouvons un vaste salon rectangulaire, de 20 mètres sur 12, avec baie cintrée,

et constituant le petit pavillon d'angle. Inutile de vous dire, mes très cers, que la même distribution des lieux se reproduit, de l'autre côté du vestibule, pour le côté gauche de la façade. Le reste de l'édifice se compose d'un double rang de galeries suivant les faces latérales et la façade postérieure, et d'une galerie circulaire en colonnade sur la cour.

« Puisque nous sommes dans le salon d'angle de droite de la façade, prenons la galerie latérale externe qui s'y ouvre. Elle est, ainsi que vous le voyez, précédée d'un petit vestibule avec escalier tire-bouchonnant. Cette pièce franchie, la galerie s'allonge rectangulaire, avec 7 mètres de large sur environ 45 mètres de bout en bout.

— Par exemple! proteste malgré soi Mme Flore. Vous dites que la salle à peu près carrée où nous sommes a 45 mètres de long?... Voyons, c'est fou, ou alors c'est que j'ai la berlue!

— Eh! cornebiou, ma cère dame, vous n'avez donc pas compris ce que j'ai dit tout à l'heure, à savoir que je vous montrais présentement le Palais, et non pas l'exposition qu'on y a temporairement insérée?

— Mais si, monsieur. Aussi ne parlé-je pas des choses exposées, mais de la salle.

— Capilotade de mille millions de capitoles, té!

— Ne vous emportez pas!... Quelle soupe au lait que cet homme!

— Mais, capédis! cette salle n'est qu'une salle d'exposition, comme toutes celles qui suivent et qui sont formées à l'aide de cloisons volantes. Il faut faire abstraction aussi bien de ces cloisons que des objets exposés pour voir la galerie dont je vous parle.

— Vous m'en direz tant!... Là, vous voyez bien : inutile de se fâcher; il suffit de s'expliquer... Je ne suis pas si sotte que vous avez l'air de le croire.

— Oh! madame, si on peut dire! Voyons, je le croirais, que la galanterie française m'interdirait de le laisser deviner!

— A la bonne heure! J'accepte vos excuses.

— Et vous me permettez de poursuivre ma démonstration?

— Je permets.

— Vous êtes charmante. Il n'y a chez vous que la cervelle qui est trop près...



L'Art dans la Vérité.
(A. Lejeune.)

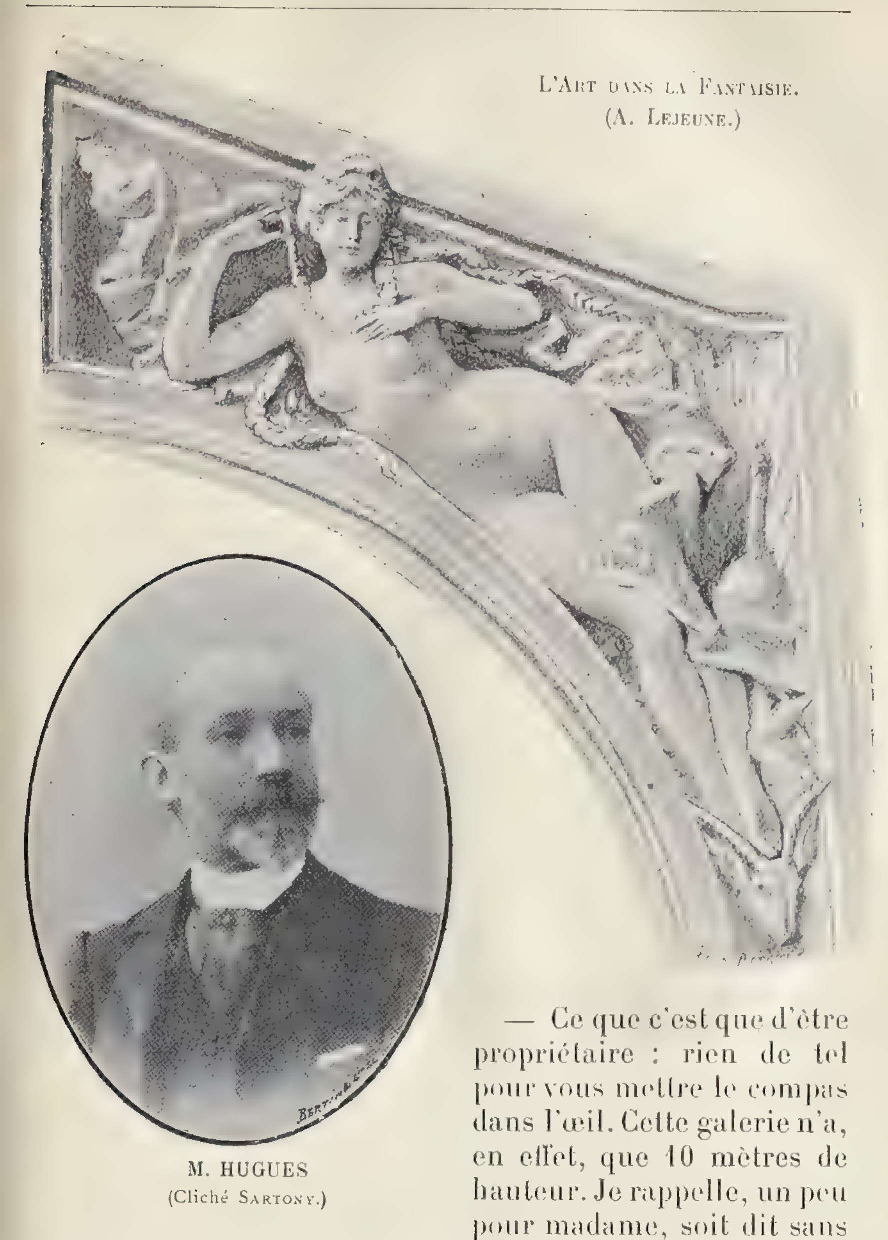
M. VICTOR LEMAIRE

— De quoi, malhonnête?
— Du chapeau, té!
— Monsieur de La Palice, va!

Mme Bèchard hausse majestueusement ses épaules rondes, et le cicerone reprend :

— Cette galerie latérale externe est éclairée par la verrière du toit et par sept fenêtres donnant sur le Cours-la-Reine.

— Elle me semble un peu moins haute que celle de la façade, observe Verduret.



L'Art dans la Fantaisie.
(A. Lejeune.)

M. HUGUES
(Cliché Sartony.)

— Ce que c'est que d'être propriétaire : rien de tel pour vous mettre le compas dans l'œil. Cette galerie n'a, en effet, que 10 mètres de hauteur. Je rappelle, un peu pour madame, soit dit sans méchanceté aucune, qu'une galerie identique court symétriquement le long de la face latérale gauche du Palais, côté de l'avenue des Champs-Elysées, par conséquent.

Le Toulousain emmène alors ses auditeurs à l'extrémité postérieure de la galerie. En en sortant, Mme Flore s'écrie :

— Oh! le bel escalier!. . Mais... nous sommes comme dans une tour ici?

— Deux remarques fort justes, cadédis... Et dans une seule phrase! Tous mes compliments, cère madame.

— Yes! opine James-Gregory Puzzling, qui est décidément aussi peu parlant que celle qui semble être l'objet de son *flirt* est étourdiment loquace.

— Nous sommes ici, mesdames et messieurs, dans le pavillon circulaire d'anglè, côté Seine, de la façade postérieure du Petit Palais...

« Voyez le plan... Ce pavillon a 12 mètres de diamètre, et du pourtour environnant l'escalier central, on jouit, par trois larges baies, d'une vue superbe sur la place de la Concorde, l'entrée triomphale et le Cours-la-Reine. Cette « tour », comme dit Mme Bèchard, est naturellement surmontée d'une coupole qui lui sert de... chapeau. »

En entendant ce mot, que le couple Bèchard qualifierait volontiers de séditieux, les époux fariniers lancent en même temps un regard sévère au cicerone. A ce solennel avertissement muet, celui-ci, d'un geste théâtral, proteste de son innocence de toute malicieuse intention, et traverse vivement le pavillon d'angle.

Avec ses auditeurs qui l'ont suivi, il se trouve alors dans une galerie de 20 mètres de long, qu'il définit :

— Galerie externe du corps de bâtiment postérieur, côté du fleuve. Cette salle, identique aux galeries externes latérales, à la longueur près et éclairée comme elles, aboutit à un petit vestibule rectangulaire de 12 mètres sur 7. Ce vestibule est le pendant du grand de l'entrée principale, et le porche qui y donne accès est tout simplement...

— La porte de derrière du Palais.

— Parfait, monsieur Verduret. Sortons un moment par ce porche, s'il vous plaît.

— Il y a quelque chose à voir?

— Eloignez-vous à quelques pas du Palais et regardez.

— Tiens, oui, une horloge ! s'écrie l'incorrigible Mme Flore.

Aussi, le bohème de repartir :

— A en juger par la longue chaîne, conjugale sans doute, qui entoure votre col et festonne sur vos appas pour venir

mourir à votre ceinture, j'ai lieu de supposer que vous avez une montre?

— Bien sûr. C'est celle de mon mariage. N'est-ce pas, mon gros?

Le maigre « gros » ne répond que par une vague grimace... nullement intentionnelle de matrimonial regret, comme on pourrait le croire, ces braves gens, avec tous leurs défauts superficiels, ayant la qualité bourgeoisement française d'être de parfaits époux.

— Je n'ai donc pas l'intention, reprend l'artiste, de vous amener ici pour consulter un cadran, mais bien pour contempler ce qu'il y a autour.

— Un bas-relief au-dessus du portique, comme celui de M. Injalbert au porche de la grande façade, annonce Verduret.

— C'est cela. M. Hector Lemaire vous montre là, avec un art consommé, « Le Temps »... le temps qui accourt, passe et s'enfuit, avec, au-dessous, les Parques, fileuses de nos jours, en un mot tout le tremblement allégorique de circonstance. Ah! té! au fait...

— Qu'avez-vous?

— Cela me fait penser qu'en vous montrant tout à l'heure la façade principale, j'ai omis de diriger vos yeux sur deux cartouches...

— Ah! mon Dieu!

— Rassurez-vous, cère madame, ce ne sont pas des cartouches à la dynamite! Ce sont seulement deux très vastes et forts beaux morceaux de sculpture, de M. Peynot, un maître dont on admire de plus, dans la cour intérieure, un superbe groupe de Renommées. Mais vous trouverez ces trois œuvres dans mon envoi de photographies et les contemplerez ensuite sur place à loisir. En ce qui concerne cette « porte de derrière », je vous signalerai encore là, au-dessus du fronton, ces deux splendides femmes dues au talent si remarquable de M. Desvergnes. Maintenant, si vous le voulez bien, rentrons dans le vestibule.

Et, lorsqu'ils y sont :

— Si nous tournions à droite, nous retrouverions une galerie comme celle que nous venons de quitter, puis le second pavillon circulaire d'angle, avec escalier central,

côté de l'avenue des Champs-Elysées, car nous sommes sur l'axe de ce palais imperturbablement symétrique. Mais, avançons de quelques pas, dans le sens de cet axe, et franchissons cette baie qui, devant nous, s'ouvre entre ces deux colonnes. Là... nous voilà maintenant dans l'immense galerie interne du palais.

« Cette galerie sans fenêtres, uniquement éclairée par en haut, élevée de 8 mètres, large de 11, court en ligne brisée, en dedans des galeries externes latérales et postérieure, sur une longueur ininterrompue de 150 mètres. »

— Mazette!... Cela en fait, de la cimaise!

— Les peintres, voyez-vous, monsieur Verduret, il n'y en a que pour *euss!*... Mais terminons notre promenade descriptive dans le Palais Girault. Inutile, n'est-ce pas, de parcourir présentement les 150 mètres de la large galerie interne?... Il faut épargner tout chemin non indispensable à ces dames qui devront les arpenter tout à l'heure. Traversons donc cette galerie et, par la porte étroite qui nous fait face, passons sous la colonnade de la cour. Ah! sangdis! vous ne direz pas qu'elle n'est pas du plus joli effet, cette colonnade! Sans compter qu'elle offre encore, le cas échéant, à ces satanés barbouilleurs de peintres, quelque 115 mètres de cimaise utilisable!... Les intrigants!

— Dites-donc, interrompt Mme Flore, est-ce qu'on ne pourrait pas s'asseoir un instant? J'aperçois des sièges, là, dans la cour, et...

— Votre lassitude, belle madame, désire en profiter?

— Tiens! nous ne sommes pas venus ici je pense pour nous *esquinter!*

— Le mot est délicieux; vous parlez d'or, cadédis! Je profiterai, moi, de cet opportun repos, pour terminer en quelques mots ma démonstration de cet intéressant Petit Palais des Beaux-Arts.

Le groupe visiteur descend les quelques marches qui conduisent de la colonnade circulaire sur le terre-plein de la cour, dont il gagne la partie médiane. Pour y arriver, il contourne le socle du plus central des trois groupes statuaires qui décorent l' « area » palatiale.

En le cotoyant, la pudique provinciale invite Bertrande à détourner les yeux.

— Regardez, au contraire, té, mademoiselle ! s'écrie l'artiste.

Verduret, vivement lui pince le bras.

— Est-ce là ce que vous m'avez promis ? lui dit-il tout bas.



RENOMMÉE. (PEYNOT.)

— J'ai promis, cer monsieur, de ne rien dire qui pût blesser la virginale candeur de mademoiselle votre nièce, mais non de consentir à être complice de la dangereuse sottise qui consiste à vouloir faire remarquer, dans l'Art, autre chose que l'Art !

« Je proteste contre cette indigne perversion de juge-

ment et déclare que, dans une belle âme, jamais le Beau n'a provoqué de pensées vilaines. »

— Pourtant...

— Eh! capédious! ce sont vos réticences, vos prohibitions et vos imprudents avertissements qui détournent une jeune pensée de l'idéal artistique et constituent seuls le mal!

Et, haussant la voix :

— Je m'étais juré de ne pas empiéter sur la seconde visite que, tout à l'heure, nous allons entreprendre et de ne rien dire encore de l'exposition que contient ce Palais. Mais puisque madame en a fait naître l'occasion, je ne veux pas que vous passiez devant ce bronze sans l'admirer. C'est l'« Enlèvement de Proserpine », par Houdon, ce grand maître classique du passé dont, entre autres chefs-d'œuvre, le « Voltaire assis » du foyer de la Comédie-Française est justement fameux...

« Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
« Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ? »

« Vous savez le reste. »

— Il me semble, observe Verduret, que j'ai déjà vu quelque part cet « Enlèvement de Proserpine », mais où donc ?

— Où donc — Houdon ! Encore un calembour... Farceur, va ! Vous vous demandez où vous l'avez vu ? Mais à Versailles, té ! Seulement, là-bas, il est en marbre, et c'est ici le double en bronze. Maintenant, asseyons-nous.

— Ouf ! ça fait du bien, s'exclama Mme Flore d'un ton de satisfaction où l'Art n'a pas plus de part que la Vaillance.

§ VI

A TORT ET A TRAVERS

— Mesdames et messieurs, reprend le guide, il ne me reste plus, pour terminer cette première visite du Palais... *pour lui-même*, qu'à vous signaler le très beau dessus de porte du fronton de la cour, que nous voyons d'ici...

— Où ça? demande Mme Bèchard, à qui il faut mettre les points sur les *i*.

— Au grand porche intérieur, celui que vous franchirez lorsque vous voudrez passer de cette cour dans le grand vestibule pour, de là, sortir par la façade principale de l'avenue Nicolas II.

— Bon, j'y suis. Eh bien?

— Vous voyez ces deux femmes couchées, et si belles?

— Elles ont de la chance!

— D'être belles? insinue ironiquement le bohème.

— D'être couchées, insolent! rectifie la rondelette farinière, en prenant un air de hauteur dédaigneuse qui contraste bizarrement avec sa très peu aristocratique personne.

Le minable Toulousain mime une inflexion d'échine à la manière des courtisans du Grand Roi, contorsion qui est naturellement du plus grotesque effet. Puis explique :

— Ces deux dames de pierre, dont la main d'un bien bel artiste, Albert Lefeuvre, a si harmonieusement dessiné les gracieux contours, personnifient toutes deux l'Art, mais dans deux acceptions très différentes. La première s'appelle : « l'Art dans la Vérité »; et la seconde : « l'Art dans la Fantaisie ». Voilà une double allégorie dont l'illusion cadre finement avec un Palais des Beaux-Arts *modernes!*

Verduret cligne de l'œil d'un air finaud.

— Je vous entends, fait-il... car ce Palais Girault, l'Exposition finie, sera, n'est-ce pas, le temple des « Salons » annuels de nos artistes?

— C'est, en effet, avec cet objectif qu'il a été dessiné et construit : la sculpture dans la grande galerie de la façade principale; la peinture dans les galeries externes et internes, dans les salons d'angle et, au besoin, sous la colonnade de la cour; enfin, la gravure, l'architecture et le dessin, relégués dans les salles les mieux appropriées du soubassement. Il en est, d'ailleurs, exactement de même du Grand Palais voisin qui porte, lui aussi, le titre de Palais des « Beaux-Arts ».

— Par exemple!

Et, se rengorgeant à la seule idée de faire ainsi montre d'érudition *à côté*, le propriétaire malesherbois ajoute :

— Mais cela va tout à fait contre le principe judiciaire et fameux : « *Non bis in idem !* »

— Té ! votre latinisme juridique, cher maître, a absolument raison. Il est évident que construire deux palais voisins pour un seul et même but semble, *a priori*, une absurdité. Pourtant, comprenez : ces deux palais ont été décidés pour remplacer le Palais de l'Industrie, dans lequel se tenait, entre autres exhibitions, le Salon annuel. Ils ont donc dû être, *tous deux,* aménagés *éventuellement* en vue de cette périodique manifestation artistique. Ils sont tels, en effet. Mais, en réalité, on ne s'arrêtera à un choix définitif à cet égard qu'après l'Exposition Universelle.

— Vous plaisantez ?... Il suffit d'avoir parcouru ce Petit Palais, comme nous venons de le faire, et de l'avoir vu si bien agencé pour les « Salons », pour être certain que c'est dans ses galeries que ceux-ci se tiendront.

— Eh ! capédious ! quel autocrate vous faites, monsieur Verduret ! Vous avez vite fait de décréter les choses, vous ! Je suis loin d'avoir votre belle certitude, moi qui suis pourtant « du métier ».

— Et pourquoi ?

— Répondez-moi : si vous étiez le grand proprio qui s'appelle l'Etat, est-ce que vous ne trouveriez pas que c'est un peu cher de payer cinq millions un palais pour ne l'utiliser qu'une couple de mois chaque année et le laisser vide le reste du temps ?

— Certes ; mais, le Grand Palais voisin...

— N'est nullement dans le même cas. Il est aménagé, lui, pour pouvoir abriter toutes les réunions diverses auxquelles servait, tant bien que mal, feu le Palais de l'Industrie, et je vous... fiche mon billet qu'il ne chômera pas. Il en est tout autrement de ce Petit Palais, qui ne peut être que « Salon » ou... Musée.

— Allons donc !... Il serait alors décidé ?...

— Rien n'est décidé *définitivement,* mon cer monsieur. La vérité est, qu'après la grande Exposition Universelle, le Petit-Palais fera retour à la Ville de Paris, et qu'il est fort possible que celle-ci y installe un musée *permanent.*

— Parbleu, elle fera bien !... Au fait, pourquoi n'y mettrait-on pas le Musée du Luxembourg, si piètrement campé

dans son exigu baraquement lointain de la rive gauche? Nos maîtres français seraient joliment bien ici, à deux pas du Louvre!...

— Allez dire ça, té! à nos maîtres politiques et, en passant, demandez tout de même à l'aimable, si expert et tant



LE TEMPS. (H. LEMAITRE.)

habile conservateur du dit musée, M. Bénéditte, s'il n'a pas, lui, quelque bonne raison pour ou contre ce déménagement...

— Si vous voyez des difficultés partout!

— Prenez-vous-en à notre régime...

— Est-ce que vous allez nous ennuyer avec la politique, maintenant? s'écrie Bèchard, qui saisit cette occasion de rompre son mutisme d'homme vexé et de dégorger sa colé-

reuse mauvaise humeur. Il me semble que « môssieu » serait mieux dans son rôle en nous donnant, sur cette grande bâtisse neuve, quelques détails pratiques!

— A la bonne heure, cadédis!... Voilà monsieur Pratique qui reparaît sur l'eau... Petit bonhomme vit encore, té!

— Petit bonhomme!... Pardon, mais!...

— Ne vous refâchez pas, mon bon! Je vous approuve et je vais vous satisfaire. Vous demandez quelque détail *pratique* intéressant la construction de ce palais, n'est-ce pas?

— Evidemment, au lieu de toutes vos....

— Balivernes, c'est entendu, ne vous fatiguez pas à vous répéter : je vous sais par cœur. Ah! certes, je pourrais vous en donner de ces détails... que nous serions encore ici à la fermeture de l'Exposition!

— Ce serait peut-être un peu plus que n'en demande mon ami Bêchard, observe en souriant Verduret.

— Aussi, poursuit le bohème, ne vous parlerai-je que d'un seul...

— Soit, si c'est le bon!

— C'est le grand, le typique de la construction de ce palais : l'emploi du *ciment armé!*

— Qu'est-ce que c'est que ça? demande Mme Flore, non sans faire une moue légèrement ennuyée.

— Ça, ma cère madame, c'est toute une histoire.

— Longue?

— Je vais la mener à un train de pompe à incendie... automobile!

— Pourquoi, de pompe à incendie? fait en riant Verduret.

— Eh, sangdis! tout simplement parce que la peur du feu a été la cause première de la remarquable invention de M. Hennebique.

— Un pompier? demande Mme Flore, se gardant de réfléchir, selon son habitude.

— Non, un ingénieux entrepreneur, mais qui mériterait bien le titre de : pompier... préventif! — Voici le fait. — Chargé, il y a une douzaine d'années, de construire une villa qui fût à l'abri du fléau de la combustion, M. Hennebique allait, tout naturellement, employer les poutres de fer pour asseoir ses planchers, lorsqu'éclate, dans une usine du voisinage où l'on avait appliqué ce système métallique

et si répandu de construction, un incendie au cours duquel l'allongement des poutres de fer, par l'effet de la chaleur, écarte les murs et fait tout crouler. Notre entrepreneur est donc mis en demeure de trouver autre chose. Or, les blocs de ciment armé, c'est-à-dire d'un composé de gravillon, de sable et de ciment de Portland, maintenus par une trame intérieure de tiges et d'étriers métalliques, sont connus depuis longtemps ; ils constituent de fausses pierres de taille d'une solidité à toute épreuve, et nombre de maisons de New-York sont élevées sur un immense gâteau de cette espèce pour éviter d'avoir à aller chercher aux cinq cents diables un sol suffisamment fixe. Mais si cette matière composite résistait, en masse, à des pressions phénoménales, elle était loin d'avoir la ténacité nécessaire pour, une fois élongée en poutres, résister à des pesées exercées loin de ses points d'appui. Eh bien, té ! c'est là que réside l'étonnante invention de notre entrepreneur. Il a trouvé le moyen de faire, en ciment armé, des poutres légères, insensibles à l'action d'une fournaise et solides comme des barres d'acier. Jusqu'ici on les avait employées souvent, mais on ne s'était jamais aventuré à leur faire supporter de vastes surfaces. M. Girault l'a osé et a définitivement consacré cette belle invention française en prouvant que, sous des surcharges énormes, les immenses planchers de son palais offraient à la sécurité une rigidité double de celle qui est mathématiquement réclamée.

— Bon, fait Bêchard, enfin intéressé, mais ça doit coûter cher ?

— Ça ? Que non, té !... en moyenne vingt francs le mètre carré, tout posé. Après l'Exposition, ce système sera adopté universellement. Voulez-vous que j'ajoute, à titre de renseignement utile, au cas où vous voudriez, quelque jour, muer votre moulin en palais, que les entrepreneurs de M. Girault sont : pour la maçonnerie, M. Grouselle, et pour la ferraille, M. Rousselle ? Etes-vous satisfait, mon cer monsieur Pratique ?

— Vous plaisantez toujours ! N'avez-vous pas plutôt quelque chose de sérieux à nous dire ?

— Je pourrais encore vous parler des coupoles et des quelque 4,000 mètres carrés de voûtes des galeries latérales,



LE PETIT PALAI



É des Champs-Élysées

curieusement construites sans l'aide de cintres ni d'échafaudages... et de bien d'autres choses, mais tout cela nous entraînerait dans des dissertations techniques qui finiraient par vous assommer vous-même, té!... Et ne voyez-vous pas que madame votre épouse brûle de visiter enfin l'Exposition contenue dans le Palais et sur laquelle je ne vous ai permis de jeter les yeux qu'en courant?

§ VII

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

Mme Flore proteste :

— Ta, ra, ta, ta!... Un moment, s'il vous plaît! Vous nous faites galoper comme des toutous depuis que vous vous êtes mis à notre tête et, puisque me voilà assise, je prétends souffler un moment avant de me relancer à la poursuite de vos talons.

— Qu'à cela ne tienne, cère madame. Je ne veux pas la mort des *genss*, té! Aussi bien, vous avez votre catalogue dont l'éloquence sera beaucoup plus détaillée que la mienne.

— Et surtout moins assourdissante, grogne Bêchard, satisfait d'avoir trouvé cette pointe vengeresse.

Bon enfant, le bohème abonde dans le sens de son ennemi :

— Je n'assassinerai donc plus vos délicates oreilles que pendant peu d'instants et... sans déranger votre repos... Encore, croyez bien que c'est parce que mon devoir de cicerone consciencieux m'y oblige. D'ailleurs, M. Bèchard n'est nullement forcé d'écouter; c'est à ces dames, à M. Verduret et.. *même* au très sage Mr John Bull que je vais dire quelques mots nécessaires sur l'Exposition que vous allez visiter... à votre aise, puisque je me priverai de vous y accompagner, vous l'ayant préalablement décrite d'ici.

Bèchard hausse les épaules; l'artiste au front bandé de noir lui tourne carrément le dos et, s'adressant à ses autres auditeurs :

— Vous allez commencer votre visite des diverses exhibitions qu'offre la grande fête industrielle de 1900, par une exposition toute exceptionnelle : l'*Exposition rétrospective des arts décoratifs*.

— En quoi est-elle exceptionnelle, s'il vous plaît?

— En ceci, mon cer monsieur Verduret, qu'elle est entièrement et complètement rétrospective. L'excellent centenaire que j'ai l'avantage de remplacer aujourd'hui auprès de vous, n'a pas dû manquer de vous indiquer dans quel esprit de comparaison centennale a été organisée cette Exposition universelle?

— En effet. C'est ce qu'il nous a expliqué lorsqu'il a développé devant nous sa théorie si originale de l'*Idée*.

— Té! j'en étais sûr. Ce vieux bonhomme sait, comme pas un, faire éclore sous son vieux crâne des aperçus qui surprennent, prennent et captivent. Eh bien, capédious! pour répondre uniquement au plan général, l'exposition qui nous entoure, en ce Petit Palais, devrait se contenter de montrer des objets du présent siècle. Or, elle remonte tout simplement jusqu'aux temps préhistoriques.

— Pourquoi?

— Pour deux raisons, mon bon. D'abord, pour établir un point initial de comparaison, il faut avoir une idée de ce qui se faisait dans les siècles précédents pour bien juger de la nature des progrès réalisés dans celui-ci, en ce qui concerne des arts qui sans cesse se recommencent en se modifiant, tels ceux du mobilier, de l'orfèvrerie, des vitraux, pour ne parler que de ceux-là. En second lieu, si elle s'était limitée au siècle qui s'achève, cette exposition rétrospective eût forcément fait double emploi avec les diverses expositions modernes qui, toutes, se sont adjoint leur petit musée comparatif centennal. Vous comprenez?

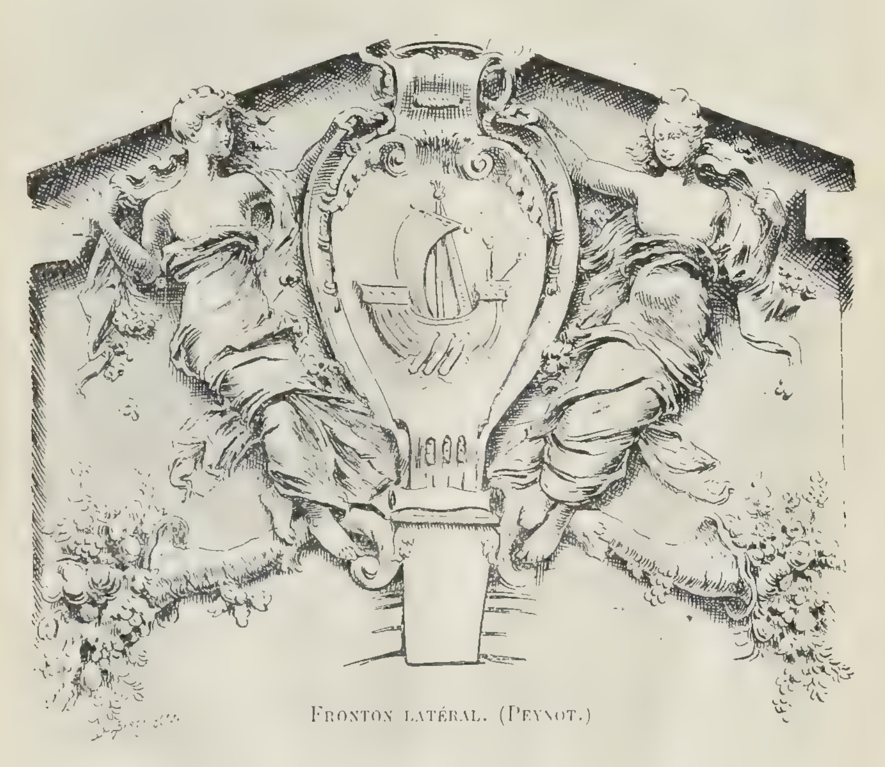
— Parfaitement.

— Voici, maintenant, ce que vous allez voir dans cette exposition rétrospective et dans quel ordre normal il conviendra d'en faire la visite. Oh! sangdis, vous pouvez écouter cela, monsieur Bêchard; vous n'accuserez pas l'avis de n'être pas pratique.

— Voyons, laissez mon ami Bêchard tranquille, dit en souriant Verduret, et allez-y; nous vous écoutons. . et lu

aussi, quoiqu'il veuille faire semblant, par rancune, de n'en pas avoir l'air.

— Alors, attention à l'itinéraire, té! Suivez-moi bien. Vous allez regagner le grand vestibule ellipsoïdal et tourner le dos au porche principal, comme si vous veniez d'entrer dans le Palais par la façade de l'avenue Nicolas II. Là, vous tournerez à votre gauche...



FRONTON LATÉRAL. (PEYNOT.)

— Dans la grande galerie de façade aboutissant au salon d'angle, du côté de l'avenue des Champs-Elysées?

— C'est cela. Elle contient des moulages d'architecture des différents siècles.

— Comme le musée permanent d'architecture du Palais du Trocadéro?

— A cela près que l'on vous y offre d'autres modèles. Je ne veux pas abuser de votre temps précieux en vous énumérant les moulages de parties intéressantes de monuments connus de l'antiquité, du moyen âge et des temps plus rap-

prochés que vous y verrez ; le catalogue s'en chargera. Je vous signale seulement de ne pas oublier de regarder les fenêtres, occupées par de beaux vitraux anciens. Puis vous quitterez cette galerie — sans entrer dans le pavillon d'angle — pour la grande galerie latérale interne de 150 mètres, que je vous ai montrée et dont vous trouverez l'entrée à votre droite.

— Elle contient toutes sortes de choses, cette galerie, autant que nous avons pu en juger dans notre rapide passage.



M. DESVERGNES

— En effet, mon cer monsieur, car elle expose successivement en une succession de salles : 1° Côté de l'avenue des Champs-Elysées : une salle d'*objets préhistoriques ;* la suivante, des *ivoires;* les deux d'après, de la *céramique.* 2° Partie de la galerie de 150 mètres appartenant au corps de bâtiment postérieur : toute entière occupée par l'exposition des cultes, c'est-à-dire un étalage des merveilleuses richesses des « trésors » des cathédrales, abbayes, basiliques des lieux de pèlerinage, etc.; la réunion, en un mot, des splendeurs sacrées de la foi. Ce groupement d'objets du culte est somptueusement et souverainement beau. Il n'y a pas à dire, c'est un clou... un clou d'or ! 3° En suivant, côté du Cours-la-Reine : une salle d'orfèvreries anciennes, religieuses et civiles, appartenant à des particuliers ; une d'émaux, verres et mosaïques ; la suivante contenant les tissus et cuirs ; puis une autre exposant les monnaies, médailles et sceaux ; enfin, une dernière, où vous admirerez les superbes manuscrits, reliures et enluminures des différentes époques. Alors, vous vous retrouverez dans la grande galerie de la façade principale, côté droit, qui, ainsi que sa similaire du côté gauche du Palais,

contient des moulages d'architecture rétrospective. Quand vous l'aurez visitée, vous vous retrouverez dans le grand vestibule.

— C'est-à-dire à notre point de départ.

— D'où vous repartirez une seconde fois dans le même sens.

— En retraversant la salle des moulages visitée tout d'abord?

— Oui, mais en pénétrant, cette fois, jusqu'au pavillon d'angle, dont vous traverserez le salon, pour vous engager...

— Dans les galeries latérales et postérieures externes, achève Bertrande, d'un ton vague et singulier en même temps que d'une voix bizarrement précise.

— Comment, c'est vous, mademoiselle, qui me suivez avec tant d'attention? Capédious, quel honneur pour le *povre* diable que je suis!



— Avec beaucoup plus d'attention que vous ne croyez, dit-elle du même ton et de la même voix.

— Vous m'en voyez aussi fier que .. confondu. Je me hâte donc d'achever, té! pour mériter plus pleinement vos aimables suffrages. Donc, mesdames et messieurs, ces galeries latérales et postérieures externes, comme les a si exactement nommées mademoiselle, sont entièrement consacrées aux mobiliers dans tous les temps, ainsi qu'aux vitraux, en raison des nombreuses fenêtres qu'elles

possèdent. Ce sont : 1° Galerie donnant sur l'avenue des Champs-Elysées : une première salle de *meubles et bois sculptés du moyen âge;* une seconde, une troisième et une quatrième contenant respectivement des mobiliers *Renaissance, Henri IV* et *Louis XIII.* 2° Les galeries de la façade postérieure où sont exposés les beaux mobiliers sévères et somptueux de *Louis XIV.* 3° Galerie prenant vue du côté du Cours-la-Reine : une salle pour les meubles *Louis XIV* et *Régence;* la suivante pour ceux *Louis XV;* enfin, la dernière, pour le style *Louis XVI.*

— C'est tout?... Eh bien, et le meuble Empire, comme celui de mon salon, à Essonnes? demande Mme Flore.

— L'Empire appartient au XIXe siècle, donc a sa place aux Expositions spéciales centennales et non dans cette Exposition rétrospective.

— C'est juste... Comment n'y avais-je pas pensé!

Le bohème méprise le succès d'une repartie trop aisée, et déclare :

— Il ne me reste plus, mesdames et messieurs, qu'à vous souhaiter bonne promenade parmi ces riches témoins de la vie civile et religieuse du passé, et à vous débarrasser de ma volubile présence.

— Vous nous quittez? interroge Verduret, subitement inquiet.

— Pas pour longtemps, car ma tâche n'est pas terminée. J'ai l'honneur de vous donner rendez-vous, à deux heures, devant le côté droit de l'entrée principale du Grand Palais.

— A la bonne heure!

§ VIII

LE COUP D'OMBRELLE

D'un air d'ambassadeur d'antan prenant congé de ministres en conseil, mais restant le chef couvert, tout comme un Grand d'Espagne devant le Roi Très Catholique, l'artiste au noir bandeau, le sculpteur à la mise délabrée... s'est levé.

Il l'a fait de façon si théâtrale que notre groupe provincial, impressionné par cette emphatique mimique fleurant à pleine allure son « cadet de Gascogne », s'est aussi levé comme un seul homme pour rendre le salut à ce Cyrano de Bergerac très moderne et, à la fois, très « plume au chapeau ».



ALLÉGORIE.

Mme Flore, trop tête de linotte pour savoir demeurer rancunière, croit devoir y aller de sa révérence des grands soirs de réception à la sous-préfecture, soulignée par un « very well » approbateur de Mr James-Gregory Puzzling.

Seul, Bêchard, drapé dans sa maigre dignité trop souvent lardée de sarcasmes, conserve une rigidité de juge d'instruction toisant un irrespectueux prévenu.

Quant à Bertrande, on n'a pas été sans remarquer son constant mutisme au cours de cette visite du Petit Palais. Chez cette jeune fille intelligente, silence est loin de rimer indifférence. Si elle s'est tue, c'est qu'une idée fixe n'a cessé d'occuper sa pensée.

On se souvient des trois questions qu'elle a posées à Bêchard lorsque tous deux se sont trouvés isolés un moment, pendant la rapide traversée du Cours-la-Reine, entre la

Porte Monumentale et l'avenue Nicolas II. On n'a pas oublié davantage la résolution qu'elle a mentalement prise comme conclusion aux peu satisfaisantes réponses du farinier d'Essonnes.

Aussi, au moment où tout le monde s'est levé pour répondre dans la même note à la prise de congé du bohème, a-t-elle, d'un geste décidé, ouvert son ombrelle sous prétexte d'un soupçon de rayon de soleil et s'est-elle vivement glissée hors du groupe mi-partie incliné, mi-partie rigide, formé par son oncle et Mme Flore, d'une part, et le farinier noir et l'Anglais, d'autre part.



A l'instant précis où le cicerone, après un second et plus profond salut, reconquiert sa ligne verticale et se retourne pour s'éloigner, l'ombrelle de Bertrande, comme par maladresse, accroche le bord du feutre avarié du Toulousain. Le chapeau se soulève, oscille et, finalement, glisse sur le nez de son propriétaire.

D'un geste rapide, l'homme au bandeau rattrape son couvre-chef et le replace vivement... Mais ce court moment a suffi pour provoquer tout un inexplicable drame.

Bertrande a poussé un petit cri d'horreur. Elle a lâché son ombrelle et, toute pâle, a étendu les bras et s'est accrochée, défaillante, à la redingote de son oncle.

— Qu'as-tu? lui demande Verduret.

— Oh! gémit-elle, c'est... c'est aff... affreux.

Elle n'en peut dire davantage. Elle se cache le visage contre l'épaule de son tuteur.

Le bohème a jeté sur la jeune fille un regard singulier, tout chargé de gros reproche gouailleur et d'ironie... pourtant sans amertume.

Puis, virant brusquement sur les talons, il s'est éloigné d'un pas rapide... en faisant entendre, entre les dents, l'esquisse d'un éclat de rire que n'eût pas désavoué le Seigneur Méphisto en personne!

Le prochain volume aura pour titre :

LE GRAND PALAIS

et comprendra :

De nombreux dessins accompagneront le texte. Ce volume renfermera une superbe Lithographie hors texte, *de 50×65, représentant le* Grand Palais.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

III

LE GRAND PALAIS

EN VENTE :

I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** . .	-	» 60

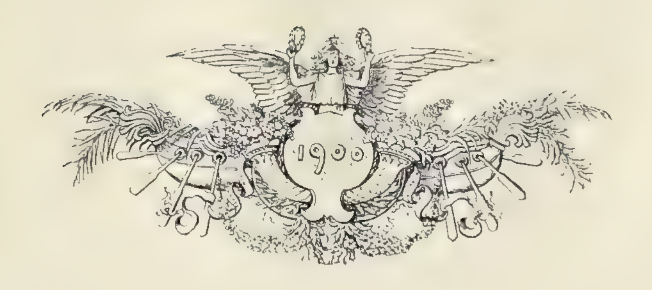
G. DE WAILLY

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

III

LE GRAND PALAIS



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

LES PALAIS-PRODIGES

§ 1er

DRAMATIQUE RÉVÉLATION

Avec une calme lenteur, de ce pas moelleux propice au travail initial d'une heureuse digestion, notre groupe de visiteurs de l'Exposition déambule béatement sous les ombrages séculaires du Cours-la-Reine.

Tous quatre viennent de la joyeuse et pittoresque « Rue de Paris », où ils ont trouvé à déjeuner de façon à ravir les gourmets les plus experts et à satisfaire des appétits de Gargantua. Le respect de la scrupuleuse vérité oblige toutefois à faire remarquer que, si les parts ont été à ce point

abondantes, c'est que la plus jeune convive n'a guère fait que regarder la sienne... laquelle a pris le chemin des trois assiettes voisines.

Ils se dirigent sans hâte vers l'avenue Nicolas II, qu'ils sont sur le point d'atteindre.

Arrivés aux derniers arbres en bordure de la nouvelle avenue, les deux hommes s'arrêtent. Verduret tire de la poche très tendue de son gilet sa grosse montre d'or, la consulte longuement de l'œil et dit :

— Deux heures moins un quart. Nous avons le temps.

— Parbleu, nous ne l'aurions pas que nous le prendrions ! Le grand crime, vraiment, que de faire attendre cet effronté hableur !

— Ah ! Bêchard, Bêchard, combien votre tempérament ne diffère-t-il pas du mien ! Vous êtes de ceux dont la mauvaise humeur, une fois provoquée, ne désarme jamais... pas même pendant l'heureuse trêve de l'estomac. Moi, lorsque je suis à table et surtout lorsque je viens d'en sortir, je ne saurais plus avoir ni ennui, ni colère, ni rancune... quand bien même je le voudrais.

— Vous, Verduret, vous êtes un sybarite.

— Pas tant que cela, et la preuve c'est que je ne me suis, certes, pas ménagé durant les trente ans que j'ai mis à gagner l'aisance de mes vieux jours. Seulement, je comprends la vie et, comme elle me plaît, je prétends ne pas l'abréger par une irraisonnée et préjudiciable distribution des alternatives de satisfactions et de contrariétés qui la composent. Dans une existence bien pondérée, deux genres de fonctions quotidiennes ne doivent jamais être troublées par des causes extérieures, sauf cas de force majeure : l'alimentation et le sommeil nocturne.

— Papa tranquille, va !

— Eh non !... puisque, précisément, je suis en ce moment très inquiet.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Vous savez bien que, depuis notre arrivée à Paris, c'est à peine si Bertrande a entr'ouvert les lèvres.

— Si fait... tout au moins pour manger. Or, elle n'a pas touché, pour ainsi dire, à notre déjeuner, et cela, joint à sa demi-syncope de ce matin et à son refus de nous dire ce qui

l'a causée, me persuade qu'il se passe en elle quelque chose qu'il importe que je sache.

— Parbleu, vous la connaissez de reste l'idée qui la tourmente : certaine photographie qu'elle a laissé surprendre hier...

— Sa prétendue toquade de petite fille pour son chenapan de cousin ?

— Eh oui ! Vous avez été brusque avec elle, et la rancune qui fermente dans sa jolie tête volontaire explique tout.

— Pas son mouvement de ce matin, toujours, puisque c'est contre ma poitrine qu'elle est venue cacher sa soudaine pâleur... Et puis, cette fixité intense et comme apeurée de son regard !... Non, vous dis-je, mon cher Bèchard, il y a autre chose ; et ce qu'il y a, je vais le savoir, de gré ou de force... et pas plus tard que tout de suite.

Et il appelle :

— Bertrande !

Des deux dames qui, à l'exemple de Verduret et de Bèchard, se sont, à leur tour, arrêtées sous les derniers arbres du Cours-la-Reine, Mme Flore, seule, paraît avoir entendu l'appel du manufacturier retiré.

— Ma chère petite, votre oncle vous appelle, dit-elle à sa jeune compagne.

Celle-ci ne bouge pas.

— Bertrande ! réitère Verduret en élevant davantage la la voix.

Même absence de réponse. Alors, impatienté, l'oncle franchit vivement les quelques pas qui le séparent de sa nièce et la saisit assez doucement par le bras.

— Ah ça ! fillette, qu'as-tu ?

L'attouchement, plus que la parole, rappelle la jeune fille à la conscience de ce qui l'entoure.

— Vous me parlez, mon oncle ? dit-elle d'une voix vague.

— Voyons, mon enfant, que se passe-t-il ?

— Oh ! mon oncle, si vous saviez !

— Eh parbleu ! justement, je ne demande qu'à savoir. Allons, parle.

— Non... n'exigez pas de moi !... C'est trop affreux !

— A toutes mes questions, déclare la ronde farinière

avec un haussement d'épaules, voilà tout ce qu'elle sait répondre : « C'est affreux ».

— Ce n'est pas suffisant, évidemment, observe le méthodique Verduret.

Et, d'un ton de paternelle autorité, en s'adressant de nouveau à Bertrande :

— Voyons, qu'est-ce qui est affreux ?

— Ce que j'ai vu avant déjeuner... là-bas.

Elle dirige la pointe de son ombrelle fermée dans la direction du Petit Palais.

L'oncle continue :

— Au moment où tu t'es jetée dans mes bras, à demi-pâmée, dans la cour du Palais Girault.

— Oui.

— Tu as donc eu une frayeur ?

— Il y avait de quoi.

— Qu'est-ce qui t'a fait peur ?

— Notre cicerone...

— Il t'a donc dit quelque chose ?

— Rien. C'est moi...

— Tu lui as parlé ?

— Non... c'est mon ombrelle...

— Qui a parlé ?... Ce serait une réédition de l'âne de Balaam, alors ? Allons, est-ce que tu deviens folle ?

— Non, mon oncle. C'est mon ombrelle dont une baleine a accroché le chapeau de... de ce monsieur.

Et, avec une volubilité effarée, Bertrande s'écria :

— Mais je ne l'ai pas fait exprès, je vous jure... C'est en l'ouvrant... Je n'avais pas bien calculé la distance... Alors, vous comprenez, en s'étendant, elle a... Oh ! bien malgré moi !... C'est par pure maladresse, je vous le promets.

— Eh ! ne te défends pas comme un beau diable ! On ne t'accuse pas. Mais ne perdons pas le fil... Donc, ton ombrelle a accroché le chapeau de notre très intéressant Toulousain. Bon. Et puis ?

— Elle l'a soulevé.

— Naturellement. Et puis ?

— Alors, j'ai vu !...

— Quoi ?

— C'est affreux, vous dis-je, affreux !

— Sacrebleu, nous le saurons que c'est affreux ! Mais, qu'est-ce, au juste ?

— Eh bien, oui, mon oncle, j'aime mieux tout vous dire. Si je garde cela pour moi seule, je n'en dormirai pas cette nuit, plus jamais !... J'ai vu... Non, je ne peux pas !...

— C'est donc si difficile à dire ? Tu n'as pas vu Belzébuth et ses cornes, je suppose ?

— Au contraire.

— Comment ? au contraire.

— Voilà. Il a eu beau remettre son chapeau bien vite, ce... monsieur, j'en suis sûre, a...

— Achève donc !... Tu ferais bouillir un saint !

— Eh bien, il a... le crâne ouvert !

— Hein ?

— Je l'ai vu... Un crâne tout chauve, comme le vôtre, avec... au milieu... une fente... toute noire... dans laquelle remuaient des choses... la cervelle, pour sûr !... Horrible !... Affreux !

Bèchard le Taciturne part d'un énorme éclat de rire.

— Cet homme, s'écrie-t-il, cet assommant et tonitruant bavard serait un monsieur qui se promène avec la cervelle à l'air !... Non, après celle-là, il faut tirer l'échelle, vous savez, Verduret !

Mais Verduret n'a pas envie de rire. Il regarde sa nièce avec une expression d'inquiétude si éloquente que celle-ci y répond :

— Rassurez-vous, mon oncle : je ne suis pas folle. C'est invraisemblable, je le comprends, c'est encore plus effrayant... mais je vous jure que cela est ; je l'ai vu !

— Voyons, petite, c'est une hallucination, c'est un vertige qui t'a pris.

— Oh ! non.

Bertrande secoue obstinément la tête.

— J'ai vu ! prononce-t-elle laconiquement.

— Oui, c'est entendu, reprend Verduret en s'adressant à sa nièce. Mais tu n'es pas une petite écervelée. Tu admettras que marcher ainsi et pérorer sans apparence de souffrance, pour un homme portant une pareille blessure, est chose impossible.

— J'admets que ce soit impossible.

— Et que, par conséquent, tu as pu te tromper.

— J'ai vu nettement : je ne me suis pas trompée.

— Ecoute, dit-il. Nous allons retrouver dans un instant ce jovial méridional qui me semble un excellent garçon.

— C'est vrai !... Oh ! que je vais être gênée en sa présence !

— Pourquoi ? Tu n'as qu'à tâcher de ne pas penser à sa... à ses... enfin à son... infirmité.

— Mais... mon ombrelle ?

— Ce n'est pas de ta faute si tu l'as ouverte avec un peu trop d'inattention.

— Vous avez raison... D'ailleurs, je m'excuserai... Alors, mon oncle, vous en êtes bien sûr; il est tout à fait impossible qu'un homme, avec une telle blessure, puisse ?...

— Se démener comme il le fait? Evidemment.

— Bon. Nous pouvons aller retrouver notre guide.

Verduret regarde sa nièce avec une réelle stupéfaction.

— A la bonne heure ! voilà que tu souris.

Un fugace sourire, en effet, a, comme un éclair, illuminé le visage de la jeune fille. A quelle pensée secrète et bien soudaine est-il dû, c'est ce que l'oncle rassuré ne se donne pas le mal de chercher à deviner. Le fait prime la cause. Satisfait du résultat de son enquête, il donne à ses compagnons le signal du départ.

Quelque deux cents pas portent le groupe au lieu du rendez-vous indiqué le matin, c'est-à-dire devant la baie de droite du triple porche principal du Grand Palais. Ces deux cents pas, Mme Flore ne les a pas faits sans tourner vingt fois la tête. Que pouvait donc être devenu Mr James-Gregory Puzzling ?

Peu accoutumée aux hommages, sa vanité y est extrêmement sensible, en même temps que peu difficile sur leur qualité. Secrètement, Mme Flore se dépite.

Tout à coup, elle pousse un petit cri... aussitôt étouffé.

Là-bas, arpentant à grandes enjambées l'avenue Nicolas II, et venant de l'extrémité opposée au Cours-la-Reine, c'est... lui !

— Je savais bien, pense la meunière : il ne pouvait pas m'*abandonner* ainsi !

Si elle pouvait savoir qu'au même instant, de son côté, James-Gregory murmure entre ses longues dents :

— Well ! jé arrivé dans le temps... Un peu plous, jé allé perdé elle dé vioue, et revoar son chèpeau dans le foule, ce été *so difficult!*

Au moment où le fils d'Albion rejoint le groupe, sans saluer mais non sans fixer sur la dame un froid regard... qui la comble d'aise, Bèchard s'écrie :

— Dites donc, Verduret, est-ce qu'il va nous faire poser longtemps l'homme au crâne fendu ?

— Taisez-vous donc ! Le voici qui vient... Mais il n'est pas seul.

§ II

LES PIERRES QUI VOLENT

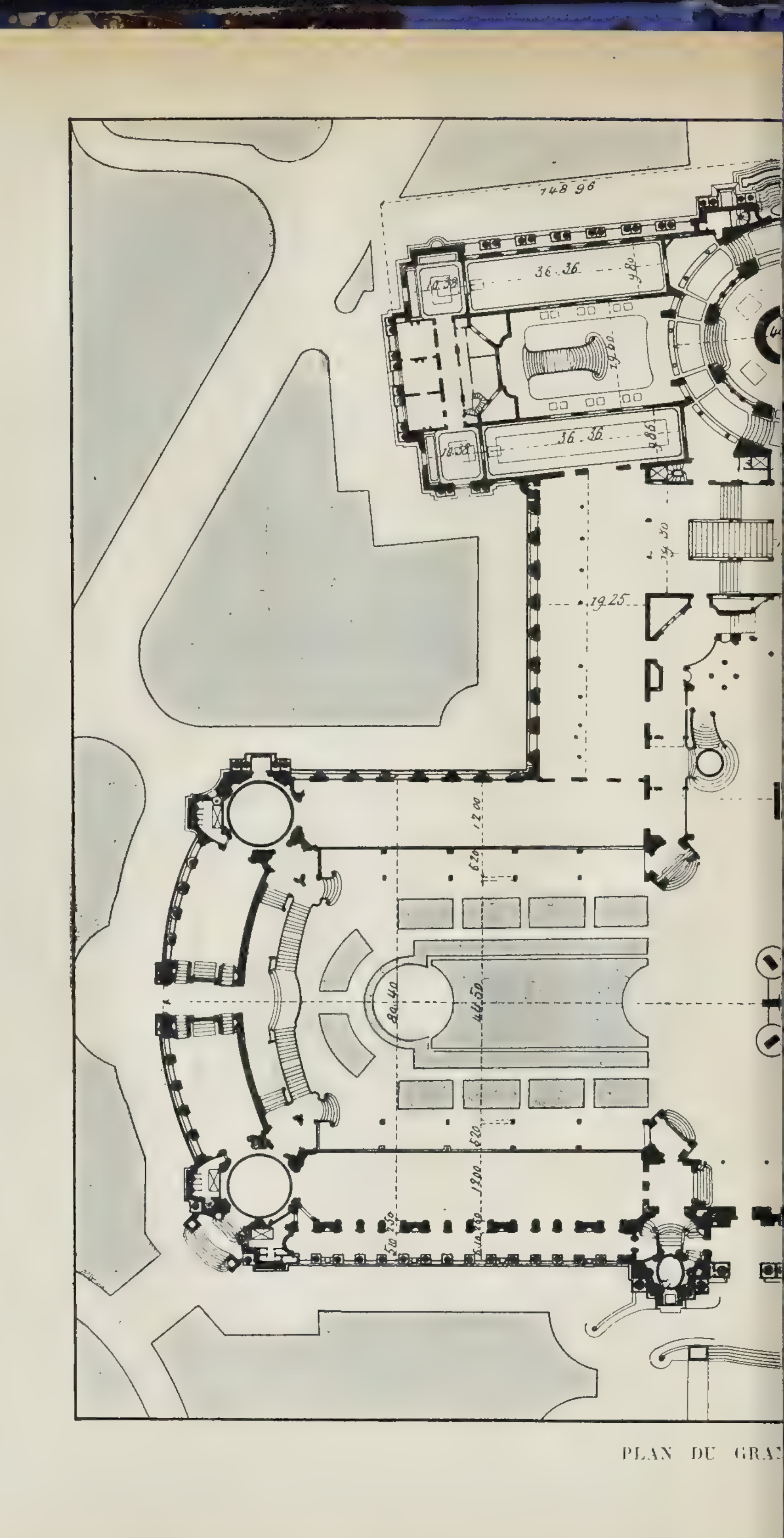
Le Toulousain, en effet, débouchant de la baie opposée du porche, s'avance au bras d'un jeune homme à la démarche ferme et aisée, à l'œil intelligent et fin et dont, sous une moustache légère, les lèvres joliment dessinées esquissent, en ce moment, un sourire amusé et discrètement moqueur.

A la vue de l'homme au bandeau de soie, Bertrande, qui n'a vu que lui, se sent reprise de sa précédente angoisse, à laquelle se mêle un sentiment de curiosité anxieuse. Ses sensations complexes se traduisent d'abord par un vif mouvement de recul, puis par un glissant retour en avant pour venir se placer, comme à l'abri d'un rempart, derrière l'épaule de son oncle. Là, rassurée, elle observe.

Au brusque mouvement de retraite de la jeune fille, à son aspect, le Toulousain s'est arrêté net, l'air inquiet et gêné. Il fait signe à son compagnon qui, en parfait homme du monde, s'avance seul vers le groupe de nos visiteurs.

— Mesdames, messieurs, dit-il en s'inclinant courtoisement, mon ami Bouscastrol m'envoie en ambassadeur auprès de vous.

— En ambassadeur? fait Verduret en ouvrant de grands yeux.


148 96
36.36
9.80
12.60
36.36
9.86
19.25
19.50
12.00
6.20
80.40
44.50
6.20
12.00

PLAN DU GRA



ALAIS (ENSEMBLE)

— Oui. Il craint de n'être plus *persona grata* dans votre petit cercle et que ses services ne vous soient plus agréables.

— Et pourquoi donc ça?

— Certain petit incident qui a clôturé sa conférence démonstrative de la matinée lui fait appréhender de n'être pas vu du... même œil par vous *tous;* et il préférerait renoncer à l'honneur de vous servir de cicerone cet après-midi si sa mission devait l'exposer à être l'objet de... tentatives que sa déchéance physique lui rend particulièrement sensibles...

— Que voulez-vous dire!... Mais il me plaît, au contraire infiniment, votre ami Bour... Bous... Comment l'appelez-vous donc?

— Bouscastrol.

— Drôle de nom... à coucher à la porte, grogne Bêchard entre ses dents.

— Il est documenté comme un livre, poursuit Verduret enthousiaste, gai comme le soleil et spirituel comme un mousquetaire du père Dumas!... Je me demande quelle mouche le pique et je serais désolé qu'il nous privât de son agréable compagnie.

— Il n'en doute pas de votre part, monsieur. Il a peur seulement qu'il n'en soit pas de même de...

— De moi, par exemple, n'est-ce pas? dit une jolie voix toute drôle et un peu troublée, qui semble sortir de derrière l'épaule de Verduret.

— C'est vrai! s'écrie celui-ci. L'histoire de l'ombrelle! Au diable la petite maladroite!

— Ne vous fâchez pas, mon oncle. Je vais tout raccommoder.

Crânement, Bertrande sort de son abri, s'avance jusqu'à quelques pas du Toulousain qui, à son approche, se détourne un peu, visiblement contrarié.

— Monsieur Bouscastrol, dit la jeune fille avec une gracieuse humilité de ton et d'attitude, j'ai de bien vives excuses à vous faire. Je vous jure que c'est par pure inadvertance et sans aucune intention malséante que j'ai commis une indiscrétion involontaire qui m'a causé, d'ailleurs, une si douloureuse surprise que je n'en suis pas encore remise. Si j'ai vu votre affreuse blessure...

— Ah ! vous avez remarqué ma...

— C'est bien malgré moi, je vous assure... Et je vous supplie d'en agréer mes bien vraies, mais bien sincères excuses.

Aussitôt, il perd l'allure gênée qui est la sienne depuis un moment, se redresse, et, du ton qui, depuis le matin, amuse tant l'oncle Verduret :

— Té, c'est bien, mademoiselle ; j'*assepte* vos excuses. D'ailleurs, vous pourrez me refaire sans scrupule le « coup du chapeau » : j'ai pris mes précautions.

Et, s'avançant, l'allure dégagée, vers Verduret et ses compagnons, il les salue d'un vaste coup de chapeau qui montre son crâne prudemment habillé d'un ample mouchoir de toile fine.

— Bon diou ! clame-t-il de toute la chantante sonorité de sa voix de baryton, je croyais bien être en disgrâce et devoir renoncer au plaisir de vous parler, ce soir, de ces palais superbes ! Aussi m'étais-je assuré d'un amical concours pour que, quand même, vous ne manquiez pas des explications que je vous avais promises. J'avais prié ce *cer* ami de me remplacer et, comme il est la complaisance même, il avait bien voulu y consentir. Ah ! capédious ! vous auriez eu en lui le cicerone compétent par excellence, car M. Uhry, artiste d'avenir, que je vous présente, té ! y a bellement travaillé, à ce Grand Palais, comme sous-inspecteur du maître Deglane, dont l'œuvre splendidissime triomphe en ce moment sous vos regards.

Et, se tournant vers le jeune architecte :

— Mais, maintenant, mon bon, puisque je me réintègre dans mes fonctions, il ne me reste qu'à m'excuser de vous avoir inutilement dérangé et à vous remercier.

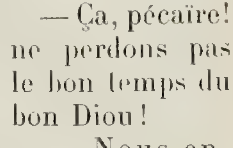
— Par exemple ! J'aurais été trop heureux de vous rendre ce léger service, à vous dont l'amitié me rend fier et que demain tout le monde honorera comme...

— Un affreux millionnaire ! interrompt le bohème en éclatant de rire. Bouscastrol le millionnaire, té ! Ah ! mon bon ! vous y donnez aussi, dans mon rêve de banknotes... Même plus que moi, car, parfois, je me prends à me « blaguer » moi-même !

Tous les yeux sont braqués sur le Toulousain, mais avec des expressions fort diverses.

Quant au jeune architecte, il a l'air finement penaud d'un écolier mutin pris en faute. Il serre à la dérobée la main du sculpteur toulousain, lui remet une serviette en maroquin qu'il a sous le bras et s'éloigne rapidement.

Alors Bouscastrol — puisque, maintenant, Bouscastrol il y a, le nom, bien de terroir, du bohème ayant été prononcé :



— Ça, pécaïre! ne perdons pas le bon temps du bon Diou!

— Nous entrons dans le Grand Palais?

— Je voudrais, auparavant, cer monsieur Verduret...

— Oui, vos petits renseignements préliminaires?

— C'est cela. Mais, comme il fait un soleil à cuire une caravane de Bédouins, je propose d'aller causer un peu sous ces braves vieux arbres du Cours-la-Reine, hé?

Docile, le groupe d'*expositionnistes* gagne à la suite du bohème l'ombrage indiqué et s'installe, en demi-cercle, sur des chaises.

— Encore une conférence! soupire Mme Bèchard en s'asseyant.

— Courte et bonne, ma cère madame, vous allez voir, té! Pour débuter, je procède par une interrogation. Vous doutez-vous seulement, vous *ottres*, que vous êtes en présence, ici, de « palais prodiges »?

— Bon, voilà déjà les grands mots! fait Bèchard en ricanant. Vous allez peut-être nous dire qu'ils ont été construits

d'un coup de baguette de fée, comme dans les contes de Perrault?

— A peu près, cadédis! car les procédés de leur construction relèvent presque de la féerie. Songez donc : pour construire d'aussi gigantesques machines, il eût fallu, normalement, de six à huit ans. Or, ainsi que je vous l'ai dit ce matin, il y a deux ans et demi, le terrain était encore uni comme la main.

— Diable! Comment a-t-on donc fait?

— De l'illusion, de la prestidigitation, du miracle, mon cer monsieur Verduret! Oh! pas tout d'abord, je le reconnais. Ainsi, pour consolider le terrain dans ce marais...

— Où prenez-vous un marais, maintenant?

— Où nous sommes, té! monsieur Bèchard. Si j'avais ici une carte de Paris au bon vieux temps, je vous montrerais qu'entre la Seine et l'axe passant par les porches des Grand et Petit Palais, s'étendaient les eaux bourbeuses du Marais des Gourdes. Il y a des siècles qu'il est comblé, mais ce terrain rapporté n'offrait pas une résistance à porter sans fléchir de telles masses de pierres. Donc, il a fallu tout d'abord, battre des centaines et des centaines de pieux, enfoncer des pilotis, si vous préférez.

— Comment! la moitié de chacun de ces deux Palais serait bâtie sur pilotis?

— Parfaitement; et, de plus, un radier général d'un demimètre de béton s'étend, pour assurer l'étanchéité absolue, sous toutes les constructions, ce qui représente, rien que pour le Grand Palais, une mignonne superficie d'environ 21,000 mètres carrés.

— C'était là un énorme travail préliminaire!

— Juste. Et comme il a pris un temps forcément considérable, il en restait d'autant moins pour élever ces immenses monuments.

— Il y a pas mal de pierre là-dedans, en effet, approuve Bèchard, d'un air connaisseur.

— Vous êtes modeste, mon bon! Sachez que la partie du Grand Palais, donnant sur l'avenue Nicolas II, compte, à elle seule, pour dix-huit mille (18,000) mètres cubes de pierre de taille.

— Bigre, c'est un chiffre!

— Vous pensez bien que si l'on s'était contenté d'employer les moyens ordinaires, au lieu de palais achevés, c'est à peine si vous verriez ici des murs à l'état de grandes ébauches...

— Qu'entendez-vous par ces « moyens ordinaires », s'il vous plaît?

— C'est vrai, cornebiou! Vous n'êtes pas des architectes, vous *ottres!*... Je vais mettre les points sur les *i*, en deux temps. Quand l'architecte a achevé son plan de l'édifice à construire, il le remet à l'entrepreneur choisi, précieux collaborateur qui, sans partager la gloire de l'artiste, assume l'effrayante responsabilité de l'exécution de son œuvre et, dans certains cas comme celui de la construction ultra rapide de ces palais, est tenu d'être, tout bonnement, un homme de génie. Vous allez vous en rendre compte dans un moment, té!... Mais n'anticipons pas, comme disent les fabricants de « rez-de-chaussée »... des journaux.

— Des architectes spéciaux, sans doute? demande Mme Flore.

— Tout juste, cère madame : des *genss* qui traitent le feuilleton comme les architectes les bâtisses, sauf qu'ils sont tenus de poser eux-mêmes la première pierre .. je veux dire les premiers chapitres. A part cela, comme les *ottres*, ils s'en remettent à un bon entrepreneur, té!

Mme Flore fait la moue : elle comprend enfin qu'elle a dit une nouvelle naïveté. Le cicerone poursuit :

— Donc, mesdames et messieurs, voici comment les çoses marchent d'ordinaire. L'entrepreneur étudie le plan de l'artiste, décide de la qualité nécessaire des diverses pierres à employer et fait faire l'épure, c'est-à-dire le plan particulier, avec numérotage de chacune de ces grosses pierrailles. L'ensemble de tous ces dessins constitue ce qu'on appelle le *calepin*. Un double de ce calepin est communiqué au carrier qui débite les pierres à la mesure, plus trois centimètres dans chaque sens. Cet excédent... de précaution s'appelle : *le pouce de carrière*. Les blocs sont alors expédiés à Paris, puis, de la gare ou du quai du fleuve, portées jusqu'au chantier de construction sur les lents et lourds véhicules que vous connaissez. Là, il faut le recouper à la mesure exacte, ce qui, pour des blocs qui pèsent jusqu'à 6,000 et 7,000 ki-

logrammes à retourner dans toutes les positions, demande un peu plus de temps que de faire fondre un morceau de sucre au-dessus de son absinthe ! Ensuite, il faut porter le bloc jusqu'au pied d'une sapine...

— Une sapine ?

— Eh ! vous savez bien, cère madame, ces grandes perches, grosses et hautes comme des mâts de navires, plantées par quatre devant les bâtisses et qui forment comme une tour carrée, à l'intérieur de laquelle montent tout doucement les pierres crochées à une puissante chaîne ?

— Oui, oui. Pas besoin d'en dire tant : on connaît les choses sinon les noms.

— Donc, d'ordinaire toujours, poursuit le conférencier lapidaire, ces blocs, arrivés à hauteur de mur construit, sont saisis par de nombreux manœuvres qui les conduisent, en les faisant péniblement glisser sur des rouleaux, jusqu'aux postes, souvent lointains, qu'ils doivent occuper. Vous voyez d'ici le temps qui s'écoule entre l'arrivée de chaque pierre au chantier et sa mise en place, ainsi que les efforts multiples et le grand nombre d'hommes occupés à ce travail.

— Alors, insinue Verduret, ce n'est pas comme cela qu'on a procédé pour la construction de ces Palais ?

— Vous le demandez !... Eh ! bon Diou ! à ce train-là, ils auraient été prêts tout juste pour l'Exposition... de 1911 !

— Vous exagérez.

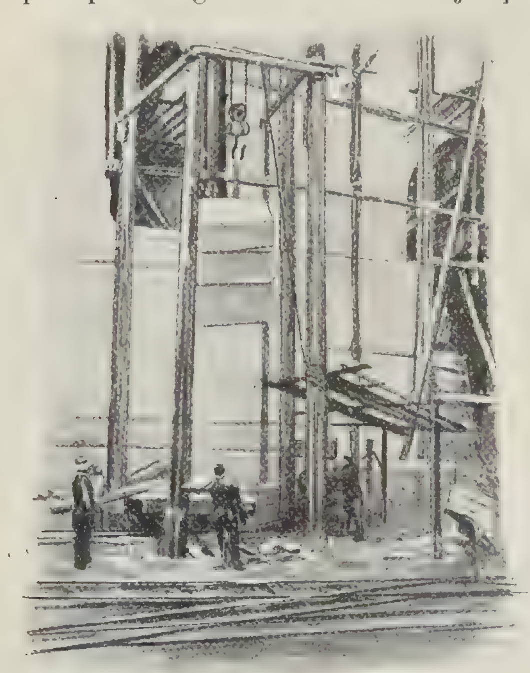
— Sachez, monsieur Verduret, que le Midi... il n'exagère jamais !

— Ne vous fâchez pas !... Quelle soupe au lait toulousaine, vous faites ! dit en souriant le brave manufacturier retiré.

— Vous êtes un bon homme et, du haut de notre Capitole, je vous pardonne. Donc, écoutez ceci. Avant de commencer ces travaux-ci, architectes et entrepreneurs réunis se sont posé et ont résolu le syllogisme suivant : « Il faut aller extraordinairement vite ; or, mesdames les pierres ont, dans leur déshabillage et leurs mouvements, des habitudes d'extrême lenteur incompatibles avec la hâte qui nous est imposée ; donc, changeons tout cela, et arrangeons-nous pour n'avoir affaire qu'à des *pierres qui volent !* »

— Comment, des pierres qui volent ?

— Sans doute! Est-il un autre terme pour parler de blocs de toutes tailles qui, depuis l'instant où ils se sont embarqués pour voguer sur les ondes jusqu'à celui où ils se sont trouvés définitivement installés à la place indiquée par leur numéro et leur lettre d'assise, n'ont pas une seule fois touché la terre et ont circulé, avec la rapidité de petites demoiselles folles, sur les ailes de la vapeur et les volutes des ondes électriques?


Sapine.

— C'est de la fantasmagorie, ce que vous nous racontez là?

— C'est de la réalité géniale, mise au service de ce tour de force de construction sans précédent.

— Au moins, monsieur l'enchanteur, daignez nous expliquer...

— C'est ce que je vais faire en vous parlant des...

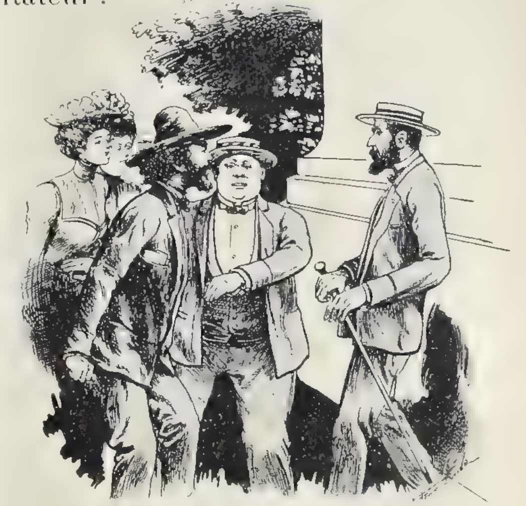
§ III

APPAREILS SPÉCIAUX CRÉÉS POUR LA CONSTRUCTION DES PALAIS

— D'abord, quelle que soit leur provenance, les pierres sont arrivées par eau au chantier installé sur l'emplacement de cette superbe avenue Nicolas II, c'est-à-dire entre les façades principales des deux palais. De plus — car tout est

féerique en cette affaire — elles s'y sont trouvées rendues par milliers et milliers de mètres cubes sans que ces curieux de Parisiens se soient doutés de leur venue.

— Voilà qui est un peu fort! Des blocs de 7,000 kilogrammes ne passent pourtant pas comme des muscades dans les doigts d'un prestidigitateur?



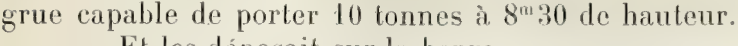
Ne vous fâchez pas!

— Ça, voyons, mon cher monsieur Bouscastrol, parlons, je vous prie, sans paraboles... ou nous n'en sortirons pas. Nous disons donc que les chalands venaient accoster le quai?

— Ou, du moins, l'estacade spécialement construite à côté du pont des Invalides.

— Bon. Je suppose qu'une robuste grue les cueillait à bord...

— Parfaitement: une grue capable de porter 10 tonnes à $8^{m}30$ de hauteur.



— ... Et les déposait sur la berge.

— Pardon!... sur les *trucs* d'un véritable train à voie d'un mètre d'écartement.

— Ah! ah?... Et ce train, une fois chargé?

— Plongeait dans un tunnel percé sous le Cours-la-Reine et aboutissant en dedans des hautes palissades clôturant le chantier.

— Tiens, tiens, pas maladroit! C'est comme cela que les Parisiens ne pouvaient pas se douter?...

— ... En roulant paisiblement sur leurs tramways, que, sous leurs pieds, passaient à toute vapeur les matériaux de leurs futurs Palais.

— Parce que ces Parisiens sont des têtes légères et étourdies, déclare solennellement Bèchard. Je vous jure bien que si pareil fait s'était passé à Essonnes, le moindre moutard, sortant de l'école, eût tôt fait d'éventer la mèche. Ah! c'est que, voyez-vous, on observe et on raisonne, en province!

— Tandis qu'à Paris, capédious... on agit!

— Voyons, Bèchard, pas d'inutiles parenthèses. Nous en étions au train arrivant sur le chantier. Après?

— Il file jusque vers le haut de l'avenue où se trouvait le grossier écrin de planches abritant la *scie à diamants*.

A ce mot, Mme Bèchard, très occupée à observer du coin de l'œil le toujours impassible James-Gregory, dont le flegme glacial — ainsi que l'eau fait bouillonner la chaux — semble enflammer la bonne farinière au lieu de la refroidir, Mme Bèchard, donc, tressaute sur sa chaise. En remuant la tête, dans le vain espoir de faire étinceler les énormes « de Bluze » qui distendent les lobes de ses oreilles, elle s'écrie :

— Une scie en diamant! Pourquoi faire?

— Pour scier les pierres, donc!

— Quelle profanation! Consacrer les pierreries, si chères et si précieuses, à un si vil emploi!

— Je croyais jusqu'ici que le plus joli rôle du diamant était de parer la beauté.

— Bichette, va! pense le bohème.

Mais Mme Flore n'a cure du regard sardonique que, sous l'ombre du bandeau de vieille soie, darde sur elle le sculpteur toulousain. Lourdement provocante, elle adresse une œillade à l'Anglais en chantant, dans le haut de la voix :

— N'est-ce pas votre avis, milord Puzzling?

Avec son calme hyperboréen, le dit « milord » répond :

— Yes, médème. Jé été tòjors dé l'aviss de vò!

— Vous voyez! s'écrie la dame triomphante et heureuse de ces mots si secs autant que d'un galant madrigal.

Verduret se jette en travers de quelque repartie satirique du Toulousain en le rappelant à la question.

— Donc, votre scie à diamants?

— Est un disque d'acier de 2m20 de diamètre sur 2 centimètres d'épaisseur, armé à la circonférence, sur la tranche, les arêtes et les côtés, de 160 diamants enchâssés dans le métal.

— Elle doit coûter un prix fou?

— Non, cère madame. Ces diamants, tout en étant « du vrai » — car l'industrie laisse à la coquetterie mal inspirée l'usage des fausses pierres — sont des *boorts* du Brésil...

— Qu'est-ce que c'est que cela, demande, par contenance,

Mme Bèchard que l'allusion directe à ses « de Bluze », qu'elle croyait capables de tromper tous les regards, a fait rougir jusqu'aux oreilles... surtout aux oreilles.

— Des pierres qui, n'ayant pas cours en joaillerie, valent une quinzaine de francs le carat de deux décigrammes, ce qui est pour rien en comparaison du diamant amorphe noir, employé aussi industriellement, et qui se paie 175 francs le carat.

— Ça, monsieur Bouscastrol, s'écrie Verduret émerveillé de la précision des détails, seriez-vous lapidaire?

— Sans doute, té! puisque, comme sculpteur, je taille... de la pierre. Mais revenons à notre scie circulaire. Elle tourne à la vitesse de 300 tours à la minute et tranche une pierre...

— Comme une motte de beurre!

— Pas tout à fait, monsieur Verduret. Vous êtes, cadédis, plus toulousain que moi, quand vous vous y mettez. La vérité est que cet appareil pratique une section de plus de 7 mètres carrés dans son quart d'heure, — en pierre tendre, bien entendu, — ce qui est déjà fort joli.

— Excusez des profanes comme nous, mais, pour apprécier cette rapidité de résultat, nous manquons de terme de comparaison.

— Trop juste, cer monsieur. Eh bien, figurez-vous que, pour exécuter le même travail, deux bons tailleurs de pierre, avec la scie ordinaire, en auraient pour trois jours.

— A la bonne heure. Je comprends maintenant qu'avec de tels procédés, on soit allé vite.

— Ce n'est rien encore, mon bon! Tenez, je reprends le voyage aérien d'un bloc quelconque. Où en étais-je donc?

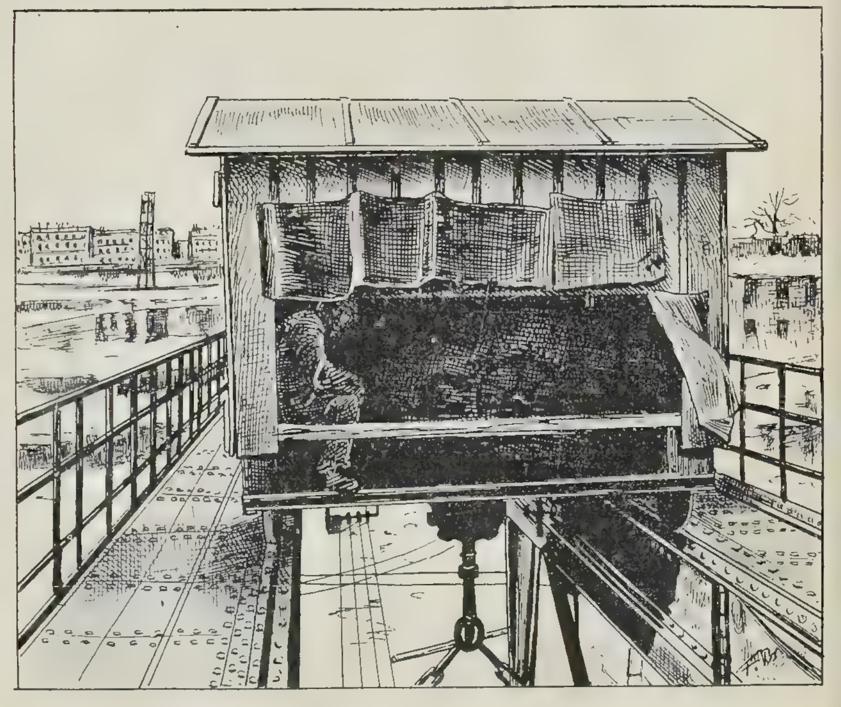
— A l'arrivée du train près du bâtiment de la scie diamantée.

— Va bien, té! Voilà donc le train stoppé. Vite le pont roulant électrique accourt.

— Un pont qui marche!

— Et que vous ne suivriez pas à la course, s'il le voulait bien. Ah! capédious, M. Moreau, l'habile constructeur, a fait un rude et adroit travailleur de ce pont-là! Monté sur deux hautes jambes roulant sur deux rails écartés de douze mètres — qui longeaient le milieu de l'avenue, c'est-à-dire du chantier — il porte un charriot, mobile comme lui, sous

lequel pend une énorme poulie à croc mue par une robuste chaîne. Vous voyez tout de suite que le triple mouvement du pont en long, du charriot en large et du crochet verticament, permet à l'appareil de cueillir la pierre de taille sur le train, de la porter sur un autre charriot spécial qui le présentera à la scie pour être débité par elle, d'aller, pendant ce temps décharger le convoi et *gerber*, c'est-à-dire mettre



LE CHARIOT DU PONT ROULANT.

en tas les autres blocs sur la longue bande de terrain comprise entre les deux rails, de revenir prendre la pierre de taille mise à la mesure pour la porter, toujours courant, sur un autre train qui la transportera, à toute vapeur, au pied du mur où elle doit être utilisée... Là, se trouve la grue mobile à vapeur à pylône...

— Encore un nouvel appareil?

— Le dernier : il remplace, à lui tout seul, la sapine avec sa lente montée des pierres et l'interminable, délicate et coû-

teuse opération du *bardage,* c'est-à-dire de la pénible poussée des blocs jusqu'à leur destination, à force de bras et à l'aide de rouleaux de bois. Cette grue, dont le constructeur est M. Augé, est une petite tour Eiffel très élégante de forme, qui s'est promenée à volonté, pendant deux ans, le long de la façade principale du Grand Palais. Plus haute que l'édifice, elle est armée, à sa partie supérieure, d'un bras de dix mètres pouvant tourner dans tous les sens autour de son point d'appui. L'extrémité de ce bras est muni d'un crochet qui en est la main. Cette grue prend la pierre amenée par le train, l'enlève comme une plume et, courant sur ses rails distants de quatre mètres en même temps qu'elle manœuvre, tout là-haut, son bras souple et puissant, pose le bloc à la place qu'il ne quittera jamais plus... Le tout en quelques minutes!

Grue mobile.

— C'est merveilleux!

— Tout simplement, té! Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous dire, tout à l'heure, que ces palais ont été construits avec des *pierres qui volent,* puisque, passant du bateau dans le train, pour être prises par le pont roulant, fort de 10 tonnes, puis par le plateau de la scie, reprises par le pont, confiées à un autre train et enfin cueillies au vol par le bras de la grue, elles n'ont pas touché terre jusqu'au moment où elles occupent leur définitif poste aérien!

— C'est de la prestidigitation!

— Sans illusionnisme.

— Mais, à ce compte-là, ces Palais devenaient des Gargantua à l'appétit insatiable, et je me demande comment on a pu satisfaire la voracité de ces dévoreurs de pierres ?

— En adressant les commandes à plusieurs carrières à la fois, parmi celles qui pouvaient fournir des pierres de qualités à peu près équivalentes. Ainsi, pour le Grand Palais, les assises sont en pierre de Souppes, ou de Lorris, merveilleusement dures et résistantes ; les corniches et pièces en saillie viennent de Lérouville ; la pierre d'Hérouville friable à la surface et résistante en bloc constitue les masses importantes de décoration ; les carrières de Villebois ont été mises aussi à contribution, ainsi que celles d'Euville, de Villiers-Adam, d'Echaillon, etc.

— De la pierre, ronchonne Bèchard, on n'avait pas besoin d'aller si loin pour en trouver ! N'avait-on pas, sur place, celle provenant de la démolition...

— Du Palais de l'Industrie ? Et dire, cadédis, que les architectes des palais ont eu comme l'intuition de votre idée si pratique en utilisant tout ce qui était utilisable après la démolition du grand vaisseau de 1855 ! Les moellons et les bris de cette provenance ont servi aux remplissages et *blocages*. Quant aux assises, qui étaient en très bon grès des Vosges, on les a employées dans les galeries, à l'aplomb des grosses poutres des planchers, c'est-à-dire là où il y avait des poids lourds à supporter.

— A la bonne heure ! s'écrie Verduret. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait plaisir d'apprendre que la première de nos grandes Expositions internationales n'a pas, de cette façon, entièrement disparu.

— Vous ne sauriez croire le bonheur que j'éprouve à vous entendre... dit Bouscastrol d'une voix singulièrement grave, dont l'accent fait vivement lever la tète à la jolie Bertrande.

« Ah ! sangdis, vous avez bigrement raison, té ! Avec ces blocages de pierres brisées, avec ces grès rouges encastrés dans les murs, c'est comme qui dirait l'infiltration dans les palais neufs de l'âme de leur ancien ! »

— Bon, l'âme des pierres, à présent ! s'exclame Bèchard en haussant les épaules.

— Eh! mille capitoles, pourquoi écoutez-vous ce que je réponds à M. Verduret. Il m'a bien compris, lui!

— Il n'y a pas que mon oncle qui ait compris, monsieur Bouscastrol! dit lentement Bertrande de sa voix claire.

Le sculpteur au bandeau hésite une courte seconde, puis, éclatant de rire:

— Té, cela va de soi, comme le soleil au clapotis de la Garonne: les jeunes filles, c'est tout poésie; pour grave et pétrifiante que soit celle de M. Verduret, mademoiselle ne pouvait manquer de la saisir.

Bertrande regarde fixement le Méridional qui lui adresse, sous figure d'un sourire gracieux, une fort disgracieuse grimace.

La jeune fille hoche la tête d'un air de dépit, détourne les yeux et, de nouveau, se renferme dans son obstiné silence.

Mais les traits de l'artiste au bandeau ont repris leur tracé normal, et leur propriétaire, ouvrant d'un large geste la serviette en maroquin qu'il a posée sur ses genoux, annonce d'une voix claironnante:

— Mesdames et messieurs, si maintenant nous causions un tantinet de ce qui fait l'objet spécial de votre visite de cet après-midi?

— C'est-à-dire...





CHAPITRE II

LE GRAND PALAIS DES BEAUX-ARTS

(VUE D'ENSEMBLE)

§ 1er

PETITE MANŒUVRE

— Comment, s'écrie Mme Flore, est-ce que vous allez nous expliquer le Grand Palais d'ici, sans que nous le visitions?

— Nullement, cère madame.

— En route, alors! conclut-elle en se levant.

— De grâce, un moment, té! Quelle ardeur vous dévore, vous qui, ce matin, réclamiez au contraire contre la trop grande rapidité de nos déplacements?

— Ce matin, vous nè faisiez que courir. Maintenant vous nous tenez assis en rond pour entendre votre musique. Il faut en tout un juste milieu! N'est-ce pas votre avis, milord?

— Yes, opine James-Gregory.

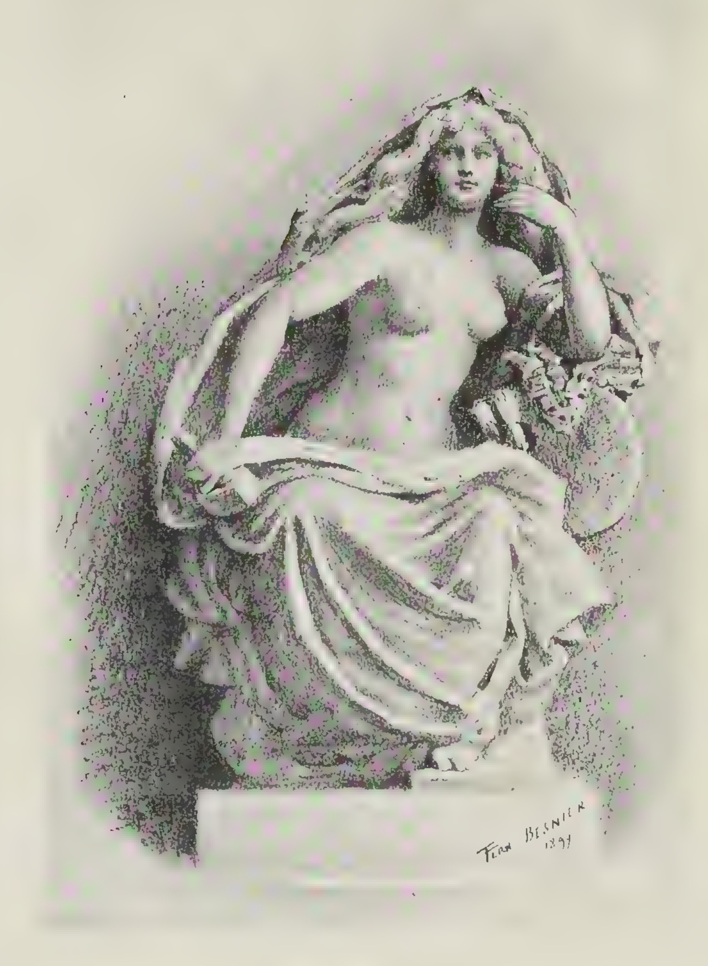
— J'estime, poursuit la dame, que monsieur pourrait nous raconter sa petite affaire au cours de notre visite... N'est-il pas vrai, milord?

— Yes, répète flegmatiquement celui-ci.

— Je me permets, retorque le cicerone, de combattre l'opinion de madame que j'accuse de tenter à mon détriment une redoutable alliance franco-anglaise... Et qui plus est, capédious! je prétends ranger l'Angleterre à mon avis.

— Contre moi?

— Eh oui, bon Diou! Voyons, mister Pazzling, quand un général de la plus Grande-Bretagne se dispose à livrer une



LA RENAISSANCE. (ANDERLIN.)

bataille pour écarter du chemin colonial d'Albion la gênante influence française, est-ce qu'avant de donner le signal de la marche en avant, il ne prend pas le temps d'étudier préalablement, devant son état-major attentif, le terrain

sur lequel il procédera, pour le plus grand bien de la civilisation, à l'écrabouillement des corps noirs ou bronzés?

— Aoh, yes ! déclare avec force l'impérialiste sujet de Sa Gracieuse Majesty.

— Eh bien, c'est exactement ce que je vais faire : avant d'attaquer ensemble le Grand Palais...

— Il fallé étioudier le *map*... Jé vòlé dire : le carte.

— Eh! quoi, milord, voilà que vous me donnez tort, maintenant ? s'écrie Mme Flore en minaudant.

— Allons, bichette, laisse donc monsieur tranquille !

— Médème, il gêné pas môa !

— Cardious, monsieur Bèchard, s'écrie en riant le bohème, soyez donc patriote... et songez que ce siècle — qu'ici nous glorifions — n'a pas vengé Napoléon !

Bèchard adresse à Bouscastrol un regard ahuri.

— Napoléon ? répète-t-il.

Il ne comprend pas.

Le farinier se penche à l'oreille du manufacturier retiré :

— Ah ça ! quelle langue parle-t-il donc, votre cicerone ? Du diable si j'y comprends un mot !

— Ne cherchez pas, Bêchard : c'est de la « blague » d'atelier.

— C'est donc ça ? Je me disais aussi... Car enfin, je ne suis pas plus bète qu'un autre !

— Evidemment, cher ami... Mais, chut ! Voilà notre Midi qui va éclater.

Bouscastrol, en effet, après avoir longuement respiré, pour se donner « du souffle », annonce de la voix généreuse dont l'a gratifié la nature :

— Mesdames et messieurs, voici ma carte d'état-major. Si vous voulez bien m'aider à tenir les quatre coins de ce plan du Grand Palais, nous allons pouvoir jeter un coup d'œil d'ensemble sur le terrain de notre future exploration.

Joignant le geste à la parole, il tire de sa serviette ouverte le dit plan qu'il déplie, étend et dont il confie trois des angles aux mains complaisantes de Mme Bèchard, de Bertrande et de Verduret.

Tenant le quatrième coin, il s'écrie :

— Examinons !

§ II

LES TROIS FRÈRES SIAMOIS

— Jetez tous un coup d'œil sur l'ensemble de ce plan. Ceuss qui ne séparent pas l'idée d'un vaste monument de celle d'une figure géométrique régulière seront bien forcés de s'incliner, ici, devant une œuvre superbe qui doit à l'irrégularité une partie de son charme. La forme du terrain compris entre les avenues Nicolas II, des Champs-Elysées, d'Antin et le Cours-la-Reine ne permettait pas de donner à ce Grand Palais des Beaux-Arts une ligne de contours ou rectangulaire ou régulièrement polygonale comme celle du Petit Palais que nous avons visité ce matin. Ainsi que vous le voyez, té! on s'est arrêté à ce tracé complexe qui décrit sur le sol une sorte d'H.

— Hum! bien boiteux votre H, objecta Bèchard.

— Je le reconnais, cer monsieur : la grande branche de la lettre, celle qui est en bordure de l'avenue Nicolas II, est infiniment plus importante que la petite branche située sur l'avenue d'Antin, et, en outre, est loin de lui être parallèle. Vous trouverez, sans doute, aussi, que le trait qui relie les deux branches est d'une épaisseur bien anormale, eu égard à la forme stricte de la majuscule romaine.

— J'allais le dire.

— Sangdis, j'en étais sûr! Je vous ferai seulement observer que le but n'était pas ici de dessiner une lettre sur le terrain, mais bien les contours d'un palais, œuvre d'architecture et non de calligraphie, mon bon!

Chacun de rire de la bévue du farinier, qui s'écrie :

— Parbleu, c'est vous, monsieur le Toulousain, qui voulez à tout prix nous faire voir sur ce plan une lettre! Pourquoi?

— Pour mieux vous faire saisir ma présentation des « Trois frères siamois ».

— Où ça, trois frères siamois?

— Dans ce Grand Palais, donc!

— On y montre des phénomènes? demande vivement Mme Flore, déjà affriolée.

— Non, cère madame : c'est lui-même, té! qui est le phénomène...

— Siamois?

— Précisément. Ce Grand Palais que vous voyez n'est qu'un palais et, tout à la fois, c'est trois palais.

— Bon, s'exclame en riant Verduret, le mystère de la trinité architecturale, alors?

— Avec cette différence que ce mystère-là n'a rien de mystérieux. C'est simplement un tout formé de trois parties distinctes et séparément complètes, mais si intimement soudées deux à deux que l'unité de l'ensemble est absolue. Ce sont des frères siamois ayant chacun son individualité, mais vivant d'une vie commune, à moins qu'on ne leur fasse subir une petite opération séparatiste qui peut momentanément les isoler.

— Parfait!... Compris!...

— Je reprends donc ma démonstration en me servant de ma comparaison avec cette lettre H, composée, elle aussi, de trois traits concourant à la figure du caractère majuscule romain.

— Allez-y.

— La branche de gauche, la plus grande, est formée par la « *Partie antérieure* » du Grand Palais, celle qui comprend la façade principale sur la belle avenue nouvelle et, naturellement, le grand porche d'entrée.

— Bien.

— Le lien qui unit les deux branches inégales, c'est la « *Partie intermédiaire* », avec entrée latérale du côté de l'avenue des Champs-Elysées. Enfin, la branche de droite...

— Qui rend votre H à la fois boiteux et... cagneux...

— Cordious, monsieur Bèchard, ne bèchez pas ma comparaison! Même par juste vengeance, je ne vous souhaiterai pas d'avoir été aux prises avec les difficultés créées par ce manque de symétrie qu'imposait le non-parallélisme des voies circonscrivant le terrain!... Mais, té!... Vous n'avez même pas l'air de comprendre ce que je dis!...

— Ne vous fâchez pas, voyons!... fait en souriant Verduret.

Et il ajoute, renouant le fil interrompu :

— Vous disiez que cette branche de droite?...

— Est formée par la « *Partie postérieure* » du Grand Palais, laquelle possède une entrée très importante, quoique secondaire, sur l'avenue d'Antin. Vous avez tous bien compris, n'est-ce pas?

— Ce que je ne comprends pas, objecte Bèchard, c'est le motif pour lequel on a voulu avoir un palais que l'on puisse ainsi sectionner. Le Palais de l'Industrie était moins compliqué et, puisque celui-ci est destiné à le remplacer, je ne vois pas la nécessité?...

— De ce fractionnement éventuel? Je vais vous l'expliquer en quatre mots... Mieux que cela, tenez, té! C'est vous-même, monsieur Bèchard, qui allez en instruire ces dames et ces messieurs.

— Moi?

— Parfaitement.

— Comment voulez-vous que j'explique à d'autres ce que j'ignore?

— En consentant simplement à répondre à mes questions.

— C'est que je n'aime pas bien que vous me preniez ainsi à partie; vous avez des façons de ridiculiser les gens...

— Rassurez-vous, déclare l'artiste en coulant un regard vers Mme Flore, très occupée de son voisin britannique, je comprends trop l'importance de ménager, en ce moment, votre prestige, pour me permettre de rien dire qui puisse le compromettre. Je suis trop... patriote pour cela, mon cer monsieur.

— Je... ne saisis pas.

— Evidemment, puisque c'est dans votre rôle. Dites-moi donc, s'il vous plaît, à quoi servait ce défunt Palais de l'Industrie?

— Dame... à pas mal de choses, je crois.

— Mais encore?

— D'abord au Salon de peinture et de sculpture.

— Bon. Après?

— Au Concours hippique.

— Très bien. Ensuite?

— Je me rappelle y avoir vu, du temps de Carnot, une Exposition d'hygiène et de sauvetage. A un de mes autres

voyages, une Exposition culinaire. Enfin, j'ai vu souvent dans le journal que l'on y annonçait toutes sortes d'expositions diverses, d'art, de sport, d'industrie, sans compter qu'on l'utilisait dans de grandes circonstances, comme le fameux banquet des maires, etc., etc.

— C'est parfait. Pensez-vous qu'il ait pu être accordé à tous ceux qui souhaitaient y organiser de ces grandes réunions ?

— Cela ne me paraît pas vraisemblable.

— Pourquoi ?

— D'abord parce qu'il aurait fallu qu'il fût libre et ne devait pas l'être souvent... Tous les ans le Salon et le Concours hippique, avec leurs préparatifs, prenaient déjà une bonne partie du temps de la belle saison.

— Eh ! capédious ! la voilà l'explication que vous demandiez. Grâce au nouveau palais, on pourra faire cohabiter plusieurs exhibitions à la fois. Pendant que chevaux ou automobiles règneront dans le grand jambage gauche de l'H, rien n'empêchera que l'on donne des concours musicaux dans le trait d'union intermédiaire et une exposition de peinture dans les galeries du petit jambage de droite... ou toute autre combinaison selon les demandes et l'époque. Chaque « partie » du Grand Palais ayant une ou plusieurs entrées indépendantes, il suffira de clore momentanément les baies de communications pour que chaque réunion soit chez elle, et vous voyez comme il est simple de distribuer les espaces et de satisfaire tout le monde et Paris, grâce à l'heureuse idée de ces trois palais en un seul !

— C'est vrai, pourtant, que j'ai expliqué ça sans m'en douter, proclame Bèchard d'un air convaincu.

Il ajoute avec fierté :

— Et ça, au moins, c'est intéressant, car c'est pratique et utilitaire. Mais complétons nos données dans ce sérieux ordre d'idées. Quelles dimensions, ce Grand Palais ?

— En chiffre rond, n'est-ce pas ?

— Oui, ça se retient mieux.

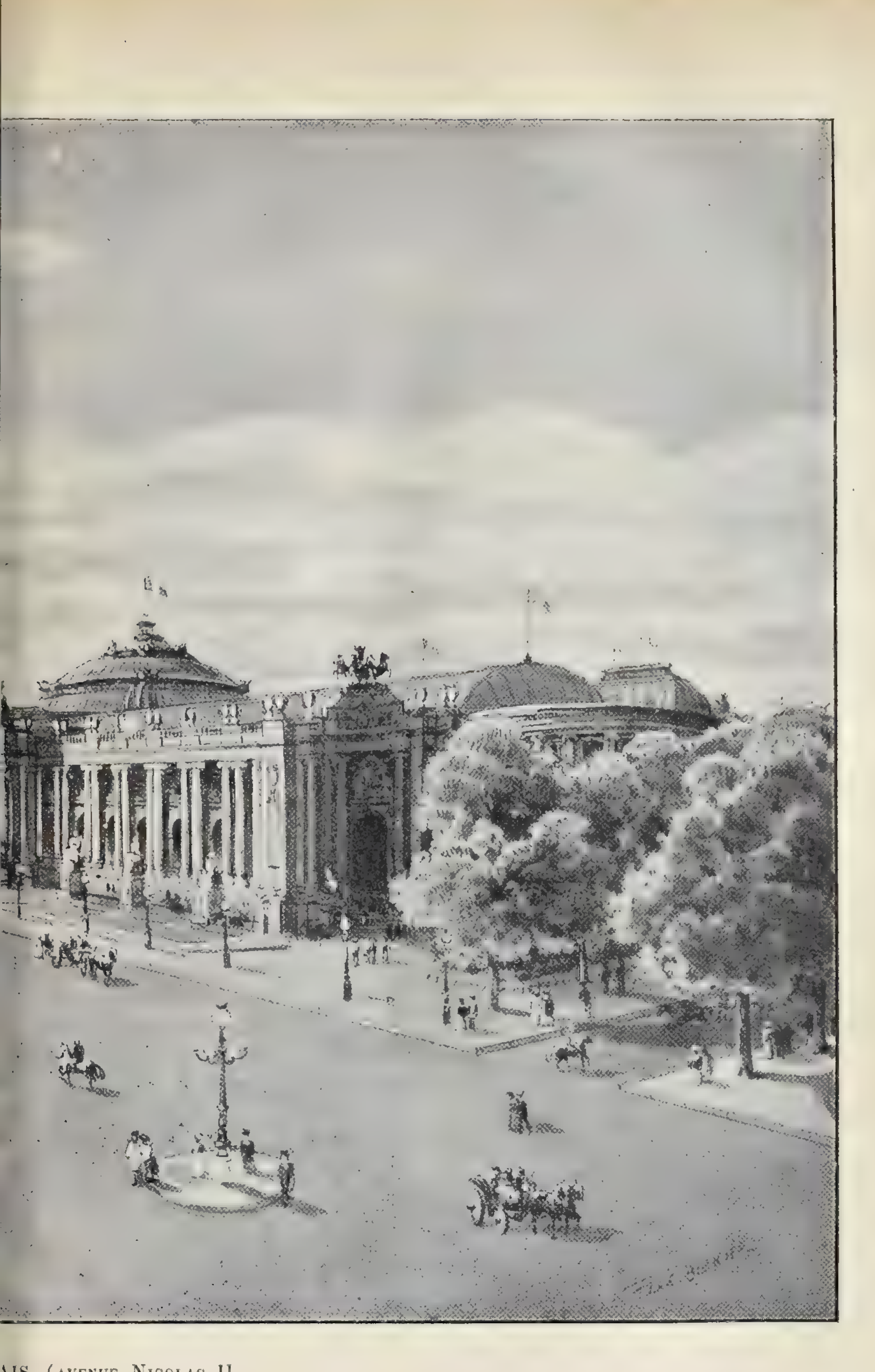
— Eh bien, nous avons, en façade sur l'avenue Nicolas II, un développement de deux cent trente mètres.

— Bigre !

— C'est à peu près celui de l'ancien Palais de l'Industrie.



PERSPECTIVE DES



AIS (AVENUE NICOLAS II

— Ah ! ah ?... Et, l'autre façade ?

— Sur l'avenue d'Antin ?... Cent cinquante mètres.

— Et, en profondeur, d'une façade à l'autre ?

— Deux cents mètres.

— Ça couvre du terrain, cela ?

— Quelque trente-trois mille sept cents mètres carrés.

— Trois hectares un tiers, mâtin de chien ! s'écrie le farinier calculateur enthousiasmé. Et tout ça couvert ?

— De vastes halls, mais pas de cours.

— Quel morceau !... Qu'est-ce que tu en dis, bichette ? C'est notre moulin qui danserait là-dedans !

Mme Bichette ne répond pas... et pour cause. Sous le vaste plan déployé, telle une nappe de famille, James-Gregory vient, d'une pression bien sentie de sa vaste semelle britannique, de lui écraser presque le pied.

Mesurant la vivacité du sentiment à la violence de son expression, elle pense avec ivresse, mais non sans maintenir prudemment le pied meurtri sous sa chaise :

— Comme il m'aime !

La soudaine question de son mari la laisse toute interdite. Elle s'épouvante du danger de trop s'étaler dans son coupable rêve, et la petite transe que cela lui cause double du charme troublant du péril l'intérêt de son secret roman tardif.

Mais Bèchard est de la bonne école. Il prend le brusque mouvement de tête de son inquiète infidèle platonique pour un geste d'assentiment, son silence pour un admiratif acquiescement, et il poursuit, en redressant plus haut sa barbe noire à l'extrémité de son cou de héron :

— A combien revient cette magistrale bâtisse ?

— Je ne saurais vous le dire au dernier carat, mon cer monsieur.

— Mais... approximativement ?

— Oui, donc. Il a été attribué à la construction et à l'ornementation artistique de ce palais une somme de quinze millions.

— Oh ! s'écrie Verduret, un peu impressionné par la... rondeur du chiffre.

— Attendez ! fait Bèchard qui a vivement saisi son calepin et crayonne hâtivement.

— Laissez calculer M. Bèchard, dit ironiquement et à mi-voix, au manufacturier retiré, l'homme au bandeau noir et au feutre mou ; pour lui le prix d'un palais se mesure à l'étiage de ces coffres de pierre à cinq ou six tiroirs où se range la vie bourgeoise ! Tenez, écoutez, té ! le crime est consommé !

— Eh ! eh ! mais, ce n'est pas cher du tout ! s'écrie, en effet, le morne farinier triomphant. Savez-vous, Verduret, combien cela fait du mètre carré construit ? Moins de cinq cents francs !... La moitié du prix d'une maison de rapport ! Mais, au fait... Ah ! mon Dieu !

— Quoi donc ?

La mine soudain gravement inquiète, Bèchard explique :

— Je ne vous ai pas demandé... la hauteur ! Parce que, vous comprenez, mon estimation serait fausse si, par hasard, la hauteur de ce palais...

— Etait moindre que celle d'une maison ? Voyons, vous voulez rire, mon cher Bèchard ?

— Ta, ta, ta !... Je ne m'en rapporte, moi, qu'aux chiffres.

— Et vous ne voyez rien en dehors d'eux, je parie ? goguenarde le bohème au crâne avarié.

— Comme vous dites, monsieur l'artiste, ennemi de l'exactitude ! Si, donc, vous voulez bien avoir l'obligeance de m'éclairer...

— Au sujet du Palais ?

— Evidemment !... Ah ça ! êtes-vous dans la lune ?... Au sujet de quoi voudriez-vous que je pusse avoir besoin de vos lumières ?

— C'est vrai, répond le Montmartrois de Toulouse d'un ton singulier qui lui attire un regard anxieux de la très troublée Mme Flore.

Reprenant son ton ordinaire et vibrant de cicerone, il dit :

— Voici. Comme je pense qu'il faut vous donner une mesure pouvant être assimilée à celle qui vous intéresse dans une bourgeoise cambuse, et comme, en des constructions si différentes, je ne vois guère à être comparée à la charpente de faîte d'un immeuble que la ligne culminante du hall, je vais vous donner cette hauteur.

— C'est cela. Combien ?

— Trente-sept mètres.

— C'est énorme !

— C'est, au contraire, bien au-dessous de celle que comportait le plan primitif et qu'il eût été désirable de pouvoir atteindre, étant donné les si vastes proportions du Palais. Mais c'est ici comme au régiment, où on ne commet pas la faute d'estétique de placer coude à coude un homme de $1^{m}54$ et un camarade de $1^{m}80$.

— Je comprends, approuve Verduret : il ne fallait pas écraser le Petit Palais... d'en face.

— Tout juste, té ! Je vous indiquerai tout à l'heure, sur place, les modifications qu'a entraînées ce voisinage. Pour l'instant, capédious ! M. Bèchard doit être satisfait. La maison que je disais, ce matin, pouvoir passer sous la Porte Monumentale Binet, aurait la permission, sous le hall du Grand Palais, de se livrer à la plus déréglée des voltiges. Mais vous avez l'air tout stupéfait, cer monsieur ?

— Je n'en reviens pas de l'incroyable modicité de ce prix de revient. Il y a pourtant ici des débordements de sculpture, et ça coûte cher !

— C'est, permettez-moi de vous le dire, que vous vous entêtez, bon Diou ! à comparer ce qui n'est pas comparable. Dans ce Grand Palais, les treize mille six cent cinquante mètres carrés de hall sont vides de murs et de planchers. Vous ne voudriez pas que, d'après votre barème de mille francs au mètre carré, la toiture vitrée et le dôme coûtassent, à eux seuls, treize millions et demi ! C'est pourtant à cela qu'on en arrive, avec votre mathématique d'amateur.

— Mais, monsieur, les chiffres...

— Voici, mon cer monsieur Bèchard. Sachez d'abord que les trois parties siamoises du Grand Palais, pour bien prouver qu'elles font un tout unique et complet, n'ont eu garde de se différencier par le plus ou moins d'élévation des étages. Ceux-ci sont absolument de même niveau dans toute l'étendue de l'immense monument. Ceci dit, verticalement, de quoi se compose le nouveau Palais des Beaux-Arts :

— Vous commencez par en bas ?

— Naturellement, cer monsieur.

— Bien. Nous disons donc, le rez-de-chaussée ?

— Non pas, s'il vous plaît, mais le sous-sol.

— Voyons ! parle-t-on jamais des caves ?

— Vous allez voir qu'ici ces dessous — qui sont, non pas des caves, mais des galeries très sèches, très claires et parfaitement aérées, hautes de $4^{m}50$ — ont leur importance, puisque au moment des concours hippiques, une partie d'entre eux serviront d'écurie pour des centaines de chevaux. Des plans inclinés mettront ces sous-sols de plein pied avec la piste du grand hall.

— Vous m'en direz tant!

— Au-dessus du sous-sol s'élève un rez-de-chaussée de 7 mètres de haut, dont les vastes galeries, au moment des Salons, donneront asile à la sculpture.

— Où l'on verra de vos œuvres, sans doute?

— Ne ravivez pas mon désespoir. Puis-je espérer reprendre jamais l'ébauchoir dans l'état affreux auquel une terrible chute m'a réduit?

— Bah! à votre âge, tout se raccommode!

Le cicerone regarde Verduret qui lui adresse un sourire amical. Alors il s'incline drôlement devant les deux provinciaux, en disant :

— Té, j'en accepte l'augure!

Et, gaillardement, il poursuit :

— Mais, achevons notre ascension, s'il vous plaît. Au-dessus du rez-de-chaussée, nous avons l'*étage*.

— Voulez-vous dire : le premier étage.

— Inutile, capédious! puisqu'il n'y en a qu'un, haut de près de 9 mètres, par exemple! Les galeries de l'étage reproduisent exactement, comme superficie, celles du rez-de-chaussée. Seulement, en plus de l'éclairage latéral, elle reçoivent la lumière par le plafond vitré, c'est-à-dire qu'elles sont disposées pour recevoir les envois de nos innombrables et satanés barbouilleurs de toile.

— Vous arrangez bien vos confrères de la palette, et ce n'est pas la première fois depuis ce matin, observe en souriant le bonhomme Verduret.

— Ah sangdis! ne m'en parlez pas... Ce sont des intrigants! s'écrie, jovialement coléreux, le sculpteur au noir bandeau. Ils ont des ateliers qui sont des salons, tandis que nous vivons au milieu des platras et de la glaise; ils peuvent travailler vêtus en dandys, quand il nous faut endosser la longue blouse de toile... Mais ne nous échauffons pas inuti-

lement la bile : en parlant portrait, cela me rappelle que je vous ai apporté ceux des architectes du Grand Palais... pour votre galerie, monsieur Verduret. Replions donc le plan et occupons-nous un moment des maîtres qui l'ont conçu et des conditions de sa naissance.

§ III

L'ŒUVRE : SA GENÈSE ET SES AUTEURS

— Mesdames et messieurs, continue notre Toulousain en puisant dans sa serviette un cahier de papier écolier couvert d'une large et franche écriture, je ne puis mieux faire, pour vous raconter la genèse de ce Grand Palais, que de vous lire quelques extraits d'un très intéressant travail qu'a eu l'extrême obligeance de rédiger à mon intention M. Louvet, l'un des architectes de ce superbe monument.

Verduret ouvre tout ronds ses yeux grandis par une expression de surprise admirative.

— Comment, dit-il, un des illustres auteurs de cette œuvre grandiose aurait ?... et pour vous ?

— Eh oui ! bon Diou ! Quand je leur eus dit que j'allais me consacrer à expliquer au grand public, c'est-à-dire à M. Tout-le-Monde, leur œuvre magistrale destinée à passer à la postérité, M. Deglane, autre membre de ce beau triumvirat architectural, m'a accordé la faveur d'une jolie et substantielle causerie, et M. Louvet a bien voulu prendre sur son temps, si occupé, quelques veilles pour me documenter. C'est que ces messieurs, voyez-vous, sont en même temps des artistes et des intelligences supérieurs ; ils ont saisi au premier mot l'utilité éducatrice de la mission de cicerone dont, exclu du domaine de collaboration directement artistique par mon accident, j'avais résolu d'assumer la tâche. Complaisamment, avec une courtoisie et une simplicité dont je leur suis vivement reconnaissant, ils ont voulu m'aider à réussir dans mon nouvel avatar. Ils ont compris que l'Art, présenté par un artiste, si infime que

soit celui-ci, ne serait pas, du moins, trahi, comme il risque de l'être par quelque « montreur » par trop incompétent ou indifférent, les seuls auxquels sera le plus souvent livré le sincère besoin de savoir et d'admirer du visiteur non spécialiste ou technicien. Ce n'est donc pas à moi, modeste intermédiaire, que ces messieurs ont aimablement consacré quelques-uns de leurs si précieux instants, c'est au grand public et dans le désir d'entrer, par mon canal, en directe communication artistique avec lui.

— Vraiment, dit Verduret avec une pointe de réelle émotion, je voudrais être tout le grand public pour avoir le droit d'exprimer à ces maîtres de l'architecture française la profonde reconnaissance qu'éprouvent les pauvres profanes comme nous à se voir l'objet de leurs bienveillantes préoccupations initiatrices. C'est une pensée très noble, toute à l'honneur de ces messieurs et dont le *vulgum pecus*, dont nous sommes, a le droit d'être légitimement fier!

— Ah! capédious, monsieur Verduret, voilà parler comme il faut! Vous êtes du vrai, bon, brave et intelligent public français, vous, et j'ai eu la main heureuse de tomber sur vous pour ma première promenade de cicerone populaire! Aussi, considèrerais-je comme un crime, té! de vous faire attendre. Ecoutez donc :

« En 1896 eut lieu le concours pour la construction des Palais des Champs-Elysées.

« Pour le Grand Palais, la 1re prime fut accordée à M. Louvet, la 2e à M. Deglane, la 3e à M. Thomas, la 4e à M. Girault, la 5e à M. Trapey-Bailly.

« L'administration nomma M. Girault (1re prime du projet général de l'Exposition en 1894, 1re prime pour le Petit Palais et 4e prime pour le Grand Palais en 1896), architecte en chef. Elle divisa la construction du Grand Palais en trois parties : Partie antérieure, confiée à M. Deglane; Partie intermédiaire, à M. Louvet; Partie postérieure, à M. Thomas.

« Le plan général adopté est celui de la première prime (M. Louvet), avec un certain nombre de modifications de détail pour l'exécution. Quant aux façades, elles ont été complètement remaniées et ne rappellent en rien les projets de concours.

« Une fois le projet d'ensemble arrêté, les trois archi-

tectes se sont mis à l'œuvre sans que cette division du travail ait apporté l'ombre d'une difficulté pendant les études et au cours de l'exécution. »

— Cela, proclame Verduret, c'est le plus bel éloge qui soit à l'adresse de ces trois grands artistes ! Montrez-nous donc vite leurs photographies ; j'ai hâte de faire ainsi indirectement leur connaissance.



M. LOUIS LOUVET
ARCHITECTE DU GRAND PALAIS
(partie intermédiaire).

— Trop heureux, mon cer monsieur, de pouvoir obtempérer sur l'heure à la louable impatience de ce désir. Voici dans l'ordre arbitraire où ils me tombent sous la main : d'abord, M. Louvet, auteur du projet récompensé par la 1re prime et architecte de la « Partie intermédiaire ».

— Voyons !

Le bohème présente la carte-album à Verduret en disant :

— La photographie a quelque peu grossi la finesse intelligente de ses traits.

— Il paraît très doux, observe Bertrande qui, en même temps que son oncle, regarde attentivement le portrait.

— Té! je vois que vous êtes physionomiste, mademoiselle. M. Louvet (Louis-Albert) est un sympathique au premier chef. Son accueil, gracieux et calme, est, en effet, très doux. Il n'élève pas plus la voix qu'il ne dit de mots inutiles. C'est le travailleur qui, sachant le prix du temps et la nécessité de l'effort soutenu, ne distrait de son labeur que le moins possible d'instants et de forces. C'est vous dire qu'il n'est pas pour deux sous méridional. Il est parisien, et j'ai souvent remarqué, chez les enfants privilégiés de la grande Cité intellectuelle, si mouvante et si bruyante, cette antithèse qui fait d'eux des calmes et des silencieux. Il suffit, d'ailleurs, de jeter un coup d'œil sur la carrière du plus jeune des trois pères du Grand Palais pour voir que, dès l'adolescence, Louvet n'a pas eu l'habitude de perdre du temps. Né dans la Grand'Ville le 2 décembre 1860.

— Anniversaire du coup d'Etat... opéré par un autre travailleur calme et réfléchi... Oh! les antithèses! observe judicieusement le calme et laborieux jadis Verduret.

— Il n'a pas encore quarante ans! dit Bèchard.

— Reçu second à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1879, il monte cinq fois en loges, et remporte, en 1885, le 2e Second Grand-Prix de Rome et, l'année suivante, le 1er Second Grand-Prix de Rome. Entre temps, il conquiert les prix de l'Institut : *Achille Leclère* et *Abel Blouet*, ainsi que la grande médaille de la Société centrale. Dès 1884, il est architecte diplômé par le Gouvernement. En 1894, il obtient, en collaboration avec M. Varcollier, la 4e prime au concours du plan d'ensemble de l'Exposition universelle de 1900, et, en 1896, comme je vous l'ai déjà dit, la 1re prime au concours du Grand Palais. Cette même année, il est nommé sous-inspecteur des travaux de la Ville de Paris, puis membre de la Société centrale, et se voit enfin chargé de la construction de la « Partie intermédiaire » du superbe monument que nous allons visiter. L'année dernière (1899), la Société des Architectes diplômés par le Gouvernement a fait de lui son vice-président.

Le sculpteur blessé, passant alors à Verduret un second portrait, s'écrie :

— Voici maintenant M. Deglane, l'auteur de la partie la plus importante du Grand Palais, c'est-à-dire le corps de bâtiment en façade sur la nouvelle avenue Nicolas II.

— Oh! fait notre Malesherbois, une belle tête expressive d'artiste!

— Et, capédious! sa physionomie n'est pas menteuse. Quel bel artiste, que ce Deglane, uniquement épris d'art vrai, solide et sincère! Celui-là marche droit toujours vers son idéal clair et noble, sans même vouloir connaître les critiques que les impuissants des coteries jettent, té! comme des coassements de grenouilles, des bords du courant limpide où glisse sa nef aux voiles gonflées de talent!

— Mazette, fait en souriant le bonhomme Verduret, quelle couleur et quelle chaleur vous mettez à tracer ce portrait!

— Je suis comme ça. J'ai beau avoir le crâne fêlé, l'enthousiasme d'art qui bouillonne au-dessous était trop large,

té! pour passer par la fente! A évoquer de beaux artistes comme ceux-là, capédious, je m'emballe. Tenez, je vais plus loin : si je n'étais Bouscastrol, un des génies de Toulouse, je consentirais à être Deglane... ou Louvet.

Verduret éclate de rire.

— Mais vous restez Bouscastrol ?

— Eh! réplique en riant le bohème, sait-on ce que l'avenir me réserve?... D'ailleurs, la nature, elle est opposée à ce genre de permutations. Mais, revenons à M. Henri Deglane. Enfant de Paris, comme son collègue Louvet, il y est né le 10 décembre 1855.

— Quarante-quatre ans et cinq mois, calcule aussitôt Bèchard.

Bouscastrol s'incline gravement et poursuit :

— Entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1875 (atelier André), y conquiert les 2es prix Rougevin et Chaudesaigues, entre une première fois en loge en 1878, est diplômé en 1880, année où le Salon lui décerne une 3e médaille, et, en 1881, est, à vingt-cinq ans, Premier Grand-Prix de Rome.

« Inspecteur des travaux du Louvre et des Tuileries (1889-1893), architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux (depuis 1894), membre du Comité des Travaux publics des colonies (depuis 1895).

« C'est lui qui, en même temps qu'il était chargé, en 1896, de la partie antérieure du Grand Palais, ci-présent, construisait les bâtiments de l'Administration de l'Exposition de 1900, avenue Rapp. »

— Mâtin ! fait Bèchard, seul mot qu'il trouve à dire, en son étonnement admiratif, comme conclusion à cette superbe nomenclature.

Le verbeux cicerone tend alors au chef de la petite caravane de visiteurs une troisième photographie et annonce :

— M. Thomas, architecte de la « Partie postérieure » du Grand Palais (corps de bâtiment en façade sur l'avenue d'Antin) et doyen des architectes des palais des Champs-Elysées.

— Enfin, voilà donc un homme d'âge ! s'écria Bèchard, convaincu que le talent, comme les fonds placés à intérêts composés, doit forcément croître avec les années.

Mais Bouscastrol proteste :

— N'allez-vous pas vous imaginer que la doyenneté comporte de soi la vieillesse ? Vous seriez loin de compte, mon bon ! Regardez ce portrait et dites-moi si la vivacité de ce masque rime avec l'atonie d'un visage incliné sous le poids des hivers. Ah ! sangdis, allez le déranger pour lui demander l'heure qu'il est, et vous viendrez me parler de la verdeur avec laquelle vous aurez été reçu... Car, s'il s'y entend pour éconduire les importuns, je vous en fiche mon billet !...

— Il a raison, opine le grave farinier. Ainsi, moi, à l'heure de mon courrier, il ne ferait pas bon de venir me relancer !

— Il est évident, appuye Verduret, que, lorsque l'on a une aussi lourde responsabilité sur les épaules, on ne peut se laisser troubler dans son travail par le premier venu.

— Et puis, poursuit le Méridional, il faut dire que, sans être vieux le moins du monde, puisqu'il n'a que tout juste cinquante-trois ans, étant né à Marseille, en mars 1847, M. Thomas, Grand Prix de Rome en 1870, et 1re Médaille du Salon de 1876, est un vétéran de nos expositions (ayant été, en 1889, le lieutenant de MM. Alphand et Bouvard, après avoir obtenu une 2e Médaille à l'Exposition de 1878), et qui se sent ici doublement chez lui. Il était, depuis l'année 1885, année où il connut les douceurs du rouge ruban, l'architecte du Palais de l'Industrie. Cela déteint forcément sur l'homme qui prend, malgré soi, un peu les allures autoritaires d'un propriétaire dans son immeuble. Un consciencieux et brillant artiste, d'ailleurs. Il s'entend, comme pas un, à la décoration, et l'a prouvé moins encore dans le Théâtre des Arts, à Rouen, qu'il a construit, que des fêtes de réception du czar, auxquelles, en 1896, il a contribué dans une très large part. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il a conquis les récompenses coutumières des architectes de haute valeur ; cela va de soi... et comme, blasé sur le succès, il s'inquiète fort peu si l'on s'occupe ou non de sa personne, je crois entrer dans ses propres vues en n'insistant pas trop sur ce qui le concerne. D'ailleurs, vous verrez son œuvre, qui a des qualités vraiment de premier ordre.

Verduret cligne de l'œil d'un air finaud :

— Il me semble, insinue-t-il, que vous ne nous parlez pas de lui comme de ses collègues des autres « Parties » du

Grand Palais. On dirait presque que vous avez quelque motif personnel pour ne pas vous étendre plus longuement sur son compte.

— Si j'ai un motif? Ah! mille millions de capitoles, vous piquez dans le mille! C'est en travaillant pour son agence que je me suis offert la maîtresse pirouette qui a failli me dépêcher dans l'autre monde et m'oblige à masquer sous la soie un visage qui, jadis, n'était pas dépourvu de quelque beauté plastique. Ce ne sont pas là des souvenirs assez séduisants pour que l'on ne garde pas quelque rancune à un architecte qui place de l'ornementation à un endroit fait exprès pour qu'un honnête artiste vienne y détériorer à jamais son agréable *facies!*



M. DEGLANE
ARCHITECTE DU GRAND PALAIS
(partie antérieure).

— Fi, c'est de l'injustice!

— Bah! est-ce que l'injustice n'est pas le plus vrai des sentiments humains?

— Pardon, interrompt Bèchard, vous avez prononcé tout à l'heure un mot dont je ne comprends pas le sens.

— Quel mot, mon cer monsieur?

— Vous avez dit que c'est en travaillant pour l'*agence* de M. Thomas, que...

— J'ai servi de projectile à la colère céleste contre les pierres de taille... Et vous vous demandez de quelle « agence » il peut bien, ici, être question?

— Dame! en dehors des agences de locations ou de mariages, j'ignore...

— Je vais vous expliquer : un architecte, n'étant qu'un homme, ne peut prétendre faire à lui tout seul tout l'immense travail que comporte des constructions de l'importance de ces Palais. Il s'adjoint donc des collaborateurs sous les noms d'inspecteurs et de sous-inspecteurs. La réunion de tous ces messieurs, en une sorte de bureau, dont l'architecte en nom est le chef, constitue une agence.



LE GRAND PALAIS (Façade Principale.)

— Très bien. Et, ces collaborateurs de l'architecte en nom, sont nombreux?

— Cela dépend de l'importance de l'œuvre architecturale. Tenez, j'ai justement là, sous la main, une liste du personnel des diverses agences du Palais des Champs-Elysées. Je vais vous en donner connaissance et la remettre à M. Verduret pour son musée, car tous ces artistes qui, depuis si longtemps, apportent à l'œuvre des maîtres le précieux concours de leur intelligence, de leur savoir et de leur travail, méritent d'être à l'honneur après avoir été à la peine. Ainsi, le premier inspecteur, c'est-à-dire le second de M. Deglane, pour la « Partie antérieure » du Grand Palais, est M. Laffont; les autres auxiliaires sont MM. Pillette, Belestie, Guilbert, Durand, Uhry, Guérin, Midy et Dubois. Pour la « Partie intermédiaire », le premier inspecteur de M. Louvet est M. Deperthes, et les autres membres de l'agence, MM. Bourdillat, Hébrard, Arfvidson, Vassas, Legrand et Bassompierre; de plus, M. Robert, dessinateur, et M. Asseline, vérificateur, « tous de distingués collaborateurs », dit M. Louvet dans la note dont je vous parlais tout à l'heure, « et dont l'architecte, chef d'agence, « n'a eu qu'à se louer; car ils l'ont toujours secondé avec « le grand dévouement ». Les auxiliaires de M. Thomas, pour la « Partie postérieure », sont : M. Devienne, premier inspecteur, et MM. Héraud, Carré et Castex. Je profite de l'occasion pour réparer l'omission que j'ai commise ce matin, en vous montrant le Petit Palais, au sujet des collaborateurs de M. Girault. Ce sont MM. Chifflot, Olivier, Boucher, Bourdon, Tronquois et Valentin.



M. THOMAS
ARCHITECTE DU GRAND PALAIS
(partie postérieure).

— Ces messieurs, je pense, sont des élèves qui s'instruisent en travaillant sous la haute direction du maître dont

ils sont les modestes auxiliaires? observe Verduret en faisant une petite moue entendue.

— Détrompez-vous, cadédis! proteste Bouscastrol. Nombre d'entre eux sont eux-mêmes des maîtres déjà en leur art. Ainsi, tenez, té! dans l'agence Louvet, pour ne parler que de celle-là, nous trouvons le premier inspecteur, M. Deperthes, et M. Arfvidson, simple sous-inspecteur, qui sont l'un et l'autre premier-second Grand Prix de Rome et architecte diplômé du gouvernement; l'inspecteur, M. Hébrard, et le sous-inspecteur, M. Vassas, architectes diplômés du gouvernement. Vous voyez, cer monsieur, que ceux-là ne sont pas précisément des « élèves ». Et, té! il me revient en mémoire un autre exemple. Je vous ai dit ce matin, quel superbe artiste est M. Binet, l'auteur de la Porte monumentale.

— Certes! nous ne l'avons pas oublié.

— Eh bien, donc, dans le concours pour le Grand Palais, à la suite de Louvet, classé premier, Binet avait été classé second, avec et après Deglane. Il lui fut proposé d'être le premier inspecteur de l'agence Deglane. C'est sur son refus que lui fut confié, à titre de compensation, la construction des portes monumentales dans les Champs-Elysées. Qu'en dites-vous, té?

— Je dis que je ne me figurais pas aussi importantes les fonctions d'inspecteur, et que ma lourde ignorance fait humblement amende honorable.

— A la bonne heure, bon Diou! Il n'est tel, pour y voir clair, que d'éclairer la lanterne... Mais je vois, aux bâillements de M. Bêchard et aux croissantes distractions de madame son épouse, qu'il n'est que temps de... passer à un autre genre d'exercice. Si vous le voulez bien, mesdames et messieurs, nous allons maintenant aller rendre visite à ce beau Palais, dont je vous entretiens théoriquement depuis près de trois quarts d'heure.

Bouscastrol se lève et chacun s'empresse d'en faire autant. Mme Flore met d'autant plus de hâte à lever le siège que, depuis la significative meurtrissure de son pied, elle a dépensé en pure perte un nombre d'œillades langoureuses à faire tourner la tête à la statue du roi Vert-Galant, sur son tertre du Pont-Neuf... James-Gregory Puzzling a été de bronze, et la coquette farinière est étrangement perplexe.



CHAPITRE III

LA « PARTIE ANTÉRIEURE » DU GRAND PALAIS

§ Ier

UNE TÊTE A DOUBLE FOND

Chemin faisant, Verduret s'arrange pour s'isoler un court moment avec son cicerone.

— Monsieur Bouscastrol, lui dit-il à mi-voix, j'ai senti au ton que vous avez pris tout à l'heure avec le peu gênant, mais encore bien moins gêné, Mr Puzzling, que vous n'êtes pas d'humeur à supporter les indiscrets...

— Té! n'ai-je pas raison?

— Mille fois raison, sans doute, mais... cela ne laisse pas que de m'embarrasser.

— Vous?

— Parce que, moi aussi, je voudrais bien commettre à votre égard... une indiscrétion.

Le bohème regarde le manufacturier retiré dans le blanc des yeux. L'air de bonhomie et de sincérité de celui-ci lui cause sans doute une impression favorable, car, d'une voix très adoucie et où ne chante presque plus le terrible *assent* toulousain, il répond :

— Monsieur Verduret, je vous prie de ne pas vous mettre sur le rang d'un Mr Puzzling. Autant cet Anglo-Saxon m'est insupportable et suspect, autant je professe pour vous de

sincère déférence, quoique je soupçonne vos idées bourgeoises d'être, en plus d'un point, en désaccord avec mes idées d'artiste. Pourtant, étant donné votre bon sens et votre esprit ouvert, je crois que ces divergences sont plutôt un malentendu provenant de la différence de nos tempéraments et de notre éducation. Il me semble même que, si nous nous connaissions mieux, nous finirions par nous entendre. Ainsi donc, ne vous gênez pas. De vous, je ne considérerai jamais une question comme indiscrète, et, si je ne puis y répondre, je vous le dirai franchement.



GROUPE. (CORDONNIER.)

— Et vous ferez bien. Liberté absolue. N'ayez pas peur que je me formalise si vous refusez de répondre, car je ne saurais dire à quel point votre spirituelle bonne humeur m'est sympathique.

Sous la barbe hirsute, les lèvres du bohème dessinent un fin sourire, vite réprimé. Avec sa rondeur habituelle, Bouscastrol provoque l'interrogation annoncée :

— En ce cas, cer monsieur, allez-y carrément de votre grande indiscrétion.

— Voici... Hum!... Ce matin, au moment où vous nous quittiez, ma nièce...

— Ah! ah! il s'agit de la toute charmante Mlle Bertrande.

— Vous la trouvez charmante?

— Délicieuse.

— Vous ne l'avez seulement pas une fois regardée, et elle s'obstine à ne pas desserrer les dents!

— Farceur, va! Est-ce qu'à mon âge on a besoin de s'en

rapporter à l'avis de ses yeux et de ses oreilles pour apprécier une jeune personne? Et le fluide, mon bon? Le fluide qui traverse, en dépit de Bartholo, les jalousies closes de Rosine pour dire au bel Almaviva en embuscade sous le balcon : « La v'là ! » bien avant que Figaro n'ait annoncé la jolie présence!

— Et allez donc! Vive la poésie, maintenant!... Ah! vous êtes bien le plus charmant et pittoresque esprit que j'aie rencontré de ma vie! Mais, ça, revenons-en à ma nièce et à ma question. La pauvre enfant a été si bouleversée de... certain spectacle qu'elle a bien involontairement provoqué,



Base des colonnes. (Cordonnier.)

qu'elle a failli se trouver mal et n'a pu déjeuner. Tout à l'heure, avant votre venue, elle m'affirmait une chose matériellement impossible, mais avec une conviction telle que je n'ai d'autre ressource que de venir chercher auprès de vous-même l'explication propre à la désabuser.

— Et que croit-elle donc, la gentille Mlle Bertrande?

— Avoir... vu votre cervelle... par la fente de votre crâne.

Verduret s'attendait à ce que Bouscastrol éclatât de rire à l'émission de cette chose folle. Il n'en est rien. Le bohème se contente de détourner vivement la tête, puis, après un silence de deux ou trois secondes, de répondre avec le plus grand calme :

— Votre nièce a raison pour une part.

— Hein?

— Quant à l'autre, l'illusion est parfaitement compréhensible.

— Voyons, voyons, vous n'allez pas me faire l'injure de me broder une histoire de Toulousain. Je ne suis pas du calibre de cette vieille bonne de notre curé, que son maître n'a jamais pu empêcher de croire que, le matin de la saint Jean, le soleil, en se levant, décrivait dévotement dans l'espace le signe de la croix. Ce n'est pas à moi qu'il faudrait venir dire que le jovial compagnon que vous êtes se promène le crâne ouvert et en évitant de se trop incliner de peur d'épandre un peu de sa cervelle !

— C'est pourtant à moitié la vérité.

— Voulez-vous bien vous taire !

— Ecoutez : la solution de continuité de ma boîte crânienne est vraie...

— A d'autres !

— Et si M[lle] Bertrande l'a constatée, c'est la faute de l'abominable dèche et... de mon perruquier.

— Allez toujours !

— Croiriez-vous que ce ladre a eu le toupet de me confisquer *celui* avec lequel je cachais aux yeux mon... avarie, sous le fallacieux prétexte que, depuis trois mois, je ne suis pas parvenu à lui en acquitter l'acquisition.

— Satané blagueur, va !

— Quant à l'apparence cérébrale, elle est due à certain emplâtre...

— A la fin, vous allez trop loin ! J'ai beau n'être plus jeune, je ne suis ni crétin ni gâteux, et je n'entends pas qu'un jeune homme, jusqu'ici plus spirituel, prétende au plaisir de s'offrir... ma tête !

— Du moment que vous vous fâchez, mon cer monsieur, vous m'obligez à vous confondre.

— Vous insistez?

— Pour vous donner une petite leçon de physiologie.

— A moi?

— Puisque vous mettez en doute un rare phénomène dont je suis un vivant exemple.

— Est-ce que ça va continuer?

— Mon cer monsieur, tel que vous me voyez, j'ai deux crânes.

— Vous dites ?

— L'aimable et savant docteur Gilles de la Tourette, quand il est venu me ramasser, a constaté que ma colossale galipette n'avait mis en bouillie que le premier, lequel repousse, mais, la nature étant rebelle aux procédés rapides, avec une lenteur que n'a pas connue la construction de ce Grand Palais... devant le porche duquel nous arrivons.

— Comment... ce ne serait pas une « blague » ?

— Puisque je vous le dis, cadédis !

— Hum !... La garantie est un peu... méridionale.

— Soit. Mlle Bertrande a-t-elle la vue aussi sûre que ses yeux sont jolis ?

— Elle l'a excellente.

— Alors, si vous ne me croyez pas, croyez-la, elle !

— Au fait, vous pourriez tout de même avoir raison.

— Il faut toujours croire les jeunes *genss*, voyez-vous.

— Oh ! oh ! cela vous mènerait loin !

— Cela vous éviterait de tourner cent fois autour du but pour finir immanquablement par y arriver.

— Que voulez-vous dire ?

— Une vérité de La Palice. La jeunesse, voyez-vous, té ! c'est la vitesse et la force. Or, il n'y a que les fous qui prétendent arrêter un train express en se couchant en travers sur les rails.

Verduret regarde drôlement l'hirsute philosophe. C'est la seconde fois, depuis la veille, qu'un étranger se trouve ainsi, sans s'en douter, jeter des pierres dans son jardin.

Mais, l'artiste toulousain ne lui laisse pas le temps de la réflexion — et des comparaisons. Ses cinq auditeurs se trouvant réunis, il s'écrie en reprenant sur un ton vibrant de montreur de curiosités :

— Avant de pénétrer dans le Palais, laissez-moi vous en présenter :

§ II

LE PORCHE ET LA FAÇADE PRINCIPALE

— A ma place, mesdames et messieurs, un cicerone ordinaire se contenterait de vous dire : « Cette façade a une

longueur de 230 mètres sur une hauteur de 20 mètres. Avec ses colonnes ioniques, elle est de beau style classique, avec une tendance vers le Louis XVI. Le porche a 65 mètres de développement, une hauteur de 25 mètres, et avance de 8 mètres et demi sur le plan de la façade; il est à trois baies cintrées, et précédé d'un perron qui a 13 mètres et demi de plus grande profondeur, c'est-à-dire au centre, et auquel on accède de face par un escalier de dix marches, et, de chaque côté, par une rampe pour attelages, comme à l'entrée des abonnés de l'Opéra. Malheureusement, ce perron ne pouvant être couvert, en raison du style sévère de cette façade, on ne pourra, comme au dit Opéra, être à l'abri des intempéries au moment de la descente de voiture. En ce qui a trait à l'ornementation artistique de cette façade, deux choses sont spécialement à signaler : les huit superbes figures placées entre colonnes et qui représentent les différents styles d'art (grec, romain, phénicien, renaissance, etc.), et la frise en mosaïque, placée derrière la colonnade, entre le rez-de-chaussée et l'étage, qui représente les *grandes époques de l'art,* et dont M. Deglane a confié la facture des cartons au peintre de grand talent, M. Edouard Fournier.

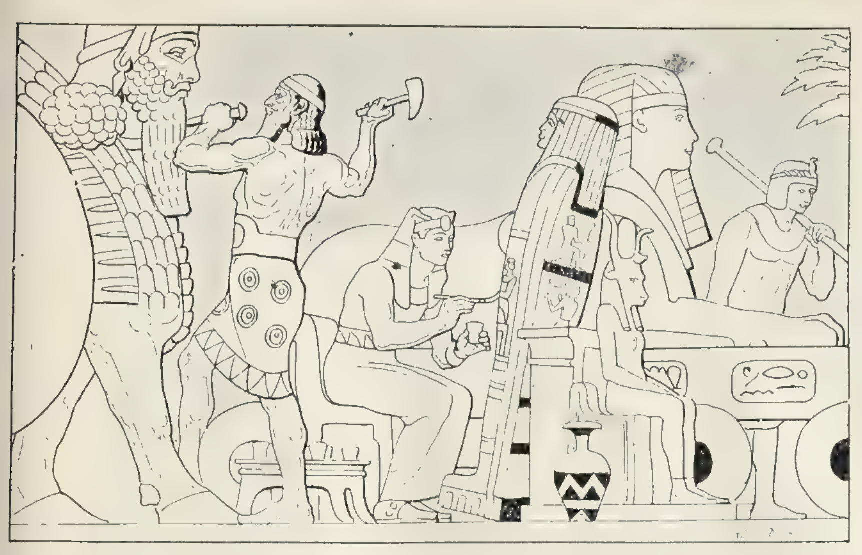


M. ÉDOUARD FOURNIER

— Mais, c'est absolument intéressant, tout cela ! déclare Bèchard pleinement satisfait.

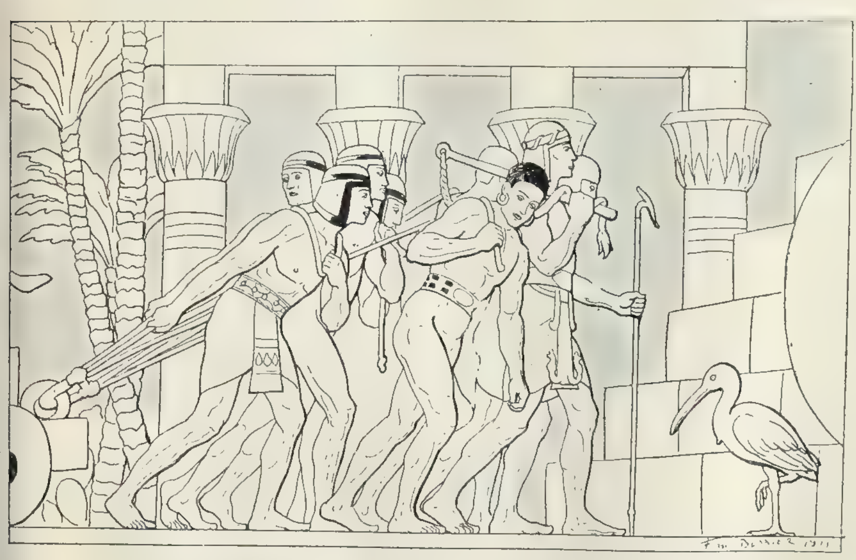
— Maintenant, ajoute Verduret en souriant, je voudrais bien entendre parler M. Bouscastrol, abstraction faite du personnage de « cicerone ordinaire » ?

— En ce cas, té ! mes cers auditeurs, le dit Bouscastrol, artiste dégringolé du haut du Palais... et de ses rêves de gloire, c'est-à-dire marqué par la déveine noire du sceau de l'Impartialité, vous dira : « Il y a loin de cette façade à celle enfantée par le rêve artistique de M. Deglane. Il voyait un



Frise du Grand Palais. — Assyrie, Égypte. — (Édouard Fournier.

porche plus élevé, montant vers le ciel l'imposante noblesse de son arche unique; il voyait sa colonnade s'élancer plus fière et plus haut en sa force élégante; il voyait un dôme superbe porté jusqu'à la face des étoiles par un hall plaçant



Fragment de la Mosaïque d'Édouard Fournier.
(Façade de l'avenue Nicolas II, côté gauche du porche.)

son faîte à une altitude de voûte de nef de cathédrale. Mais il lui a fallu se couper les ailes, abaisser le rez-de-chaussée, l'étage, le hall et le dôme, et partant ses belles colonnes ; il lui a fallu renoncer au majestueux porche qui eût rendu nain celui d'en face, et le remplacer par celui à triple baie, que vous voyez, et en décorer le front d'une plate-bande rappelant celles que supporte la colonnade.

— Où ça, des plates-bandes ? demanda Mme Flore qui s'écarquille les yeux.

— Là-haut, cère madame.

— Alors... des jardins suspendus, comme à Babylone ?... Pourtant, je ne vois pas...

— Ma femme a raison, appuie Bèchard. Ce n'est donc pas fini ?

— Eh capédious ! s'écrie le sculpteur contrarié d'être interrompu, je ne parle pas de vos petits gazons semés de fleurettes, dont la préservation vaut tant de gourmades et de taloches aux pauvres moutards dont ils entravent les ébats. Quelle folle idée d'imaginer de la terre et de l'herbe, collées comme une lèpre, au front des beautés de la pierre !

— Alors, de quoi parlez-vous ? grogne le farinier, vexé d'avoir donné dans quelque nouvel impair de madame son épouse.

— Eh ! bon Diou ! des plates-bandes d'architecture, c'est-à-dire des longues bandes où la pierre reste plate, comme une pièce de toile qu'on déroulerait en la maintenant tendue.

— Aussi, dit ironiquement Verduret, pourquoi s'avise-t-on de donner le même nom à des choses si différentes ?

— C'est vrai, c'est ridicule ! déclarent en même temps M. et Mme Bèchard, avec une égale conviction.

Bouscastrol hausse les épaules et poursuit :

— Donc, les délicats, que ce porche ne satisferait pas entièrement, qui, par exemple, le trouveraient un peu disproportionné dans le sens de la largeur, ne doivent pas s'en prendre à M. Deglane, puisque ce n'est pas son fait. Mais, voyez-vous, telle qu'elle est, il y a partout dans cette façade de véritables tours de force de détails, accomplis avec un prestigieux talent. Vous les dire serait trop long et d'une aridité technique qui demeurait pour vous incompréhensible. Pourtant, té ! je puis vous indiquer la cause capitale

qui les a rendus obligatoires. Remarquez l'orientation de cette façade...

— Yes! elle donné dans le East.

— C'est-à-dire, té! en plein levant... Merci, monsieur John Bull!... Il s'ensuit qu'elle n'est éclairée normalement qu'à l'aurore (que les Parisiens sont trop peu vertueux pour aimer à voir lever souvent), qu'elle l'est ensuite de plus en plus obliquement, jusqu'à ce qu'elle soit, et pour la partie de beaucoup la plus grande de la journée mondaine, vouée à la seule lumière diffuse ou, si le terme est plus explicite pour vous, laissée dans l'ombre. Eh bien, té! il fallait, par l'étude attentive des moindres lignes, lutter contre les résultats de cette absence du jeu des ombres portées, et la dépréciation pour l'œil née de cette presque constante privation. Il fallait aussi éclairer les fonds des colonnades, et c'est le rôle que joue excellemment la frise d'Edouard Fournier, dont les compositions incrustées en grès Muller comportent, avec un rare bonheur, de larges taches lumineuses, d'une grande simplicité de tons.

— Alors, observe Mme Bêchard d'un air réfléchi, cette *frise*, comme vous appelez cette sorte de grande tapisserie murale en pierre, c'est une invention nouvelle de M. Deglane?

Bouscastrol éclate de rire, à la grande indignation de M. Bèchard, très antiché de la supériorité intellectuelle... très relative, de sa femme.

— Pas précisément, s'écrie le bohème. Avant les architectes du Grand Palais — car j'aurai à vous montrer une autre frise sur la façade de l'avenue d'Antin — on utilisait déjà ce mode de décoration, depuis un certain temps, à preuve, donc, les fameuses frises du Parthénon.

— Où prenez-vous ce monument-là? Ah! vous voulez peut-être dire le Panthéon?

— J'ai le regret de maintenir : « Parthénon », cère madame, c'est-à-dire le temple de Minerve, en l'antique Athènes, décoré par un confrère de quelque talent, nommé M. Phidias.

— Encore un prix de Rome, sans doute?

Verduret se tord; et... Mme Flore se tait, soupçonnant que, peut-être, elle a laissé échapper quelque remarque inconsidérée.



LE GRAND PALAI



É COURS-LA-REINE)

Agacé, le sculpteur au bandeau noir tourne le dos à la dame, et, s'adressant au manufacturier retiré :

— Vous le voyez, grâce à ces frises, qui sont des merveilles de composition et d'exécution, Paris pourra dire que, dans ce Grand Palais des Beaux-Arts, il possède enfin son Parthénon. Maintenant, pour me résumer en trois mots au sujet de cette façade, je vous répéterai ce que me disait M. Deglane de l'idéal d'art qu'il vaillamment poursuivi et pleinement accompli : « *Faire très noble, très pur et très classique...* » Et puis, que les demi-talents et les envieux l'appellent, après cela, « pompier », tant qu'ils voudront, il s'en moque, té ! comme de sa première culotte, et qu'il a raison, donc, capédious !

Bèchard consulte sa montre. Impatient, il réclame :

— Dites donc, est-ce qu'il ne serait pas temps de le visiter enfin, ce fameux Palais ?

— Vous avez raison, cer monsieur. Je n'entreprendrai donc pas de vous faire admirer les superbes et innombrables morceaux de sculpture qui émaillent de véritables chefs-d'œuvre cette façade principale plus que tout le reste du Palais. Je vous dirai seulement que toute notre belle pléïade des maîtres de la statuaire française a concouru à faire de ce monument même une exposition permanente d'œuvres de premier ordre et signées de noms tels que ceux de Frémiet, d'Injalbert, Chaussade, Allouard, Allar, Boucher, Barrias, Charpentier, Cordonnier, Croisy, Dalou, Desbois, Gascq, Labatut, Larche, Lombard, Massoulle, Mercié, Puech, Récipion, Sicard, Verlet, etc. Je n'insiste donc pas et je vous invite, mesdames et messieurs, à franchir avec moi le péristyle d'entrée et à me suivre dans

§ III

LA GRANDE NEF

Au moment où la petite caravane d'expositionnistes atteint le seuil de la porte, son guide l'y arrête.

— Avant d'aller plus loin, tonne-t-il d'une voix dont les

vibrations eussent été compromettantes pour la solidité des vitrages en un lieu moins vaste, je veux, de gré ou de force, que vous admiriez cette perspective intérieure, absolument exceptionnelle dans le monde entier. Tandis qu'à notre droite et à notre gauche s'étend — sur une longueur de deux cents mètres et une largeur de cinquante-cinq, soit quelque onze mille mètres carrés de superficie — le grand hall de la « Partie antérieure », voici en face de nous l'annexe, ou prolongation latérale du hall, s'enfonçant, avec son exquis escalier monumental en dentelle de fer, dans la « Partie intermédiaire » de M. Louvet. Cet escalier, dont je vous parlerai tout à l'heure ainsi que du salon d'honneur auquel il conduit, est d'un effet de beauté supérieure; ses lignes sont merveilleuses ainsi que celles de ce fond de hall terminant magistralement et si purement ce cul-de-four...

— Aôh, shoking! s'exclame rudement James-Gregory Puzzling.

Le méridional cicerone bondit sur place.

— Mille millions de Capitoles! s'écrie-t-il avec colère, je ne sais rien de plus exaspérant que cette inepte pudibonderie britannique! Ah! les mots vous choquent tant que cela, de l'autre côté du détroit?... Vous feriez bien mieux de réserver votre rigorisme pour les réalités au sujet desquelles, cornebiou! vous êtes tant sujets à caution!

— Le Angleterre, il tené dans le monde le standard du « respectability! »

— Autrement dit, de l'hypocrisie servant de masque à la brutalité!

Verduret, conciliateur, s'interpose :

— Voyons, mon cher artiste, ne vous emportez pas. N'oubliez pas que monsieur est notre hôte, et que la politesse française...

— Ah! oui, parlons-en, de cette politesse de dupes! Un de nos proverbes dit pourtant « qu'il faut hurler avec les loups », et quand la bête montre les crocs, notre stupide politesse, dont elle se moque, ne sait lui répondre que par des coups... de chapeau... Ah! sangdious! j'enrage...

— Et vous oubliez votre intéressante démonstration artistique.

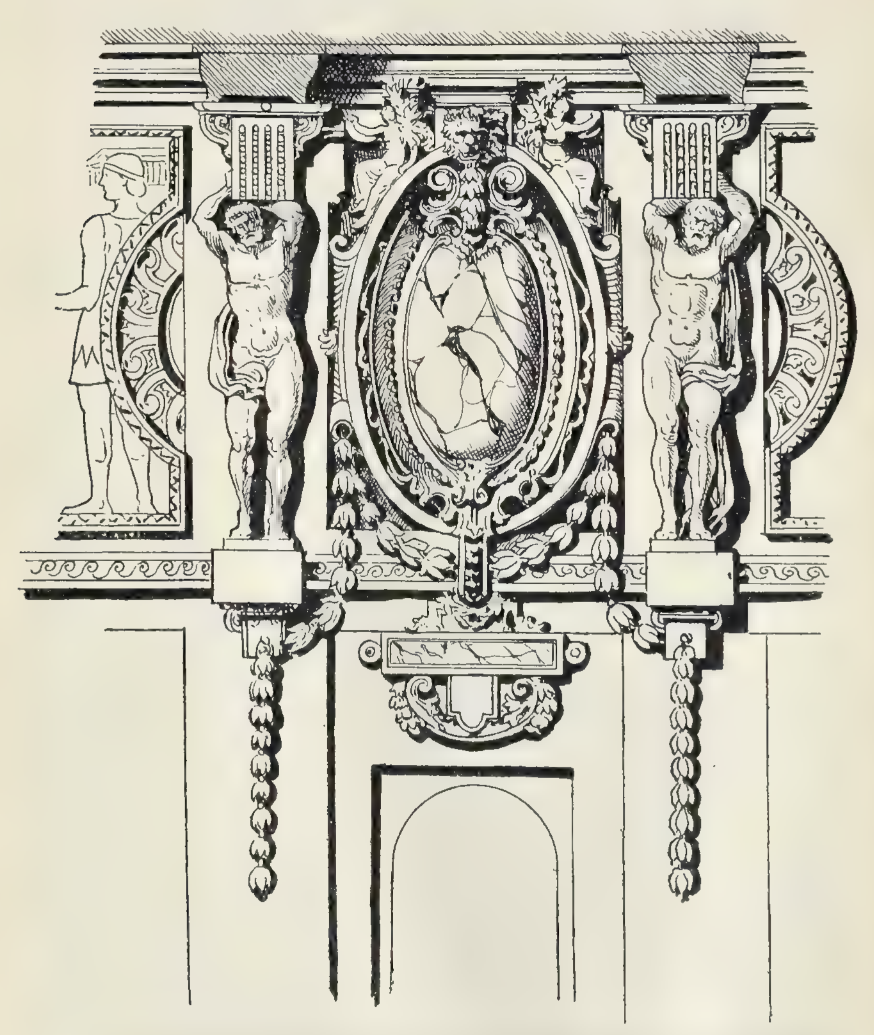
— Là, je me calme et j'y reviens. Vous avez raison : les mots ne servent de rien à l'égard de qui les remplace par des actes et, au besoin, des balles dum-dum!... Voyons, avançons au milieu du grand hall.

Panneau (Façade principale).

Le groupe de visiteurs vient se placer au centre de la piste, sous le dôme, conduits par son guide qui, aussitôt, explique :

— L'intérieur de cette « Partie antérieure » du Grand Palais est, ainsi que vous le voyez, une réédition, à peu près à la même échelle, de celui de feu le Palais de l'Industrie. Mais, comme tout, ici, est bien mieux compris, au double point de vue architectural et utilitaire ! La vaste piste, en contre-haut par rapport au niveau du terrain des Champs-Elysées, est à un mètre quatre-vingts centimètres plus bas que le rez-de-chaussée. Cela a permis de l'entourer de ce large promenoir en pourtour qui,

de plein pied avec les galeries du rez-de-chaussée, forme une superbe terrasse pour installer les tribunes du Concours hippique et autres spectacles ayant la piste pour scène, et



Motif décoratif de la Frise. — Grand Palais (avenue Nicolas II).

dont les murs offrent un précieux complément de quelque cinq cents mètres de cimaise aux futurs Salons de peinture. Puis, voyez aux quatre angles, à hauteur du premier étage, ces salons de repos circulaires qui manquaient tant au Palais de l'Industrie, et d'où l'on jouit d'une vue superbe, à l'in-

térieur sur le hall et, à l'extérieur, sur les Champs-Elysées. Tout autour de ce hall règnent, tant au rez-de-chaussée qu'à l'étage, plus de trois cent soixante mètres de superbes galeries de douze mètres de largeur. Au-dessus de nos têtes, c'est le dôme, surbaissé hélas ! mais s'élevant encore à quarante-trois mètres sur une base de plus de soixante-dix mètres de diamètre.

— Il est superbe, ce dôme, s'extasie Verduret.

— Ah ! cadédis ! ajoute le Toulousain, si vous aviez vu l'étonnant échafaudage qui a servi au montage des fermes ! C'était un chef-d'œuvre d'élégante légèreté, de commodité et d'équilibre. Nos entrepreneurs sont vraiment gens de savoir, de mérite et de goût.

— Est-ce que leurs noms ?...

— Oui, certes, ils valent de n'être pas oubliés à côté de ceux des maîtres de l'équerre et du ciseau. Ce sont : pour le Palais Deglane, MM. Nanquette et Morland, dont je vous ai déjà parlé ; pour le Palais intermédiaire Louvet, c'est M. Chapelle ; enfin, c'est M. Pradeau pour la « Partie postérieure » que dirige M. Thomas. Ceci dit, laissez-moi vous faire remarquer la forme en arc de cercle, si heureuse, des petits côtés du vaste rectangle qu'occupe ce palais de la grande piste. Cet *arrondissement* latéral, qui tant charme l'œil et rompt la sévère symétrie de la forme rectangulaire, n'est pas seulement un simple vouloir de bon goût architectural, il se trouvait commandé par le non-parallélisme de l'avenue des Champs-Elysées et du Cours-la-Reine, auxquels il ne fallait pas présenter de petites façades latérales rectilignes, qui eussent été d'angle avec elles, soulignant ainsi la dessymétrie du terrain occupé par le Grand Palais des Beaux-Arts. En arrondissant les contours, M. Deglane a donné l'illusion de façades latérales presque en accord avec la direction des voies. Il a *rusé,* té ! et il n'est pas le seul qui ait ainsi joué avec la difficulté.

— M. Louvet, peut-être ?

— Juste, mon bon. Je vous montrerai cela quand nous en serons au Salon d'honneur... ce qui ne va pas tarder, car nous allons jeter un coup d'œil sur la « Partie intermédiaire ».



CHAPITRE IV

LA « PARTIE INTERMÉDIAIRE » DU GRAND PALAIS

§ Ier

UNE FRACTION FORMANT UN ENTIER

Tout en faisant traverser à ses auditeurs la piste de la grande nef, notre Toulousain leur fait observer :

— Je ne me suis un peu appesanti, pour la « Partie » Deglané, que sur la façade et le porche qui en sont les « clous ». Pour cette « Partie » Louvet, dont l'escalier d'honneur et la salle des fêtes sont les maîtresses œuvres, je serai plus explicite, d'abord parce que je serais désolé de passer sous silence aucun des détails que l'architecte a bien voulu consigner de sa main à mon intention, et ensuite parce que ces renseignements, quoique locaux, vous donneront, par extension, des idées exactes sur la construction de l'ensemble des deux autres « Parties » du Grand Palais.

— Bon, fait Verduret, approbatif.

— Pour le bâtiment en façade principale, poursuit Bouscastrol, je ne vous ai pas imposé la longue promenade à travers les galeries qui entourent la grande piste : vous aurez tout le loisir d'en admirer les belles proportions, les issues multiples et le goût supérieur d'ornementation, en visitant l'exposition qu'elles contiennent. Mais, sangdis ! je ne saurais agir de même pour cette « Partie intermé-

diaire », en raison de l'affectation future des diverses salles et galeries. Je vous prie donc de vouloir bien y faire avec moi une rapide excursion préliminaire, sans tenir compte, pour le moment, ainsi que je vous l'ai demandé pour le Palais Girault, ce matin, des œuvres d'art qui s'y offrent en foule à l'admiration des visiteurs.

— Entendu et... allons! déclare, au nom de tous, le manufacturier retiré.

— Commençons donc, té! Nous voici dans la nef de retour, accrochée par M. Louvet au grand hall de M. Deglane. Tout le fond et les deux tiers de chaque côté sont occupés par le merveilleux grand escalier d'honneur, avec ses paliers de repos. Passons sous le palier principal, palier qui, vis-à-vis du porche d'entrée du Grand Palais, donne accès, au premier étage, dans la grande salle d'honneur ou de concerts...

— Nous ne montons donc pas l'escalier?

— Tout à l'heure, té! il faut commencer par le commencement. En passant ainsi sous l'escalier d'honneur, nous arrivons dans la galerie transversale du rez-de-chaussée — parallèle à la grande piste — où vous remarquez, à notre droite et à notre gauche, un large plan incliné descendant en pente douce dans les sous-sols.

— Un chemin pour les chevaux du Concours hippique, sans doute?

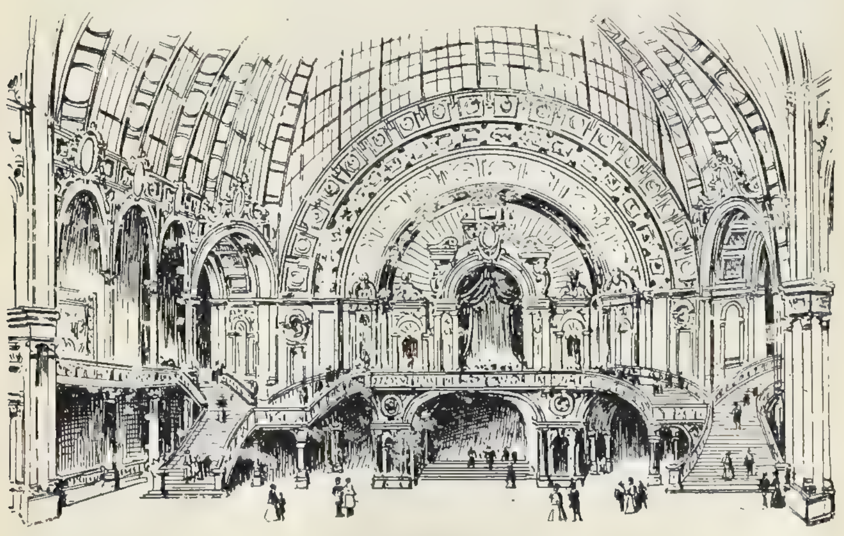
— Vous l'avez dit, cadédis, papa Verduret! Chacune de ces deux pentes aboutit à une vaste galerie en sous-sol — galerie nord à droite et galerie sud à gauche — longue de soixante mètres, large de vingt, haute de quatre mètres cinquante et qui, après l'Exposition universelle, seront garnies de boxes pour les chevaux. Ces galeries-écuries, qui, en dehors de cette utilisation temporaire, pourront servir de dépôts, débarras, etc., sont très convenablement éclairées par des baies percées dans le soubassement des façades et largement aérées, tant sur les façades que sur des courettes intérieures. En outre de ces écuries, on trouve dans le sous-sol des espaces assez vastes pour permettre, toujours après la présente gigantesque Exhibition du Siècle, l'installation d'appareils de chauffage et d'électricité. Descendez le plan incliné et jetez un coup d'œil.

Les visiteurs obéissent.

— Eh ! mais, c'est immense ! s'écrie Bêchard.

— Je ne me serais jamais imaginé qu'il y avait tant de place là-dessous, observe Mme Flore.

— Vous n'êtes pas au bout de vos étonnements, cère madame. Maintenant, remontez au rez-de-chaussée... Là...



ESCALIER MONUMENTAL

Au-dessus des deux immenses galeries-écuries sont deux galeries identiques, mais hautes de sept mètres et fractionnées en salles d'expositions diverses. De plus, autour de la nef de retour, sont des galeries de quatre à cinq mètres de largeur destinées au même genre d'utilisation.

— Et, au premier ?

— Montons, ô dame plus impatiente que Toulouse un jour de vote ! A droite et à gauche, au-dessus des galeries de sous-sol et de rez-de-chaussée que nous venons de voir, voici, au sud et au nord, deux séries de salles. Celles donnant sur les façades ont douze mètres de large ; celles donnant sur la nef de retour en ont huit ; les unes et les autres, puisqu'elles couvrent les galeries du rez-de-chaussée, s'allongent sur deux longues bandes de soixante mètres. Toutes ont, à peu près, neuf mètres d'élévation, hauteur de l'étage dans tout le Palais, mais tandis que les salles, plus étroites

et intérieures, ne sont éclairées que par le haut, les plus vastes en bordure des façades le sont de plus latéralement. Inutile d'ajouter, capédious ! que toutes ces salles, étant donné la façon dont elles reçoivent la lumière du jour, sont vouées à l'étalage des tartines multicolores de ces intrigants de peintres !

— Rancuneux tailleur de pierre, vous ne désarmez donc pas ? dit en riant Verduret.

— Jamais, je le jure par toutes les eaux de la Garonne ! déclare le Toulousain, avec cette superbe emphase... qui a l'air de se moquer de soi-même.

— Mais, poursuit-il, je ne suis pas ici pour chercher pouille à mes cers confrères du cobalt et du vermillon. Donc, poursuivons. Voici, en haut du grand escalier d'honneur, au-dessus de la galerie transversale du rez-de-chaussée, et par conséquent entre les deux groupes de galeries que je viens de vous montrer, voici, dis-je, la Grande Salle de Concert. Entrons !... Superbe, cette salle de soixante mètres sur vingt, pouvant contenir plus de mille cinq cents personnes assises, avec sa décoration de peintures historiques qui...

— Oh ! ça, interrompt M[me] Flore qui, ainsi que ses compagnons, tourne la tête de tous côtés, où la prenez-vous, cette salle immense et superbe ? Je ne vois qu'un salon, vaste sans doute, mais...

— Vous avez raison, cère madame... Une fois n'est pas coutume, té !... C'est moi le coupable : emballé par l'idéal de l'architecte, voilà que je vous décris ce qui *sera* au lieu de ce qui *est*. Mais je ne m'en dédis pas, parce que la salle de concert — qui manque à Paris et que M. Louvet lui donne enfin — a été laissée inachevée et est présentement sectionnée en trois salles d'exposition. Oui, cette salle de concert, dont un des petits côtés sera partiellement occupé par de grandes orgues, constituera, après la fête géante de 1900, un cadeau prestigieux offert à l'Art musical. La décoration en est depuis longtemps prévue et arrêtée : très peu de reliefs défavorables à l'acoustique, mais de superbes peintures murales appropriées à un temple apollonnesque. Inutile d'ajouter que cette salle, qui sera une merveille en son artistique simplicité, pourra, en dehors des séances musicales, servir pour toute espèce de fête et, au besoin, être annexée

au Salon annuel. Comme cette *Partie* du Grand Palais est accompagnée de toutes les dépendances nécessaires : entrée directe, grand escalier spécial, escaliers secondaires, ascenseur, vestiaire, water-closets, loges d'artistes, etc., elle pourra à volonté, ainsi que je vous l'ai déjà dit, former un tout complet et indépendant, isolant ainsi les deux autres *Parties*. Elle résoud donc le paradoxe mathématique d'être une *partie* formant un *entier!*

— Supérieurement imaginé, approuve gravement Bèchard.

— Yes, pretty well, fait dédaigneusement Puzzling.

Ce qui lui vaut un fulminant regard de Bouscastrol, qui lui crie :

— Eh bé ! vous savez, mon petit John Bull, excepté vos compatriotes, dont l'orgueil grandit le moindre cailloux anglais aux proportions des pyramides, les hommes de toutes nations pourront fredonner, en quittant ce palais, le refrain fameux :

Ils n'en ont pas en Angleterre !

— Aôh ! London, il avé le Cristal-Palace !

— Té ! je ne l'engage pas à s'en vanter.

— Le Angleterre, il été le première des nations du monde !

— Pas en art, toujours, mon bon !

— En toute, toute, toute ! Hip ! hip ! hurrah ! pour le Greater Britain !

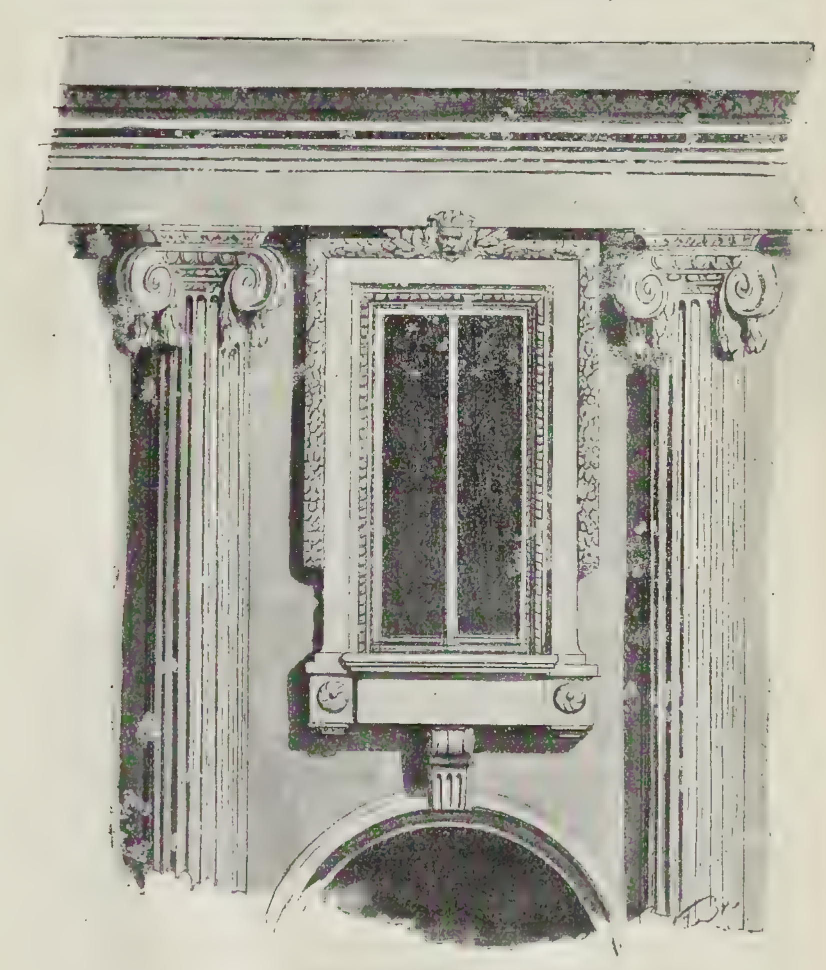
Le bohème croise les bras et, s'adressant à Verduret, d'un air songeur :

— Voilà leur réponse à tout, l'exaltation envers et contre tous de leur ingrate patrie... jusqu'à l'absurde... Et voilà tout le secret de leur force vis-à-vis des Gaulois qui, à la fin d'une paix trop longue, discute inconsidérément jusqu'à la patrie !

Alors, il sent peser sur lui le regard soudain, devenu fixe, de Bertrande, et vivement il reprend :

— Capédious ! nous ne sommes pas ici pour faire le philosophe pessimiste, bon Diou !... mais bien notre office de cicerone, té ! Donc, admirez la superbe perspective dont on jouit, de ce Salon d'Honneur, sur les deux autres parties intérieures du Palais : d'un côté, les deux mille six cents mètres carrés de la nef de retour, le grand hall et l'envers du porche de

la *Partie* Deglane ; de l'autre, le hall elliptique surmonté de sa coupole et le porche d'entrée, sur l'avenue d'Antin, du Palais Thomas. Ne semble-t-il pas d'ici que l'entrée de la façade principale, les baies centrales de cette salle de concert,



Fenêtre du Grand Palais.

et le porche de la façade postérieure, sont sur le même axe ? Or, il n'en est rien, ainsi que je vous l'ai fait voir sur le plan. Pour arriver à donner cette illusion, M. Louvet a *rusé* contre ce manque de symétrie avec une adresse rare, entièrement couronnée de succès, comme, d'ailleurs, chaque fois qu'il s'est

trouvé aux prises avec quelque difficulté capitale. Mainte-



M. FÉLIX CHARPENTIER



M. VERLET



M. ARISTIDE CROISY

nant, voulez-vous me faire l'amitié de me suivre tous jus-

qu'auprès de cette fenêtre de la façade latérale sud, que j'aperçois d'ici veuve de tout public importun?

— Auriez-vous quelque mystérieuse confidence à nous faire, que vous voulez ainsi isoler notre petit groupe à l'écart? interroge Verduret en souriant d'un air amusé et bon enfant.

— Té! il y a quelque chose de cela, mon bon. Je veux vous donner communication de quelques notes inédites relatives aux détails de la construction, notes qu'a bien voulu me donner, entre autres, M. Louvet. Je suis convaincu qu'elles vous intéresseront.

Arrivé près de la fenêtre désignée, le petit groupe se tasse autour de l'artiste-cicerone qui, après avoir choisi quelques grands feuillets manuscrits parmi les documents contenus dans sa serviette, commence aussitôt :

§ II

L'ARCHITECTE QUI PARLE

— « De même que pour le reste du Palais, les fondations ont été établies sur des pilotis de chêne battus au fond de rigoles par des sonnettes à vapeur... »

— Comment!... on fait des sonnettes à vapeur, maintenant? s'écrie Mme Flore en joignant les mains avec admiration.

— A l'usage et pour ménager les forces des présidents d'assemblées électives, cère madame, riposte le Toulousain avec un sérieux cruellement ironique.

Et il continua sa lecture :

— « Du côté des Champs-Elysées, les massifs en béton ont pu être établis directement sur le sol qui, de sable glaiseux, offrait à cet endroit une résistance suffisante. Mais, du côté de la Seine, et pour environ une moitié de la superficie du Palais, on ne trouvait que des couches de tourbe et d'argile qui ont nécessité la consolidation du sol au moyen de pieux. Il en a été battu quatre cent huit pour la « Partie in-

termédiaire » seule, d'un diamètre moyen de trente-cinq centimètres et dont la longueur variait de dix à quatre mètres.

« La « Partie intermédiaire » comprend deux façades latérales : celle du nord, sur les Champs-Elysées — soixante-quatre mètres — avec, dans la travée du milieu, une entrée à laquelle on accède par un perron en pierre ; celle du sud, longue seulement de cinquante-deux mètres, sur le Cours-la-Reine. L'architecture de ces deux façades est naturellement reliée à celle des faces postérieures de l'œuvre de M. Deglane, et toutes les parties en pierre ont dû être étudiées d'ensemble par les deux architectes ; il n'y a que des variantes de détail intéressant, par exemple, les fenêtres de l'étage, le motif milieu et le perron de la face nord.

« Les matériaux employés pour ces deux façades sont, au-dessus des fondations faites en béton et meulière : 1° près du sol, une assise en pierre de Villebois (Isère) ; 2° jusqu'au bandeau du rez-de-chaussée, pierre d'Euville et de Lérouville (Meuse) ; 3° les élévations au-dessus du rez-de-chaussée en pierre de Mesnil-le-Roi (Seine-et-Oise). Toutes ces pierres ne forment que des revêtements ayant environ un tiers de l'épaisseur des murs ; le reste est en maçonnerie de meulière et de moellons. Ce système de construction mixte, lorsqu'on emploie de bons mortiers, donne une maçonnerie excellente et de beaucoup moins coûteuse que les murs exclusivement en pierres de taille. »

— Eh ! voyez-vous ça, comme on trompe ce bon public qui s'extasie sur l'épaisseur des pierres des murailles, fait Verduret d'un air finaud

— Aôh ! ce été camélote ! déclare Puzzling d'un ton méprisant.

Bouscastrol serre les poings et murmure entre ses dents :

— Toi, je te rattraperai... et j'ai idée que tu ne perdras rien pour attendre, car, si j'en crois mes pressentiments, ce protestant-là n'est rien moins que catholique.

Mais, dominant sa mauvaise humeur, il poursuit la lecture des notes :

— « Les intérieurs sont traités avec la plus grande simplicité, de façon à pouvoir se plier aux exigences des expositions les plus diverses. Il n'y a que très peu de décora-

tions, l'attention ne devant pas être distraite des objets exposés et les divisions intérieures devant se prêter à toutes sortes de modifications. Seule, la grande Salle de Concerts comprendra, lors de son achèvement, un grand ensemble de voussures ornées et des peintures décoratives. »

— C'est ce qu'on pourrait appeler de la discrétion architecturale.

— Et dont, seuls, les vrais artistes sont capables, vous avez hautement raison, mon cer monsieur Verduret. Souffrez que je continue mes citations :

« — La *Grande Nef* — partie en retour et croupe — a été étudiée d'entente avec M. Deglane, chargé du Dôme et de la Nef principale. Les architectes ont cherché, en employant l'acier, à obtenir un aspect aussi léger que possible ; leur but a été d'obtenir les effets de décoration dans l'*emploi raisonné des éléments de construction en acier*, c'est-à-dire des tôles plates et des cornières *forgées et roulées*, en proscrivant complètement l'emploi de la fonte. Ce système de construction très rationnel, qui a été employé pour la première fois par M. Dutert — Galerie des Machines et Muséum d'Histoire naturelle — donne à ces grandes arcatures d'acier un style *très logique* et *très moderne*. »



M. SICARD

— Ce que M. Louvet ne dit pas, ajoute Bouscastrol, ce sont les effroyables difficultés de dessin qu'engendre ce mode logique d'emploi de l'acier.

— Pourquoi donc ?

— C'est assez difficile à faire comprendre à des profanes, té ! Je vous dirai seulement qu'en architecture on rencontre souvent ce qu'on appelle des *surfaces gauches*, c'est-à-dire qui n'ont rien de rigoureusement géométriques. Dans ces cas, les raccordements en trompe-l'œil se font aisément sur

le papier, mais nécessitent, dans l'exécution, des pièces fondues. Comme ces purs artistes se sont imposé la loi de n'y avoir jamais recours, ils ont pâli bien des soirs sur leurs épures pour arriver à trouver des raccordements qui soient des développements géométriques normaux des tôles et cornières. Il y a là, capédious, une énorme somme de travail



LES ARTS ET LA SCIENCE SALUANT LE NOUVEAU SIÈCLE.
(CORNEILLE THEUNISSEN.)

pour l'art et qui passe inaperçue aux yeux de la foule... Mais passons au grand escalier d'honneur, le *clou* de cette Partie intermédiaire du Grand Palais.

« — Cet escalier, qui conduit de la piste au premier étage, dit M. Louvet dans ses notes, est également construit tout entier en acier apparent. Les arcatures et linçoirs reposent sur des colonnes en porphyre vert des Pyrénées portées sur des soubassements en granit des Vosges. De même que pour la Grande Nef, l'architecte pense avoir trouvé dans l'emploi

presque exclusif des tôles plates et des cornières forgées un effet logique et moderne... Mais il y a, dans l'emploi de ces matières, d'énormes difficultés d'étude — toute la construction restant apparente — et de grosses difficultés d'exécution.

« L'escalier ainsi conçu comprend deux grandes volées avec paliers de repos et volées accessoires à 45°. Il occupe tout le fond de la nef sans obstruer le passage, laissant les dessous utilisables pour buffets, endroits de repos, etc. »

Les auditeurs du Toulousain paraissent vivement intéressés par ces détails à eux donnés, de fait, par l'auteur même du monument central. Un peu de vanité satisfaite contribue évidemment à captiver leur attention sur des choses pour eux bien techniques, mais on serait mal venu de le leur reprocher, car l'orgueil qui régit l'humanité contribue, comme la langue, au dire d'Esope, au succès de presque autant d'œuvres bonnes que de mauvaises.

Seule, Mme Flore est trop superficielle pour se laisser influencer par une vanité d'ordre légèrement supérieur. Les ébats combatifs des deux roses à longues tiges de son chapeau deviennent d'instant en instant plus vifs, correspondant aux tressautements de croissante impatience qui font trembler les rondeurs de son corps. Elle se demande avec inquiétude si ce « bavardage écrit » va s'éterniser.

— Té! dit en souriant Bouscastrol qui l'observe du coin de l'œil, je vois que la tolérance de Mme Bêchard est sur « ses fins ». M. Louvet est si galant homme qu'il m'en voudrait lui-même de compromettre l'équilibre nerveux d'une représentante de la plus belle moitié du genre humain... Donc, j'abrège. Je dirai, d'après lui, un seul mot de la sculpture statuaire en citant, sur la façade nord, le beau bas-relief de dessus de porte de M. Theunissen, second Grand-Prix de Rome, et, au-dessus des doubles colonnes, les deux groupes en pleine pierre exécutés l'un par M. Saulès, second Grand-Prix de Rome, l'autre par M. Sicard, premier Grand-Prix de Rome. Je passe les renseignements sur la conduite des travaux, qui furent commencés, ainsi que ceux de M. Deglane, deux mois après la mise en train du Palais Girault et de la « Partie postérieure » (Thomas) du Grand Palais, en raison de la nécessité d'attendre que la démolition du Palais

de l'Industrie ait laissé nette la place suffisante. Je vous ai indiqué les principaux de ces détails dans ma petite causerie sur plan, sous les arbres du Cours-la-Reine. Je signalerai en passant que, pour la question importante de la grosse ferronnerie, « l'expérience et le dévouement des constructeurs (Moisant-Laurent-Savey et Cie, Daydé et Pillé, Marsaux, Société des Ponts et Travaux en fer), ainsi que la haute science de M. Résal, ingénieur en chef du contrôle et principal auteur du Pont Alexandre, ont été d'un puissant secours pour les architectes... » Maintenant, soyez satisfaite, cère madame, car je vous invite à venir jeter un gracieux regard sur la dernière portion de cet immense, superbe, si artistique et si... *pratique* monument :



GROUPE " FLORE ". (SICARD.)
Grand Palais (partie intermédiaire).



CHAPITRE V

LA « PARTIE POSTÉRIEURE » DU GRAND PALAIS

§ Ier

LE « CLOU » THOMAS

En ramenant, à pas lents, le groupe de visiteurs vers le milieu de la future salle de concerts, l'hirsute cicerone au large bandeau noir explique :

— Si le Grand Créateur de la Gascogne et ensuite du reste de l'Univers, pourtant si prodigue de génie envers les illustres enfants de Toulouse, eût permis que, comme Michel-Ange je tinsse d'une main l'équerre et de l'autre l'ébauchoir...

— Autrement dit, si vous étiez architecte, bougonne Bèchard que les redondantes périphrases ont le don d'exaspérer.

— Oui, té! Si j'étais architecte et que m'eût été dévolue la construction d'une des trois parties de ce palais, je crois bien que j'eusse choisi le lot de M. Thomas.

— Serait-ce donc la plus intéressante et la plus belle? demande Verduret plutôt surpris. C'est cependant le derrière du palais, et il me semble qu'il ne saurait sans inconvénient pour l'ensemble, dépasser en somptuosité et en beauté le corps de bâtiment principal.

— Vous raisonnez comme un sage, mon cer monsieur.

Aussi n'est-ce pas l'ambition de la gloire qui m'eût fait souhaiter le lot échu au doyen de la trinité créatrice du Grand Palais ; c'est le souci de ma tranquillité et mon inextinguible soif d'indépendance.

— Si ça vous était égal de vous exprimer en intelligible français ? réclame aigrement le farinier énervé.



Motif de décoration (avenue d'Antin).

— J'obtempère, té ! Cette « Partie postérieure » doit naturellement se relier, pour l'extérieur, au style de l'ensemble et, par conséquent, continuer des portiques ne jurant pas avec ceux des autres « Parties ». Mais là s'arrêtent les servitudes de l'heureux architecte. Pour le reste, liberté presque complète et, avec cela, absence de difficultés d'ordre général à vaincre.

— Et pourquoi ce privilège ?

— Tout simplement parce que cette « Partie postérieure »

est un petit palais *distinct* accolé à l'ensemble formé par les deux autres, lesquels ne peuvent momentanément se disjoindre que par un artifice. De plus, M. Thomas s'est vu octroyer un terrain parfaitement symétrique : un rectangle ayant cent cinquante mètres de grand côté, en bordure sur l'avenue d'Antin, et quarante-cinq mètres de profondeur, soit une surface franche de six mille sept cent cinquante mètres carrés. Sous la réserve de se conformer aux niveaux d'étages généraux, il n'a eu nulle part à *ruser* et a pu diriger sa construction, commencée deux mois avant les autres, comme s'il avait l'avantage et l'honneur de travailler pour Toulouse au lieu de Paris.

— A-t-il bien réussi, au moins, son œuvre à part ?

— Ça, oui, mon cer monsieur Verduret... supérieurement, même. M. Deglane ayant sa façade, sa grande nef et son dôme ; M. Louvet ayant la nef de retour, son escalier et sa salle de concert ; M. Thomas s'est offert aussi son « clou », auquel il a ajouté une « réminiscence » qui fera plaisir à nombre de vieux Parisiens ayant le culte des souvenirs.

— Ah ! ah ?... fait Verduret... Mais, procédons par ordre. D'abord, qu'est-ce que le « clou Thomas » ?

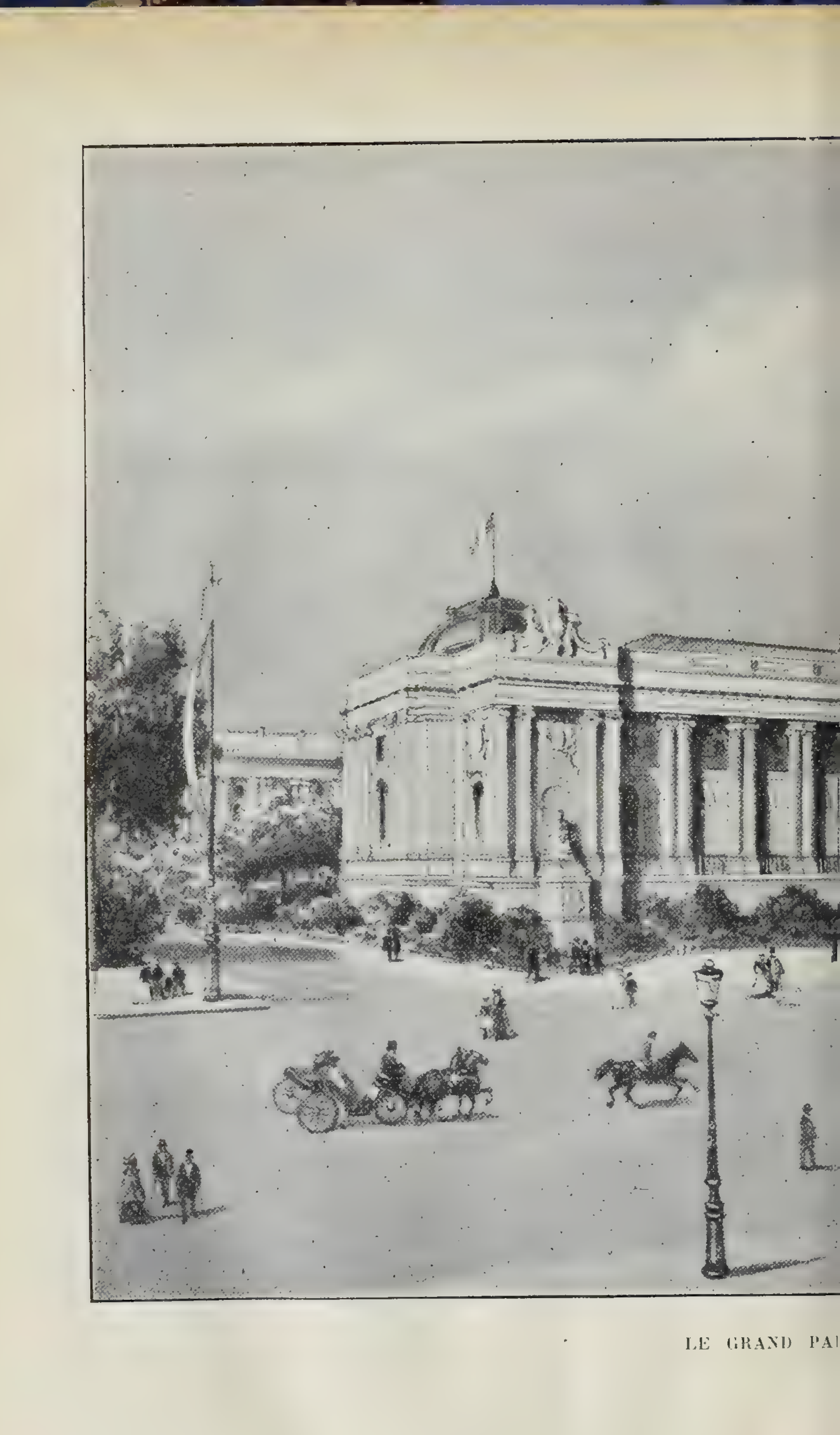
— Té ! ce que vous avez présentement sous les yeux : son grand hall elliptique coiffé de sa coupole basse.

Les visiteurs sont, en effet, arrivés au seuil ouest du grand salon Louvet, en haut de l'escalier appartenant à la « Partie » Thomas.

— Descendons ces marches, invite le cicerone. Et maintenant, admirez avec quelle entente de l'effet sobre et sûr, ainsi que de l'ornementation, ce hall a été dessiné. Très vaste comparativement aux proportions restreintes du corps de bâtiment, il a quarante-six mètres de grand axe, parallèlement à la façade, et quarante et un de petit axe perpendiculaire au premier.

— C'est-à-dire qu'il occupe complètement le tiers central de toute la bâtisse.

— Bien calculé, té ! monsieur Bêchard !... Mais, laissons un peu la science exacte pour l'Art. Remarquez comme le ton, un peu gris, des peintures, est bien approprié aux flots de lumière qui, par la coupole et les baies latérales, inondent ce hall. Car la préoccupation de l'excessive clarté domine dans



LE GRAND PAL



ÔTÉ AVENUE D'ANTIN)

la conception de tout le Grand Palais, comme du Petit, d'ailleurs. C'est là un progrès d'ordre *pratique*... Saluez, té! monsieur Bèchard!... dû à la ténacité du commissaire général de l'Exposition, M. Picard. En 1889, des efforts avaient été faits en ce sens, mais étaient demeurés incomplets. Quant aux périodes précédentes, rappelez-vous le Palais du Trocadéro et les nuages d'ombre qui assombrissent certains fonds de salles, au point de les rendre inutilisables pour une exposition. Les architectes sont réfractaires à la multiplication trop grande des ouvertures, si préjudiciables à l'imposante noblesse des façades classiques. Mais M. Picard voulant avant tout des locaux bien éclairés pour l'Exhibition de 1900 qui est sa chose, a tenu bon. Et, comme toujours en pareil cas, nos ingénieux maîtres ont trouvé le moyen de le satisfaire... et avec lui le public et les exposants, sans nuire à leurs hautes conceptions d'Art.

— Ça y est, encore une conférence! gémit Mme Flore qui, au bras de Bertrande, trépigne d'impatience.

Et la querelle de ses deux roses de prendre des allures de terrible corps à corps.

Le Toulousain sourit.

— Allons, belle madame, dit-il, je me reprocherais trop d'avoir une attaque de vos nerfs sur la conscience. Je ne vous conduirai pas à travers ce postérieur local du Palais. Il suffira que je vous dise que les marches qui s'arrondissent à droite et à gauche du hall conduisent à deux belles galeries centrales, d'où de superbes escaliers mènent à l'étage; que de belles galeries de peinture de trente mètres sur dix règnent en façade; que le reste est divisé en bureaux et appartements princiers pour l'administration et les conservateurs du monument; que dans le soubassement s'ouvrent, de plein pied avec le sol extérieur, postes de pompiers et de police, bureau de tabac, etc., et, aux extrémités de la façade, des portes d'accès pour les animaux allant occuper les écuries du sous-sol. Vous voyez que ce Palais Thomas est le « seigneurial hôtel » du Grand Palais.

— Bigre, vous dépêchez votre besogne! dit en riant Verduret. Mais je ne vous tiens pas quitte: vous nous parliez de « réminiscences »?...

— C'est au sujet du porche de la façade postérieure... que

je renonce à vous prier de venir voir, pour ne pas exacerber la nervosité inquiétante de madame.

— Vraiment, bichette, tu ne peux pas te vaincre un peu? gronde Bèchard.

Mais *bichette* est à bout, furieuse de s'être, sans succès, épuisée en mines provocantes à l'égard de l'impassible James-Gregory... Elle se demande s'il est en pierre, comme les statues!



M. JOSEPH BLANC

Elle crie à son non moins calme époux :

— Oh! toi, laisse-moi tranquille... ou j'éclate!

— Bon Diou! pas d'explosion, cère madame. Quatre mots encore et.. je bats prudemment en retraite. Donc, la façade postérieure est à portique, comme les autres, mais à colonnes jumelées. Elle possède, comme la principale, une frise; mais celle-ci, céramique, est polychrome, en grès cérame, exécutée à la manufacture de Sèvres d'après les cartons du maître-peintre M. Joseph Blanc qui, — comme dans sa *Bataille de Tolbiac,* que l'on admire au Panthéon, — s'est attaché à atténuer la tonalité générale. Elle représente : l'*Histoire de l'Art*, dont l'autre frise, celle de M. Fournier, retrace les grandes époques. .

« Eh, capédious, cère madame, accordez un instant de trève au bruissement de vos coquines de roses!... Je vais avoir fini!...

« Pour ce qui est du porche, si vous vous rappelez bien celui de feu le Palais de l'Industrie, vous vous direz que ce n'est pas pour rien que M. Thomas en a été si longtemps le *conservateur*... car il l'a presque *conservé* pour sa nouvelle façade : même baie cintrée, avec soubassement avancé et surmonté de deux colonnes de chaque côté ; ce sont encore les tympans ornés et le bandeau supérieur surmonté de son allégorie décorative, comme l'a si judicieusement remarqué M. Da Cunha dans un de ses intéressants articles. Bref, que ceux qui pleurent le Palais de l'Industrie sèchent

quelques-unes de leurs larmes en souriant à ces « réminiscences », et que Mme Bèchard daigne me donner l'absolution. J'ai-fi-ni ! »

— Merci, s'exclame la farinière dans un sincère élan de reconnaissance.



Frise de Joseph Blanc, exécutée en relief par Fagel, Sicard et Baralis, en émail polychrome.

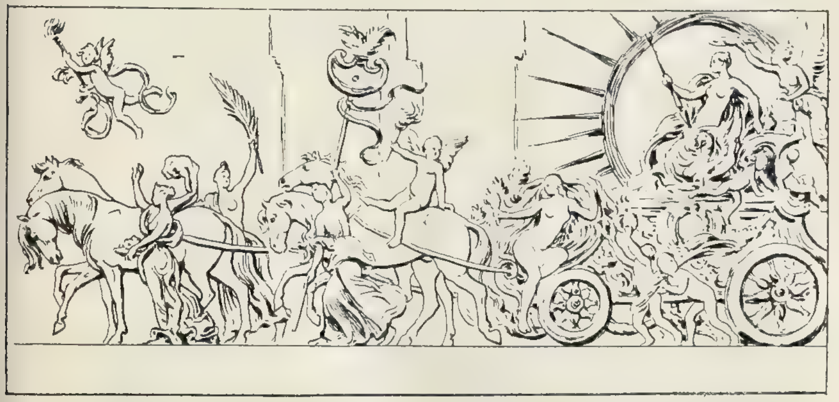
§ II

RÉCOMPENSE HONNÊTE

— Maintenant, mesdames et messieurs, que je vous ai présenté le monument, vous allez pouvoir librement visiter la belle Exposition de peinture et de sculpture qu'elle con-

tient. Selon la loi de comparaison pratique qui préside à toute l'Exposition universelle...

— Oui, ce que l'érudit centenaire d'hier appelait l'*Idée*, observe Verduret.



Fragment de la Frise décorative du Grand Palais. (Joseph Blanc.)

— Vous trouverez, continue le Toulousain, l'Exposition *centennale* dans le Palais Thomas où nous sommes, et l'Exposition moderne, c'est-à-dire décennale, dans les deux autres. Pour cette dernière, vous avez vu que la sculpture



Fragment de la Frise décorative du Grand Palais. (Joseph Blanc.)

occupe la grande nef. La peinture française est répartie dans les galeries Deglane et les premières salles des galeries Louvet. Le reste du Palais Louvet est attribué à la peinture

étrangère... D'ailleurs, vous avez votre catalogue... Une dernière remarque, pourtant. Dans l'*Exposition centennale*, avant chaque salle contenant les chefs-d'œuvre d'une période ou *étape* du siècle, vous trouverez un petit salon meublé selon le goût et le sentiment d'art décoratif et d'ameublement de cette période ou étape. C'est un moyen très ingénieux de transporter l'amateur dans l'*ambiance* de l'époque où ces œuvres ont été conçues, de lui permettre ainsi de les voir — autant que possible — avec des yeux de *leurs différents temps*, et de les comparer à l'Art actuel en se dégageant d'un parti pris moderniste trop prononcé.

Verduret se gratte la tête d'un air perplexe, ce qui donne à son chapeau une allure penchée des plus... joviales.

— Est-ce que vous ne pourriez pas, demande-t-il, nous montrer ces expositions, centennale et décennale, comme vous nous avez montré le Palais?...

A cette proposition, Mme Flore lève deux bras désespérés, au bout potelé desquels s'agitent deux mains menaçantes.

— Voilà la réponse, té! dit Bouscastrol, qui n'a, du reste, nulle envie de prolonger la séance.

En effet, si peu timide qu'il soit, il semble éprouver quelque gène sous la fixité du regard que Mlle Bertrande tient fixé sur lui depuis qu'il a annoncé sa tâche achevée et, par conséquent, le moment venu pour lui de quitter Verduret et ses compagnons.

Le manufacturier soupire et, prenant le sculpteur à l'écart :

— Mon cher monsieur Bouscastrol, vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez intéressé et l'étonnante sympathie soudaine que j'éprouve pour vous. Je ne peux pas me faire à l'idée que nous allons redevenir à jamais étrangers l'un à l'autre.

— Moi non plus, té!

— Je tiens à vous revoir.

— Et moi donc!

— Parfait. Alors, je vous retrouverai... ici?

— Ça dépend. Si mon œuf à millions venait à éclore, vous comprenez...

— Je ne crains pas ça.

— Vous avez peut-être tort, mon cer monsieur. En tout

cas, vous n'aurez qu'à demander le copain Bouscastrol à l'administration.

— Bon. Maintenant, veuillez accepter, avec nos remerciements...

— Quarante francs! s'écrie le bohème, en voyant deux louis d'or briller aux doigts de Verduret. Je refuse. C'est dix francs, pas un *rond* de plus.

— Voyons, et les photographies?

— Vous ne les avez pas encore toutes... mais elles seront ce soir à votre hôtel.

— Vous voyez bien!... Et les plans?... Il faut bien une compensation pour tout cela.

— Inutile.

— Au moins, acceptez à dîner?

— Impossible ce soir... ni demain... ni... Allons, ne vous fâchez pas; vous voulez donc absolument, té! m'octroyer une récompense honnête?

— Dites un remerciement.

— Eh bien, cette récompense, je vous promets d'aller vous la demander, à votre hôtel, avant votre départ de Paris... Là, êtes-vous content?...

Et, sans attendre de réponse, s'adressant à tous :

— Mesdames et messieurs, il ne me reste plus, capédious! qu'à vous tirer ma révérence. Cette journée... architecturale a été, je le reconnais, té! un peu bien sévère, surtout pour madame. Aussi, je ne saurais trop vous engager à aller, dès demain matin, vous amuser au « Vieux Paris »... Ça fera diversion et vous verrez que vous ne regretterez pas votre temps. Sur ce, mesdames et messieurs, bonne promenade parmi les maîtresses toiles du siècle d'une part, et des salons des dix dernières années de l'autre, et... j'ai bien l'honneur!... Excusez si je n'ôte pas mon chapeau!

Sur une théâtrale révérence, le bohème Bouscastrol pirouette et, traversant à grands pas le hall elleptique, disparaît par le porche de la façade postérieure du Grand Palais.

— Mon oncle, que vous a-t-il donc dit tout bas? demande Bertrande en venant soudain prendre le bras de Verduret.

— Il m'a promis qu'il viendrait nous voir avant notre départ de Paris.

— Ah? fait la jeune fille d'un air singulier.

— Allons, bon! s'écrie tout à coup Verduret, j'ai oublié de lui donner l'adresse de notre hôtel!

— Aôh, jé été sioure qu'il trouvera ce adresse.

— Quelle raison avez-vous de penser?...

— Le raison, il regàdé môa toute seul... Allons vôar les pictures...

§ III

PLUIE DE CAMELOTS

Las, les yeux pleins de superbes images et le cerveau troublé de souvenirs et d'impressions trop multiples qui ont besoin de recueillement pour se « caser », nos visiteurs quittent le Grand Palais des Beaux-Arts pour regagner leur hôtel. S'ils finissent la journée à un spectacle, ce sera hors de l'Exposition, du mouvement de laquelle ils éprouvent le besoin de se reposer pendant quelques heures.

Comme ils sortent par la Porte Monumentale de la place de la Concorde, ils sont assaillis par deux distributeurs d'imprimés qui leur mettent presque de force des prospectus dans les mains.

— Tiens, fait négligemment Verduret en jetant les yeux sur le papier enluminé qu'on lui a remis, c'est justement une réclame du « Vieux Paris » que ce sympathique drôle de corps de Bouscastrol nous a conseillé, en nous quittant, d'aller voir demain...

A dix pas plus loin, nouvelle distribution indiscrète de prospectus.

— Ce sont les mêmes, observe Mme Flore, en se débarassant du sien au profit du sol de la place.

Dix autres pas, nouvel assaut. Bèchard se fâche.

— Allez-vous nous laisser tranquilles? Plus souvent que j'irais dans la boutique de gens qui asticotent pareillement les passants!

Verduret tient toujours machinalement son prospectus à

la main, très préoccupé de trouver une voiture pour rentrer, car il est fatigué, ce qui est de son âge. Au moment où il hèle un cocher, un homme dont il n'a pas le temps de voir le visage, passe rapidement à côté de lui en lui glissant à l'oreille.

— Lisez au dos!

Lire quoi?... Il ne comprend pas d'abord... Puis, instinctivement, il retourne le prospectus qu'il tient distraitement et tout à coup s'écrie :

— Ça y est!

— Quoi? lui demande-t-on.

— Et avec mon nom!

— Où ça?

Et Verduret, de plus en plus intrigué, mais non ému, comme la veille — l'émotion s'émousse par l'habitude — lit tout haut :



« M. Verduret et ses amis sont priés de ne pas manquer « d'être demain, à dix heures du matin, au « Vieux Paris », « porte du Pont de l'Alma. »

Alors, d'un même geste, tous retournent leur prospectus et y lisent ensemble :

« M. Bèchard, Mlle Bertrande, Mme Bèchard et ses amis « sont priés, etc. »

— C'est un peu fort, s'écrient-ils d'une seule voix.

— Aôh, jé avé no communication, fait Puzzling l'air perplexe.

— Mon Dieu! s'écrie Verduret, justement Bouscastrol qui... Cette coïncidence... C'est lui, lui l'homme de mon avis secret de Malesherbes!

— Vous supposiez hier, mon oncle, que c'était le centenaire.

— C'est vrai... Je m'y perds... C'est égal, demain, en quittant le « Vieux Paris », je reviendrai aux Palais, je retrouverai ce Bouscastrol et...

— Vô saurez rien di toute !

— C'est possible, mais j'essaierai toujours. Si c'est une plaisanterie, elle a trop duré ; dans le cas contraire... Oh ! il faut que je sache !

Tout bas, Bertrande ajoute :

— Et moi aussi !

Le prochain volume aura pour titre :

LE VIEUX PARIS

et comprendra :

De nombreux dessins de Robida accompagneront le texte. Ce volume renfermera une superbe planche hors texte, *de 65×50, représentant la* Vue générale du Vieux Paris, *en perspective cavalière.*





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

IV

LE VIEUX PARIS



EN VENTE :

I

L'Exposition à vol d'oiseau.

II

La Porte Monumentale et le Petit Palais.

III

Le Grand Palais.

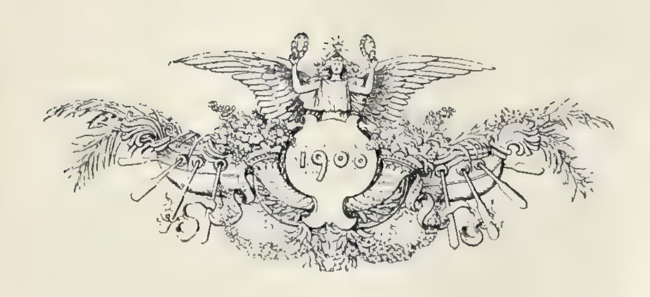
PRIX DU VOLUME : **60** CENT.

G. DE WAILLY

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

IV

LE VIEUX PARIS



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

IMPRESSIONS ET GÉNÉRALITÉS

§ Ier

UN COMPLOT AU CORPS DE GARDE

Ce matin-là, le soleil rayonne, superbe, inondant de lumière la si pittoresque et tant artistique reconstitution du « Vieux Paris ».

Les ombres portées de tous ces toits, de ces tours, pignons, clochers, clochetons et tourelles, criblent d'arabesques bizarres ces façades, ces rues et ces places où s'évoque un captivant passé.

Comme chante le bon poète Coppée dans *le Passant* — cette perle charmante de son écrin :

> L'air est pur, le ciel léger,
> Et partout on voit...

non pas neiger des plumes de tourterelles, mais se balancer mollement les couleurs rouges et bleues des oriflammes de l'Ancienne Ville, au souffle d'une brise qui berce les enseignes de fer au-dessus de l'huis des boutiques.

Ce matin-là, tout le peuple grouillant des figurants et figurantes, arborant les costumes sous lesquels les ancêtres ont fait l'histoire mouvementée, tour à tour joyeuse et poignante, fine comme un satyre et si souvent dramatique du Paris de jadis, étale fièrement la fraîcheur des ajustements... car la grande Fête de 1900 vit son orgueilleuse aurore.

Dans le Quartier Moyen Age, particulièrement, ce ne sont que nobles dames en hauts bonnets les obligeant à s'incliner au passage des portes basses, femmes du peuple ou bourgeoises en surcot; que gentilshommes, varlets, escholiers, bourgeois, manants, portant, avec les chausses multicolores, la houppelande, la heuque, le gipon, le pourpoint, le hainselin ou la jaquette; qu'hommes d'armes faisant étinceler les pièces d'armures dites brigandines et l'acier des piques, pertuisanes, épées et terribles éperons.

Parmi cette foule bigarrée, les visiteurs matineux commencent à mêler les élégances sans éclat des costumes modernes. Amusés, ils font entendre leurs éclats de rire provoqués par de joyeux propos.

Mais, pénétrons sous la voûte de la Porte Saint-Michel, qui, du côté du pont de l'Alma, est l'entrée orientale ou d'amont du « Vieux Paris ».

Sous cette voûte s'ouvre une salle toute bruissante de chocs d'acier. C'est le corps de garde.

En ce moment, la pacifique soldatesque occupant ce séjour guerrier se dispose à prendre les armes.

Le bas officier qui les commande vient de les inviter à aller prendre chacun une des *vouges* fraternellement appuyées au mur dans un angle de la salle. Ces armes de main sont faites d'un fer à un seul tranchant emmanché au bout d'une longue et forte hampe.

Docilement, cette figuration de l'antique troupe policière se masse en armes près du seuil, prête à sortir au premier signal. Or, ce signal, le chef subalterne semble l'attendre de l'un des trois personnages qui causent à l'écart, groupés au fond un peu obscur du corps de garde

Ces personnages méritent quelques mots de description, car ils forment un trio aussi hétérogène que pittoresque.

C'est d'abord une jeune femme blonde, à la tournure élégante et hardie. Elle est somptueusement vêtue d'une robe à queue de satin vert, bordée de petit-gris, à manches évasées, et décolletée en cœur. Une ceinture dorée et un collier d'orfèvrerie, ainsi que les patins de velours noir dans lesquels se cambrent ses petits pieds, annoncent une gente et riche dame, et elle est coiffée d'un bourrelet rond à oreillettes, dont la mode datait du temps de saint Louis, mais que l'on mettait encore vers le milieu du XVe siècle.

Ses compagnons appartiennent tous deux au sexe fort. L'un, chétif, à la mine futée et éveillée de gamin de Paris, exhibe le costume traditionnel, mi-partie rouge et jaune, des fous de cour. Il en a les grelots à la pointe des dents du justaucorps, et ses mains croisées derrière son dos jouent avec une marotte empruntée à un magasin d'accessoires.

Quant au troisième personnage, sa taille et sa tournure révèlent seules ses qualités masculines, car il est impossible, sauf les yeux, de rien voir de son individu. Il porte, en effet, le costume — long sac de toile blanche, avec croix de satin blanc et cagoule terminée au-dessus de la tête en deux cornes — de cette confrérie de *pénitens blancs* dont Henri III voulut faire partie pour en avoir admiré une procession à Avignon.

Ces trois « costumes » achèvent une conversation qui n'est rien moins que moyenâgeuse.

— Ainsi, dit le pénitent dont la voix sort assourdie de dessous la cagoule, tu m'as bien compris, ma chère?

— Sois donc tranquille, monsieur l'auteur.

— Vous êtes bien pénétrés de l'esprit de vos rôles?

— Moi, dit le fou, je me règle un peu sur Triboulet, mais surtout sur Scapin et Mascarille.

Et il déclame :

« *Vivat Mascarillus, forbum imperator!* »

— Bien. Et toi, ma chère?

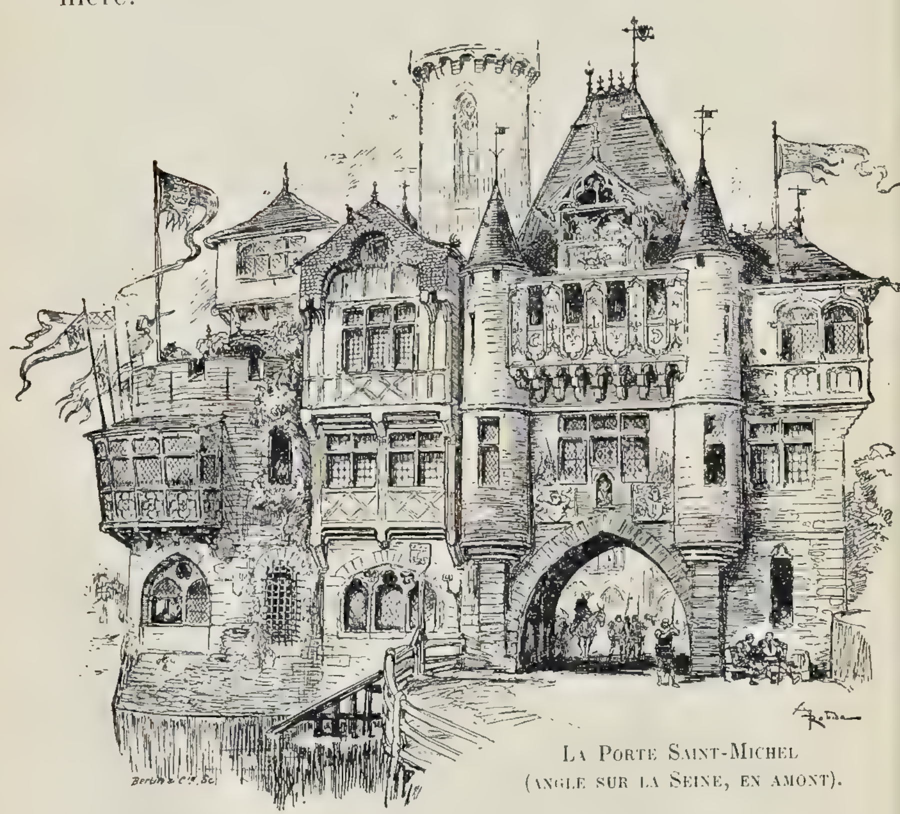
— Moi?... Pour le côté fantaisie, j'improviserai une « commère de revuette »; j'en ai assez jouées, chez Bodinier et ailleurs, et avec un de ces succès... je ne te dis que ça!

Le pénitent sourit sous sa cagoule et murmure :

— M'as-tu vu?... déjà!... Et cela sort de l'œuf!

La jolie blonde ajoute :

— Pour ce qui est du rôle écrit, je l'ai tout à fait « dans la bouche ». D'ailleurs, j'ai la « copie » dans mon aumônière.



La Porte Saint-Michel
(angle sur la Seine, en amont).

— Alors, vous êtes bien prêts tous deux?

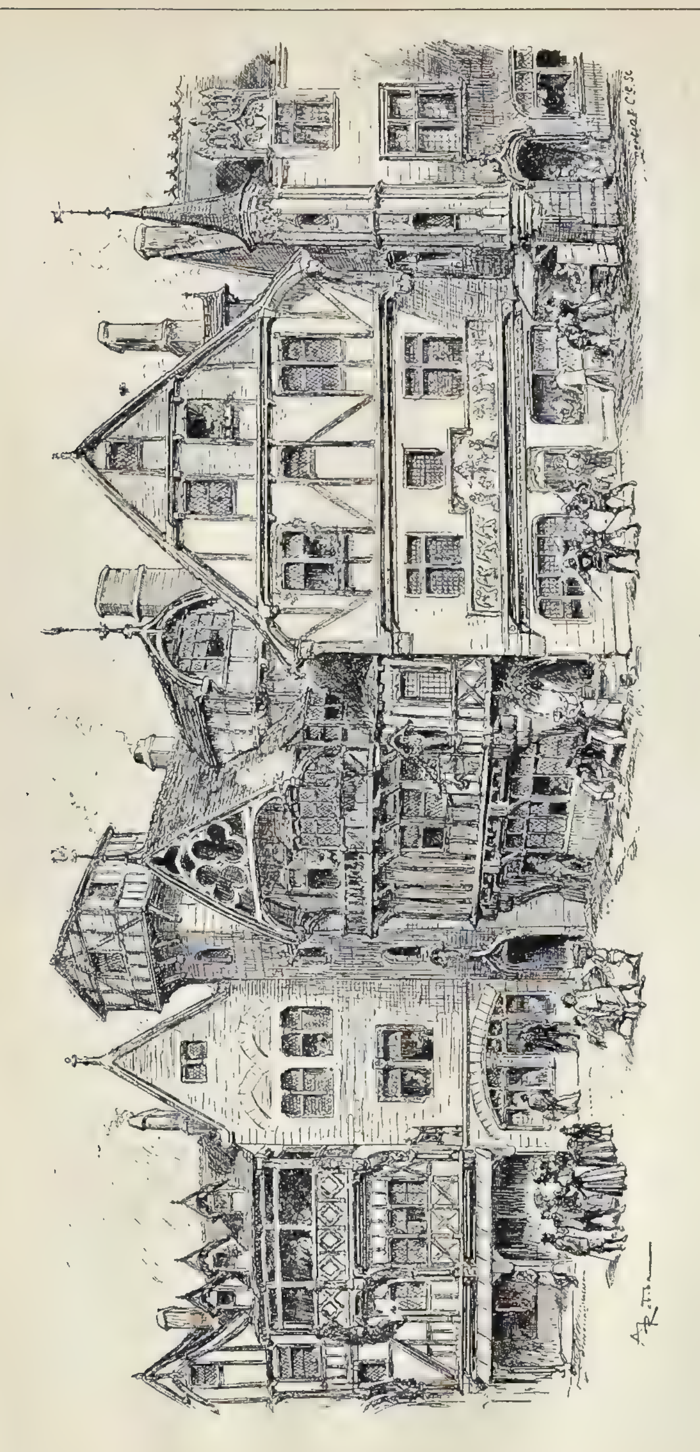
— On peut « frapper », déclare le fou en brandissant sa marotte; soyez sans crainte, je tiens mon bonhomme...

— Ce que je m'en promets : il me semble que je vais faire du Molière et improviser du Pourceaugnac... La scène dans la salle à jet continu, quoi!

— Pas de bêtises, hein?... Des égards, surtout pour...

— Ceux que vous m'avez dit. N'ayez pas peur. D'ailleurs, vous serez là et vous verrez.

— Et n'oubliez pas, si l'on vous interroge à mon sujet, d'af-



La rue des Vieilles-Écoles.

firmer que je suis muet. Allons, je compte sur vous deux... et je cours sur le pont me poster près de la sentinelle... A tout à l'heure !

Le pénitent s'élance vers le seuil du corps de garde et dit, en passant, au bas officier commandant la section de soldats du guet :

— Tenez-vous prêt à ranger vos hommes à l'entrée de la voûte au premier appel de la sentinelle... Ah !... vous avez vos trompettes et vos porte-bannières ?

— Les voici qui arrivent par la rue des Vieilles-Écoles.

— Bien. Prêtez l'oreille. N'allez pas nous faire rater la scène d'ensemble.

— Ne craignez point, monsieur, je suis à la réplique. On sait son affaire : on a été deux ans chef de figuration à la Gaîté... Montparnasse !

— Oh ! alors ! fait en riant le pénitent, qui gagne vivement le pont de bois précédant la Porte Saint-Michel et constituant une des deux entrées du public dans le « Vieux Paris ».

Arrivé là, il fait un signe à la sentinelle qui se promène la vouge sur l'épaule. L'homme y répond par une légère inclinaison de la tête. Puis le pénitent va s'asseoir à gauche de la porte, sur un banc grossier.

. . . .

Dix minutes à peine se sont écoulées lorsque, brusquement, le pénitent blanc se lève.

— Les voilà, dit-il.

— Où ça ? demande le soldat du guet.

— Là, sur la descente du quai, vers la berge.

— Attendez... Ces deux couples marchant l'un derrière l'autre ?

— Oui.

— Et ce grand, couleur carotte, qui vient un peu après ?

— Est celui qui est avec eux.

— Bon. Je connais ma consigne.

Le soldat, se tournant aussitôt vers la voûte, crie d'une voix de stentor — quelque peu éraillée et où vibrent les *r* à la façon des « Buridan » de province — un terrible :

— Aux arrrrmes !

Presque aussi rapidement que si elle eût été composée de

vrais troupiers, la garde s'aligne sur deux rangs pendant que, aidée par son camarade le fou qui lui tient le pied, la svelte future étoile de théâtre se met pas trop maladroitement en selle.

Puis, le guet fait par le flanc en doublant, et, chaque rang doublé, se séparant pour occuper les deux côtés de la voûte, s'avance jusqu'au seuil du pont, précédé de pages, de héraults portant bannières et de sonneurs, la trompette haute.

Là, la troupe s'arrête et attend.

§ II

ENTRÉE TRIOMPHALE

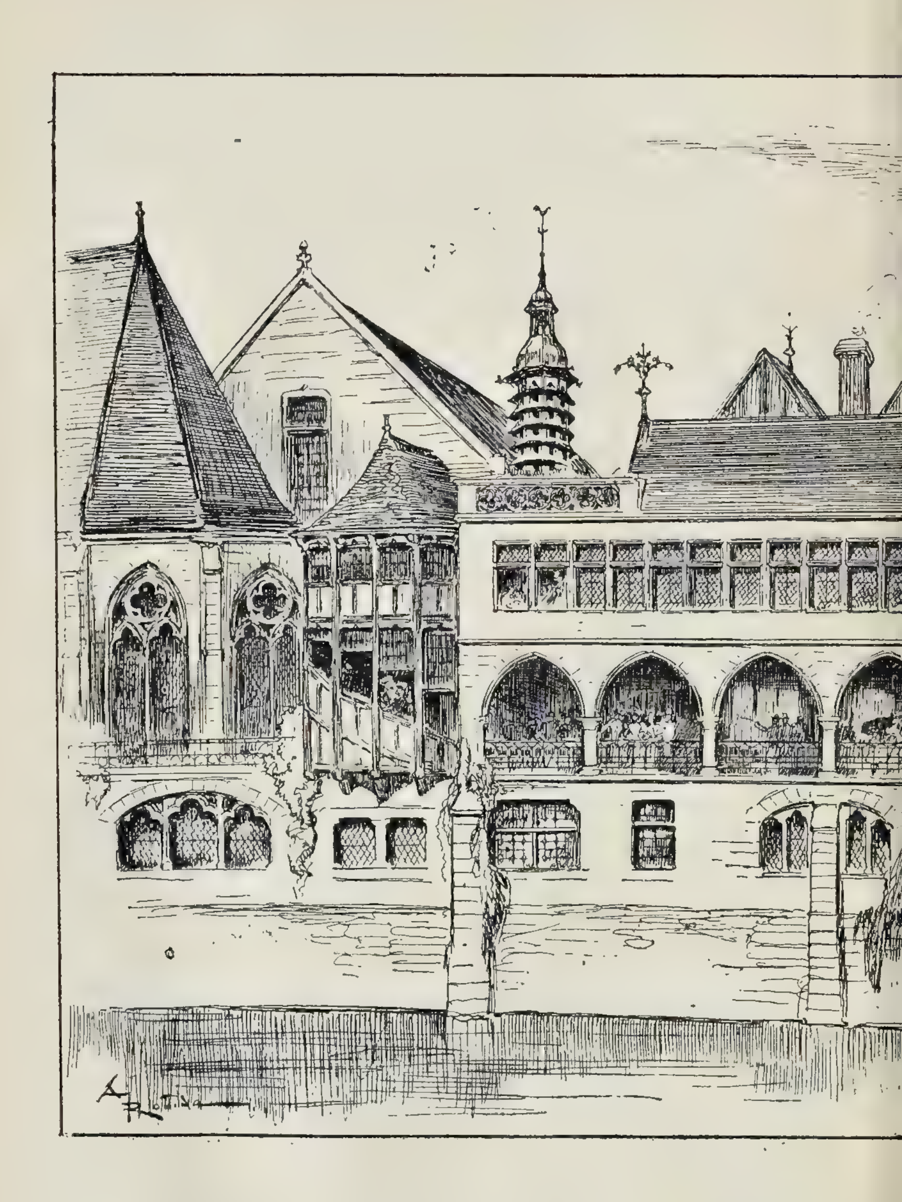
M. Verduret, manufacturier retiré et actuellement propriétaire malesherbois, ayant au bras sa nièce Bertrande; M. Aristide Bèchard, important et noir farinier d'Essonnes, offrant l'aide du sien à Mme Flore, son épouse; Mr James-Gregory Puzzlin, esquire, et qui continue à imposer d'autorité sa taciturne compagnie aux précédents — lesquels, en Gaulois modernes incapables de heurter brusquement la morgue du Nord, s'inclinent devant le fait accompli — se hâtent vers le « Vieux Paris ».

Dès qu'ils débouchent sur le quai de Billy, cette multiplicité de formes, de couleurs, de costumes, la sensation de vie et l'air de liesse qui émanent de la curieuse reconstitution artistico-historique leur mettent de la joie dans le regard... sauf en ce qui concerne l'Anglais, dont l'œil atone semble n'absorber aucune image ni refléter aucun sentiment.

Pour Verduret, cette atmosphère de gaieté qui s'épand du « Vieux Paris » et pénètre ceux qui s'en approchent est particulièrement bien venue.

C'est que l'excellent homme est fort mécontent de soi. Il s'en veut d'être obligé de s'avouer assez peu perspicace pour n'avoir pas encore deviné le mot de l'énigme.

Il commence à douter, en son for intérieur, que le centenaire de l'avant-veille et le Toulousain de la veille se soient trouvés sur son chemin par l'effet seul du hasard.



PARTIE DE F



SUR LA SEINE

Au sujet de Bouscastrol, surtout, il croit avoir des données établissant qu'il n'a pas eu affaire à un simple cicerone de rencontre. Deux choses l'ont frappé, en effet. D'abord, il a parfaitement reçu, la veille au soir, les photographies annoncées par ce malchanceux sculpteur... à qui il est certain d'avoir omis de donner l'adresse de son hôtel. De plus, il se rappelle fort bien que le dit artiste a, une fois au moins, fait allusion au moulin d'Aristide Bêchard, alors qu'il croit pouvoir affirmer qu'aucune présentation ni aucune parole n'avait à ce moment permis au verbeux et intéressant Méridional de connaître la profession farinière du noir et sec époux de la rondelette Mme Flore.

Il en conclut, avec un inattaquable bon sens, que, sinon le centenaire, à coup sûr le documenté bohème était préalablement informé au sujet du petit groupe de visiteurs. Et comment l'eût-il été s'il n'existait entre lui et le mystérieux correspondant, auteur du prometteur billet anonyme, quelque directe ramification ? Le vieillard et le jeune artiste estropié — ce dernier tout au moins — étaient-ils donc des agents de l'inconnu du rendez-vous à la Tour ?

Verduret se battrait volontiers, tant, sans s'en être ouvert à quiconque, il s'en veut de sa maladresse.

Cet état d'esprit l'a rendu, depuis la veille, aussi muet que sa nièce Bertrande. Comme Mme Flore, pour un tout autre motif, est toute songeuse, voire boudeuse, et comme Puzzling ne pousse heureusement pas l'indiscrétion jusqu'à troubler l'intimité du quatuor provincial en dehors des heures de visite à l'Exposition, le seul causeur de la bande se trouve être maintenant le farinier Bêchard. Or, comme boute-en-train, le taciturne et ronchonneur personnage laisse quelque peu à désirer.

Et voilà que, subitement, la seule vue de la pittoresque entrée de ce Paris d'antan, si ingénieusement évoqué par le maître ès savante fantaisie Robida, dissipe les papillons noirs et souffle magiquement sur les plus lancinantes préoccupations. L'auteur du merveilleux *Rabelais* est décidément un souverain guérisseur d'hypocondries.

— Voyez donc, s'exclame le manufacturier retiré, voyez donc cette porte, ce rempart, ce pont, ces oriflammes et tous ces gens du temps jadis !... Dès l'abord, c'est charmant.

— Enfin, s'écrie Mme Flore, on va donc pouvoir rire et s'amuser là-dedans. Ce n'est pas trop tôt, vous savez. Cela compensera la conférence du jour de notre arrivée et le cours d'architecture de l'assourdissant borgne d'hier.

— Ne pensez-vous pas comme moi, milord ?

Puzzling, dont les yeux de terne faïence fixent le fleuve sans le voir, répond avec sa brutale sincérité :

— No; jé pensé pas encore : jé attendé.

— Et quoi donc ?

— Cela regàdé môa toute seul.



— Laisse donc cet étranger tranquille, dit Bêchard à sa femme, qui détourne la tête pour cacher sa mine dépitée.

Alors, la voix pure de Bertrande se fait entendre, soudain redevenue gaie et presque espiègle.

— Mais voyez donc, mon oncle, là, sous cette voûte, ce remue-ménage !...

— Oui, il paraît qu'on y voit des processions, des défilés de militaires et de notabilités allant comme recevoir à l'entrée des hauts seigneurs.

— Oh ! vite, mon oncle, prenez les tickets, que nous entrions sans retard... ce doit être amusant au possible.

— Hum ! c'est vrai, regrette le farinier en faisant la grimace, il faut payer, ici !

— Et, tenez, voici justement le prix affiché... Voyons...

« Entrée, le jour, par personne, *une livre tournois de vingt sols.* »

— Combien cela fait-il?... Je ne connais rien à ce langage invraisemblable !

— C'est pourtant bien clair : une livre tournois de vingt sols se traduit tout de suite par *un franc de vingt sous.*

— Et, parbleu ! je ne m'attendais pas à ce que cela fût si bon marché. Etant donné ce que promet seulement la vue extérieure, on peut prédire à coup sûr ne pas regretter sa dépense... Vraiment, c'est pour rien.

— Pour rien, pour rien !... Vingt sous, c'est vingt sous, déjà quand on est seul ! Mais quand on est quatre, ça fait...

— Quatre francs... Et puis, vous gémirez plus tard, mon cher, dit rondement Verduret en s'acquittant pour tous de la petite formalité indispensable. Vous ne prétendez pas que toutes les merveilles vous soient offertes gratis. La joie est chose trop précieuse pour qu'on lésine avec elle. Là, dirigeons-nous vite vers le petit pont et allons voir ce qui se passe.

— Je vois des cuirasses et des hallebardes, observe Bêchard. C'est sûrement un cortège.

— Pressons le pas et nous verrons de près.

Le groupe de visiteurs atteint le pont.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là, tout en blanc, si bien encapuchonné qu'il n'a que deux trous pour les yeux, dis, mon gros ?

— Tu vois bien que c'est un moine des temps d'autrefois.

— Tiens ! il lève le bras...

Aussitôt éclate une fanfare de trompettes si violente que Bertrande, toute rieuse, se bouche les oreilles. A un signe de leur chef, les soldats du guet redressent leurs énormes vouges et se mettent au port d'arme.

Verduret, à grands gestes, veut entraîner ses amis vers la gauche du pont pour assister, de là, à la parade qui commence. Mais la sentinelle se précipite et, mettant sa hampe en travers, les arrête au cri de :

— On ne passe pas !

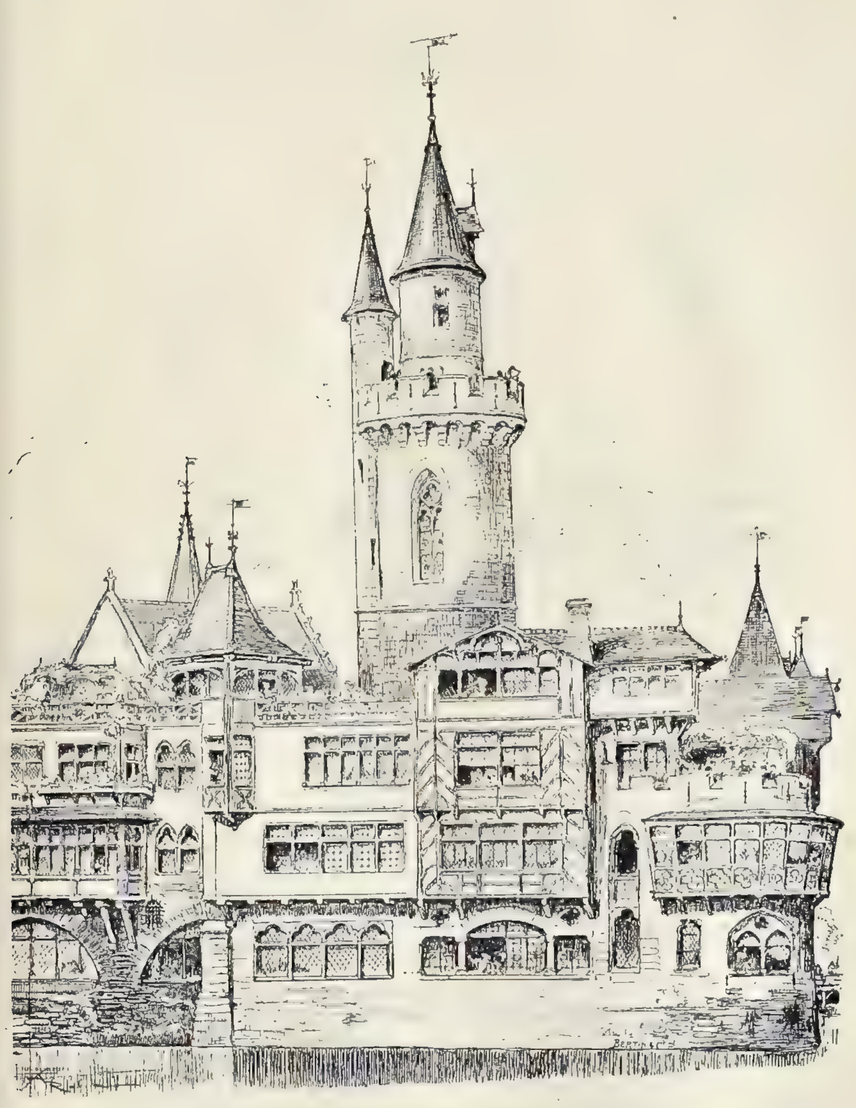
Vite, Verduret veut faire appuyer le petit groupe de visiteurs vers la droite, mais il se trouve nez à nez avec deux soudards joueurs de dés qui barrent le chemin.

Interloqué, notre Malesherbois crie de toutes ses forces pour tâcher de se faire entendre malgré le strident vacarme des trompettes :

— Nous ne pouvons pourtant pas rester en face de ce cortège pour gêner... Laissez-nous nous ranger...

— Restez là ! répondent en même temps la sentinelle et les deux soudards.

Nos visiteurs se regardent stupéfaits et amusés.



La Porte Saint-Michel (façade sur la Seine).

— Il paraît que nous allons assister à quelque chose, crie gaiement Verduret à ses amis... et nous sommes aux premières loges... Ma foi, tant mieux !

Mais subitement, les trompettes cessent de sonner.

Les rangs des sonneurs de trompettes, des porteurs de bannières et des pages s'ouvrent et, au pas de sa haquenée tenue en bride par un varlet, la belle écuyère en robe verte s'avance, flanquée du bariolé fou de cour, relève crânement son joli visage, prend un léger temps pendant lequel sa gorge soulève lentement son lourd collier d'orfèvrerie et, d'une voix pleine et cristalline à la fois :

— Bonnes gens, qui que vous soyez, nobles, bourgeois ou manants, qui vous présentez, en cet instant, à la porte de ma bonne ville, je vous adresse mon Dieu-garde et vous dis les bienvenus. Je me nomme Guillemette, haulte dame de Lutèce, et comme telle vous requiers à venir vous gaudir, esbaudir en nos places, ruelles, carrefours, maisons citadines et palais royaux, à festoyer jusqu'à merci en nos cabarets et tavernes, sans crainte de tire-laines et autre ribaudaille ou truanderie !

Verduret, en écoutant ce discours, reprend son sang-froid. Il comprend que ce n'est là qu'une gracieuse et toute impersonnelle réclame à la poche du public et un collectif salut de bienvenue. Il trouve l'idée originale et devine que s'il bénéficie avec ses compagnons de cette galante parade, c'est que c'était l'heure de la faire et qu'un simple hasard en fait d'eux les héros.

Mais il paraît que la cérémonie est encore incomplète, car personne ne bouge. Du haut de son très paisible alezan, la blonde belle reprend :

— Adoncque, gentil fou royal, besogne ici telles choses dont tu as reçu mission du Roy, notre chère Sire, et dont ma prud'homie de haulte et gente dame concevrait vergogne.

Bèchard écarquille des yeux qui veulent être narquois.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce charabia ? dit-il.

— Des façons de parler du bon vieux temps, explique Verduret. Il n'y a pas à dire, dans ce cadre du passé, c'est très couleur locale, et...

Mais le fou, en venant droit à l'oncle de Bertrande, arrête la suite de l'explication sur ses lèvres.

— Messire étranger, dit-il après un grotesque salut, vous plaise dire si êtes chef, comme paraissez être doyen, de ces

bonnes gens ayant barbe au menton, ou demoiselles, l'une mûre et l'autre en sa fleur ès juvinilité, qui vous accompagnent?

— Ma foi, répond Verduret en riant, je ne saurais m'arroger le titre de maître de qui que ce soit, car j'ai l'heur ou le malheur de vivre en un temps de républicanisme tout égalitaire; mais je suis, si vous le voulez, le conducteur de de notre petite troupe de visiteurs de l'Exposition.

— *Optimé*. Octroyez-moi, ci, satisfaisance de m'enseigner qui vous êtes, à ceste fin que je vous fixe, ès noms et qualités, sur mes tablettes.

— Oh! oh! voilà qui est indiscret. Je ne vois pas l'utilité, pour visiter le « Vieux Paris », de vous donner communication de mon état civil.

Le fou se redresse et, brandissant sa marotte avec une majesté comique :

— Corbieu! ne rébellionnez pas au dit gracieux vouloir de notre illustre et bien-aimé Sire, le roy Robida, dont suis, moi, Triboulet junior, cousin ès folie, homme lige et conseiller en sapience. Or ça, messire, dites sans tarder quel sobriquet est accolé au nom de votre protecteur en paradis et si êtes maître ès métier, clerc de basoche, homme portant robe, barbier, maître d'élèves ou bien marguillier de paroisse?

— Mais, pourquoi diable voulez-vous de moi, plutôt que de tout autre, ces renseignements qui me semblent un peu trop confidentiels?

C'est la blonde écuyère qui, avec un charmant sourire, répond à cette logique question :

— Messire étranger, dit-elle, ne boutez pas votre esprit en géhenne pour une exigeance qui ne doit que vous tenir en liesse. Adoncque, voici : Les échevins de la bonne ville du « Vieux Paris », avec gré de notre Sire, ont décidé que ce jour d'hui, à l'occasion de la Fête des Fous et de l'élection du Prince des Sots, maître ès farces et soties, une députation solennelle serait envoyée, à dix heures de relevée, jusqu'à la herse de cette Porte Saint-Michel, une mission de faire honneurs de la Cité de Lutèce au premier groupe d'étrangers qui aurait l'heur de se présenter, à tel précis instant, sur ce pont. Hasard vous octroie faveur grande d'être y-celui. N'op-

posez donc pas, par vergogne et fausse pruderie, un nenni discourtois à la faveur qui vous échoit d'être reçus en bel accueil et conduits par moi, Guillemette, dame de Lutèce, emmi esbaudissement, festes et festoiements d'iceluy jour de liesse, en cet iceluy lieu du Paris des temps échus.



Un passage.

— Je commence à comprendre, acquiesce Bèchard.

— Chut ! commande Verduret très amusé : voici le fou qui a encore quelque chose à dire.

Le fou, qui a tiré un calepin et un crayon de la poche de son justaucorps, déclame, en effet, de sa voix mordante et aigrelette :

— Par les Pâques Dieu, messire ; il ne faut mie qu'advienne que notre cher Sire, mon illustre cousin, reçoive à honneur malandrins, tire-laines, truands, juifs, apostats ou relaps frappés d'excommunication majeure... par le lieutenant de police de Paris des temps dont vous êtes. Adoncque, vous requiers honnestement de bailler tòt vos noms comme ci l'ai réclamé.

Un soupçon tenace traverse l'esprit du manufacturier.

— Alors, c'est bien sûr que nous ne devons qu'au hasard seul ?...



La rue des Remparts.

Dame Guillemette ouvre tout grands ses beaux yeux, candides à rendre ceux d'un enfant jaloux. En son étonnement joué de façon à lui promettre un bel avenir de comédienne... surtout peut-être à la ville, sa prose parlée saute, d'un seul bond, cinq siècles.

— Ah! monsieur, réplique-t-elle, comment voudriez-vous qu'il en fût autrement? En fixant l'heure de cette scène gracieuse à l'égard de ses visiteurs, M. Robida ne pouvait savoir qui se présenterait juste à point pour en profiter.

— C'est que, moi-même, j'ai été mystérieusement convoqué ici pour cette même heure de dix heures.

— Pas par lui, toujours, puisque c'est moi qui ai obtenu hier soir que ça soit avancé d'un jour.

— C'est une raison, en effet, consent Verduret en s'inclinant.

— Huit jours d'odieusement matinales répétitions pour cette petite cérémonie, vous comprenez que j'avais hâte d'arriver à la « première »!

— Et, il y a huit jours, je ne me doutais guère moi-même que je serais à Paris aujourd'hui. Donc la coïncidence fortuite est plus que prouvée. Monsieur le fou, voici ma carte. Donnez la vôtre, Bèchard. Je suppose que ces dames n'ont pas besoin?...

— Oh! proteste Triboulet junior, oubliant aussi son « vieux français », les dames ont toujours été accueillies à Paris sans indiscrètes conditions!

Lisant les cartes qui lui sont remises, il annonce :

— De par l'agrément de notre gentil Roy et le vouloir des échevins de notre Ville, êtes céans et pour ce jour d'hui, messire Jehan Verduret et jouvencelette bachelière, messire Aristide Bèchard, maître escrabouilleur de grains, et sa respectable compagne, les hôtes privilégiés du « Vieux Paris ». Trompetteurs de messire Satanas, un ban de joyeuseté en l'honneur de nos hostes!

Les trompettes sonnent, les bannières s'inclinent, les soldats du guet présentent la vouge avec ensemble et, aidée par le fou de cour, dame Guillemette saute légèrement à bas de sa haquenée.

Elle vient faire une profonde révérence et invite, d'un

geste plein de grâce, les élus de cette petite parade à vouloir bien marcher sur ses pas.

Elle lève la main. La criarde aubade cesse aussitôt; les rangs des porte-bannières et des pages s'entr'ouvrent; le fou accourt, en trottinant drôlement, soutenir le bout de la longue traîne de la robe verte. Nos provinciaux emboîtent joyeusement le pas, flanqué du pénitent qui s'est aussitôt avancé et attire leurs regards intrigués.

§ III

GUILLEMETTE, DAME DE LUTÈCE

Au moment où, suivi de près par le pénitent blanc, le cortège arrive de l'autre côté de la Porte Saint-Michel, dame Guillemette s'est retournée vers Verduret et lui dit:

— Messire étranger baillera-t-il pas à gente dame de Lutèce le plaisir de vider un broc de bienvenue en sa compagnie?

Le manufacturier caresse de l'œil avec trop d'agrément les blanches rondeurs que lui laisse deviner le décolletage modeste de son guide pour ne pas accepter de faire plus ample connaissance. Pourtant, il proteste :

— Que dirait, belle dame, votre siècle de la galanterie française du nôtre, si je refusais ou si, acceptant, je consentais à laisser votre petite main payer l'écot de tous?

— Vrai Dieu! dit en riant le fou, que ce louable souci ne trouble pas la prochaine nuitée de messire Jehan Verduret, de Malesherbes! La noble dame n'aura pas à bouter hors son escarcelle le moindre sol parisis... Bombance et chère lie seront ès compte à valoir sur les coffres de l'argentier du Roy, notre Sire.

Bèchard pousse le coude de son ami.

— Qu'est-ce qu'ils disent donc, avec ce baragouinage de l'autre monde?

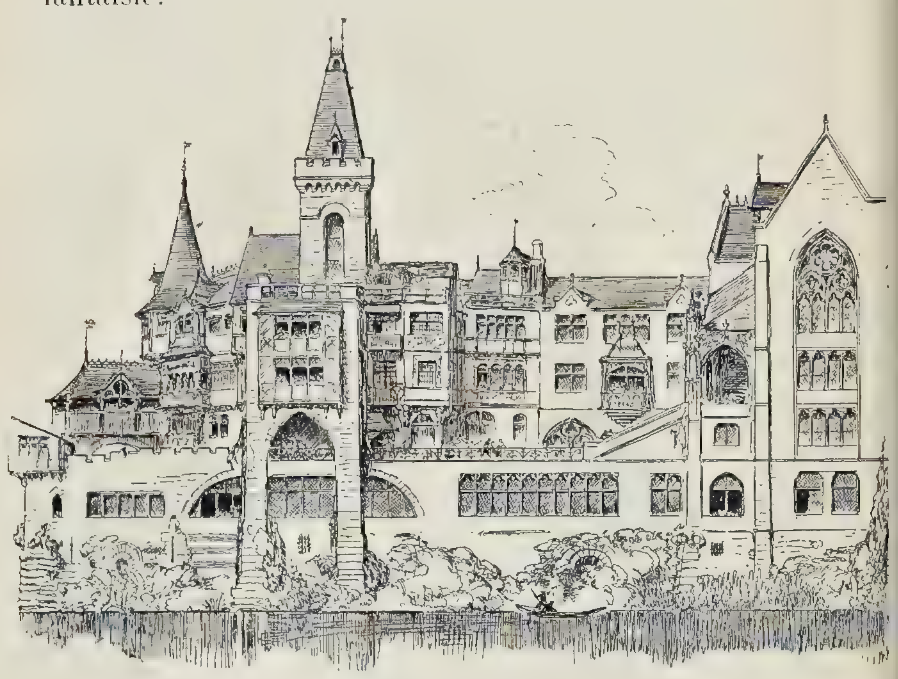
— Madame nous invite à prendre une consommation dans quelque brasserie et... au frais de l'administration.

— Tiens... mais, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Oh! vous, mon cher, du moment qu'il s'agit de ne pas sortir le porte-monnaie...

Et, s'adressant à la jeune comédienne :

— Madame, dit-il, nous sommes tout aux ordres de votre fantaisie.



Façade sur la Seine (projet).

— Cela étant, crie joyeusement le fou, je mets à la voie comme limier en chasse et vous octroie... mon billet... hum! je veux dire : prenez assurance que j'ai bec fin et vous mènerai en bonne hostellerie. Boutez l'œil sur ma marotte : elle vous guinera au chemin de bonne beuverie.

— A sénestre! commande Triboulet junior qui, heureusement — étant donné l'absence d'érudition de ces messieurs — souligne l'appel d'un clair geste indiquant la gauche.

Sur ses pas, tout le monde arrive bien vite sur le coin de vieux rempart formant terrasse sur le bord de la Seine. Là se trouve installé, dans le style du temps, tout un matériel de cafetier.

Après quelques énergiques « hostelier du diable! » jetés

aux échos par le fou, de la bière servie dans des brocs d'étain mousse à la ronde dans de hauts gobelets.

Alors, ayant fait asseoir ses convives en demi-cercle autour d'elle, dame Guillemette se lève et, portant haut son gobelet en un geste gracieux, mais certainement... déjà familier, commence d'une voix chantante :

— Messires, honneste dame, gente damoiselle...



FAÇADE SUR LA SEINE (PROJET).

— Dites donc, interrompt brusquement Bèchard, si ça vous était égal de parler comme tout le monde, hein?... Il me semble que ça vous serait plus facile, car vous n'avez pas du être élevée avec ce baragouin-là, et nous, du moins, nous comprendrions sans risquer de nous donner inutilement la migraine. Voyons, n'est-ce pas votre avis, Verduret?

— Moi, je vous avoue que cette couleur locale, qui m'amuse beaucoup, n'est pas sans faire travailler de façon un peu fatigante ma vieille cervelle. Si donc madame... ou mademoiselle, est autorisée par l'administration à se... moderniser un peu, je crois que nous y gagnerions tous.

La blonde « dame Guillemette » est restée court, le bras tendu, un peu interloquée et surtout assez perplexe.

Mais bien vite, en élève qui a déjà *de la planche*, elle prend bravement son parti :

— Puisque, donc messieurs, qui refusez d'être messires, vous voulez que je vous complaise en abandonnant la forte langue imagée de mon siècle pour celle combien...

— Mièvre et dégénérée du vôtre... achève Triboulet junior en faisant une grimace dégoûtée.

— C'est en style banal et courant, reprend Guillemette, qu'au nom du maître et créateur de céans je lève mon... bock en l'honneur du grand public dont vous êtes un échantillon pris... au doigt mouillé, et, partant la fidèle représentation. Messieurs, mesdames, je bois à vous !

Elle porte le gobelet à ses lèvres un peu trop corallines et le repose aussitôt, la mousse du nectar cher à Gambrinus n'étant, à son estime, nullement comparable à celle du champagne.

Verduret, soucieux de ses devoirs de doyen, lampe consciencieusement une rasade, s'essuie la bouche d'un revers de main, ne se donnant pas le temps d'aller quérir son mouchoir dans la profondeur de sa poche, et, se levant avec dignité, réplique :

— Dame Guillemette... ou plutôt, je présume, mademoiselle, j'ai l'honneur, au nom de mes amis et au mien en particulier, et au nom de tout le public des visiteurs de l'Exposition, de remercier le « maître de céans », comme vous dites, de l'ingénieuse gracieuseté dont notre bonne étoile nous fait profiter, et lui sait gré infiniment d'avoir dépêché vers nous une aussi aimable et aussi jolie missionnaire.

Il se rassied fort satisfait de soi, pendant que Triboulet junior bat des mains en s'écriant :

— Bigre, homme d'âge, vous vous y entendez à piquer un laïus... je veux dire : à tourner galamment un speech. Si, dans votre patelin, vous n'êtes pas, pour le moins, conseiller municipal, c'est que Malesherbes est un pays de sourds !

— Excusez ce fol, messires... hum ! messieurs : il n'a reçu langue de Monseigneur Dieu que pour maldire.

Elle s'aperçoit qu'elle reprend, malgré elle, les termes de son rôle, et se hâte de reprendre :

— Messieurs et mesdames, étant chargée de vous faire

les honneurs du « Vieux Paris », je ne crois pouvoir mieux satisfaire à ma tâche, avant de vous conduire dans les différents quartiers dont il se compose, qu'en profitant de ce que nous sommes ici commodément réunis pour vous donner quelques renseignements sur la genèse de cette intéressante reconstitution, son but, sa construction et les généralités pouvant avoir quelque attrait pour des visiteurs tels que vous êtes.

— Vous allez donc, mademoiselle, être la joie de nos oreilles comme vous êtes celle de nos yeux, dit Verduret en plissant ses petits yeux dans la plus galante sinon la mieux réussie des intentions.

— Par ma marotte, déclame Triboulet junior, je vois, malpeste, qu'on cultive le madrigal en terres malesherboises ! Pour un peu, messire doyen au crâne chenu, je te baillerais mon ceptre es folies et satyres et, de dépit m'irais pendre.

— Ma foi, répond en riant Verduret, amusé par ce tutoiement qui a fait dresser une oreille offusquée à Bêchard, j'ai envie d'accepter la marotte, pour mon musée aux souvenirs !

— Ah non ! bigre, que dirait le garçon d'accessoires ? rétracte le jeune comédien.

Mais dame Guillemette insiste spirituellement :

— Donnez, gentil fol. M'est avis que messire... non monsieur Verduret aura tout à l'heure grand'hâte de vous la rendre, fort embarrassé qu'il en sera parmi la foule de ses contemporains.

— Bien répliqué, mademoiselle, constate avec bonhomie le manufacturier retiré. En fait de souvenirs, j'en préférerais de moins embarrassants et surtout de moins compromettants.

— Comme, par exemple, les portraits du créateur de cette incomparable attraction et de ses aides ?

— Comment, vous m'offririez ?...

Et il pense :

— Comme ce gai et énigmatique Bouscastrol, hier !

— Oh ! fait la jolie Guillemette, ce n'est pas moi : c'est « l'administration » elle-même, pour que vous puissiez vous remembrer toujours la courtoise bienvenue qui vous accueille céans.

— C'est juste, au fait, réfléchit Verduret. Que vais-je chercher de l'extraordinaire partout ?

— Vite, fol, mon cher, donnez ces pourtraicts que détenez en votre justaucorps, moult grands qu'ils sont pour mon aumosnière.

— Mademoiselle, mademoiselle ! fait Verduret en la menaçant du doigt, d'un air finaud, voilà que vous retombez dans votre péché de vieux langage.

— C'est vrai, c'est plus fort que moi : on ne se dégage pas comme on veut de l'ambiance. Mais, c'est fini, vous allez voir.

§ IV

CAUSERIE D'ENSEMBLE SUR LE « VIEUX PARIS ».

Prenant les épreuves photographiques que lui tend son camarade, la jeune artiste proclame :

— A tout seigneur, tout honneur ! Voici d'abord M. Robida, auteur du « Vieux Paris », qu'a créé sa plume alerte sous l'inspiration de sa savante et pittoresque imagination.

— Voyez donc, chère madame Bèchard, ne lui trouvez-vous pas quelque chose de méphistophélique dans l'expression ?

— Méphisto... quoi ?

— De diabolique, si vous préférez.

— Certes, proclame Triboulet junior, celui-là est un diable d'homme pour avoir élevé la fantaisie du dessin, la science de l'effet, l'esprit fantasque du crayon, à des hauteurs inconnues avant lui.

— Pardon ! je suis du temps de Gustave Doré, et...

— Messire Verduret, je vais te faire nommer à ma place, bouffon du Sire Roy, car ce n'est pas à toi qu'on pourra faussement reprocher de parler de ce que tu ignores. Gustave Doré était un maître imagier pour son époque, mais il n'aurait jamais bâti, comme Robida, un Rabelais que les plus difficiles du temps présent vénèrent comme une merveille. Le réalisme a passé sur nous et impose à la fantaisie la so-

lide base d'un savoir profondément documenté. Ce « Vieux Paris » est une fantaisie géniale, un poème de pittoresque et d'effet; mais c'est en même temps un document de premier ordre, créé par le cerveau du monde le mieux au fait de l'architecture et de la vie des siècles passés. Vois-tu, papa Verduret, t'aviser de parler art, c'est comme si moi, pauvre histrion, je voulais prêcher l'Avent à Notre-Dame... ou comme si, à ton âge, tu voulais juger des passions du cœur des jeunes gens... Tiens! va plutôt dans ton jardin greffer tes roses ou soigner tes espaliers!



M. A. ROBIDA.

— Comment, Verduret! s'écrie Bèchard, vous supportez que ce petit drôle vous parle aussi irrespectueusement!

— Irrespectueusement? Je ne trouve pas, moi! réplique de même le bonhomme qui, on l'a vu précédemment, est, au fond, rempli de bon sens et non dénué de quelque esprit. Il joue son rôle, ce garçon, et il me fait l'honneur de me traiter comme Triboulet, son modèle, traitait François Ier. Je ne trouve pas que j'aie à me plaindre de la comparaison.

— Ah! par exemple! vous n'êtes pas fait du même bois que moi!

— J'en suis convaincu, mon cher Bèchard.

— Voici maintenant, reprend Guillemette, qui a respecté ce dialogue en aparté, le collaborateur du maître, M. Bénouville, architecte en chef des Monuments historiques, membre du jury d'architecture à l'Exposition des Beaux-Arts de 1900,

qui, sous son inspiration, à dressé les plans, dirigé la construction et rendu palpable et vivante la merveilleuse conception de l'artiste.

— Vous intéresserait-il, maintenant, d'entendre parler des proportions de l'ensemble et de la construction ?

— Ah oui! s'écrie Bèchard. Moi, c'est ça qui me va!

— Oyez donc, loyaux et féaux bourgeois, et soyez satisfaits. Le « Vieux Paris » est bâti mi-partie sur la Seine et sur la berge du quai de Billy. Sa décorative façade sur le fleuve s'allonge depuis le point où nous sommes, c'est-à-dire tout près du pont de l'Alma, sur une longueur d'enron deux cent soixante mètres. Il est construit sur une plate-forme qui ne mesure pas moins de six mille mètres carrés de surface, dont une bonne moitié au-dessus des eaux bleues et maintenant purifiées de la noble Rivière Séquane.

— C'est-à-dire la Seine, traduit Verduret à l'usage des Bèchard interrogatifs.

— Ah! mon Dieu! s'écrie aussitôt Mme Flore, non sans une vague inquiétude, alors, ici, sur ce rempart, nous sommes directement au-dessus du courant? S'il y avait une crue subite, que deviendrions-nous?

— Rassurez-vous, dit en souriant Guillemette, tout a été prévu. La plate-forme est établie à cinq mètres au-dessus du niveau moyen du fleuve, c'est-à-dire à celui des plus hautes crues connues. Donc, la Seine, s'il lui prenait fantaisie d'enfler son cours, même invraisemblablement, en serait pour ses menaces et roulerait penaude ses limons sans nous atteindre.

— Mais, la force du courant?

— Seul contre près de mille pieux de dix et quinze mètres de long sur une circonférence moyenne de plus d'un mètre, enfoncés jusqu'à refus, reliés entre eux par deux cent mille kilogrammes de moises en acier solidement boulonnées, avec système de contre-fiches assurant la robuste solidité de l'ensemble, que voudriez-vous qu'il fît?

— *Qu'il mourût*, déclame héroïquement Triboulet junior de sa voix nazillarde de pitre, qui tient le milieu entre le gai claironnement de Brasseur et l'inénarrable organe de Baron.

— Ou plutôt, qu'il coulât, rectifie en riant le manufacturier retiré.

— Bah! pourquoi me contredire, riposte le jeune histrion; est-ce que couler ce n'est pas peu à peu mourir, qu'il s'agisse du cours d'un fleuve ou du cours de la vie?

— Bravo! fait Bèchard avec importance; ainsi, moi, quand je me mets dans la tête de *couler* un concurrent, on peut bien dire qu'il est mort!

Verduret le regarde, abasourdi. Guillemette reprend, en regardant finement le farinier :

— J'imagine que monsieur Bèchard doit être friand de détails tels que celui-ci, concernant la longueur totalisée de tous ces pieux venus des sapinières de l'Orne et enfoncés, soit dans le lit de la Seine, à travers des couches d'eau variant de 1^{m}70 à 5^{m}40, soit dans les terres molles de la berge!

— En effet, je serais curieux de l'apprendre, murmure le farinier, rappelé dans son assiette cérébrale par l'évocation magique de l'idée-chiffre.

— Eh bien, oyez. En mettant bout à bout ces arbres, on couvrirait une ligne de onze mille mètres, soit la distance entre Auteuil et Vincennes, c'est-à-dire plus que le grand axe de la surface vaguement ellipsoïdale que forme la capitale intellectuelle du monde.

— Ah! ah! fait Bèchard alléché. Et ne pourriez-vous chiffrer aussi le degré de sécurité de cette plate-forme d'assise?

— Oui-dà. Figurez-vous que tout l'appareil a été calculé pour offrir une résistance de quatre mille kilogrammes par mètre carré, et que chacun des pilotis peut, ce qui n'est qu'un absolu minimum, supporter un poids de vingt-cinq mille kilogrammes. Tous ces travaux, d'ailleurs, ont été exécutés sous le contrôle des « maistres ès échafaudages de ponts et establissements des chaussées du royaume ».

— Oh! dit ironiquement Bertrande, mademoiselle aurait-elle été élève *ès* Ecole Polytechnique du dit royaume de France?

La jolie dame Guillemette regarde, étonnée, la nièce de Verduret, dont le ton indique une hostilité qu'elle ne s'explique pas. Elle jette du côté du pénitent blanc un rapide coup d'œil questionneur; mais celui-ci paraît tout à coup très absorbé dans la contemplation ou l'étude de la grande barque *accastillée* à la mode du xve siècle et qui, avec son pavillon aux antiques couleurs parisiennes et son équipage

vêtu à la façon des bateliers d'antan, promène les visiteurs du xxe siècle au-dessus des mêmes fonds qui ont vu passer les pesantes carènes des barques des Romains de César et des rudes Northmans allant attaquer les tours de bois des Gaulois de Lutèce, ou les bastilles des héros du roi Eudes. Cette barque, avec son joyeux fret humain de cosmopolitisme moderne, synthétise admirablement l'Idée du « Vieux Paris » : le Passé revivant dans le Présent et le parisianisme moderne s'esbaudissant dans le cadre intime des temps disparus.

— Mademoiselle, implore Verduret, veuillez, je vous en prie, continuer de nous enchanter de votre gracieuse parole... et nous conter comment... l'idée de cette reconstitution est venue.

— Genèse, souffle Triboulet junior.

— Oui, de la genèse du « Vieux Paris ». Oyez... non; écoutez donc : Il y a longtemps que cette idée a germé dans le cerveau actif et oseur de M. Robida. Le succès de la « Rue du Caire » en 1889...

— Oh! oui, c'était bien, ça! proclame Bêchard. Très chics, les ânes blancs, n'est-ce pas, bichette?. .

La blonde conférencière poursuit :

— Ce succès, donc, était un précédent dont les indications furent de toutes parts suivies. Depuis quelques années, les restitutions du passé historien architectural de grandes villes ont triomphé plus ou moins partout. Tels furent : le Vieil Amsterdam, le Vieil Anvers dont on a tant parlé, le Vieux Berlin, le Vieux Bude, le charmant Village Suisse de l'Exposition de Genève, et puis le Vieux Bruxelles, enfin, ce Vieux Rouen si réussi, de M. Jules Adeline, lors de l'Exposition ouverte dans la capitale de la Normandie. Toutes ces reconstitutions baillaient aux regards... Paris en 1900 ne pouvait pas se passer d'un « Vieux Paris », ni en confier l'exécution à érudition plus complète, à esprit plus primesautier et à plus subtile adresse que l'érudition, l'esprit et l'adresse du bel artiste Robida.

— Qui, en somme, a refait ici, alors, ce que d'autres ont fait à l'étranger?

— Nenni dà! Le pouvez-vous croire? Est-ce que Paris a coutume de chausser ainsi les bottes d'autrui?

— Pourtant, ces édifices, ces maisons, ces défilés de gens en costume, n'est-ce pas exactement ce qui se passe ici?

— Dans la proportion où la vie du théâtre ressemble à la vie réelle. Est-ce que vous admettriez que Paris réédite les œuvres de l'étranger sans quelque modification capitale constituant un capital progrès? Oyez et jugez! Jusqu'ici ces reconstitutions ont été de curieux décors, ordinairement d'une seule époque. Des édifices et des maisons, les rez-de-chaussée et les boutiques seuls étaient *praticables*, selon l'expression consacrée au théâtre.



Façade sur la Seine.

— C'est-à-dire? demande Bèchard.

— Pénétrables, réels, offrant aux gens, explique dédaigneusement Triboulet junior, des portes qui se ferment au nez des indiscrets, des fenestres qui guillotinent les curieux, des marches sur lesquelles on peut se donner de vraies entorses, des tables sur lesquelles on peut répéter le meurtre de Fualdès, à moins qu'on ne préfère monter dessus pour en chanter la complainte en quarante-huit couplets, due au fameux dentiste Catalan... Huit couplets de moins et il comptait parmi les Quarante... dont on voit d'ici le casque de pierre dont les coiffa le grand cardinal...

Et il entonne, d'une voix éraillée de chanteur des rues :

Écoutez, peuple de France,
Du royaume du Chili,
Peuple de Russie aussi,
Du Cap de Bonne-Espérance,
Le mémorable accident
D'un crime très conséquent.

— Deuxième couplet.

— Assez, lui crie Guillemette, dame de Lutèce, qui rie aux larmes.

— Ah! si seulement M. Gaillard... ou à défaut M. Carré, était là! gémit le jeune histrion avec un soupir grotesque.

— Voyons, tais-toi donc! laisse-moi continuer : tu me manges mes répliques!

— Bon, tu jalouses mes succès... Je ne t'en veux pas : va.

— Adoncque, poursuit la blonde camarade de l'apprenti comique, si les basses salles des autres « Vieilles Villes » étaient praticables, le reste n'était que du décor, réduisant l'expansion de vie au ras du sol. Ici, au contraire, on peut aller au sommet des tours et jusque dans les greniers des habitations dont l'intérieur est aussi scrupuleusement exécuté que l'extérieur.

— Très curieux, fait le farinier que les facéties du fou de de cour, par lui incomprises, n'ont même pas déridé. Mais comment a-t-on pu, dans un espace relativement si restreint, construire tant de maisons, avec des palais qui pourtant doivent être de dimensions considérables?

— Oh! réplique en souriant dame Guillemette, vous en demandez trop : je ne garantis pas l'exactitude de l'échelle.

— Bon averti en vaut deux! s'écrie avec conviction la ronde farinière : alors, je n'y monte pas dans ces maisons.

— Pourquoi, madame?

— Tiens, je n'ai pas envie de me casser le cou. Du moment qu'il s'agit d'échelles, je n'en suis plus!

Tout le monde éclate de rire, même Bertrande, en dépit de ses intimes sentiments.

— Rassurez-vous, parvient à répondre Guillemette; il y a pour le public de bons escaliers avec des rampes solides. Je parlais de l'échelle... des architectes.

— Il fallait donc le dire. Eux, c'est leur métier; ils y sont habitués, n'est-ce pas?.. tandis que moi!...

La jeune comédienne se mord les lèvres et reprend, non sans peine, son sérieux.

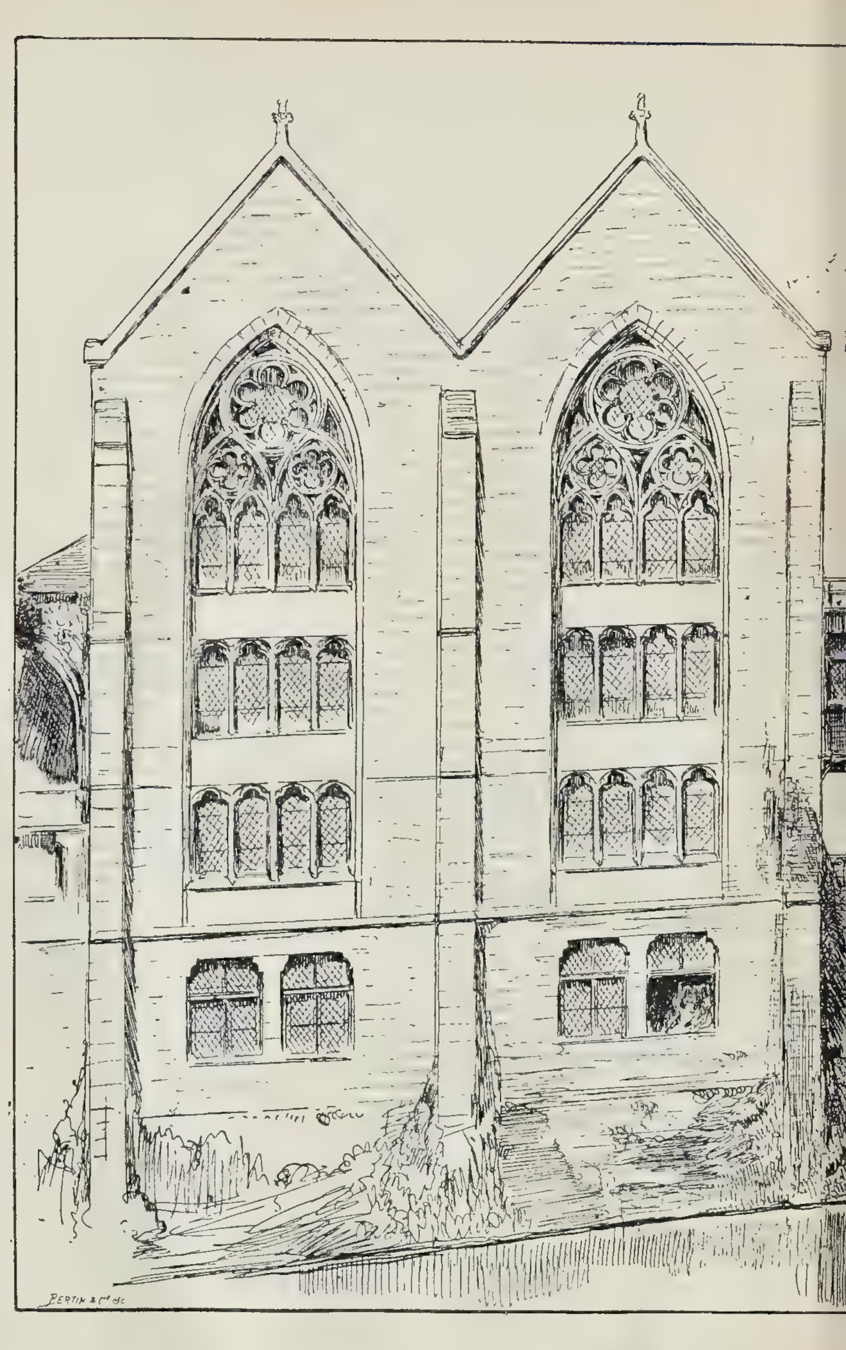
— Vous ne trouverez d'ailleurs nulle part, ajoute-t-elle, une banale restitution rigoureuse de tel édifice ou de telle maison d'autrefois. Si, par exemple, on vous avait donné en leur entier ces Halles dont ma mère me dit souvent avoir gardé un souvenir d'enfance, tout le territoire du « Vieux Paris » de l'Exposition n'y eut pas suffi. Non. M. Robida a voulu donner des impressions très vraies de vieux quartiers, en groupant, sur un espace réduit, tout ce qu'il y avait de vraiment intéressant à montrer. Ainsi, tel édifice est un habile composé de plusieurs constructions similaires réunissant, pour la joie de l'œil et le plaisir des connaisseurs, des souvenirs archéologiques pris en plusieurs endroits. C'est cette sélection qui fait de cette reconstitution, très réelle et très exacte, une œuvre d'art incomparable... Ah! vous voyez, monsieur Verduret, que me voilà tout à fait revenue au langage courant que vous et votre ami réclamez.

— Croyez que nous vous en sommes reconnaissants, surtout étant donné l'effort que cela vous impose.

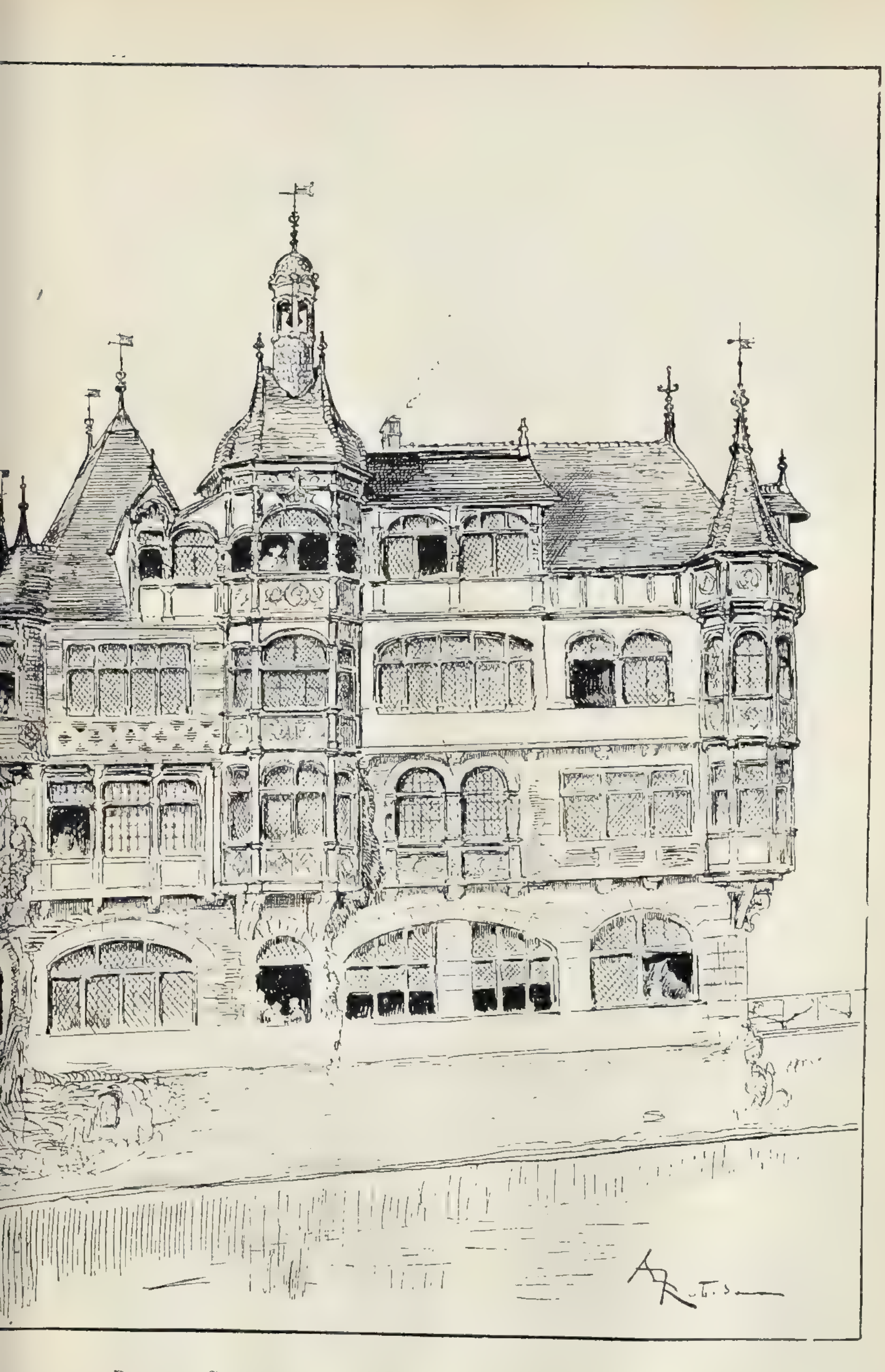
— Bah! ce n'est rien. Vous être agréable est un devoir qui m'est prescrit par... par l'administration. Donc, je continue...

— Vous ne sauriez croire le plaisir que j'éprouve à vous ouïr.

— Ah! ah! je vous y prends : c'est vous, cette fois qui parlez vieux français. Je vous mettrai à l'amende, vous savez : une discrétion!...



GRANDE SALLE DU PA



(REVERS DU PONT AU CHANGE).

— Je serai trop heureux, si c'est une… indiscrétion.

— Voyons, Verduret, intervient le morose Bêchard, vous ferez le joli cœur demain.

Guillemette reprend :

— Ce qu'il y a de particulièrement heureux dans l'idée réalisée du créateur de notre « attraction », est qu'elle ne se contente pas, comme ses similaires de l'étranger, de reproduire une seule époque. L'architecture ainsi que les costumes et la vie des quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, prennent place côte à côte sur ce plancher de deux cent soixante mètres de développement. Vous voyez quel atout dans le jeu de l'auteur pour obtenir la précieuse variété d'aspects et de couleurs!

— Quatre siècles réunis! s'exclame Mme Flore, simplement pour avoir l'air de dire quelque chose.

— C'est comme ça! appuie Triboulet junior, qui entend jouer impitoyablement son rôle. En sorte que, en supposant que madame entre, pouponne au maillot, par la Porte Saint-Michel, elle aura traversé quatre cents ans lorsqu'elle débouchera par la Porte de l'Ouest… Si, maintenant, elle croit devoir y ajouter des mois de nourrice, c'est affaire entre sa coquetterie et sa conscience!

— Allons, vous n'êtes pas sérieux, minaude la mûre farinière. Vraiment, le besoin qu'éprouve la jeunesse en France de toujours plaisanter doit paraître bien futile à votre gravité anglaise, n'est-ce pas, milord?

Ce disant, elle se tourne, avec un sourire consciencieusement préparé, vers James-Gregory Puzzling. Mais celui-ci ne l'entend pas plus qu'il n'a écouté les explications de la séduisante déléguée de l'administration. Toute son attention est concentrée vers l'immobile pénitent blanc, dont on dirait qu'il veut percer le masque opaque de la flottante cagoule.

Sans pouvoir cacher son dépit de voir ses avances si mal accueillies, Mme Flore soupire et se résigne à contre-cœur à écouter de nouveau la blonde conférencière.

— Le projet de M. Robida, reprend celle-ci, a trouvé le plus chaud accueil auprès de M. le Commissaire général, M. Picard, et du grand organisateur des fêtes de 1900, M. Bouvard. Ces grands metteurs en scène de l'étonnante Exhibition du siècle ont tout de suite compris, avec leur grand sens artistique et

leur profonde connaissance des goûts du public, quel heureux parti on pouvait tirer d'un « Vieux Paris » dû à une plume aussi pittoresquement savante, pour le plaisir de l'œil et pour la joie de nos visiteurs de tous pays. Dans le plan général de l'Exposition, vous n'êtes pas sans vous en être aperçus, le grand centre décoratif nouveau est placé sur les rives de la Seine. Sur les quais, envahissant les berges jusqu'à l'extrême bord de l'eau, les palais fourmillent, encadrant ou faisant vis-à-vis, cavaliers somptueux, au groupement charmant des pavillons étrangers, mirant dans les flots la documentaire fantaisie des architectures voisines du monde entier. Or, dans la plantation de ce prestigieux décor, il y avait comme une sorte de « loup » d'ordre topographique à masquer de façon adroite et spéciale : c'est le creux central de la rive droite, formé par le coude du fleuve, entre le pont de l'Alma et la partie orientale de l'Exposition coloniale du Trocadéro. Pour occuper ce creux qui attire forcément l'œil, il fallait quelque chose qui rompît avec la belle succession des Palais de la Ville, de l'Horticulture-Arboriculture et des Congrès. La trop longue répétition, fût-ce de splendeurs, engendre la monotonie ; et puis, à site particulier, il fallait invention particulière. C'était la place indiquée d'un « clou » qui fît sentation, et d'une attraction de premier ordre qui fût un centre de ralliement pour les flots de visiteurs, dans le long parcours qui sépare les raffinements d'art civilisé triomphant, aux Palais des Champs-Elysées, des jardins coloniaux où sont groupés les humanités africaines et asiatiques. Ce « clou », ce centre décoratif, cette halte joyeuse et pittoresque, l'administration a eu le trait de génie de sentir qu'ils ne pouvaient être que le projet Robida, le « Vieux Paris » où nous sommes. Et voyez comme celui-ci remplit bien son triple but...

« D'abord, comme attraction, c'était un succès assuré, et par celui des « clous » similaires, et par la somme d'art et les perfectionnements que je vous ai indiqués, et enfin par sa situation exceptionnelle en pleine Exposition et sur ce large boulevard en fête constante qu'est et sera pendant six mois la surface du Fleuve parisien. Quant à l'effet décoratif, il n'est pas besoin d'insister : de tous les points de l'Exposition, « cette longue file de monuments et d'édifices effilant

dans le ciel et reflétant dans la Seine une profusion de tours et tourelles, de clochers et clochetons étagés au-dessus des toits », attire assez les regards aussitôt captifs pour que l'on ne puisse mettre en question l'intensité de son attrait. En tant que halte joyeuse et pittoresque... »

— Nous ne saurions nier son charme : nous qui y goûtons, commodément assis, les grâces de votre éloquente parole, déclare ce vieux dandy de Verduret.

— Que sera-ce, dit en riant la blonde Parisienne, lorsque vous aurez vu les spectacles, les fêtes de jour et surtout de nuit qui se déroulent ici, lorsque vous aurez fréquenté les théâtres croulant sous les bravos, les cabarets où l'on apprend à être plus fin gourmet que Lucullus, les tavernes où la mousse des chopes s'enfle au rythme d'endiablées harmonies, et les boutiques aux sémillantes vendeuses, et, et... mais je n'en finirais pas!...

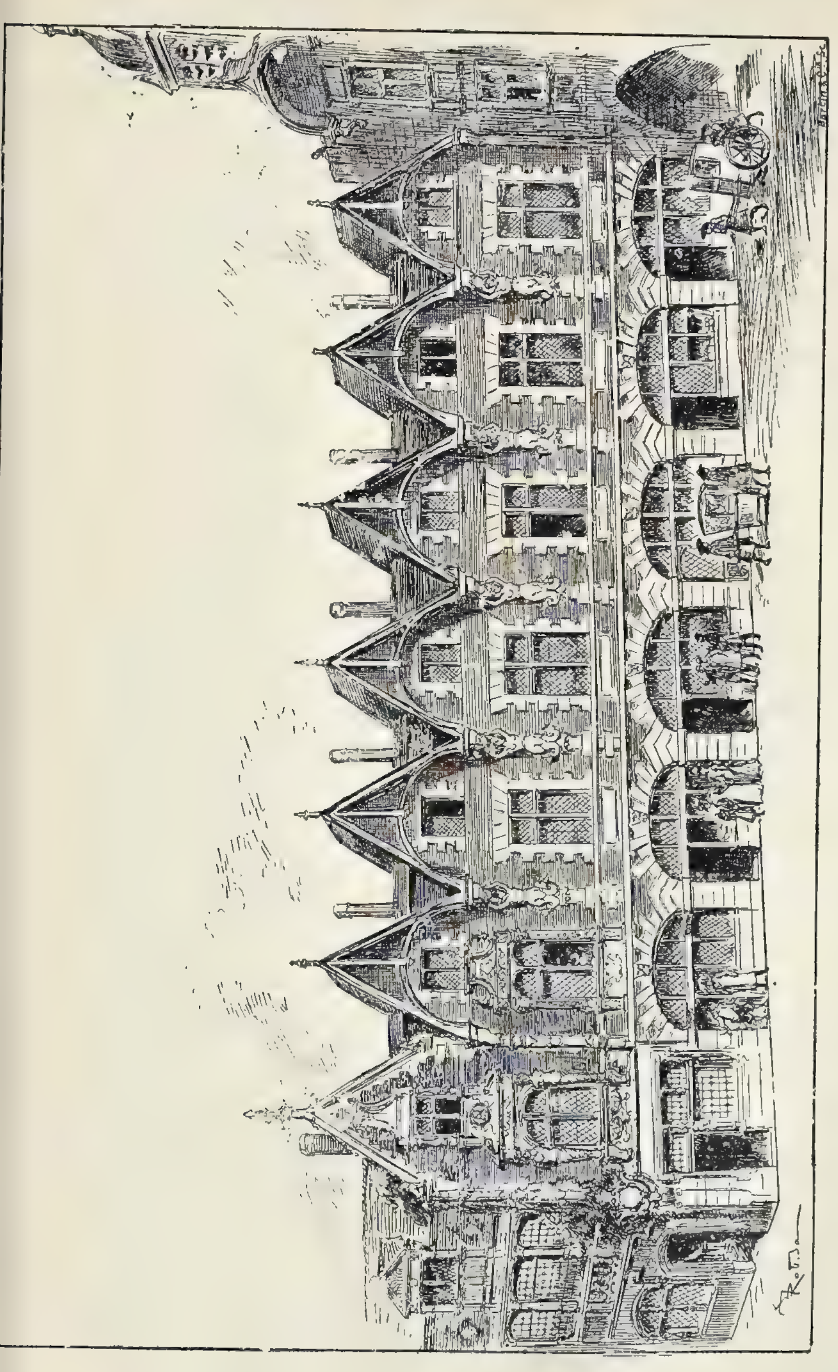
— Vous nous mettez l'eau à la bouche.

— Mieux vaut, alors, vous la mettre bien vite sous les yeux : système homéopatique! repart-elle en laissant enfin libre cours au fou rire qui la tourmente.

Elle se lève et, après avoir invité ses auditeurs à l'imiter, les emmène auprès du mur crénelé du rempart, à quelques pas du pénitent qui, dans son long vêtement blanc, ressemble à une statue du Silence.

— Tenez, s'écrie-t-elle, en étendant son bras délicat au-dessus du fleuve, regardez-moi cela, et dites-moi si le panorama merveilleux que l'on découvre d'ici ne doit pas être forcément, pour le « Vieux Paris », en tant que halte-repos pour les visiteurs, un élément de succès sans précédent? Ne forme-t-il pas, dans la fraîcheur montant des eaux, comme une immense et merveilleuse avant-scène sur le spectacle de l'Exposition et de Paris? A gauche, au loin, c'est Paris; plus près et tout autour de nous, l'Exposition depuis l'Esplanade des Invalides jusqu'au Trocadéro et au Champ de Mars; au loin sur la droite, les si beaux environs de la capitale jusqu'aux hauteurs boisées de Meudon-Bellevue.

— C'est, en vérité, un adorable point de vue, que nous sommes reconnaissants à mademoiselle de nous faire admirer, proclame lyriquement Verduret.



Le Pont au Change.

Mais Bèchard semble soudain s'éveiller. Il ne veut pas laisser à son ami le monopole des exclamations galamment admiratives, et entend montrer qu'il sait faire aussi « son Parisien » à l'occasion. Alors, il s'écrie d'une voix fausse d'un inénarrable effet :

— Ça, mademoiselle, *c'est épâtant!*

Heureusement que Guillemette a eu la précaution de sortir son mignon mouchoir de dentelle. Elle se détourne brusquement pour y étouffer un véritable cri de fou rire.

§ V

« EXPRESSIONS DE VIE » ET TÉLÉGRAPHIE PRIVÉE

Dès que la rieuse artiste a suffisamment reconquis de sang-froid, elle revient à son rôle.

— Il me reste, dit-elle, à vous indiquer un triple aspect d'ordre spécial de ce « Vieux Paris », que j'ai hâte de vous faire visiter.

— Que d'aspects ! que d'aspects! prononce gravement le farinier dans l'évidente intention de « faire un mot ».

— Faut d' l'engrais! faut d' l'engrais! répète à côté de lui Triboulet, sur la même intonation et avec le même imperturbable sérieux.

Le sec farinier adresse à « ce pitre » un regard hautain et terrible... mais Guillemette est sur ses gardes et c'est à peine si l'hilarité maîtrisée fait trembler sa voix lorsqu'elle poursuit :

— Ces trois aspects naissent de « trois expressions de vie » se faisant contraste et dont les visiteurs, pour un peu artistes qu'ils soient, ne peuvent manquer de goûter l'impression pour le plus grand profit « de la joie et de l'esbattement des honnestes gens », comme dit le programme.

« Ces expressions de vie représentent : *primo, le Paris des Ecoles*. C'est, vous en jugerez, grand' liesse de voir baguenauder tout ce peuple d'escholiers plus hasté d'aller s'esbattre,

voire s'entre-bailler grièves estocades en le Pré aux Clercs que quérir docte sapience ès collèges des Anglais, des Danois, des Écossais, des Irlandais, *et cætera,* en plus d'iceulx des savants maîstres ès langues, savoirs et coutumes de France... Vous verrez comme c'est gai tout ce jeune monde des étudiants de jadis, bien dans leur cadre, et auxquels viennent par bandes se mêler, en humeur de folie, la joyeuse population de notre moderne quartier Latin! »

— Hum! ce n'est peut-être pas la face la plus raisonnable du « Vieux Paris ».

— Oh! mais il y en a pour tous les goûts! Voici, *secundo*, une expression de vie bien différente et toute sage : *le Paris des métiers et de la curiosité*. Son centre principal est le *Pont au Change*, jadis bordé de maisons qu'occupaient les batteurs d'or, les orfèvres et les marchands d'argent, juifs, lombards ou florentins, banquiers et changeurs de monnaies. Ce pont, qui, en somme, était plutôt un boulevard, était pour le Paris d'autrefois ce que des voies comme la rue de la Paix sont pour le Paris moderne. Fréquenté par la noblesse et la bourgeoisie opulente, il était, ainsi que ses abords, voué au commerce de luxe : fourrures, matières rares, objets curieux des plus lointaines provenances...

— Mais, dans le reste du « Vieux Paris » il n'y a donc pas de boutiques, demande Mme Flore un peu inquiète, car elle compte bien se faire offrir des « souvenirs » et espère ainsi tâter le pouls à la passion capricante de son singulier chevalier servant britannique.

— Que si! répond Guillemette; des boutiques, il y en a partout, en grande partie consacrées au « commerce de la curiosité ». C'est là, parmi la série disparate qui s'élève du simple bibelot à l'objet d'art, que le moderne et l'ancien, vrai ou imité, fraternisent dans les étalages de la façon la plus éclectique, mais sans nuire à la tonalité du décor... Cela paraît vous intéresser, madame? Je suis convaincue que mon *tertio* vous charmera bien davantage.

— Qu'est-ce que c'est?

— La troisième « expression de vie » représente *le Paris de la toilette et des modes*.

— En effet, voilà mon affaire, minaude Mme Flore, avec de petits hochements de tête qui font danser, aux dia-

blesses de roses de son chapeau, des « en avant deux » échevelés.

— Sur le « Pont au Change » et dans la « Foire Saint-Laurent », en des boutiques galamment achalandées, triomphent en beauté, grâce spirituelle et « chic » parisien, sous les attrayants costumes des siècles passés, des jolies couturières, modistes, lingères, fleuristes, parfumeuses, gantières, brodeuses, dentelières... bref, toutes les fées productrices ou vendeuses des élégances féminines de Paris.

— Tout pour les dames... toujours, donc! marivaude l'oncle Verduret, ce qui fait, une fois de plus, hausser les épaules de sa nièce.

— Allons! riposte la jeune comédienne en faisant une moue de soubrette, on n'est pas si égoïste que cela : on a, par condescendance, admis quelques « costumiers », accommodeurs de testes et tailleurs d'habits », de ces horreurs d'hommes.

— Ah! elle est adorable! s'écrie notre Malesherbois, se pâmant d'aise... un peu trop amplement, hélas! car sa grasse main étendue caresse involontairement certain chapeau fleuri qui, sans la prestesse de sa propriétaire, culbutait dans la rivière.

— Vous ne vous apercevez même plus que je suis là! C'est du joli, à votre âge! dit tout bas Mme Flore vexée, au maladroit qui s'excuse.

— Dis donc, mes compliments, glisse ironiquement, en aparté, Triboulet junior à sa camarade.

— Es-tu bête! répond celle-ci de même.

Puis, de toute la plénitude de sa voix timbrée :

— Eudà, messires, dame et damoiselle, si cuidez devoir me bailler confiance... Oh! pardon! je retombe toujours malgré moi en mon péché!

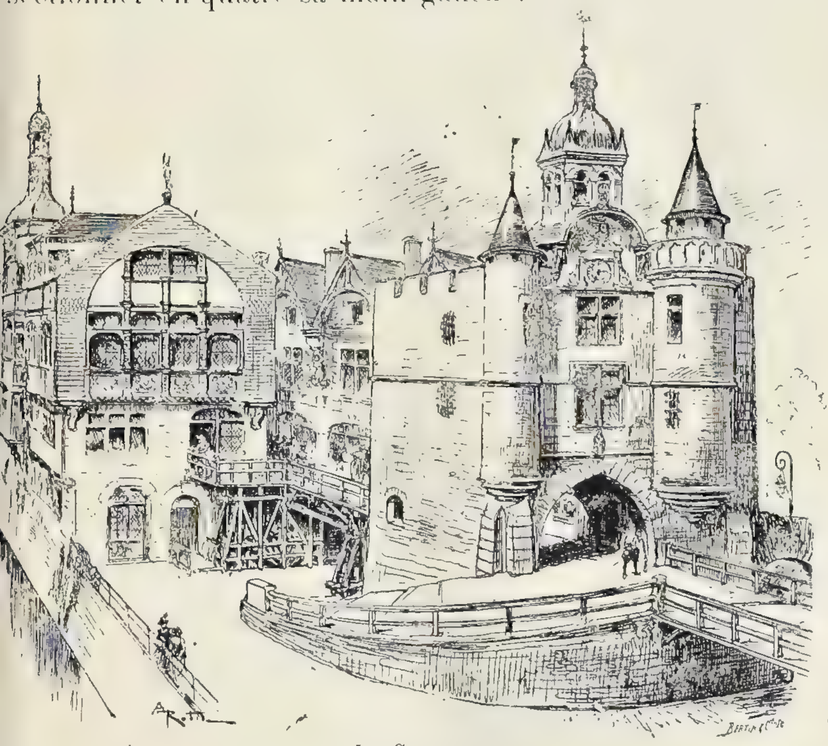
— Bien véniel! galantise encore Verduret.

— Je veux dire, explique la fausse moyenâgeuse : si vous croyez devoir vous contenter de mes faibles lumières, je suis à vos ordres pour vous piloter à travers les quatre siècles parisiens évoqués ici en un léger et robuste poème de charpente et de plâtre.

— Comment donc, mademoiselle! s'empresse de consentir Verduret, mais je vous suivrais... au bout du monde!

— Oh! maintenant, c'est si peu de chose... avec un bon engagement!

Comme la jolie Guillemette, avant d'emmener ses auditeurs, lance un furtif regard vers le pénitent, elle voit celui-ci lever vivement trois doigts de sa main droite; puis, avec cette même main roide ouverte, faire le simulacre de sectionner en quatre sa main gauche.



Le Chatelet.

Elle hésite un instant, puis soudain, s'adressant au groupe de visiteurs confiés à sa direction :

— C'est vrai! J'oubliais de vous donner une indication capitale.

— Qui est?... demande le manufacturier retiré, qui a surpris le signal et en est tout intrigué.

— De vous dire que le « Vieux Paris » est divisé en trois groupes de constructions ou trois quartiers.

— Toujours le chiffre *trois,* alors? observe Bêchard avec une intention de finesse lourdement soulignée.

— Eh ! oui, compère ! fait le fou de cour en donnant, fort irrespectueusement, du revers de la main sur la concavité abdominale du maigre farinier. Comme l'a si bien dit le poète Virgilius Maro : *Numero deus impare gaudet !* »

— Ce qui signifie? demande Mme Flore avec un aimable sourire.

— Le numéro deux se réjouit d'être impair, ô peu latinisante dame !

— C'est beau de savoir le latin ! s'écrie la farinière avec une conviction... digne d'un meilleur sort.

Mais Guillemette n'est pas contente ; elle lance un regard menaçant à messire Triboulet, à qui elle reproche tout bas de toujours lui « manger ses répliques ». Puis elle se hâte de reprendre :

— Nous avons donc trois quartiers : le *quartier Moyen-Age*, qui s'étend depuis la Porte Saint-Michel, au seuil de laquelle j'ai eu l'honneur de vous recevoir, jusqu'à l'église Saint-Julien-des-Ménétriers, quartier qui représente le xve siècle. Au centre du « Vieux Paris » nous trouverons le *quartier des Halles*, où nous serons en plein xviiie siècle. Enfin, la partie occidentale comprend le *groupe d'aval* — par opposition au quartier moyen âge qui constitue le groupe d'amont. Là, vous verrez des constructions de divers temps, comme le Châtelet et le Pont au Change qui sont xviie siècle, la rue de la Foire Saint-Laurent qui est xviiie siècle et le Palais qui est Renaissance... Euh !... Ah !... A propos de la promenade que nous allons faire ensemble, je dois vous prévenir qu'étant donné le peu de temps qui nous sépare de l'heure du déjeuner, ce ne pourra être qu'un aperçu d'ensemble. Si je m'appesantissais sur les détails, nous en aurions pour jusqu'à demain ; d'ailleurs, il faudra que vous reveniez une après-midi de gala pour assister aux grandes scènes et cortèges qui valent la peine d'être vus, je vous assure. Ce sera le moment de compléter votre visite détaillée... Et vous aurez encore à prendre un soir pour voir tout cela éclairé à la lumière électrique.

— La lumière électrique... dans le Vieux Paris des rares et historiques lanternes?... Oh ! — proteste Verduret... qui a appris l'histoire dans le génial et bon Dumas, l' « arrangeur » romantique du passé.

— Vous criez à l'anachronisme? Mais il en faut pour rendre possibles les plus exactes reconstitutions. Est-ce que le modernisme de certains étalages n'en est pas un flagrant, et n'en suis-je pas un moi-même qui n'ai rien de moyen-âgeux, sauf le costume, avouez-le... surtout depuis que vous avez exigé, pour votre commodité, que je vous parle la langue en cours dans les wagons de chemins de fer, les tramways, automobiles et autres chemins roulants!

— Vous avez raison, toujours raison, divine dame de Lutèce!

— Ça, ne perdons pas un temps précieux, dit Guillemette. Veuillez me suivre, je vous prie.

Et elle quitte la plate-forme du vieux rempart, suivie de très près par nos amusants excursionnistes, et atteignent, à la suite de leur gracieux guide, la face intérieure de la Porte Saint-Michel.





CHAPITRE II

LE QUARTIER MOYEN AGE

§ Ier

PROMENADE DANS LE PASSÉ

— Ne vous attendez pas, ajoute dame Guillemette, à ce que je vous fasse, devant les principaux de ces édifices ou maisons, un petit cours d'architecture du temps, et m'ingénie à vous décrire... ce que vous avez sous les yeux.

— Ce serait le cas de dire : « Ici, on rase gratis ».

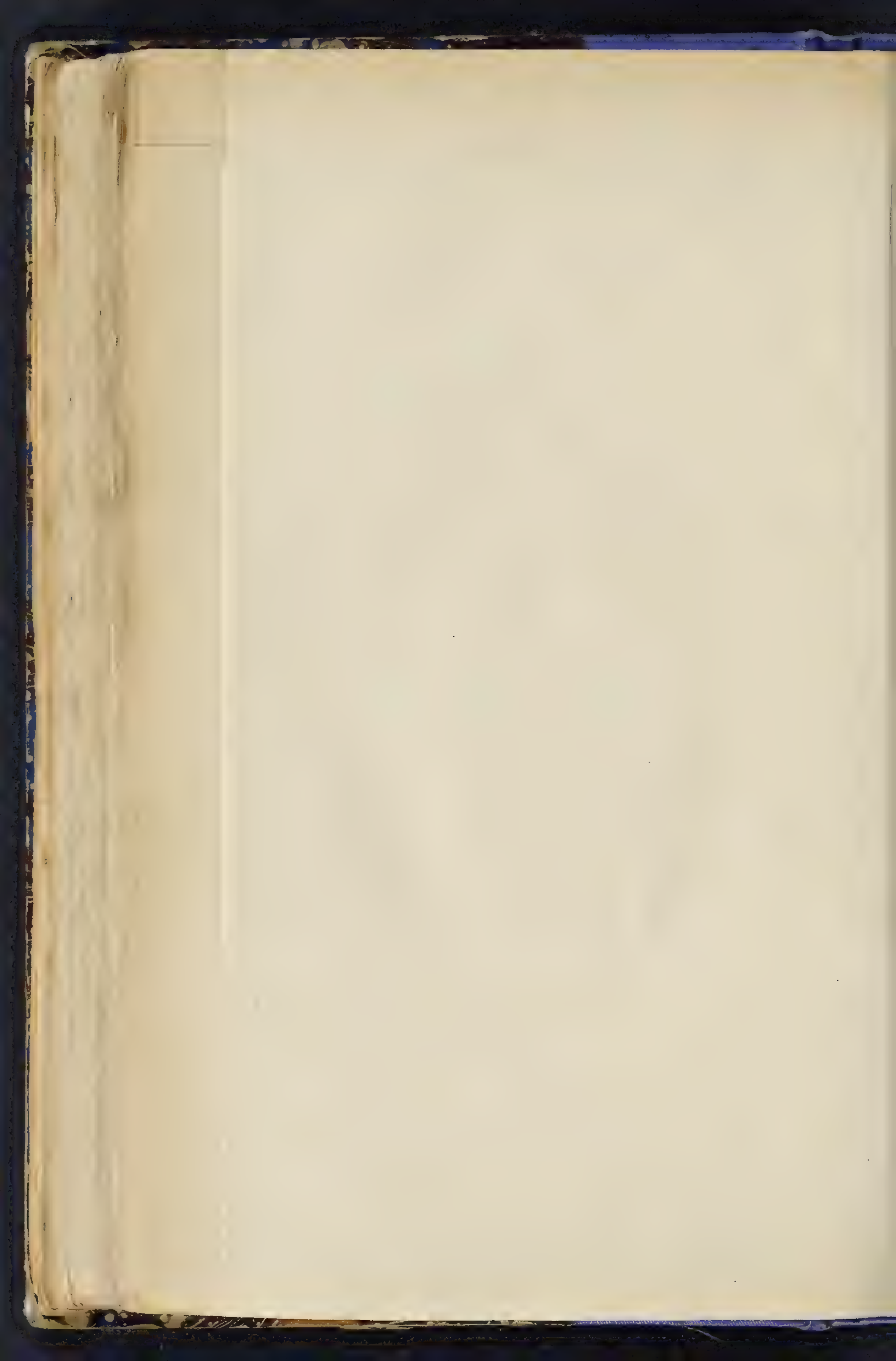
— Tâche, gentif fol, de tenir ta langue en respectueuse réserve et termes de sage prud'homie !

— Alors, tâche, belle Guillemette, de te rendre intéressante, ou... gare les Triboulетades !

— Je vais m'efforcer de ne dire, en mes courtes présentations, que ce qui est indispensable et, autant que possible, en dehors de renseignements de catalogue. De cette Porte Saint-Michel, par laquelle sont entrés ces messieurs et ces dames et dont nous contemplons, en ce moment, le très intéressant envers, quelques mots suffiront. Elle avait d'abord porté les noms de *Porte d'Enfer* ou *Porte de Gibard* ou *Gibert*. Réparée en 1394, elle a cessé d'exister en 1684. C'est sur son emplacement qu'a été construite la belle fontaine de la place Saint-Michel. C'est vous dire que nous sommes ici en plein quartier Latin.



LE VIEUX PARIS. — Vue générale



— Eh! eh!... les brasseries d'étudiants et les cancans de Bullier! dit à mi-voix Verduret en clignant, à l'adresse du coquet guide à toison dorée, d'un œil folichon.



Revers de la Porte Saint-Michel.

Ce à quoi la fausse Agnès répond par un geste parfait d'innocente ignorance... qui fait craindre à l'ex-jeune homme d'avoir été peut-être un peu loin.

— La place où nous sommes, continue la jeune artiste, évoque le souvenir du Pré aux Clercs, dont on lui a donné le nom. Il s'agit du Petit Pré aux Clercs, séparé du Grand Pré, lequel s'étendait à l'ouest de l'Abbaye de Saint-Germain jusqu'à l'emplacement actuel de l'Esplanade des Invalides,

par un ruisseau dit « la Petite Seine ». Le Petit Pré, qui s'étendait entre les murs du couvent et la rive gauche de la Seine, fut appelé « aux Clercs » parce que, quoiqu'il appartînt aux moines — alors que le Grand Pré était possession de l'Université — MM. les étudiants du moyen âge l'avaient choisi pour théâtre de leurs jeux et ébats. D'où querelles sans fin, le propre de la jeunesse des écoles étant de se moquer des ordonnances, émanassent-elles, comme en 1163, de dix-sept cardinaux et cent vingt-quatre évêques assemblés en Concile à Tours : ils trouvaient ce champ à leur guise, donc il était à eux. A quelque cent ans de là, l'abbé de Saint-Germain, pour affirmer son droit de propriété, ne s'avise-t-il pas d'y construire des maisons? Nos clercs de la Basoche vous les renversent comme de simples kiosques à journaux du Boul'Miche. Gérard de Maret, l'abbé, se fâche; à coups de tocsin, qui remplaçait le télégraphe en 1278, il appelle, non pas les brigades centrales, mais ses vassaux du bourg, lesquels, armés, alors que les clercs n'ont que leurs jeunes poings furieux, administrent à ces derniers une sanglante correction, laissant plusieurs morts sur le carreau et en emmenant d'autres dans les cachots de la Préfecture... pardon, je me trompe : du couvent.

— Bigre! ils n'y allaient pas de main morte dans ce temps-là!

— Mon Dieu, cela n'a pas beaucoup changé : rappelez-vous les bagarres d'il y a quelques années. Adoncque... cette affaire n'était pas pour arranger les choses, si bien qu'un certain Philippe le Bel, qui était un homme à poigne, finit par s'en mêler, et prononça des peines variées, mais senties, contre ces moines propriétaires un peu trop vindicatifs.

— Et cela se termina...?

— Comme cela aurait dû commencer. Après force procès et transactions, les moines, en 1368, cédèrent la propriété de ce terrain... à l'Université. Un terrain ainsi conquis de haute lutte ne pouvait manquer d'être le théâtre choisi pour les combats particuliers : jusqu'à Henri III on y ferrailla fort chaque matin, pour l'honneur et pour les dames.

— C'était le bon temps! soupire Mme Flore d'un ton romantique.

— Pas pour les hommes, toujours! se récrie son mari.

La belle perspective que celle de se dire qu'un matin ou l'autre on sentira une pointe de fer vous percer la poitrine ! Heureusement qu'on a rompu avec ces mœurs sanguinaires.

— Tudieu ! messeigneurs, ironise Triboulet junior, la fin du siècle du tuyau de poêle n'est pas à ce point dégénérée ! Vous avez l'île de la Grande-Jatte et le « premier sang » de messieurs les journalistes, et vous osez nous reprocher notre Pré aux Clercs !

Bèchard se détourne dédaigneusement du facétieux personnage, tandis que Verduret invite *respectueusement* Guillemette à continuer.

— C'est sous Henri IV que prit fin la vogue de ce lieu de « rendez-vous de noble compagnie », de la même façon que l'on a vu disparaître, un à un, tous les endroits pittoresques de l'ancien Paris...

— Et, comment cela ?

— Par l'envahissement de la construction. Les architectes et les maçons sont à la fois les plus grands consécrateurs et les plus redoutables destructeurs de l'Histoire. Le terrain se transforma avec une rapidité... qui serait qualifiée de lenteur à notre époque de vapeur et d'électricité ; ce fut un peu plus d'un demi-siècle après que, sous le règne de Louis le Grand, le Pré aux Clercs, complètement bâti, eût l'honneur de devenir « quartier de Paris »... Mais ne nous éternisons pas ici, en cette visite qui ne peut être que sommaire. En tournant le dos à la Porte Saint-Michel, nous voyons s'ouvrir devant nous la *Rue des Vieilles-Ecoles*, et, sur notre droite, en montant quelques degrés, la *Rue des Remparts*, qui s'enfonce sous les épaisses frondaisons des grands arbres.

— Marchez, mademoiselle, nous vous suivons, dit Verduret.

— Oh ! fait à mi-voix Bertrande, mademoiselle n'en doute pas.

— Un moment encore, réclame la jolie Guillemette. Avant de quitter cette place du Pré aux Clercs, il faut que je vous fasse remarquer, là, à peu près en face de l'entrée de la Rue des Remparts, la *Maison aux Piliers*.

— Elle doit son nom, sans doute, aux gros piliers qui la soutiennent ? observe judicieusement Bèchard.

— Ventre-mahon ! vous avez trouvé, messire farinier ! constate l'impitoyable Triboulet junior.

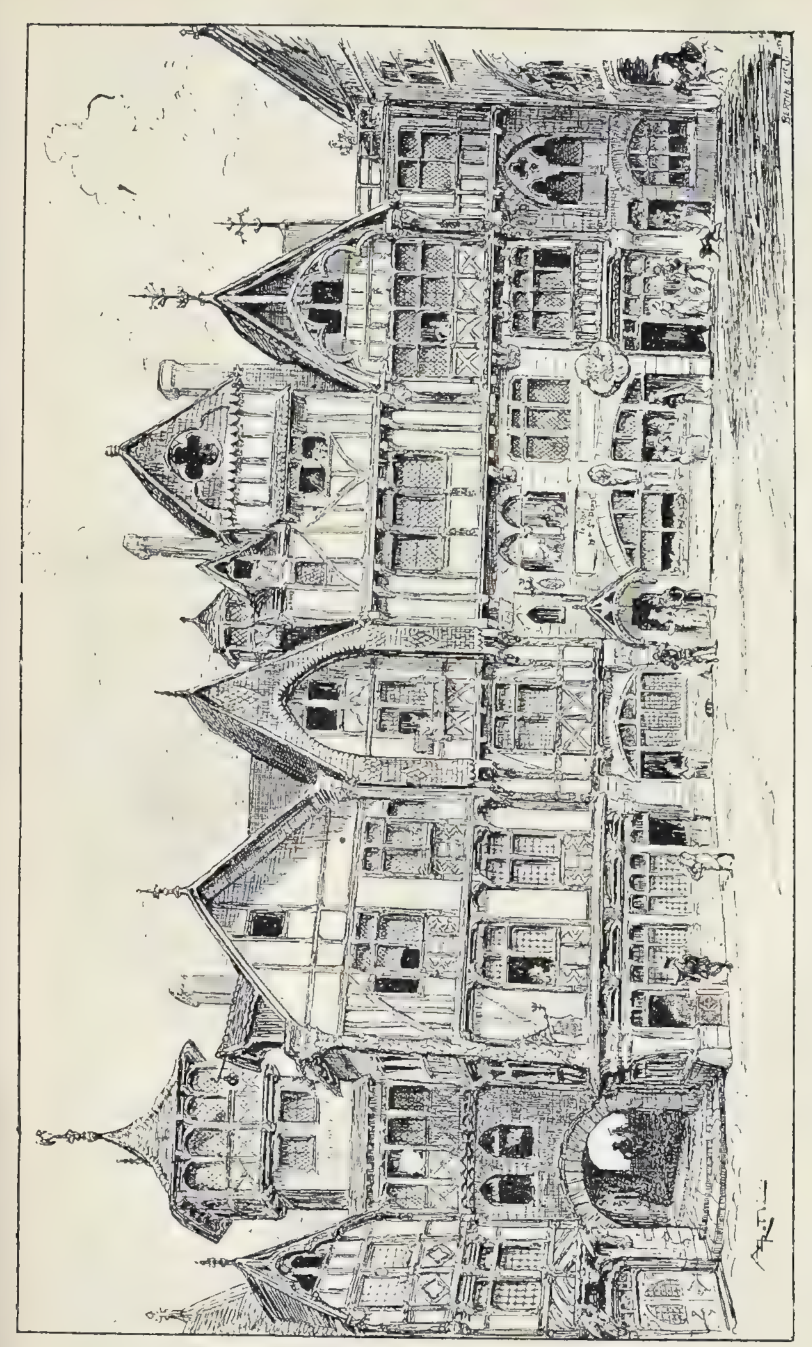
— Vous ne voyez ici qu'un pignon sur les trois que possédait la véritable... qui a assez accaparé l'histoire pour qu'on ne lui permette pas de faire de même à l'égard de la place forcément restreinte accordée au « Vieux Paris ».



Entrée de la rue des Remparts.

— Qu'était-ce donc que cette *Maison aux Piliers?*

— Tout simplement l'antique berceau des franchises parisiennes. Qu'on la désigne sous le nom de « Hanse des marchands de l'eau » ou, mieux en rapport avec sa vraie fonction, sous celui de « Parloir aux Bourgeois », ce fut, en réalité, le premier « *hostel de la Ville* », prédécesseur de ceux qui virent tant de luttes intestines et sombrèrent plusieurs fois sous l'incendie pour se relever toujours plus superbes, là-bas, sur la vieille place de Grève.



Rue des Vieilles-Écoles (projet).

— Place de Grève ? interroge Bèchard.

— Etes-vous donc si peu Parisien que vous ignoriez la place de l'Hôtel-de-Ville ? s'écrie le comique d'un air scandalisé.

— Là où il y a le bazar ?

— Et même un palais, vertuchou !

— Parfaitement, je vois.

— C'est du haut de la *Maison aux Piliers,* continue Guillemette, qu'en 1358, Etienne Marcel, prévôt des marchands et instigateur en même temps que chef de la première Commune de Paris, haranguait le peuple en armes, soulevé par lui contre l'autorité du jeune régent Charles... Car, voyez comme l'histoire se répète : la Commune du XIVe siècle éclata après une grande défaite, alors que le souverain était prisonnier à Londres ; elle eut son massacre de généraux — dont le connétable — et ses luttes intestines, car on se massacra ferme entre maillotins, cabochiens, Armagnacs et Bourguignons devant cette *Maison aux Piliers,* l'Hôtel de Ville d'alors... Ne trouvez-vous pas, vous messieurs, qui étiez hommes — alors que je n'étais pas née — lors de la Commune du XIXe siècle, qu'il y a vraiment...

— Des ressemblances ? Oui, certes. Ah ! quel dommage, regrette le consciencieux Verduret, que je n'aie pas réappris un peu d'histoire avant de venir ici !

Triboulet lui tape familièrement sur l'épaule.

— Consolez-vous, messire de Malesherbes ; vous n'êtes pas le seul.

— Si vous croyez, jeune homme, que l'ignorance d'autrui me console de la mienne !

— Au-dessus de la *Maison aux Piliers,* reprend Guillemette, vous voyez émerger une grosse tour ?

— Mâtin ! fait Bèchard, il faudrait être aveugle pour ne pas la voir.

— C'est une des tours du Louvre.

— Allons donc ! des tours au Louvre ?... Il n'y en a pas !

— Il y en avait. Que l'origine de ce château remonte à Childebert, comme croient les uns, ou seulement à Louis le Gros, à ce que d'autres affirment, il n'en est pas moins vrai qu'il ne remonte, historiquement, qu'à Philippe-Auguste. Ce royal rival de Richard Cœur de Lion donna à Paris la cé-

lèbre enceinte qui porte son nom et, de cette enceinte, fit partie comme défense principale le château du Louvre, qui était naturellement, alors, un château fort. Cette vaste forteresse n'occupait guère pourtant que le quart de la cour du Louvre actuelle. Elle avait, élevées soit par Philippe-Auguste, soit par ses successeurs, de nombreuses tours aux noms significatifs : Tours : Ferrand (en raison de l'emprisonnement du comte de Flandre) ; de la Librairie (où Charles V avait réuni neuf cent cinquante volumes, origine de notre Bibliothèque Nationale) ; de l'Horloge, du Fer à Cheval, de l'Artillerie, de l'Armoirie, de l'Ecluse, de la Fauconnerie, de la Taillerie, de la Petite Chapelle, de la Grande Chapelle, de la Tournelle, celle dite « où le Roy se met quand on joute », etc... Mais, en dehors de la Grosse Tour, il y en avait six semblables, plus importantes que les autres, et dont vous voyez ici une reproduction. Cette tour était de force et d'aspect à peu près égaux à celle de l'autre rive qu'ont rendue fameuse les crimes d'une trop célèbre reine.

— Et maintenant : « A la Tour de Nesle ! » déclame explicativement le fou de cour en enflant grotesquement sa voix nazillarde et grêle... ce qui fait, malgré elle, pouffer de rire sa gracieuse camarade.

Celle-ci reprend bien vite :

— Maintenant, messieurs et mesdames, attaquons, je vous prie, la Rue des Vieilles-Ecoles, et, pour cela, nous n'avons qu'à passer sous le pignon même de la Maison aux Piliers.

Lorsqu'ils y sont arrivés :

— Cette rue est, tant pour les maisons que pour les boutiques, enseignes, costumes de la figuration, du pur XVe siècle. Ainsi que l'a constaté à regret M. Robida, les renseignements sur les logis parisiens célèbres de cette époque n'abondent pas. Très rares sont les maisons qui ont pu durer jusqu'à notre époque ou laisser des fragments retrouvés — en quel état, hélas ! — au cours de démolitions, et suffisants pour aider à une sérieuse reconstitution. Cependant, en voici quelques-unes. Tout d'abord, c'est la maison natale de Molière...

— Saluez, messieurs ! s'écrie le comique, de la voix de Brid'oison, réclamant le silence.

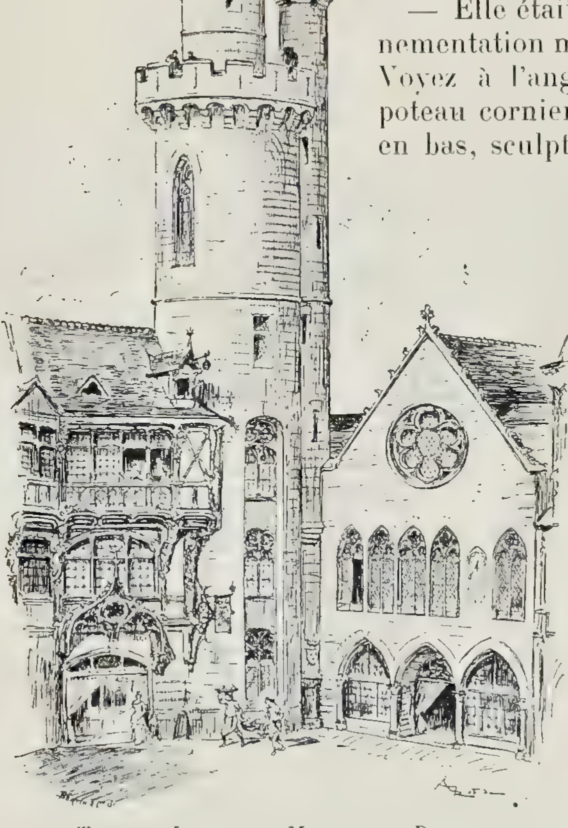
— Saluer... quoi? demande Bêchard en regardant de tous côtés.

— Eh, palsembleu! le nom de ce grand comédien-auteur dont notre théâtre vit toujours, quoi qu'il en dise.

— La maison où est né Molière, poursuit Guillemette, n'a été démolie qu'en 1802. Elle était située à l'angle des rues Saint-Honoré et des Etuves — aujourd'hui rue Sauval. — Le tapissier du roi, Poquelin, y avait en 1622 sa boutique, à l'enseigne du *Pavillon des Cinges*, par un *C*.

— En voilà une drôle d'enseigne! remarque Mme Bèchard en consultant de l'œil son mari.

— Elle était imposée par l'ornementation même de la maison. Voyez à l'angle de gauche ce poteau cornier où sont, du haut en bas, sculptés des singes dont la grimaçante ribanbelle cueille de vagues noix de coco au profit du gros singe, assis au bas, et qui, lui, les croque à belles dents. Le grand Molière devait naître en ce logis, car il n'est pas plus piquante allégorie de son talent, si avisé à profiter du travail d'autrui pour se l'assimiler et faire d'une chose plus ou moins bonne



Tour du Louvre et Maison aux Piliers.
(Place du Pré aux Clercs.)

un chef-d'œuvre, rien qu'en y greffant de sa géniale substance.

— A côté, vous voyez la maison du fameux maître Nicolas Flamel, laquelle existe encore...

— Ah bah?

— Oui, rue de Montmorency, mais combien dénaturée et méconnaissable!



La Cour des Comptes (projet).

— Parbleu! observe Triboulet, à son âge, elle peut bien n'avoir plus la physionomie de sa jeunesse. N'est-il pas vrai, madame, que si vous aviez près de six cents ans, vous consentiriez à porter quelques rides?

— Ah ça! pense Verduret, pourquoi diable ce jeune homme s'attaque-t-il aussi sans cesse à ces pauvres Béchard?

Mais c'est que, vraiment aussi, le grave farinier prête

par trop le flanc. Ne s'avise-t-il pas de demander, après avoir froncé les sourcils, comme un homme qui va chercher au plus profond de sa mémoire :

— Ce Nicolas *Flanelle,* est-ce que ce n'est pas un marchand de nouveautés ?

Le jeune comique en fait une cabriole de pitre. Il se tord, le Coquelin en herbe !

Guillemette explique, aussi sérieusement que le permet son sang-froid presque envolé :

— Pas tout à fait, monsieur. Maître Nicolas Flamel, né à Pontoise vers 1330, écrivain juré de l'Université de Paris, où il est mort en 1418, était un alchimiste, homme fort riche, sur lequel ont couru des légendes qui semblent un conte des *Mille et une Nuits.* Il était modestement installé, écrivain public, en compagnie de sa femme, Pernelle, dans une échoppe voisine de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, lorsque, *dit-on,* un miraculeux hasard fit tomber entre ses mains un manuscrit sur écorce d'arbre, dont l'auteur était, tout simplement, le patriarche Abraham, et où étaient cachés les secrets de la transmutation des métaux, de la pierre philosophale, de l'élixir de vie universelle, etc. Flamel passa vingt et un ans à étudier ce manuscrit et, après une multitude d'expériences et de voyages, parvint à en trouver la clé. Il fit de l'or et se constitua une colossale fortune, qu'il employa, d'ailleurs, en bonnes œuvres. Comme, grâce à son élixir, lui et sa femme ne pouvaient mourir, il est évident que le voyageur français Paul Lucas ne s'est pas trompé en affirmant, en 1714, tenir d'un derviche que ces vénérables époux de trois cents ans, après avoir fait enterrer deux bûches à leur place, étaient allés vivre en vertueux et philosophiques *globe-trotters* et étaient alors aux Indes, ayant devant eux encore six cents ans d'existence.

— Est-ce possible ? s'écria Mme Flore, émerveillée. Mais, à ce compte-là, ils pourraient être à l'Exposition !... Oh ! Aristide, si cet étrange centenaire d'avant-hier... c'était ?...

— Vraiment, chère amie, répète en souriant Verduret, je ne vois pas bien ce fameux alchimiste bouquinant sur la plate-forme de la Tour Eiffel.

— D'autant moins, que les données historiques que l'on

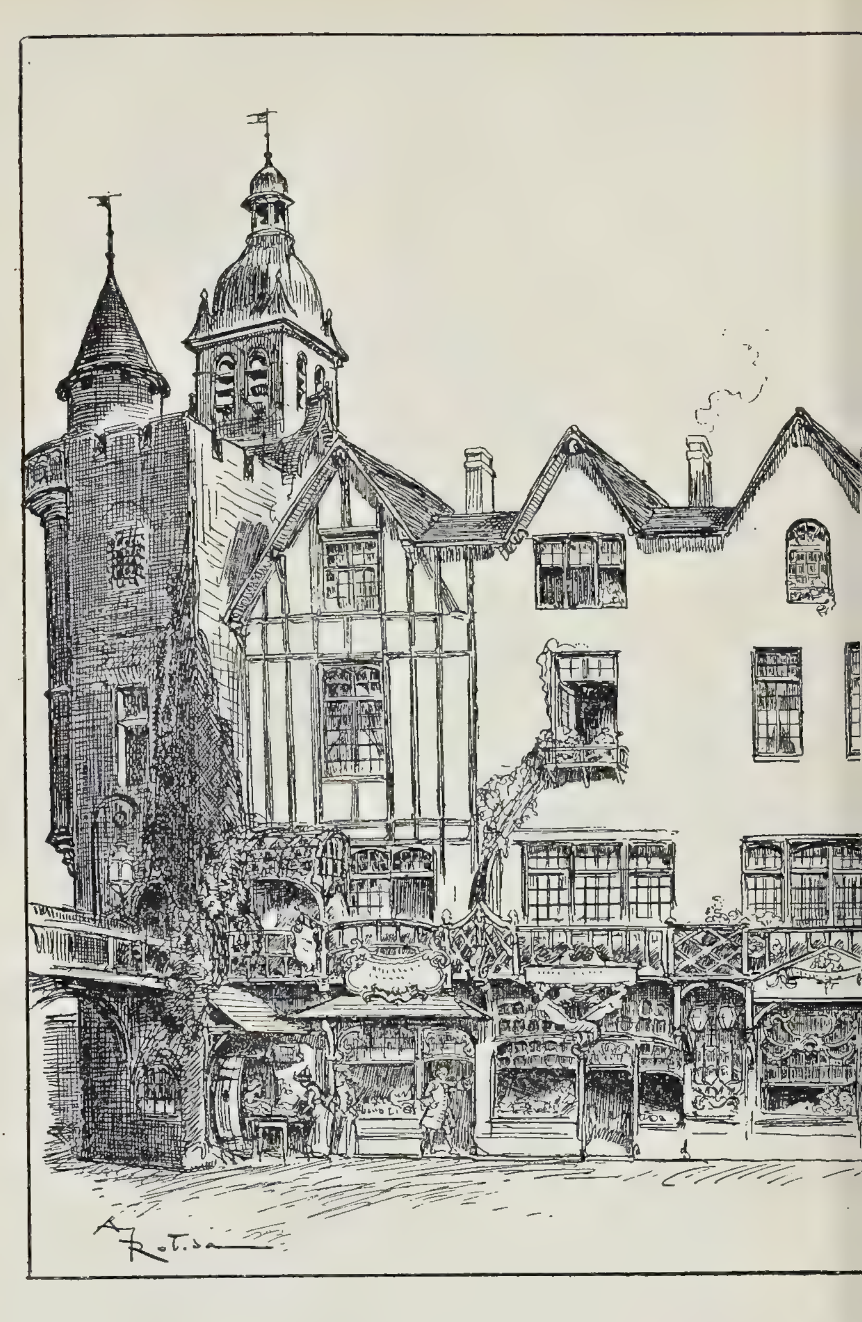
a pu réunir ne cadrent guère avec le merveilleux de la légende. Nicolas, comme son frère Jehan, écrivait et enluminait ces beaux manuscrits que les seigneurs payaient au poids de l'or. Il épousa, en dame Pernelle, une veuve riche, et, à son métier productif d'écrivain-libraire, adjoignit un pensionnat de calligraphie et de littérature, que fréquenta la jeune noblesse. Il ne faut probablement pas chercher plus loin les prémices de sa colossale fortune qu'acheva, sans doute, le commerce de l'argent. Toujours est-il que, dans sa prospérité, en outre des dons qu'il fit aux églises, il se fit construire, en 1407, cette maison hospitalière que l'on appelait la *Maison du Grand Pignon*. Dans le bas étaient un lavoir et une buanderie, qu'il louait, et dont le loyer servait à nourrir de pauvres ouvriers de la terre, qu'il logeait gratuitement dans le haut. La seule redevance pieuse qu'il exigeait d'eux se lit encore sur la poutre formant frise au long du premier étage, et représentant un Christ autour duquel se tiennent agenouillés Flamel et des laboureurs, avec ces mots gravés :

« *Nous, homes et femes, laboureurs, damourant au porche, sur le devant de ceste maison, qui fust bastie en l'an de grâce mil quatre cens et sept, somes tenus chascun en droit soy dire tous les jours une patenostre et 1* Ave Maria, *en priant Dieu que de sa grâce face pardon aux poures pescheurs trespassez.* Amen. »

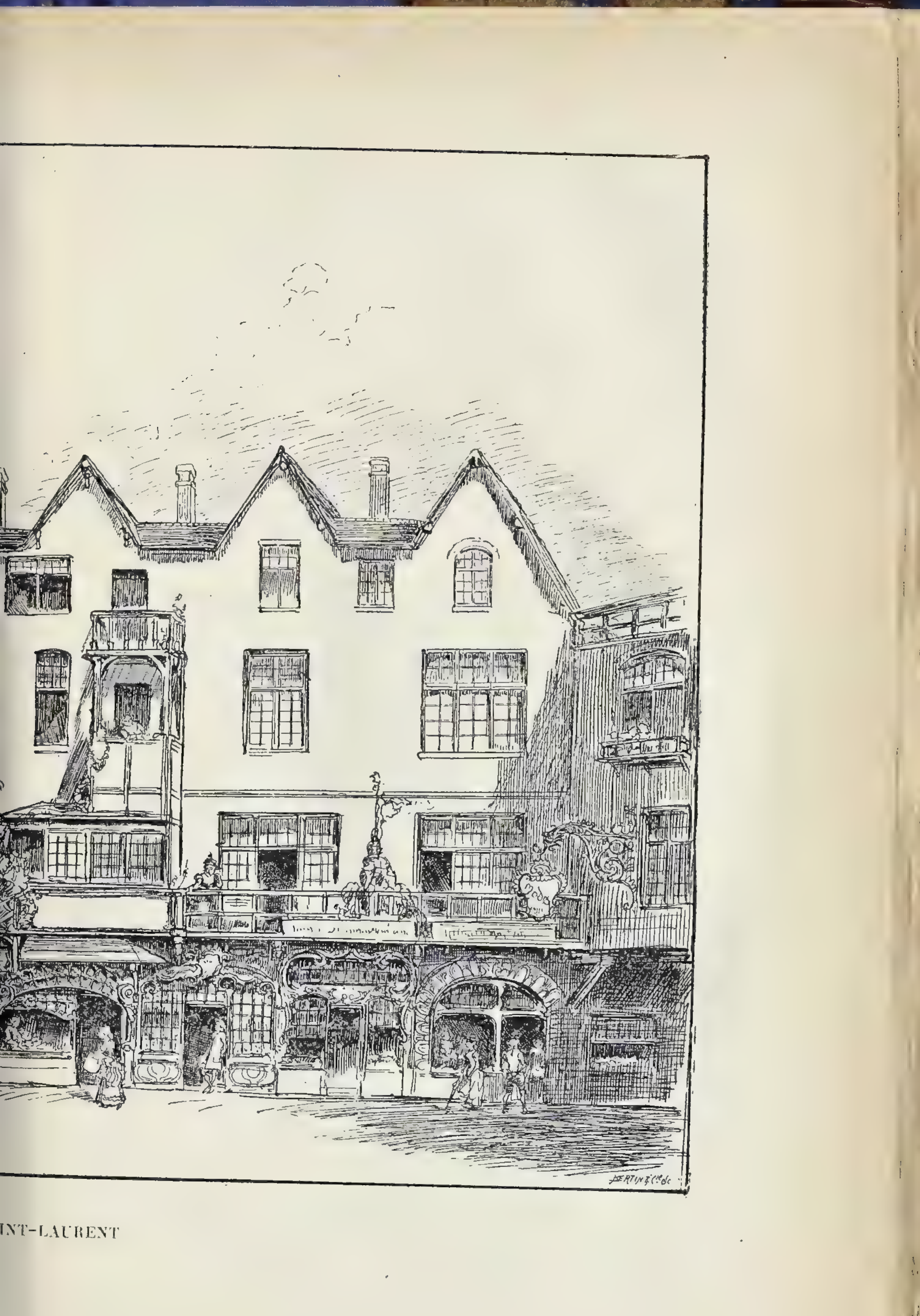
Verduret regarde sa montre :

— Oh ! comme l'heure marche et quel dommage ! murmure-t-il avec regret.

— Je me hâte, répond dame Guillemette. Voici la maison au pignon en bois de Theophraste Renaudot, dite *Maison du Grand Coq*, qui fut le berceau du journalisme et du... *Bottin*. C'est là que, vers 1631, cet homme, précurseur des temps à venir, créa l'hebdomadaire *Gazette* qui vit encore sous le nom de *Gazette de France*. Il inventa la fameuse quatrième page-réclames et tint un « cabinet d'adresses » de toutes les notabilités du commerce, de la bourgeoisie et de l'aristocratie de Paris... A côté, vous voyez la tour d'escalier en pierre du Collège de Lisieux, démolie pour la construction du Pan-



RUE DE LA F



INT-LAURENT

théon, et dont la similaire existe encore rue Valette, avec les restes du Collège Fortet. C'est là que, sous la Ligue, s'assemblaient les chefs guisards et que fut constitué le fameux *Conseil des Seize,* commandants des seize quartiers de la Ville en armes... Enfin, voici, à l'enseigne de l'*Olivier,* la maison des Etienne, les illustres typographes si souvent honorés de la visite de François I[er] qui, pour l'art et... pour les dames, pratiquait couramment le commode — sinon toujours prudent — incognito.

— Nous voici, je crois, au bout de la *Rue des Vieilles-Écoles?*

— En effet. Le bâtiment transversal auquel nous nous heurtons sert également de point terminus, sous forme de poterne, à la parallèle *Rue des Remparts*, que vous parcourerez lors d'une autre visite.

— Et qu'est-ce que c'est que ce bâtiment?

— Une concession du « Vieux Paris » au souci de récréer ses hôtes, car ce n'est pas, dans son ensemble, une restitution du passé. Cela a été appelé *La Pomme de Pin,* et nous avons ici une salle, le *Grenier des Poètes*, où les modernes émules du joyeux satyriste François Villon chanteront ballades galantes et mordants couplets ironiques.

— Du Montmartre transplanté, alors? conclut Verduret tenu au fait, par son journal, des tentatives des jeunes francs-tireurs de la littérature.

— Quel Parisien vous faites! applaudit Guillemette, à la vaniteuse satisfaction du manufacturier retiré, qui se rengorge. Mais, ajouta-t-elle, pour avoir donné ici une salle au plaisir intellectuel de ses hôtes, le « Vieux Paris », n'a pas perdu de vue la couleur locale : il a donné à ce bâtiment d'ordre spécial le clocheton et, à très peu près, la grand' porte du couvent des Jacobins de la rue Saint-Jacques, d'où sortirent, sous le fougueux commandement des moines transformés en chefs de guerre, les bandes ligueuses courant aux barricades et les fameuses processions armées conduites par les enragés prédicateurs de la Fronde... Vous aurez l'occasion d'en voir quelques-unes habillées avec le plus scrupuleux respect de l'exactitude. C'est dans la bibliothèque d'un des deux autres couvents de cet ordre, sis rue Neuve-Saint-Honoré, que siègea, pendant la Révolution, le fameux Club des

Jacobins. Ce dernier fut démoli vers la fin de l'ère révolutionnaire, et sur son emplacement on bâtit, en 1810, le marché Saint-Honoré. Parmi les illustrations qui vécurent dans le Grand Couvent, dont nous avons des fragments sous les yeux, je citerai : Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Pierre de Tarentaise — qui fut pape sous le nom d'Innocent V — Jean Hennuyer, évêque de Lisieux et... Jacques Clément, l'assassin de Henri III... Mais, passons sous cette porte qui, traversée, nous fait déboucher dans l'angle de la grande place Saint-Julien. La face orientale de cette place termine, avec son église, le quartier moyen-âge... Mais, ici, permettez-moi de citer le maître, M. Robida lui-même.

Tirant un feuillet imprimé de son aumônière, Guillemette, dame de Lutèce, lit :

« Sur la place Saint-Julien, diverses choses sont à noter : d'abord, au revers du bâtiment des poètes, cette fenêtre à balcon est la chaire du lecteur du réfectoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, merveille architecturale qui s'égalait presque à la Sainte-Chapelle et malheureusement détruite par l'explosion d'un dépôt de poudres, en 1793 ; puis, quelques arcades du cloître du Collège de Cluny, l'un des beaux cloîtres gothiques que possédait Paris dans ses nombreux collèges ou couvents, tous disparus, sauf le cloître des des Carmes Billettes, rue des Archives.

« ... Le « Vieux Paris » devait avoir son église, son clocher et ses cloches ; il a déjà suspendu au clocheton des Jacobins la cloche de la Sorbonne qui sonnait matines et couvre-feu, c'est-à-dire l'heure de l'étude et celle du repos, à son remuant peuple d'escholiers du pays Latin, courant volontiers des collèges aux tavernes. Le « Vieux Paris » a fait revivre l'une des plus curieuses de toutes les innombrables églises d'autrefois : *Saint-Julien-des-Ménétriers,* église de la confrérie des jongleurs et des ménestriers de Paris, construite au XIIIe siècle par « les jongleurs, menestriers et maistres en « l'art de menestrandie, dépendant de la science et art de « musique, qui lors estaient demourant en ceste ville de « Paris ».

« Le portail de l'église, probablement, ne fut jamais terminé, car à la fin du XVIIIe siècle on pouvait le voir bizarre-

ment coiffé d'un pignon de charpente semblable à ceux des maisons voisines. Ce portail était orné des statues de saint Genest, comédien romain et martyr, patron des jongleurs, et de saint Julien l'Hospitalier, patron de l'église Saint-Julien de la rive gauche... C'est là que se faisait la louée amusante des jongleurs, ménestrels, chanteurs, joueurs d'instru-

PROJET DE THÉATRE.

ments, de viole, mandoline, flûte, hautbois, rebec ou autres, venant offrir leurs services pour banquets ou cérémonies, noces ou fêtes quelconques. Le « Vieux Paris » a ressuscité tout ce monde joyeux et bigarré, pour rendre à la vieille église son aspect pittoresque et ses alentours mouvementés des jours d'autrefois... »



Église Saint-Julien-des-Ménétriers.

§ II

LE COUP DU PILORI

A ce moment, la cloche de la Sorbonne se met à tinter à coups précipités dans le clocheton des Jacobins.

Guillemette se tait, subitement un peu troublée et pourtant avec une lueur plus vive dans ses beaux yeux si lumineux.

Elle jette un coup d'œil sur Triboulet, qui lui rend *illico*, l'air gouailleur, son signal de télégraphie optique, et tous deux regardent attentivement la porte qui s'ouvre à droite du portail de Saint-Julien.

Tout à coup, le pénitent blanc y paraît et lève une main, comme si ce muet allait parler... mais il reste immobile dans cette position.

Les deux artistes font de la tête un signe d'assentiment, et soudain se passe simultanément la fort inattendue quadruple scène suivante :

Scene A

Guillemette arme de délicieuse et provocante langueur le regard hardi qu'elle lance au bonhomme Verduret... qui frémit de troublante émotion sous le choc.

D'un geste de grâce exquise, elle lui pose sur le bras sa petite main aux ongles rosées en... appuyant un peu.

Et elle dit, d'une voix qui chante adorablement à l'oreille du vieux célibataire, dont le nom n'évoque pas seul l'idée de verdeur durable :

— Monsieur Verduret, ne voulez-vous pas que nous admirions ensemble les beautés que recèle l'intérieur de cette église Saint-Julien-des-Ménétriers?

— Si je le voudrais?... Ce serait un rêve... d'Orient... Mais je ne suis pas seul!

— Bah! laissez un moment vos compagnons, à qui Triboulet va montrer des choses mieux à leur portée. Vous

pouvez bien prendre quelques instants de liberté pour... l'amour de l'art!

— Et de l'artiste! roucoule tout bas le vieux pigeon. Tant pis, je me risque... Mais si ma nièce nous suit?...

— Voyez : elle est toute occupée de... l'architecture de la porte-voisine ; elle ne s'apercevra même pas de votre absence.

— C'est, ma foi, vrai... Palsambleu! jolie Guillemette, soyez mon étoile... du berger!

Et, retrouvant ses jambes de vingt ans, le manufacturier retiré s'élance dans l'église, dans le sillage séducteur et froufroutant de la robe de satin vert à traîne ourlée de petit-gris.

Scène B

— Foin d'une église qui est semblable, en somme, à toutes celles dont c'est la rage des guides salariés d'imposer la visite, tout d'abord et partout où l'on va! dit Triboulet junior en se campant, les jambes écartées, devant le farinier Bêchard.

— Le fait est... fait celui-ci en hochant la tête.

— A votre place, continue le comique, je n'irais pas y perdre mon temps quand il y a, à deux pas, quelque chose d'autrement intéressant à visiter.

— Quoi donc?

— Un pilori, messire... Rien que cela! C'est-à-dire le résumé matériel et pratique du Code de la justice criminelle de l'ancien temps.

— Ah! ah?

— Voyez-vous, là, sur cette place, cette petite tourelle à soubassement de pierre, à l'étage de laquelle tourne ce grand cercle de bois percé de trous, par série de trois : un grand entouré de deux petits?

— A quoi est-ce que cela pouvait servir?

— A la peine de l'exposition — pas celle de 1900, bien sûr! — pour petits délits commis dans le ressort. Venez voir de près, c'est très curieux.

Bêchard ouvre la bouche pour appeler sa femme.

— Non, pas bichette! recommande à grands bras et à gros roulements d'yeux le jeune comique. L'estimable personne est si nerveuse : cela l'impressionnerait trop!

— Oui, vous avez raison... Chut!... Allons comme si nous nous promenions... sans avoir l'air.

Ainsi font-ils. Arrivés au pilori, ils sont, sur un signe de Triboulet à un grand diable habillé de rouge, introduits



FONDATION DE LA CHAPELLE SAINT-JULIEN-DES-MÉNÉTRIERS
(VITRAIL).

dans l'édicule de justice, pendant que le jeune comédien souffle à l'oreille du farinier, en lui montrant du pouce l'individu :

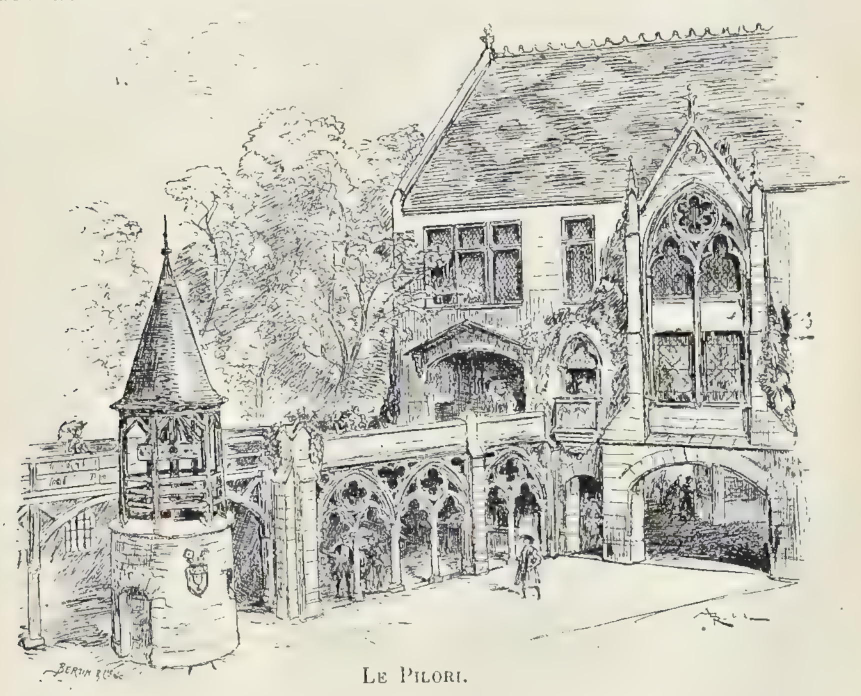
— Le bourreau !

Malgré lui, Bêchard sent un frisson sautiller le long de ses visibles vertèbres.

Ils montent au premier étage, et se trouvent à l'intérieur du cercle de bois dont « le bourreau » arrête le mouvement rotatoire.

— Comment se servait-on de ça ? demande Bêchard.

— Celui qui était condamné à un certain nombre d'heures de pilori était invité, par messire, ici présent, à mettre sa tête dans le plus grand trou et ses poignets dans les deux voisins.



LE PILORI.

— Comment cela se pouvait-il ? Ces trous sont trop petits pour passer, soit la tête, soit les mains.

— Je vais vous expliquer.

Triboulet junior jette un rapide coup d'œil sur la place : non seulement Guillemette et Verduret, mais aussi Mme Flore, l'Anglais et Bertrande ont disparu. Alors il fait un signe au grand diable caleçonné et empourpointé de rouge, lequel fait jouer un mécanisme primitif qui sépare le cercle en deux, selon la ligne des trous.

— Parfait!... je comprends! s'écrie le farinier... Mais, alors, il fallait donc que les condamnés au pilori trottent de côté pour suivre leur tête, quand le cercle était en marche.

— Pas du tout.

— Pourtant?

— Rendez-vous compte vous-même... Mettez le cou ici... là! puis, ici les poignets... C'est cela... Maintenant, nous refermons le cercle... na!

— Pas de plaisanterie, au moins, dit avec une subite inquiétude Bêchard encarcané.

— Laissez donc, ce n'est qu'une expérience... que réclament tous les visiteurs de marque tels que Votre Seigneurie!

Mais, voilà que bourreau et fou dégringolent l'escalier et que la machine se met en marche, montrant à la foule qui s'amasse la tête peu séduisante du farinier qui, après s'être contenté d'abord de faire triste mine, se met à crier comme un assez vilain diable.

Et, d'en bas, Triboulet junior couvre ses réclamations indignées en criant plus fort que lui, d'un ton de pitre à la parade :

— Gentils sires et nobles dames, bourgeois, damoiselles, manants, ribauds et ribaudes, accourez-cy! Oyez les patenostres de grand repentir de ce mécréant escrabouilleur ès grains, bouté au pilori par jugement de la prévôté du « Vieux Paris », estant convaincu d'avoir baillé sataniquement farine avariée aux maîtres tripatouilleurs de pâtisseries de notre bonne ville...

Et, pendant cinq minutes, Bêchard de protester et Triboulet junior de débiter jusqu'à enrouement mille calembredaines, à la grande joie du public, qui prend cette scène pour un numéro amusant offert aux visiteurs par l'administration.

Scène C

Au moment où Bèchard s'est mis en route pour visiter le pilori, accompagné du jeune histrion, James-Gregory Puzzling est venu, en deux grandes jambées, se planter contre Mme Flore qui a oscillé sous le choc.

— Médème!

— Milord ?
— Jé broulé d'amour pour votre biauty.
— Ah !
— Yes, comme une chaufferette !
— Prenez garde !... Si l'on vous entendait !
— No. Répondez si vô broulez pour mòa dans le même.
— Milord !... Pitié pour ma vertu !
— No ! Mòa il été prêt à mâcher sur le tète pour prouver mon incendie.
— A marcher sur la tête ?... Mais...
— No. Jé démandé si l'amour de vô il a été assez forte pour devouer loui-même à rendre à mòa un large seurvice ?
— Oh ! ça, je le jure ! déclare ardemment Mme Flore en étendant le bras en un geste solennel.
— Well. Alors, vénez.
— Où ça ?
— Dans le petit coin, là-bas.
— Mais... Vous allez me compromettre !... Attendez !
— Nô ! déclare nettement Puzzling.
Empoignant sans façons Mme Flore par le bras, il l'entraîne à grands pas vers le *Grenier des Poètes,* sans s'inquiéter de ses protestations plus hautes que sincères, et y disparaît avec elle.

Scène D

L'exode de Mme Flore et de l'Anglais laisse Bertrande seule sur la place. Or, elle n'en est ni fâchée ni surprise. Elle n'est pas dupe de l'inattendu apparent du tintement de cloche dont résulte la soudaine dispersion du groupe de visiteurs dont elle fait partie.

Et elle se dit ceci :

— Si je reste la dernière, c'est que, comme dans les comédies — souvent moins agencées que celle-ci — le rôle principal m'est dévolu. Mais, lequel ? Bah ! nous allons bien voir.

Il est à remarquer qu'elle ne se demande pas quel sera son partenaire dans la scène attendue. Elle vient d'apercevoir, l'espace de quelques secondes, à la porte de la maisonnette accolée à l'église Saint-Julien-des-Ménétriers, ce pénitent blanc qui la préoccupe tant depuis qu'elle est au

« Vieux Paris », et dont les signes, par lui adressés à la jolie Guillemette, avaient eu le don de prodigieusement irriter d'abord sa nervosité.

Donc, elle attend... pas longtemps, d'ailleurs.



SAINTE-CÉCILE (VITRAIL).

Dame Flore, enlevée si... énergiquement par le fils d'Albion, a à peine tourné les talons, que s'entr'ouvre la porte que n'a cessé de fixer Bertrande, et que la moitié de la grande silhouette blanche y reparaît. Une grande manche s'en dé-

tache, au bout de laquelle une main fait le signe : — Venez !

Sans hésiter, Bertrande obéit. Elle entre crânement dans la maison et se trouve en face du mystérieux pénitent.



L'AUBADE DU PAUVRE MÉNESTREL (VITRAIL DE L'ÉGLISE).

Il tient d'une main une enveloppe fermée et présente tout ouvert, de l'autre, un papier sur lequel, à la machine à écrire, sont tracées ces deux simples lignes :

« Cachez cette lettre. Ne la lisez que quand vous serez seule dans votre chambre, et brûlez-la. »

Bertrande plonge un regard d'une intensité singulière dans les deux trous sombres de la cagoule, tandis qu'elle tend la main pour prendre la lettre... Presque traiteusement, d'un geste rapide, elle cherche à saisir les doigts qui la tiennent... mais ceux-ci se retirent vivement, ne laissant entre les siens que la missive.

— Ah ! vous allez parler ! s'écrie-t-elle.

L'index de l'inconnu se pose, par dessus la cagoule, à l'endroit de la bouche, pour prescrire le silence. Mais ce geste applique l'étoffe contre le visage, et la jeune fille voit, en pleine lumière, les yeux demeurés jusqu'alors dans la pénombre de l'étoffe légère.

Elle se recule ; un flot de sang lui monte au visage.

— Ah ! je savais bien !... s'écrie-t-elle d'une voix étranglée.

Le pénitent marche sur elle, lui saisit le bras en un large mouvement de commandement formel, en portant de nouveau le doigt devant ses lèvres.

Gravement, Bertrande baisse la tête en signe de soumission et, sous les yeux qui la fixent, glisse la lettre dans son corsage.

Alors, d'un pas rapide, le pénitent disparaît dans la maison, pendant que la jeune fille revient sur la place... juste à temps pour voir son oncle et Guillemette sortir de l'église, et Bèchard revenir furibond, mais muet par crainte des lazzi, en compagnie de son tourmenteur Triboulet junior.





CHAPITRE III

LE QUARTIER DES HALLES ET LE GROUPE D'AVAL

§ Ier

LE VENTRE DE PARIS

— Eh bien ! mon oncle, c'est joli l'intérieur de l'église ?

— Très joli, oui, je crois... Mais pourquoi ne nous as-tu pas suivis ?

— Il y avait trop de monde... Je me trouvais mieux ici pour respirer à l'aise.

— Oh ! mademoiselle, dit malicieusement Guillemette, vous avez causé à M. Verduret tant d'inquiétude, que c'est à peine s'il a regardé ce que je lui montrais.

Verduret, un peu gêné par le clair regard de sa pupille, va à Bèchard qui revient, la mine lugubre.

— Où étiez-vous donc, cher ami ?

— Au pilori, répond le farinier d'une voix creuse. C'est... c'est très curieux... Hum !... Ah ça ! où donc est ma femme ?

— Eh ! vertubleu ! dit Triboulet, goguenard, vous l'avez abandonnée : elle a été recueillie par l'Angleterre, que j'ai vue la conduire du côté du *Grenier des Poètes*. Vous avez voulu étudier seul les instruments de justice, elle demande à la poésie de bercer son abandon.

Bèchard lance à son mystificateur un regard lourd de reproches.

— En attendant ces vagabonds, propose Guillemette, je vais vous dire un mot du second quartier du « Vieux Paris »; voulez-vous ?

— C'est toujours une joie de vous entendre, acquiesce Verduret, avec chaleur

— Eh bien! donc, tournons le dos à l'église Saint-Julien et faisons face aux Halles, qui furent créées à la place qu'elles occupent encore en l'an 1108. Le roi Louis VI essaya alors d'acheter à l'évêque de Paris et à divers couvents qui en étaient possesseurs, un vaste terrain nu appelé les Champeaux ou Petits-Champs, mais ce ne fut que Louis VII qui parvint à mener à bien la négociation, car on ne connaissait pas, en ce temps-là, l'expropriation pour cause d'utilité publique. Un marché y fut installé, que Philippe-Auguste agrandit considérablement et entoura de murs. Les travaux, comprenant appentis, magasins et étaux pour la vente, ne furent terminés qu'en 1183. Les autres rois, surtout saint Louis, agrandirent sans cesse ce marché, où chaque corps de métier eut sa halle. L'immense installation brûla entièrement en 1551 et, dit un historien contemporain, « les halles de Paris, rebâties de neuf, furent dressez et continuez excellents édifices, hôtels et maisons somptueuses, par des bourgeois preneurs des vieilles places en ruynes ». Ce gigantesque bazar, où, en dehors de la taxe pour étalages des détaillants, il fallait payer gros le droit de bâtir, prit le nom de « Piliers des Halles ». Fait de hangars de charpente couverts de tuiles et séparé par de nombreuses ruelles, il subsista jusqu'en 1851, année où le Président Louis-Napoléon posa la première pierre des Halles actuelles, décrétées en 1811 par Napoléon Ier, mais que la chute de l'Empire empêcha alors d'édifier.

— Oh ! fait Bèchard, je me rappelle très bien, étant tout enfant, avoir vu les antiques Halles en charpente, dont voici un échantillon.

— Les Halles de Paris, poursuit la jeune conférencière blonde, sont intimement liées à l'histoire de la France. Un des grands et plus anciens épisodes dramatiques dont elles furent témoin, est l'exécution de Jacques d'Armagnac, duc



Théatre des Vieilles-Halles.

de Nemours, en 1477, car l'échafaud permanent y était dressé depuis 1209 et ne fut que plus tard transporté place de Grève. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que, sous la Fronde, le duc de Beaufort donnait *vertement* la réplique aux poissardes pour conquérir une popularité qui fit de lui le... roi des Halles ?... Mais... voici Mme Bèchard...

— Toujours escortée de cet Anglais ! c'est ridicule, à la fin ! grogne tout bas le farinier.

Et il se contente de dire tout haut :

— Arrive donc ! Mademoiselle t'attend pour nous conduire...

— Au *Grand Théâtre,* dont l'immense charpente, reproduction exacte de vestiges anciens encore existants à Paris, forme une salle capable d'abriter les spectateurs par milliers, achève Guillemette en prenant aussitôt la tête de la petite troupe. Ce Grand Théâtre s'étend au-dessus de toutes les Halles, emplacement énorme qui a supprimé, pour raisons d'ordre administratif, un bien intéressant projet mis par l'érudit M. Robida, dans son plan primitif. Je veux parler de la *Grand' Cour de Paris*... dont, avant de vous conduire dans la grande salle qui l'a remplacé, je veux vous dire quelques mots, à titre de salut à l'*Idée* si intéressante que les circonstances n'ont pas permis d'exécuter.

— Voilà un salut qui m'a tout l'air d'exprimer un regret.

— Peut-être, quoique ce regret d'ordre délicatement artistique ne doive pas être très probablement partagé par un public à qui cette suppression permet d'offrir des compensations théâtrales de premier ordre, telles que les célèbres chœurs des chanteurs de Saint-Gervais, dont l'étonnante perfection n'a eu que trop rarement la possibilité d'émerveiller Paris; telles, en première ligne, étant donné leur haute supériorité de grand Art, les concerts fameux de l'illustre maëstro français, Colonne, qui, pendant la durée de l'Exposition, déserte le théâtre du Châtelet au profit des hôtes dilettantes du « Vieux Paris », etc... Je n'en finirais pas si je voulais énumérer les splendeurs du programme élaboré par l'administration pour séduire, charmer et captiver le public qui accourt en foule à ce Paris d'autrefois... et cependant si moderne. Ce n'est pas le moment de vous entre-

tenir de toutes ces merveilles; cela dépasserait le cadre d'une visite d'ensemble. Il vous suffira, pour aujourd'hui, de savoir que le « Vieux Paris » a généralement consacré un million à l'organisation de spectacles dignes de lui et bien faits pour ravir ses innombrables hôtes.

— Màtin! c'est un denier, cela! s'extasie Bêchard.



Batiment Central (projet).

— Mais, rappelle Verduret, voilà mademoiselle entraînée bien loin de cette Grand' Cour inexécutée, dont elle avait l'intention de nous entretenir.

— J'y reviens, cher monsieur. Donc, l'*Idée* qui avait présidé à l'élaboration du projet de constructions bigarrées de cette Grand'Cour de Paris — constructions dont divers spécimens ont d'ailleurs été reportés sur d'autres points —

était aussi curieusement particulière que philosophiquement instructive : elle avait pour but de montrer, en un type intéressant et complexe, l'évolution de transformation d'un quartier de l'ancien Paris dans la succession des siècles... Les chansons fin XIXe siècle, débitées dans un cadre qui eût compris la reproduction d'architectures réelles de tous les temps de notre histoire, depuis le moyen-âge, n'était-ce pas indiquer spirituellement et avec un haut goût de pittoresque, de combien peu de maillons se compose, en somme, la chaîne qui relie notre civilisation lasse à la vigueur rude de temps que notre imagination se plaît à reculer dans un exagéré lointain? La pierre — qui dure quand l'homme passe — marque à peine quelques périodes du génie humain, et nous voilà transportés de la belle Agnès Sorel à la mince divette Yvette Guilbert. Ne criez pas à l'invraisemblance de ce projet; des cours comme celle-là existent encore dans Paris, plus ou moins ruinées et chaque jour plus atteintes par le fer des démolisseurs ; telles les cours : François Ier, des Miracles, du Commerce, du Cheval-Blanc, Charlemagne, etc. Et, voyez, comme la *Grand' Cour*, Robida eût bien exprimé ce que je viens de dire. Ç'aurait été d'abord un emprunt à la façade sur la Seine de l'hôtel des Ursins, corps de logis du XIVe siècle appuyé de deux tourelles, qu'eût relié une loggia de la Renaissance. (Cette façade aurait servi de scène pour les spectacles du music-hall, que ne devait pas prévoir le prévôt de Paris, Jean Juvenal des Ursins, le fier adversaire de Jean-Sans-Peur.) Comme contraste, il y avait la façade *Renaissance*, en pierres et briques, de l'hôtel de Scipion Lardini, le financier italien accouru à la curée de la France à la suite de Catherine de Médicis. C'était du XVIe siècle, de même qu'un coin de bâtiments de l'hôtel de Ponthieu, passé, après les Montbazon, à la famille d'Anne Dubourg, chancelier de France, et où, lors de la Saint-Barthélemy, fut massacré l'amiral Coligny, venu aux noces d'Henri de Navarre, le futur roi Vert-Galant. C'était de cet hôtel aussi que sortit l'ordre religieux si sévère de la Trappe, dont voici la légende originaire... légende d'amour, naturellement.

Ah ! ah ! fait Verduret affriolé.

— Revenant de voyage, en 1657, le riche et galant sei-

gneur Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé accourt, amant épris, à l'hôtel de sa maîtresse, la duchesse de Montbazon. Au seuil, les valets consternés lui apprennent la mort de la ravissante et amoureuse créature... Il monte... Le corps délicat gît, tout ouvert et la tête tranchée, sur une table où des praticiens procèdent à l'embaumement. Fou d'horreur et de



THÉATRE DES VIEILLES-HALLES.

douleur à ce spectacle, Rancé s'enfuit de ce logis... et du monde. Il abandonne ses richesses et bénéfices, ne gardant que celui du petit couvent de la Trappe, où six moines vivent... plutôt en Épicuriens. Il en devient abbé régulier et institue la règle terrible où règnent en maîtres le silence et la constante pensée de la mort...

« Mais que, bien vite, je vous dise que, dans ce projet de *Cour,* il y avait un puits, celui de l'*Abri-Coyctier*, hôtel du fameux médecin de Louis XI, dont quelques vieux murs exis-

tent encore sous les maisons de la Cour de Rohan; puis une tourelle de l'enceinte de Charles V, nommée le *Château Gaillard*, où le sieur Brioché établit son théâtre de marionnettes, au temps de la vogue de Tabarin, au Pont-Neuf, et dont le singe Fagotin eut, dit-on, l'honneur d'être pourfendu par l'illustre épée de Cyrano de Bergerac... Mais c'est assez vous parler, au milieu de tant de curieuses choses réelles, de celles qui ne reçurent, en leur ensemble, qu'à l'état de projet et dont quelques-uns seulement, comme par exemple ce *Château Gaillard*, que je viens de citer, ont été exécutées. Hâtons-nous de traverser le Grand Théâtre, en ce moment libre de toute audition, et allons nous jeter en plein mouvement et en grand'gaîté de l'intéressant Pont-au-Change. Autrement dit, quittons le *Quartier des Halles* pour les divers éléments du *Groupe d'aval* du « Vieux Paris ».

Le *Grand Théatre* vivement traversé, le gracieux guide, entraînant ses auditeurs — parfaitement inattentifs, sauf Verduret — les fait passer sous la voûte de ce *Grand Châtelet,* où tant de prisonniers, coupables ou innocents, subirent la torture, et leur explique qu'en descendant le chemin qui contourne le fragment de l'antique prison ils trouveront, en contre-bas et sur la droite du *Pont au Change*, lors d'une visite de détail, la commerçante et intéressante *Rue de la Foire-Saint-Laurent.*

Guillemette peut donc, sans attirer l'attention si distraite de ses auditeurs, profiter d'un rare moment où Verduret se détourne d'elle pour jouir du spectacle déroulé sous ses yeux, pour pousser le coude à son camarade Triboulet.

— Et notre auteur? interrogea-t-elle.

— Disparu...

— Oh! bien, alors, abrégeons la corvée, hein?

— Tu vas voir : je vais les mener rondement...

« Messieurs et mesdames, voici le *Pont au Change*. Je vous en ai déjà parlé, de ce pont si souvent enlevé, lui et sa double rangée de maisons, par les inondations et les débâcles de glace... Je n'ai donc pas besoin d'insister. Vous y voyez, animés par une figuration élégante, mélange des XVIe et XVIIe siècles, ateliers d'orfèvres, boutiques de changeurs, maisons de banquiers et de « Lombards », et même boutiques

d'oiseliers, car on faisait aussi ce joli commerce de prisonniers ailés sur ce pont que l'on appelait aussi, en 1599, le *Pont aux Oiseaux.* »

— Evidemment à cause de ces volatiles en cage?

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Verduret. C'est parce que chaque maison, l'usage n'étant pas venu de notre moderne numérotage, se distinguait de ses voisines par un oiseau peint sur la façade, comme en guise d'enseigne : ici un coq, là un héron, là-bas un merle, plus loin le pélican blanc...

— « Qui se perce le flanc... pour alimenter ses enfants », cite machinalement Bèchard... qui pense à tout autre chose.

Guillemette sourit — sourire constant et un peu professionnel — et poursuit :

— Quand vous irez voir la *Rue de la Foire-Saint-Laurent,* vous jugerez du contraste des deux époques représentées par elle et la rue également si fréquentée que forme ce pont à maisons. Ici, c'est l'encombrement perpétuel de populaire, surtout XVIe siècle, de monde de commerce et de finances, de belles dames, de cavaliers à grandes rapières, de gens de robe, de basochiens des deux Basoches du Palais et du Châtelet, qui ferment, aux deux extrémités, cette voie de grande communication. En bas, c'est le plein XVIIIe siècle, dont les boutiques et les échoppes de luxe sont le cadre pimpant de boutiquières en paniers, de commis en gilets tabac d'Espagne, de dames en poudre, de gentilhommes portant petite épée, culotte, jabot et boucles aux souliers. Mais, passons...

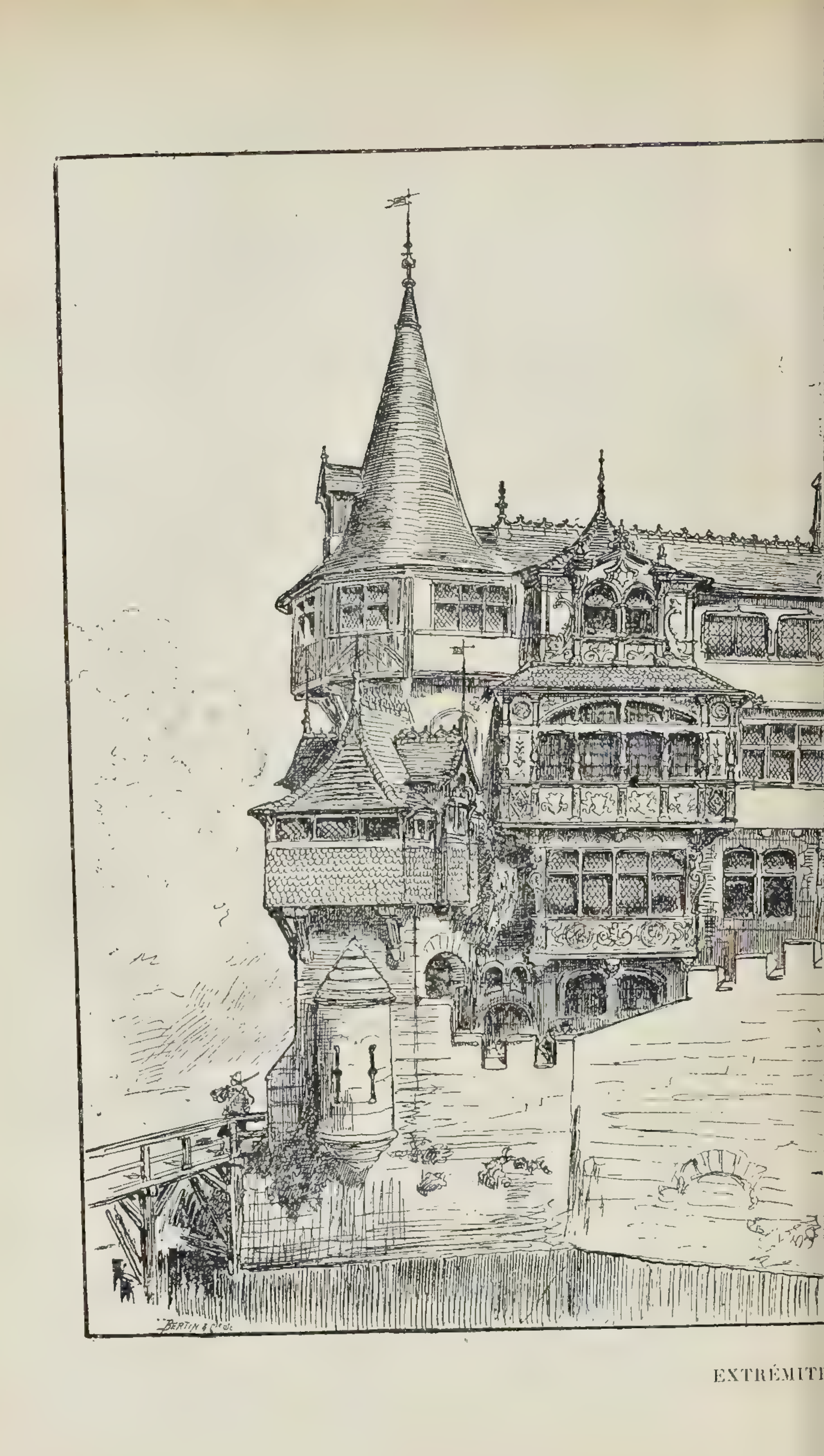
— Passons, répète distraitement, en chœur, la petite troupe moutonnière.

— Je voulais dire, reprend en riant Guillemette : passons à

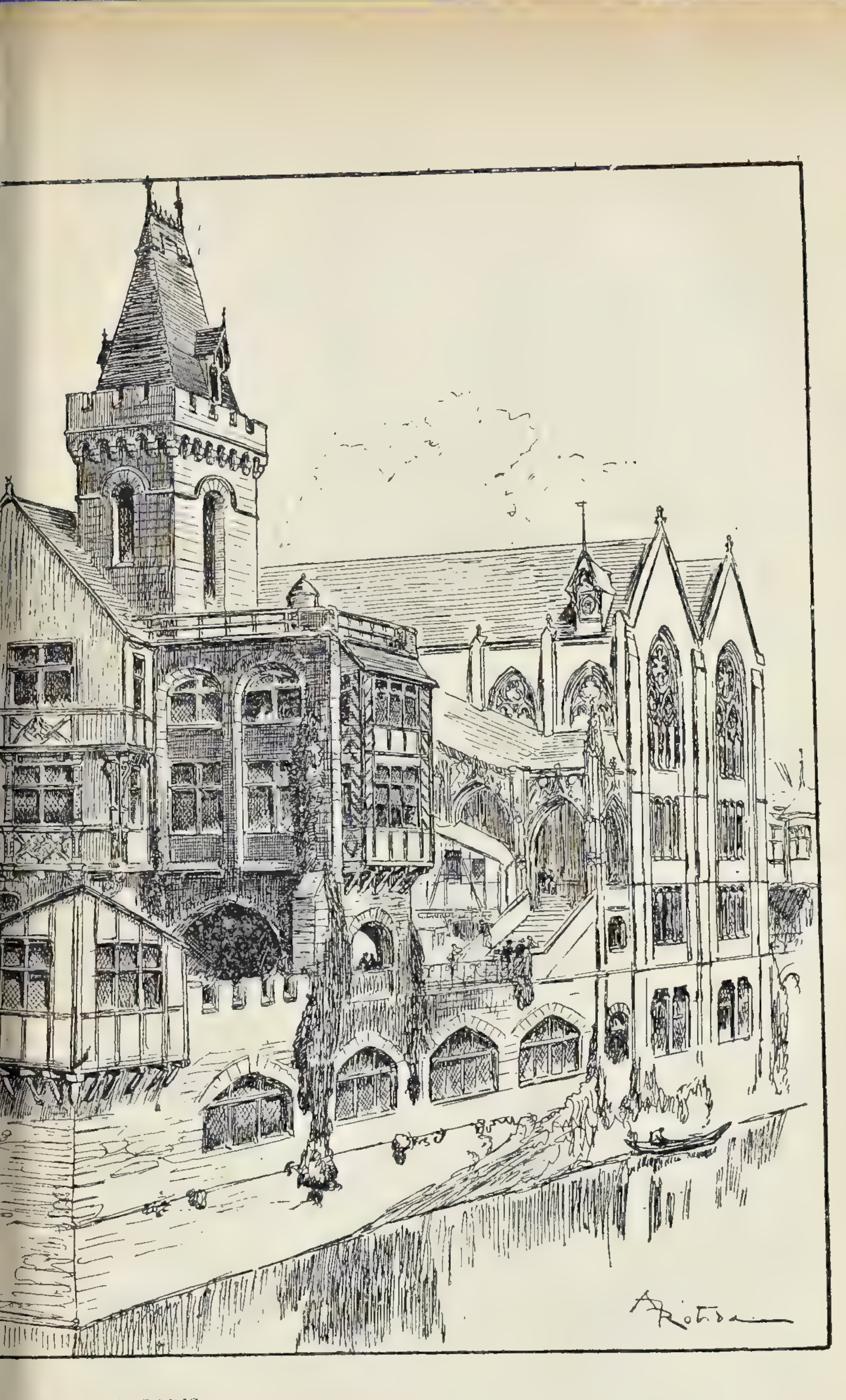
§ II

L'AUBERGE DES NATIONS

— On habite donc au « Vieux Paris »? fait Mme Flore, comme soudain réveillée de son grave rêve intime.



EXTRÉMITI



DU VIEUX PARIS

— Non, madame. Et même cette « auberge » est d'ordre bien particulier, puisqu'elle comprend, entre autres reconstitutions, le Palais de Saint-Louis, la Cour de la Sainte-Chapelle, la Bretèche ou balcon fermé de l'hôtel du traître connétable de Bourbon, la Tour de l'Archevêché, etc.

« Cette portion, explique Guillemette, la plus grande, d'ailleurs — du Groupe d'aval du « Vieux Paris », a été construite tout spécialement en vue de s'adapter à l'exploitation d'un vaste établissement qu'y a créé l'importante *Compagnie internationale des Grands Hôtels*, pour procurer à nos hôtes fines jouissances gastronomiques, délicats plaisirs intellectuels et fêtes diverses. Mais il est bien entendu que ces constructions n'en forment pas moins un tout complet avec le reste de la si intéressante reconstitution historico-architecturale que vous venez de parcourir. Prenons, par exemple, la partie attenante à ce Pont au Change que nous quittons, c'est-à-dire la *Grande Salle* du Palais... »

— Le Palais... de Justice?

— Sous l'acception moderne, mais en réalité : le Palais de saint Louis, de Philippe le Bel, de Charles VI, de Louis XII, partiellement disparu seulement de nos jours. Ces bâtiments regardaient le Louvre et la Tour de Nesle, pardessus le verger royal qui occupait l'emplacement actuel de la place Dauphine. Vous ne tenez pas absolument à ce que je vous dise que le Palais a pour origine la forteresse habitée par les comtes de Paris et que, devenu roi, le comte Eudes, défenseur de la cité contre les Normands, éleva à la dignité de Palais royal?... Ni que je vous parle des transformations qu'il subit?... Non, je le vois. A peine vous indiquerai-je que cette Grand'Salle gothique est, pour la décoration, celle d'avant le grand incendie de 1618. Il est pourtant une chose dont je tiens, et pour cause, à vous parler : c'est que le Palais, que plusieurs rois, à l'exemple de Charles V, abandonnèrent en tant que résidence, et que Louis XII, son dernier hôte, cessa d'habiter pour laisser plus de place au Parlement, c'est, dis-je, que le Palais offrit au « théâtre » son premier temple digne de son grand avenir. Sous Charles VII, en effet, les clercs de la Basoche obtinrent l'autorisation de jouer, dans cette Grand'Salle, des farces, soties et moralités... qui, le plus souvent, n'étaient guère morales...

ni même fort décentes. Mais ce temps-là était loin d'être aussi collet monté que le nôtre, qui pourtant... Bref, ce fut la fameuse table de marbre qui servit de scène aux clercs-comédiens, et, pour plus amples détails, je vous renvoie à *Notre-Dame de Paris*, du grand Hugo. Mais je voulais vous dire ceci : c'est, qu'étant donné ce précédent théâtral du Palais réel, c'était respecter une tradition que de donner de nouveau la Grand'Salle du Palais... reconstitué du « Vieux Paris » aux artistes si *talentueux* de la Bodinière.

— La Bodinière? demande Mme Flore.

— Vous ne connaissez pas la Bodinière, et vous vivez!

— C'est une connaissance que je ferai faire à madame au plus tôt, déclare Verduret empressé.

— Et bien ferez, compère, car, vertuchou! point n'est en la Grand'Ville théâtre *à côté* plus fréquenté par crème et dessus de panier des amateurs d'esprit et de bien dire! s'écrie Triboulet junior, dont la langue démange d'être depuis trop longtemps silencieux.

— Ça, reprend Guillemette sans se donner le temps de respirer, traversons, je vous prie, le Palais et arrivons à la dernière place du « Vieux Paris » : la Cour de la Sainte-Chapelle.

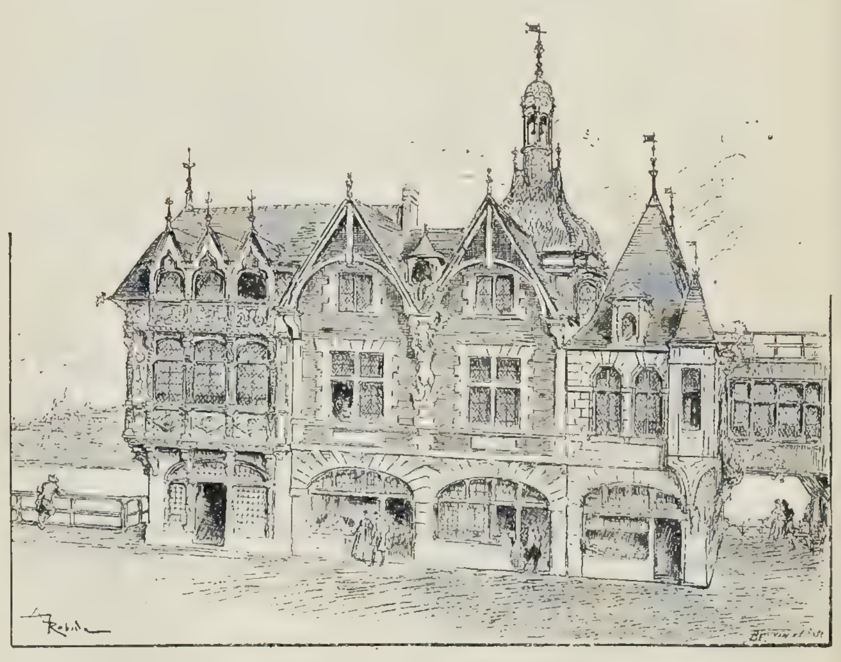
Une commune hâte fait suivre de près la parole par l'exécution.

— Cette place tire son nom du fameux grand degré de la Sainte-Chapelle que vous voyez ici appuyé contre le Palais. Cet escalier fut surtout célèbre au XVIIe siècle. « Il était encombré, a écrit M. Robida, de boutiques, d'échoppes se succédant à la file jusqu'à la galerie marchande du Palais, où il conduisait et où tous les commerces possibles étaient représentés : horlogers, bijoutiers, barbiers même, marchands d'articles de modes et libraires surtout... Procureurs, plaideurs, clercs, belles dames et galants cavaliers se pressaient, en un flot sans cesse renouvelé, sur les marches resserrées entre les échoppes. Le grand degré, construit par Louis XII, avait été en partie ruiné par la chute de la flèche, lors de l'incendie des combles de la Sainte-Chapelle, en 1631, et l'on s'était contenté de le recouvrir. Dans la forme que nous lui voyons au « Vieux Paris », il traversa tout le règne de Louis XIV, escaladé de plus en plus par les échoppes accro-

chées et suspendues à ses flancs. Refait et alourdi au XVIII[e] siècle, chargé d'une sorte de maison en encorbellement, il n'est tombé définitivement qu'après la Révolution.

— Mais vous êtes effrayante d'érudition ! s'écrie, plus louangeur que sincère, le manufacturier retiré.

— Bon, riposte gaiement la petite « récitante », j'accepte le compliment pour le reporter à qui de droit.!. Mais, lais-



Le Pont au Change (côté gauche).

sez-moi achever... mon office. Dans cette cour on voit aussi : les fenêtres basses du Trésor des Chartes, « exquise petite sacristie de la Sainte-Chapelle, détruite sans raison vers 1780 ; le revers de la porte principale du Palais, telle qu'au XVIII[e] siècle, avec les restes de sa décoration Louis XII, fleurs de lys et dauphins, et les mansardes, les terrasses et même les berceaux de verdure arrangés sur les toits, alors que le Palais était un tohu-bohu de constructions entassées les unes sur les autres, habitées par une population non moins mélangée... » Puis, voici la Bretèche de l'hôtel de Bourbon,

lequel, en signe d'infamie, après la défection du connétable, fut, par arrêt du Parlement, peint en jaune, eut sa tourelle rasée et ses planchers semés de sel... Voici, se dressant au-dessus des bâtiments, la vieille Tour de l'Archevêché, qui



COUR DE LA SAINTE-CHAPELLE.

fut construite en même temps que Notre-Dame et disparut seulement en 1831, saccagé lors d'une insurrection populaire contre Monseigneur de Quélen, soupçonné d'avoir prêté la main aux manifestations légitimistes du clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois. Enfin, il faut que je vous signale, à la sortie d'aval du « Vieux Paris », cette superbe passerelle, la plus importante de toutes celles de l'Exposition, et qui, partant à nos pieds de la rive droite pour aboutir sur la rive

gauche, au centre du palais-forteresse des Armées de Terre et de Mer, met la Ville-Robida à quelques pas du Champ de Mars. Le « Vieux-Paris » devient, de ce fait, l'attrayant passage tout indiqué entre les merveilles que semble protéger la Tour Eiffel, et celles qui ont élu domicile aux Champs-Elysées et sur le Cours-la-Reine.

La jeune fille respire ; elle est au bout de son rôle. Il ne reste plus qu'un petit couplet, qu'elle traduit en langue courante et débite de bonne grâce.

— Messieurs et mesdames, je crois vous avoir suffisamment, dans ses grandes lignes, indiqué le « Vieux Paris ». Quand j'aurai ajouté que toute cette partie de l'*Auberge des Nations* est de pure Renaissance, ce qui a permis à la Compagnie exploitante de prodiguer l'ornementation si gracieuse et facilement riche de ce style chatoyant, je crois que, pour ce matin, il ne me restera plus qu'à vous donner ce que j'appellerai les

§ III

DERNIERS CONSEILS DE GUILLEMETTE
DAME DE LUTÈCE

— Des conseils? fi!... Ce sont des ordres qu'il faut dire d'avis tombant d'une aussi charmante bouche, marivaude le galant vieux célibataire.

— Taisez-vous donc, vous êtes agaçant, Verduret! grogne Bèchard, qui est décidément d'une détestable humeur.

— Votre ami a raison, dit-elle.

— Par exemple!

— Evidemment. En supposant qu'ici mon rôle m'ait permis de réclamer de vous une certaine complaisance, ce redoutable pouvoir discrétionnaire cesse maintenant que je sors de scène.

— Puisque vous le voulez!... se résigne Verduret avec un soupir.

— Oui. Je vais rentrer dans la coulisse et... vous allez déjeuner, car il est temps : il est presque midi.

— Mais, pas du tout, nous ne l'entendons pas ainsi, n'est-

ce pas, Bêchard? J'entends que mademoiselle ne peut pas, après tant d'amabilités, nous quitter ainsi. Elle ne peut nous refuser de partager nos frugales agapes...

— Elle le fera pourtant, messieurs, à regret et en vous remerciant, mais je répète dans quelque vingt minutes chez Bodinier et n'ai que le temps de dévorer un biscuit solitaire.

— Mais... nous vous reverrons cet après-midi? ajoute Verduret. Vous avez à compléter notre éducation!

— Je ne le pourrai et, croyez-moi, il ne le faudrait pas pour vous-même...

— Parce que? demanda le bonhomme, les yeux brillants.

— Quand ce ne serait que parce qu'il convient, pour éviter toute lassitude, de varier l'objet de vos visites. Vous êtes, en ce moment, saturés de « Vieux Paris ». Remettez donc à un autre jour le spectacle de nos défilés et processions, ainsi que la visite en détail. D'ailleurs, il faudra revenir une après-dîner et surtout un soir, alors que sous l'impressionnante caresse des ondes de lumière électrique, les aspects du « Vieux Paris » changent au point d'en faire une autre ville, une cité de rêve, une étonnante féerie dans la grande apothéose qu'est l'Exposition de 1900.

— Ainsi, pour aujourd'hui, vous nous exilez?

Elle sourit, et regardant Verduret :

— Et si c'était égoïsme de ma part?... Ne vous ai-je pas dit que je ne serai pas libre tantôt?

— Et... et... quand le serez-vous?

— Donnez-moi votre adresse : je vous le ferai savoir. En attendant, croyez-moi, quittez le « Vieux Paris » sans chercher à voir *seuls* ce que je n'ai pu vous montrer en cette sommaire visite d'ensemble.

Verduret est aux anges. C'est d'une main morte d'émotion qu'il offre sa carte à la jeune fille, pendant que, derrière celle-ci, Triboulet grimace et murmure :

— Le bon jobard!... S'il croit que c'est pour ses beaux yeux de limande en extase!...

— Et maintenant, dit Guillemette en faisant disparaître la carte de visite dans son aumônière, vous voulez bien...

— Tout ce que vous voudrez, charmeresse enfant.

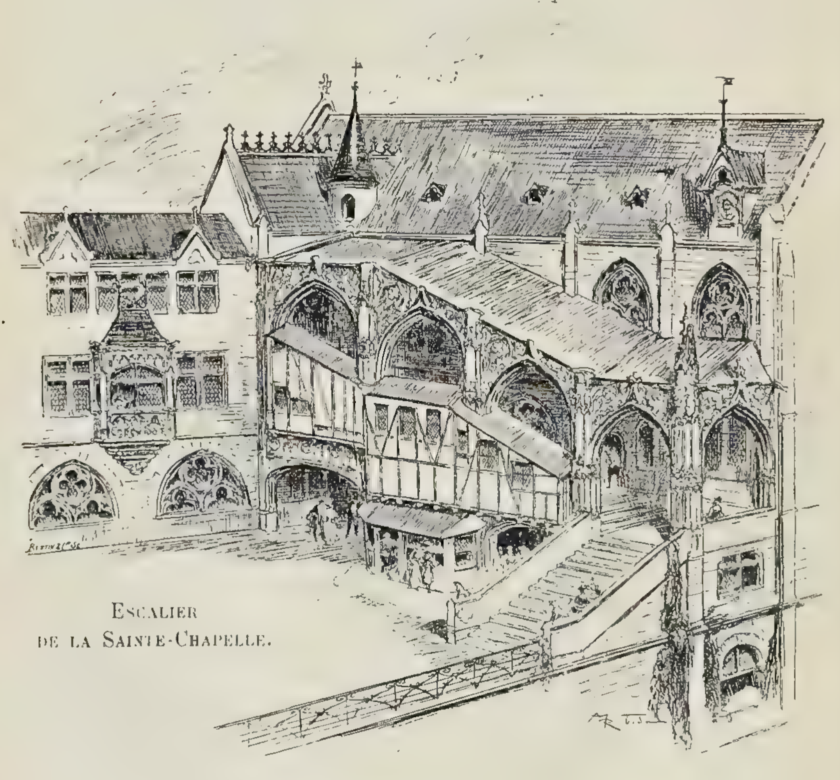
— Eh bien, vous allez déjeuner à l'Auberge des Nations.

— Bon.

— Puis vous vous rendrez au Pont Alexandre III et à la Tour Eiffel.

— Malheureusement, pour voir pont et tour de la bonne façon, il nous faudrait l'aide d'une parole savante et complaisante.

— C'est vrai! dit Guillemette d'un petit air sérieux.



Escalier de la Sainte-Chapelle.

— Il y a peut-être un moyen d'arranger les choses.

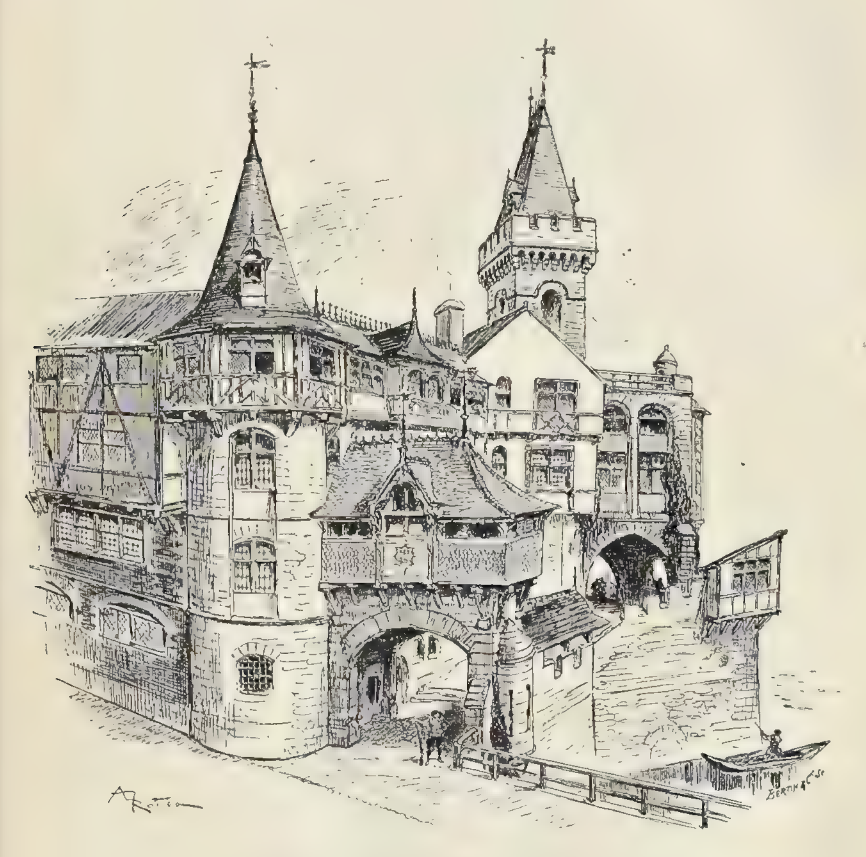
— Vraiment?

— Voilà : je sais un pauvre diable de mécanicien, très instruit, mais qui, à la suite d'un accident de chemin de fer qu'il n'a pu empêcher, est devenu fou.

— Diable!

— Oh! rassurez-vous, monomane seulement. Sa tocade consiste à se croire l'ingénieur du Pont et, sous l'œil apitoyé des agents de l'Exposition qui ne s'y opposent pas, de s'installer tout le jour au pied d'un des pylônes de la rive

droite pour attendre, dit-il, l'empereur Nicolas II, à qui il prétend montrer lui-même... *son œuvre*. Sauf cet accroc, il est parfaitement lucide et, en raison même de la nature de son *grain,* très documenté sur tout ce qui concerne le pont.



SORTIE EN AVAL (QUAI DE BILLY).

— Mais... s'il en est ainsi, il est évident qu'il ne voudra pas nous servir de conducteur ?

— Etes-vous simple : vous n'avez qu'à lui dire à l'oreille que vous êtes l'empereur Nicolas !

— Avec mon... embonpoint et ma mine... mûre ? Il ne me paraît pas assez fou pour s'y méprendre.

— Vous avez raison... Eh bien, faites-vous passer pour... voyons... Eh oui ! le ministre des chemins de fer russes, précédant son maître.

— Vous croyez que ?...

— Essayez.

— Nous verrons bien, après tout !

— A la bonne heure !... Pour ce qui est de la Tour, dame !... je ne vois personne à qui vous adresser. Mais, bah ! à chaque heure son souci, n'est-il pas vrai ? Voyez toujours le pont, tandis que je vais réfléchir si, pour la visite de la Tour, je ne pourrais pas vous être agréable... d'une façon quelconque. — Et maintenant, messieurs, mesdames, bon appétit et... bonne promenade !

Légère comme une oiselle, accompagnée de Triboulet junior qui esquisse un pas d'une chorégraphie plutôt osée, Guillemette, après une gracieuse révérence, s'envole vers la grand'salle du Palais, empire de l'impresario ultra parisien : Bodinier.

Le prochain volume aura pour titre :

LE PONT ALEXANDRE III

ET

LE PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS

et comprendra :

Chapitre I[er]. — La gondole enchantée.
— II. — Les petits dessous de la Grand'Ville.
— III. — Le Pont de l'Alliance.

Chaque chapitre sera orné de nombreux dessins d'ensemble et de détails.

Une superbe Lithographie, *de 50 × 33, représentant la* Vue générale du Pont Alexandre III, *sera renfermée dans ce volume.*



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

V

LE PONT ALEXANDRE III

ET

LE PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS

EN VENTE :

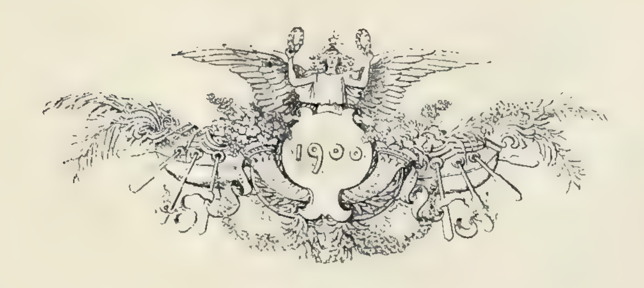
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** . .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

V

LE PONT ALEXANDRE III
ET
LE PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

LA GONDOLE ENCHANTÉE

§ 1er

LES « DADAS » D'UN FARINIER

Verdurel et ses compagnons ont fait disparaître un excellent déjeuner à *l'Auberge des Nations,* du « Vieux Paris ».

Seul, l'économe Bèchard déclare l'avoir trouvé un peu... salé, observation qui le fait gaiement traiter de *ventre ingrat* par le manufacturier retiré. Il faut dire que le sec farinier est d'une humeur massacrante, tandis que son ami malesherbois montre, au contraire, le plus joyeux visage du monde... Ce qui, d'ailleurs, ne les sort, ni l'un ni l'autre, de leurs caractères respectifs

Mais ce qui les surprend également tous deux, c'est le radical virement d'attitude survenu entre leur deux compagnes.

Le bavardage étourdi de Mme Flore Bèchard a fait place à un mutisme qui semble gros de réflexions profondes, et Bertrande, muette et même un peu boudeuse depuis l'arrivée à Paris, est soudain devenue babillarde comme une petite pie que quelque fée, de dons prodigue, eût gratifiée, avec une voix de rossignol, d'un plumage enchanteur d'oiseau des îles.

Cette subite métamorphose de sa nièce comble d'aise le bonhomme Verduret.

Il n'en va pas de même de l'impression produite par la nouvelle et très inattendue attitude de la farinière sur le farinier, son époux.

Bèchard, ainsi qu'on l'a vu, sans être un sot... *en trois lettres,* n'est pas ce qu'on appelle un esprit supérieur.

Or, les mentalités de cette catégorie ont toutes, dans un repli clair-obscur du cerveau, un *dada.*

Ce *dada* s'appelle : chez celui-ci, la folie de paraître ; chez celui-là, le besoin de faire acte d'autorité ; chez un autre, la turlutaine de se croire profond politique, ou orateur doué... *inter pocula*, ou... etc.

Il n'est pas rare de voir le même citoyen entretenir somptuairement plusieurs *dadas* à l'écurie cérébrale. C'est le cas, justement, de M. le maître de moulin Aristide Bèchard. Ses deux ombrageuses montures psychologiques sont : la prétention à une gravité quasi-olympienne et le culte du principe d'un utilitarisme étroit qui le fait s'agenouiller dévotement devant le dieu Chiffre et considérer comme puéril tout ce qui appartient au domaine de la sentimentalité et des sensations artistiques.

Quand Bèchard n'est pas amené à faire sortir de leurs boxes ses *dadas,* il se montre homme d'intellectualité suffisante et de raisonnement sain ; mais, dès qu'un incident lui tient impérativement l'étrier, il enfourche une de ses rétives cavales; ses foulées de galop en plein marais de sottise sont demesurées.

Or, le flanc chatouilleux de son grand cheval de bataille — GRAVITÉ (par *Orgueil* et *Fausse dignite*) — vient de rece-

voir, tout à l'heure, lors de la « Scène du Pilori », une cruelle et irritante meurtrissure. Lui, Bèchard, exposé aux risées de la foule ! Lui, le jouet d'un grotesque baladin !... Et sous les yeux de sa femme !!

Avec la logique obligatoire de son cas, c'est à celle-ci surtout qu'il en veut, uniquement parce qu'il croit qu'elle a été témoin de la position grotesque où il s'est naïvement laissé mettre. Sa rancune à l'égard de « bichette » est à cent lieues — naturellement — de supposer le moindre flirt entre elle et l'Anglais qui, cette fois, est venu déjeuner à une table voisine de celle occupée par le petit groupe ami ; mais l'idée que Mme Bèchard a pu sourire de son époux, en compagnie de cet étranger, exaspère, au fond du cœur du farinier, une sourde colère qui se traduit par des roulements d'yeux furibonds, dont « bichette » récolte la plus large part, et dont l'autre part s'adresse à James-Gregory, qui n'a même pas l'air de s'en apercevoir.

Verduret et sa nièce sont mis hors de cause par le maître de moulin, le premier s'étant déjà éclipsé en compagnie de la jolie Guillemette, lorsqu'une malencontreuse curiosité l'avait fait consentir à aller visiter le pilori ; la seconde ne devant jamais se permettre, en jeune fille bien élevée, aucune allusion déplacée à la ridicule mésaventure à lui advenue. Pourtant, leur gaieté à tous deux, alors qu'il se croit un si grave motif d'être morose, achève d'irriter sa méchante humeur.

Tel est donc l'état d'esprit de nos personnages au moment où ils quittent l'Auberge des Nations pour se diriger, selon le conseil de dame Guillemette, vers le Pont Alexandre III.

Leur chemin est de retraverser le « Vieux Paris » dans toute sa longueur, et Verduret éprouve une satisfaction vive à passer sous ces voûtes et sur ces petites places où il lui semble qu'est resté dans l'air le subtil et pénétrant parfum de leur joli guide de la matinée.

En passant place des Halles, Bertrande porte la main à son corsage en jetant un furtif et lumineux regard vers la petite construction accolée à l'église Saint-Julien-des-Ménétriers... tandis que Bèchard passe raide et gourmé en détournant la vue de la tourelle où sa dignité avait reçu un si rude accroc.

Enfin, ils sortent de la Ville-Robida, à laquelle le manufacturier retiré adresse de la main un « au revoir » tout plein de galants sous-entendus.

Son bras n'a pas eu le temps de s'abaisser que Verduret voit accourir à lui, sortant précipitamment du corps de garde de la Porte Saint-Michel, le bas-officier commandant le poste de pseudo-soldats du guet.

— Monsieur, dit le porte-épée d'occasion, j'ai failli vous laisser passer et manger ma commission.

— Une commission... pour moi ?

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas? C'est bien vous que nous avons reçus en grand tralala, ce matin ?

— Au nom de l'administration du « Vieux Paris » et par la plus gracieuse personne du monde... C'est bien nous, en effet.

— Bon. C'est de la part de la « jeune première », la petite blonde qui vous a fait votre entrée, goguenarde l'homme en clignant de l'œil.

— Oh ! alors, dites vite : ce ne peut-être que quelque amabilité.

— Sûr, que c'en est une !... Mais, vous allez bien au Pont Alexandre, n'est-ce pas ?

— L'avis d'une jolie bouche est toujours un ordre pour un chevalier français, déclare le bedonnant Verduret, avec un petit air vainqueur auquel il ne manque... que la plume au chapeau.

— Pour lors, attendez un moment. Il y a quelqu'un là qui va vous y conduire.

Il fait un signe à un des hommes d'armes qui s'élance en courant dans l'intérieur du « Vieux Paris ».

— Nous conduire !... s'écrie Bèchard. Ah ça ! vraiment, nous prend-on pour des enfants au maillot ?

Bertrande éclate de rire.

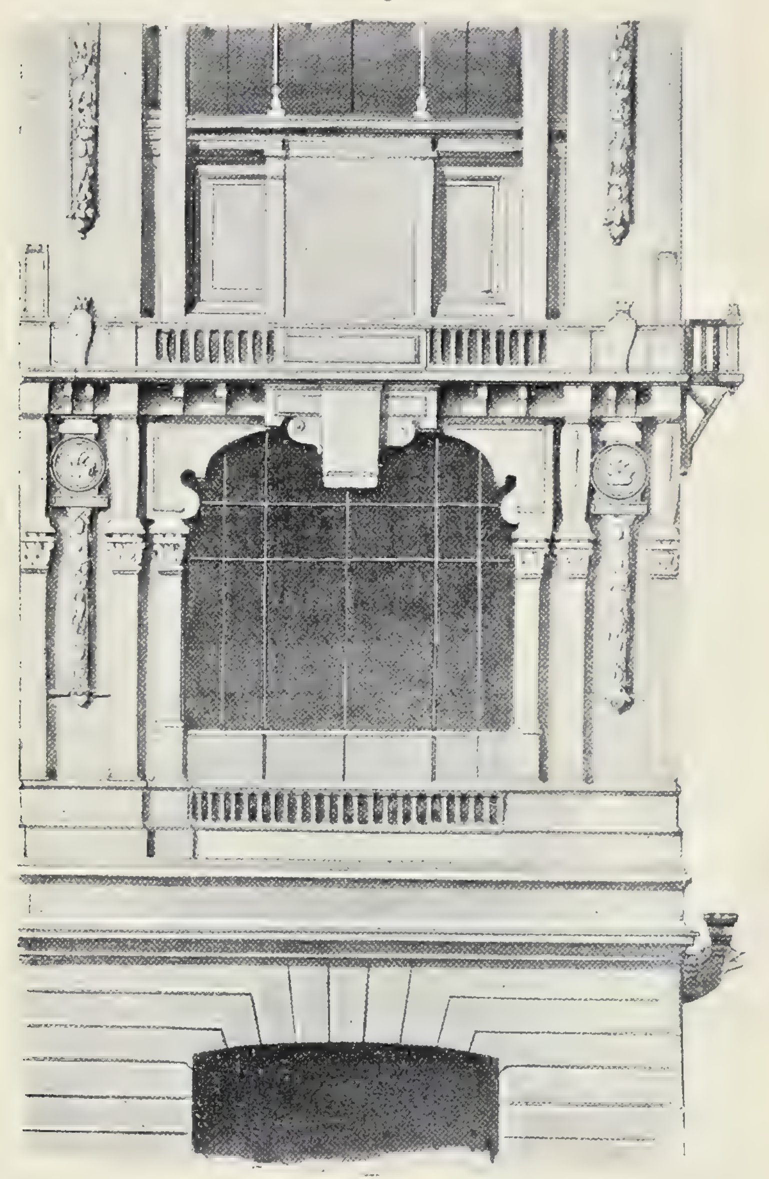
Le farinier la regarde de travers.

— C'est donc bien risible, ce que je dis là ? grogne-t-il d'un ton rogue.

— Ne vous fâchez pas, monsieur Bèchard... Mais, vous savez, l'idée de vous voir au maillot... c'est plus fort que moi !...

Bèchard s'en prend à Verduret :

— Mon cher, vous devriez bien inviter votre nièce à être un peu plus déférente à mon égard.



Fenestrage du Pavillon de la Ville de Paris.

— Empêcher Bertrande de rire?... Ah! ça, non! pas

même pour vous faire plaisir ! C'est assez que, pendant deux jours, son air morose soit venu jeter un froid dans notre petit milieu, et ce n'est pas quand il lui plaît enfin de retrouver sa bonne et franche gaieté que je vais dire quoique ce soit pour l'éteindre !

— Eh ! qu'elle rie tant qu'elle voudra, mais pas à mes dépens ! gronde notre farinier.

Fort heureusement, une apparition inattendue surgit, comme à point nommé, pour éviter à la nièce une mercuriale et à l'oncle des propos désobligeants.

§ II

UNE ATTENTION DÉLICATE

Cette apparition est celle d'une énorme gondole, toute blanche et or, qui vient, sous la conduite d'un unique marinier, armé d'un simple et tout léger aviron de godille, se ranger contre les pilotis du pont d'accès du « Vieux Paris ».

— Voilà votre véhicule, annonce avec une cabotine emphase le chef du détachement du guet. Le gondolier que vous voyez va vous conduire sans fatigue à destination.

— Hein ?... Que dites-vous, Bêchard, de cette nouvelle prévenance ?

— C'est bon... Reste à savoir ce qu'elle nous coûtera, cette nouvelle prévenance, comme vous dites.

— La peine d'embarquer, répond de son bord le gondolier, qui achève d'amarrer sa grande et belle embarcation aux fines extrémités relevées en forme de cou de cygne.

— La peine est bien dit, car l'embarquement ne sera pas précisément commode pour nous et tout à fait impraticable pour ces dames, grogne le farinier dont la mauvaise humeur veut avoir le dernier mot.

Pour toute réponse, le gondolier dresse une légère échelle à double rampe de corde contre le parapet du pont, pendant qu'un des hommes d'armes dispose un marchepied qui per-

met d'atteindre facilement la marche supérieure de l'escalier nautique.

Bertrande bat des mains.

— Une promenade sur l'eau!... Cela va être ravissant! s'écrie-t-elle.

— Dites plutôt : absolument dangereux!... Avec tous ces bateaux rapides qui sillonnent le fleuve, nous aurons de la chance si nous ne sommes pas crevés en cours de route!

— Allons, simpiternel ronchonneur, la main à votre dame et en route! invite Verduret d'un ton de ronde et joyeuse humeur.

— C'est ça, riposte l'incorrigible farinier, vous préférez nous voir, ma femme et moi, essayer les premiers ce chemin de casse-cou!

Verduret hausse les épaules.

— Passons devant, dit-il, en prenant sa nièce par la main.

Mais, comme celle-ci va mettre le pied sur le premier échelon, un bras discourtois la rejette de côté, et James-Gregory Puzzling fait gémir sous son poids le bois du marchepied.

Mais l'Anglo-Saxon n'a pas encore atteint le sommet de l'échelle-passerelle dressée par le gondolier, que celui-ci, ayant franchi cette dernière en trois bonds, se dresse devant l'intrus en disant :

— On ne passe pas!

Puzzling ne s'arrête pas pour si peu. Il gravit le dernier degré du marchepied en ripostant tranquillement :

— Aôh, yes, jé passé tout de même : *jé été Anglais!*

— Erreur, réplique ironiquement le marinier, qui saisit James-Gregory par le bras, sans le moindre égard pour le britannique « Sésame, ouvre-toi! » J'ai ordre d'embarquer ces deux messieurs et ces deux dames : mille regrets, mais nul autre ne mettra le pied à bord.

— Yès, môa; *because*, jé vôlé voar!

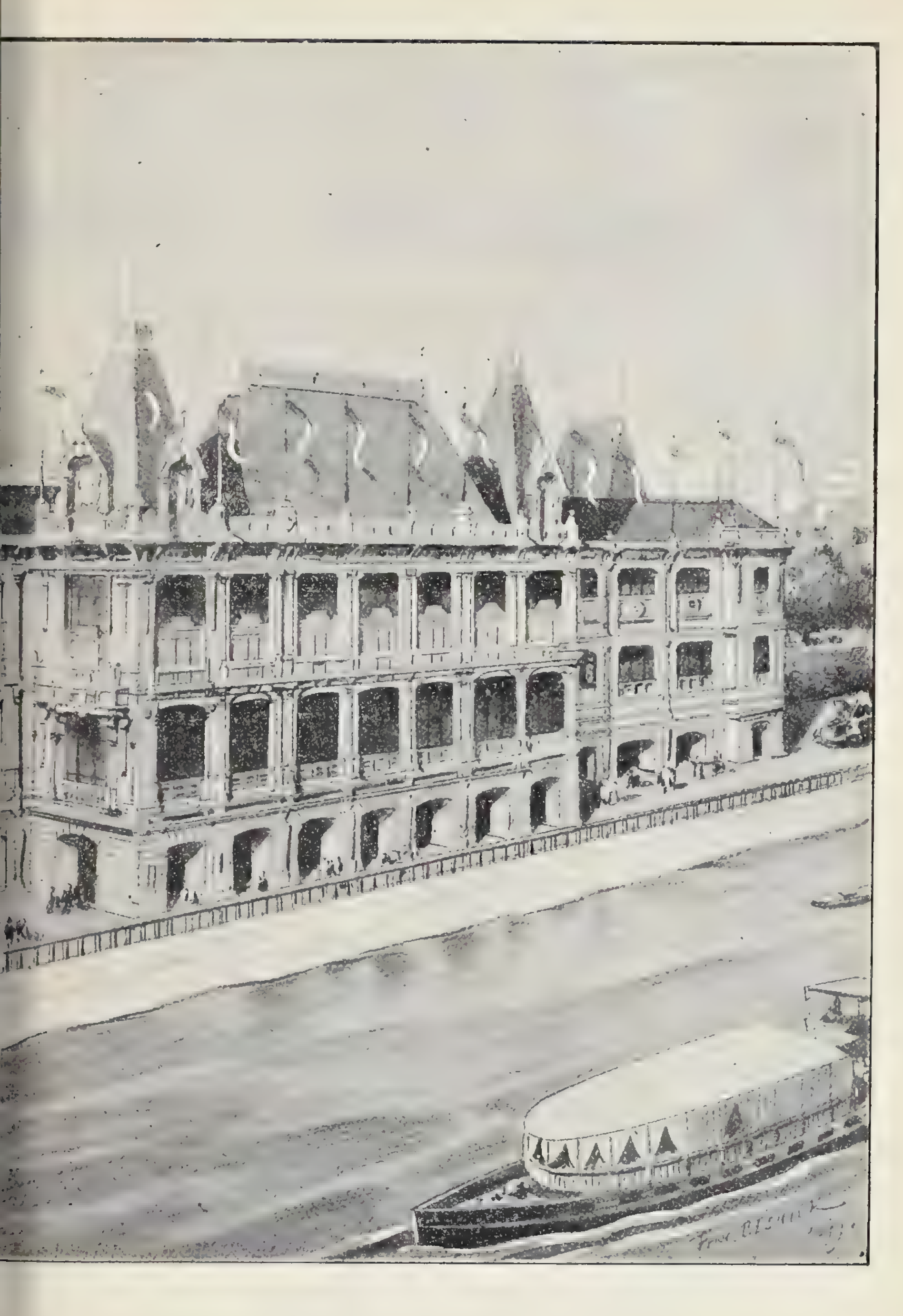
— Et « môa, jé vôlé pas! » Vous allez donc me faire le plaisir de laisser passer mes passagers.

— No! Le Angleterre il était le maître de toutes les eaux du globe!

— Vous permettrez pourtant à la Seine de rester eaux exclusivement françaises! Holà, camarades!



LE PAVILLON



LA VILLE DE PARIS

A l'appel du marinier, le chef de détachement et un soldat du guet saisissent Puzzling par les jambes.

— Aôh ! proteste celui-ci. Jé faisé le plainte à le govern-ment de môa !

— Eh ! plaignez-vous au diable, si vous voulez !

Saisi à la fois par trois hommes, force est au fils d'Albion de descendre du marchepied... Une fois en bas, il montre son poing au marinier :

— Well ! vô été impudent *fellow*. Jé serai là-bas avant vô !

Et il s'élance à grandes enjambées vers le quai, mais non sans avoir fait un signe à Mme Flore, qui y répond d'un rapide mouvement de tête.

— Pas bien sûr, cela ! lui crie le gondolier goguenard, en invitant du geste Bertrande et Verduret à embarquer.

Ceux-ci obéissent, aussitôt suivis de Mme Bèchard qui, par extraordinaire, descend l'échelle raide sans faire la moindre manière, puis du farinier qui se contente de maugréer à voix basse contre les dangers auxquels l'exposent, suivant lui, ce ridicule moyen de locomotion fluviale.

Le marinier les fait asseoir sous le rouf, vaste et coquette cabine de la grande gondole. Puis, en un tour de main, il rentre à bord la légère passerelle d'embarquement, largue les amarres, saute à l'arrière, saisit sa frêle godille et s'escrime avec plus d'énergie que d'effet. Le plus clair résultat de son acharné vrillage de l'eau est tout juste de faire « étaler le courant » — comme disent les marins — à la grande embarcation, c'est-à-dire d'avancer sur le fil de l'eau, mais sans progresser sensiblement par rapport aux rives.

— Hum ! grommèle Bèchard, à ce train-là, nous avons chance d'arriver demain matin au Pont Alexandre !

— Le fait est que si cette gondole est aussi jolie que vaste et confortable, elle manque singulièrement de marche, approuve Verduret.

Et il ajoute, s'adressant au marinier :

— Dites donc, mon ami, est-ce que votre bateau doit prendre part aux concours nautiques ?

— Oh ! non, monsieur.

— Je crois que ce sera prudent, car il me semble qu'il aurait quelque peine à être vainqueur aux régates.

— Ah! ah ! ricane l'époux de dame Flore, l'Anglais doit bien se moquer de nous, en ce moment!

— Au diable! s'écrie le gondolier en abandonnant brusquement son léger aviron. Si vous me « chinez » tous, je ne m'en mêle plus : débrouillez-vous !

Bêchard se lève, à la fois colère et inquiet.

§ III

EN DÉTRESSE !

— Est-ce que nous savons manœuvrer un bateau, nous autres? s'écrie le farinier. Vous nous avez fait embarquer, vous devez nous conduire jusqu'au bout!... Bon, voilà que nous redescendons avec le courant, maintenant!... Au milieu de tous ces vapeurs, il va nous arriver un accident!

— Je m'en lave les mains.

— C'est une trahison ! proteste Mme Flore.

— C'est une indignité ! surenchérit son époux.

— Moi, déclare Bertrande souriante, en s'arrangeant douillettement sur la banquette de velours de la cabine aux rideaux flottants, je trouve que l'on est très bien ici et que rien n'est agréable comme de glisser ainsi au fil de l'eau.

— Vous trouverez cela moins charmant, riposte Bêchard, tout blême, quand nous serons au fond... ce qui ne peut tarder... Et, tenez, voici un « bateau parisien » qui vient droit sur nous !... Marinier, vite à votre rame !

— Eh parbleu ! que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne suis pas plus marinier que vous : je suis artiste !

— Un artiste !... s'exclame Bêchard avec désespoir. Voilà ceux à qui, avec une légèreté coupable, l'administration de l'Exposition confie l'existence de malheureux visiteurs !

Verduret — qui, depuis un moment observe le gondolier, tout en cherchant en vain où il a déjà vu ce visage — sursaute à ce mot d'artiste.

— J'y suis! dit-il tout à coup. C'était vous, n'est-ce pas, qui, hier matin, étiez avec ce charmant garçon de Bouscastrol lorsque je l'ai abordé.

— Précisément, bourgeois. Bohèmes de l'Art, pour le moment en disponibilité, nous gagnons notre croûte comme nous pouvons : Bouscastrol s'est fait cicerone ; moi, je me suis engagé gondolier...

— Pour faire noyer les honnêtes gens ! gémit lamentablement le farinier.

Puis, au comble de l'épouvante, il s'écrie, à mots entrecoupés :

— Entendez-vous ?... La cloche ?... Ils sont deux « bateaux parisiens » qui nous clochent !... L'un devant, l'autre derrière !... C'est fini !... Nous allons être abordés... culbutés... noyés !... Dans mes bras, bichette !... Ronde comme tu l'es, tu surnageras... Et je m'accrocherai après toi !

Verduret et Bertrande se sont levés brusquement, saisis à leur tour d'une mortelle inquiétude.

D'un coup d'œil ils ont compris combien la frayeur du couple Béchard est légitime. Le danger est imminent. La gondole, abandonnée à elle-même est venue par le travers. A moins de trente mètres, les étraves tranchantes de deux rapides vapeurs bondés de voyageurs la menacent de chaque bord.

Instinctivement, la jeune fille se jette dans les bras de son oncle, qui se met à crier de toutes ses forces :

— Arrêtez !... Stoppez !. . Nous sommes en détresse !

Mais les deux bateaux à voyageurs ont beau faire machine en arrière, leur lancée est trop forte : ils approchent toujours... droit sur la malheureuse gondole.

Ils n'en sont plus qu'à quelques mètres !... Et le faux gondolier, immobilisé par l'épouvante, sans doute, reste immobile, affalé sur l'étroit gaillard d'arrière de l'embarcation.

Verduret, suffoqué d'angoisse, étreint Bertrande haletante... Tout est fini !... Les deux grands bateaux sont presque sur la gondole !

Mais voici que, tout à coup, celle-ci éprouve comme un frémissement suprême et, rapide comme l'éclair, glisse devant une des étraves menaçantes et se met à fuir devant l'autre avec une vertigineuse vitesse.

En quelques secondes, le péril est conjuré et les voyageurs emportés à une endiablée allure dans la direction du pont, but de leur excursion fluviale.

Les quatre passagers, soulagés et stupéfaits, regardent leur gondolier... dont le visage exprime une surprise égale à la leur.

— Que signifie ? parvient à articuler Verduret.



Motif de décoration couronnant la façade du monument.

— Sais pas!... Comprends pas!... répond le pseudo-gondolier.

— Mais... notre bateau marche tout seul!

— Je le vois bien... m'explique pas comment!

— Alors, c'est de la sorcellerie? fait Bêchard.

— Cette gondole est enchantée? appuie Mme Flore en ouvrant des grands yeux.

— Faut croire! riposte l'homme.

Verduret et Bêchard se regardent.

— Il y a vraiment des choses bien extraordinaires dans cette Exposition! dit Verduret.

— En attendant, gémit Bêchard, nous voilà emportés au gré du caprice d'une machine infernale, qui va peut-être nous briser sur une pile du prochain pont.

— Quant à cela, rassurez-vous, déclare l'inexpert marinier. Avec la godille, je pourrai toujours maintenir l'embarcation en bonne route.

— Jusqu'où?... Jusqu'à Rouen?... jusqu'au Havre?... ou jusqu'en Amérique?...

Le rapin-gondolier répond par un relèvement évasif des sourcils que le farinier, traduit aussitôt :

— Je vous en demande trop long, n'est-ce pas?... Vous n'en savez, là-dessus, pas plus que moi!... Nous voilà dans de beaux draps, et elle est jolie, la perspective!

— Oh! mon Dieu, voici un pont devant nous!

— C'est le pont de l'Alma, annonce le gondolier qui, d'un air fort peu rassuré, saute à la godille.

Mais, avant qu'il ait pu s'en emparer, l'embarcation, comme si elle était guidée par le plus adroit des pilotes, embouque le beau milieu d'une arche.

— Le danger est paré, dit l'homme, c'est merveilleux. Je ne croyais pas dire si vrai, tout à l'heure, en disant à l'Anglais que nous serions arrivés avant lui : voici que nous marchons comme le vent vers le pont des Invalides.

— Sous lequel nous passerons comme une flèche pour nous arrêter Dieu sait quand et Dieu sait où!

Et Bêchard, de répéter sur tous les tons de la gamme du désespoir, en levant vers les nues des mains tremblantes :

— Où allons-nous?... Où allons-nous?

Comme pour répondre enfin à la litanie de lamentations du farinier, voilà que la gracieuse embarcation, obliquant soudain à gauche, s'élance le cap vers la rive au-dessus de laquelle s'élève le Pavillon de la Ville de Paris, c'est-à-dire juste en aval du pont des Invalides.

— Miséricorde! s'écrie Bèchard, est-ce que nous allons maintenant courir nous broyer contre la berge?

— Eh! mon cher, vous n'êtes jamais content. Vous vous plaigniez de ne pas savoir si nous atterririons jamais : nous nous dirigeons vers un but qui paraît devoir mettre fin à notre étonnante navigation, et vous réclamez encore!

— J'admire votre sang-froid quand, dans deux minutes peut-être, nous ne serons plus que quatre cadavres meurtris, roulés sur le lit du fleuve!

— C'est que je suis convaincu que cette cruelle extrémité ne nous est pas réservée, dit le Malesherbois en clignant de l'œil dans la direction du gondolier.

— Vous ne le voudriez pas, voyons, monsieur Bèchard! appuie Bertrande en souriant.

L'assurance de Verduret et de sa nièce impressionne malgré lui le farinier dont l'épouvante perd de sa violence.

— Et, demande-t-il d'une voix moins affolée, d'où vous vient à tous deux cette superbe confiance?

— De ce que je crois aux Méridionaux un penchant immodéré à s'amuser du prochain.

Ce disant, il louche du côté de l'ami de Bouscastrol... qui semble hypnotisé par la contemplation du quai grandissant de seconde en seconde.

— Et moi, déclare Bertrande, je ne crois pas aux Toulousains, comme mon oncle, mais j'ai la foi aux bons génies...

— Peste des folies de petites filles!... Servir à un homme sérieux des contes de fée, dans la situation où nous sommes!

— Où donc un conte de fée serait-il mieux à sa place qu'en cette Exposition qui est, elle-même, un rêve des *Mille et une nuits?*... D'ailleurs, monsieur Bèchard, constatez comme mon oncle et moi avions raison de ne rien appréhender : voyez comme cette gondole enchantée modère son allure pour venir se ranger bien gentiment au long du quai.

Et le timoré farinier est bien obligé de le constater, en effet, car voilà que la grande embarcation, décrivant une courbe élégante, vient doucement stopper à moins d'un mètre d'un des escaliers du quai.

§ IV

DE PLUS FORT EN PLUS FORT !

— Mais... fait Verduret, je croyais que nous allions au Pont Alexandre III ?

— Parbleu, dit le gondolier, je ne m'attendais pas plus que vous à venir atterrir devant le Pavillon-Palais de la Ville de Paris ! C'est ce bateau invraisemblable qui n'en fait qu'à sa guise... Tenez-vous tranquilles : je vais tâcher de le remettre dans sa route.

— N'en faites rien ! s'écrie violemment Bêchard. Si seulement nous étions un peu plus près, je sauterais sur le quai... et vous vous débarbouilleriez après comme il vous plairait.

— Egoïste !... Et moi ?... clama indignée Mme Flore.

— Oh ! les femmes !... Tiens, nous allons vite jeter entre le bateau et la rive la petite passerelle et... tu passeras la première !... Dis encore que je ne suis pas un mari... dévoué !... Aidez-moi, batelier.

Ce dernier se dispose à obéir, sans grand enthousiasme. Mais, au moment où les deux hommes vont appuyer sur une marche de pierre l'extrémité du léger pont-volant, voilà que la gondole... fantaisiste se porte en avant, puis en arrière, puis encore en avant, rendant impossible la manœuvre, à l'absolue stupéfaction des passagers et tout autant de leur marinier.

Cependant, ces allées et venues ont pour effet de rapprocher peu à peu la gondole du quai, qu'elle finit par toucher, précisément en face de l'escalier.

Bêchard en profite pour bondir sur la terre ferme en faisant :

— Ouf !... Ah ! ben, si on m'y repince !

— Et moi?... Aristide!... Ne m'abandonne pas! clame désespérément sa moitié.

— Attendez, madame, dit le batelier.

Sautant à son tour à terre, l'homme saisit à deux mains le bordage de l'embarcation.

— Débarquez vite, maintenant : je tiens bon.

Mme Flore, s'appuyant sur le bras de Verduret et sur la main que songe enfin à lui tendre son mari, débarque à son tour. Verduret fait passer Bertrande sur le quai et l'y accompagne sans hâte, mais cependant sans... perdre de temps.

Nos passagers en rupture de navigation ne sont pas encore au haut de l'escalier qu'un cri retentit derrière eux. Ils se retournent et voient leur batelier, accroupi sur la première marche au ras de l'eau, faisant des efforts fous pour retenir sa grande et belle embarcation qui, finalement, échappe à son étreinte.

Alors, il se passe ce fait inouï : la gondole sans pilote vire coquettement de bord, gagne le large, décrit un cercle comme font, après le lâcher, les pigeons voyageurs pour s'orienter, puis, à toute vitesse, pique droit à la remontée du fleuve et disparaît sous une des arches du pont des Invalides.

Ce spectacle, qui achève de stupéfier les Bèchard, fait sourire Verduret.

— Bon! pense-t-il. Maintenant, si évidemment je ne m'explique pas, du moins je comprends.

Et il interpelle le gondolier, demeuré ahuri sur sa marche d'escalier :

— Eh bien, monsieur l'ami de Bouscastrol?

— Eh bien, répond celui-ci d'un air déconfit, je crois que cet infernal bateau vient de me brûler la politesse!

Puis, brusquement :

— Au fait, qu'il aille au diable, d'où il vient! Quand on donne à conduire à un homme un bateau sorcier, on lui apprend au moins le mot magique qui lui permettra d'en rester le maître! Et, d'un pas délibéré, monte à son tour sur le bas port.

Verduret, Bertrande au bras, l'y attend, et, gaiement ironique :

— Comment, capitaine, vous abandonnez votre navire?

— Tiens, c'est lui qui me lâche !

Verduret sourit et cligne de l'œil :

— C'est juste. Mais j'ai comme une idée que... vous le retrouverez.

— Moi aussi, répond le gondolier en souriant à son tour. Et, ajoute-t-il, quand je l'aurai retrouvé, je lui demanderai de revenir vous reprendre ici pour vous conduire au pont.

— Inutile : c'est si près. D'ailleurs, je trouve votre embarcation d'humeur un peu trop folle pour un homme de mon âge et surtout pour la tranquillité de nos amis Bèchard.

— Je ne vous en attendrai pas moins au pied de cet escalier, ayant l'ordre de tenir la gondole à votre disposition.

— De qui, cet ordre?

— De Mlle Guillemette.

— Elle est charmante... Mais c'était, cette fois, pousser un peu loin peut-être l'espièglerie... Allons, conduisez-nous à notre guide, et puisse-t-il avoir l'éloquence de notre ami Bouscastrol.

— Ça, je ne vous en réponds pas, réplique en riant le gondolier. Le pauvre diable n'est rien moins que lettré ; mais, comme il était déjà aux pavillons de la Ville en 1889, je pense qu'il pourra vous être utile. Justement, je l'aperçois... Veuillez m'attendre ici deux minutes.





CHAPITRE II

LES PETITS DESSOUS DE LA GRAND' VILLE

§ Ier

OPINIONS DE GARDIEN

Le Pavillon de la Ville étant, comme tous les palais des berges de la Seine, construit moitié sur le quai et moitié sur une sorte d'estacade appuyée sur le bas port et dont les poutres de soutènement sont revêtues de matériaux simulant les assises de pierre, laisse voir une voie voûtée libre au-dessous de sa partie la plus riveraine.

C'est dans ce boulevard inférieur que s'élance le gondolier pour disparaître par une entrée de service connue de lui.

Le délai qu'il a annoncé expire à peine qu'il revient suivi d'un homme de trente-cinq ans environ, à la ronde figure réjouie et portant la livrée connue des garçons de bureau de l'Hôtel de Ville.

— Mesdames, messieurs, dit le rapin-marinier en présentant son compagnon, voici M. Baptiste, un gaillard qui fera de son mieux pour vous piloter de façon intéressante dans l'Exposition de son administration.

— Pour ce qui dépendra de moi, je puis assurer à monsieur le b...

— C'est bien! interrompt vivement le gondolier en lançant un coup d'œil impératif vers le garçon de bureau.

Puis il salue le groupe et s'éloigne en disant :

— Moi, je vais à la recherche de mon petit navire.

— Appelez-le ! lui crie en riant Verduret au moment où il s'éclipse derrière un des piliers du soubassement.

— Appeler un bateau !... Comme un chien, alors ? fait Béchard en haussant les épaules.

Et, s'adressant au garçon de bureau :

— Veuillez nous conduire, monsieur.

Sur les pas de ce nouveau guide, le petit groupe gagne l'entrée principale de l'éphémère palais. Chemin faisant, l'employé explique :

— Il n'y a pas à dire : cette fois, la Ville, au moins, a proprement fait les choses. Ça, c'est mon opinion.

— Ah ! ah ! vous êtes content d'elle ?

— Ma foi, vous savez, une administration dont on fait partie, c'est comme qui dirait le régiment à l'effectif dont auquel on compte : il y a l'esprit de corps. Eh bien, en 1889, quoique n'étant enrôlé que comme « extra » pour la durée de l'Exposition, vrai, je n'étais pas fier. Ces deux baraquements recouverts d'un treillage vert, de chaque côté du superbe Dôme central de M. Bouvard, il n'y a pas à dire, ça manquait de galbe. Et puis, on était allé pingrement à l'économie, en se servant des fermes du Cinquantenaire des Chemins de fer. Bref, une misère, quoi ! voilà mon opinion.

— Tandis que cette fois-ci ?

— Ah ! parlez-moi de ça ! Ce n'est pas qu'on occupe beaucoup plus de terrain. Les baraquements d'il y a onze ans avaient 100 mètres de long sur 20 mètres de large ; le pavillon actuel a 100 mètres sur 28 mètres : c'est tout comme. Mais, tandis qu'autrefois on avait lésiné en votant un maigre budget de 700,000 francs, on en a mis le double en 1900 : 600,000 francs pour la construction, 545,000 francs pour la préparation du concours des différents services, 180,000 fr. pour les installations et frais généraux, et 75,000 francs pour les imprévus... Sans compter 600,000 francs pour frais de réception des souverains à l'Hôtel de Ville et une subvention de 1 million pour les fêtes données dans l'Exposition, ce qui porte le total à 3 millions tout ronds. Au moins, ça, à la bonne heure !... Ce n'est pas qu'il n'y ait rien à

dire de la Ville : elle paie trop chichement ses petits employés, d'abord. Mais, pour ce qui est de l'Exposition, faut avouer qu'elle a bien fait les choses.

— Dites donc, Verduret, observe tout bas Bèchard, voilà un guide qui dame le pion à votre centenaire et à votre Bouscastrol. On n'a pas besoin de lui arracher les chiffres comme de mauvaises dents, à celui-là !



M. GRAVIGNY.

— Hum !... Un peu faible au point de vue de l'éloquence !

— Il a la plus claire de toutes : celle des nombres !

Et Bèchard, s'adressant au garçon de bureau :

— Vous parlez comme un livre... mon ami ! Savez-vous que 3 millons, c'est une somme !

— Peuh !... un fétu, en comparaison des 20 millions de contribution de la Ville au budget général des frais de l'Exposition. Mais, ça ne fait rien, elle fait encore une bonne affaire. D'abord, après l'Exposition, le Petit Palais devient sa propriété; ci, une dizaine de millions.

— On nous a dit qu'il n'en avait coûté que cinq.

— A construire, peut-être ; et encore vous savez que les budgets et devis ne sont établis que pour être dépassés. Mais comme valeur, y compris le terrain, etc... Et puis, il y a les nouveaux ports droits de la Seine, entre le pont Alexandre et le pont d'Iéna. C'est un travail dans lequel, en temps ordinaire, elle aurait été de moitié avec l'Etat, et où elle n'entre, en la circonstance, que pour un tiers ; ci, plus d'un million. Et la plus-value de l'octroi, par le fait d'un million de visiteurs, au bas mot ? En supposant que chaque provincial ou étranger ne dépense à Paris, en moyenne, que 200 francs, ça fait 200,000 francs ; et les 10 % que grattent les gabelous sur cette dépense rem-

boursent déjà la Ville des 20 millions de sa contribution au budget général.

— Reste 7 millions de bénéfice, calcule le farinier, enchanté.

— Et l'avantage de la perspective et de la construction du Pont Alexandre et du Grand Palais qui augmentent l'attrait de Paris et, par suite, le nombre des étrangers de passage ? Ça compte pour quelque chose aussi. Je vous affirme que la Ville fait là une rude affaire qui devrait bien l'engager à arrondir un peu nos appointements !

— Ce serait trop juste, opine Bèchard.

— Mais, reprend M. Baptiste, je ne suis pas ici pour vous causer de mes petites affaires. Nous voici à l'entrée du Pavillon ; disons-en un mot avant d'y pénétrer.

— *Je* vous écoute, déclare Bèchard, comme s'il voulait indiquer qu'enfin ce cicerone d'ordre inférieur est tout à fait *sien*.

— Voilà, commence avec importance le gardien de bureau. Faut vous dire, d'abord, que le bâtiment est l'œuvre de M. Gravigny, présentée par M. Bouvard, qui, comme chef du service d'architecture de l'Exposition en même temps que de la Ville, s'est trouvé accepter officiellement un projet qu'il avait lui-même proposé. Je me suis laissé dire, en 1889, que la précédente Exposition de la Ville, c'est-à-dire celle de 1878, était l'œuvre du même M. Gravigny, appuyée du même M. Bouvard, et qu'elle avait fait époque dans l'histoire du Bâtiment.

— Pourquoi ? demanda curieusement Verduret.

— Je ne suis pas bien ferré sur l'architecture, attendu que je suis au bureau de l'Assistance publique. Pourtant, je puis vous répéter ce que j'ai entendu dire autour de moi, à savoir que le Pavillon de 1878 était une des premières applications, à un édifice, de la construction *rationnelle,* c'est-à-dire où la disposition des matériaux (fer, pierre, brique, faïences polychromes) constituant les murs forme à elle seule l'ornementation, comme on a fait, depuis, pour la caserne Lobau et tant d'écoles, de dispensaires, d'hôpitaux, de magasins, etc., tant à Paris qu'en province.

« Pour en revenir au Pavillon actuel — qui occupe, ainsi que je vous l'ai dit, un emplacement rectangulaire de

100 mètres sur 28, avec, sur le milieu de la façade, un avant-corps de 8 mètres de profondeur sur 53 mètres de long — vous voyez que son style extérieur rappelle assez l'Hôtel de Ville, avec sa toiture à pignons-élancés. Quant à l'ornementation, elle est simple, sérieuse et bien de circonstance ; elle consiste : 1° à la hauteur des fenêtres du premier étage, en une série de cartouches montrant les armes de Paris, aux différentes époques, depuis l'an 1200 jusqu'à nos jours ; 2° en haut, sous le chéneau, la longue frise que vous voyez courir, et sur laquelle on a mis des attributs rappelant les Corporations et Métiers parisiens dont l'écu portait le vaisseau de la Ville. Ces corporations étaient au nombre de douze. J'en ai trouvé la liste si drôle que je l'ai apprise par cœur. »

— Voyons cela ?

— Ecoutez-moi ça : 1° *les officiers jurés chargeurs de bois ;* 2° *les officiers porteurs de charbon*... Je crois que si on disait aux « fouchtras » d'aujourd'hui que leurs ancêtres parisiens étaient qualifiés d'officiers et que leurs armes trônent à l'Exposition, ils seraient capables d'en danser une bourrée à faire voler leur poussier noir jusqu'à la face de la lune !...

— Ce garçon est plein d'esprit, constate gravement Bèchard à l'oreille de Verduret.

— Hum ! pense celui-ci, il paraît que c'est la qualité qui convient à la meunerie.

Le gardien de bureau spirituel — étiage Bèchard — poursuit sa nomenclature :

— 3° *Les bonnetiers ;* 4° *la juridiction royale et consulaire de Paris,* autrement dit le Tribunal de Commerce ; 5° *les consuls ;* 6° *les drapiers ;* 7° *les épiciers apothicaires ;* 8° *les huissiers et commissaires de la Ville de Paris* — ceux-ci ont un bateau dans leurs armes, sans doute parce qu'ils sont chargés de jeter les pauvres diables à la mer ; — 9° *les joailliers ;* 10° *les merciers ;* 11° *les vendeurs de poissons de mer,* pour qui le navire est un emblème professionnel, et 12° *les marchands de vin,* sur l'écusson desquels le symbole aquatique a dû être mis par la vengeance de leurs clients... Maintenant, fermez les yeux, voici une surprise.

§ II

LA SURPRISE

— Quelle surprise? demande-t-on en chœur.

— La belle malice! Si je vous le dis, ce ne sera plus une surprise.

— Evidemment, c'est très logique, approuve Bèchard.

— Allons, voyons, fermez les yeux et laissez-vous conduire l'espace de quelques pas!... Là... Ouvrez les yeux maintenant que nous sommes à l'intérieur du Pavillon!

— Tiens, s'écrie Mme Flore, un jardin!

— La voilà, la surprise, proclame l'employé triomphant. Vous ne vous attendiez pas à celle-là, hein? On entre dans un palais à deux hauts étages d'énormes fenêtres, dont un avec balcons; on croit trouver à l'intérieur de riches salons comme à l'Hôtel de Ville, et, pas du tout, on entre comme qui dirait dans un petit jardin de Versailles, orné des statues achetées depuis onze ans par la Municipalité, et ayant au centre une fontaine monumentale réunissant, avec réservoirs apparents et déversoirs distincts, les quatre eaux servant à l'alimentation ou au service de Paris : Seine, Ourcq, Vanne et Avre. C'est une fière idée, cela... et, de plus, une idée neuve, bien faite pour rendre attrayant le séjour dans une exposition dont le ton général est un peu sérieux. Cette idée-là, je la trouve étonnante. Tant pis pour ceux qui ne seront pas de mon avis; mais, moi, c'est...

— Votre opinion, achève en souriant Verduret.

— Monsieur se moque de moi?... Ça m'est égal : j'en raffolle de ce jardin...

— Aôh!... il avé pas un biau dessinement!

— Dessiné à la française! s'écrie en se redressant le patriote serviteur de messieurs les « ronds de cuir ». Jardin bien parisien : plantes et fleurs fournies par les serres municipales du Parc des Princes; bancs, kiosques, etc., en usage dans nos promenades et squares, du service desquels il est

l'exposition, ainsi que celle du service météorologique, Observatoire de Montsouris, dont vous allez voir, sur une pelouse, la curieuse collection des appareils enregistreurs. Tenez, voulez-vous venir vous y asseoir sur un banc, vis-à-vis des grands escaliers placés de façon si décorative? Vous verrez comme on est bien, dans ce parc en miniature de sept cent cinquante mètres carrés — dont le niveau est abaissé de quatre-vingts centimètres au milieu de l'immense hall que forme intérieurement le Pavillon, pour obtenir le plus heureux effet d'optique — comme on y est bien, dis-je, pour s'y reposer et attendre les personnes à qui on y aurait donné rendez-vous.



Cette dernière réflexion du guide rend Verduret pensif.

Ayant aligné ses auditeurs sur un banc, le garçon de bureau se place à quelques pas en face d'eux, comme le caporal devant son escouade, et d'un ton important :

— Tout ce superbe et vaste Pavillon est construit en bois, rien qu'en bois.

— Allons donc, fait Bêchard incrédule, et les murs de pierre?

— Sont en bois comme les fermes, les balcons, les piliers. Ce qui vous semble de la pierre, c'est du *toc*.

— Hein?

— Je veux dire : un revêtement en staf qui simule la pierre. Il en est de même pour toutes les constructions éphémères des bords de la Seine et nombre d'autres. Comme l'endroit où les charpentes montrent le plus leur trop

voyante épaisseur c'est le toit, on a tendu, comme vous le voyez, cet immense velum multicolore au-dessus du hall afin de masquer leur massivité, et le jour, ainsi tamisé, répand partout une lumière douce dont MM. les sculpteurs, en particulier, sont enchantés : chaque fois qu'il en vient, ils ne cessent de le répéter, et, d'ailleurs, c'est aussi mon...

— Opinion, achève encore une fois ironiquement Verduret.

— Parfaitement, monsieur. On a beau n'être qu'un simple gardien de bureau, cela n'empêche pas de juger des choses!... L'intérieur du Pavillon de la Ville est presque entièrement occupé par le hall, si bien que le premier étage se réduit à un balcon intérieur de six mètres de large donnant sur la nef. Les escaliers qui y conduisent sont centraux, c'est-à-dire construits au milieu du jardin et constitués par deux couples placés vis-à-vis et se faisant pendant. M. Gravigny, un malin, les a réunis par des bois travaillés de façon à former portique, afin de couper cette énorme salle de cent mètres.

« Après le contenant, passons au contenu »

— Mon ami, interrompt Bèchard d'un ton plein de dignité, permettez-moi de vous féliciter. Voyons donc le contenu.

§ III

CE QU'EXPOSE LA VILLE

— Les galeries qui entourent ces jardins, annonce le gardien avec un geste solennel, contiennent les exhibitions de la Direction de la voie publique, de l'éclairage, des eaux et des égouts ; puis tout ce qui relatif aux carrières et au Métropolitain ; plus loin, c'est la Direction des affaires municipales : établissements de travail, Assistance publique et autres œuvres philanthropiques placées sous le contrôle de la Ville... A ce sujet, ne pas oublier de voir le cinématographe montrant en action les différents services. Ensuite, viennent la Direction des affaires départementales et la Préfecture de

police, cette dernière avec toute son histoire depuis ses plus lointaines origines et ses différents services techniques et administratifs, dont le plus... comment dirai-je?... le plus pittoresque est, à coup sûr, celui de l'anthropométrie de M. Bertillon.

« Si nous montons au premier étage, nous trouvons, dans la partie avancée du Pavillon du côté de la Seine, c'est-à-dire au-dessus du péristyle, une seconde édition du Musée Carnavalet, composée, à l'aide de prêts faits par les particuliers, de documents et d'objets concernant l'histoire de Paris. Une grande partie de la galerie intérieure est affectée à l'exposition des Beaux Arts, c'est-à-dire des tableaux achetés par la Ville depuis la dernière Exposition universelle. Viennent ensuite les superbes galeries réservées à l'enseignement primaire. Enfin, au bout, nous trouvons l'exposition architecturale des plus récents édifices de la Ville : Ecole de médecine, Ecole de droit, Sorbonne, etc., et, pour terminer, ce qui concerne les bibliothèques municipales et les travaux historiques.

« Sur ce, messieurs et dames, je n'ai plus qu'à vous engager à visiter en détail cette splendide exposition, en vous priant de m'excuser de ne pas vous y accompagner, obligé que je suis, par mon service, de demeurer au point dont j'ai la surveillance et qu'il va me falloir rejoindre sans retard. J'ose espérer, messieurs et dames, que vous êtes satisfaits de mes humbles services. »

Bèchard se lève, avec la solennité d'un président de distribution de prix et, mettant un écu de cinq livres dans la main du cicerone, lui dit :

— Absolument satisfaits. Ce que vous venez de nous détailler est si simple, si net, si complet, que je n'éprouve même plus le désir de visiter le Pavillon : vous nous l'avez fait voir en quelques paroles : merci !

Pendant que le gardien s'éloigne, doublement satisfait, de soi-même d'abord, et de la récompense octroyée, Verduret, qui rit dans sa barbe... absente, demande à son ami :

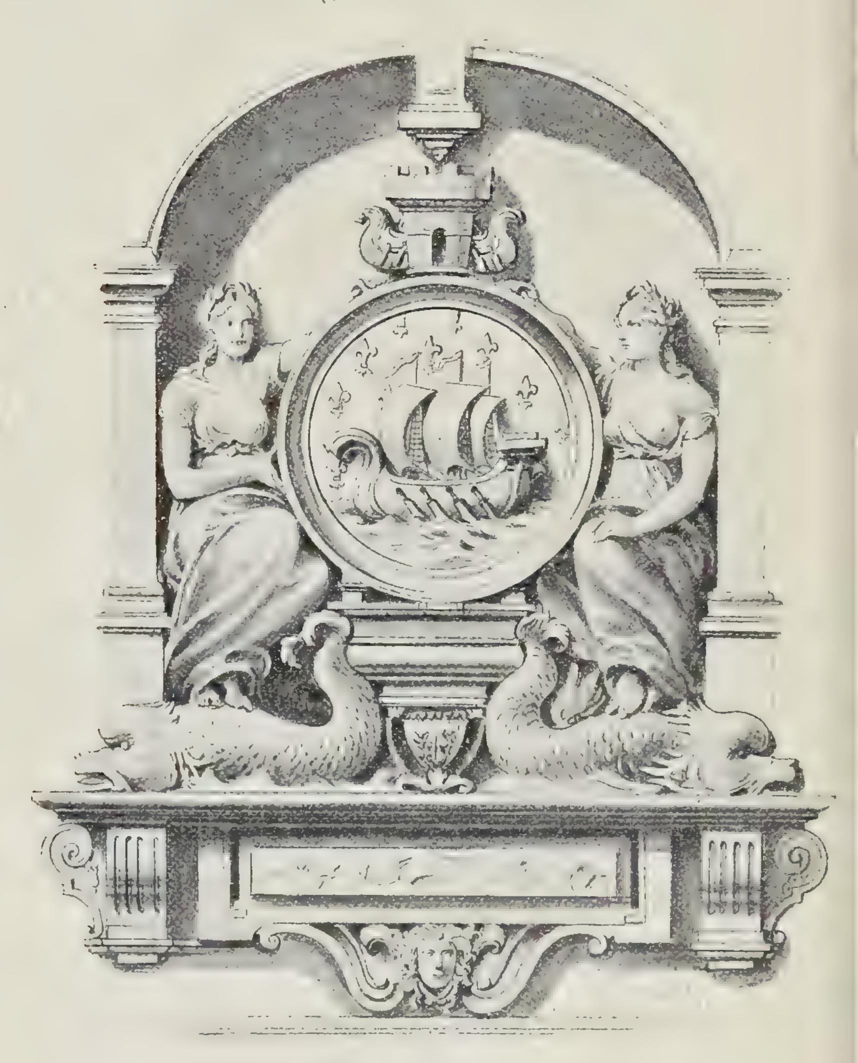
— Alors, vous êtes content?

— Parbleu !

— Eh bien, vous n'êtes pas difficile.

— Comment?

— Ne vous êtes-vous donc pas aperçu que tout ce que vous a dit ce brave garçon de bureau, vous n'auriez eu qu'à le lire dans le catalogue?



Motif décoratif (façade d'entrée).

— Vous croyez, Verduret? Et moi qui lui ai donné cent sous pour ça!

— Ne le regrettez pas, puisque, de cette erreur, nous pouvons tirer une bonne leçon.

— Laquelle ?

— Une juste appréciation comparative de la valeur des renseignements qui nous ont été fournis et de la vraie méthode de documentation.

— C'est pour moi que vous dites cela ?

— Ne le prenez pas en mauvaise part, cher ami, et réfléchissez un peu avec moi. Voyez comme la documentation « genre catalogue », que nous venons de subir, est nulle, en tant qu'enseignement... Ce que j'aurais voulu qu'on nous montrât dans ce Pavillon de la Ville de Paris, ce sont les coulisses, les dessous et les acteurs sous leur vrai jour. A nous entendre indiquer, non pas tant la matérialité des divers services que les *Idées* philosophiques, humanitaires ou sociales, qui ont présidé à leur organisation et en dirigent, en les modifiant sans cesse, les efforts et les travaux, nous aurions vu se lever pour nous, dans le milieu le plus fécond, un peu du voile qui cache au commum des mortels les secrets de la marche du progrès et des besoins, ainsi que des moyens et des résultats de la civilisation en action. Voilà sur quoi aurait insisté un homme érudit comme le centenaire de la Tour, un émule de l'artiste à l'intelligence si joyeusement ouverte qui, mieux qu'il ne nous a fait *voir*, nous a fait *comprendre* les palais des Champs-Elysées... Et voilà ce qu'était incapable de nous dire un cicerone d'ordre inférieur et vulgaire comme ce pauvre diable de garçon de bureau !

— Vous pourriez, peut-être, avoir tout de même raison, daigne accorder Bèchard.

— N'en doutez pas, cher ami. Si nous étions des techniciens, en fait d'organisation et d'administration urbaines, il nous suffirait, le catalogue en main, de peser les innombrables et étonnantes leçons de choses que contiennent ces vitrines, ces plans, ces instruments, ces chiffres de statistique, ces œuvres d'utilité pratique et ces œuvres d'art ; nous y lirions, avec son histoire, la vie même de la plus haute civilisation qui soit dans la plus merveilleuse des agglomérations humaines. Comme vous l'avez si bien dit vous-même tout à l'heure, mon cher Bèchard, après l'explication sommaire qui nous a été faite et que cette seule conclusion condamne : après dépeçage *trop simpliste* d'une

exposition dont l'intérêt ne peut qu'être *capital,* « nous n'éprouvons même plus le désir de la visiter en détail ». Donc, remettons, si vous m'en croyez, au jour de l'éventuelle rencontre d'un guide moins primitif, la visite *utile* de ce Pavillon ; contentons-nous d'avoir découvert ce jardin splendide et intime, lieu de repos paisible et de si commode rendez-vous, et allons voir si nous ne trouverons pas, du côté du Pont Alexandre III, dans le cicerone indiqué par Mlle Guillemette, un « montreur » plus intéressant et, surtout, plus expert !

Le puissant bon sens du bonhomme Verduret a produit sur son compagnon un effet absolu. Aussi Bèchard est-il le premier à se lever et à dire :

— Allons.

Le manufacturier retiré, reprenant sa place logique, par seul droit de supériorité mentale, à la tête du petit groupe de visiteurs, se dirige vers le seuil du Pavillon inexploré.

Arrivé là, il aperçoit l'étrange embarcation qui les a amenés du « Vieux Paris », non sans émotions, et dont le gondolier se met, à sa vue, à godiller pour approcher l'escalier du quai.

Verduret, saisissant son chapeau, fait un grand geste de refus, certain qu'il est que le couple Bèchard ne consentira jamais, si peu de temps après la terreur éprouvée, à remettre le pied sur la capricieuse gondole. Celle-ci, aussitôt, vire de bord et remonte à petite vitesse le courant, pour redisparaître sous l'arche voisine du pont des Invalides, en route pour le pont Alexandre.

Notre groupe, dès qu'il se retrouve sur le quai, se reforme en minuscule colonne, Verduret en tête avec Bertrande et, accrochée au bras de son mari, Mme Flore qui, perplexe, se dit :

— Avec cette interruption d'itinéraire, jamais milord ne nous retrouvera... Pour une fois, depuis mon mariage, que je trouve une « âme sœur » capable de deviner le foyer de sentiment qui s'étiole en mon cœur, vais-je la perdre dans la foule?... Quel guignon!...



CHAPITRE III

LE PONT DE L'ALLIANCE

§ Ier

PRINCE ET MINISTRE

Notre provincial quatuor a vite fait de franchir le court espace qui sépare le Pavillon de la Ville de Paris, mitoyen du pont des Invalides, du point du quai de la Conférence que crèvent les larges trouées, à gauche, de l'avenue Nicolas II et, à droite, du Pont nouveau placé sous l'égide du Grand Tzar pacifique Alexandre III.

Au milieu du vaste carrefour, il s'arrête indécis, à l'exemple de Verduret, qui murmure :

— Il s'agit, maintenant, de découvrir, parmi tout ce monde, l'individu que nous a signalé notre charmant petit guide du « Vieux Paris ». Il ne me paraît pas que la chose soit aisée !

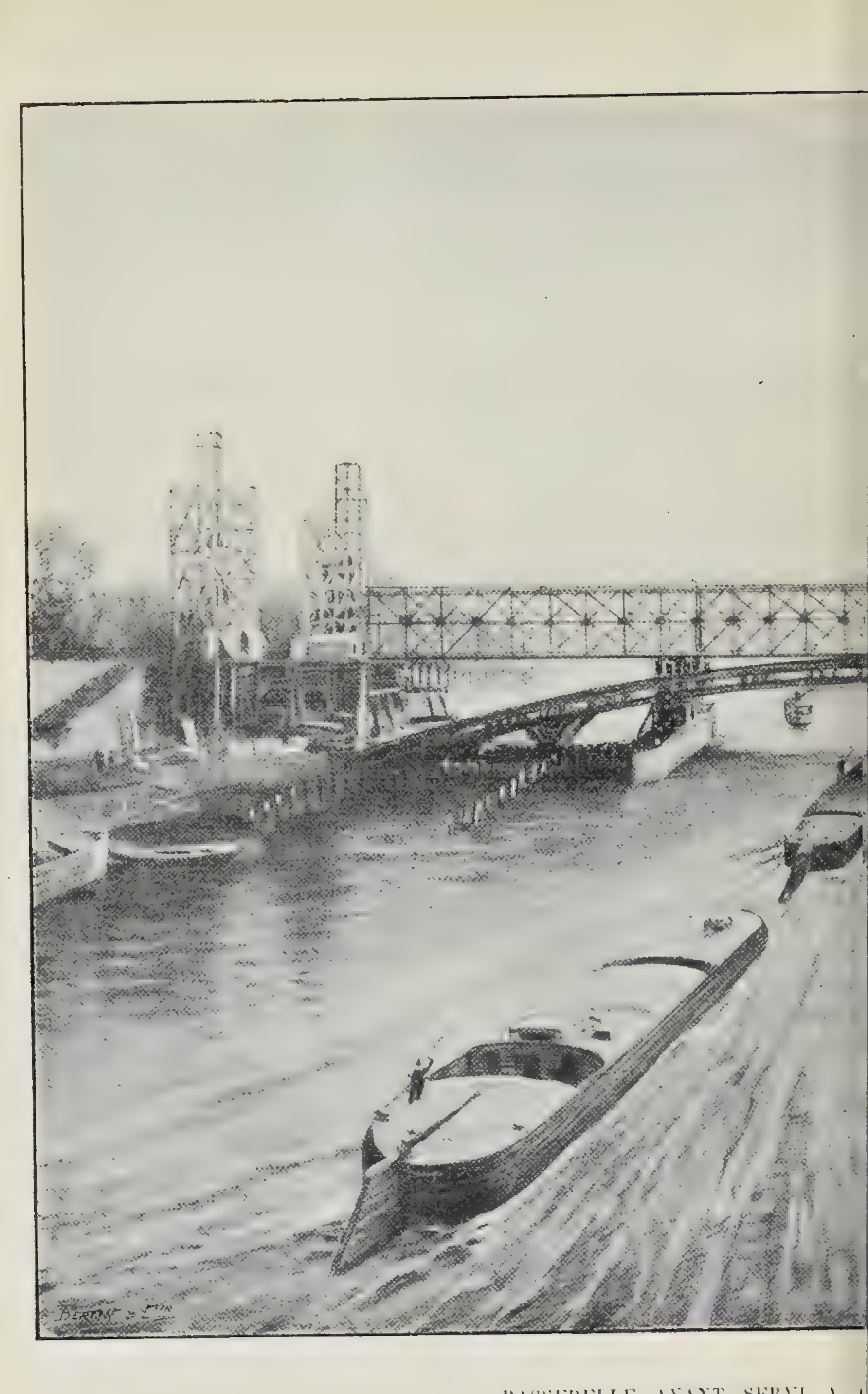
En effet, c'est en vain que nos « expositionnistes » promènent de tous côtés leurs regards. Ils ont beau chercher autour du pylône indiqué par dame Guillemette, il n'y a là que des visiteurs comme eux, et pas de trace de qui que ce soit répondant au signalement donné.

Soudain, Bertrande s'écrie :

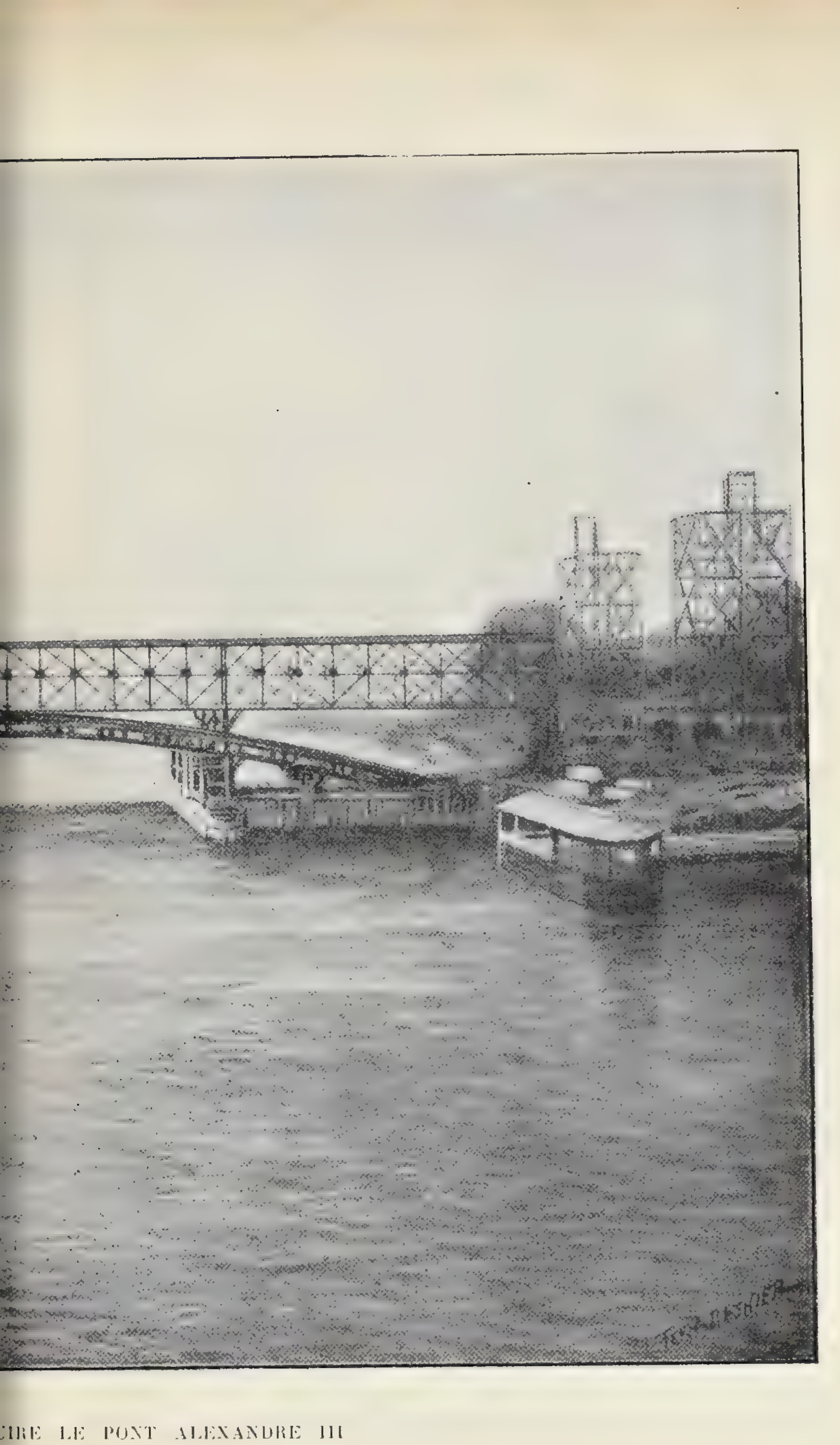
— Mon oncle, regardez donc là-bas !

— Où donc ?

— Là, au pied du socle sur lequel est un grand lion.



PASSERELLE AYANT SERVI A (



…IRE LE PONT ALEXANDRE III

— Ce tas par terre?... Au fait, tu as peut-être raison : cela ressemble à un homme accroupi... Allons voir.

Il s'approche. C'est bien un ouvrier dont, seule, la casquette de toile cirée émerge au-dessus des bras croisés, et qui porte la courte blouse et le pantalon de toile bleue — combien maculés tous deux ! — des mécaniciens de chemins de fer. Mais, qu'a-t-il donc autour du cou ?

Verduret frappe doucement de la main sur l'épaule de l'homme. Celui-ci se dresse, d'un bond si violent que le manufacturier retiré manque d'être renversé.

La figure du dormeur apparaît alors au grand jour. Elle est noire de charbon, barrée de grosses lunettes professionnelles et en partie enfouie dans une gaine de peau de mouton attachée autour du cou, ce qui, par la température très douce qui règne, constitue une tenue anormale.

L'homme regarde fixement Verduret ; puis, de cette voix de rogomme qui contribua au triomphe de Paulin Ménier dans le rôle de Choppard, dit l'Aimable, dans le *Courrier de Lyon,* il lui crie en plein visage :

— Etes-vous le « Petit Père » ?

— Oh ! pense le bonhomme, il est familier.

— Si vous n'êtes pas le Tzar, de quel droit m'éveillez-vous ?

Le doute n'était plus permis : c'était bien le pauvre diable à la cervelle détraquée indiqué par dame Guillemette.

— Allons, pense Verduret, abondons dans son sens... ou plutôt dans son manque de sens, et jouons notre rôle.

Et tout haut, en prenant un ton aussi majestueux que le permet son allure de bon bourgeois provincial :

— Mon ami, je n'ai pas l'honneur d'être Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, je suis son ministre de... de... Ah ! oui, c'est cela : des voies de communication.

Le mécanicien rejoint les talons et fait le salut militaire.

— Et... Votre Excellence vient, sans doute, contrôler les détails que moi, auteur du pont dédié au père de l'Empereur, je donnerai à Sa Majesté lors de sa visite à l'Exposition ?

— C'est tout à fait cela ! s'écrie Verduret.

— En ce cas, que Votre Excellence daigne m'acompagner, mais qu'Elle sache qu'Elle ne dérogera pas en marchant derrière moi : je suis le prince Laurentieff.

Le ton fier de ces derniers mots n'en impose nullement à Verduret qui, en souriant, observe :

— Il faut reconnaître que, pour un prince, vous professez un bien grand mépris de la tenue mondaine.

— Peters le Grand, lorsqu'il mania la hache aux chantiers de Saardam, n'était-il pas vêtu en humble charpentier? Comme lui, j'ai abdiqué mon titre et jusqu'à mon nom pour mieux servir ma patrie slave. Sur le P.-L.-M., je me faisais appeler Laurent; mais maintenant que j'ai accompli le Grand Œuvre qui est la gloire de la Science et de l'Art, alliés de la Russie et de la France, je redeviens pour tous le fils de mes ancêtres!

— Le pauvre garçon a son compte! dit à mi-voix le manufacturier retiré à Bertrande, d'un ton de commisération sincère.

— Bah! mon oncle, répond la jeune fille, sait-on jamais? Pourquoi cet homme ne serait-il pas prince comme il le dit? Il n'est pas qu'une manière de l'être.

— Tais-toi, tu n'y entends rien. Vas-tu admettre qu'un individu qui m'appelle Excellence et me prend pour un ministre du Tzar n'ait pas le cerveau dérangé?

Bertrande éclata de rire.

— L'argument est sans réplique, n'est-ce pas, monsieur Béchard?

— Parbleu! grogne entre ses dents le farinier en haussant les épaules. Aussi, je trouve absolument ridicule d'accepter pour guide un détraqué qui va nous raconter un tas de balivernes.

Laurentieff a entendu :

— Quel est ce moujik? demande-t-il à Verduret en désignant dédaigneusement du doigt le maître de moulin.

C'est Bertrande qui répond :

— Prince, dit-elle en souriant, monsieur est le Grand Panetier de Son Excellence mon oncle. Il a éprouvé tout à l'heure une émotion d'ordre nautique qui l'a mis d'assez méchante humeur. N'y faites pas attention, et dites-nous toutes les choses intéressantes que nous attendons de vous.

— Mademoiselle, déclare le prince Laurentieff — ou plutôt le mécanicien Laurent — en s'inclinant non sans grâce, je ferai de mon mieux pour ne pas tromper vos espérances.

Ce disant, il porte la main à son cou et, de l'énorme col en peau de mouton qui l'engonce, il tire : d'abord un épais papier replié nombre de fois sur lui-même... puis un paquet plat dont il fait sauter la ficelle... puis encore un élégant carnet qu'il ouvre, et dont les feuillets apparaissent noircis de notes et de chiffres.



Pont Alexandre III. — Motif décoratif. (Gardet.)

— Hein! fait le farinier goguenard, c'est là votre poche à papiers?... Si, du moins, elle était en cuir de Russie, je comprendrais!

— Tais-toi, impie! commande le prince prolétaire, de sa voix éraillée, et sortant rauque de l'étranglement de sa gorge, sache que ce cuir a enveloppé une icône miraculeuse arrachée par mon grand-père à l'incendie de Moscou, le 17 septembre 1812. Napoléon parti, l'icône est allée toute

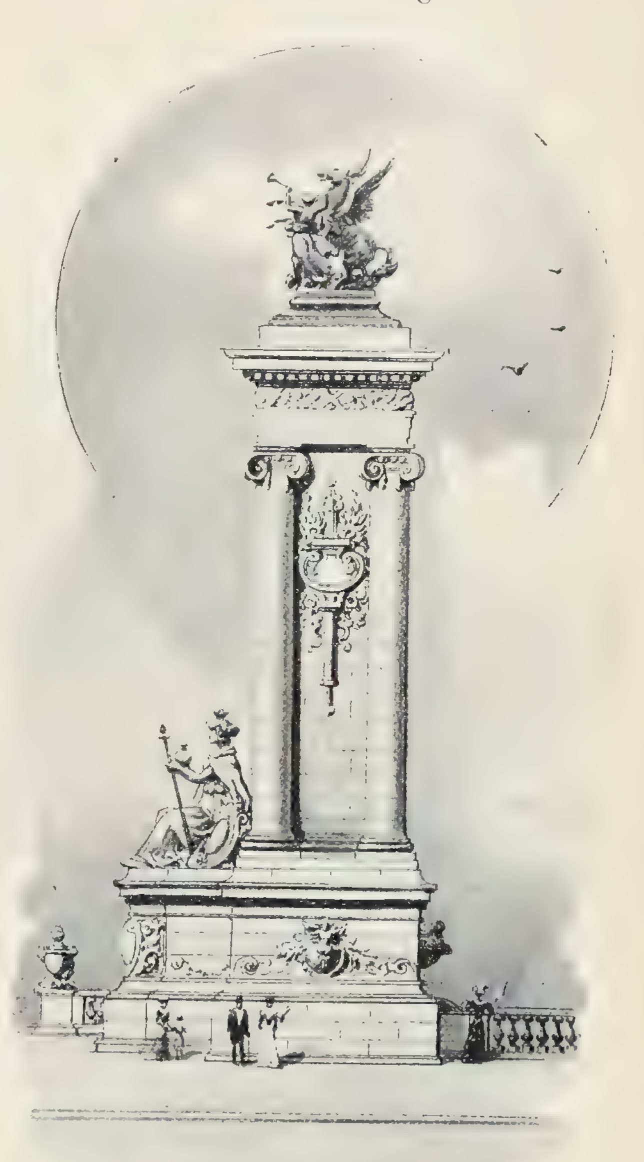
seule reprendre sa place dans la cathédrale d'Ivan le Terrible, transmettant, en remerciement divin, à cette peau qui lui servit d'abri, le don de miracle à l'égard de ma famille. C'est à son pouvoir que je dois d'avoir mené à bien l'œuvre unique au monde dont je vais vous expliquer la genèse, l'élaboration et l'exécution!

— Quelle bourde! fait à mi-voix le farinier.

— Je vous en prie, Bêchard, dit tout bas Verduret à son ami, ne heurtez pas ainsi ce malheureux : nous avons intérêt à flatter sa manie au lieu de nous moquer de ses extravagances.

— C'est bon : on vous laissera goûter ses propos charentonnesques. En homme de bon sens, j'en serai quitte pour ne pas écouter.

Laurentieff s'écrie d'un air inspiré :



Un des pilônes, vu de côté

§ 11

LE DON D'UBIQUITÉ

— Excellence, quoique j'aie à peine trente ans, en voilà plus de dix que, pour les études spéciales que m'a commandées mon patriotisme, je vis parmi ce brave et intelligent peuple de France. Dès le début de mon séjour sur cette terre merveilleuse, j'ai compris quelle force serait pour la Russie l'appui loyal de cette nation enthousiaste, sincère et douée, en dépit de superficielles apparences, d'un si solide bon sens. Aussi ai-je travaillé de mon mieux à l'alliance franco-russe Elle n'était encore qu'à l'état de projet à peine ébauché que, certain qu'elle serait conclue, je songeais à consacrer, à Paris, ce grand événement par un monument digne de lui. Je voulais quelque chose qui fût une manifestation scientifique et artistique d'ordre absolument supérieur et qui, en même temps, fût unique, c'est-à-dire n'existât pas encore dans cette noble capitale du monde. Ayant appris, dès mon arrivée ici, c'est-à-dire l'année qui suivit la dernière grande Exposition Universelle, que la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest, en raison de la gare que déjà elle projetait dans l'Esplanade des Invalides, proposait de construire un pont en prolongement de la rue de Constantine, j'étais fixé : le monument de l'Alliance devait être un pont, symbolisme par excellence de l'idée d'Union.

— Ainsi, dit complaisamment Verduret, c'est vous, prince, qui avez, en principe, décidé de la construction de ce bel ouvrage ?

— Oh ! à part moi, seulement. J'étais prêt à faire agir la diplomatie, mais je n'ai pas eu besoin d'exercer la moindre pression ; les choses marchèrent d'elles-mêmes. On ne tarda pas à s'occuper de cette Exposition de 1900 avec annexion d'une partie des Champs-Elysées, ce qui entraînait la construction du pont, qui fut tout de suite décidée et dans le sens même que je préconisais.

— Vous voulez dire : comme monument allégorique de l'alliance ?

— Oui. Le pont futur fut d'avance dédié au noble et pacifique Alexandre III.

— Inutile de vous demander si, en octobre 1896, lors de la visite des jeunes souverains russes, vous assistiez à la touchante cérémonie de la pose de la première pierre ?

— J'en ai suivi avec joie tous les réconfortants et gracieux détails, mais uniquement avec les yeux de l'esprit, car je n'étais pas présent de corps.

— Vous, prince ? Et où étiez-vous donc ?

— Mon corps conduisait les rapides entre Dijon et Lyon-Perrache.

— Alors, goguenarde Bèchard, c'est en roulant sur votre machine que vous avez présidé aux destinées de ce Pont Alexandre ? Difficile à admettre, ça, hein ?

— Par un esprit matériel et borné, évidemment...

— Dites donc ? regimbe le farinier.

— Attrape ! Ça vous apprendra ! lui dit tout bas son ami malesherbois.

— Mais, continue le « prince Laurentieff », c'est chose toute simple pour ceux qui connaissent les faits, sinon encore les lois, de dédoublement des êtres. Tandis que je trépidais, là-bas, sur le monstre de fer, lancé à toute vitesse, ma puissance mentale n'en était pas moins à Paris, agissant par insistant contact sur l'esprit de ceux de qui dépendaient les décisions et les principales données de l'exécution.

— Tiens, tiens ! fait le manufacturier retiré, intéressé par l'exposé de ce problème psychique au point d'en oublier que démentes sont les lèvres qui l'expriment, est-ce que ce ne serait pas là ce que l'on nomme l'obsession ?

— L'obsession, en tant qu'effet du hasard, n'existe pas puisque le hasard n'est pas. L'esprit obsédé est l'esprit pressé par les attaques d'une force mentale extérieure. C'est ainsi que j'ai suggéré aux auteurs des principaux projets d'ensemble la reprise de l'idée de cette perspective des Champs-Elysées aux Invalides, plusieurs fois émise depuis Colbert ; c'est ainsi que j'ai suggéré à M. Picard la volonté de s'en tenir au choix des projets que j'avais secrètement inspirés ; c'est ainsi que j'ai enflammé l'éloquence de M. Ben-

jamin Constant lorsqu'il défendit triomphalement le Pont attaqué en plein Parlement, c'est ainsi que je m'enorgueillis d'avoir vu les artistes de premier ordre chargés de la partie architecturale accomplir de point en point le grand rêve que j'avais silencieusement mûri !



Tête décorative du Pont Alexandre III.

— Et c'est ainsi, pense Verduret, qu'une infime lésion au cerveau fait dire presqu'en même temps, au même individu, des choses intéressantes et des choses folles.

Bertrande a évidemment la même pensée, car le regard qu'elle n'a cessé de tenir fixe sur le mécanicien a pris tout à coup une expression de vive inquiétude. Mais, bien vite, un furtif sourire vient errer sur ses lèvres, né de quelque réflexion inconnue.

— Ceci dit pour établir mes droits d'auteur sur cette œuvre superbe, reprend le monomane, je ne veux pas tarder davantage, Excellence, à vous en faire les honneurs. Veuillez d'abord prendre ce plan.

Il tend à Verduret le papier replié qu'il a tiré de son col de peau de mouton, et poursuit :

— Vous vous dites, peut-être, que voulant doter cette capitale des capitales d'un monument de gloire allégorique qui fût pour elle, en particulier, et pour le monde, en général, une *nouveauté* synthétisant les derniers progrès de la Science et de l'Art, j'ai eu une étonnante idée de faire choisir un pont, alors qu'il y en avait déjà trente et un depuis le pont National, à Bercy, jusqu'au viaduc d'Auteuil ?

— Voilà au moins une idée raisonnable, constate Béchard. Il faut avouer qu'arriver bon trente-deuxième, quand on prétend faire du nouveau, ce n'est pas absolument réussi !

— Je vois que monsieur le Grand Panetier ne connaît pas Paris ?

— Je le connais mieux que bien des Parisiens... qui sont



Groupe décoratif d'un pilône. (Granet.)

bien les gens du monde entier connaissant le plus mal leur ville!

— Alors, j'ai le regret de constater que monsieur le Grand Panetier ne peut qu'être aussi ignorant qu'aveugle.

— Ah! mais, pardon!... Je ne vous permets pas de dire...

— La vérité? J'en fais juge Son Excellence et sa noble et toute gracieuse nièce. Où voyez-vous, à Paris, un pont *monumental* autre que celui-ci? Dans cet ordre d'idées, je n'en sais qu'un seul, demeuré inachevé: c'est celui de la Concorde.

— Inachevé, le pont de la Concorde? Ah! par exemple, en voilà bien d'une autre! proteste Bèchard en ricanant.

— Je ne voudrais pas manquer de respect à monsieur le Grand Panetier en lui offrant mes lunettes...

Bertrande éclate de rire.

— Ah! prince, dit-elle, si l'on vous prenait au mot, je ne sais qui serait le plus embarrassé.

— Aussi n'était-ce qu'une façon de parler pour prier monsieur le Grand Panetier de Sa Majesté le Tzar de me dire ce qu'il pense de ces masses carrées qui, en dessus des piles dudit pont de la Concorde, interrompent la ligne du parapet?

— Je pense que c'est pour que ce soit plus solide.

— Que l'on a ajouté cette charge inutile à celle du tablier? Allons, mettez vos bésicles, monsieur l'officier de bouche, et avouez que les maçonneries que je vous signale ressemblent fort à des socles de statues.

— Tiens, au fait... c'est possible!

— C'est si vrai que les statues étaient prêtes à être mises en place, lorsqu'on s'est aperçu qu'elles écrasaient le pont — artistiquement parlant, car je vois qu'il faut que je mette les points sur les *i*. Si vous connaissez Versailles...

— Evidemment, je le connais.

— En ce cas, il me suffira de vous dire que les statues du pont de la Concorde sont si peu une fiction, qu'elles sont au nombre de celles qui ornent la Cour d'honneur du Palais du Grand Roi.

Bêchard supporte mal, on ne l'ignore pas, l'idée de ne pas avoir le dernier mot.

— Je ne me rends pas compte, maugrée-t-il, de ce que l'histoire du pont de la Concorde peut présentement offrir d'intérêt.

— Pas d'autre que de vous indiquer que le Pont Alexandre est, parmi ceux existants, le seul pont monumental... qui soit à Paris.

— Bah ! monumental ou non, un pont et un autre pont, c'est tout un, c'est-à-dire un chemin jeté en travers d'une rivière.

— Comme un homme et un autre homme, c'est tout un, c'est-à-dire un animal ayant deux pieds, deux mains, une tête en forme de boule et doué de la parole, don souvent très regrettable qui lui fait dire parfois plus de sottises en une heure que les grands singes d'Afrique n'en commettent dans toute leur existence !

— Ah ! minute ! s'écrie Bêchard, furieux de se voir tenir tête par un être que l'invétéré bourgeois considère comme inférieur, au double titre d'ouvrier et de déséquilibré. Il y a tout au moins deux sortes d'hommes : ceux qui ont leur bon sens et... ceux qui ne l'ont pas !

— Il y a aussi ceux qui savent et ceux qui ignorent ; ceux qui pensent et ceux à la cervelle flasque et paresseuse qui vivent sur l'instinct assaisonné d'un peu de l'acquit mental d'autrui ; ceux dont une flamme intime active la vie et souvent la consume, et ceux de qui l'existence banale suinte des jours d'orgeat et des nuits de pommade à la vanille... S'il y a tant de sortes différentes de bipèdes semblables, ne vous insurgez pas contre les trois pauvres espèces de ponts — au seul point de vue de l'aspect et sans parler des ponts suspendus — qui, par ma bouche, sollicitent de M. le Grand Panetier la permission de laisser constater leur réalité !

— Le prince a raison, monsieur le Grand Panetier, ne vous insurgez pas ! supplie Bertrande en riant à pleine gorge.

— Résignez-vous, Bêchard : ne vous insurgez pas ! conseille Verduret avec une placide bonhomie ironique.

Bêchard ne répond pas ; mais, se retournant vivement... pour avoir quelqu'un à qui s'en prendre, il hèle sa femme.

— Eh ! bichette ! Qu'est-ce que tu fais donc là-bas, à dix pas derrière nous ?

— Je guette milord, que je trouverais inconvenant de laisser nous chercher en vain... Ah! justement je l'aperçois qui débouche du Cours-la-Reine!



Tête décorative.

§ III

LA SCIENCE ET LA BEAUTÉ

Laurentieff explique :

— Il y a d'abord : le pont monumental. Ce type date surtout du moyen âge. Les portes ou arcs qui décorent magistralement ces ponts sont des fortifications. On en trouve de nombreux spécimens dans les pays allemands et hongrois. Il y a ensuite les ponts à statues, dont le plus célèbre est le pont Saint-Ange, sur le Tibre, à Rome, et qui conduit à Saint-Pierre et au Vatican. C'est l'ancien pont Elius, bâti par Adrien en face de son mausolée, aujourd'hui Château Saint-Ange. C'est au XVIIe siècle que le Bernin y planta les douze statues colossales qui lui donnent un air un peu lourd, mais grandiose. On en trouve de nombreux en Allemagne. Je ne dirai qu'un mot, pour mémoire, des ponts couverts et illustrés de vieilles peintures — tel celui de Lucerne — que connaissent tous ceux qui ont fait le traditionnel voyage aux lacs du pays de Guillaume Tell. Enfin, il y a ce que j'appellerai le *pont*, sans qualificatif, et qui est le prolongement superaquatique d'une rue ou d'une avenue, d'une route ou d'une ligne de chemin de fer. C'est le pont courant, à peu près uniquement scientifique, que le développement des voies de

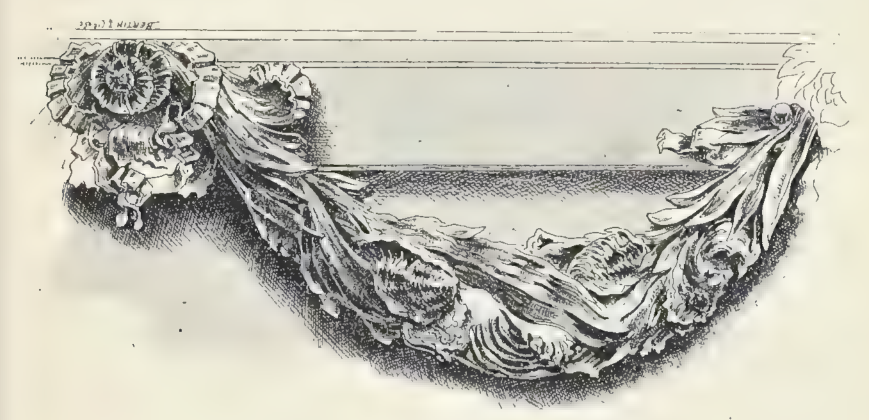


LE PONT ALEXANDRE III

communication a jeté de toutes parts en travers des fleuves, rivières et canaux, par-dessus des gorges ou des vallées, voire même des rues, en nombre de villes. Ce pont-là est du domaine de l'ingénieur et l'ornementation n'en est que l'accessoire.

— C'est le pont *pratique*, conclut Bèchard avec emphase.

— Or, c'est ce sens du pratique, presque brutal, qui a été la caractéristique — normale, d'ailleurs — du siècle de fantastique progrès savant qui s'achève cette année.



Guirlande du Pont Alexandre III.

Il n'en pouvait être autrement : cette ère ayant été, surtout pendant sa seconde moitié, une constante apothéose de la conquête scientifique sous toutes les formes. Le merveilleux de ces victoires sur les secrets de la nature prenait, aux yeux éblouis des contemporains stupéfiés, des aspects de beauté intangible, et la Science triomphante marchait nue dans sa force avec un légitime orgueil, montrant fièrement les âpres saillies de son ossature puissante et de sa musculature anguleuse. On l'applaudissait avec frénésie, on jetait les hymnes en son honneur, ainsi que des fleurs, sur son passage : pourquoi eût-elle songé à voiler ses formes rudes quand les hommes, en extase devant la flamme géniale qui illuminait son front, semblaient ne pas les apercevoir?

« C'est ce génial réalisme créateur du dix-neuvième siècle qui fait courir sur les serpents d'acier ces locomotives — qui sont des monstres de puissance et de laideur — au sortir

de gares — dont beaucoup ne sont que des hangars. C'est de lui que sont nées tant de choses aussi surprenantes qu'antiesthétiques et sur lesquelles planent en souveraines les lignes d'épure.

« Mais le propre de l'humanité est de s'habituer à tout, aussi bien aux miracles scientifiques qu'aux mystères d'ordre métaphysique. Blasée sur les étonnements, à force d'en subir, elle ne tombe plus en extase devant la machine et ses seuls prodiges ; elle veut maintenant qu'on la lui présente en tenue de gala et marier à son admiration technique la satisfaction de goûter, en la contemplant, une jouissance d'art. Elle ne veut plus voir à nu les jointures bossuées et les muscles acrobatiques. En un mot, elle veut que la Science, rompant avec ses coutumes de trop franche impudeur, prenne le souci de passer une robe d'apparat et ait la coquetterie de se faire belle pour lui rendre visite.

« De cette heureuse exigence, cette Exposition universelle de 1900 est l'expression palpable : partout la Beauté y a dit à la Science : « Soyons alliées afin d'étonner le monde en « le charmant ; que ta cohorte de techniciens tende des « mains amies à ma pléiade d'artistes, pour qu'ensemble « ils créent une merveille sans précédent, difficilement « égalable dans les temps futurs ». La Science a compris qu'elle ne pouvait plus proscrire la Beauté ; elle lui a donné le baiser fraternel des unions intimes et qu'un cataclysme seul pourrait briser désormais ! »

Verduret écoute tout interdit ce langage imagé, dont les hautes pensées font un si violent contraste avec la voix de rogomme qui les exprime et l'aspect rien moins qu'aristocratique du costume de l'homme qui en est l'auteur.

— Ah ça ! se demande-t-il, est-ce bien à un pauvre diable de mécanicien hanté de la folie des grandeurs que j'ai affaire, ou bien à un prince réel se cachant sous les dehors d'un conducteur de locomotive ?... La sémillante Guillemette ne s'est-elle pas trompée sur l'identité de cet homme, ou bien la démence peut-elle à ce point élever un esprit qu'elle habite au-dessus de ses origines et de son milieu ?

Sa perplexité se reflète si nettement sur son visage, que Bertrande peut répondre à sa pensée en lui disant :

— Qu'en dites-vous, mon oncle ? Il me semble que, de

toutes les merveilles de l'Exposition, d'une part, la capricieuse et inexplicable gondole, et, d'autre part, l'éloquence inattendue de cet homme qu'on nous a dit être un fou, ne sont pas à beaucoup près les moindres. Je ne sais pas quelles surprises la suite de notre visite de l'Exposition nous réserve, mais je ne crois pas qu'elle puisse nous en donner de plus complète.

— Tu as raison, approuve le manufacturier retiré en se grattant l'oreille de l'ongle de l'index : ce bateau était bien étonnant, mais cet homme est bien extraordinaire! N'est-ce pas, Bèchard?

— Si vous croyez que j'écoute!

Ils sont interrompus par l'arrivée de Puzzling, le visage congestionné par la marche rapide, et épongeant, avec un énorme mouchoir de couleur, l'eau qui coule au ruisseau de ses tempes.

Il est encore plus furieux qu'il n'est haletant, le fils d'Albion, en ce moment plus rouge que le pavillon britannique lui-même.

Sans prendre garde à la bienvenue de Mme Flore, il arrive sur le paisible groupe de visiteurs avec une vitesse de navire abordeur, en criant, dans son français pittoresque :

— Je avé cherché vô toute partout depuis le moitié d'une heure! On avé moqué le Angleterre dans mon personne : jé protesté et jé vòlé voâr tout de souite le sailor du petite bêteau pour boxer loui!

— Ah bien! répond Bèchard, si vous le trouvez, vous serez malin : il nous a jetés à la côte à deux cents mètres d'ici, et il est reparti au diable Vauvert!

— Well! cé été trop loin. Jé attendé que loui il revené.

— A la bonne heure, voilà de la sagesse, approuve Verduret.

— No : c'été du fatigue.

— N'importe, l'incident est clos. Prince, nous vous écoutons.

— Pardon, Excellence, mais je ne sais pas si je dois?... fait celui-ci en indiquant l'Anglais du geste.

Verduret s'incline et, avec un sérieux superbe :

— Prince Laurentieff, je vous présente milord James-

Gregory Puzzling, chargé d'affaires en mission diplomatique à l'Exposition de Paris.

— Yes, chargé d'affaires importantes ici, par ma government! appuie l'Anglais avec force et d'un ton qui fait l'admiration du manufacturier retiré, tant il le trouve bien dans celui du rôle.

— Excellence, dit le prétendu prince, je ne vois nul inconvénient à présenter mon œuvre en présence de milord. Je vous disais, lorsque la venue de monsieur l'ambassadeur m'a interrompu, combien avait été fécond pour la triomphale réussite de cette exhibition le mariage de l'Art et de la Science. Il va sans dire que je l'avais arrêté au fond de ma volonté pour la grande œuvre d'alliance que j'ai rêvée et mystérieusement inspirée. C'est pour cela que j'ai voulu un pont monumental, offrant à la Science le moyen de se prouver dans de plus récents et puissants progrès, et à l'Art celui d'exprimer, par un chef-d'œuvre tissu de nombreux chefs-d'œuvre, l'allégorie parlante des hautes pensées et des profonds sentiments qu'inspire aux deux grands peuples de France et de Russie le pacte d'amitié scellé entre eux par la main de notre père le Tzar et celle du représentant du gouvernement de Paris.

« Ce pont monumental comprend donc deux parties distinctes, quoique fondues dans le même aspect d'élégante et puissante beauté :

« 1° L'Œuvre des ingénieurs ;

« 2° L'Œuvre des architectes, à laquelle s'adjoint celles des gloires de la sculpture française.

« Je vais commencer par vous expliquer :

§ IV

L'ŒUVRE DES INGÉNIEURS

« Tout d'abord, Excellence, permettez-moi de vous offrir les portraits des deux ingénieurs à qui j'ai fait confier l'exé-

cution du pont proprement dit. Ces photographies sont parafées de ma main, au dos, et vous étaient réservées. »

— A moi? Vous attendiez donc ma visite?

— Je pensais que Sa Majesté serait accompagnée d'un de ses secrétaires d'Etat. Puisque vous devancez le Tzar au lieu de l'escorter, je prends la liberté de vous les offrir maintenant; voilà tout.

— Voici qui est bizarre, pense Verduret. Ce pauvre détraqué alimente ma galerie des « Grands Ouvriers » de l'Exposition, tout comme ce boute-en-train de Bouscastrol et la charmante Guillemette... Il faut avouer que je joue de bonheur et que le hasard se fait bien aimablement le serviteur de mes désirs.



M. RÉSAL.

Il prend la première carte-album que lui tend Laurentieff après l'avoir choisie attentivement parmi celles que contient le paquet précédemment extrait de son vaste col en peau de mouton.

— A tout seigneur tout honneur, annonce le mécanicien. Celui-ci est M. l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Jean Résal. Je ne pouvais inspirer à l'administration le choix d'un plus digne et d'un plus expert pour mener à bien le si difficile travail de la partie technique de ma grande œuvre. Il est le fils du savant ingénieur des mines, Aimé-Henri Résal, qui, pendant la plus grande partie de la seconde moitié de ce siècle, n'a cessé de publier des ouvrages de premier ordre sur toutes les questions scientifiques et a compté parmi ceux qui préparèrent le plus activement la prodigieuse éclosion d'étonnantes applications de la Science à laquelle nous assistons. Jean Résal est né en 1854. Polytechnicien comme son père et à l'âge de dix-huit ans, il sortit dans les Ponts

et Chaussées, où il fut élève ingénieur avant d'avoir atteint sa majorité. Sa carrière fut des plus brillantes : de Nantes, où il conquit plusieurs grades, il revint à Paris prendre la direction du contrôle des chemins de fer et du service des ponts. A trente-huit ans, il était ingénieur en chef. De tous les éminents ingénieurs présents et passés, c'est peut-être lui qui mérite le plus le titre antique de « Pontifex », car, quoiqu'il n'ait que quarante-cinq ans, il a à son actif un plus grand nombre de constructions de ponts qu'aucun de ses collègues. Paris lui doit déjà le pont Mirabeau.



M. ALBY.

— Et qui représente cette seconde photographie que vous m'offrez?... C'est, en tout cas, un homme jeune et de figure intelligente et énergique.

— C'est M. Alby, collaborateur de M. Jean Résal. Cet ingénieur, qui sera un des chefs les plus éminents du corps des Ponts et Chaussées, est un prodige d'activité physique jointe à une énorme faculté de travail et à une toute spéciale aptitude d'assimilation. Né en 1862, il est entré à l'Ecole Polytechnique, comme M. Résal, à l'âge de dix-huit ans. Il a commencé sa carrière à Clermont, où il a dirigé les travaux de rectification du cours de l'Oise, et, revenu à Paris en 1892, il a travaillé avec son collaborateur actuel à la construction du pont Mirabeau. Aussi fut-il tout naturellement adjoint au même ingénieur en chef lorsque celui-ci fut, en 1896, chargé — grâce à mon influence psychique, ainsi que je vous l'ai dit — de jeter entre les Champs-Elysées et l'Esplanade des Invalides le triomphal Pont Alexandre III.

— Avec de tels hommes, proclame Verduret, la partie savante du pont ne pouvait manquer d'être un succès.

— Et ce n'était pas trop, je vous l'assure, Excellence, de

la grande expérience de M. Résal et de la froide audace de ces deux messieurs.

Bêchard hausse les épaules.

— Le succès de la mise en place d'un pont!... La bonne extravagance, vraiment! s'écrie-t-il en ricanant. C'est comme pour les navires dont le lancement est effectué « avec une réussite complète »... C'est un cliché de journaliste, cela. Comme si les ingénieurs, dont c'est le métier de lancer des ponts et des navires, pouvaient laisser admettre qu'il y a le moindre aléa dans ces opérations. Mais la réussite fait partie de la commande! Quand on m'apporte du froment pour en faire de la farine, est-ce que je pose la réserve que, si je ne réussis pas, je livrerai peut-être bien du son? Tout ça, voyez-vous, c'est des fariboles : l'ingénieur qui se charge de jeter un pont, construit son pont et, quand il est fini, on le livre à la circulation; il n'y a pas là de question de réussite ou d'insuccès, que diable!

— La réussite est si bien une question, que je vais, *hic et nunc*, en fournir un exemple à M. le Grand Panetier... qui me paraît incrédule comme saint Thomas. Quand les ponts suspendus furent inventés, on voulut, précisément à l'emplacement même de ce Pont Alexandre, en jeter un en travers de la Seine. Mais, il se produisit un décollement du massif d'ancrage, ce qui fait qu'il ne *réussit pas,* et que l'on y renonça.

— Ça vous cloue, ça, Bêchard! fit en riant Verduret.

— Jamais de la vie! Cela prouve seulement qu'on s'était adressé à un ingénieur qui ne savait pas son métier.

— Peste! vous avez vite fait de juger les gens! riposte le prince-mécanicien. Vous doutez-vous des difficultés qu'il a fallu vaincre ici et des aléas que présentait la réussite?

— Je ne suis pas ingénieur, moi! Par conséquent...

— En ce cas, monsieur le Grand Panetier, daignez être moins absolu et écouter l'exposé que je vais vous faire.

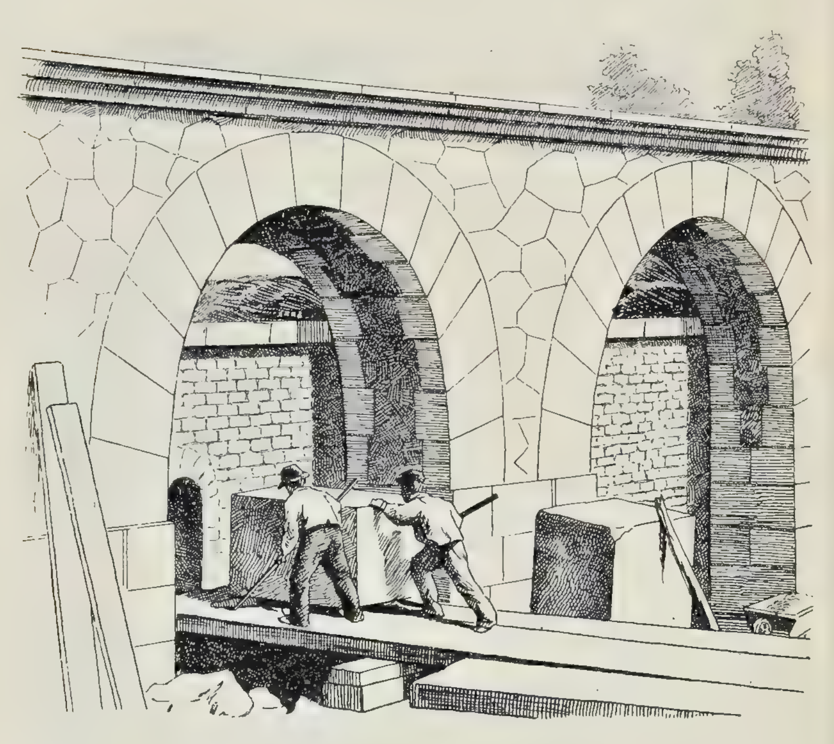
— Autrement dit, mon cher, prenez donc la peine... de vous taire, souligne Verduret avec sa coutumière bonhomie.

— Remarquez, poursuit Laurentieff, que ce pont n'est guère qu'à deux cents mètres de celui des Invalides. Or, la première condition exigée d'un boulevard aérien traversant un cours d'eau est de ne pas entraver la navigation.

— Parbleu, c'est une vérité de M. de La Palisse, cela! ricane Bèchard, que son ami Verduret rappelle aussitôt au mutisme réclamé.

— Donc, conclut le singulier mécanicien, il ne fallait pas songer, comme pour tous les autres ponts de Paris, à l'établir sur des piles.

— Pourquoi ça ?



Une des voutes de la culée.

— Mais, taisez-vous donc, Bèchard!

— Parce que, monsieur le Grand Panetier, nombre de chalands des trains de bateaux remorqués n'auraient pas eu, en quittant une arche, la place suffisante pour manœuvrer de façon à bien « embouquer » l'arche suivante. Les piles eussent été cause de fréquents naufrages.

— Si l'on voulait un pont sans piles, on n'avait qu'à recommencer, avec de plus sérieuses garanties de compétence, le pont suspendu resté en... suspend.

— Fi ! Bêchard, voilà que vous faites des mots.

— Non, mais, réfléchissez! Voyez-vous, sur un pont suspendu — qui *danse* sous le pas d'un simple piéton — un encombrement d'omnibus à trois chevaux, de pesantes voitures automobiles et d'une vingtaine de fiacres par-dessus le marché? Mais il s'ouvrirait par le milieu avant la fin de la première matinée de circulation, votre pont suspendu!

— Son Excellence a raison. Est-ce que, sans cela, étant donné la navigation si active sur la Seine dans l'intérieur de Paris, on n'aurait pas choisi ce mode pour tous les ponts nouveaux de la capitale? Donc, première exigence : il fallait jeter un pont non suspendu d'une seule arche entre deux berges séparées de plus de cent mètres. Et ce n'est rien encore. Pour ne pas détruire la perspective imposante des Invalides, le pont devait, tout en s'élevant assez au-dessus de l'eau pour permettre le facile passage des chalands haut chargés et des cheminées des vapeurs, avoir son tablier de niveau avec le sol des Champs-Elysées et celui de l'Esplanade.



Intérieur d'une culée.

« Par les deux exigences de la navigation et de la perspective, le pont à construire se trouvait restreint, au moins en son milieu, entre des limites rigoureuses et effroyablement étroites... Autre difficulté encore : il ne fallait pas, au cours du travail, je ne dis pas interrompre, mais même gêner la libre circulation des bateaux, et cela, non seulement en raison du vaste transit ordinaire du port de Paris, mais à cause de l'Exposition même, dont la plupart des matériaux, comme les déblais considérables de la ligne

d'Orléans prolongée, suivaient la voie fluviale. Voilà les conditions dans lesquelles se posait le problème. »

— Pas commode à résoudre, observe Verduret.

— Je n'hésite pas à affirmer que la résolution en eût été impossible il y a une douzaine d'années. Si le tour de force scientifique accompli, sous l'inspiration de mon *moi* extériorisé par MM. Résal et Alby, et qui font de ce Pont Alexandre une merveille, qu'admirent les savants du monde entier, a pu entrer dans le domaine de la réalité, c'est grâce aux récents progrès de la métallurgie, progrès qui auront une bonne part dans le succès de la grandiose manifestation de l'effort humain qu'est l'Exposition de 1900.

« Le grand métallurgiste Bessemer, mort il y a deux ou trois ans, a trouvé des procédés qui, joints à ceux dits de Martin-Siemens, ont produit dans l'industrie des métaux une véritable et combien féconde révolution. Les constructeurs ont maintenant à leur disposition des aciers doux, extra-doux et soudables, qui sont des prodiges. Ce sont ces aciers, moulés, qu'ont employé MM. Résal et Alby.

« Je vais, maintenant, vous expliquer en quelques mots la structure intime du pont glorieux que je suis fier de présenter à Votre Excellence. Pour qu'Elle se rende mieux compte des choses, je sollicite Votre Bienveillance de vouloir bien descendre avec moi sur la berge du fleuve. »

A peine le groupe s'est-il engagé sur l'escalier pour descendre vers le bas port, que Puzzling pousse un cri :

— Le bèteau !

Écartant brusquement ses compagnons au risque de les faire choir, il se précipite.

La gondole, en effet, est là, sous le pont, mouillée sur sa petite ancre, à quelques brasses du bord, avec son gondolier paisaiblement assis à l'arrière et dessinant.

L'Anglais, encore tout en transpiration, serre les poings avec fureur... mais, se calmant aussitôt :

— No, dit-il, il été trop loin... et jé été encore trop chaud pour le nage !

— Excellence, s'écrie à ce moment le prince-mécanicien, admirez le beau cintre métallique qui forme l'ossature principale du pont. Il se compose de quinze arcs d'acier moulé à triple articulation et dont l'ouverture (c'est-à-dire la dis-

tance entre les articulations de naissance appuyées, sur chaque rive, contre un coussinet fixé à la culée) mesure exactement 107^{m}50 (au total, 109 mètres, en comprenant les coussinets d'acier). Vous remarquerez que cette énorme lancée ne comporte ici qu'une flèche de 6^{m}28.

— Une flèche?... Où donc?... Je ne vois pas! fait Mme Flore.

— Je reconnais, madame, qu'il faudrait que vous eussiez des yeux plus qu'humains pour apercevoir la flèche d'un arc autrement qu'en imagination. On nomme flèche, en géométrie, la distance qui sépare le point le plus élevé d'un arc du milieu de la corde qui le soutend.

— Mais je ne vois pas plus de corde que de flèche?

— C'est qu'elles sont tout aussi immatérielles et fictives l'une que l'autre. Cette corde, il faut que vous la tendiez en imagination en ligne droite entre les deux points où l'arc métallique repose sur ses coussinets de chaque rive. En matière de construction, c'est un véritable tour de force de n'avoir placé la clé de voûte d'une arche d'un pareil développement (et supportant le poids du tablier porté par les montants, si légers d'apparence, que vous voyez), qu'à une aussi faible hauteur relative. Il en résulte naturellement une gigantesque poussée contre les culées, le pont faisant presque l'effet d'un madrier géant horizontalement forcé entre deux murs. Aussi, celles-ci ont-elles dû être construites en force pour offrir à cette poussée formidable une résistance suffisante. Chacune d'elles représente une masse de *1,500 mètres cubes,* c'est-à-dire la plus grande fondation de pont qui existe.

— Est-ce que vous ne pourriez pas, prince, nous donner une idée de cette poussée contre les culées.

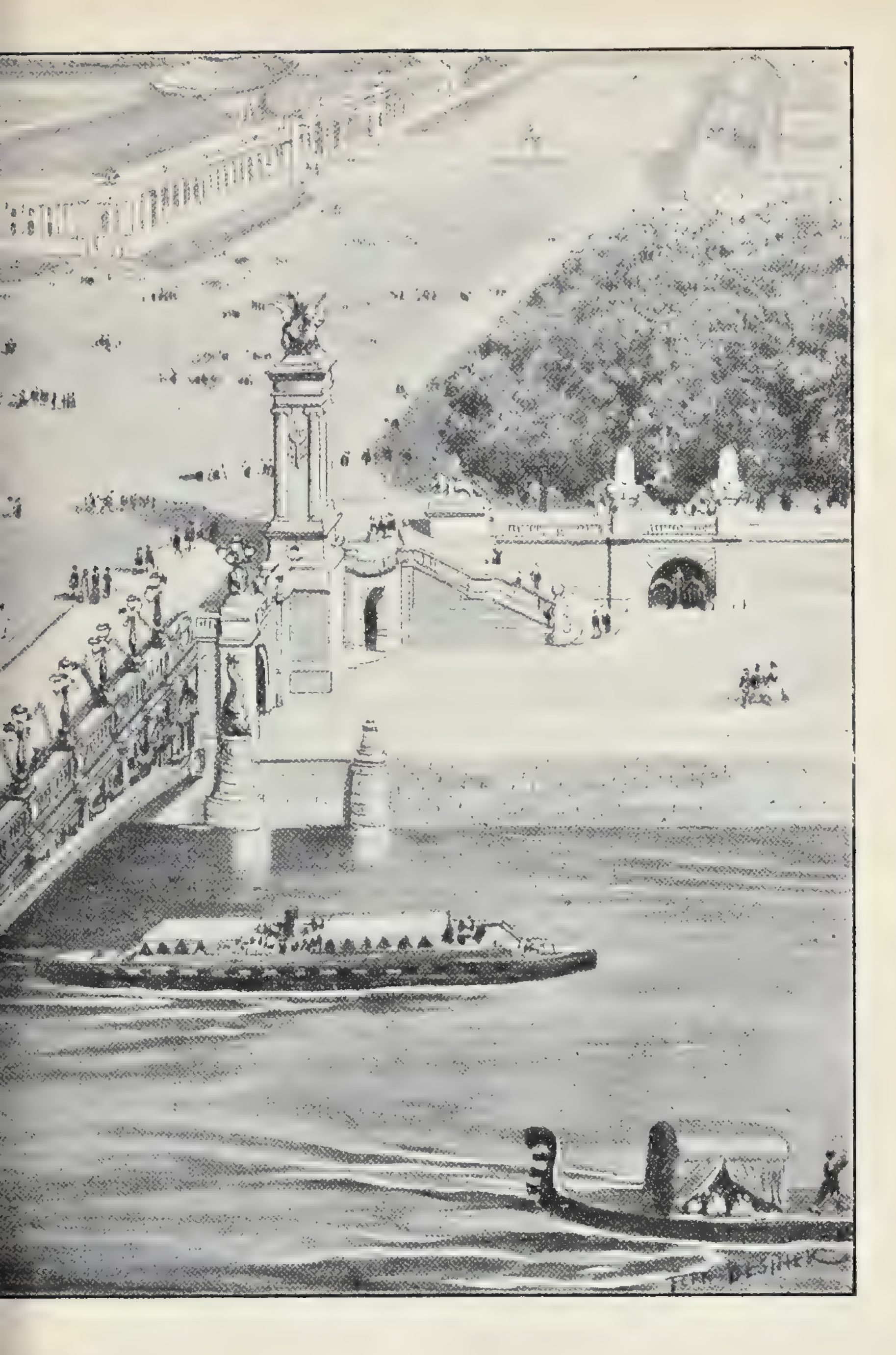
§ V

DÉMONSTRATION PITTORESQUE

— Très facilement, Excellence. La poussée que subissent les sommiers de granit dans lesquels sont encastrés les coussinets correspond à une charge de 50 kilogrammes par



LES ABORDS



ALEXANDRE III

centimètre carré... Et, tenez, pour ces dames, je vais me servir d'un exemple qui leur fera tout de suite comprendre le poids considérable qu'exprime ce chiffre.

S'adressant à Mme Flore :

— Madame veut-elle me prêter un instant son mouchoir ?

— Pourquoi faire ? regimbe celle-ci, se souvenant qu'elle a perdu, une fois, un de ces petits linges utiles entre les mains d'un prestidigitateur peu consciencieux.

— Simplement pour l'étendre.

Mme Bèchard s'exécute.

Le pseudo-prince, à l'aide d'un mètre articulé, qu'il tire de sa poche, mesure le côté du mouchoir et annonce :

— Ce carré de fine toile a 0^{m}50 de côté, donc une surface de 2,500 centimètres carrés ; c'est-à-dire que le poids supporté par une surface de granit du sommier égale à la superficie de ce mouchoir est de *125,000 kilogrammes*.

— Mais, c'est formidable !... C'est effrayant !... C'est fantastique ! s'écrient en chœur les auditeurs du mécanicien.

— Et songez, ajoute celui-ci, que le plus minuscule tassement dans la maçonnerie aurait eu ses effets quadruplés, quintuplés, même, sur l'ossature métallique ! Que, par exemple, la culée ait cédé de 5 centimètres, c'était le sommet de l'arc abaissé de 25 centimètres, c'est-à-dire l'œuvre compromise.

— Comment une seule pierre peut-elle résister à une si colossale pression ?... C'est inconcevable !

— Elle ne la subit pas seule, Excellence, car, si la masse de base de la culée forme bien un tout compact, la pression se répartit sur toute la surface et, dans le cas présent, se réduit à *2 kilogrammes* par centimètre carré au lieu de 50 kilogrammes — soit, sur une superficie égale à ce mouchoir, 5,000 kilogrammes au lieu de 125,000 kilogrammes. — Pour obtenir cette cohésion parfaite, nécessaire à cette transformation de pressions, la maçonnerie — méticuleusement soignée, je n'ai pas besoin de le dire — des culées est faite de moellons de roche soudés ensemble par du ciment de Portland. Il fallait, en outre, que l'ensemble de la culée fût posée sur un terrain absolument solide et, ce terrain, on l'a trouvé : pour la culée de la rive droite, à 18^{m}75 de profondeur ; pour la culée de la rive gauche, à 19^{m}50.

— Mais, alors, bien au-dessous du lit du fleuve.

— Evidemment.

— Et comment a-t-on pu aller travailler là sans être englouti par les eaux?

— Au moyen de caissons en tôle, sans fond et à parois coupantes d'où l'eau était chassée par de l'air comprimé fourni par les usines des pneumatiques — horloges et tubes pour cartes télégrammes. — Les hommes s'accoutumaient très bien à travailler sous cette pression, d'ailleurs guère supérieure à une atmosphère, mais qui ne laissait pas que de troubler l'organisme des visiteurs accidentels.

— Alors, avec ces caissons?...

— On les a fait descendre, en déblayant, jusqu'aux profondeurs que je vous ai dites; puis, le fond solide trouvé, on a empli ces chambres de travail avec du béton, sur lequel on a enfin construit les culées en granit des Vosges.

— Je comprends qu'il était nécessaire d'employer de la pierre aussi solide que cet excellent granit car, pour produire la poussée que vous avez dite, le pont doit être d'un poids énorme.

— Il est relativement plutôt léger; mais des pièces de la dimension des arcs d'acier coulé ne se porteraient pas précisément à bras tendu. Leur tonnage, pour les quinze arcs réunis, est de 2,400 tonnes, fournies simultanément par les usines du Creusot, de Châtillon-Commentry, de Saint-Chamond, de Saint-Etienne et de Firminy.

Il y avait longtemps que Bêchard, le féroce calculateur, n'avait — étant tout à sa méchante humeur — cédé au plaisir de faire parade de sa faculté arithmétique. Cette discrétion ne pouvait durer. Aussi, depuis un moment très absorbé, s'écrie-t-il tout à coup:

— 2,400 tonnes pour quinze arcs, cela fait 160 tonnes par arc. Or, toutes morcelées que fussent évidemment ces énormes pièces, la pose n'a pas dû en être commode?

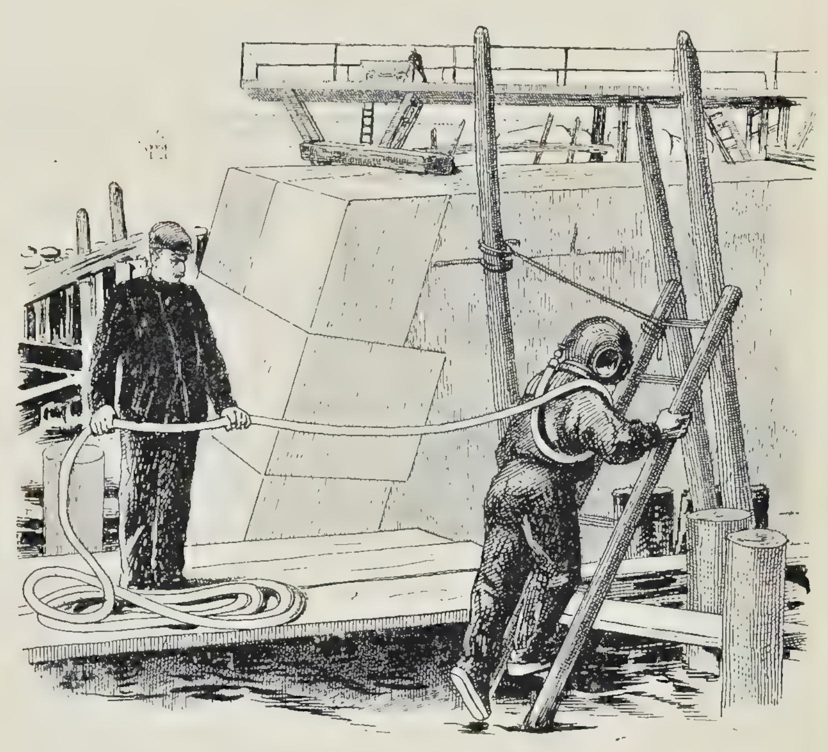
— D'autant moins que l'on ne pouvait interrompre ni gêner la navigation, ni, par conséquent, recourir à l'emploi de pilotis et d'échafaudages barrant en grande partie le fleuve, comme cela se pratique d'ordinaire.

— C'est vrai! s'exclame Verduret. Comment diable a-t-on pu faire?

— Ce qu'il était interdit de pratiquer normalement de bas en haut, on l'a exécuté de haut en bas, voilà tout.

— Je ne suppose pas que l'on soit allé accrocher des poulies dans la lune, cependant?

— Etant donné la rapidité de déplacement de notre satellite et surtout la vitesse de la rotation terrestre, la



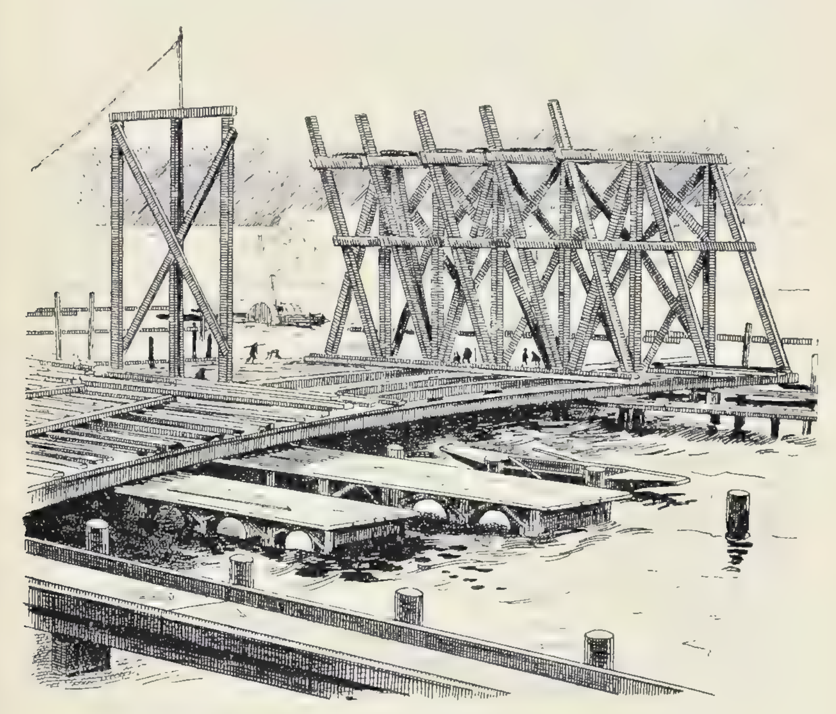
Un scaphandrier allant travailler.

lune eût, d'ailleurs, constitué un détestable point d'appui. Je vous assure, Excellence, que MM. Résal et Alby ne se sont pas arrêtés une seconde à une idée aussi lunatique : ils se sont élevés beaucoup moins haut, et se sont contentés de lancer sur la Seine une passerelle de manœuvre qui, soutenue sur chaque rive par des jeux de galets, pouvait se déplacer dans le sens du fleuve.

— Un petit pont avant le grand?

— Et qui est lui-même d'un haut intérêt technique. Cette

passerelle élégante, à laquelle on suspendit le gabarit ou plancher, ayant la forme exacte des arcs d'acier : cette passerelle, qui transporta à leur place les pesants segments des dits arcs, fut lancée en trois opérations, en août et en septembre 1897, et démontée en juillet et août 1899. Comme elle permettait de mettre en place trois arcs sans qu'on la



VUE DU CHANTIER DE LA PASSERELLE.

bougeât, elle n'eut à être déplacée que cinq fois, déplacement qui se fit toujours avec une réussite mathématique, mais qui n'était pas une petite affaire, vous vous en doutez, en raison de la longueur et du poids de ce gigantesque pont roulant.

— Ah ! prince, s'écrie Verduret enthousiasmé, vos explications sont vraiment d'un intérêt palpitant.

— Quand je vous aurai dit, Excellence, ajoute Laurentieff, que quelques-uns ont eu l'idée de donner à *mon* pont la phénoménale largeur de 100 mètres, c'est-à-dire d'en faire un véritable envoûtement de la Seine, et que mon *Moi* exté-

riorisé a eu toutes les peines du monde à inspirer la réduction à la largeur actuelle, c'est-à-dire 40 mètres — 20 mètres de chaussée et 10 mètres pour chaque trottoir — j'aurai achevé ce qui concerne, dans les grandes lignes, « l'œuvre des ingénieurs ». Il ne me reste donc qu'à vous remercier de votre haute attention jusqu'ici, et à vous prier de remonter avec moi sur le quai pour que je vous présente la seconde partie du chef-d'œuvre, c'est-à-dire :

§ VI

L'ŒUVRE DES ARCHITECTES

Notre groupe de visiteurs suivant le fou, Puzzling, après hésitation, se décide à suivre le groupe : il ne s'estime pas encore assez *froid* pour aller tirer vengeance de l'injure faite, en sa personne, aux « droits » universels de l'Angleterre.

En montant l'escalier, Laurentieff remet à Verduret un papier de grand format en lui disant :

— Excellence, pour que vous puissiez suivre avec plus d'intérêt la seconde partie de la présentation de *mon* pont, je veux que vous ayez sous les yeux la reproduction de la maquette en plâtre faite, *ne varietur*, avant qu'aient été entrepris les beaux travaux de construction. Cette maquette est elle-même un petit chef-d'œuvre de précision et d'exactitude, que le grand plaisir de M. Picard a toujours été de montrer tout d'abord à tous les visiteurs de marque des chantiers de l'Exposition, au cours des travaux de ces dernières années. Elle est si bien une œuvre de premier ordre que, dès le jour où il a été donné de l'admirer, il a été décidé que lorsqu'elle ne serait plus nécessaire aux architectes, elle irait s'installer en belle place au musée Carnavalet... Mais, nous voici de nouveau à l'entrée du pont : je reprends donc mon rôle d'auteur-cicerone.

Elevant la voix pour être entendu de tous, le monomane, avec une lenteur solennelle, s'écrie :

— Voilà que je touche, avec l'élément architectural et artistique, à la partie tout à fait importante pour moi, de l'ensemble du Pont Alexandre. Son rôle, en effet, est l'expression de l'Idée, la matérialisation du Symbole ; c'est l'Art, écrivant à jamais dans la pierre, l'acier et le bronze de ce monument la plus noble et la plus puissante page de l'histoire de la fin de ce siècle ! Jusqu'ici je ne vous ai parlé, en somme, que d'un pont qui est une merveille technique et marque un progrès superbe dans la science de l'ingénieur et l'habileté du métallurgiste. Maintenant, je vais vous mettre en présence de la réalisation de l'intense effort de ma pensée mue par l'amour des deux grandes patries russe et française, animées de l'amour de la Paix, de la paix bienfaisante et féconde, de la paix s'appuyant sur l'honneur et sur la force, telle qu'elle règne dans la volonté souverainement noble de Sa Majesté le Tsar, mon bien-aimé maître, et telle qu'elle planait dans l'âme de son illustre père Alexandre III, le Grand Tsar Pacifique !... Pardonnez à l'émotion qui rend ma voix tremblante !... Mais vous allez comprendre !...

Verduret se sent naïvement ému par cet exorde qui fait battre des mains à Bertrande et faire une moue dédaigneuse à Bèchard, qui le trouve... ridiculement théâtral.

L'éloquent mécanicien poursuit :

— Avant de pénétrer plus avant dans le sujet, permettez-moi de vous dire à quels artistes de vaillance et de talent supérieurs le destin a permis que je fisse mystérieusement confier l'honneur et le labeur de cette œuvre glorieuse.

« Lors du concours ouvert par l'administration pour le plan d'ensemble de l'Exposition de 1900, deux architectes de haute valeur, dont les efforts et les fécondes intelligences s'unissent depuis onze ans pour élaborer en commun quantité de beaux et importants travaux, présentèrent un projet auquel fut décerné la seconde prime. La première prime étant dévolue à M. Girault, le projet de celui-ci prévalut naturellement sur le leur. Quand vint ensuite le concours pour les palais des Champs-Elysées, ce fut encore une seconde prime qu'ils obtinrent pour leur projet de Petit Palais. Là encore, M. Girault passa devant eux avec la première prime et fut chargé de la construction de ce monu-

ment. Le grand talent de ces deux artistes, après avoir, par deux fois, côtoyé de si près le succès, allait-il donc être inutilisé dans la grande œuvre de l'Exposition? C'eût été presque une injustice et surtout une regrettable erreur. Je ne connaissais pas plus ces messieurs qu'aucun de leurs collègues, l'orientation exclusivement scientifique de mes études ne pouvant m'avoir mis au courant du personnel artiste qui fait à la patrie française une incomparable couronne triomphale que jalousent toutes les nations du monde. Mais mon *Moi* veillait. Il comprit que ceux-là étaient marqués du sceau du génie pour l'accomplissement de mon rêve et obséda le commissaire général de l'idée que ces puissants talents, méritant une compensation pour un double échec si hautement honorable, étaient indiqués pour mener à bien la grande allégorie du Pont Alexandre. M. Picard céda à cette inspiration psychique, qu'il a tous les droits de croire uniquement issue de sa propre pensée, et confia ces travaux au duumvirat que la partie supérieure et extériorisée de mon *Moi* préconisait. L'élément architectural et ornemental de mon pont bien-aimé échut donc à MM. Cassien-Bernard et Gaston Cousin. Laissez-moi, Excellence, dire un mot de chacun de ces messieurs.



M. CASSIEN-BERNARD.

Laurentieff, tendant à Verduret une photographie, lui dit :

— Voici M. Cassien-Bernard. Né à La Mure (Isère) en 1848. Il est entré à l'Ecole des Beaux-Arts en 1869, dans l'atelier de MM. Questel et Pascal. En 1876, il remporte le Second Grand-Prix de Rome et, cinq ans après, conquiert une deuxième médaille au Salon. Nommé officier d'aca-

démie en 1887, il est titulaire d'une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1889, et, en 1894, le ruban rouge vient récompenser une carrière d'artiste aussi belle que vaillamment remplie. M. Cassien-Bernard avait, en effet, obtenu déjà une deuxième prime au concours de l'Exposition de 1889, et les récompenses suivantes dans nombre de concours publics : troisième prix pour le groupe scolaire de Levallois, en 1881 ; premier prix pour le théâtre de Montpellier ; premier prix pour l'Ecole supérieure de jeunes filles, rue des Martyrs ; enfin, une prime pour l'érection du nouvel Opéra-Comique. En dehors du théâtre de Montpellier et de l'Ecole supérieure de jeunes filles, qu'il a construits par droit de concours, ses plus importants travaux sont l'Ecole des Ponts et Chaussées roumaine et la Banque nationale du même pays, qu'il érigea à Bucarest. M. Cassien-Bernard est « un travailleur infatigable, d'une érudition très grande et d'une audace dans ses conceptions qui font de lui l'un des plus grands artistes de notre époque », ainsi que l'a si justement écrit M. Antonin Proust. Depuis de nombreuses années, inspecteur de Charles Garnier, lorsque ce maître universellement admiré mourut, il recueillit sa succession comme architecte de l'Opéra. Il est aussi l'architecte du Cercle de la Librairie, ce qui fait de lui le conservateur, à la fois, de l'art lyrique et de la littérature, en ce qu'il conserve clos et couverts... et embellit, à l'occasion, le temple suprême de la musique et le petit palais de messieurs les éditeurs.



M. COUSIN.

— Décidément, pense Verduret, ce pauvre diable a la folie aussi gaie et spirituelle que grandiosement éloquente...

Cas d'aliénation qui serait bien intéressant à étudier pour un spécialiste !

— Voici maintenant le portrait de M. Cousin, le collaborateur de M. Cassien-Bernard, et, je puis dire, son *alter ego.* C'est un jeune à la fois très nouveau jeu et très classique, en ce que le modernisme l'attire autant que l'enthousiasment les beaux modèles du grand Art français. De ces deux goûts, qui cohabitent sa laborieuse intelligence, lui est née une conception d'Art d'une belle audace et d'une impeccable pureté. Son histoire tient dans cette très exacte et toute astronomique comparaison : il est le satellite du successeur de Charles Garnier. Cela ne signifie absolument rien en défaveur de sa personnalité très marquée et de l'indépendance de son propre talent, car on sait que, pour être notre satellite, la Lune, par exemple, n'en a pas moins son autonomie complète et influence presque autant notre planète qu'elle est influencée par elle. La seule différence capitale est que le globe de moindre masse est entraîné dans l'orbite du monde plus grand dans le voisinage duquel la destinée l'a placé. De même, M. Cousin, né en 1859, admis à l'Ecole des Beaux-Arts en 1878, élève de MM. Coquart et Gérhardt, est entré, dès son diplôme obtenu en 1890, à l'agence des travaux de l'Opéra. Depuis dix ans, il est donc le collaborateur intime de M. Cassien-Bernard, dont il a partagé toutes les études, tous les travaux, tous les concours en cette décade d'années. Leur union, leur entente artistiques, sont si absolues, qu'en parlant de leur agence, on pourrait dire : « L'architecte du Pont Alexandre III est « M. Cassien-Bernard-Cousin ».

« Pour les travaux du pont, ces messieurs se sont adjoints, comme inspecteurs, deux jeunes artistes de sérieuse valeur et de bel avenir :

« M. Eugène Bidard, né à Marseille en 1870. Entré en 1889 à l'Ecole des Beaux-Arts, atelier de M. Redon, il y obtint de nombreux succès couronnés par le diplôme d'architecte. Comme tel, il s'est vu décerner un troisième prix au concours du théâtre d'Evreux, et le premier prix — suivi naturellement de l'exécution — pour le Groupe scolaire de Clichy, en 1898.

« M. Félix Debat, né à Paris en 1867, élève de M. Pascal

à l'Ecole des Beaux-Arts en 1887, a obtenu : le Prix Achille Leclère en 1895, la Grande Médaille d'argent de la Société centrale des Architectes, une mention au Salon, une médaille d'or à l'Exposition de Vienne. Il faisait partie de l'agence des travaux du nouvel Opéra-Comique, lorsqu'il est entré, comme inspecteur, à celle du Pont Alexandre III.

« Tels sont, Excellence, les maîtres et leurs aides principaux à qui j'ai été heureux de voir, selon le désir éclairé de mon *Moi* dédoublé, confier la tâche si délicate et si difficile de la décoration de ce pont. »

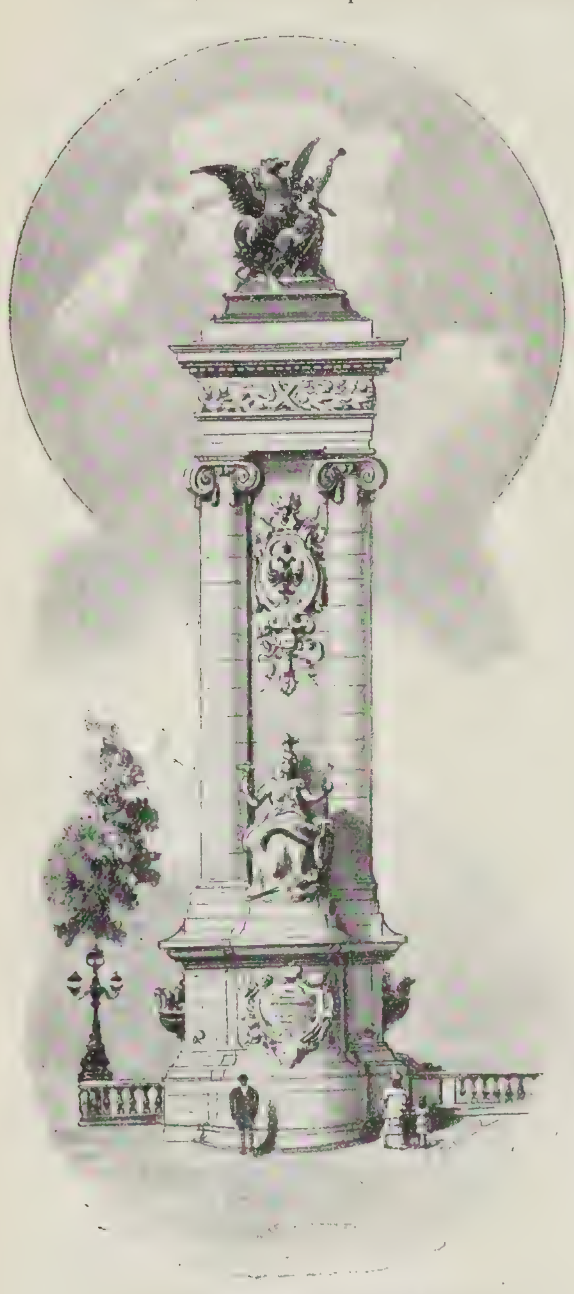
§ VII

SYMBOLISME... ET PROPHÉTIE

Laurentieff, étendant la main d'un air inspiré qui lui assure aussitôt l'attention générale, reprend, en se maintenant dans les notes les moins désagréables de son bizarre organe :

— Ah ! oui, difficile était la tâche que leur confiait, à ces deux maîtres, ma volonté exerçant secrètement une fluidique pression sur leurs belles imaginations d'artistes. Songez donc ! Non content de ce que l'idée-pont fût, à elle seule, synonyme de celle d'union, d'alliance à deux, je voulais que cette Idée principale se dégageât nettement, même pour les intellects les moins ouverts, de la décoration du Pont Alexandre. De plus, j'entendais que l'esprit de la grande Alliance y fût clairement, manifestement traduit dans le durable langage symbolique de la pierre et du bronze : sa majesté et sa simplicité, sa sincérité et sa franchise, sa volonté d'être, en même temps, un gage et un instrument de paix et de gloire. Je rêvais que ses inoubliables étapes : Toulon, Paris, Cronstadt, Pétersbourg, c'est-à-dire l'élément marin joint à l'élément terrestre, y fussent discrètement indiquées. Voilà ce qu'il fallait à mon âme de patriote — qui voit se continuer sa patrie dans une patrie amie, de façon si complète qu'il ne sait plus, né sur le sol russe, s'il n'est pas Français, et vivant sur le sol de France, s'il n'est pas Russe !

Verduret, l'âme suspendue aux lèvres de cette démence géniale, se sent remué jusqu'au plus profond de l'être. Il ne sait plus, à son tour, ce qu'il doit le plus admirer, ou de l'éloquence de cet homme à l'aspect misérable et dont l'esprit, sous le souffle d'une folie étrangement lucide, s'élève à de telles hauteurs, ou de cette alliance dont il n'avait jamais, jusqu'alors, saisi le sens de beauté et qui est capable d'inspirer de tels accents.



Vue de face d'un pylône (rive droite).

Bertrande aussi est profondément émue : le regard qu'elle fixe sur l'homme singulier qui a cessé de parler et que tous croient entendre encore, est brillant et humide.

Le couple Bèchard écoute, bouche bée, des mots dont il comprend que le vol plane en des régions où ne peut tout à fait le suivre leur esprit

accoutumé à ne guère quitter le sol. Puzzling, seul, reste froid; mais son œil terne s'est animé d'un rayon d'acier qu'il darde sur le mécanicien.

Laurentieff, venant poser la main sur le bras de Verduret, lui dit en confidence :



La France contemporaine. (Michel.)

— Excellence, croyez-vous aux signes qui annoncent l'avenir des personnes ?

— Si je?... dame!... je ne sais trop, fait le bonhomme interloqué et voulant toujours éviter de contredire le dément.

— J'y crois, parce que mon *Moi* supérieur me l'ordonne... Et il sait, lui!

— Ah?

— Eh bien, j'ai vu un signe au front de votre nièce.

— Tiens ! tiens... Je n'avais jamais remarqué.

— J'ai vu ! lui dit Laurentieff, d'un ton presque menaçant.

— Ne vous fâchez pas... là !... Je vous crois... Et ce signe?

— Veut dire qu'elle épousera un prince.

— Hum !... Enfin, je veux bien.

— Un prince qui aura eu la cervelle trouée dans un accident et qui aura connu Napoléon Ier... Chut !... C'est un secret... N'en parlez pas !

Et Verduret voit Laurentieff s'éloigner de quelques pas en faisant un geste invitant tout le monde à le suivre.

— Pauvre garçon ! pense le manufacturier retiré. Cela fait mal de voir ainsi perdue une tête si intelligente !

Ce disant, il rejoint ses compagnons que le mécanicien a entraînés à quelque distance de l'entrée du pont, et qui reprend aussitôt :

— Vous allez voir maintenant, comment MM. Cassien-Bernard et Cousin se sont merveilleusement tirés des difficultés d'ordre allégorique... et artistique de leur importante mission. Je dis : d'ordre artistique, car rien n'est, en général, malaisé comme la décoration d'un pont ; à plus forte raison d'un pont comme celui-ci, qui doit, en dehors du symbole, marquer une époque dans l'art. Ils avaient pour premier devoir de faire *absolument moderne,* et tel a été leur primordial souci. Donc, rien qui rappelât les ponts monumentaux du moyen âge ou les ponts à statues n'était admissible ; il leur fallait *créer* dans le sens le plus large du mot.

« Je n'ai pas eu besoin de rien suggérer aux architectes, explique Laurentieff. Tout de suite leur jugement et leur imagination se sont rencontrés avec mon rêve en ce qui concerne les principales divisions de l'allégorie. Le pont entier représente l'Alliance, il était logique que ses deux buts primordiaux se partageassent les deux masses principales. C'est ainsi que tout le massif de la rive droite, longé par le Cours-la-Reine est dédié à La Paix, et que le massif de la rive gauche, faisant face aux Invalides, proclame le second grand objectif du pacte d'amitié : La Gloire. »

— Très bien... Et ces pylônes dont on parle tant ?

— J'y arrive justement, Excellence. L'élément monu-

mental le plus important du pont est constitué par quatre pylônes, deux sur chaque rive. Rien n'étant complètement neuf sous le soleil, il va sans dire qu'il existe déjà des pylônes employés à la décoration de ponts ; exemple : le *Colleone* de Venise. Mais ceux-ci sont d'une légèreté qui en font, sans même parler du détail, une véritable nouveauté. Il fallait, ici, non seulement respecter le clou-perspective, mais le renforcer ; et c'est bien le but qu'atteignent ces pylônes, dont les superbes sujets dorés qui les couronnent conduisent merveilleusement l'œil sur le dôme doré de Mansart... Approchons-nous, s'il vous plaît, du côté de la tête de pont placée à notre gauche.

§ VIII

PRÉSENTATION EN DÉTAIL

Lorsqu'ils y sont, groupés et attentifs :

— Voici devant vous un de ces fameux pylônes, celui d'amont, rive droite. Comme ses trois frères que nous irons saluer tout à l'heure, il se compose d'un socle en pierre d'Echaillon (Isère), portant le pylône proprement dit, formé d'un faisceau de quatre colonnes ioniques — pierre de Chauvigny — et surmonté d'un groupe allégorique en bronze doré ayant 5 mètres de hauteur. Ces pylônes ont, avec le socle, 17 mètres de hauteur, sans comprendre le groupe du sommet, contre des largeurs variant de $3^{m}50$ à 5 mètres. Vous voyez qu'il a fallu quelque audace pour prétendre que, perdus comme ils sont au sein des vastes espaces de l'avenue Nicolas II et du Cours-la-Reine, ces faibles morceaux de maçonnerie cacheraient la perspective de l'Esplanade des Invalides. Ainsi que vous le remarquez, chacun de ces pylônes porte, sur le socle, une grande figure de femme assise, statue de pierre ornée d'attributs en bronze doré. Celle du pylône d'amont, rive droite, devant lequel nous sommes, représente allégoriquement la *France de Charlemagne* et est due au ciseau du maître sculpteur Alfred Lenoir. Quant au pégase en bronze doré, tenu à la bride par

un hérault, qui surmonte le petit édifice, et qui symbolise la *Renommée des Arts,* il est l'œuvre du célèbre Frémiet. Entre autres attributs, je vous signale, de chaque côté du socle, une proue du vaisseau



GROUPE DÉCORATIF D'UN PYLÔNE. (FRÉMIET.)

de Paris, et, au-dessus de la statue de la France, les armes impériales de Russie : l'emblème saute aux yeux. En avant du pylône, voici un lion — œuvre de Gardet — allégorie de

la force de l'Alliance, idée de puissance qu'évoque, d'ailleurs, au suprême degré, l'aspect magistral des culées en granit, s'offrant sans sculptures ni ornements dans l'ampleur robuste de leurs lignes. Passons maintenant à l'autre pylône de cette même rive, c'est-à-dire celui d'aval.



Candélabre de Gauquié.

La traversée faite de la largeur du pont, Laurentieff reprend :

— Je ne vous répéterai pas ce que je vous ai dit au sujet du pylône d'amont. Je vous indiquerai seulement qu'ici la statue assise représente la *France contemporaine* et est signée du maître G. Michel... Mais, pour ne pas tomber dans de continuelles redites, je ne qualifierai plus les éminents auteurs des morceaux de sculpture sur lesquels j'attirerai votre attention. A quoi bon? Tous sont des artistes de première valeur, arborant du rouge à la boutonnière et universellement connus. Donc, lorsque je vous aurai dit que le pégase de bronze doré surmontant ce second pylône symbolise la *Renommée des Sciences* et est dû, comme le précédent, à l'illustre Frémiet, et que le lion, de ce côté, est également de Gardet, nous pourrons, si Son Excellence veut bien le permettre, nous engager enfin sur le pont.

Le prince-mécanicien signale en passant les deux fort beaux génies placés sur chacune des balustrades, au-dessus de la dernière voûte de la culée de la rive droite, tous deux de Morice.

Puis, tout en marchant pour gagner l'autre rive, il explique :

— Toute la décoration dite « ornemaniste », et qui est très importante dans l'ensemble de la décoration artistique du Pont Alexandre III, a été faite par un spécialiste renommé, M. Abel Poulain, aidé de son principal collaborateur, M. Glantzlin. Toutefois, les figures, qui y sont nombreuses et d'un fini impeccable, sont de M. Perrin. Je vous ferai remarquer que — symbole de la part prise par la marine à l'œuvre de la Grande Alliance — toute l'ornementation de la partie métallique est tirée de la flore et de la faune des eaux. D'ailleurs, il n'est rien ici qui ne mérite de retenir l'admiration des amateurs du beau : voyez si ces candélabres qui, d'une rive à l'autre, surmontent les deux balustrades, et qui sont dus à M. Gauquié, ne sont pas de véritables chefs-d'œuvre d'artistique élégance!... Mais hâtons un peu le pas.

« Nous voici à la tête du pont de la rive gauche. Ici, deux pylônes identiques à ceux de la rive droite. La statue assise de celui d'amont, qui se trouve à notre dextre, maintenant

que nous nous sommes retournés pour faire face aux Champs-Elysées, représente la *France de l'époque de la Renaissance* et est due au ciseau magique de Coutan. Le pégase en bronze doré est de Granet et symbolise la *Renommée du Commerce*. Le lion emblématique est du maître Dalou... Si nous passons au quatrième pylône, celui d'aval rive gauche, nous admirons la *France de Louis XIV*, de Marqueste, le pégase de Steiner et un second lion de Dalou. »

— Et... ces génies, sur la balustrade? rappelle opportunément Verduret.

— Vous avez raison, Excellence, je les omettais. Reprenons donc pied sur le pont, afin que je vous les signale au passage... Nous y voici. Ces deux génies, celui d'amont comme celui d'aval, sont de Massoulle, et c'eût été grand dommage de ne pas les saluer d'un coup d'œil admiratif...

A petits pas, nos visiteurs reviennent sur la rive droite. En y arrivant, Verduret objecte :

— Cette décoration admirable me semble cependant, pour justifier pleinement son but, présenter une lacune.

— Laquelle?

— Ne trouvez-vous pas, prince, que la Russie n'y est représentée que bien faiblement, par quelques attributs dorés? J'aurais voulu la voir symbolisée par quelque morceau capital mis à une place d'honneur.

— Croyez, Excellence, que pareille erreur n'a pas été commise.

— Pourtant, vous ne nous avez rien montré d'intéressant dans ce sens.

— Parce que je ne pouvais pas, du pont même, vous faire voir ce qui constitue la décoration extérieure. Pour bien juger de celle-ci, il faudrait pouvoir se placer au milieu de la Seine... Que n'ai-je un bateau!

— Nous en avons un, dit vivement Verduret : la gondole...

— Rembarquer sur cette machine infernale?... Jamais! déclare péremptoirement Bêchard.

— Merci bien : j'y ai eu trop peur! renchérit la farinière.

Mais Puzzling souffle rudement à l'oreille de celle-ci :

— Il fallé aller dans le bèteau. Jé vôlé, yes!

Subjuguée, Mme Flore dit à Verduret, d'une voix mal affermie.

— J'y ai eu bien peur, mais... j'irai tout de même.

— Toi? s'exclame son mari stupéfait.

— Et vous aussi, Bêchard, dit tout bas Verduret à son maigre compagnon qu'il prend à l'écart. Oseriez-vous, sous les yeux ironiques de l'Angleterre et étonnés de la Russie,



Pont Alexandre III. — Motif décoratif. (Massoulle.)

montrer qu'un Français peut être couard jusqu'à appréhender de suivre l'exemple de femmes craintives?

L'argument paraît sans réplique au farinier. Rassemblant toute son énergie, il se redresse et dit :

— J'irai !

Le groupe arrivé sur la berge, le manufacturier hèle le gondolier, qui se hâte de lever l'ancre et de se rapprocher du bord. Mais celui-ci, voyant Puzzling se précipiter pour embarquer le premier, arrête net le fils d'Albion en croisant contre lui le fer de son pic.

En se rejetant de côté pour éviter le menaçant instrument

nautique, James-Gregory perd l'équilibre... Il va aller prendre un bain involontaire, quand le robuste poignet du prince-mécanicien le remet d'aplomb sur ses larges pieds.

— Monsieur le batelier, dit le tuteur de Bertrande d'un air contrarié, allez-vous encore empêcher ce gentleman de



LA FRANCE DE LOUIS XIV. (MARQUESTE.)

nous accompagner ? Voyez, on nous regarde... Cela va faire scandale !

Le gondolier regarde Verduret, puis ses yeux se fixent sur Laurentieff. Alors, il relève soudain son arme en murmurant...

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait ? J'avais des

ordres formels pour l'embarquement au « Vieux Paris » : je puis admettre que la défense est levée ici. Qu'il embarque s'il veut, votre gentleman ; mais je l'engage à se tenir tranquille !

Le groupe, Puzzling compris, prend place avec le mécanicien dans la gondole, qui aussitôt s'éloigne de la rive et, sur l'indication de Laurentieff, gagne le milieu de la rivière, en aval du pont.

§ IX

SEINE ET NÉVA

— Excellence, dit alors Laurentieff, vous me disiez tout à l'heure que vous trouviez la grande Russie insuffisamment représentée dans cette magistrale œuvre allégorique. Veuillez lever les yeux vers la clé de voûte du pont et admirer cet écusson, chef-d'œuvre du maître statuaire Récipion.

— Oh ! en effet, cela me paraît très beau, opine Verduret... sans se compromettre. Et, cela représente ?...

Laurentieff ôte, d'un geste plein de dignité, sa vieille casquette toute maculée d'huiles et de poussière de houille, et découvre une folle chevelure en broussailles qui semble brouillée depuis longtemps avec les dents du peigne.

D'une voix que l'émotion rend plus singulière encore et qui veut être solennelle, il répond :

— Cela représente, Excellence, les armes de la Sainte Russie, que montrent aux générations présentes et futures de superbes nymphes. Ce sont les nymphes de la Néva, le large fleuve de la capitale des Tzars, depuis Pierre le Grand ! Et voyez la puissance symbolique de ce splendide écusson ainsi placé ! La clé de voûte d'une arche en est comme l'âme. Ici, un seul arc forme le pont entier : ce point de l'articulation centrale est donc l'âme du monument superaquatique construit à la gloire de l'Alliance féconde des deux grands peuples. C'est à cette place d'honneur par excellence que sont arborés les emblèmes sacrés de la Russie et de l'impériale Néva, le large fleuve limpide de la

ville de Pierre. Dans son sommeil glacé, le Grand Tzar Pacifique Alexandre III doit être content de sa vaillante amie la France et de la triomphale réussite du rêve du respectueux et fidèle serviteur de son auguste Fils, le Tzar Nicolas II !

— Et ce serviteur?

— C'est moi, Excellence, moi qui ai dépensé sans compter mon intelligence, mes veilles, toutes les forces de mon être moral et physique, et qui suis prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour la patrie *amie et alliée* des Tzars, pour la France héroïque, et qui si souvent et si profondément souffre de ses propres qualités généreuses et de ses chaudes passions gauloises!

Cela est dit avec une simplicité empreinte de souveraine grandeur qui va droit au cœur du bonhomme Verduret... et surtout de sa nièce.

Le manufacturier retiré, d'un mouvement spontané, tend la main franchement ouverte au mécanicien monomane.... qui se contente de la serrer respectueusement et gravement.

Voyant Bertrande penchée, les yeux humides, vers le pseudo-prince russe qui montre un cœur si français, il lui dit, d'un ton ému, répondant à la visible tentation de la jeune fille :

— Mon enfant, je t'autorise à faire comme ton oncle : on n'a pas si souvent, ici-bas, l'occasion de mettre, sans arrière-pensée, une main pure dans une main loyale.

D'un geste plein de grâce, Bertrande pose sa petite main gantée dans la main noire du conducteur de locomotives. Celui-ci la saisit vivement et, avec une aisance qui, jurant avec son accoutrement de rude travailleur et son organe de maquignon, semblerait légitimer les prétentions aristocratiques de son cerveau déséquilibré, il s'incline et appuie sur le gant clair ses lèvres qui y laissent une double trace de poussière grasse de houille.

Puis, un peu brusquement, il relève la tête, et, abandonnant la main mignonne qui paraît n'avoir nulle hâte de se retirer, il commande au gondolier :

— Remontez un peu en amont du pont, je vous prie.

— C'est vrai, le pont a deux côtés, dit Verduret. Cet écusson doit avoir un pendant.



LE COURS-LA-REINE F



ONT ALEXANDRE III

— Oui. De même que l'Alliance, la clé de voûte, âme de l'œuvre et de l'allégorie, a deux faces.

— Si je saisis bien votre idée, prince, il y a donc une face russe et une face française ?

— De même qu'il y a la capitale russe et la capitale française successivement visitées par les chefs d'Etats amis... De même qu'il y a le fleuve russe et le fleuve français.

— Alors, je devine que cet écusson...

— Tenez, nous dépassons le pont. Voici, par Récipion également, le pendant, en amont, de l'écusson d'aval. A la place des armes russes, ce sont ici les armes de Paris. Au lieu des nymphes de la Néva, ce sont celles de la Seine... Estimez-vous le symbole suffisamment complet, maintenant, Excellence ?

— Je le trouve complet, ingénieux, merveilleux !

— Ah ! la vraie merveille — et en le disant je ne suis que juste — c'est l'ensemble de l'œuvre et des ingénieurs et des architectes, car la partie savante et la partie artistique du pont se fondent l'une dans l'autre, à faire croire qu'une seule intelligence et une seule main ont travaillé l'acier, la pierre et le bronze. Ce qui est une merveille bien digne de la glorieuse et féconde amitié que le Pont Alexandre III consacre, c'est l'entente intime et absolue qui n'a cessé de régner entre les chefs et les sous-ordres de l'agence Résal-Alby et ceux de l'agence Cassien-Bernard-Cousin. Jamais le moindre heurt, toujours une réciproque complaisance et une aide mutuelle... Et l'on dit que les Français ne s'entendent pas entre eux ! Jamais hommes ne sont plus étroitement unis et largement solidaires lorsqu'un grand ou beau but commun se dresse devant leur bon sens, leur imagination puissante, leur énergie et leur amour du travail ! Quelle calomnie ?... Et à quels mécomptes s'exposent ceux d'au delà de ses frontières qui, sur la foi de quelques dilettantes de la plume, répètent avec satisfaction que la France s'en va !

S'adressant au gondolier, il commande :

— Laissez-nous glisser au fil de l'eau !

Puis, se tournant vers Verduret, il ajoute :

— Je crois, Excellence, avoir à peu près tout dit concernant ce pont unique au monde et qui est la cristallisation de mon rêve. Si vous voyez quelque point à éclaircir, quel-

que question à m'adresser, j'ai l'honneur d'être entièrement à vos ordres... et à ceux de vos amis.

— Pour moi, je ne vois pas... fait Verduret.

— Je demande la parole! déclare Bèchard d'un air important.

§ X

CE QUE COUTENT LES PONTS

Prenant sa physionomie grave des grandes occasions — le noir farinier, dit :

— Monsieur — pardon ! mettons « prince », puisque prince il y a — me permettez-vous de vous faire remarquer que dans vos intéressantes dissertations vous avez omis, selon moi, le principal?

— Serait-il vrai, monsieur le Grand Panetier?

— Sans doute. Vous ne nous avez pas même dit ce que coûte aux contribuables ce pont, assurément très beau et, d'après ce que vous affirmez, unique au monde?

— En présence du résultat obtenu, je vous avoue que cette question d'argent me laisse très indifférent; mais, du moment que cela vous intéresse...

— Enormément.

— Je vous dirai donc que le crédit alloué pour la construction du Pont Alexandre III se compose de deux parties : la part de l'Etat ou, pour être plus exact, la somme allouée par le service financier de l'Exposition et qui est de quatre millions cinq cent mille francs; la part fournie par la Compagnie du Chemin de fer de l'Ouest (que cette construction intéresse tout particulièrement, en raison de sa nouvelle gare des Invalides), et qui est de quinze cent mille francs.

— Au total, six millions!... Bigre, c'est cher!

— Je pourrais vous répondre qu'un chef-d'œuvre n'est jamais cher. Mais j'aime mieux fixer vos idées en vous disant, comme terme de comparaison, ce qu'ont coûté quelques-uns des principaux ponts de France.

— A la bonne heure, voilà qui a de l'attrait, au moins!

— Charmé de vous enchanter à si bon compte, monsieur le Grand Panetier.

— Ce pont de l'Alliance, reprend Laurentieff, ne sera pas, quoiqu'il justifie une dépense exceptionnelle, celui qui aura coûté le plus cher. Le pont de Bordeaux, par exemple, a monté à six millions huit cent cinquante mille francs.



La Néva.
(Figure du groupe de clé de voûte, de Recipon.)

— Mais la Gironde est, je crois, autrement large que la Seine?

— Ce pont de Bordeaux a cinq cents mètres.

— Le triple de celui-ci! Il n'y a donc pas de rapport entre les prix de revient.

— Le pont Saint-Esprit, sur le Rhône : quatre millions cinq cent mille francs.

— La longueur?

— Sept cent trente-huit mètres.

— Alors celui-ci coûte les yeux de la tête.

— Attendez : le pont de Roanne, six millions quatre cent mille francs, pour deux cent trente-deux mètres.

— Ah! ça remonte.

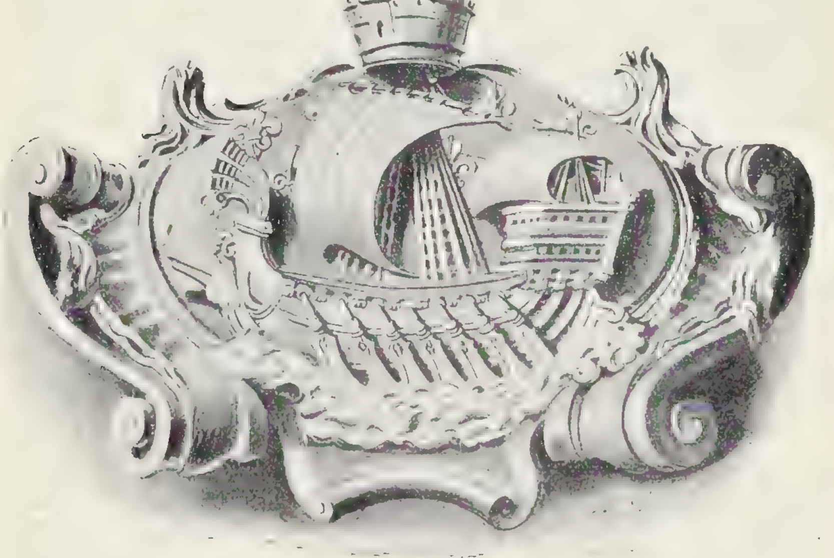
— C'est simplement pour vous prouver qu'il y a pont et

pont, et qu'il est fou de prétendre les auner comme du calicot pour juger de la dépense.

— Pourtant?...

— Alors, que direz-vous du pont d'Iéna, qui, compris dans l'enceinte de cette Exposition, n'est pas plus long — mais, beaucoup moins beau que celui-ci — et qui a coûté la somme de six millions cent trente-cinq mille francs?

— Vous m'en direz tant!..



— Passons donc plutôt à la répartition de cette somme de six millions.

— Oh! je me doute que c'est la décoration qui a fait, ici, monter la dépense.

— Voyez quelle est votre erreur : le budget alloué aux architectes n'a été que de un million.

— Les grands sculpteurs, pourtant, se font payer...

— Fort cher, d'ordinaire. Mais ici, pour le patriotique honneur de contribuer d'une de leurs belles pages à cette célébration de l'œuvre de l'Alliance franco-russe, il se sont montrés d'un désintéressement qui honore autant les deux nations amies qu'eux-mêmes.

— C'est très bien de leur part, déclare Bèchard avec con-

viction. Seulement ce qui me semble exorbitant, ce sont les cinq millions rien que pour la ferraille!... Juste le coût du Petit Palais des Champs-Elysées.

— Sans parler de la passerelle de service, je ferai observer à monsieur le Grand Panetier qu'une arche de plus de cent mètres et de quarante mètres de large, construite avec des matériaux métalliques nouveaux... Mais, mieux que cela : si monsieur le Grand Panetier veut aller contrôler le livre de dépense de MM. Résal et Alby, il se rendra bien mieux compte... et je suis sûr que, pour un officier de la bouche de Sa Majesté le Tzar, ces messieurs ne demanderont pas mieux que de se soumettre à un contrôle amateur qui...

— Il me semble, monsieur, que vous vous moquez...

Il n'achève pas.

Un triple cri, poussé par Mme Bêchard, Bertrande et... James-Gregory Puzzling, accompagne une brusque poussée de la gondole.

Les passagers sont obligés de s'accrocher à la banquette pour ne pas glisser sur le plancher du bateau...

§ XI

COUP DE FOLIE

Que s'est-il passé ?

Le gondolier, se dressant affolé derrière la banquette occupée par le ménage Bêchard et l'Anglais, l'explique par ce cri d'alarme :

— Bon, encore une lubie de ce satané bateau!... J'en étais sûr !

La gondole, en effet, sans que l'on puisse dire comment, puisque son inexpert matelot en a abandonné la manœuvre et que personne n'a bougé, vient de s'élancer brusquement, descendant le fleuve à une vitesse vertigineuse.

D'où les cris bien compréhensibles de Mme Flore, de la jeune fille et de l'Anglais.

Au moment où la gondole, plongeant légèrement de

l'arrière, s'est élancée, James-Grégory a voulu bondir en s'écriant :

— Je vôlé voar le mêchine !

Mais un bras robuste l'a cloué à sa banquette pendant qu'une courroie, évidemment préparée, s'enroulait autour de sa lourde taille et le rivait à sa place.

La surprise des passagers est de courte durée, surtout chez Verduret et sa nièce, qui l'ont d'avance quelque peu escomptée.

Le manufacturier retiré voit que Laurentieff se tient cramponné des deux mains au bois de sa banquette, mais non de façon stable, car ses mains, comme prises de mouvements nerveux, glissent symétriquement, inégalement et par saccades, tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche.

— Prince, qu'avez-vous ?

Le mécanicien ne répond pas, et ses singuliers mouvements continuent toujours, attentivement suivis par le regard devenu presque lumineux de Puzzling.

A ce moment, le gondolier, après avoir levé les bras au ciel d'un air désespéré, va, tremblant d'effroi, se cacher sous le petit gaillard d'avant de la gondole.

Alors, Laurentieff quitte brusquement sa position, joint les mains qu'il tord avec des mouvements saccadés et s'écrie d'une voix plus rauque que jamais :

— Arrêtez !... Impossible !... Lofez ! lofez !... Pour Dieu, gagnons à tout prix la rive !... C'est la fin de la planète !... La Seine vole !... La mer a dû s'effondrer dans les entrailles du globe et le fleuve court à son tour s'y engloutir !... Lofez, vous dis-je !...

Et il fait mine de s'élancer par-dessus bord pour atteindre plus tôt la terre.

Verduret frémit.

— Mon Dieu ! dit-il, le malheureux !... C'est un accès !

— Prince, revenez à vous !

— De ce train-là, avant minuit nous serons au Havre.

— Je reconnais que cette vitesse est fantastique, mais réfléchissez, et vous comprendrez que cette rapidité ne peut avoir qu'une cause toute naturelle.

— Regardez derrière nous si la Seine se vide !

— Mais non, voyons, elle ne se vide pas!... C'est nous qui courons si vite à sa surface, qu'elle semble nous fuir!

Et il interpelle le gondolier :

— Voyons, monsieur l'ami de M. Bouscastrol, voyez donc dans quel état est ce pauvre garçon. Mettez fin à une plaisanterie qui a le tort de se répéter mal à propos et de trop durer. Arrêtez, allons, arrêtez!



Pont Alexandre III. — Motif décoratif.
(Dalou.)

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, réplique le pseudo-marinier, mais à ce bateau diabolique qui n'en fait qu'à sa fantaisie.

— Trêve d'enfantillages! Je ne suis pas dupe : je vois que nous évitons à merveille les bateaux-omnibus que nous laissons loin dans notre sillage; mais je vous somme de nous dire, à cause de ce malheureux dont la tête s'égare, si cela va durer longtemps.

— Tout ce que je sais, c'est que Mlle Guillemette a dit

devant moi que, en quittant le Pont Alexandre III, vous iriez sûrement à la Tour Eiffel.

— La Tour Eiffel ! hurle Laurentieff, que Verduret a toutes les peines du monde à contenir, je ne veux pas y aller !... Si le Tzar venait pendant que vous m'éloignez de mon Œuvre !

— Là, là, doucement ! Sa Majesté ne va pas tomber à l'Exposition sans crier gare !...

— Ramenez-moi à terre ! beugle le mécanicien que le manufacturier retiré, à bout de forces, craint de ne pouvoir empêcher de se jeter à l'eau.

Un génie de décoration.

Comme si la gondole eût elle-même entendu cette prière et la veuille exaucer, elle se met à obliquer vers la rive gauche.

Devant elle, le pont d'Iéna grandit d'instant en instant.

Il y a juste quatre minutes qu'elle a pris sa course furi-

bonde, lorsqu'elle vient stopper presque brusquement contre le ponton le plus voisin du Champ de Mars.

Le malheureux fou jette un cri strident de délivrance. Sans attendre que l'embarcation soit amarrée, par le gondolier sorti de sa cachette, il repousse Verduret et Bèchard qui, revenu de sa stupeur première, veut prêter main-forte à son ami, et, d'un bond, s'élance sur le ponton qu'il traverse en courant, pour disparaître aussitôt parmi la foule.

— Quel dommage qu'un garçon aussi intelligent ait ainsi la tête perdue, soupire notre Malesherbois, en débarquant avec sa nièce.

Les Bèchard suivent en hâte Verduret et Bertrande.

Puzzling, subitement détaché, leur emboîte le pas. Sous les yeux des curieux amassés pour voir cet étrange bateau, il n'ose pas essayer de mettre de force à exécution ses intentions indiscrètement exploratrices, et débarque en mâchonnant une phrase rancuneuse.

Il a à peine mis le pied sur le ponton, que la gondole, prestement démarrée, vire de bord et, rapide comme un oiseau, file droit sur le « Vieux Paris », évidemment son port d'attache.

Pendant ce temps, Verduret, obéissant de bon cœur au mot d'ordre donné par dame Guillemette, emmène ses amis vers la Tour de trois cents mètres, en dépit des protestations coutumières de Bèchard.

Le prochain volume aura pour titre :

LA TOUR EIFFEL

ET

LES SPECTACLES PITTORESQUES

et comprendra :

De nombreux dessins orneront le texte, et une planche lithographique, *de 50×65, représentant la* TOUR EIFFEL, *sera renfermée dans ce volume.*



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

VI

LA TOUR EIFFEL

ET

LES SPECTACLES PITTORESQUES

EN VENTE :

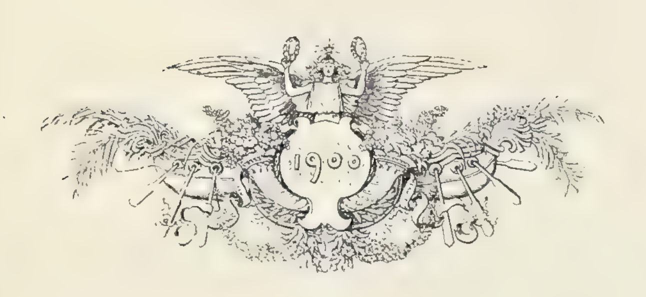
I.	L'Exposition à vol d'oiseau	1 vol. illustré	» 60
II.	La Porte Monumentale et le Petit Palais . .	—	» 60
III.	Le Grand Palais	—	» 60
IV.	Le Vieux Paris	—	» 60
V.	Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris		» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

VI

LA TOUR EIFFEL
ET
LES SPECTACLES PITTORESQUES



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

LE GÉANT DE FER

(1889-1900)

§ Ier

ABANDONNÉS !

Après avoir repris pied sur le sol ferme du quai d'Orsay — ce dont Aristide Bêchard paraît être le seul à éprouver une satisfaction intense — notre quatuor *expositionniste*, toujours escorté de l'inséparable Puzzling, s'avance lentement vers la Tour de 300 mètres.

Leur marche est un long moment muette. La scène de folie dont il vient d'être témoin a assez profondément troublé le bonhomme Verduret... qu'une préoccupation d'un

autre ordre commence, d'ailleurs, à rendre perplexe. Bèchard, s'il est satisfait d'être à terre, n'a pas encore digéré l'atteinte portée à sa dignité, le matin, au « Vieux Paris », non plus que ses deux « venettes » aquatiques. Puzzling roule ses petits yeux pâles d'un air de coléreuse rancune, et dame Flore, étant donné son intime tendance à régler les pulsations de sa sentimentalité sur... le méridien de Greenwich, est fort inquiète de cette attitude de l'Angleterre.

Quant à Bertrande, elle se laisse aller à une souriante rêverie.

Bèchard rompt le premier le silence pour traduire une obsédante pensée :

— C'est égal, c'est drôle, tout ça... et pas naturel.

— Quoi donc? demande Verduret.

— Mais... tout ce qui nous arrive.

— Je ne vois pas ce qui peut tant provoquer votre étonnement ?

— Dame, mon oncle, le bateau!... fait la jeune fille en hochant gentiment la tête.

— Ça, je le concède; Bertrande a raison. Non pas, évidemment, qu'il y ait rien de surnaturel dans la marche fantastique de la gondole qui nous a emportés du « Vieux Paris » vers le Pont Alexandre et ramenés ici; mais elle est l'expression tangible d'un mystère scientifique dont nous trouverons sans doute la clé au cours de notre visite à l'Exposition. Quant au reste, je ne vois pas — et je vous avoue que je le regrette, car cela retarde la solution du problème posé par l'avis que j'ai reçu à Malesherbes — je ne vois pas, dis-je, ce que vous pouvez y trouver de singulier?

— Cela prouve, mon cher Verduret, que vous avez l'étonnement difficile. Un tel concours de rencontres!... Tenez, récapitulons.

— Je ne demande pas mieux.

— D'abord, le jour de notre arrivée, ce vieillard qui se trouve sur la Tour, à point nommé, pour nous faire une conférence... que vous avez trouvée charmante, du reste.

— Autant que complaisant et érudit, le conférencier. Obligeance d'un voisin de table à l'égard de provinciaux qu'il estimait victimes d'une facétie de mauvais goût.

— Ah! mon oncle, fait Bertrande en menaçant le manu-

facturier retiré de son doigt frêle et rosé, vous n'avez pas toujours trouvé son intervention aussi *naturelle* que cela !

— Parce que j'étais encore obsédé par l'idée de trouver quand même le guide annoncé dans ce coquin de billet. Mais un peu de réflexion m'a permis de remettre les choses au point et de cesser d'aller chercher midi...

— Sur la Tour Eiffel.

— Moqueuse ! Donc, ce vieillard, complaisant voisin de table, voilà tout.

— Parbleu, c'est ce que j'ai dit tout de suite, moi, en homme pratique et incapable de perdre son temps à aller rêvasser dans la Lune ! déclare péremptoirement Bèchard. Mais, le lendemaïn, ce rapin insolent ?...

— Bouscastrol ?... Un cicerone à louer que nous avons trouvé sur notre chemin, comme tout un chacun aurait pu le faire.

— Et cette réception au « Vieux Paris » ?

— Gracieuseté anonyme de l'administration, dont un hasard très heureux nous a rendus bénéficiaires. La toute gracieuse dame Guillemette nous l'a expliqué, de même qu'elle a eu, juste au moment où nous allions la quitter...

— Parce que c'est elle qui nous quittait, dit Mme Flore, se mêlant enfin à la conversation. Sans cela, je connais quelqu'un qui...

— ... Ne s'éloigne jamais sans regret de la grâce aimable jointe à la beauté. Je ne serais pas chevalier français s'il en était autrement. Voulez-vous bien ne pas chercher à être méchante : cela ne vous va pas, chère madame.

Mme Flore, flattée, minaude un sourire, et Verduret reprend :

— C'est donc cette gentille personne qui, au moment où elle allait nous quitter — vous voyez que je rectifie — a eu l'idée de nous indiquer ce pauvre fou de génie du Pont Alexandre, et de faire mettre à notre disposition cette gondole, comme commode et ultra-rapide moyen de transport.

— Alors, selon vous, monsieur Verduret, tout cela est le résultat de notre arrivée, ce matin, à la minute opportune, à la reconstitution historique de M... Comment donc ?... Un drôle de nom... Ah ! oui : Robida. C'est cela ?

— Evidemment, chère madame. Et comme c'est dame

Guillemette qui a voulu que nous vinssions directement du Pont à la Tour, je ne serais nullement surpris..

— De quoi, Verduret?

— Mais de quelque nouvelle gracieuseté, Bêchard.

— De la part de cette... demoiselle ?

— Ou plutôt de celle de son administration. A Paris, voyez-vous, si l'on n'a pas les coutumes hospitalières de la province, on fait très bien les choses quand une fois l'on s'y met. Nous avons été des hôtes privilégiés ce matin ; je parierais que l'on trouvera moyen d'être aimable avec nous tout le jour... Tenez, que vous disais-je ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regardez, là, devant nous, cherchant de tous côtés, ce jeune homme.

— Où donc, mon oncle ?

— A quelques mètres du premier pilier de la Tour.

— Un jeune homme?... Je vois... Il est même très bien ! déclare Mme Flore... Mis à la dernière mode!

— Peuh!... un gommeux! laisse tomber Bêchard d'un ton de mépris.

— Mais, c'est?... fait Bertrande aussitôt prise d'une folle envie de rire.

— Parbleu! opine son tuteur.

Et il ajoute en souriant, se tournant vers Bêchard :

— Vous ne le reconnaissez pas ?

— Non, répond sèchement le farinier en tournant le dos à Verduret, mouvement qui indique à celui-ci le peu de sincérité de ce monosyllabe négatif.

— Voyons, qui est-ce? insiste avec impatience Mme Flore. Il me semble l'avoir vu quelque part, mais...

— Vous ne reconnaissez pas messire Triboulet junior ?

— Le bouffon de là-bas, dans cet élégant costume ?

— Dame! il a quitté oripeaux et maquillage pour habit de ville et visage naturel.

— Impossible !

— Si possible, chère madame, que le voilà qui nous a aperçus et se dirige vers nous.

Fendant adroitement la foule, le jeune comique vient, en effet, s'incliner devant le groupe de visiteurs.

— Mesdames et messieurs, de la part de ma gentille

camarade, dame Guillemette, agissant au nom de l'administration du « Vieux Paris », j'ai l'honneur de vous remettre... cette lettre.

— Que vous disais-je ? proclame le manufacturier retiré en prenant l'enveloppe qui lui est présentée et en se tournant vers ses compagnons.

— Ma mission étant accomplie, il ne me reste plus, dit le jeune comique, qu'à vous présenter mes hommages et à vous souhaiter mille joies au cours de votre promenade.

Ce disant, Triboulet junior s'incline derechef avec aisance, mais non sans quelque professionnelle exagération, pirouette sur les talons et s'éloigne à grands pas dans la direction de la Seine.

— Ouvrez donc ! dit l'impatiente Mme Flore à Verduret, qui soupèse méditativement la missive.

Il obéit. L'enveloppe contient d'abord une carte de visite parfumée, écrite à la main, en fine anglaise :

De la part de

GUILLEMETTE

DAME DE LUTÈCE

Verduret fait voir la carte à ses amis et la met précieusement dans son portefeuille, puis il leur montre une feuille imprimée extraite d'un livre à souche et dont les blancs sont remplis par une ferme écriture masculine.

— Ceci, dit-il, est une autorisation pour nos quatre personnes, nominativement désignées, de faire gratuitement l'ascension *complète* de la Tour.

— Qu'entend-on par ascension *complète ?*... Ce mot me semble superflu, dit Bêchard.

— Une conversation que j'ai entendue le matin de notre arrivée explique ce mot. Cela veut dire que nous pourrons aller jusqu'à la lanterne, interdite au public depuis que d'indélicats ascensionnistes se sont sottement amusés à gra-

ver de nombreux noms sur les verres du phare. Vous voyez que nous sommes mis au rang des privilégiés.

— *Well!...* Et môa? interroge brusquement James-Gregory Puzzling.

— Ah! dame! vous, cher monsieur, votre nom n'étant pas porté sur ce billet... vous en serez quitte, si vous tenez à nous suivre, pour prendre un ticket au guichet, répond Verduret, satisfait de faire sentir à l'Anglais qu'il est un intrus dans le petit groupe auquel il persiste à s'imposer.

Puzzling frappe le sol de son large pied.

— Aoh! s'écrie-t-il avec colère, on moqué tôjours le Angleterre!.. *Well!...* jé préné le ticket!

Il se dirige vers le guichet, pendant que les quatre privilégiés vont droit à l'ascenseur.

Mais il se trouve que celui-ci se complète avec l'entrée dans la cabine de Verduret et de sa nièce, lesquels partent seuls, après avoir pris rendez-vous à la première plate-forme avec leurs compagnons, forcément remis au suivant voyage.

§ II

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Au moment où l'ascenseur quitte le sol, un long soupir quitte également les lèvres de Verduret, peu coutumier de ces expansions mélancoliques.

Bertrande n'en croit pas ses mignonnes oreilles.

— Oh! mon oncle, que veut dire cela? Vous manque-t-il quelque chose?

— Eh! parbleu, oui : il me manque ce qu'un généreux hasard nous a donné jusqu'ici. Vois-tu, nous offrir si gracieusement une ascension à la Tour, c'est charmant de la part de... l'administration du « Vieux Paris »; mais, malgré tout, c'est incomplet. En nous engageant à aller voir le Pont Alexandre III, notre gentille cicerone moyenâgeuse nous a indiqué ce pauvre diable de Laurentieff, cerveau détraqué, mais parfait document vivant. Puisqu'on nous fait venir à la Tour, on aurait pu...

— Nous fournir, ou tout au moins nous indiquer quelqu'un pour guider et documenter notre visite... est-ce cela que vous voulez dire?

— Oui.

— Voyons, c'est bien superflu ici, où vous n'avez qu'à vous adresser au premier employé venu pour apprendre tout ce que vous désirez savoir.

— Eh! je ne l'ignore pas; seulement...

— Seulement, quoi?

— Vois-tu, nous avons joué, jusqu'ici, d'un bonheur vraiment insolent: nous n'avons pas fait un pas dont l'empreinte n'ait été en quelque sorte marquée d'avance par des compétences qui semblaient se complaire à nous instruire en nous intéressant, et je sens qu'après un quatrième maillon la chaîne se rompt.

— Bah!... qui sait? lance la jeune fille dans un frais et joli rire.

— Ce n'est que trop visible.

— Vous êtes peut-être trop pressé. N'étions-nous pas déjà à la Tour depuis de longs moments lorsque s'établirent nos relations avec l'intéressant centenaire?... Et n'entrions-nous pas — ou presque — sous la Porte Monumentale, lorsque vous avez été assez habile pour mettre la main sur le joyeux M. Bouscastrol?

— Raisonnement d'enfant, cela, ne reposant sur rien. Va, la chaîne est bien rompue, et c'est dommage.

Pendant ce court dialogue, tous deux sont arrivés au premier étage. Ils y attendent leurs compagnons que ne tarde pas à leur amener une nouvelle montée de l'ascenseur.

— Allons, dit alors Verduret, puisque nous voici abandonnés à nous-mêmes, c'est à moi de tâcher de rendre notre excursion aérienne aussi intéressante que je pourrai.

— Aôh! interroge Puzzling, vô avez plous le guide?

— Vous le voyez bien.

— *Well!* jé avé fait un boulette à souiver vô à le tâour de le Mr Eiffel!

— Là et ailleurs, je crois! dit Verduret, très contrarié de la présence de l'étranger.

— No, répond tranquillement Puzzling; ailleurs, ce été *all right*. Dans le présent, ce été un gaffe, et jé rigretté...



LA TOUR EIFFEL ET



GAUCHE DE LA SEINE

Mais, tout à coup, une grimace qui veut être un large sourire épanouit son visage si peu mobile, et, clignant de son œil pâle, il s'écrie avec force :

— No, jé rigretté rien di toute ; ce été tôjours *all right! Go on!...* jé souivé vô content *very much!*

— Ah! ça, que lui prend-il maintenant, pense Verduret, surpris de ce soudain changement d'allures.

Ne trouvant pas d'explication plausible, il hausse les épaules ; Bêchard, à son exemple, hausse les épaules ; Mme Flore regarde son milord avec des yeux tout ronds de surprise... et Bertrande éclate de rire.

— Eh bien, mon cher Verduret, dit Bêchard, nous voici à la première plate-forme. Qu'est-ce que vous allez nous en dire ?

— Attendez : je vais me renseigner auprès d'un gardien.

Il avise l'employé préposé à l'ascenseur.

— Pardon, monsieur, pourriez-vous me donner quelques renseignements?...

— Pour le deuxième étage?... L'ascenseur va partir.

— Ce n'est pas cela.

— Vous n'avez pas de ticket?

— Il ne s'agit pas de cela... J'ai un permis de circulation.

— Alors, entrez. Faites vite.

— Mais, je ne veux pas monter encore!... Dites-moi...

— C'est que nous allons partir... Je n'ai guère le temps.

— Seulement, à quelle hauteur nous sommes ici ?

— Exactement cinquante-sept mètres soixante-trois... soit : trois cent quarante-sept marches.

— Bien. Et...

— Excusez-moi, on va partir!... Si vous voulez des tickets, le bureau est là, à l'angle de la pile.

L'employé tourne le dos à Verduret, qui reste en place

— Hum! murmure-t-il, ce ne sera pas facile.

A cette piteuse constatation répond, à quelques pas derrière le groupe tout désemparé, un petit rire sec, faible, perché et suraigu, qui fait retourner tout le monde.

Bertrande pousse un léger cri ; Bêchard fait : « Ah! » ; sa femme fait : « Oh! » ; Puzzling dit tranquillement : « *Yes!...* », et Verduret sursaute, la parole coupée tout à la fois par la surprise et la satisfaction.

Un grand vieillard est là, barbe broussailleuse et longs cheveux blancs, feutre antique, immense redingote usée masquant la misère d'un étroit pantalon noir.

Interrompant son rire de crécelle... fatiguée, le dit vieillard observe, d'une voix chevrotante :

— Vous auriez plus tôt fait d'acheter à l'une des boutiquettes voisines le *Guide officiel de la Tour Eiffel,* pour la modique somme de quinze centimes : vous seriez renseignés de façon aussi complète que vous le désirez.

Verduret retrouve enfin l'usage de la parole.

— Vous? s'écrie-t-il.

— Eh ! mon Dieu, oui, cher monsieur, moi-même. Vous m'avez laissé presque mourant, avant-hier...

— Un sculpteur, un joyeux Méridional nommé Bouscastrol, et qui nous a dit vous connaître...

— Bouscastrol?

— Oui...

— Ce nom... de terroir ne dit rien à mon souvenir : mais mon âge fait de moi un personnage un peu exceptionnel et connu de bien des gens que j'ignore...

— Il paraît qu'il a aidé à vous transporter, en fort lamentable état, de la Tour à votre élégante et légère automobile.

— Ce n'est pas impossible... J'étais assez mal en point après notre causerie et notre promenade à travers l'immense Exposition. Aujourd'hui me revoilà debout et venant demander à l'air épuré des saines altitudes de la Tour, des forces nouvelles : cela prouve que mes cent ans d'existence n'ont pas éteint encore en moi toute vitalité.

— Combien je vous en félicite... Et vous ne sauriez croire à quel point je suis heureux de vous rencontrer en ce moment !

— Prenez garde, dit en riant le centenaire, de sa petite voix grêle et tremblotante, voilà que, tout de suite, vous laissez percer le bout de l'oreille... Me revoyant gaillard, vous pensez de nouveau me mettre à contribution.

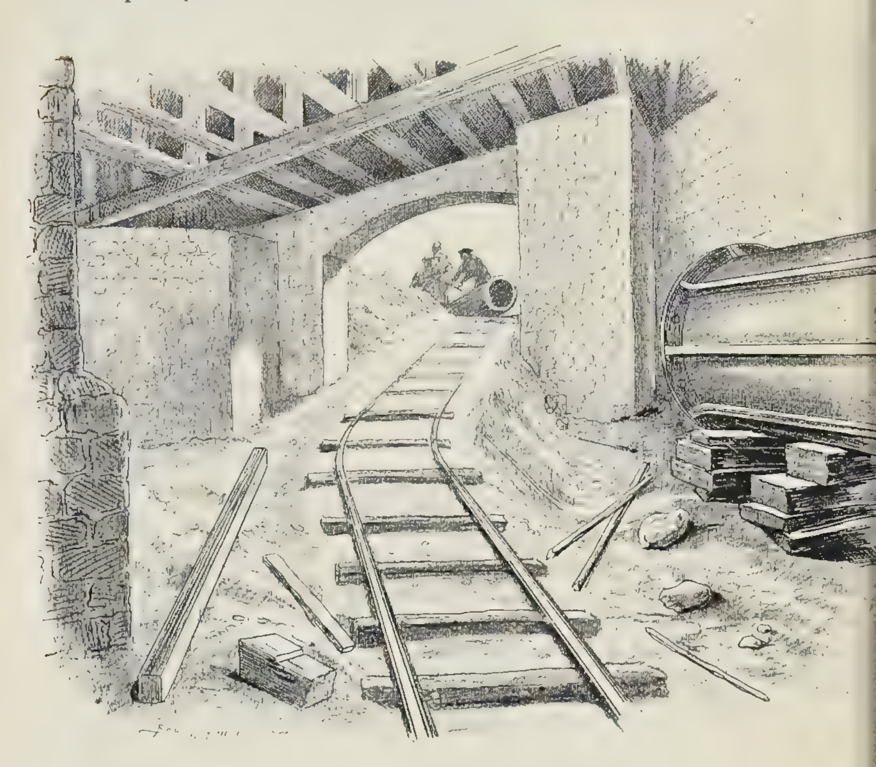
— Je ne m'en cache pas. Ce serait un signalé service que vous rendrait votre obligeance, car vous me voyez diantrement embarrassé.

— Je m'en doute, et votre désir de tout voir, de façon

raisonnée et utile, est trop louable pour que je n'impose pas à ma sénile paresse l'effort de le satisfaire.

— Vous êtes mille fois aimable, et je ne sais comment vous...

— Ne me remerciez pas. Dans tous les actes humains, sauf quelques rarissismes exceptions, il entre une large part



Construction d'une des piles.

d'égoïsme. Ne perdons donc pas de temps, et, selon ma méthode, nous allons causer des généralités avant d'aller inspecter sur place les détails. Voyons si nous ne trouvons pas, dans le premier venu des quatre restaurants reconstruits de cette plate-forme, un petit coin pour notre causerie... Je ne dis pas : conférence, de crainte d'effrayer les nerfs de madame...

Ainsi directement mise en cause, Mme Flore se contente de répondre par un geste de dénégation.

— Allons! constate en souriant le centenaire, je vois que votre nervosité est bien atténuée.

— Ma foi, fait lourdement Bêchard, c'est à croire que depuis hier matin on m'a changé ma femme au « Vieux Paris ». Avant, c'était une soupe au lait; depuis, elle est presque devenue muette!

— Hum! mon cher monsieur, à votre place, cela m'inquiéterait...

— Et pourquoi cela? demande le farinier d'un ton rogue.

— J'en appelle à mademoiselle, poursuit le centenaire d'un air à la fois ambigu et souriant. Lorsqu'une dame en arrive à ce mutisme si généralement contraire à la féminine nature, cela n'indique-t-il pas qu'un sentiment qu'elle veut tenir secret occupe despotiquement son âme?

Bertrande rougit imperceptiblement. Mais, fixant aussitôt, avec hardiesse, le vieillard du clair regard de ses yeux bleus :

— Et... lorsqu'elle retrouve la parole? interroge-t-elle à son tour avec vivacité.

— Cela prouve, déclare gaiement le vieux parcheminé de sa voix grelottante, ou qu'elle a définitivement pris son parti, ou qu'elle s'est répondu à soi-même dans le mystère de son cœur ou de son esprit... ou tout simplement que la chose inconnue de tous, et qui tant l'inquiétait, a cessé de la préoccuper... Mais j'aperçois au fond du restaurant une table libre en un endroit reculé; nous y serons merveilleusement. Prenons place, je vous prie, et, ainsi que je l'ai fait pour l'Exposition en général, permettez-moi de vous poser séparément la question :

§ III

QU'EST-CE QUE LA TOUR EIFFEL?

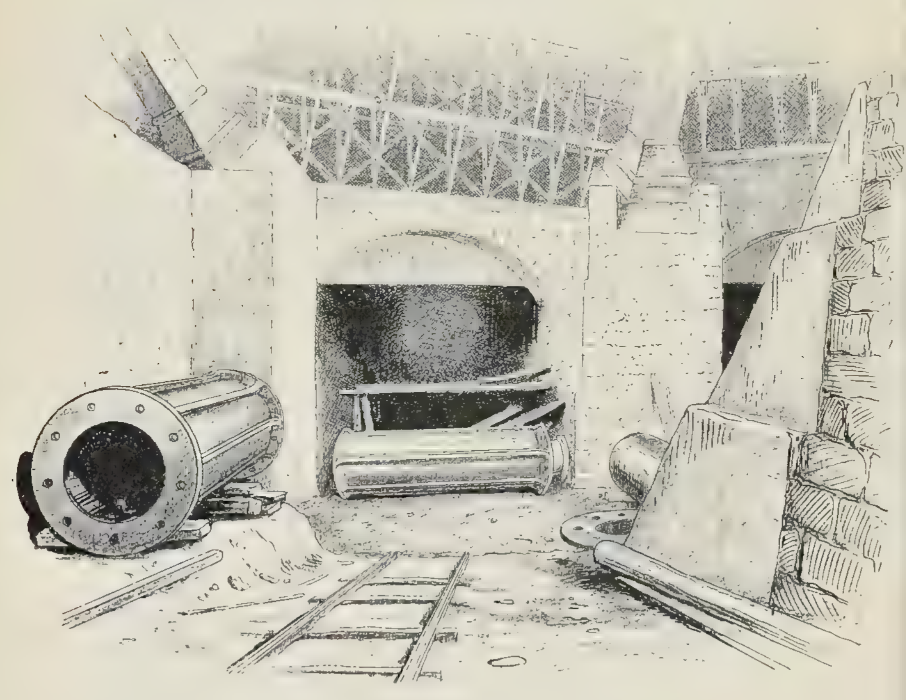
— Comme aux jeux innocents, alors? fait dédaigneusement le grave farinier.

— Allons! monsieur... monsieur... Ah oui! monsieur Bêchard — vous voyez que ma vieille mémoire n'a pas ou-

— Eiffel !

— Non, Bourdais. C'était celui d'un projet de tour en pierre de 350 mètres de haut. Soumis à la critique des hautes compétences, il rejoignit tristement celui de M. Sébillot. Enfin, en 1885, l'idée première de la Tour où nous sommes surgit de la pensée et du tire-lignes de M...

— Eiffel !



Dessous d'une des piles.

— Non; de M. Nouguier, ingénieur principal de la maison Eiffel.

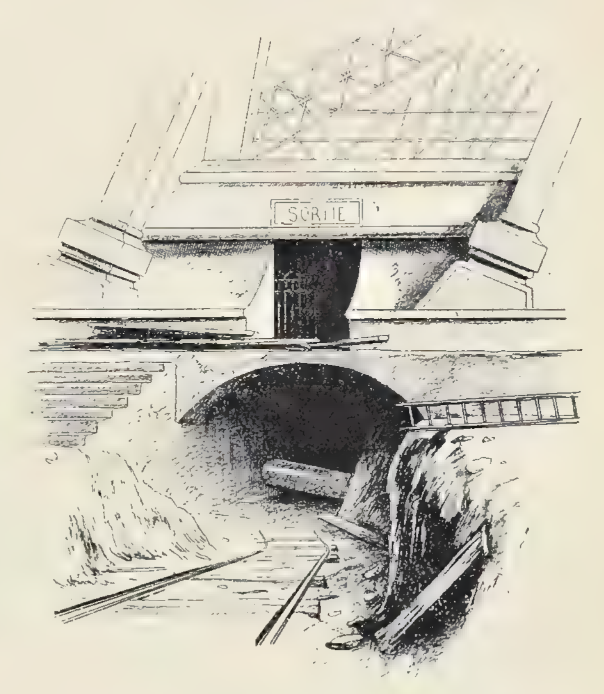
— Comment, ce n'est pas ?...

— Attendez, monsieur Verduret. Comme vous êtes pressé pour un jeune homme de votre âge! Vous allez voir que la part du grand ingénieur est assez belle pour qu'il puisse laisser à chacun son dû. Me permettez-vous de continuer?

— Excusez-moi... la surprise...

— Ne devrait pas être si grande chez un homme de sens rassi. Les historiens n'écrivent-ils pas couramment que

Louis XIV *construisit* Versailles, faisant disparaître, dans une élision admise, le nom de Jules Hardouin, le neveu du célèbre Mansart? L'âme simpliste des foules veut la plus grande netteté d'appellation comme d'idée; elle ne voit que le résultat et baptise conformément à ce résultat. Or, si l'idée est due à M. Nouguier; si les premiers plans furent établis par lui, aidé de M. Kœchlin, autre ingénieur de la maison, et de l'architecte, M. Sauvestre, puis exposés par eux à l'Exposition des Arts décoratifs, au Palais de l'Industrie, en 1885, il revient à M. Eiffel d'avoir compris la valeur de cette ébauche de projet, de l'avoir fait sien en consacrant à le parfaire toute sa science, toute son expérience formée par l'entreprise de tant d'œuvres hardies, toute sa puissance de travail et sa robuste activité. Il apporta au projet — ce qui est plus assurément que son talent, si grand qu'il soit — son *autorité*, comme on dit au théâtre, autorité qui fut pour beaucoup dans l'acceptation du projet par la commission nommée en 1886, par le ministre Lockroy, et présidée par M. Alphand. Vous voyez donc que, pour rester dans la rigoureuse exactitude de la genèse et de l'exécution, il faudrait dire :



INTÉRIEUR D'UNE DES PILES.

« La Tour NOUGUIER-Kœchlin-Souvestre-EIFFEL-Martin-« Compagnon-A. Salles. »

« ... Puisque MM. Martin, Compagnon et Salles — ce der-

nier, gendre de M. Eiffel — furent adjoints à l'élaboration de l'œuvre, surtout en ce qui concerne l'exécution des travaux. Voyez-vous le public, pour désigner ce monument, s'obligeant à prononcer cette vingtaine de syllabes ? »

— Evidemment non.

— Parbleu ! Il a, dès l'abord, trouvé que « Tour de trois cents mètres » était déjà trop long !... Et comme, en somme, M. Eiffel, outre qu'il avait apporté à l'œuvre son travail et son superbe passé d'ingénieur, était et le patron et le seul nom universellement connu, c'est de ce nom que, tout naturellement — et je dirai très légitimement — M. Tout-le-Monde a désigné la grande attraction de l'Exposition dernière et qui demeure une des plus grandes de celle-ci. Etes-vous convaincu, mon cher monsieur Verduret?

— Vous avez une façon si nette d'expliquer les choses, qu'il y aurait de l'entêtement à n'être pas de votre avis.

— Bon. Maintenant, laissez-moi conclure. Je vous disais tout à l'heure que cette Tour était le triomphe de l'ingénieur français : cela ne découle-t-il pas de ce que le problème, posé en vain en Angleterre et en Amérique, n'a trouvé qu'à Paris sa solution pratique — et si élégamment, même, que pour des esprits non prévenus, il se dégage presque une beauté d'art de ce pylône géant. — Donc, mon premier point, concernant les ingénieurs français victorieux, est démontré, n'est-ce pas?

Verduret et Bèchard s'inclinent.

— Passons au second, poursuit le centenaire.

— La perfection de la main-d'œuvre ?

— *Bureaux et ateliers,* oui. Voilà un pylône de trois cents mètres de haut qui se compose de l'assemblage de *quinze mille* morceaux de fer distincts, de toutes tailles et de toutes formes. Supposez pour chacun d'eux une minuscule erreur de longueur d'un infime millimètre.

-- Pour quinze mille, cela fait quinze mètres, calcule fièrement Bèchard.

— Quinze mètres d'erreur reportés arbitrairement dans la masse, voyez quel désordre dans l'équilibre de l'ensemble ! Mais, je vais plus loin : pour l'assemblage des pièces, on a employé vingt-cinq millions de rivets, correspondant au moins à un nombre double de trous de rivets ; voyez ce

qu'une infinitésimale erreur de forage, répétée des millions de fois, aurait été capable de jeter de perturbations dans le dessin et dans l'assiette de la Tour... Eh bien, il est arrivé cette chose — qui a fait, dans le monde entier, l'objet de l'admiration émerveillée de tous les hommes compétents — que toutes les pièces arrivant toutes prêtes des ateliers de Levallois ont été mises en place sans qu'on ait eu besoin d'allumer une forge de secours, sans qu'on ait eu, presque, un coup de lime à donner pour faciliter le passage des rivets!... Une telle précision se voyait pour la première fois et a été un triomphe devant lequel ont dû s'incliner les constructeurs des deux hémisphères.

— C'est absolument étonnant, en effet.

— Bien plus que ne peut l'imaginer votre légitime ignorance de ces questions, cher monsieur.

— Il nous a pourtant été donné d'en voir un autre exemple aujourd'hui même.

— Je parierais que vous voulez parler du Pont Alexandre?

— Vous l'avez dit et... j'admire votre don de divination.

— Je n'y ai aucun mérite, monsieur Verduret; le pont est le seul travail d'ingénieur tout à fait exceptionnel de la présente Exposition, laquelle, ainsi que je vous l'ai dit lors de notre première entrevue, a fait la plus belle part à l'architecte.

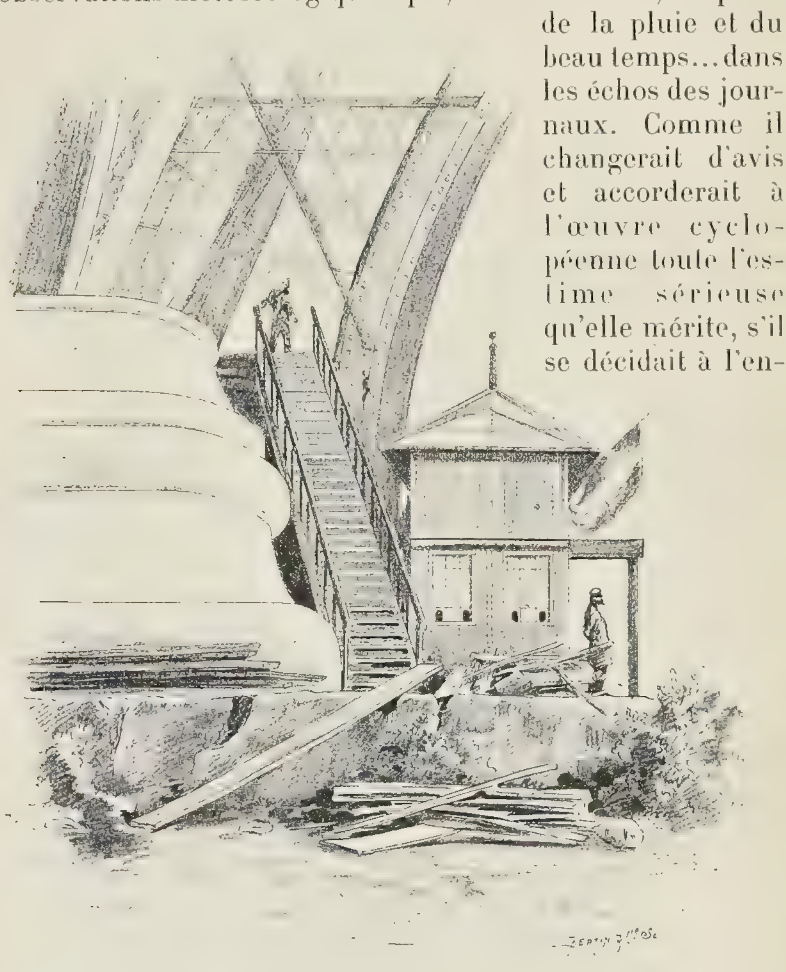
— C'est ce qu'un pauvre diable de cerveau fêlé, mais cependant rempli de savoir, nous a expliqué là-bas.

— Je vois avec plaisir que vous trouvez assez bien à documenter votre juste curiosité.

— C'est ce que je constatais tout à l'heure avec ma nièce. Nous avons eu, jusqu'ici, un inconcevable bonheur. Mais je croyais bien que la chance avait tourné... lorsque nous avons eu la charmante surprise de vous rencontrer.

— Voyez comme cela se trouve : je venais ici faire une petite cure d'air dégagé de microbes... Car, véritablement, Paris n'a pas encore compris sa Tour : il possède en elle un excellent sanatorium et n'en profite pas. Si j'étais docteur, je prescrirais aux gens contaminés par les pestilences qui s'entassent au ras du sol, quelques heures quotidiennes de troisième plate-forme. Mais Paris ne voit encore dans l'étonnant pylône du Champs de Mars que le gigantesque joujou attractif, principalement à l'usage des étrangers, et dont il

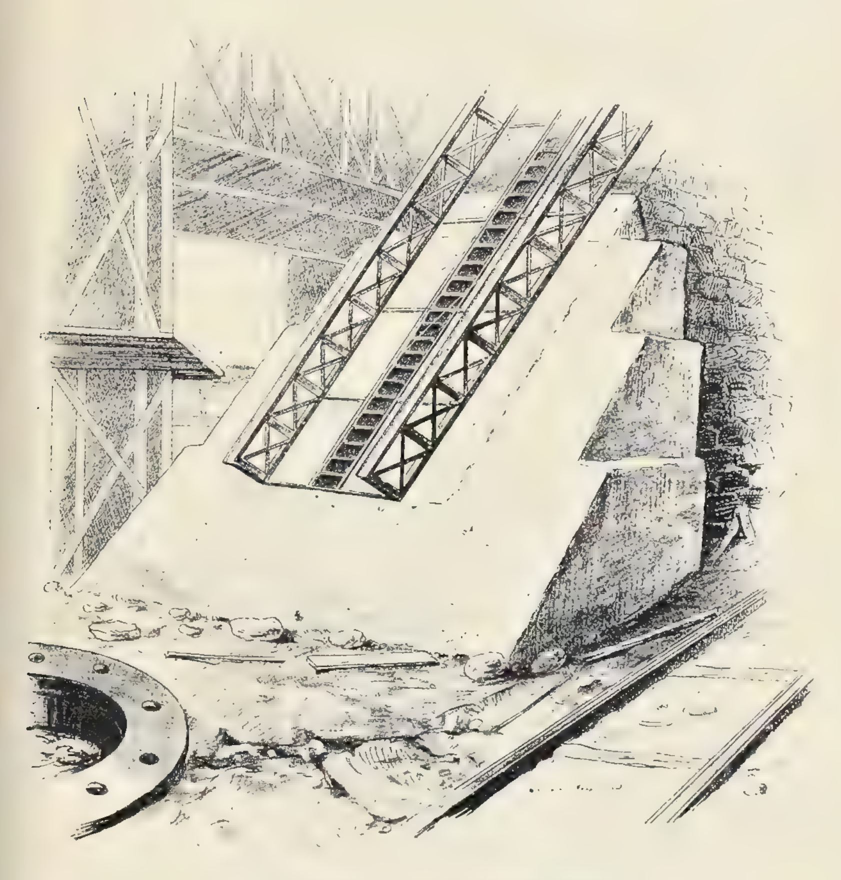
lui plaît, de temps en temps, de regarder tourner le phare tricolore à éclipses. Il sait aussi qu'il y a là-haut un poste d'observations météorologiques qui, de loin en loin, lui parle de la pluie et du beau temps... dans les échos des journaux. Comme il changerait d'avis et accorderait à l'œuvre cyclopéenne toute l'estime sérieuse qu'elle mérite, s'il se décidait à l'en-



Escalier de la pile Sud-Est et son gardien.

visager au point de vue des immenses services qu'elle peut et doit rendre — et rend discrètement — aux sciences physique, astronomique et médicale, ainsi qu'à la défense militaire éventuelle du camp fortifié que sont devenus la capitale de la France et ses environs! Comme aussi les poètes

et les penseurs, ces cerveaux privilégiés dans le cerveau du monde, devraient venir rêver, les uns d'illusions délicieuses ou puissantes, les autres de profondes réalités humaines, sur cette Tour qui, ainsi que l'a écrit Jules Simon, le doux et généreux philosophe, « vient à son heure, à la veille



RAILWAY D'UNE DES PILES EN CONSTRUCTION.

du XXe siècle, pour symboliser l'âge de fer où nous entrons; au second étage — et surtout sur la plus haute plate-forme de laquelle on découvre un paysage tel que les yeux de l'homme n'en ont jamais vu… » — « C'est là-haut, ajoute cet homme de si belle intellectualité, qu'il fait bon philosopher sur la marche des siècles. La nature et l'histoire se déroulent l'une et l'autre sous leur plus puissant aspect. C'est à

cette plaine étendue sous vos pieds que tout le passé vient aboutir. C'est là que l'avenir s'accomplira. »

— Hum!... murmure Bèchard, non sans une significative grimace, ça peut être très beau, tout cela; mais, je suis pratique, moi, et en fait d'éloquence, il n'y en a qu'une qui m'intéresse...

— Celle des chiffres? achève le centenaire en s'inclinant avec une ironique déférence devant le terre à terre farinier.

— Vous l'avez dit, déclare celui-ci. Vous avez enfilé des mots à l'usage de mon ami Verduret et de ces dames; je vous demande maintenant pour le mien :

§ IV

DES CHIFFRES!

— Soit, consent le séculaire conférencier. Mais, ajoute-t-il, pour satisfaire un méticuleux mathématicien tel que vous, j'aurais tort de me fier à ma seule mémoire. Voulez-vous m'accorder cinq minutes pour me documenter?

S'adressant à un garçon qui passe :

— Dites-moi, garçon!...

— Monsieur?

— Je n'ai pas vu, tout à l'heure, le capitaine Bonnet, en bas, dans le pavillon de l'administration. Ne serait-il pas dans son petit bureau du premier étage?

— Je vais m'en assurer, monsieur.

Le garçon disparaît et Verduret demande curieusement :

— Le capitaine Bonnet? C'est justement ce nom que porte notre permis collectif de circulation...

— Il est en effet le secrétaire de l'administration, et il n'est pas d'homme dont le commerce me soit plus agréable. Capitaine retraité de l'infanterie de marine, il a passé sa vie en campagnes coloniales et a fait plusieurs fois le tour du monde. Pour moi, qui ai quelque peu couru le globe, sa conversation de vaillant soldat de la France sous tous les cieux lointains est d'un intérêt captivant. Ah! quels braves

gens que ces anciens officiers droits et simples, chez qui le bon sens ne le cède ni à l'esprit de devoir ni aux vieilles habitudes de rigoureuse ponctualité...

A ce moment rentre le garçon du restaurant.

— M. Bonnet est à son bureau, annonce l'officieux au blanc tablier.

Aussitôt le centenaire se lève et quitte le restaurant sur cette promesse :

— Je reviens dans cinq minutes !

Quatre, du reste, lui suffisent, car le vieillard reparaît, tout courbé et toussetant faiblement, comme s'il ne lui restait plus qu'un souffle de vie.

En revenant prendre sa place, il sort de sa poche profonde une liasse de papiers qu'il pose devant lui, sur la table, en prenant la précaution de la maintenir sous la protection de sa main mal habillée de vieux gants de laine noire, trop grands pour elle de... quelques pointures. Ce faisant, il lance, à travers ses sombres et énormes bésicles, un ironique regard à l'Anglais, en même temps que ces mots :

— Je me souviens de l'humeur accapareuse de monsieur, lors de notre entretien d'avant-hier... et j'ai la manie — excusable, je crois — de ne vouloir laisser mettre le nez dans mes affaires que selon mon bon plaisir. Vous ne vous doutez pas à quel point j'ai horreur des curieux !

— Aôh ! ce été pas le curiousity qui faisé qué jé vôlé vôar !

— Ah bah !... Et quoi donc, alors ?

— Ça régàrdé môa, toute seul !

— A votre aise. Mais, en bonne justice — et j'en fais juge M. Verduret, pour qui, si peu que je le connaisse encore, j'ai la plus grande considération...

Bertrande — décidément redevenue la folle espiègle que l'a faite la nature, part, à ce mot, d'un franc éclat de rire, qui lui attire de la part de son oncle cette réprimande méritée :

— Je te trouve bien impertinente de te moquer parce que monsieur veut bien me faire l'honneur de déclarer avoir pour moi des égards !

— Ce n'est pas pour cela, mon oncle, que je ris.

— Et pourquoi, alors, s'il vous plaît, mademoiselle ?

— Pour rien... Ne faites pas attention : j'ai le fou rire.
— N'est-ce pas de son âge, monsieur Verduret? pallie le



FORGE VOLANTE SUR LA PREMIÈRE PLATE-FORME EN CONSTRUCTION.

centenaire. Laissez mademoiselle jeter sa gracieuse note de gaieté juvénile à travers le sérieux de nos propos.

— Vous m'avez déclaré, monsieur Bèchard, vouloir des chiffres?

— Absolument. Leur net langage est seul digne d'intéresser des esprits graves et posés.

— Fort bien. Voudriez-vous, pour que je puisse pleinement vous satisfaire, me préciser la nature des renseignements chiffrés que vous désirez ?

— Eh ! mais, tout ce qu'il est intéressant de savoir, répond le farinier en se rengorgeant.

— Par exemple ?

— Ce qui concerne les dimensions, le poids, le mode et la durée de construction de la Tour ; ce qu'elle a coûté et rapporté ; ce qu'elle contient de monde ; les modifications qui y ont été apportées pour 1900... Et puis ce qui regarde son phare, l'étendue de vue qu'il permet, les...

— En un mot, tout ce qui intéresse le monument... au risque de ne pas toujours vous intéresser vous-même ?... Je vais faire de mon mieux pour vous contenter.

A. — *Auteurs, dimensions et poids.*

— Voici, d'abord, un plan en élévation de la Tour, parmi ceux que j'ai demandés pour vous au capitaine Bonnet...

— Pour nous ?

— Pour votre collection, si vous préférez, mon cher monsieur Verduret.

— Vraiment, c'est trop aimable.

— Je vous ai dit que votre désir de visiter l'Exposition de façon intelligemment documentée m'intéressait : il est donc juste que je vous y aide de mon mieux... Pendant que j'y étais, j'ai aussi demandé, toujours pour votre collection, quelques portraits... que j'annote biographiquement en vous les remettant. Pour M. Gustave Eiffel, né à Dijon en 1832, sorti de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures en 1855, j'ajouterai que quelques mots concernant les grandes étapes de sa carrière... A tout seigneur tout honneur, n'est-il pas vrai ?

— Comment, il a donc construit autre chose que la Tour Eiffel ? demande sincèrement Mme Flore.

— Quelle question ! s'écrie Bêchard en lançant à sa femme un regard presque courroucé.

— Question qui ne me surprend aucunement, mon cher

monsieur, car elle est bien « grand public ». Pour la foule, en effet, l'homme qui fait une œuvre devenue pleinement populaire, une œuvre à part et universellement connue, cet homme est identifié avec l'œuvre. Si l'on vous demandait, à vous, monsieur Bèchard, ce qu'a fait le grand architecte Charles Garnier, vous répondriez?...


M. EIFFEL.
(Cliché NADAR.)

— L'Opéra.

— Evidemment. Et puis?

— Dame!... je ne sais pas.

— Vous voyez bien!... Dans un autre ordre d'idées, Rochefort est l'auteur de... quoi?

— De sa *Lanterne*.

— Saviez-vous qu'il fût auteur dramatique?

— Lui?... Si je m'en doutais, par exemple!

— Je pourrais répéter l'épreuve dans les ordres historique, militaire, etc., mais je n'insiste pas. C'est à ceux que l'apparence toute superficielle ne contente pas, c'est aux laborieux — ou curieux — qui savent... le reste, à profiter de toutes les occasions pour réagir, en propageant leurs connaissances moins limitées, contre cette commode et presque universelle négligence. C'est ce que je fais à l'égard de M. Eiffel, en vous disant qu'il dirigea, à vingt-huit ans, la construction du grand pont de Bordeaux, un pont qui ne mesure pas moins de 500 mètres et qui est un des plus beaux travaux d'ingénieur en France. C'est lui qui, pour l'Exposition universelle de 1867, exécuta le projet du Palais des Machines; lui qui, l'année suivante, jeta sur piles mécaniques le viaduc de la ligne de Commentry à Gannat, fit ensuite celui de la Tardes, près de Montluçon, et ceux de Cubzac qui, raccordant les levées de terre du pont, sur les rives de la Dordogne, portent la longueur de celui-ci

et des ouvrages qui en dépendent à plus d'un kilomètre et demi (1,545 mètres). Mais, ce qui l'a fait absolument sortir de pair, c'est la lancée audacieuse de son grand pont en arc sur le Douro, à Porto, et qui atteint la plus grande ouverture qui ait été, à cette époque, réalisée pour un pont fixe de chemin de fer, soit 160 mètres. Désormais, tous les yeux des spécialistes furent fixés sur cet ingénieur de premier ordre, et il fut chargé, pour l'Exposition de 1878, de la construction de la superbe galerie à trois dômes du Grand Palais, galerie formant façade du côté de la Seine.

— A la bonne heure! s'écrie Verduret, voilà une œuvre — dont je me souviens parfaitement, d'ailleurs — qui rentre, au moins, dans sa sphère! Jusqu'ici vous ne m'avez cité que des ponts...

— Eh bien?

— Vous ne nous avez pas dit que M. Eiffel fût ingénieur des Ponts et Chaussées, mais ingénieur civil, puisqu'il sort de l'Ecole centrale.

— Que voilà bien, sous une autre forme, le besoin de classification du public dont je parlais à l'instant. C'est toujours l'étiquette imposant le contenu de la fiole, au lieu que ce soit normalement le contenu qui commande l'étiquette! Pour vous, le titre d'ingénieur des ponts oblige à ne construire que des ponts et celui d'ingénieur civil à se limiter aux chemins de fer et aux usines.

— Vous voyez bien qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que je dis, puisque les ponts dont vous nous parlez sont des ponts de chemins de fer?

— Je me rends, fait le centenaire en poussant son petit rire aigre de crécelle usée... mais, pour ma vengeance, je terminerai en vous disant que l'œuvre capitale de M. Eiffel, c'est :

— Sa tour.

— Mon Dieu, madame, que vous êtes impatiente! Je parle ici des travaux antérieurs de l'ingénieur et dis que le principal d'entre eux, c'est encore un pont, et un pont d'une hardiesse effrayante. Ce pont de Gabarit est jeté, à la lisière des départements du Cantal et de la Corrèze, entre deux collines distantes de cinq cent trente-quatre mètres. Dans le thalweg coule ou bondit, suivant la saison, le torrent de la

Truyère. Or, c'est à l'incroyable hauteur de cent vingt-deux mètres au-dessus du fond de l'étroite vallée que le pont franchit le torrent par une arche de cent soixante-cinq mètres d'ouverture. C'est en 1879 que Gustave Eiffel *commit* ce chef-d'œuvre, qui fait l'admiration des ingénieurs... de toutes les écoles et de tous les pays. Vous voyez donc qu'il était déjà *célèbre* lorsque, en 1886, il proposa d'élever la Tour de trois cent mètres, enfantée dans ses bureaux, et qui devait s'accoler despotiquement à son nom jusqu'à effacer son glorieux passé — pour la masse du public, bien entendu...

« Voici les photographies de MM. Nouguier, Kœchlin, Sauvestre, Martin, Compagnon et A. Salles — convenablement annotés — et deux autres encore : celle de M. l'ingénieur Millon, actuellement chargé du service technique de la Tour, et cette dernière, que j'ai dû arracher de haute lutte à la modestie du capitaine Bonnet.

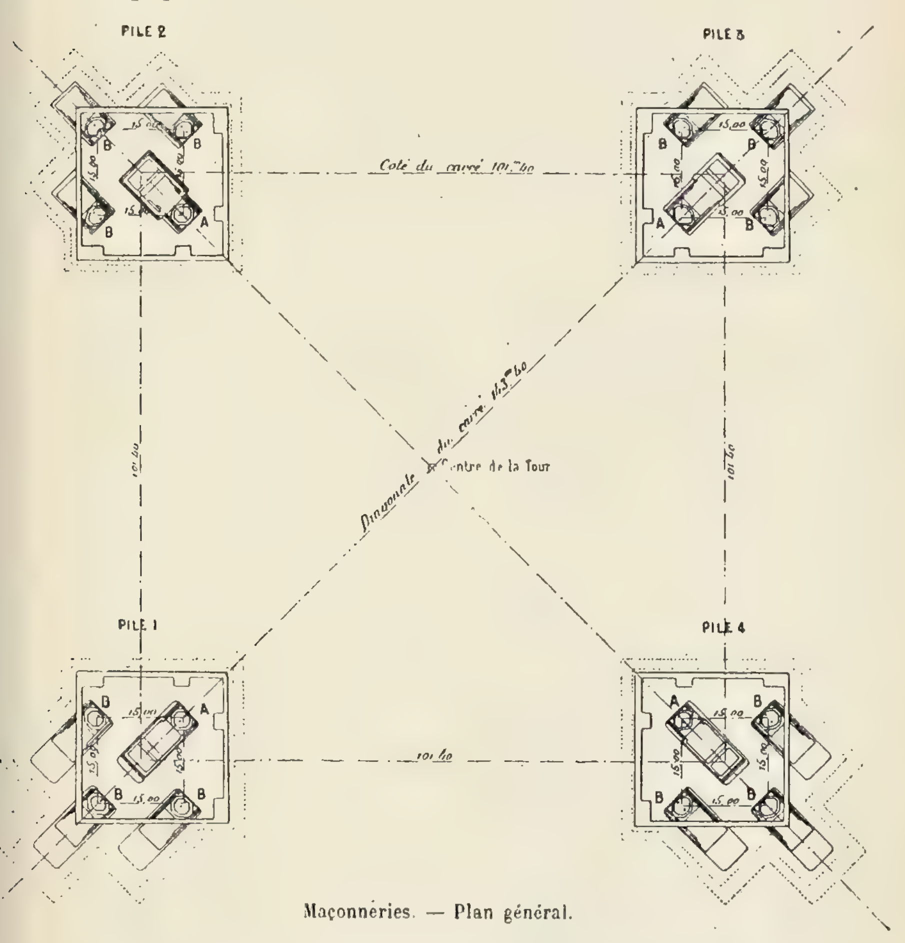
« Maintenant, je ferme la parenthèse et je réponds à la première question de M. Bèchard, en vous priant de suivre mes indications sur le plan en élévation que j'ai déjà remis à M. Verduret et sur ces quelques autres que je place sur la table, bien sous vos yeux.

« Nous voyons, en inspectant le plan en élévation, que la Tour se compose, en réalité, de deux parties : une base rigide partant du sol pour se terminer par la première plateforme ; la Tour proprement dite s'élevant de la première plateforme au sommet de la lanterne.

« Cette base rigide se compose de quatre piles obliques portant les noms des quatre points cardinaux, qu'ils représentent exactement pour un observateur placé au centre du carré de base, au pied de l'axe vertical de la Tour. Si cet observateur fait face à la Seine, il a devant lui : à droite, la pile Nord, c'est-à-dire celle qui est du côté du fleuve, en amont par rapport au pont d'Iéna ; à gauche, la pile Ouest, c'est-à-dire du côté du fleuve et en aval par rapport au pont d'Iéna. Il a derrière lui : à droite, la pile Est, c'est-à-dire faisant face au Champ de Mars, et du côté de Paris ; à gauche la pile Sud, c'est-à-dire faisant face au Champ de Mars, et du côté de Grenelle et du Point-du-Jour. Du centre d'une pile au centre de chacune de ses deux voisines, la distance est,

au niveau du sol, de 101 m. 40 c. et la distance en diagonale entre les piles Nord et Sud, ou bien Ouest et Est, est de 143 m. 40 c. »

— Ce qui représente une surface de 20,282 mètres carrés, déclare Bèchard, qui a rapidement aligné des chiffres sur un bout de papier.



Maçonneries. — Plan général.

— Vous comptez comme Pythagore, cher monsieur. Moi, je me contente de lire modestement les indications du plan, et j'y vois que l'arc maintenant l'écartement des piles mesure, en chiffres ronds, 75 mètres de corde et 37 mètres de flèche... Oh ! voilà votre doigt qui parle de nouveau et a, ma foi, parfaitement raison. Je n'emploierai plus ces termes

barbares et... je passe. Le plancher de la première plate-forme...

— Celle où nous sommes?

— Oui... Est exactement à 55 m. 13 c. du sol. Ce plancher représente un carré de 70 m. 69 c. de côté.

— Soit une superficie de... attendez!.... de 5,000 mètres, à 3 mètres près.

— C'est bien la superficie qu'indique le *Guide* de la Tour; mais il convient d'en retrancher 800 mètres carrés que prend le vide de la baie centrale. Mettons donc 4,200 mètres carrés de surface pour cet immense toit de la base rigide, dont le pourtour ne mesure pas moins de 282 m. 76 c.

« Passons à la Tour proprement dite : elle présente deux sections :

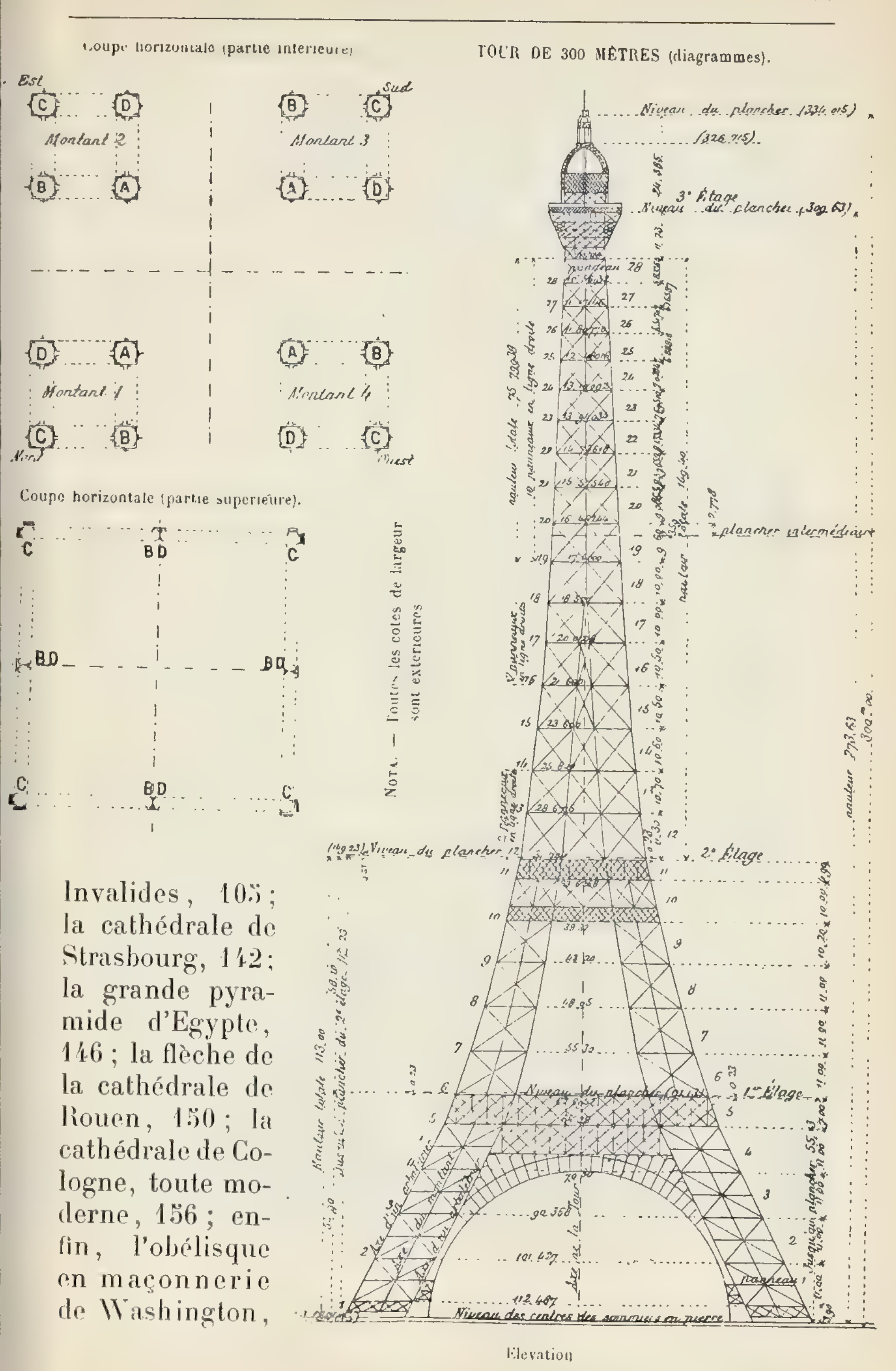
« 1re section : De la première à la deuxième plate-forme, la hauteur de cette section est de 58 m. 10 c., ce qui place l'altitude de la deuxième plate-forme à 113 m. 23 c. du sol. Je vous montrerai tout à l'heure sur place comment cette plate-forme a été doublée. Elle forme un carré aux angles légèrement abattus, de 36 m. 80 c. de côté. »

— Surface, 1,344 mètres! calcule aussitôt Béchard avec importance.

— Vous faites, décidément, un merveilleux calculateur! fait le centenaire en s'inclinant gravement devant le farinier qui ne s'en sent pas de joie.

Et il poursuit :

— 2e section. Elle va de la deuxième plate-forme au faîte, en passant : 1° par le plancher intermédiaire, situé à 80 m. 20 c. de la deuxième plate-forme ou à 193 m. 23 c. du sol; 2° par la troisième plate-forme, placée à 80 m. 20 c. plus haut, c'est-à-dire à 273 m. 23 c. du sol; 3° l'appartement, placé à peu près 2 m. 1/2 au-dessus, c'est-à-dire, en chiffre rond, à 276 mètres de terre; enfin, la lanterne, dont la base est 16 m. 1/2 au-dessus de l'appartement et qui, haute de 7 mètres, place exactement à 300 mètres la minuscule galerie au centre de laquelle s'enfonce la hampe du drapeau. Et voyez, par quelques comparaisons, combien cette hauteur de 300 mètres de hauteur dépasse celle des plus hauts monuments du monde : les tours de Notre-Dame de Paris n'ont que 66 mètres; le Panthéon, 79; le dôme des



Invalides, 105; la cathédrale de Strasbourg, 142; la grande pyramide d'Egypte, 146; la flèche de la cathédrale de Rouen, 150; la cathédrale de Cologne, toute moderne, 156; enfin, l'obélisque en maçonnerie de Washington,



LA TOUR EIFFEL DOMINE TOUJOU



PLUS HAUTS MONUMENTS CONSTRUITS

auquel on a pu faire atteindre, aux prix d'effroyables difficultés, 169 mètres... Et, d'un seul coup, la Tour nous porte à 300 mètres, presque le double ! Quel superbe bond de l'homme vers les nuages !... Voyons, êtes-vous satisfait sur le chapitre « dimensions », monsieur Bêchard ?

— Parfaitement.

— Voulez-vous me permettre une petite objection ? demande Verduret.

— Comment donc, cher monsieur !

— Je vois bien sur le plan l'indication « 300 mètres » sur la ligne pointillée qui va du pied au sommet de la Tour, mais je vois en même temps, à ce sommet, l'indication d'un niveau de 334 m. 015... La Tour n'a pourtant pas 334 mètres ?

— Elle, non ; mais son *niveau* supérieur est tel au-dessus de celui de la mer. Le *niveau* de la Seine, à Paris, est de 27 mètres, et le *niveau* du sol du Champ de Mars, à l'endroit où nous sommes est de 34 m. 015... Ce qui, s'ajoutant aux 300 mètres de la Tour, lui donne bien, pour *niveau* supérieur, au-dessus de celui de la mer, 334 m. 015.

— J'ai compris. Mille fois merci.

Mais Bêchard s'impatiente.

— Tout ça, dit-il, c'est des détails sans importance. Voyons les poids, s'il vous plaît ?

— Voici, répond aussitôt le centenaire complaisant. Jusques et y compris la première plate-forme où nous sommes, nous trouvons un poids total de six millions quatre-vingt-quatorze mille sept cent quarante kilogrammes — 6,094,740 — se décomposant comme suit : escaliers, planchers, soubassements, 210,000 k.; installations diverses entre le sol et le premier étage, 172,000 k.; appuis et amarrages, 200,000 k.; ossature entre le sol et le premier étage, 1,428,140 k.; ascenseurs et escaliers, 314,609 k.; arcs et poutres décoratives, 790,000 k.; ossature du premier étage, 250,000 k.; escaliers du premier étage, 30,000 k.; planchers, couvertures, etc. ; au premier étage, 950,000 k.; constructions et installations diverses sur le premier étage, 1,750,000 kilogrammes... Pardon, est-ce que vous êtes pianiste, madame Bêchard ?

— Moi ?... Mais non, fait M[me] Flore tout interloquée. Pourquoi ?

— C'est que vos doigts commencent à esquisser une petite gavotte...

— Vous croyez?

— Aussi vais-je me hâter de satisfaire monsieur votre mari pour pouvoir passer à des sujets moins abstraits.

— Oh! Aristide aime tant les chiffres!

— Que vous allez vous dévouer en lui faisant le sacrifice de cinq minutes de patience : laissez-moi vous dire, madame, que c'est aussi beau que rare. Que de divorces eussent évité cinq pauvres minutes d'effort pour ne pas envenimer une... discussion conjugale!... Donc, je poursuis... au pas de course. La Tour proprement dite pèse trois millions cinq cent quarante-huit mille six cents kilogrammes — 3,548,600 — dont voici la répartition : entre le premier et le deuxième étage : ossature, 944,600 k.; ascenseurs et escaliers, 142,300 k.; installations diverses, 64,000 k.; — deuxième étage : ossature, 167,000 k.; escaliers et ascenseurs, 116,500 k.; plancher, etc., 434,600 k.; constructions et installations diverses, 447,700 k.; — entre le deuxième étage et le plancher intermédiaire : ossature, 40,000 k.; plancher et installations, 34,000 k.; — entre le plancher intermédiaire et la troisième plate-forme : ossature, 9,000 k.; ascenseurs et escaliers, 80,000 k.; — troisième plate-forme : ossature, 65,000 k.; planchers, couvertures, etc., 40,000 k.; constructions et installations diverses, 186,200 k.; — enfin, au-dessus, le campanile complet pèse 69,000 kilogrammes. Voilà. Il était temps d'arriver au bout, n'est-ce pas, madame?

— J'avoue que....

— Bravo! Encore un bon point : c'est si exceptionnel!

— Quoi donc?

— Mais, une dame qui... avoue!

— Ainsi, le poids total de la Tour Eiffel est de 9 millions 643,340 kilogrammes! dit Bêchard.

— Auxquels, cher monsieur, il convient d'ajouter le poids des tuyaux, réservoirs, câbles, cabines, etc.. d'ascenseurs, dont je n'ai pas tenu compte dans les chiffres que je vous ai donnés, soit environ 350,000 kilogrammes, plus le nouveau plancher du deuxième étage que vous allez voir tout à l'heure.

— Alors, en chiffre rond, DIX MILLIONS de kilogrammes?

— A peu près.

— C'est colossal !

— Vous voulez dire, au contraire, que c'est un poids infime ! Songez donc qu'il s'agit ici d'une hauteur double de celle des plus hauts monuments du monde entier !

— C'est possible, mais n'empêche, insiste le peu souple maître de moulin, qu'il doit falloir de rudes assises pour porter ce poids *infime* de 10,000 tonnes !

— Ceci rentre dans la question suivante que vous m'avez adressée, et j'y vais répondre tout de suite en vous parlant de :

B. — *La construction de la Tour.*

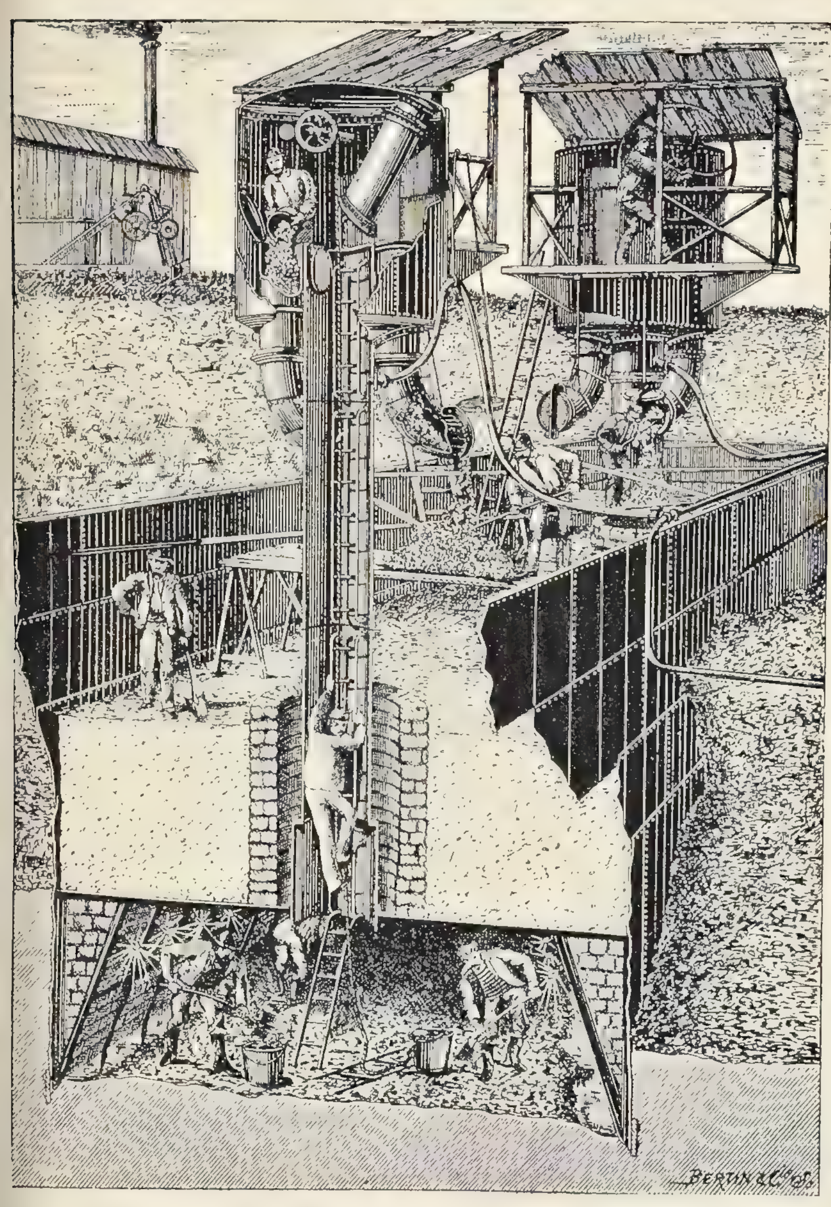
Et le centenaire explique :

— L'acceptation du projet par la commission ayant eu lieu en juin 1886, la convention entre l'Etat et la Ville, d'une part, et M. Eiffel, d'autre part, fut signée le 8 janvier 1887. Vingt jours après, les terrassiers arrivaient sur le terrain. On trouva un sol suffisamment résistant pour établir les fondations, à 7 mètres de profondeur — cote + 27, c'est-à-dire niveau de la Seine — pour les deux piles qui regardent l'Ecole Militaire. Pour les deux piles voisines de la Seine et reposant sur l'ancien lit du fleuve, il fallut descendre à la cote + 22, c'est-à-dire à 5 mètres au-dessous du niveau de la Seine, soit en tout 12 mètres de profondeur. L'ensemble des fondations comporte 12,000 mètres cubes de maçonnerie et la pression, sous chacun des sabots de fonte qui supportent les seize arêtes de la Tour, est de 30 kilogrammes par centimètre carré, alors que les assises en pierre de Château-Landon pourraient résister à un écrasement de 1,235 kilogrammes par centimètre carré. La pierre ne travaille donc qu'au quarantième de sa puissance de résistance.

— Quoi, remarque Verduret, une pression de 30 kilogrammes par centimètre carré seulement quand, ainsi qu'on nous l'a dit tout à l'heure, les culées du Pont Alexandre en subissent une de 50 kilogrammes !

— La différence, cher monsieur Verduret, est même plus sensible encore que vous ne pensez, car, dans cette pression de 30 kilogrammes est compris ici le gigantesque effort d'un vent de tempête sur le pylône géant — effort qui, pour un

vent d'intensité maximum, que Paris ne connaîtra jamais, double presque la pression due au poids de la Tour.



COUPE D'UN CAISSON MONTRANT LE TRAVAIL SOUTERRAIN D'UNE DES PILES AU MOYEN DE L'AIR COMPRIMÉ.

— Raison de plus pour que je m'étonne de cette différence à l'actif des culées du pont!

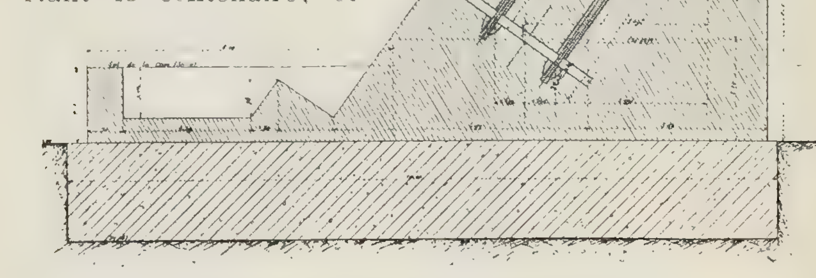
— C'est tout simplement parce qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre un normal effort de pesanteur et celui d'arcs qui appuient à la façon de madriers *forcés* entre deux murs, ainsi que cela a lieu pour le pont.

— C'est vrai, on nous avait expliqué cela... Excusez ma pauvre cervelle de vieil ignorant et qui n'est pas faite pour s'identifier les chiffres, comme celle de mon ami Bèchard!

— Ça vous va bien de me plaisanter! fait celui-ci d'un ton légèrement piqué.

— Je ne vous plaisante pas, mon cher, je vous envie!

— Voyons, la paix, messieurs, dit en souriant le centenaire, et



Position des arbalétriers sur la maçonnerie.

poursuivons. Chaque pile métallique de la Tour se compose de quatre arbalétriers qui ne sont autre chose que d'énormes tubes à section carrée, à l'intérieur desquels pourrait tenir un homme. Ces arbalétriers sont maintenus dans des sabots de fonte fixés à la pierre et, par excès de précaution, retenus contre elles par d'immenses boulons d'ancrage fixés profondément dans la maçonnerie. Or, ces sabots sont disposés de façon à permettre, si on le voulait, de soulever la Tour.

— Hein! s'écrie Bèchard. Soulever un poids de 10 millions de kilogrammes!... Vous voulez plaisanter?

— Nullement. Supposez que, pour un motif quelconque,

par suite d'un inadmissible tremblement de terre, par exemple, les quatre pieds du superbe monstre de fer ne soient plus exactement dans le même plan horizontal. Cela

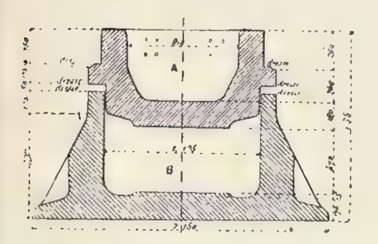


Fig. 1. — Coupe suivant CD (*fig.* 3).

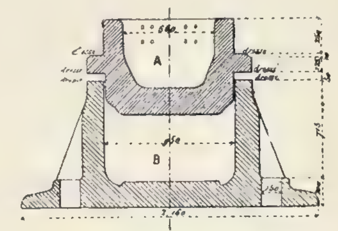


Fig. 2. — Coupe suivant EF (*fig.* 3).

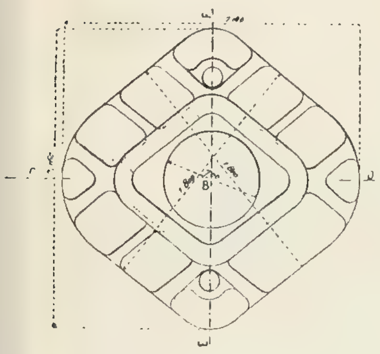


Fig. 3. — Plan de la partie inférieure B (*fig.* 1

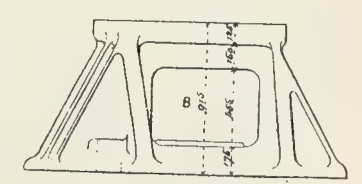


Fig. 4. — Vue de face du passage du verin

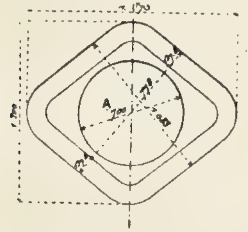


Fig. 5. — Plan du dessous de la partie supérieure A (*fig.* 1 et 2).

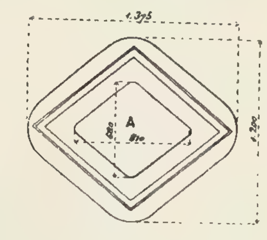


Fig. 6. — Plan du dessus de la partie supérieure A (*fig.* 1 et 2)

SABOTS D'APPUI DES ARBALÉTRIERS.

ferait nécessairement pencher la Tour, qu'il faudrait bien vite redresser.

— Et on le pourrait ?

— Je vous dis qu'on pourrait même la soulever des quatre pieds en même temps, et voici comment : dans les seize sa-

bots qui supportent les seize arbalétriers, constituant les quatre piles du pylône, est aménagé un logement propre à recevoir une pompe hydraulique d'une puissance de huit cents tonnes. Supposez ces seize pompes mises en place, et manœuvrées en même temps; elles développeront, ensemble, une force totale de seize fois huit cents tonnes, c'est-à-dire... Voyons, monsieur le calculateur ?

— C'est-à-dire douze mille tonnes ou douze millions de kilogrammes.

— Eh bien, puisque la Tour, toute chargée, n'en pèse que dix millions !...

— Les pompes la soulèveront, c'est clair! conclut Béchard émerveillé.

— Voilà une expérience à laquelle je voudrais bien assister! s'écrie Verduret enthousiasmé.

— Ah! pas quand nous serions à la Tour!... Pas de bêtises! réclame Mme Flore apeurée.

— Rassurez-vous, madame, dit le centenaire. On n'a pas eu, et il est absolument improbable qu'on ait jamais à exécuter cette manœuvre. Elle n'eût été rendue nécessaire que si, au cours de la construction, il avait fallu soulever une pile trop courte pour se raccorder à la première plateforme. Or, je vous ai dit que l'on avait exécuté ce miracle d'arriver sans retouches à l'exactitude absolue.

— Ce qui a dû être le plus difficile à construire, observe Verduret, ce doit être ce que vous appelez la base rigide, c'est-à-dire d'élever obliquement les quatre piles jusqu'à ce qu'elles eussent pris leur point d'appui sur l'ossature du premier étage.

— Vous jugez excellemment, cher monsieur. Des chèvres suffirent jusqu'à la hauteur de vingt-six mètres; mais, comme alors le centre de gravité des montants cessait d'être à l'aplomb de la base, il fallut employer des échafaudages de butée, de plus en plus élevés, sur le sommet desquels reposait la partie construite, par l'intermédiaire d'ingénieuses boîtes à sable dont il serait trop long de vous parler. Seulement, comme on ne pouvait plus monter à ces hauteurs les tronçons de l'ossature et les innombrables pièces de liaison, par le moyen de chèvres, on employa les chemins des ascenseurs, à mesure qu'ils se construisaient, pour faire

monter sur rail des grues pivotantes de la force de quatre tonnes et de 12m50 de volée, permettant de prendre les pièces à terre et de les mettre en place.

— Comme celles qui ont servi à la construction du Grand Palais, aux Champs-Elysées? observe Verduret.

— Avec cette différence que, de beaucoup moins puissantes, elles étaient grimpantes et non roulantes. Mais pas



VUE DES CHANTIERS DE LA TOUR.

sons au principe sur lequel repose le procédé général de construction de la Tour. Avant elle, il était universellement admis que, pour qu'un pylône fût capable de résister aux efforts transversaux du vent, il fallait absolument que ses arêtes fussent réunies par un système de diagonales. Or, les ingénieurs de la Tour ont démontré victorieusement qu'en donnant aux arêtes une courbure calculée, cette réunion des arêtes par des diagonales n'était nullement nécessaire. Ils ont, comme vous le voyez, construit une gigantesque pyramide à quatre arêtiers *courbes* indépendants, réunis seulement par les ceintures qui sont les étages. Ils ont

donc fait faire, en créant une loi nouvelle, un immense progrès à l'art des constructions métalliques... Ceci dit, passons à la question suivante :

C. — *Coût, rapport, population.*

— Vous avez exprimé, monsieur Bèchard, le désir de savoir combien avait coûté la construction de la Tour Eiffel, n'est-ce pas ?

— En effet.

— En chiffre rond, cinq millions.

— Et le Pont Alexandre III en a coûté six !... C'est hors de proportions !

— Je vous en prie, n'établissez pas de parallèle entre deux ordres d'œuvres qui se ressemblent comme le jour et la nuit. Et c'est si vrai qu'il a fallu faire des prodiges pour construire le pont en trois ans, alors qu'il n'a fallu que deux années pour élever la Tour à trois cents mètres.

— Bon ; je n'y reviendrai pas. Et, au point de vue « affaire », est-ce que cela a été une bonne affaire ?

— Jugez-en. A la fin de l'Exposition de 1889, le pylône chef-d'œuvre avait reçu 1,968,287 visiteurs au premier étage, 1,283,230 au deuxième étage, et 579,384 au troisième étage. Or, ces visiteurs avaient versé, ensemble, la somme de 5,983,930 francs.

— Mais, pour avoir reçu plus de 3,800,000 visiteurs pendant la durée de la dernière Exposition, il faut qu'elle puisse contenir un nombre considérable de personnes à la fois ?

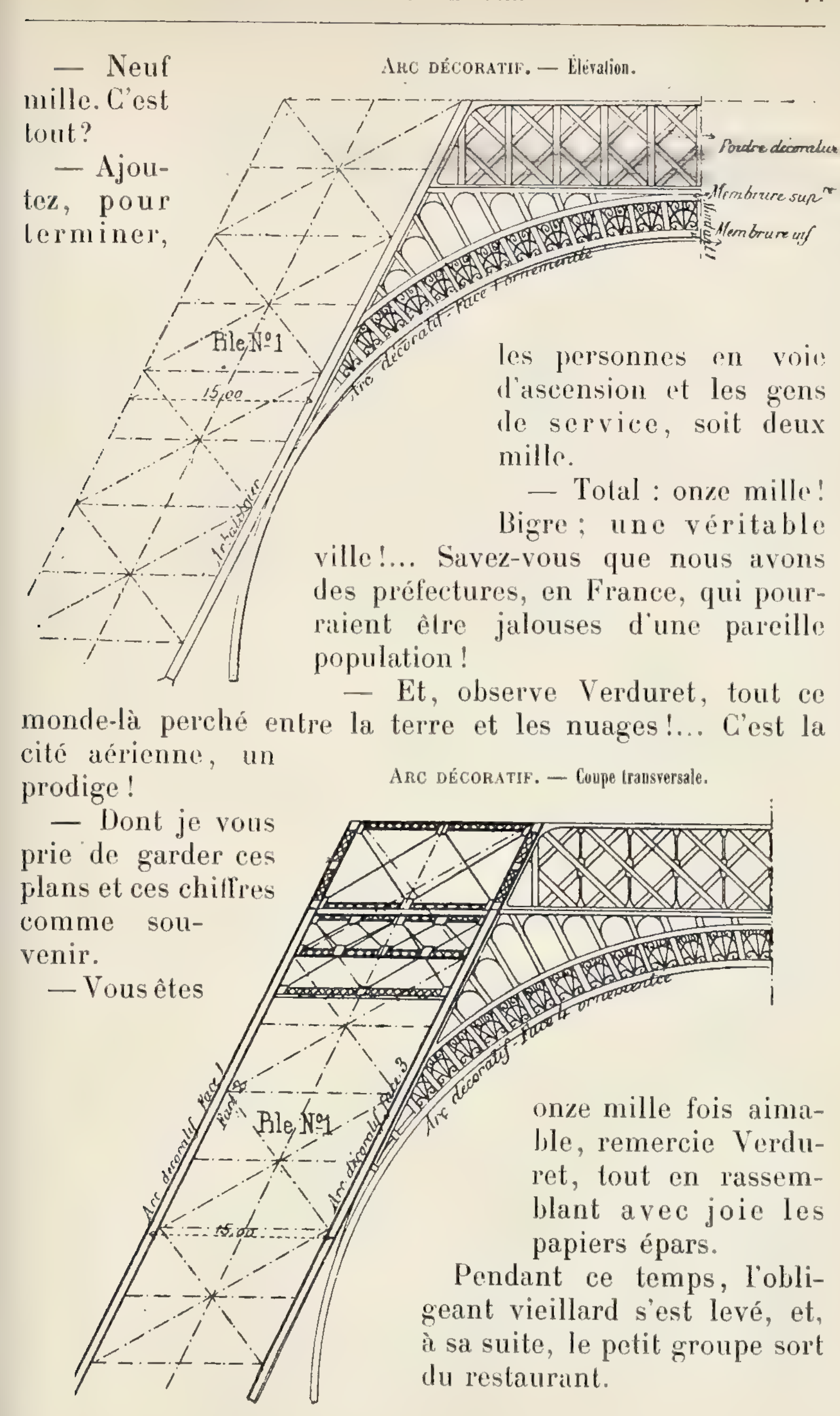
— Ce nombre, est, en effet, assez coquet, comme vous allez voir. Prenez votre crayon et additionnez. Les quatre restaurants de cette première plate-forme peuvent contenir chacun quatre cents dîneurs ou consommateurs. Sur la galerie, en contre-bas de chaque face, mille humains environ se peuvent aisément mouvoir.

— Soit, quatre mille. Nous sommes donc à cinq mille six cents. Après ?

— Dans les galeries intérieures... mettons quatre cents.

— Cela fait six mille. Passons au deuxième étage.

— Quinze cents sur l'ancien plancher, mille sur le nouveau. Cinq cents sur la troisième plate-forme.



Arc décoratif. — Élévation.

Arc décoratif. — Coupe transversale.

— Neuf mille. C'est tout?

— Ajoutez, pour terminer, les personnes en voie d'ascension et les gens de service, soit deux mille.

— Total : onze mille! Bigre ; une véritable ville!... Savez-vous que nous avons des préfectures, en France, qui pourraient être jalouses d'une pareille population!

— Et, observe Verduret, tout ce monde-là perché entre la terre et les nuages!... C'est la cité aérienne, un prodige!

— Dont je vous prie de garder ces plans et ces chiffres comme souvenir.

— Vous êtes onze mille fois aimable, remercie Verduret, tout en rassemblant avec joie les papiers épars.

Pendant ce temps, l'obligeant vieillard s'est levé, et, à sa suite, le petit groupe sort du restaurant.

§ V

ASCENSION — CAUSERIE

— Mes chers auditeurs, dit le centenaire en assurant, contre la brise légère régnant sur la première plate-forme, son feutre à larges bords sur sa fort laide et un peu bien longue chevelure blanche, je vais répondre aux dernières questions de M. Bèchard en faisant avec vous l'ascension de la Tour. Pour bien faire, il conviendrait que nous redescendissions au niveau du sol, mais nous pouvons éviter ce retour en arrière en précisant par quelques mots ce que vous avez vu en venant ici. D'abord, vous avez sans doute remarqué de notables changements au sujet des moyens d'ascension employés en 1889 et depuis lors. Tout ce système d'ascenseurs montant exclusivement à l'un ou à l'autre des deux premiers étages est modifié. Il a été établi, dans les piliers Est et Ouest, deux nouveaux ascenseurs très puissants pouvant élever mille personnes à l'heure, *soit au premier, soit au second étage*. Pour desservir la première plate-forme, exclusivement, on a transformé l'ascenseur — qui allait au deuxième étage — du pilier Nord ; en limitant sa course on a pu augmenter sa puissance de façon à lui faire transporter deux mille visiteurs à l'heure.

— Combien donc transportaient de monde les anciens ascenseurs ?

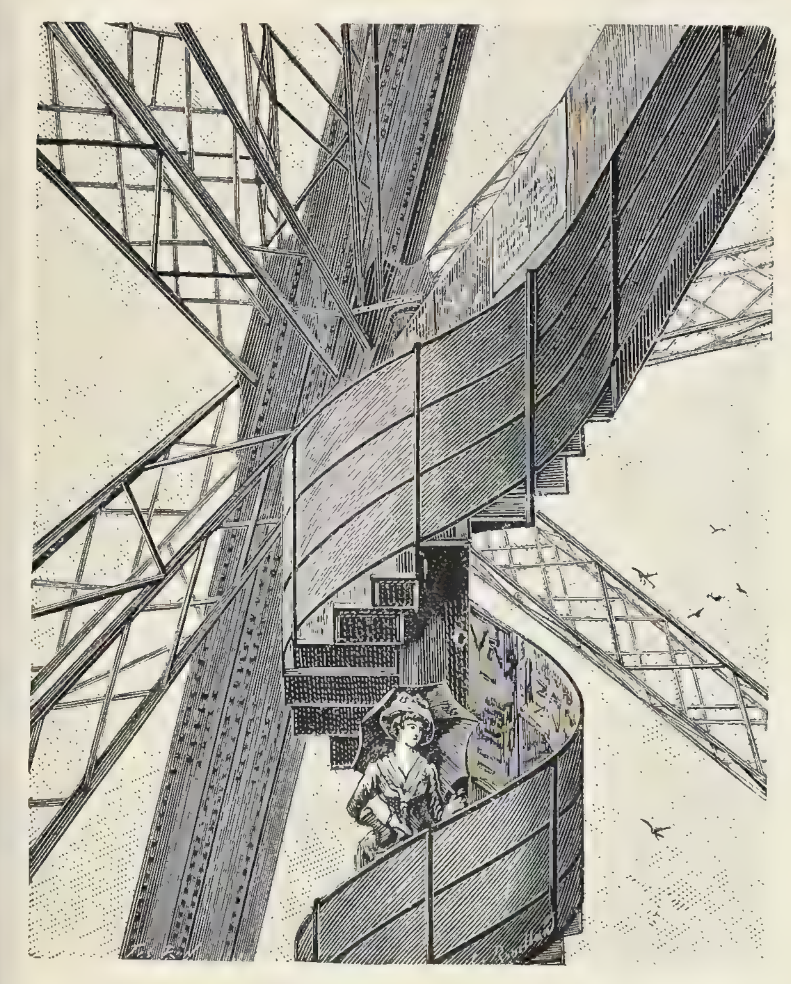
— Ceux desservant la première plate-forme, et qui étaient les plus puissants, ne pouvaient enlever que neuf cents personnes à l'heure. Vous voyez que le progrès est sensible. Par compensation, on a supprimé l'ascenseur du Sud et on l'a remplacé par un escalier à volées droites, semblable à ceux des piles Est et Ouest, *mais conduisant jusqu'au deuxième étage,* ce qui soulagera le service des ascenseurs. Ah ! j'aurais beaucoup à vous parler de ces monte-charges... humaines, au point de vue technique, mais je lis dans le regard de Mme Bèchard qu'elle ne me le pardonnerait pas.



LA TOUR EIFFEL

— Trouvez-vous que ce soit drôle de s'éterniser à la même place quand on voit, autour de soi, tout le monde monter et descendre sans cesse?

— Entendu, chère madame. Je ne ferai donc, en pas-



Un escalier de la Tour.

sant, que vous signaler que, autour de la baie centrale de la première plate-forme, on a installé, à la place des offices des restaurants, de jolies petites boutiques tenues par de non moins jolies vendeuses de souvenirs. Vous avez sans doute remarqué, en 1889, combien cette partie centrale

était délaissée par le public, qui se portait en foule vers la galerie extérieure? Cette création de boutiques a pour effet d'éviter cette poussée constante vers la périphérie.

— Et, demande avec intérêt Mme Flore, où les a-t-on mis, ces offices?

— Au sous-sol, madame!... Je ne sais si vous l'avez observé en montant, jadis ou aujourd'hui, mais rien n'est amusant comme l'idée de ces *sous-sols* suspendus dans le vide, à plus de cinquante mètres au-dessus... du sol!

« Mais nous voici au seuil du nouvel escalier installé dans la pile Sud. Comme il est infiniment plus agréable que les anciens, à circonvolutions rapides, je ne crains pas de proposer à ces dames de gagner par cette voie le deuxième étage. On jouit beaucoup mieux du coup d'œil que dans la rapide cabine ascendante. »

— Mais vous, monsieur, observe Verduret, est-ce que cela ne va pas trop vous fatiguer?

— Bah! répond galamment l'intrépide centenaire, la seule présence du sexe aimable me rend mes forces de trente ans!

Sans rimes ni raisons, Bertrande accueille ce madrigal par un éclat de fou rire qui désole son tuteur, lequel serait désolé que le vétuste cicerone prît cette intempestive gaieté en mauvaise part.

Mais l'aimable vieillard se contente de dire en chevrotant et en souriant :

— Mademoiselle Bertrande a le rire facile. Elle a bien raison, car il va à ravir à son délicieux visage!

La jeune fille rougit légèrement et riposte gaiement :

— Fi! monsieur, laissez aux jeunes gens de pareils compliments!

— Oh! fait le centenaire, les jeunes gens de cette génération n'en savent plus faire : il faut bien que nous continuions à les suppléer!

Tout en devisant, tout en admirant, en des haltes fréquentes, les superbes points de vue s'encadrant dans les trouées des réseaux de fer, le groupe atteint le deuxième étage.

— Nous voici, annonce le vieux cicerone, à cent treize mètres du sol.

— Tant que cela?... On ne s'en douterait pas.

— A cause de la vaste étendue de la première plate-forme qui, sous nos pieds, nous semble être le sol même. Comme je vous l'ai dit et comme vous le voyez, ce second étage a vu sa superficie presque doublée par la construction récente, à trois mètres quinze centimètres de hauteur, d'un plancher qui ne laisse ici au ciel libre qu'une sorte de boulevard extérieur d'où l'on jouit d'une vue complète de Paris. Si nous montons sur le nouveau plancher supérieur, nous trouvons sa partie centrale occupée par une élégante construction qu'occupent un restaurant et divers services de la Tour. C'est ici que sont les réservoirs actionnant les ascenseurs conduisant aux deux premiers étages. Ces réservoirs...

— Mais, monsieur, interrompt Mme Flore, est-ce que mon mari et M. Verduret, si cela les amuse, ne trouveront pas ces renseignements dans le *Guide de la Tour*? Moi, puisque nous avons un permis spécial, j'ai une impatience folle d'aller où le public n'est pas admis.

— Ah! ah!... toujours la curiosité : « Eve et la pomme! » Montons donc vite, chère madame, à l'étage supérieur.

— Pas par l'escalier en tire-touchon que je vois là, je suppose?

— Non, madame. Il faut avoir tête et jambes solides pour franchir, en tournant toujours sur soi-même, les neuf cent onze marches qui, sans paliers de repos, conduisent de la deuxième à la troisième plate-forme. Aussi cet escalier est-il dit de « service » et fermé au public... qui doit prendre l'ascenseur Edoux. Celui-ci, d'ailleurs, nous portera en une minute et demie au plancher intermédiaire et, après changement de cabine, en une autre minute et demie à la troisième plate-forme : c'est infiniment plus rapide et plus agréable, sinon aussi pittoresque.

— En somme, demande Bêchard, combien met-on de temps pour faire l'ascension complète?

— Additionnez, cher monsieur. Du sol à la première plate-forme, une minute; de la première plate-forme à la deuxième, une minute; de la deuxième au plancher intermédiaire, une minute et demie; pour le changement d'ascenseur, au plancher intermédiaire, une minute; enfin, du plancher intermédiaire à la troisième plate-forme, une minute et demie.

— Total, six minutes !... Merci.

Au cours du voyage aérien, Verduret demande tout à coup :

— Pourriez-vous me dire pourquoi la Tour a été repeinte dans une tonalité si claire et d'une couleur qui fait toujours sourire les vieux garçons impénitents tels que moi?

— Le nouvel habit du pylône géant se compose de deux couches de peinture émail laquée, de couleur jaune, simplement parce que cet enduit, par sa nature et sa teinte, est celui qui absorbe le moins les rayons lumineux.

— Je comprends... mais je ne saisis pas le motif.

— Ne vous ai-je pas dit, lors de notre premier entretien touchant à l'ensemble de l'Exposition, que l'*Idée* lumière présidait à la conception générale, imposée par la déesse souveraine : l'Electricité ?

— En effet.

— Eh bien, pour que la Tour de 1889 se conformât à l'*Idée* de 1900, il fallait qu'elle se fît lumineuse.

— Je vois que les arêtes et les lignes principales sont dessinées par une quantité de lampes à incandescence uniformément blanches.

— Il y en a environ sept mille cinq cents. Il fallait que la tonalité de la Tour concourut à l'effet lumineux. Or, cette double couche de laque jaune lui donne, dans la nuit et sous l'étincellement des lampes électriques, le superbe aspect d'une colossale Tour d'or. Vous verrez cela le soir : c'est splendide !

Comme nos voyageurs arrivent au plancher intermédiaire, Verduret, qui depuis un moment cherche tout seul et en vain une solution que lui refuse son cerveau, demande à brûle-pourpoint au docte centenaire :

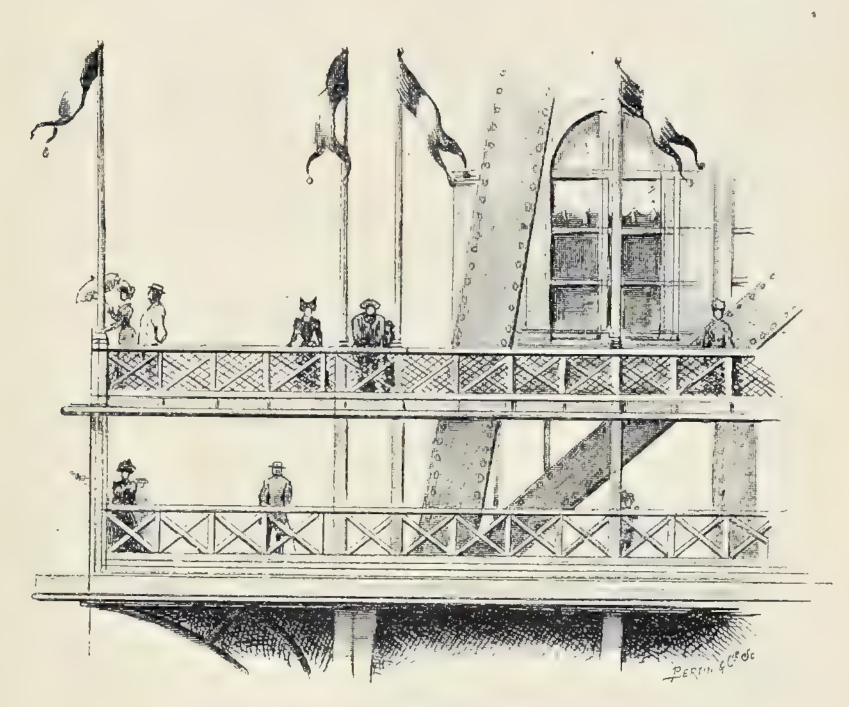
— Mais, enfin, pourquoi ce plancher intermédiaire?

— Pour pouvoir effectuer le changement de cabine.

— C'est justement ce changement d'ascenseur dont je ne comprends pas la nécessité.

— Un mot vous la fera saisir. L'ascenseur Edoux, dans lequel nous sommes, élève la cabine à l'aide d'un piston vertical. Or, la course entre les deuxième et troisième plateformes étant de 160 mètres, s'il n'y avait qu'une cabine, il faudrait pour l'élever à son poste une colossale tige d'acier

d'un peu plus de 160 mètres qui, lorsque la cabine serait à son point de départ inférieur situé à 113 mètres seulement du sol — deuxième plate-forme — plongerait donc de près de 50 mètres en terre. Vous voyez l'impraticabilité d'un tel système nécessitant un puits d'un demi-hectomètre et entraînant pour ce piston monstre un poids colossal, son diamètre étant obligatoirement fonction de son énorme lon-



RESTAURANT A LA DEUXIÈME PLATE-FORME.

gueur. M. Eiffel avait, du reste, posé comme condition formelle que tout ce système élévatoire devait être compris entre les deuxième et troisième étages. Grâce au sectionnement de la course en deux parties égales, il n'est plus besoin que d'un piston de 80 mètres montant la cabine supérieure du plancher intermédiaire à la troisième plate-forme.

— Alors, la cabine inférieure n'a pas de piston ?

— Non. Reliée à la cabine supérieure par des câbles passant en haut dans des poulies, elle suit automatiquement, mais en sens inverse, le mouvement de la cabine supérieure

à laquelle elle fait contre-poids. Lorsque celle-ci quitte le plancher intermédiaire pour s'élever, elle le quitte également pour descendre.

— C'est simple comme bonjour !... Mais, en ce cas, et les ascenseurs qui vont du sol au deuxième étage ?

— Eh bien ?

— Les pistons s'enfoncent donc obliquemant de 113 mètres dans le sol ?

— C'est vrai, ça... c est logique ! s'écrie Bêchard.

— Aussi a-t-on employé pour certains des ascenseurs inférieurs des pistons articulés, véritable chaîne sans fin rigide, qui s'enroulent au niveau du sol sur une énorme roue.

— Ah ! Bêchard ! dit en riant Verduret, vous n'aviez pas prévu plus que moi, cette ingénieuse solution, vous, émérite calculateur.

— Savoir compter et inventer des machines, ça fait deux, mon cher, déclare le farinier d'un ton doctoral.

— Je serais bien curieux, insiste Verduret, de voir ce piston élevant la cabine supérieure de l'ascenseur Edoux du plan intermédiaire à la troisième plate-forme. En raison de ses 80 mètres de longueur, il doit être gros ?

— D'abord, ils sont deux, de 0^{m} 32 de diamètre chacun, et votre curiosité va être satisfaite. Voici la cabine supérieure descendante qui va atteindre en même temps que nous qui montons, le plancher intermédiaire, et l'un des pistons va se trouver pour nous visible pendant deux ou trois secondes... Tenez !... voyez-vous ?

— Oui, et deux arbres d'acier, comme celui que je viens d'apercevoir, inspirent vraiment toute sécurité.

— A ce point de vue, toute chute est rendue impossible grâce à un frein très puissant, emprunté au dispositif indiqué par M. Bechmann.

Le passage opéré d'une cabine à l'autre, le centenaire explique encore :

— L'eau nécessaire à actionner les ascenseurs des deux plates-formes inférieures est fournie par des réservoirs placés à 115 mètres de hauteur (deuxième plate-forme), ce qui donne une pression de onze à douze atmosphères. Pour l'ascenseur Edoux, du troisième étage, un réservoir de 20,000 litres est

placé au haut de la Tour, fournissant les 1,200 litres nécessaires à chaque ascension.

— A ce compte-là, calcule vivement Bèchard, l'ascenseur Édoux ne pourrait faire que seize voyages.

— Oui, si l'eau était perdue, comme dans les appareils élévatoires de nos maisons, ce qui, entre parenthèses, est un gros inconvénient dans les temps de sécheresse et de disette d'eau; mais des pompes à vapeur restituent sans cesse l'eau dépensée aux réservoirs, ce qui nécessite un travail continu de trois cents chevaux-vapeur.

— Ah! s'écrie Mme Flore avec une satisfaction non déguisée, nous voici arrivés au troisième étage!

Le groupe de visiteurs prend pied aussitôt sur la plateforme *publique*, mais n'y reste que le temps d'admirer, d'abord à l'œil nu, puis dans les télescopes, le superbe panorama qui s'étend autour de lui, et dont les principaux éléments sont reproduits et décrits sur des panneaux *ad hoc*. D'un air de dignité et avec une componction supérieurs... le farinier calligraphie sur les feuilles disposées à cet effet les lignes suivantes, qu'il sait devoir passer à la postérité dans l'album des ascensionnistes :

« Aristide Bèchard, maître de moulin, à Essonnes (Seine-et-Oise), fidèle visiteur de 1889, présentement *invité* de l'administration, félicite *hautement* M. Eiffel et ses collaborateurs, et en particulier ses calculateurs, de leur incomparable chef-d'œuvre. Il joint à la taille gigantesque la rigoureuse exactitude des chiffres! »

Et il passe, d'un geste noble, la plume à sa femme. Celle-ci réfléchit un instant, et écrit :

« Je suis montée ici en compagnie de mon époux ci-dessus... et de milord Puzzling. Monter si haut cela fait battre le cœur. »

Signé : « Flore Bèchard. »

Elle offre à son tour la plume à James-Grégory qui, d'un geste sec, se récuse.

— Vous ne voulez pas mettre votre nom... à côté du mien ?

— Sir Eiffel, il été pas une Anglais : jé vôlé pas ! déclare-t-il d'un ton rogue.

Verduret, après avoir hésité, se décide, poussé par une inspiration subite. Il écrit :

« Verduret, visiteur *avisé* de l'Exposition de 1900. »

— Je laisse trace ainsi de ma venue au rendez-vous, pense-t-il. Si je trouve jamais celui qui me l'a donné et qui y a manqué, j'aurai toujours le moyen de le confondre : « *Scripta manent!* »

C'est le tour de Bertrande. Elle jette un brillant et furtif regard vers le centenaire et se dirige vers le pupitre. Mais aussitôt le vieillard invite ses compagnons à le suivre vers les hauteurs où pénètrent seuls les favorisés. La jeune fille sourit malicieusement et pose la plume sans écrire.

Un petit étage franchi, le centenaire introduit ses auditeurs dans l'appartement de M. Eiffel, dont le parquet a été et sera foulé par tant d'hôtes royaux ou princiers, et par toutes les sommités de la politique, de l'art, de la science universels. Il leur fait faire le tour du balcon, leur fait visiter la chambre-salle à manger et les laboratoires. Puis il les conduit par l'étroit escalier en spirale — à la rampe duquel Mme Flore, prise de vertige, se cramponne désespérément — vers la lanterne de la Tour, et le groupe atteint l'aérienne galerie qui l'entoure...

§ VI

LE PLUS PUISSANT PHARE DU MONDE

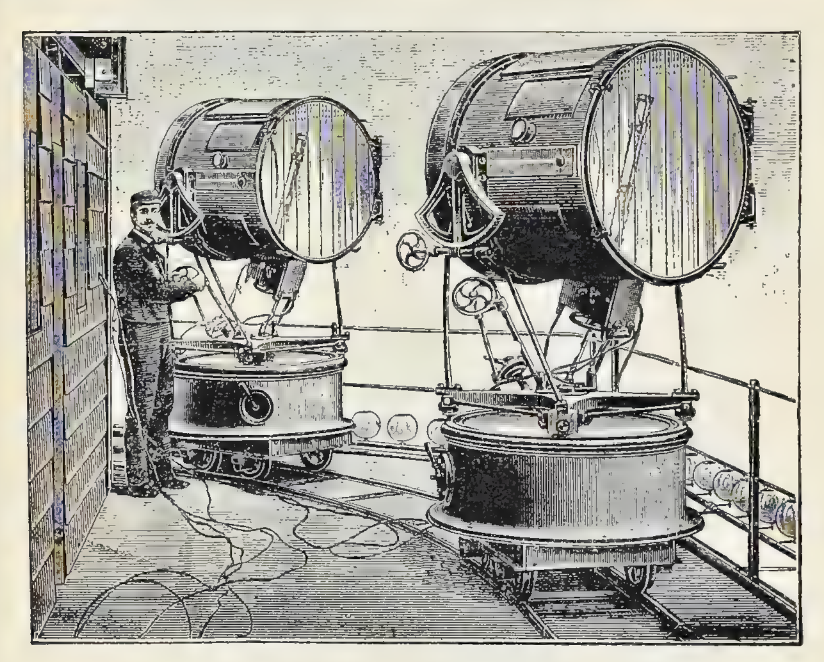
— Mesdames, messieurs, dit le vieillard, dont la voix faible et tremblée prend une certaine solennité, nous sommes ici à deux cent quatre-vingt-douze mètres, c'est-à-dire au point culminant de notre exploration, car j'estime inutile de vous entraîner jusqu'à la minuscule terrasse qui surmonte la lanterne : vous ne verriez rien de plus.

— D'ailleurs, proteste Mme Flore, vous voudriez aller plus haut que vous iriez sans moi.

— Et nous sommes trop chevaliers français pour vous abandonner en chemin, conclut le vieillard d'un ton de galanterie... un peu ironique, à l'adresse de M. Bêchard et de l'Anglais.

Le centenaire reprend aussitôt son rôle de cicerone.

— La lampe électrique automatique qui forme le foyer lumineux du phare est, dit-il, d'une puissance de cinq mille cinq cents carcels, ce qui est considérable.



Appareils d'éclairage. — Projecteurs Mangin.

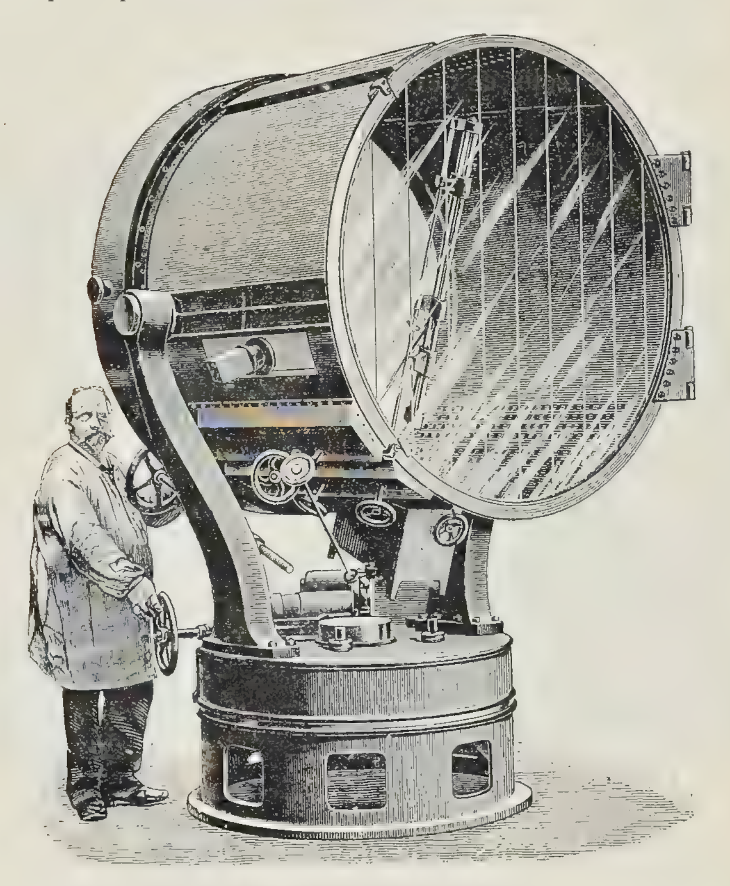
— Pourtant, observe Verduret, de l'intérieur de Paris on ne dirait pas ce phare d'une intensité exceptionnelle.

— Tout simplement parce qu'il tient à l'hommage des regards des Parisiens et, pour cela, ne veut pas les aveugler.

— A ce compte-là, fait Bêchard incrédule, il fournirait une lumière adoucie aux habitants de la capitale et à ceux de province, des rayons plus vifs?... Voyons, c'est une plaisanterie!

— C'est pourtant l'exacte vérité, et voilà comment on s'y est pris pour obtenir ce résultat. Autour de la lentille fixe à

échelons qui enveloppe le foyer lumineux, on a disposé deux systèmes optiques superposés. En haut, ce sont des verres dioptriques qui, destinés à porter très loin la lumière, en multiplie treize fois l'intensité. En bas, ce sont des verres catadioptriques produisant la réflexion totale et n'augmentant



LE GRAND PROJECTEUR MANGIN.

que dans des proportions beaucoup moindres la puissance du foyer électrique. D'ailleurs, les anneaux de verre taillé superposés sont disposés de façon à graduer la lumière selon la distance : ainsi, au pied de la Tour et jusqu'à 1.500 mètres, le phare est invisible et il faut, pour le voir, ne pas s'approcher plus près, par exemple, que la place de la Concorde. Pour tout observateur placé à cette distance de

1,500 mètres, l'intensité des éclats du phare est de 24,146 carcels. Elle passe à 64,474 carcels pour qui est à 1,850 mètres de la Tour ; à 86,711 carcels à 2,194 mètres ; enfin à 99,283 carcels à 2,500 mètres. Le tambour dioptrique supérieur ne commence à signaler son action intensive qu'à un peu plus d'une lieue (4,120 mètres) ; sa puissance est de 69,398 carcels pour le feu fixe et, pour les éclats, de 516,761 carcels.

— Cette différence est fantastique... Mais, vous dites que le phare est un feu fixe ?

— Oui, avec éclats à volonté.

— Oh ! par exemple, s'écrie Bêchard, c'est un peu fort ! hier soir encore, je l'ai pourtant vu tourner et, qui plus est, lancer des jets de lumière aux trois couleurs nationales.

— Je vais vous expliquer. Le système optique est bien fixe ; mais, autour des tambours de verre tourne une couronne mobile qui porte des lames verticales de verre bleu, blanc et rouge, lesquels colorent les rayons. Cette couronne est entraînée à une vitesse de un tour en quatre-vingt-dix secondes, au moyen d'un minuscule moteur électrique... tenez, pas plus gros que le poing de M. Verduret.

— C'est très compliqué, tout cela.

— C'est une installation superbe et dont ses auteurs, MM. Sautter et Lemonnier, ont le droit d'être fiers !

— Il doit falloir un bien fort courant électrique pour la lampe du phare, suppose d'un air réfléchi Verduret.

— L'arc électrique, répond le vieillard, est alimenté par un courant de cent ampères envoyé par les dynamos de la véritable petite usine d'électricité installée dans les fondations du pilier Sud de la Tour. Les charbons entre lesquels éclate l'arc voltaïque ont trois centimètres de diamètre.

— Et... les projections dont les gerbes balayent Paris et ses environs ? demande Bertrande, que cette question lumineuse intéresse tout particulièrement...

— Elle ne proviennent pas du phare, mademoiselle, mais bien de deux projecteurs Mangin de même nature, mais beaucoup plus grands que ceux en usage sur les navires de la flotte pour surveiller les côtes et les torpilleurs. Vous en voyez un spécimen à quelques pas de vous.

— Ce sont ces gros cylindres ?...

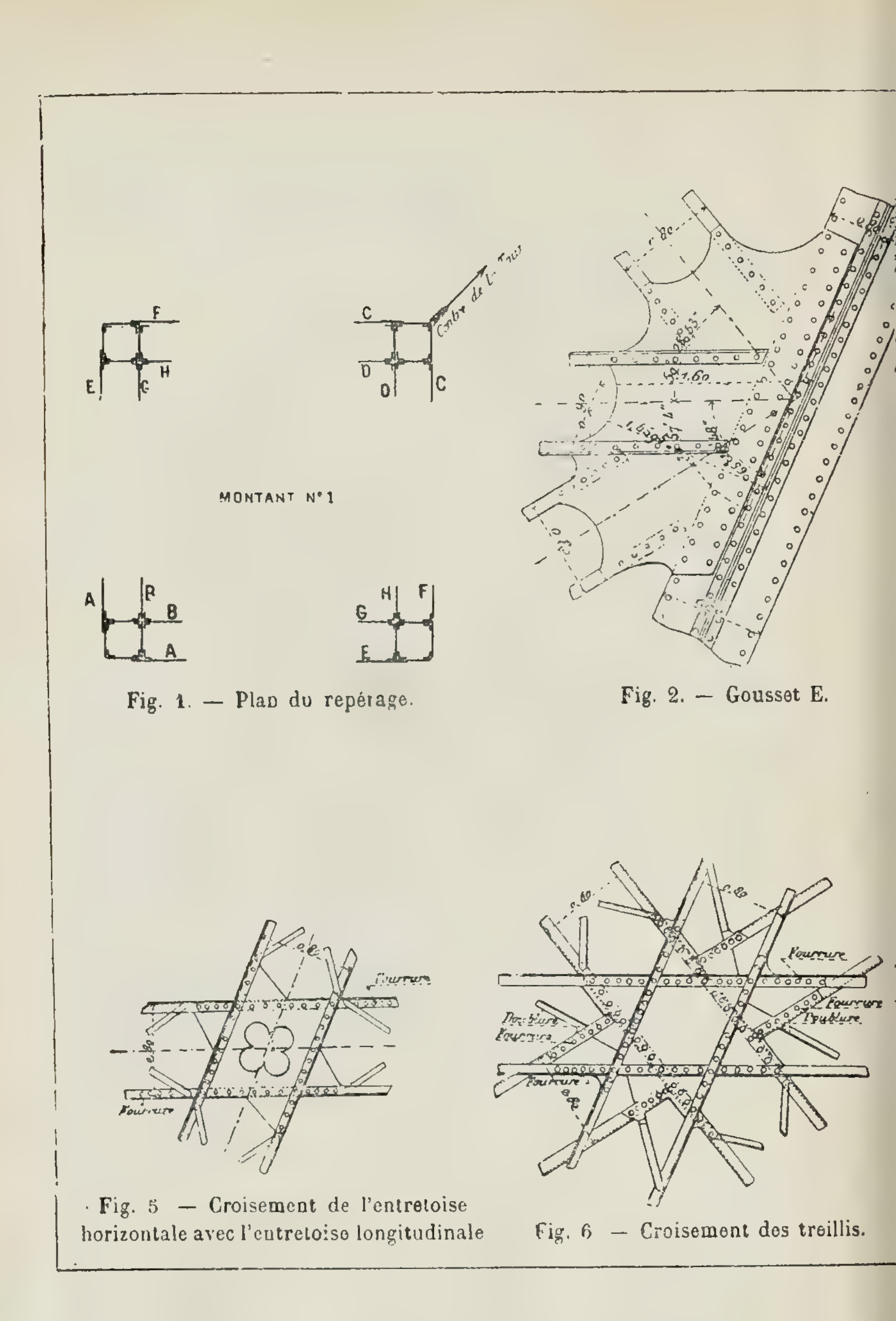


Fig. 1. — Plan du repérage.

Fig. 2. — Gousset E.

Fig. 5 — Croisement de l'entretoise horizontale avec l'entretoise longitudinale

Fig. 6 — Croisement des treillis.

SYSTÈME D'ATTACHE DES TR

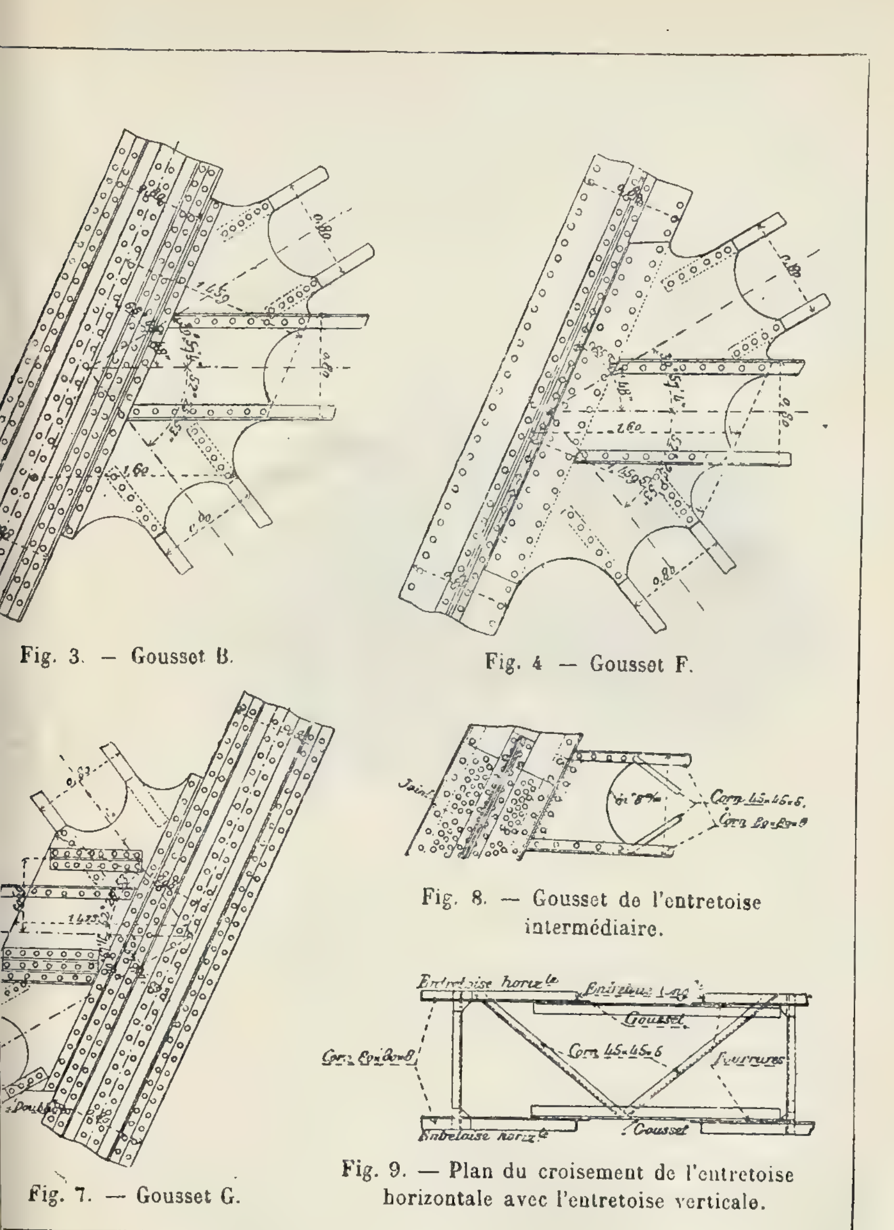


Fig. 3. — Gousset B.

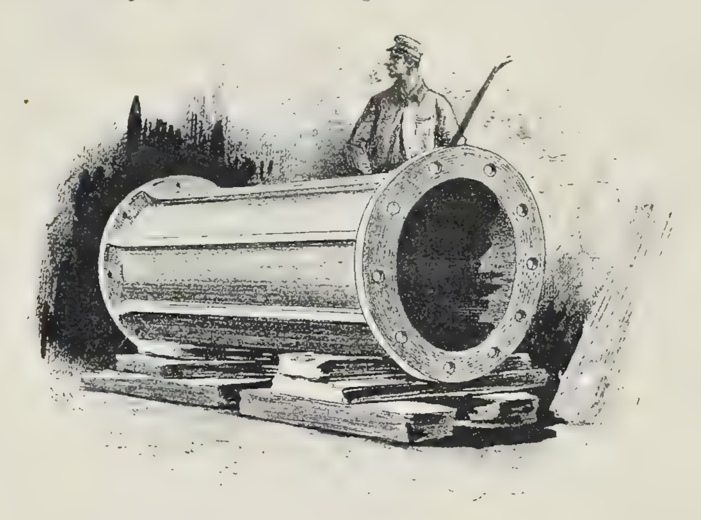
Fig. 4 — Gousset F.

Fig. 7. — Gousset G.

Fig. 8. — Gousset de l'entretoise intermédiaire.

Fig. 9. — Plan du croisement de l'entretoise horizontale avec l'entretoise verticale.

— De quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, oui, mademoiselle. Comme vous le voyez, ils sont montés sur des socles roulant sur des rails et disposés de façon à pouvoir projeter dans tous les sens la lumière produite par un arc électrique de même force que celui du phare. L'intensité moyenne de la gerbe lumineuse, la plus puissante qui soit au monde, atteint *huit millions* de becs carcel. Elle permet de distinguer, avec une longue-vue, à *onze kilomètres*, les objets sur lesquels elle est dirigée.



CYLINDRE D'ACCUMULATEUR.

— Mais c'est merveilleux, tout ce que vous nous dites-là! s'écrie Verduret enthousiasmé... Au fait, vous ne nous avez pas dit la portée du phare.

— C'est un oubli que je me hâte de réparer. Cette portée en ligne droite est de *deux cents kilomètres*.

— Hein ?

— Cinquante lieues ! calcule Bêchard ébouriffé.

— Alors, observe Verduret, on peut voir le feu de la Tour Eiffel des jetées du Havre, notre grand port de la Manche n'étant, je crois, qu'à cent quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau?

— Du Havre, non. D'au-dessus du Havre, oui.

— Que voulez-vous dire ?

— Que l'on pourrait voir le feu de la Tour de la nacelle

d'un ballon captif dont le câble déroulé aurait quelque cinq cent soixante-dix mètres.

— Elle est forte encore, celle-là ! proteste Bêchard. Pourquoi le rayon de la Tour s'en irait-il se promener à plus d'un demi-kilomètre dans le ciel de la capitale maritime de la Normandie au lieu d'en aller saluer les habitants ?

— A cause de la sphéricité de la Terre.

— C'est vrai, fait soudain Verduret, je n'y pensais pas à cette sphéricité que l'on constate si bien des bords de la mer, d'où l'on voit les navires s'élever de derrière l'horizon en montrant d'abord le haut des mâts puis, progressivement jusqu'à la coque !

— Je vais faire saisir la vérité à monsieur Bêchard, dit en souriant le centenaire, en lui faisant calculer lui-même la distance extrême jusqu'à laquelle, du point où nous sommes, la vue peut s'étendre... aidée d'instruments, bien entendu !

— Calculer, c'est mon fort, déclare le farinier... mais j'avoue que, pour ce que vous dites, je ne sais pas comment diable m'y prendre.

— C'est pourtant le « pont-aux-ânes ».

A ce mot, le mat visage du maître de moulin s'empourpre et ses yeux s'enflamment de colère.

— Monsieur, s'écrie-t-il, votre grand âge ne vous permet pas de traiter d'âne un honnête homme !

Cette sortie provoque chez Verduret un rire inextinguible. Il tortille son corps en se tenant les côtes. Furieux, Bêchard s'avance sur lui d'un air menaçant. Mais le bonhomme parvient, entre deux hoquets, à expliquer à son ami :

— Mais, mon cher, monsieur parle d'un théorême de géométrie élémentaire, le fameux carré de l'hypothénuse, couramment baptisé « pont-aux-ânes ».

— Si c'est comme cela, c'est bien, fait Bêchard mal convaincu... Parce qu'autrement, je ne supporterais pas...

— Voyons, Bêchard, laissez notre obligeant cicerone faire sa démonstration.

— Elle est toute simple et vous permettra, de tout lieu élevé (phare, falaise ou montagne), de hauteur connue, de mesurer jusqu'à quelle distance votre regard peut se porter, autrement dit de calculer la limite de votre horizon.

— C'est très intéressant, cela.

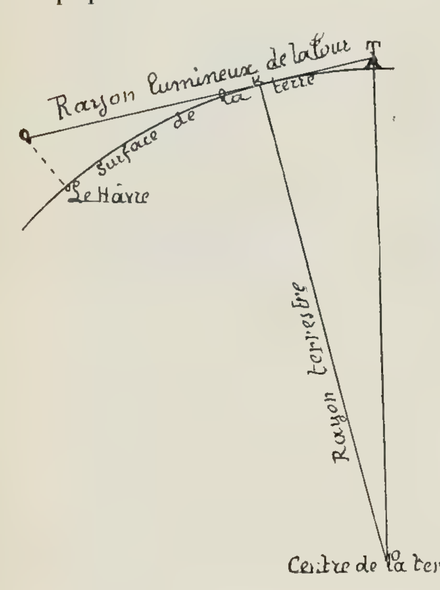
— Aussi, monsieur Verduret, est-ce à vous que je m'adresse, puisque le pauvre pont-aux-ânes, qui a si fort irrité votre ami, est au moins connu de vous.

— C'est à peu près le bout de ma science, car on ne poussait guère les études de mon temps. Enfin, allez-y.

— Voici. Vous savez que pour un arc de cercle très petit, cet arc se confond sensiblement avec sa tangente.

— Oui.

— Eh bien... Tenez, suivez mon crayon sur ce bout de papier... Si, d'une part, nous joignons ce sommet de la Tour au centre de la Terre, soit TO; si, d'autre part, nous menons le rayon terrestre OH au point de l'horizon cherché, en menant la tangente HT, nous formons un triangle, rectangle en H. Pour connaître la longueur de TH, c'est-à-dire la distance jusqu'à laquelle notre vue peut embrasser le terrain avant qu'il ne se dérobe au-dessous de notre rayon visuel par suite de la sphéricité de la surface terrestre, nous n'aurons, d'après le fameux « pont-aux-ânes », qu'à retrancher du carré de TO, hypothénuse, le carré de HO, côté du triangle rectangle, et à extraire la racine carrée de la différence. Comme le rayon terrestre moyen est de 6,366,198 mètres, nous aurons TO en y ajoutant la hauteur de 292 mètres, où nous sommes. D'où, la distance cherchée :



$$TH = \sqrt{\overline{6,366,490}^2 - \overline{6,366,198}^2}$$

L'opération est un peu longue, je vous demande quelques minutes de patience.

Ce délai accordé, le vieillard proclame :

— L'horizon s'étend tout autour de nous à environ 61 kilomètres (exactement 60,975 mètres).

— Cela veut dire que nous pourrions voir?...

— Au Nord, jusqu'à Clermont et Beauvais; au Nord-Ouest, jusqu'à Gisors ; à l'Ouest, jusque vers Maintenon ; au Sud, presque tout près de Malesherbes.

— Je pourrais apercevoir ma maison !... C'est merveilleux! s'écrie Verduret.

— Au Sud-Est, continue le vieillard, jusqu'à Fontainebleau ; enfin, à l'Est, jusqu'au delà de Coulommiers. Et maintenant, dites-moi si, au point de vue stratégique, ce poste de vigie n'est pas de premier ordre?

— Que ne l'avions-nous en 1870 !

— Rassurez-vous, notre nombreuse et vaillante armée rend cette extrémité maintenant tout à fait improbable, et ce poste stratégique ne servira jamais que pour d'intéressantes mais pacifiques manœuvres. Maintenant, mesdames et messieurs, redescendons parmi le public...

— Vous devez être las?

— Je suis un peu fatigué, en effet, mais quelques instants de repos me remettront. Je vais vous quitter pour vous laisser toute liberté d'observation et de flânerie, mais je ne vous tiens pas quitte encore.

— Comment?

— Je vous donne rendez-vous, dans une demi-heure, au restaurant de la première plate-forme où j'ai eu le plaisir de commencer ma première causerie.

— N'aurions-nous pas vu tout ce qui concerne la Tour?

— Si fait. Ce n'est plus d'elle, mais des curieuses attractions qui l'entoure que je veux vous parler, afin que vous en ayez au moins une idée générale, lorsque vous aurez la fantaisie de diriger vers elles votre promenade d'excursionnistes. Maintenant, descendons, je vous prie.

Lorsque nos visiteurs ont regagné la troisième plate-forme, le centenaire prend momentanément congé de ses auditeurs sur un « au revoir ! » amical, et disparaît, comblé de remerciements, dans la cabine de l'ascenseur Edoux qui plonge aussitôt dans le vide.



CHAPITRE II

LES ATTRACTIONS EN 1900

§ 1er

FAUSSE MANŒUVRE

Au moment où il allait quitter la troisième plate-forme de la Tour et ses auditeurs... en s'enfonçant verticalement, à la façon de Bertram ou de Méphisto disparaissant dans leur trappe, le complaisant mais énigmatique centenaire avait annoncé à notre groupe de visiteurs qu'il le trouverait à la première plate-forme dans une demi-heure.

Or, bien avant l'expiration des trente minutes, nos cinq personnages devaient être au rendez-vous.

L'entr'acte leur semble interminable et, en attendant la reprise du spectacle, ils sont comme des âmes en peine. C'est tout juste s'ils ont occupé les premiers instants de ce court loisir à braquer, de la troisième plate-forme, sur la plaine, l'œil énorme des télescopes et à faire la traditionnelle emplette de quelques menus souvenirs. Bien vite, ils se sont trouvés réunis et nerveusement oisifs, et n'ont eu qu'à se consulter pour se précipiter, à leur tour, dans la confortable cabine de l'ascenseur Edoux et débarquer, à trois minutes de là, au second étage.

— Pourquoi nous arrêter ici? demande Mme Flore.

— Quand ce ne serait que pour profiter en entier de notre ascension de faveur! réplique son mari. Tu sais bien,

bichette, qu'on nous a pris, là-haut, notre bulletin, et que, seule, la descente nous est maintenant permise.

— Mais puisque nous nous y sommes déjà arrêtés!

— Ça ne fait rien; faisons-en encore une fois le tour : il ne faut rien perdre, c'est mon principe.

— Quand nous pourrions si bien nous reposer en bas, en attendant le vieux monsieur!

— Voyons, chère madame, intervient le conciliant Verduret, ne contrariez pas Bêchard pour si peu. Un tour de plate-forme est bien vite... passé.

— Vous en parlez à votre aise! Vous n'avez pas eu comme moi le vertige à l'affreux « tournicoton » du phare. J'en suis encore brisée.

Et, en maugréant :

— Si, du moins, voulant que je le suive, Aristide avait eu la galanterie de m'offrir le bras, comme M. Verduret l'a fait pour Bertrande, au lieu de me laisser courir derrière comme un petit chien abandonné! Et si je les perds, maintenant?

— Jé été là! dit à son oreille une voix que, seule de son avis, d'ailleurs, elle trouve pleine de charme.

— Vous avez pitié de moi, vous, milord...

— No. Jé avé pas le temps.

— Comment?

— Jé été dans le passion pour vô, yes.

— Ah!... Ménagez-moi!

— Mais, *presently*, jé... comment, disé vô?... Aôh, *yes :* jé empoigné le occasion de pâler vô toute seule.

— Prenez garde d'aller... trop loin...

— No : jé mâché doucement. Vôlez-vô répondre à môa?

— Hélas! elle ne trouve que trop d'écho, milord!

— Jé comprené pas, mais ce été le même chose. Vô, il avé pâlé, comme il été convéniou, à mister Veurdiourette?

— Comment l'aurais-je pu? Nous n'avons pas eu un instant à nous, de tout l'après-midi. D'ailleurs, vous le savez bien, puisque vous ne nous avez pas quittés. Voici ces messieurs qui reviennent vers nous.

— Aòh, j'été jamais tranquille avec vô... et je avé encore biaucoup fort à pâler.

Ce sont, en effet, le farinier, le manufacturier retiré et la gentille pupille de ce dernier qui ont rebroussé chemin.

Bertrande ayant fait remarquer à son oncle que Mme Flore ne les suivait plus, et celui-ci ayant signalé le fait à son ami, Bêchard avait dressé son long cou, et, par-dessus les têtes de la foule, avait aperçu sa conjointe dialoguant, avec force mines, en compagnie de James-Gregory Puzzling.

Brusquement, il avait dit :

— Je renonce à excursionner sur cette plate-forme : il y a trop de monde... Nous finirions par égarer bichette.



DEUXIÈME PLATE-FORME. — LES BUVETTES.

Faisant demi-tour, il avait assez brusquement fait machine en arrière pour rallier sa légère moitié.

Etait-il piqué par le démon de la jalousie? Oh! que non pas.

Il estimait seulement que sa dignité maritale se devait de ne pas permettre un plus long colloque, hors de sa grave présence, entre dame Flore et un étranger qui, peut-être, eût pu trouver à sourire de lui en voyant sa femme dans une situation toute momentanée d'abandon.

Aussi, dit-il avec humeur, à celle-ci, dès qu'il est parvenu à la rejoindre :

— Ne pouvais-tu hâter un peu plus le pas?... J'ai l'air ridicule de te laisser ainsi seule en arrière.

— Tu vois bien que je n'étais pas seule, riposte la farinière avec dépit en désignant son britannique cavalier.

Bèchard ne répond pas. Il prend le bras de sa femme et se dirige vers l'ascenseur.

Lorsqu'ils y sont installés et en attendant le départ, Mme Flore entreprend Verduret.

— En somme, qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?

— Quels gens, chère madame? demande le manufacturier tout interloqué par la soudaineté de la question.

— Tiens donc, le centenaire, le Toulousain, la demoiselle du « Vieux Paris » et le toqué du pont Alexandre... Sans compter le gondolier et ce jeune acteur, insolent comme un pître de foire! Je trouve que, pour des personnes *conséquentes* comme nous, il n'est guère convenable de nous laisser imposer des relations aussi constantes sans que nous sachions, au moins, à qui nous avons affaire. Car enfin, quel est leur but, à tous ces individus-là?

— Je vous ferai observer...

— Je ne veux rien observer du tout... Je demande à être rassurée. J'ai peur que nous soyons venus bêtement nous jeter sous les griffes d'une véritable bande, je vous dis, car on ne m'ôtera pas de l'idée que tous ces personnages-là s'entendent comme larrons au marché, et qu'un beau matin nous nous réveillions victimes de quelque coup de Jarnac.

— Allons, voyons, c'est insensé des idées pareilles!

— Je ne demande, ajoute Mme Flore, qu'à constater que je me trompe, et c'est à vous, monsieur Verduret, puisque c'est vous qui nous avez mis en rapport avec ces inconnus que je trouve louches, de nous prouver qu'ils ne le sont pas.

— Evidemment! appuie Bêchard.

— Vous prouver... vous prouver... c'est facile à dire! fait Verduret très embarrassé. Comment voulez-vous que je fasse?

— Prenez des informations sur eux.

— Mais, oui!... Ma femme a raison, mon cher. Sachez où ils demeurent, ce qu'ils font, qui ils sont autrement que par ce qu'ils nous racontent, car il ne serait pas plaisant que notre considération de dignes industriels se trouvât fourvoyée dans une compagnie inavouable!

— Eh bien, pour vous confondre — car j'ai trop de reconnaissance des services rares que ces complaisantes personnes nous rendent pour mettre en doute leur honorabilité — je m'informerai, comme vous le demandez... Et, pas plus tard que tout à l'heure, je vais en toucher deux mots à l'aimable vieillard que nous allons retrouver à la première plate-forme.

— Oh ! mon oncle ! proteste Bertrande.

— Qu'est-ce que tu veux encore, toi?

— Voulez-vous me permettre une toute petite objection ?

— Vas-y !

— Outre que je trouve peu délicat d'avoir seulement même l'air de tenir en suspicion qui se donne ainsi la peine de combler vos vœux les plus chers, l'enquête que vous allez tenter présente, ce me semble, un danger capital.

— Lequel ?

— Celui de tarir probablement pour nous toute source de renseignements pour l'avenir.

— Pourquoi ? regimbe le farinier.

— Renversez un peu les rôles, monsieur Bèchard, et dites si vous verriez d'un bon œil ces personnes prendre sur vous des renseignements !

— Ce n'est pas la même chose.

— Absolument, au contraire. Si cette inquisition vous blesserait, vous qui êtes l'obligé, à plus forte raison ceux qui se donnent gratuitement le mal de nous montrer l'Exposition.

— Moi, déclare formellement Mme Flore, j'estime que cette objection ne tient pas devant la nécessité de savoir, d'abord, à qui nous avons affaire... N'est-ce pas, milord?

Ainsi interpellé, l'Anglais prononce nettement :

— Miss Bertrande, il été *droit*.

— Hein ?

— Jé vôlé dire : le miss, il avé reason, toute à fait !

— Comment ! s'écrie la grosse fermière, interloquée de voir Puzzling, alors qu'elle combat pour lui, passer avec armes et bagages au camp adverse.

— *Yes*, confirme avec force James-Gregory, ce été mon pensement.

— Et je m'y range avec plaisir, conclut Verduret.

L'ascenseur, arrivant au bas de sa course, clot la discussion, mais non l'incident, du moins en ce qui concerne l'Anglais et son alliée si carrément... lâchée.

Celle-ci trouve moyen de retenir Puzzling à part, pendant que se vide la cabine, et lui dit :

— M'expliquerez-vous ?...

— Le moyen, il été défective.

— Défective ?

— *Yes :* mauvais.

— Alors ?

— Vô été un biau phâme !

— Vous voulez vous moquer...

— No : un très biau phâme !

— Je veux bien... Mais il ne s'agit pas de cela.

— *Perfectly well !...* Vénez vôar môa, ce soir, dans le secret, dans mon chambre, à l'hôtel.

— Par exemple !

— Ce été pour causer... pas plous !

— Vous me le jurez ?

— *Yes.*

— Sur votre honneur ?

— Sur le intérêt de mon pètrie !

— C'est bien : j'irai.

— *All right !...* Vô été un bon phâme !

Tout émue, Mme Flore... rejoint son époux.

§ II

IMPATIENCES

Voilà quatorze minutes, montre en main... de Verduret, que notre groupe attend, au rendez-vous indiqué, la réapparition du centenaire-cicerone.

Pour la dixième fois, la rondelette farinière répète :

— Oh ! ce que cela m'énerve de poser ainsi !

— Eh quoi, madame, êtes-vous donc si anxieuse d'entendre une nouvelle conférence ? fait malicieusement l'espiègle nièce de Verduret.

— Ah ! s'écrie l'excellente farinière, c'est qu'il ne s'agit plus de conférences, maintenant !

— Ne vous y fiez pas.

— Oh ! je n'en crains pas, puisque nous voilà enfin arrivés au chapitre des « attractions », de ces attractions dont on parle depuis plus d'une année et qu'on dit si merveilleuses. D'abord, moi, je ne suis pas venue à l'Exposition pour autre chose !

— Pense-le si tu veux, bichette, mais ne l'avoue pas, grogne Bèchard.

— Et pourquoi donc?

— Parce que tous ces spectacles, attrayant pour le public léger, ne sont pas faits pour des gens graves comme nous.

— Parle pour toi, mon gros. Toi, tu menerais le carnaval au cimetière. Je ne suis pas ici pour être enterrée vivante sous ces montagnes de chiffres qui te plaisent tant, poids de ferrailles et cubages de pierres de taille !... Je comprends joyeusement une excursion à travers l'Exposition comme celle que nous faisons, et je prétends m'y distraire et m'y amuser.

De fait, l'impatience de Mme Flore est partagée, quoique à des degrés différents, par ses compagnons.

Ah ! c'est que ce mot d' « attractions » est un mot magique, évocateur de surprises, de sensations nouvelles, de visions insoupçonnées, auxquelles la curiosité humaine aspire, et avec autant d'intensité que ceux qui, par pose, la veulent masquer d'inlférence, que chez ceux qui l'avouent et chez ceux qui, franchement, la proclament.

D'autre part, l'après-midi, qui galope vers son déclin, avive le désir général de ne pas perdre un temps précieux.

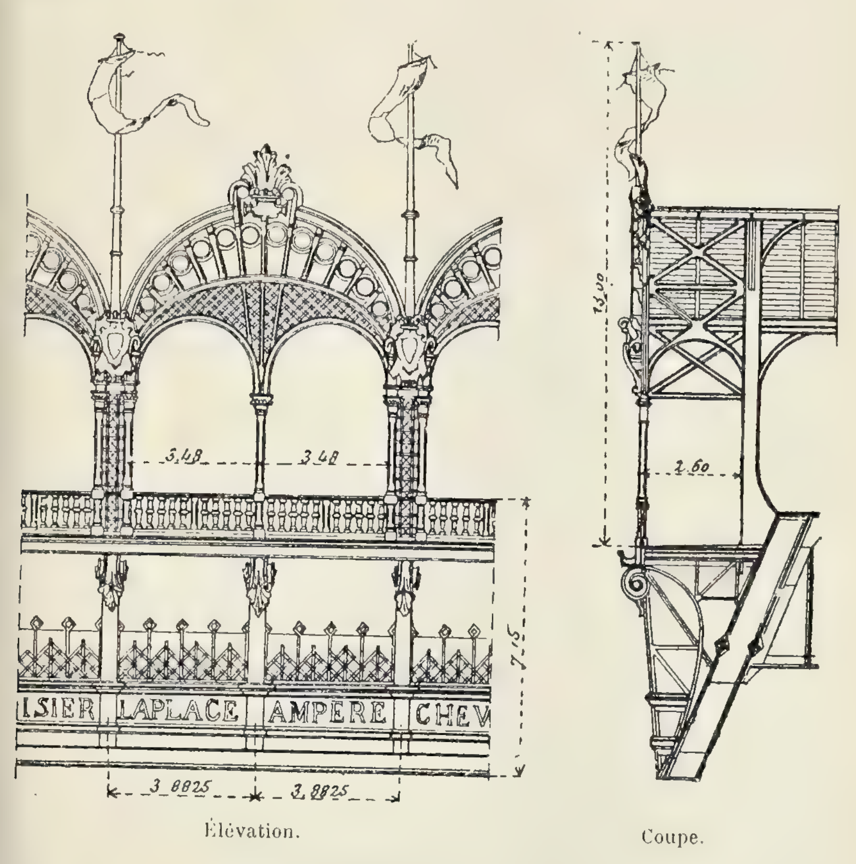
— Six minutes de retard ! annonce Verduret... Pourvu qu'il ne se soit pas trouvé malade, comme avant-hier?... L'ascension qu'il vient de faire avec nous, c'est fatigant, à son âge !

— Bah ! mon oncle, riposte gaiement Bertrande, ce vieux-là a beau avoir un siècle de savoir sur la tête, je suis sûre qu'il vous rendrait, comme jeunesse et comme vigueur... trente points de soixante.

— Ce qui le rajeunirait virtuellement de quelque soixante-dix ans !... Comme tu y vas !... Voilà une exagération de

petite écervelée qui cadre mal avec les cheveux blancs et la voix toute chevrotante de ce véritable parchemin vivant. Si tu le trouves si jeune que cela — et à mes dépens, encore! — veux-tu que je lui propose ta main?

A cette offre faite avec une gaieté ironique, la jeune fille éclate de rire.



Élévation. Coupe.

Galerie du premier étage.

— Et... si je disais : oui, mon oncle?

— Je m'inviterais, pour ta pénitence, à votre voyage de noces.

— Tiens, si l'on voulait de vous!

— Espiègle, va, conclut Verduret en riant de bon cœur de la boutade de Bertrande, lui suggérant l'idée saugrenue de se voir un neveu centenaire.

Mais un cri de Mme Flore ramène le cours de ses idées sur un terrain moins fantaisiste.

— Est-ce que vous le voyez, chère madame ? demande-t-il en remettant sa montre dans la poche de son gilet.

— Où donc, bichette ?

— Tiens, mon gros, là !

Le doigt brusquement tendu de Mme Bêchard frôle le visage de Verduret, qui se rejette en arrière.

— Pristi ! faites attention : vous avez failli me crever l'œil.

— Ça ne fait rien : je suis sûre que c'est lui... Oui... Tenez : le voilà.

— Le voilà, répète Bêchard.

— *Yes !* confirme, d'un air de satisfaction évidente, le flegmatique Puzzling.

En effet, se faufilant à travers la foule, le centenaire tant désiré vient joindre le petit groupe et, en quelques mots, s'excuse de son retard.

— ... Le capitaine Bonnet, le sympathique secrétaire de l'administration de la Tour, explique en terminant le centenaire, me racontait une de ses dernières traversées d'Extrême-Orient en France, justement à propos du Maréorama.

— Ah ! oui, j'ai vu ce nom-là affiché, avec d'autres de la même famille, comme Cinéorama, Cosmorama, Panoramas du Tour du Monde et de la Compagnie Transatlantique, etc...

— En effet, cher monsieur Verduret. Ce sont là quelques-unes des attractions groupées au pied de la Tour.

— Allons voir vite ces... *ramas*-là, s'écrie Mme Flore, se disposant déjà à se diriger vers l'ascenseur de descente.

— D'abord, madame, dit en souriant le vieillard, je vous serais obligé, pour plus d'exactitude grammaticale, de dire ces *oramas* et non ces *ramas,* si vous voulez n'employer que la constante des noms à racines helléniques de ces « attractions », en en supprimant la partie génitive particulière.

— Est-ce qu'il parle hébreux ? demande tout bas Mme Flore à Bertrande qui, pour n'en pas perdre l'habitude, lance la cascade joyeuse de son rire jeune et communicatif.

— Attendez l'explication, dit-elle.

En effet, le vieillard la donne aussitôt :

— *Orama* veut dire : *vision*. D'où, Maréorama signifie : *vision de la mer; Cinéorama* égale *vision du mouvement* — de *kinêma* qui veut dire : mouvement, en grec; Cosmorama, *vision de l'Univers* en marche, de *kosmos*, monde; etc., etc.

— En voilà des noms à... coucher à la porte! grogne Bèchard.

— Vous avez tort de vous en plaindre, cher monsieur, observe le vieux cicerone. Ceux qui les ont donnés à leurs inventions ou à leurs spectacles montrent qu'ils ont jugé très sûrement leurs confrères en humanité. Voyons, soyez sincère et répondez. Si l'on avait mis sur le catalogue, pour dénommer ces « attractions », les titres snivants, par exemple : *Vues maritimes*, *Tableaux animés* et *Système planétaire*, est-ce que cela eût bien impérieusement sollicité votre curiosité ?

« Non ! Tandis que ces noms d'apparence baroque, terminés en *orama* — et qui signifient exactement la même chose — attirent l'attention, font dire au plus grand nombre : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » et, comme conclusion : « Allons vite voir... pour le savoir. » Eh ! mon Dieu, qu'ai-je donc dit pour mettre en fuite Mme Bèchard ? »

— Où vas-tu donc, bichette ? crie le farinier à son opulente conjointe qui, déjà, s'est éloignée de quelques pas.

Mme Flore s'arrête :

— Mais, dit-elle, monsieur ne vient-il pas de dire : « Allons vite voir ?... » Alors, je prends les devants.

— Avec une hâte que je comprends, que j'approuve... mais que je me vois obligé de modérer. J'ai quelques mots à vous dire...

— Bon ! s'écrie la farinière qui soulève ses bras courts en un geste désespéré, est-ce que vous allez encore nous faire une conférence ?

— Ma foi, oui, chère madame.

— Ah bien ! moi qui espérais que nous allions enfin nous amuser un peu !

— Que voulez-vous, je suis sans pitié... mais non sans logique. Aussi, je m'empresse de vous donner la raison qui me fait désirer causer quelques instants avec mes auditeurs, avant qu'ils ne dirigent leur promenade parmi les attractions

— ce que je ne considère guère comme possible aujourd'hui, car l'heure du dîner ne va pas tarder à sonner. Cette raison, la voici :

§ III

LES SPECTACLES PITTORESQUES

Après avoir paru se recueillir l'espace de quelques courtes secondes, le centenaire explique :

— Si paradoxale que va vous sembler, à première vue, mon affirmation, j'estime qu'il faut un état de préparation plus complet pour goûter les spectacles pittoresques — que notre culte servile des dénominations britanniques appelle « Attractions » — que pour visiter les parties industrielles ou même savantes de l'Exposition.

— Ah! celle-là est un peu trop forte, par exemple! proteste Bèchard.

— Je m'attendais à ce cri du cœur... auquel la réflexion est absolument étrangère.

— Pardon, pardon!... C'est tout réfléchi, insiste le farinier. J'ai pour moi l'expérience, celle de 1889, pour ne pas remonter plus haut. La dernière Exposition ne manquait certes pas d'attractions. Or, j'ai la prétention de les avoir toutes vues et aussi complètement goûtées que peut le faire un homme sérieux, dont la gravité naturelle n'apporte qu'un intérêt restreint à ces choses-là.

— Pour le moment, je me place à votre point de vue et je veux le tenir pour valable. Donc, en 1889, vous n'avez éprouvé le besoin d'aucune préparation pour les spectacles qui ont défilé sous vos yeux. Savez-vous que cela suppose en votre esprit un superbe bagage de connaissances aussi multiples que diverses?

— En quoi?... Dirait-on pas, à vous entendre, qu'il aurait fallu, pour le moins, être de l'Institut pour s'asseoir devant les tréteaux des théâtres orientaux et assister aux danses de la Soledad, des Siamoises, ainsi qu'aux contorsions hurlantes d'un tas de nègres et de négresses?

— Sans exiger l'admission sous l'auguste coupole, il n'en fallait pas moins quelque acquit, sous peine de ne rien comprendre aux spectacles offerts. Je ne crois pas me tromper en disant que, sur mille spectateurs, il y en avait pas alors *deux* capables de *voir* avec profit.

— A ce compte-là, le public n'aurait été composé, d'après vous, que d'un troupeau de buses ?

— A Dieu ne plaise, cher monsieur. Il y avait certainement parmi les spectateurs d'il y a onze ans nombre de gens très intelligents, au premier rang desquels je me hâte de vous placer, mais malheureusement fort ignorants et, partant, jugeant avec leurs préjugés et leurs sentiments européens de choses qu'il eût fallu sentir en Asiatique ou en Africain. Les voyageurs seuls, voyez-vous — et encore pourvu qu'ils aient l'imagination très souple et ne se déplacent qu'avec une lenteur raisonnée — peuvent apprécier avec une exactitude à peu près complète les diverses manifestations du goût et des plaisirs des différentes races, parce qu'ils les observent sur place, dans leur milieu normal, en s'étant eux-mêmes imprégnés des mœurs et des conditions de vie ambiantes.



LE CAMPANILE DE LA TOUR.

— Mais c'est fort décourageant pour nous, car, d'après ce que vous dites, il serait impossible à nous, sédentaires qui venons ainsi de temps en temps visiter les manifestations exotiques, de jamais les comprendre.

— Si fait, cher monsieur ; nous pouvons y arriver de façon, sinon complète, du moins suffisante, à la condition de faire l'effort mental de nous transporter en esprit dans le milieu propre de ces « attractions ».

— Pour cela, il faudrait au moins bien connaître et les mœurs et l'état d'âme coutumier de ces spectateurs indigènes dont on nous montre les spectacles.

— Alors, demande d'un air dépité Mme Flore, vous auriez la prétention de ne nous permettre d'aller voir les « attractions » qui nous attendent au pied de la Tour qu'après avoir parfait notre éducation *préalable,* comme vous dites, au sujet de chacune d'elles ?

— Evidemment, ce serait le mieux.

— Mais nous serions encore ici dans huit jours, au train dont marchent vos interminables conférences ! s'écrie l'impatiente farinière, qui se tient à quatre pour ne pas trépigner de fureur.

Bien vite, le souriant ironiste l'apaise :

— Rassurez-vous, chère madame, je n'imposerai pas à vos nerfs cette contrainte et cette attente insupportable pour eux. Je restreindrai mon enseignement nécessaire de façon à vous le rendre moins... indigeste.

— A la bonne heure !... Alors, si nous commençions par ?...

— Jeter, si vous voulez bien, un coup d'œil général sur l'ensemble de ces spectacles pittoresques.

Mme Bèchard frappe du pied.

— Ça y est ! gémit-elle. Il est dit que nous n'échapperons pas à la conférence !

Les impatiences de la bonne dame commencent à *impatienter* Verduret.

— Madame Bèchard, dit-il, je vous serais obligé de ne pas employer le pronom au pluriel, ce qui vous donne l'air d'exprimer notre opinion à tous. Pour moi, je serai ravi de cette petite conférence, et notre aimable guide sait bien qu'en nous la faisant il va au-devant de mon plus cher désir : j'entends voir intelligemment les choses... et je suis sûr que Bertrande...

— Oh ! moi, fait drôlement la jeune fille — d'un ton moitié rieur et moitié sérieux, avec une ironie qui a de réels accents

de sincérité — moi, je renoncerais volontiers au spectacle lui-même pour le plaisir seul d'entendre chevroter la voix si sympathiquement perchée de notre savant éducateur... Tant pis si cette déclaration fait bondir Mme Bèchard : moi, je dis tout ce que je pense...

Et elle ajoute finement :

— Ou presque ! en glissant un regard vers le centenaire, comme si elle quêtait de lui une approbation.

Mais le vieillard a des préoccupations trop importantes pour prêter attention à des malices de jeune fille.

S'inclinant d'un air ironiquement contrit devant Mme Bèchard comme pour lui dire : « Pardonnez-moi l'ennui que je vais vous causer, mais, vous le voyez, je me rends au désir de la majorité », il commence :

— Les spectacles pittoresques d'une grande exposition ne sont pas, en dehors de la question affaire qui ne concerne que les auteurs et les intéressés de l'entreprise particulière, que des délassements plus ou moins artistiques, nouveaux, savants ou ingénieux, offerts aux hôtes de la Grande Fête Humaine. A un point de vue supérieur et philosophique, ils sollicitent l'attention de l'observateur.

— Si je m'en doutais ! fait le grave farinier en haussant les épaules.

— Et vous allez le comprendre tout de suite, continue le vieillard. Sortie de l'imagination des hommes d'une époque, ils sont, pour cette époque, un baromètre sûr de l'état d'esprit, de l'orientation du goût et des tendances morales... tout au moins de la nation qui les a créés.

Verduret fixe sur l'orateur un regard assez incrédule, auquel celui-ci répond aussitôt :

— Je n'énonce jamais un précepte sans y joindre l'exemple, et cet exemple sera ici une simple comparaison entre les deux grandes expositions successives, 1889 et 1900.

— Donc, en 1889, la nature générale des « attractions » répondait à l'idée *voyages*, mais prise dans son sens le moins élevé, c'est-à-dire montrée à l'aide d'exhibitions humaines, surtout féminines, donnant des spectacles dont le charme matérialiste frôlait trop souvent la grossièreté et même une certaine licence.

— Ah! pardon, réclame le farinier, j'en étais de ces spectateurs de 1889, et je prétends n'être ni licencieux ni dépravé.

— Vraiment, monsieur, vous traitez les nuances avec la délicatesse d'un taureau fonçant sur un picador!... Mais, passons. Alors, vous avez trouvé très édifiantes les danses, aux très matérielles allégories, de ces filles de toutes peaux et de tous climats offertes aux yeux arrondis du public un peu trop alléché, des cafés de la « Rue du Caire » aux planches du théâtre annamite?

— Je suis moral, moi, monsieur! J'ai trouvé très curieux de voir, côte à côte, des représentations exotiques qui me transportaient en pleine vie joyeuse des races les plus diverses du monde.

— Avouez que, dans les mœurs exotiques, il y avait autre chose à prendre que toutes ces chorégraphies... du ventre et autres.

— Evidemment, mais c'était toujours ça.

— Autrement dit, l'humanité vue en une vaste parade de saltimbanques.

— Oh! vous êtes sévère! observe doucement Verduret.

— Mes paroles ont peut-être dépassé ma pensée, mais la faute en est au besoin de contradiction de votre ami. Je me résume donc. En 1889, l'idée *voyages* dirigeait le sens des attractions, ce qui découlait des préoccupations coloniales où se sont jetés les peuples immobilisés dans la paix de l'Europe en armes. Mais cette idée s'est généralement traduite en exhibitions matérialistes et sensuelles, parce que florissait alors l'école de réalisme faisandé dont Emile Zola fut la Source, et qui, de toutes parts, dans les livres comme dans les music-halls et même des scènes d'ordre plus relevé, dégénérait en... pornographie. La nature des exhibitions particulières de 1889 dérivait donc naturellement et de la préoccupation coloniale et du niveau au ras de terre... et de marécage de tendances morales reflétées par une littérature déprimante qui, sous prétexte de rester *vraie*, s'interdisait toute envolée au-dessus des miasmes des basses plaines. Je pourrais dire, paraphrasant une formule fameuse, que « les publics des Expositions n'ont que les « attractions » qu'ils méritent ».

— Cette sentence, en tout cas, ne pouvait concerner que le public français, objecte le judicieux Verduret.

— Erreur grande ! rétorque la vieille voix plus aiguë encore que cassée. Je n'en veux pour preuve que le succès cosmopolite de Zola, qui se vend plus à l'étranger qu'en France.

— Soit. Mais j'avoue que je serais curieux de savoir, après l'habit que vous venez de tailler aux attractions de 1889, ce que vous allez nous dire de celles de 1900 ?

— J'en dirai des choses infiniment moins désagréables.

— C'est donc que notre niveau moral... ?

— A franchement remonté, au point de vue qui nous occupe. Pour le démontrer, je n'ai, conformément à ma thèse, qu'à vous indiquer la nature d'ensemble des spectacles pittoresques, parmi lesquels vous aurez le plaisir de promener votre curiosité.

— Ah ! ah !... Et, cette nature d'ensemble ?

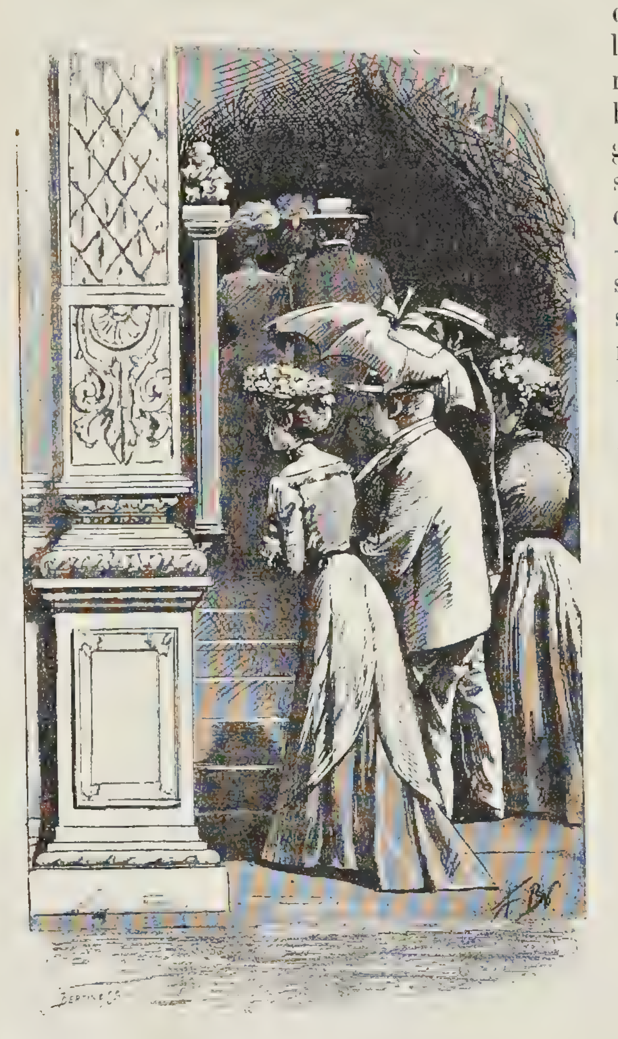
— Emane, comme en 1889, de l'idée *voyages*. Nous sommes plus que jamais dans l'ère des explorations lointaines, et, de plus, l'Exposition du siècle étant, par excellence une fête d'humanité, se doit d'offrir à son public de l'exotisme universel. Du reste, pour l'immense majorité des gens composant le grand public européen, et en particulier le grand public français, auxquels — sauf pour un petit nombre de favorisés de la fortune et de professionnels des grands déplacements — les lointains exodes sont interdits par les conditions tyranniques de la vie, est-il attraction plus puissante, sollicitant plus activement une légitime et saine curiosité, que celles qui ont trait au *voyage*, c'est-à-dire à la marche dans l'inconnu, à cette exploration de notre petit globe roulant dans l'infini éternel, exploration qui, si partielle qu'elle soit, donne la sensation d'une conquête individuelle de notre planète.

— Alors, cela doit ressembler beaucoup à 1889, puisque l'*idée* est la même ?

— Du tout, car l'*expression* de cette idée est absolument différente. Notre sens moral, réveillé du goût déprimant des bas spectacles et des lectures bestialement malsaines, ne se contentent plus de visiter virtuellement le monde derrière les verres dépolis. Son objectif rehaussé vise l'intérêt d'ordre

supérieur des sites grandioses, des coutumes caractéristiques, des sensations de la route, des tableaux de la vie et des foules.

« Pour satisfaire les curiosités de l'époque nouvelle, des quatre coins de la France... et même d'ailleurs, les imaginations se sont mises en campagne et — preuve bien sensible qu'il s'agit d'un courant intellectuel absolument réel — toutes se sont rencontrées dans un même ordre d'idées, ainsi que cela devait être, puisque ces imaginations travaillaient au sein de ce courant moral et émanaient de lui, en quelque sorte.



« Le résultat de tous ces labeurs individuels nés isolément, soit à Paris, soit très loin de son rayonnement, s'est rencontré partout le même et a produit un type unique d'attraction... »

— Et c'est?...

— Le jouet scientique.

§ IV

LES « JOUETS SCIENTIFIQUES »

— Vous dites? s'écrient en un unisson parfait les auditeurs du vieillard, absolument stupéfaits de sa conclusion inattendue.

— Je dis, répète celui-ci en scandant les syllabes : « *Le Jouet scientifique.* »

— Comme pour amuser les enfants, alors? proteste Bêchard d'un ton de dédain superbe.

— Mon Dieu, mon cher monsieur, fait en souriant le philosophe centenaire, les hommes sont-ils, à bien prendre, autre chose que des enfants... un peu plus anciens que les gentils êtres qui forment génération naissante et grandissante? N'ont-ils pas leurs joujous... d'une espèce différente, qu'ils s'ingénuent à casser et dont ils s'acharnent à vider le son ou à désarticuler la mécanique pour arriver... à ne pas bien comprendre « ce qu'il y a dedans »? Mais, rassurez-vous : si 1900 offre des jouets scientifiques à ses enfants barbus... ou même chauves, je puis vous certifier que, d'une part, on y a mis le prix, car ils valent communément le million, et plus; et que, d'autre part, la science déployée les place au rang de véritables merveilles d'invention, dont certaines marquent un progrès grandiose sur la route vertigineuse que suit triomphalement la Science moderne lancée, haletante, à la conquête des plus étonnants problèmes.

— C'est égal, insiste Verduret, cette épithète de « jouet scientifique », pour des choses que l'on dit surprenantes...

— Est la seule qui les définisse toutes et complètement, partant la seule juste. Ce cinéorama, qui reproduit dans leur vérité *absolue* des scènes de la « vie vécue » : jouet scientifique! Le Maréorama, qui procure, en plein Champ de Mars, la sensation d'un voyage au long cours : jouet scientifique! Le Siderostat et la Lunette monstre, qui projettent sur un écran une image géante de la Lune, pour le plus grand ébahissement de spectateurs, installés pour l'apparition comme



BASE DE LA TOUR



ET SES ABORDS

dans une salle de théâtre : jouet scientifique qui, pour devenir outil exceptionnel de la Science, aurait besoin du ciel pur des altitudes et de l'imposant silence studieux des observatoires ! Ce « Vieux Paris », reconstitution théâtralement érudite du passé, vaste jouet savant, sinon scientifique ! Ce Palais lumineux visant à la quintescence des féeries de la lumière électrique se jouant dans les vitraux : jouet scientifique ! Ces Panoramas, surtout celui du Tour du monde, donnant au visiteur l'illusion qu'il vit tour à tour parmi tous les peuples de l'univers : jouets scientifiques !... Cette Sphère céleste, qui, à quelques mètres du niveau de la Seine, fait entrer subitement le promeneur en plein système planétaire, avec la prétention de lui faire voir, et pour ainsi dire toucher du doigt, les lois et les réalités impressionnantes de l'astronomie, cette sublime conquête du cerveau humain : jouet scientifique au premier chef !... Mais, je m'arrête, alors que j'aurais encore tant à dire, parce que les mots ne sont rien au prix des faits. C'est lorsque vous aurez vu... mais vu de façon à comprendre, que vous apprécierez juste ou non l'appellation générique dont ma vieille fantaisie s'est plue à doter les attractions de 1900. Donc...

— En route ! s'écrie Mme Flore, satisfaite de constater que le vétuste conférencier a mis de la discrétion à ne pas prolonger outre mesure ses éloquentes dissertations.

Elle prend résolument la direction de l'ascenseur, mais s'aperçoit qu'elle n'est suivie que de son seul époux.

— Ah ! ça, s'écrie-t-elle en s'adressant à Verduret, qu'attendez-vous donc ?

— De savoir, chère madame, par quels spectacles pittoresques notre cicerone nous conseille d'attaquer la série des principales attractions réunies au pied de cette Tour.

Mme Flore se rapproche avec humeur.

— Qui donc, continue Verduret, si ce n'est celui qui sait faire une aussi curieuse critique d'un tout, est plus capable de tracer le programme des visites des parties de ce tout ?

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe ! avoue le vieillard en faisant entendre son désagréable petit rire de crécelle usée. Sans doute on pourrait essayer de diviser ce groupe d'attractions en séries de même famille, et mettre, par exemple, d'une part les *oramas,* comme dit — ou plutôt

comme aurait dû dire — madame ; d'autre part, les exhibitions célestes.

— Il me semble que c'est rationnel ainsi, juge gravement Bêchard.

— A première vue, oui ; en y réfléchissant, non, dit le centenaire. Si, à la rigueur, les panoramas peuvent aller de pair avec le Maréorama, quoique celui-ci touche à un intérêt de navigation très spécial, voici que le Cinéorama nous conduit à une conception de reconstitution du mouvement réel très différent des illusions précédentes. C'est tout autre chose. De même pour les attractions d'ordre céleste : la Sphère est une illusion astronomique pure, tandis que la grande Lunette nécessite des aperçus de géologie et de géographie lunaire, et surtout des notions sur l'optique, bien plus encore que des connaissances concernant le monde planétaire... Et le Palais lumineux ?... Et l'évocation des altitudes terrestres et des ascensions audacieuses qu'a tentée le Club Alpin, dans quelle catégorie les rangerons-nous ?

— Le fait est... commence le farinier.

— Que c'est assez embarrassant, achève le manufacturier venant au secours de son ami.

§ V

L'ORACLE

Depuis un moment, Bertrande s'est retirée un peu à l'écart et crayonne activement sur son calepin.

Gaiement, elle s'écrie :

— Vraiment, vous butez là contre un bien faible obstacle... Je n'aurais jamais cru cela d'hommes tels que vous, surtout d'un calculateur comme M. Bêchard !

— Que veux-tu dire ? petite.

— Que, toute *petite* que vous me prétendiez être, je suis en train d'inscrire la réponse au problème que vous ne savez comment résoudre.

— Toi ?

— Mais, oui, moi, mon oncle !

D'un geste rapide, elle arrache quelques feuillets de son calepin et remet celui-ci dans sa poche.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mademoiselle, dit à son tour le centenaire, mais je serais curieux de savoir comment vous avez conduit cette opération... dont je ne me doute même pas ?

— De la façon la plus simple. Au fur et à mesure que vous désigniez les « spectacles pittoresques » que nous devons aller voir, j'inscrivais leur nom sur une page blanche de mon calepin, dans le but d'y piquer ultérieurement — oh ! pour moi toute seule, bien entendu ! — de petites notes... pittoresques aussi, concernant chaque « attraction ». Vous voyez que, moi aussi, je songe à faire ma petite galerie de souvenirs... tout personnels de l'Exposition.

— C'est nous donner d'avance l'impatience de les lire, ces jolies réflexions d'une jeune visiteuse. J'envie monsieur votre oncle, qui aura sans doute ce plaisir.

— Qui sait ?... Il ne sera peut-être pas le seul à... en sourire.

— Mais, alors, pourquoi déchires-tu justement ces pages ?

— Pour vous sortir de peine.

— C'est-à-dire ?

— Décider votre choix. Voyez, je plie chaque feuillet en huit. Maintenant...

— Maintenant ?

— Otez votre chapeau.

— Pourquoi faire ?

— Pour me le donner, donc, afin que je mette dedans ces feuillets réduits à leur plus simple et secrète expression, que je mêle le tout et que j'en tire le nom de l'« attraction » vers laquelle nous devrons diriger nos pas !

— Comme au jeu des petits papiers ! s'écrie Mme Flore, très amateur de ce délassement de société dont les coq-à-l'âne n'ont jamais été... dangereux dans son salon d'Essonnes, étant donné le calme niveau intellectuel de ses hôtes coutumiers.

— Ma foi, messieurs, dit le vieillard, il ne nous reste qu'à nous incliner devant la gracieuse sagesse de mademoiselle.

— Le hasard n'est pas une solution ! proteste Bêchard.

— C'est, au contraire, la meilleure. Combien de fois des génies de la politique, de la science ou de l'art, las de tentatives vaines, s'en sont remis au sort... et s'en sont fort bien trouvés!... Que de hauts esprits, sur le point de perdre le



Devant les attractions.

nord, ont dû à un hasard de le retrouver. Vite, cher monsieur Verduret, donnez votre chapeau!

— Tiens, petite futée! fait en riant le manufacturier retiré en tendant son couvre-chef à la jeune fille.

Celle-ci y jette gravement les petits papiers, les fait sauter

à plusieurs reprises comme omelette en poële, puis, tenant l'urne improvisée par les oreilles, la présente à Mme Flore.

Celle-ci, en minaudant, proteste :

— Oh ! pas moi, pas moi !... Vous savez bien, Bertrande, que, pour traduire les arrêts du Destin, on choisit toujours la main la plus innocente de la société !

— Aussi, madame, ne vous demandais-je que... de tenir le chapeau.

— A la bonne heure ! acquiesce la ronde farinière en s'emparant du chapeau.

Alors, Bertrande, avec le sérieux de la Pythie rendant les oracles d'Apollon dans le temple de Delphes, plonge sa fine main gantée dans l'orifice béant de la coiffure avunculaire et la sort armée de l'arrêt du sort.

— Cinéorama ! dit-elle.

Puis, éclatant de rire, elle ajoute, de son ton enjoué naturel :

— Ce n'est pas plus difficile que ça... et nous en serons quittes pour recommencer l'expérience à la sortie du Cinéorama et, successivement, des autres spectacles. J'espère maintenant que notre savant cicerone songera à s'adresser à moi pour résoudre les problèmes difficiles, s'il se trouve... embarrassé ?

— Voyez-vous, la petite vaniteuse ! s'écrie l'oncle en faisant joyeusement la grosse voix.

— Le cas échéant, soyez assuré, mademoiselle, que je ne manquerai pas de solliciter de vous un bon avis.

— C'est bon, ajoute Bêchard, impatienté. Finissons les enfantillages et, puisqu'on est décidé pour le Cinéorama, allons-y, que diable !

— C'est ça, en route ! appuie son impatiente épouse.

Le centenaire saisit son vaste chapeau et, s'inclinant avec une courtoisie ironique :

— Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter une joyeuse course à travers les attractions.

— Vous nous abandonnez ! s'écrie Verduret d'un ton d'alarme sincère.

— J'ai ce regret.

— Ainsi, demande Bertrande en regardant fixement le

vieillard, vous refusez de nous montrer les « jouets scientifiques » de 1900 ?

— Je ne refuse pas, en principe ; mais, aujourd'hui, je me dérobe. Je ne suis ni d'humeur coureuse, ni un écervelé.

— Serait-ce à dire, regimbe Bêchard vexé, que vous nous attribuez cette humeur et ce défaut de sens ?

— C'est vous-mêmes qui les revendiquez et je ne fais que le constater. Avant trois quarts d'heure vos estomacs crieront famine et, d'ici là, la curiosité de madame vous aura fait exécuter un véritable steeple-chease à travers trois ou quatre exhibitions savantes dont chacune, si je vous accompagnais, me demanderait autant de temps pour vous élever votre imagination dans des régions où elle saisira — ou devinera, suivant le cas — les beautés de science qui demeurent lettre absolument close pour un si grand nombre de vos covisiteurs.

— En somme, résume Bèchard d'un ton doctoral, vous nous feriez un petit bagage de renseignements utiles, comme tout à l'heure, au sujet de notre ascension de la Tour ?

— Avec cette différence que, pour la Tour, mes renseignements étaient plutôt d'ordre descriptif, tandis que, pour ces « attractions savantes », ma documentation devrait viser principalement votre mise au point intellectuelle.

— Dirait-on pas, ajoute Bêchard d'un ton rogue, que nous sommes des ignares incapables de rien comprendre ?

Le vieillard sourit et, d'un ton bonhomme :

— Mon Dieu, mon cher monsieur, on me demanderait le cours des farines que je serais, je le confesse, infiniment embarrassé de répondre. De même, pour des choses qui, comme la peinture artistique, les mœurs exotiques ou l'Astronomie ne rentrent pas dans votre *partie,* est-il parfaitement légitime que vous éprouviez quelque gêne à vous les expliquer. Tenez, un exemple. Extérieurement au Grand Globe Céleste, il y a plusieurs grands cercles indiqués ; l'un, c'est l'équateur du monde...

— L'équateur ?... tout le monde connaît ça.

— Soit, quoique, si on vous demandait de le définir et de dire à quoi il sert... Mais, passons. Il y a le tracé de l'écliptique... Il y a la large bande du zodiaque.

— Le zodiaque, s'exclame avec suffisance le farinier...

Pas nouveau, cela : c'est aux premières pages de tous les almanachs !

— Oui, confirme Mme Flore, même que c'est là, avec de drôles de signes, pour prédire le caractère des personnes.

— Merci. Il est inutile d'insister pour vous faire sentir combien vous auriez besoin d'aide pour vous douter de ce que sont les premières choses venues que montrent les « jouets scientifiques ».

— Je ne dis pas non, consent Béchard avec effort.

— Tenez, mon cher monsieur, je ne peux me retenir de placer ici un de ces petits apologues chers à M. Verduret. Vous figurez-vous un myope — un de ces myopes complets qui saluent en s'excusant lorsqu'ils heurtent un arbre sur le boulevard — se rendant au Louvre pour en admirer les chefs-d'œuvre et qui n'emporterait ni jumelle, ni même un simple lorgnon ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, ce sera le cas d'un grand nombre de visiteurs de l'Exposition qui, n'y étant pas préparés par une suffisante instruction spéciale, iront voir nos grands jouets scientifiques. Quelle sera, en sortant, je suppose, de la Sphère céleste, l'opinion d'un visiteur pour qui la loi de la gravitation universelle, les orbites planétaires, les mouvements des mondes, leur vitesse et leur distance, ne sont que des mots et l'Astronomie un simple titre ? Il dira : « C'est très curieux, cette affaire-là ! » preuve qu'il n'y aura presque rien compris parce qu'il n'était pas en état de comprendre, et qu'il n'aura rien ressenti de l'impression qu'ont voulu provoquer les auteurs de cette attraction sidérale. L'intérêt d'une telle exhibition n'est réel que pour ceux qui, *sachant*, peuvent, avec l'aide qu'offre l'ingéniosité représentative du spectacle, se transporter en imagination dans le sublime infini des cieux, et voir en raccourci ce qu'ils *savent* exister en réalité.

— Et vous refusez de nous mettre à même de goûter pleinement des choses si intéressantes ! gémit Verduret d'un air désespéré.

— Je n'ai pas dit cela. La preuve, c'est que si, un de ces jours, vous voulez faire consciencieusement le tour des spectacles pittoresques, vous n'aurez qu'à vous informer, au secrétariat de la Tour, si le « centenaire » y est venu faire sa cure d'air — traitement éminemment revivifiant que je

m'offre plusieurs fois la semaine. Si l'on vous répond affirmativement, priez que l'on me téléphone votre présence, et je viendrai prendre auprès de vous le rôle de montreur d'exhibitions pittoresques que j'ai la sagesse de vous refuser de déflorer ce soir.

— Vous êtes mille et mille fois aimable, déclare Verduret avec reconnaissance.

— Je ne trouve pas, moi qui ne suis venue que pour voir les attractions! riposte aigrement Mme Flore. C'est gai d'être toujours remise ainsi aux calendes grecques! Avec cela que nous voilà tout déroutés : qu'est-ce que nous allons faire maintenant?

— Je vais me permettre de vous le dire, fait avec autorité le vieux cicerone. Vous allez rentrer dîner à votre hôtel.

— C'est que nous n'avons pas encore vu l'Exposition le soir, observe Verduret.

— Aussi allais-je vous annoncer que je vous attendrai, à huit heures, au pied de la pile nord de la Tour.

— Pour?

— Vous parler un peu, en vous les montrant, du Palais de l'Électricité, du Château d'Eau et peut-être même, si je ne suis pas trop fatigué, du Palais lumineux.

— Eh quoi, vous auriez l'obligeance?... s'écrie Verduret ravi.

— En ce cas, fait Bèchard, je ne vois pas pourquoi nous ne dînerions pas dans l'enceinte de l'Exposition? Cela nous éviterait d'avoir à y revenir... et de repayer les entrées. Ce n'est ni économique ni *pratique*, ce que vous nous conseillez-là!

— Qu'importe, si c'est galant?

— Galant?

— Sans doute. Peut-on imposer à des dames de vivre dehors une soirée après un jour, sans qu'il leur ait été permis, ne fût-ce que quelques instants, de goûter la solitude discrète et... coquette de l'aimable réduit où se parent les grâces.

— Bon, murmure Bèchard, voilà bien de l'amphigouri pour dire : cabinet de toilette!

Bertrande, en entendant le conseil — style régence — du centenaire, a vivement porté la main à son corsage, en

cherchant à pénétrer du regard les sombres verres derrière lesquels on devine l'éclat perçant des yeux du vieillard. Sous la pression de cette main a légèrement craqué le papier de certaine lettre, à elle mystérieusement remise le matin, on s'en souvient, au « Vieux Paris ».

Il semble à la jeune fille que l'observation du vieux cicerone cadre trop exactement avec son propre désir de pouvoir s'isoler un moment, pour qu'il n'y ait pas, entre eux, une corrélation inattendue. Mais elle doit se tromper, car le centenaire ajoute, du ton le plus naturel :

— Ce que j'en dis n'est qu'un conseil qui croit aller au-devant du vœu de ces dames. Que vous le suiviez ou non, je vous demande la permission de me retirer, en vous répétant : « A ce soir, huit heures, pour la grande féerie de l'Electricité et du Château des Eaux flamboyantes ! »

— Oh ! nous serons exacts ! promet Verduret au centenaire, qui, aussitôt, se retire... suivi à quelques pas par l'Anglais.

Le vieillard doit avoir l'oreille très fine, car, se retournant brusquement :

— Monsieur Puzzling, il est inutile de me filer, puisque vous pourrez me revoir ce soir. Vous ne voudriez pas, je pense, fausser compagnie à cette charmante Mme Bèchard ?

James Gregory s'arrête.

— *Yes,* dit-il, à ce soir !

Et il rejoint le groupe de visiteurs, en se disant :

— Mòa, il été broulé : on fera donner le réserve, *yes!*

Le prochain volume aura pour titre :

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

ET

LE CHATEAU D'EAU

En outre, chacune des descriptions de ces palais comprendra un grand nombre de dessins et une superbe Lithographie *représentant le* Palais de l'Électricité.



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

VII

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ

ET

LE CHATEAU D'EAU

EN VENTE :

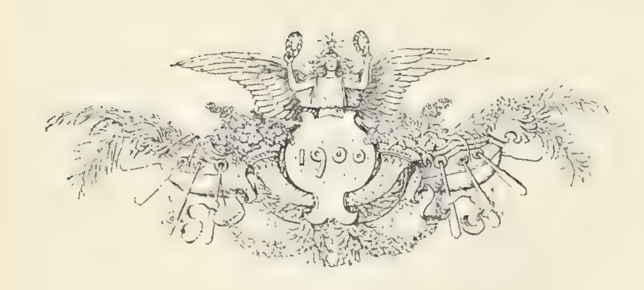
I.	**L Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** . .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles Pittoresques.**		» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

VII

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ
ET
LE CHATEAU D'EAU



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

L'EXPOSITION FLAMBOYANTE

§ Ier

UN TRAIT DE LUMIÈRE

Depuis quelques minutes, le centenaire, un long rouleau de papier sous le bras, se promène dans le jardin brillamment illuminé qui s'étend entre les quatre pieds de colosse de la Tour Eiffel.

Son vénérable costume n'a pas changé, sauf — en raison, sans doute, de la fraîcheur très relative de ce beau soir de printemps — le supplément d'un long et noir cache-nez jeté très lâche autour du cou.

A coup sûr, le frileux « siècle ambulant » est, à l'en-

contre de la plupart des vieillards arrivés si près du grand voyage, un curieux d'humanité au premier chef. En effet, ses yeux, qui pétillent derrière les disques de verre obscur de ses vastes lunettes, s'attachent avec un intérêt marqué à chaque groupe qui le croise, à chaque promeneur qui passe.

Un philosophe s'étonnerait de cette préoccupation d'autrui, tous ceux qui, depuis Cicéron, ont traité *de senectute* affirmant l'indifférent égoïsme de l'être qui approche — et surtout qui a dépassé — les limites ordinaires de la vie.

Il est vrai que, pour un homme devant, comme on dit, avoir déjà un pied dans la tombe, ce centenaire montre, particulièrement en cet instant de sa promenade solitaire, une verdeur d'allures qui semble le réserver pour une longévité de patriarche biblique.

Droit comme un *i*, il foule le sable des allées d'un pas nerveux, presque élastique, dénotant une souplesse de jarret que n'ont plus ordinairement ceux que caresse le prochain souffle glacé de l'*Au-delà*. C'est à ce point que l'on entendrait sans surprise sa bouche formuler des projets d'avenir terrestre et que le contraire plutôt étonnerait.

Tout à coup, le centenaire interrompt tout net sa promenade.

C'est au croisement de deux allées, et son regard si intéressé aux choses extérieures est tombé en arrêt sur un groupe de trois personnes, deux hommes et une femme, qui, arrêtés à quelque vingt pas, causent avec l'entrain joyeux de la jeunesse.

Machinalement, sans doute, le centenaire déroule un tour de son cache-nez et se met à jouer de la main avec le bout pendant, lui imprimant à petits coups une lancée de plus en plus grande, destinée évidemment à le rejeter par-dessus l'épaule.

Or, voici que, soudain, un des jeunes hommes se sépare de ses compagnons et, du pas tranquille d'un promeneur bien maître de son temps et serviteur de sa seule fantaisie, s'avance dans l'allée au croisement de laquelle le docte guide de nos visiteurs provinciaux s'est immobilisé.

Celui-ci, au moment où l'étranger passe près de lui, jette dans le jour prolongé qu'est la nuit en l'enceinte de l'Exposition, ces mots qui semblent dénués de sens :

— Pour ce soir ou cette nuit... à ce que je présume.

Le passant le regarde sans s'arrêter et doit prendre le vieillard si mal accoutré pour un de ces maniaques ayant la singulière habitude de penser à haute voix en pleine place publique.

Il faut croire que cette supposition que très probablement formule *in petto* le promeneur est juste, car le centenaire lance encore dans la soirée tiède ces inexplicables syllabes :

— Trois ou quatre... Leçon énergique !

Jetant autour de lui un regard circulaire, comme pour chercher quelque interlocuteur invisible, le jeune homme poursuit sa route pendant quelques pas. Mais, entendant le vieillard faire demi-tour et s'éloigner, il le suit un moment des yeux, sourit et va rejoindre ses compagnons... pour les amuser, sans aucun doute, en leur disant quels types d'originaux on est exposé à rencontrer dans les jardins de la Grande Fête Universelle.

Le centenaire, cependant, pressant un peu le pas, se dirige vers le pilier nord de la Tour. Il n'en est plus qu'à peu de distance, lorsqu'il s'entend interpeller par cette joyeuse apostrophe, sortant de la fumée de digestifs cigares :

— A la bonne heure !... Arrivez donc : c'est nous !

Et la voix satisfaite... mais déplorablement fausse de Verduret fredonne :

Exacts au rendez-vous,
Ici nous sommes tous !

.... comme dans les opéras !... Et je vous amène, en musique, des gens absolument émerveillés !

— Mes compliments, mesdames et messieurs, d'abord de votre toute royale exactitude, et surtout de la belle humeur où je vous retrouve.

— Comment ne serait-on pas joyeux quand on a les yeux pleins des éblouissements fantastiques de cette étonnante Exposition vue le soir ? Quel faste de lumière !... Ah ! comme je comprends, maintenant, votre conseil de tantôt, lorsque vous avez insisté — oh ! très discrètement, je le reconnais — pour que nous rentrions dîner à notre hôtel... Vous vouliez nous ménager la surprise du coup d'œil complet, et vous avez fièrement réussi, n'est-ce pas, Bêchard ?

— Ça, j'avoue que, quand on sort de Paris pour arriver jusqu'ici, c'est... renversant. Je trouverais même que c'est trop éclatant, parce que, à chaque pas, on est tellement ébloui que...

— Ah! mon cher, interrompt sans façon Verduret, vous vous plaignez toujours que la mariée est trop belle!...

— Ne le croyez pas : il n'a pas toujours dit ça, minaude la plus que rondelette farinière.

— C'est peut-être qu'il n'avait pas à le dire, pense ironiquement le vieillard qui, d'un rapide coup d'œil, analyse les imperfections d'un nez trop court pour son ampleur, d'une bouche trop généreusement fendue et de deux yeux qui eussent gagné à être moins à fleur de tête.

Mais ce sont constatations que son vieil esprit de galanterie à l'égard des « dames » lui défend de laisser deviner. De crainte de se trahir par un involontaire et sardonique sourire, il se hâte de se tourner vers le manufacturier retiré qui, tout à son enthousiasme, raconte :

— Nous sommes venus par la grande entrée de la place de la Concorde, afin d'avoir une impression complète... et je suis sûr qu'en prenant cet itinéraire je suis allé au-devant de votre désir. Ah! certes, en nous disant qu'il fallait voir la Porte Monumentale le soir, ce joyeux garçon de Bouscastrol ne nous a pas trompés...

— Bouscastrol?... Vous m'avez déjà dit ce nom, tantôt, je crois?...

— Oui, mais vous ne le connaissez pas... C'est un Toulousain plein d'esprit, de verve...

— De bagoût, rectifie dédaigneusement Bèchard.

— Du tout, je dis bien : de verve et même d'éloquence! insiste Verduret. Bref, c'est un artiste en disponibilité et fleurant la grande *dèche* du pays montmartrois de Bohème, qui nous a guidé, hier, aux Champs-Elysées. Ah! que je voudrais que le hasard d'une rencontre me permette de vous le présenter.

— Je ne crois pas, cher monsieur, que ce hasard se produise.

— Sans doute : dans cette foule immense, il serait aussi difficile de retrouver quelqu'un qu'une aiguille dans un grenier à fourrage. Et je le regrette : je suis sûr que ce sculpteur

exubérant, mais de remarquable intelligence, vous intéresserait vivement.

— Peuh !... Euh !... Vous savez, je me méfie de ces Méridionaux : plus de surface que de fond.

— Et surtout de fonds, en ce qui concerne celui-là, s'écrie en riant Verduret, enchanté de son jeu de mots... Pour en revenir à notre arrivée place de la Concorde, je peux dire que le terme « surprise » est trop faible pour exprimer la sensation que nous avons éprouvée. Songez donc : cette Porte, magnifique le jour, et que ce joyeux Bouscastrol, dont je viens de vous parler, nous a fait admirer de façon très documentée, cette Porte transformée en un véritable ruissellement de feu, piqué d'une multitude d'éclats multicolores, empanaché des gerbes lumineuses des projections!... N'est-ce pas, Bèchard, que c'est éblouissant ?



— Aveuglant, Verduret! Aussi, la prochaine fois que j'aurai à passer sous la Porte Monumentale, le soir, emporterai-je des lunettes à verres fumés.

— Pour vous embellir ?... Coquet, va !

— Sachez, Verduret, que je parle toujours sérieusement, moi !

— Avez-vous donc la vue si sensible? demande le vieux cicerone.

— Non, mais n'empêche qu'à fixer des lumières si intenses...

— Mais pourquoi diable les fixer, mon pauvre Bèchard?

— Pour les compter donc ! Croyez-vous que je veuille rester bec clos lorsque, de retour à Essonnes, ceux qui ne se-

ront pas venus à l'Exposition me diront : « C'est si éclairé que ça?... Combien donc y a-t-on allumé de lampes!... » Me voyez-vous, moi, ne pas pouvoir répondre à une question de chiffres?

— C'est vrai, ironise Verduret, vous seriez déshonoré.

— S'il n'y a que cela qui tourmente monsieur Bêchard, dit complaisamment le centenaire, je puis lui épargner de risquer de se compromettre la vue et de perdre sûrement son temps. M. Binet, pour sa seule Porte, utilise trente-huit lampes électriques à arc et trois mille deux cents lampes à incandescence.

— Total : trois mille deux cent trente-huit!... Merci! s'écrie l'homme-chiffre avec une réelle reconnaissance.

Verduret hausse légèrement les épaules et poursuit :

— Après la Porte Monumentale, ce qui m'a littéralement émerveillé, c'est le Pont Alexandre III. A son égard s'ajoutait à mon admiration une véritable surprise. On nous en avait bien fait remarquer les candélabres, mais — je ne sais pas si vous êtes comme moi — de voir le jour des reverbères, bougies ou lampes, ça n'évoque pas en moi l'idée du soir et de son éclairage...

— Oh! comme c'est vrai, ça! s'écrie étourdiment Mme Flore. C'est à ce point que quand je vois une lampe dans la journée, il ne me viendrait jamais à la pensée qu'on puisse l'allumer!

— Donc, poursuit le manufacturier retiré, quoique ayant déjà admiré tantôt tous ces jolis candélabres du Pont, j'ai été, tout à l'heure, absolument stupéfait de voir celui-ci... je ne dirai pas illuminé *a giorno*, cette locution d'au delà des Alpes étant devenue banale, mais resplendissant de lumière. Ce Pont Alexandre, dans la nuit, avec les deux rives de la Seine incendiées de clartés dont le reflet fait de la surface du fleuve une nappe lumineuse, c'est un spectacle inoubliable.

— Merveilleux, approuve Bêchard.

— Mieux qu'à l'Opéra! déclare son épouse.

— *Yes! tis splendid!* proclame James-Gregory Puzzling, oubliant, pour une fois, son impassibilité britannique et le besoin de dénigrement systématique de son *jingoïsme* irritable.

Seule, Bertrande ne souffle pas un mot.

De la part de cette jeune fille à l'âme naturellement artiste, qui, lors de la visite d'ensemble de l'Exposition, avait témoigné d'un sens si délicatement compréhensif des beautés des perspectives, ce silence étonne le vieux cicerone.

— Et vous, mademoiselle? lui demande-t-il, ce prestigieux décor n'a-t-il pas aussi ravi votre goût si sûr pour les belles choses?

Bertrande fait un geste vague. Le centenaire insiste.

— Se peut-il qu'il vous ait laissé indifférente?

Brusquement, la jeune fille riposte d'un air distrait :

— Cela m'a semblé très bien, en effet.

— C'est là toute l'impression que vous en avez ressentie? s'exclame l'antique personnage qui, de cette froideur, éprouve une réelle surprise.

— Excusez-moi de n'être pas dans des dispositions suffisamment enthousiastes; je suis... préoccupée, répond sèchement Bertrande.

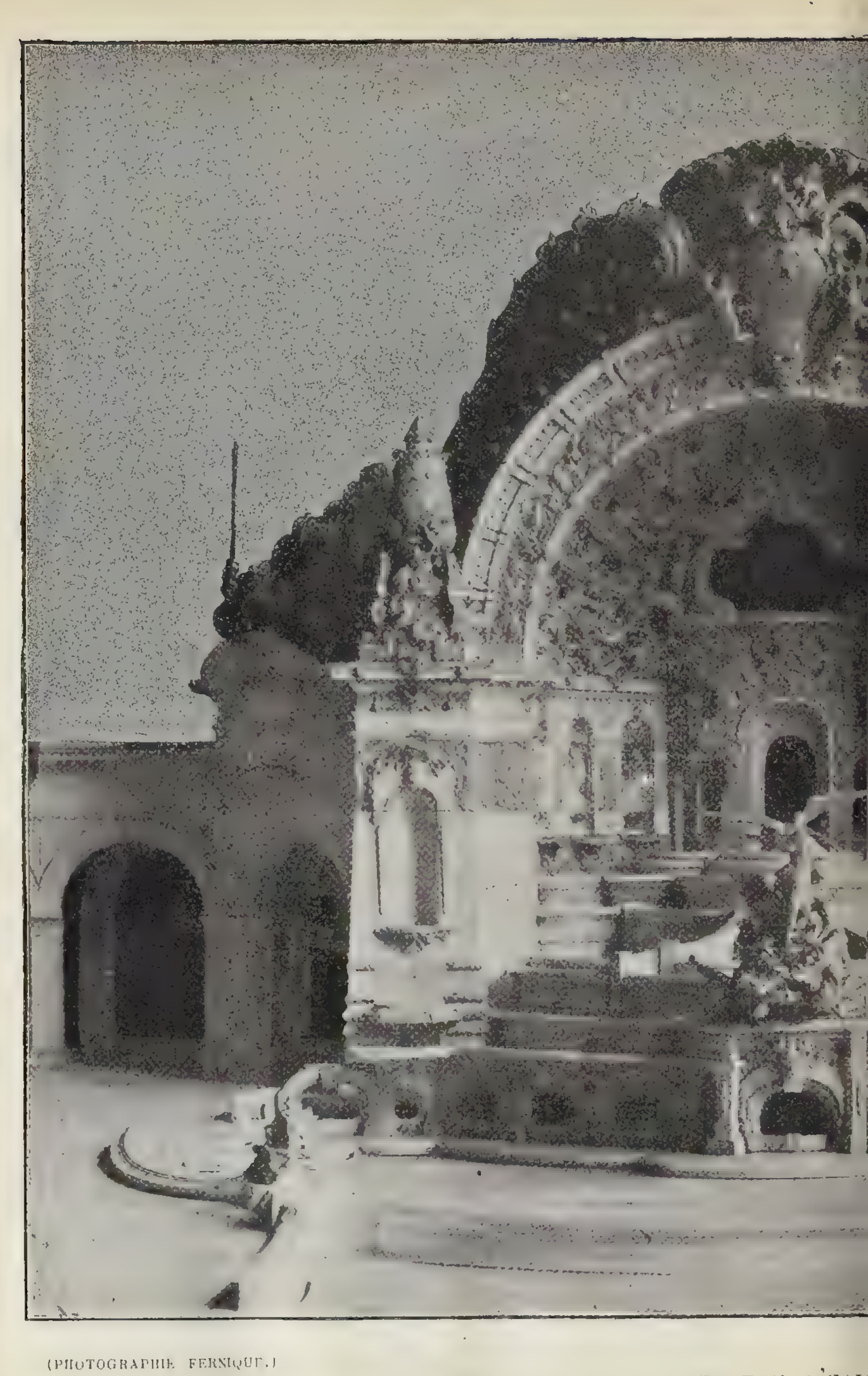
— Laissez cette petite fantasque, cher monsieur; elle s'est soudain replongée dans ses papillons noirs, explique l'oncle-tuteur. Vous avez été témoin, le jour de notre arrivée, de son humeur boudeuse... que je ne lui connaissais pas auparavant. Ce matin, au « Vieux-Paris », elle s'est tout à coup déridée; elle a été gaie tout le jour... et charmante, même, quoi qu'un peu drôle pendant notre dîner. Elle est alors montée dans sa chambre, et quand Mme Bèchard est allée l'y reprendre pour venir ici, elle l'a trouvée toute pâle, les yeux brillants, presque mauvais et d'une humeur de dogue auquel on aurait arraché son os... J'ai eu beau la questionner, elle n'a pas plus desserré les dents... que pour vous répondre, comme vous venez d'entendre.

— Mademoiselle a peut-être éprouvé quelque ennui?

— Moi? s'écrie Bertrande d'un ton âpre. Ah! certes, je ne fais pas l'honneur à vos Parisiens d'admettre qu'ils puissent m'en causer. Seulement, j'ai repassé en souvenir nos aventures depuis le moment où nous avons mis le pied à l'Exposition, et je trouve que, dans cette ville, les mystificateurs poussent un peu loin l'impudence!

— Où prends-tu des mystificateurs, fillette?

— Où ils sont, mon oncle!



(PHOTOGRAPHIE FERNIQUE.)

VUE DE FACE DU CHATEAU D'EAU



LE PROJET DU GROUPE CENTRAL)

— Corbleu! approuve Bêchard, qui n'a pas digéré la scène du pilori, jamais votre nièce n'a si bien parlé, Verduret.

— Mais c'est fou de prétendre cela, proteste celui-ci. Nous n'avons rencontré, en ces trois journées, que complaisances et égards.

— Attendez, mon oncle, et probablement votre tour viendra.

— Tiens, tu es une petite sotte, et je ne comprends pas un traître mot à ce que tu nous chantes en ta nouvelle lubie.

— Épargnez votre nièce, intercède le vieillard. Dans le milieu hétérogène qu'est devenu Paris en ce moment, quelqu'un dans la foule aura peut-être inconsciemment, j'en suis sûr, offensé mademoiselle.

— Profondément! articule nettement la jeune fille.

— Il fallait vous confier à moi, petite; me dire ce qui vous est arrivé, fait maternellement Mme Flore.

— Eh! riposte Bertrande avec impatience, il m'est arrivé... qu'il ne m'est rien arrivé du tout : je n'ai pas eu plus d'aventure que n'a d'écriture une page blanche. Je me sens de l'humeur, voilà tout, et je demande qu'on me laisse en paix.

— C'est, en effet, ce qu'il y a de mieux à faire : ne perdons pas un temps précieux à nous occuper des papillons de mademoiselle, décide Verduret avec autorité.

Or, les papillons qui tourmentent la gracieuse Bertrande, n'ont rien que de très précis. Aussitôt seule dans sa chambre pour quelques instants, elle a vivement arraché de son corsage la lettre que lui a secrètement remise le mystérieux « pénitent » du « Vieux Paris »; elle l'a ouverte d'un geste fébrile, a tiré de l'enveloppe une feuille de papier sur lequel... elle n'a pas vu trace d'un seul mot écrit. De là, sa très grande et légitime colère contre le mystificateur; de là, son allusion présente, sous forme de simple figure de style, à une fort réelle « page blanche ».

Comme l'oncle Verduret, qui ne se sent aucun goût pour la recherche des problèmes de psychologie féminine, veut reprendre où il l'a laissée, l'histoire de ses émerveillements nocturnes en la féerie lumineuse de l'Exposition, le centenaire l'interrompt pour dire à Bertrande, avec une grimace

de sa face parcheminée, ayant la prétention d'être un sourire :

— Je ne puis naturellement, mademoiselle, deviner la cause intime de votre présent émoi, mais, en thèse générale, je ne saurais trop conseiller à la jeunesse de ne pas être trop prompte à juger et à accuser. Combien de fois n'ai-je pas vu, en ma longue carrière, un malentendu être causé de regrets qui viennent, hélas! trop tard, c'est-à-dire après qu'une résolution irrévocable a été fâcheusement prise.

— Eh! cher monsieur, fait Verduret avec impatience, c'est vraiment accorder trop d'importance à un mouvement d'humeur d'une enfant déraisonnable, nous avons mieux à faire que de nous arrêter à de tels enfantillages. Je vous disais donc, pour y revenir, combien j'avais trouvé superbe l'illumination du Pont Alexandre, des berges de la Seine, de l'Esplanade des Invalides...

— Et je me demande ce qu'il doit falloir de lampes et d'électricité pour produire de pareils foyers de lumière, ajoute Bèchard.

— Messieurs, répond le centenaire, j'ai éprouvé la même sensation et me suis posé les mêmes questions. Comme je suis un vieux curieux, je me suis informé au sujet du resplendissant éclairage de l'Exposition et je vais avoir le grand plaisir d'en causer avec vous. Seulement, vous pensez bien que je ne puis avoir dans la tête tous les chiffres qui font la joie de M. Bêchard.

— Vous allez peut-être dire que j'ai tort! proteste... par anticipation celui-ci, d'un ton fort peu aimable.

— Au contraire, déclare bien vite le vieillard, d'autant plus que leur comparaison avec ceux de 1889 est des plus éloquentes. Seulement, disais-je, vous comprenez que ne pouvant avoir tous ces chiffres dans la tête, je doive, pour vous satisfaire, consulter mon document.

— Et, ce document ?... fait Bêchard avec inquiétude.

— Rassurez-vous, je n'ai pas loin à l'aller chercher. C'est ce carnet de notes qui ne me quitte jamais... Voyons, nous parlions du Pont Alexandre...

Il feuillette son carnet et, s'arrêtant à une page :

— Voici... Mais, mes yeux ont tant vu de choses depuis cent ans qu'il leur est bien permis d'être fatigués et de lire

difficilement le soir. Je suis sûr que Mlle Bertrande, avec l'excellente vision de ses jeunes printemps, voudra bien me rendre le service de déchiffrer mes pattes de mouches.

Il tend le carnet à la jeune fille qui se résigne, non sans ennui, à le prendre.

— Ce qui concerne l'éclairage du Pont, indique le vieux cicerone, doit être vers le bas du feuillet.

— Mais, fait Bertrande, que voulez-vous que je lise ? Sauf le titre : « Pont Alexandre III », il n'y a rien d'écrit sur cette page.

— Rien d'écrit, quand elle est pleine de notes !

— Je... je ne vois pas...

Le centenaire fait entendre son petit rire irritant et suraigu.

— Excusez, dit-il, une plaisanterie qui n'est peut-être pas d'un goût raffiné, mais que j'ai l'inoffensive manie d'infliger quand j'en trouve l'occasion. Voyez-vous, je suis très cachotier de mon naturel et j'ai l'habitude d'écrire mes notes de façon à ce qu'elles ne puissent servir à autrui en cas de perte de mon carnet. Je suis sûr que Mr Puzzling, que j'ai remarqué être très curieux, comprend mon innocente malice à l'égard des yeux trops enclins à s'aventurer sur le domaine du prochain... Voulez-vous me rendre mon carnet, mademoiselle.

Lorsqu'il est entré en possession de son énigmatique aide-mémoire :

— Il n'y a, en effet, nulle trace sensible d'écriture sur cette page, et pourtant tout ce que désire si légitimement savoir M. Bèchard s'y trouve. Voulez-vous me confier un instant, messieurs, un de vos cigares ?

Verduret, amusé, offre aussitôt le sien.

Le centenaire en secoue la cendre et le promène derrière le feuillet en disant :

— Là, voyez-vous comme, à la chaleur de ce demi-londrès, les caractères apparaissent... et demeurent juste assez de temps pour repeupler ma vieille mémoire !

Verduret éclate de rire.

— Oh ! le grand mystère, s'écrie-t-il : c'est de l'encre sympathique !

— Aoh ! cé été pas fort, déclare Puzzling avec dédain.

Bertrande, elle, a lancé au centenaire un regard de flamme. En même temps, elle porte la main à sa gorge pour y arrêter un cri qui s'en échappe à demi étouffé.

— Qu'as-tu encore? lui demande d'un air mécontent le manufacturier retiré.

— Rien, mon oncle.

— Si, tu as crié.

— C'est... probablement l'excès de clarté qui règne à l'Exposition... J'ai cru voir tout à coup un éclair me passer devant les yeux... C'est comme un trait de lumière qui m'a traversé le cerveau...

§ II

ARC ET INCANDESCENCE

Ce court intermède a eu le grand tort, pour M. Bêchard, de venir se placer au beau milieu d'un énoncé de chiffres, ce qui n'est pas loin de lui paraître une profanation aussi grave que l'interruption violente du divin sacrifice pour les fidèles. Aussi rappelle-t-il de haut le centenaire obligeant à la question.

— Est-il possible de s'arrêter à des niaiseries d'enfant lunatique lorsqu'il s'agit d'évaluer *exactement* l'éclat de la grande Exposition de 1900! s'écria-t-il d'un ton indigné.

Le vieillard s'incline juste assez pour ne pas donner à son geste courtois une allure trop ironique.

— Votre rappel à l'ordre est trop juste, cher monsieur.., bien qu'il ne faille pas, souvent, juger avec une trop prompte lègèreté les incidents à côté dont le sens échappe... à vous comme à moi. Je reprends donc. Nous avons dit que la Porte Monumentale est rendue flamboyante par...

— 3,228 lampes, dont 38 à arc, achève l'homme-chiffre.

— Il convient d'y ajouter 8 réflecteurs qui enveloppent le délicieux et original monument de M. Binet dans une véritable orgie lumineuse.

— Devant la sensation que j'en ai ressentie, je ne me suis pas attardé à chercher et dénombrer les foyers qui en étaient cause, observe Verduret. Mais je puis dire que,

comme première impression donnée, dès le seuil, aux visiteurs de l'Exposition, c'est absolument prestigieux. Quant au Pont...

— Ah ! oui, le Pont... En voilà un encore qui se paie du luminaire ! s'écrie Mme Flore, âme de papillon.... un peu gros, naturellement séduite et attirée par la lumière.

— Précisons, insiste son pratique époux.

De rechef le vieillard s'incline et énumère :

— Sur les balustrades, 28 candélabres...

— D'un dessin superbe !

— N'interrompez donc pas, Verduret !

— 28 candélabres à 3 lanternes de 4 lampes à incandescence chacune.

— Total : 336 lampes.

— Sur chaque culée, 4 candélabres portant en tout 80 lampes.

— Cela fait 416.

— Sur les motifs centraux, 20 lampes.

— Soit : 436.

— Pour les pylônes, 64.

— C'est-à-dire, en tout : 500 lampes !... Bigre !

— Auxquelles il faut ajouter le puissant éclat de 12 lampes à arc bordant les trottoirs et 4 projecteurs... Et c'est là l'éclairage normal : vous verrez un soir d'illuminations ! Ce n'est pas trop pour préparer à l'éblouissement de l'esplanade des Invalides.

— Elle m'a paru exceptionnellement brillante, en effet.

— Elle peut l'être, cher monsieur Verduret, avec ses 1,000 lampes à arc, son fourmillement d'ampoules à incandescence et les 2 énormes réflecteurs qui, du haut des palais postérieurs de l'Esplanade, inondent de flots de lumière le dôme d'or resplendissant que nous a légué le génie de Mansart.

— Ah ! ce qu'il y avait de monde par là, quand nous sommes passés, tout à l'heure !

— Naturellement, madame. Les Palais des Manufactures Nationales, du Mobilier et de la Décoration, restent ouverts le soir ; c'est ce moment que les amateurs de pittoresque choisissent pour les visiter.

— Malgré tout, répète Verduret, le spectacle que je trouve

le plus étonnant jusqu'ici, c'est celui des berges de la Seine.

— Parbleu ! elles accaparent à elles seules quelque 800 lampes à arc, sans compter la multitude des autres ! Ici, au Champ de Mars, nous n'avons que le même nombre de foyers lumineux voltaïques et 6 réflecteurs — 4 aux angles en pan coupé du Palais des Mines de la Métallurgie et du Palais des Lettres, Sciences et Arts, et 2 en avant de la Cascade. — Mais c'est pourtant ici l'apothéose de la féerie lumineuse, car, faisant face à la Tour dont les arêtes s'élèvent en lignes constellées jusqu'au ciel, triomphent le Palais de l'Electricité et le Château d'Eau dont je vais être auprès de vous l'indigne commentateur. En fait de centres de lumières, je tiens à vous signaler encore la Grande Salle des Fêtes — installée au centre de l'ancienne Galerie des Machines de 1889 transformée et qui, dans sa coupole, n'a pas moins de 5,000 lampes à incandescence — parce qu'elle cache modestement sa splendeur derrière l'écran fulgurant du merveilleux Palais de l'Electricité.

— Comme vous dites, voilà de superbes centres de lumières, mais une chose me surprend.

— Laquelle, monsieur Verduret?

— C'est que chacun de ces centres ne fasse pas, en quelque sorte, îlot dans le champ total de l'Exposition.

— Expliquez-vous plus clairement, mon cher : ces... dames ne comprennent pas.

— Eh bien, voici. Si nous regardons une belle étoile dans le ciel, ou bien la lune, tout autour du centre lumineux que l'étoile ou la lune forme, nous trouvons le vide sombre, un immense trou noir. C'est la loi du contraste. Je suis surpris qu'ici nous n'ayons pas, autour de ces parties si violemment éclairées, des zones qui, relativement, paraissent presque obscures.

— Ah ! explique le centenaire, c'est que ces zones neutres sont elles-mêmes si puissamment lumineuses que, transportées en plein Paris — où pourtant il fait si clair la nuit — elles feraient honte à l'éclairage normal de la Grand' Ville. Les parcs et jardins ne sont, en principe, éclairés qu'au gaz, c'est vrai. Mais les façades des Palais et Pavillons avec leurs alentours — et vous savez qu'on en rencontre pour ainsi

dire à chaque pas — jouissent de la grande clarté électrique. Rien que comme lampes à arc, sans compter les guirlandes d'ampoules lumineuses, 3,000 foyers voltaïques sont disséminés sur le territoire de l'Exposition. Vous voyez qu'il y a de quoi boucher les trous d'ombre relative dont vient de parler si justement M. Verduret.

Bèchard fait un geste de dépit.

— Vous avez une façon de mêler les chiffres aux phrases qui fait que je me suis embrouillé dans mon compte, reproche-t-il au centenaire.

Celui-ci glousse son faible ricanement auquel n'ont pu encore s'habituer les quatre oreilles du couple farinier.

— Ah ! ma foi, tant pis pour votre névrose de statistique, déclare-t-il : je ne recommence pas. Mais, comme je reconnais que je vous dois une compensation...

— De quelle sorte ?

— Chiffrée, bien entendu, cher monsieur ! Je vous ai dit que cette Exposition de 1900 était le triomphe et l'apothéose de la fée Electricité. Pour l'apothéose, vous l'admirerez dans un moment. Quant au triomphe, où éclate-t-il mieux que dans la comparaison entre l'utilisation du fluide magique dans la dernière grande fête de l'Humanité et son emploi dans la présente ? En 1889, six stations électriques principales fournissaient le nombre de kilowatts nécessaire à l'éclairage total. Cette force, d'environ 2,950 kilowatts...

— Kilowatt ?... Qu'est-ce que c'est cette bête-là ?

— Je vais, chère madame, remplacer pour vous cette bête-là par son équivalente bien connue : le cheval.

— Comment... on se sert de chevaux pour transporter l'électricité ?

— Tais-toi donc, bichette ! Monsieur parle de chevaux-vapeur.

— Comme ceux de notre moulin, alors, et que tu n'as jamais pu me montrer ?

— Le cheval-vapeur, madame, explique complaisamment le centenaire, est une mesure de force égale à soixante-quinze kilogrammètres.

— Si vous croyez que ça me renseigne !

— Si vous préférez, une force capable d'élever soixante-

quinze kilogrammes à un mètre de hauteur en une seconde de temps.

— Ah ! comme ça, je comprends.

— C'est heureux, grogne en aparté l'époux peu courtois.

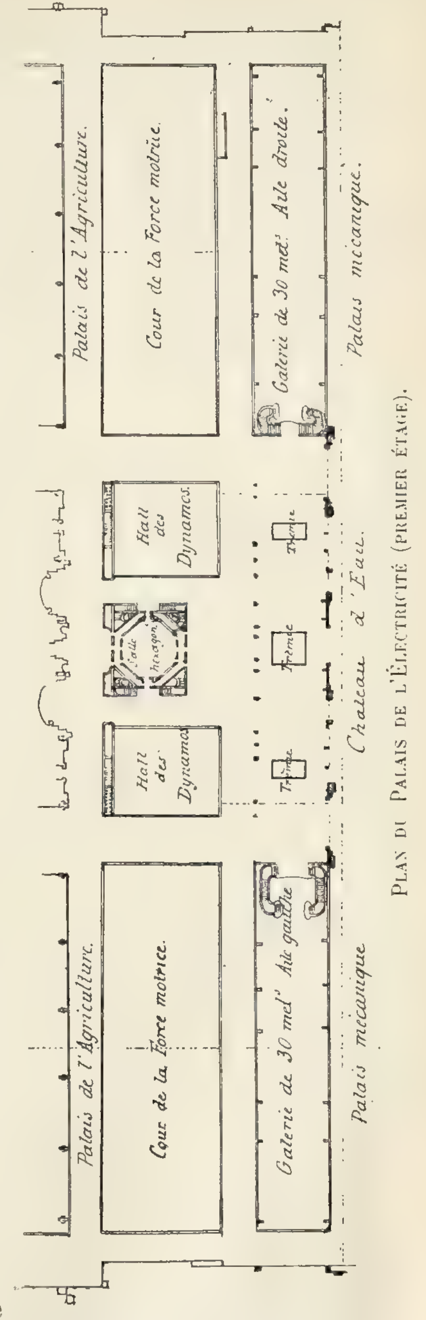
— Donc, poursuit le vieillard, en 1889, 4,000 chevaux suffisaient pour l'éclairage — y compris les fontaines lumineuses et la tour Eiffel — et 2,500 pour mettre en mouvement les machines dans la superbe Galerie où elles étaient exposées ; total : 6,500 chevaux.

— Et, en 1900? demande Bèchard.

— On dispose de 40,000 chevaux, dont, il est vrai, la moitié seule est utilisée.

— C'est égal, la différence est raide !

— Autant que le nombre des foyers lumineux électriques disséminés dans l'enceinte de l'Exposition. Remarquez que la distribution d'électricité dans tout Paris ne réclame pas une dépense de force de plus de 10 à 12,000 kilowatts ou 15 à 16,000 chevaux. En 1889, Exposition dont la lumière électrique fut pourtant un des principaux attraits, il y avait en tout 9,059 lampes à incandescence...



Plan du Palais de l'Électricité (premier étage).

— Par exemple ! Mais, cette année, la tour Eiffel en montre presque autant à elle seule !

— ... Et 1,093 lampes à arc.

— C'est-à-dire ce qu'emploie actuellement la seule Esplanade des Invalides !

— C'est concluant, n'est-ce pas ?

— En effet. Quelle chose que les chiffres !

— En voici encore. La force motrice employée pour mettre en mouvement les machines était de 320 chevaux à l'Exposition universelle de 1855 ; de 625 chevaux à celle de 1867 ; de 2,500 chevaux pour les deux suivantes de 1878 et de 1889. Elle est ici de *12,000 chevaux !*

— Près de cinq fois plus... c'est fantastique ! s'écrie Bèchard que cette pluie de nombres fait nager en pleine joie.

— Pardon, objecte le judicieux Verduret, ces comparaisons se rapportent à la force vapeur et non à l'électricité.

— Votre observation est parfaitement juste en ce qui concerne les trois premières expositions, ne l'est plus pour celle de 1889 et encore moins pour celle-ci.

— Comment cela ?

— C'est que — et c'est même là peut-être la principale caractéristique de la splendide fête de l'Activité humaine qui couronne le XIXe siècle — partout ici la force est transmise par l'étonnant agent électrique, dieu de la fête. Je vous ai dit, lors de notre premier entretien sur la première plateforme de la Tour, que partout on voit, à côté des matières premières, vivre les machines qui les transforment en produits nécessaires à notre civilisation scientifique. Ces machines ne sont donc plus groupées comme en 1889, mais dispersées sur tous les points de l'Exposition. Or, c'est la fée Electricité qui, cueillant la force motrice du bout de sa baguette — représentée par trente-sept kilomètres de câbles, pour les seules canalisations principales — la transporte instantanément à toutes ces machines diverses pour les mettre partout en mouvement. Vous voyez bien qu'elle est toujours et en tout la reine de céans !

— C'est un grand progrès.

— Certes, monsieur Verduret. C'est la transmission de la force à distance qui, à pas de géant, triomphe des résistances et des pertes de puissance. En 1889, elle s'essoufflait à traverser la largeur du Champ de Mars. Maintenant, elle

rayonne sans fatigue de ville à ville. En 1911, elle traversera peut-être les mers !

Ces aperçus scientifiques, chose absolument nouvelle pour elle, font travailler la frêle cervelle de Mme Flore.

— La transmission de la force !... murmure-t-elle. Alors, je suppose, si mon gros, étant au moulin, se permettait d'avoir l'idée de me donner un soufflet...

— Eh bien ? demande le centenaire.

— Il n'y aurait qu'à l'appliquer au bout d'un fil pour que je le reçoive à l'autre bout ?

— Absolument ! fait le vieillard en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

— Aussi fort ?

— A quelques centièmes près.

— Eh bien, elle en fait de belles, votre fée Électricité : il n'y aura bientôt plus de vie possible pour les ménages !

Inutile de dire si cette conclusion éminemment philosophique est accueillie par une bordée de rire générale, à laquelle Bertrande, qui a retrouvé soudain toute sa mutine gaieté, prend sa large part.

— Vous vous moquez de moi ? Ça m'est bien égal. Ça ne m'empêchera pas de montrer à monsieur que j'aime à me rendre compte des choses. C'est comme ces lampes à arc dont il parlait tout à l'heure... Ce sont les gros globes blancs qui éclairent si fort, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Mais, je ne vois pas qu'il y ait d'arc ni de flèches, là-dedans ?

— Il y a l'arc ou courbe électrique, d'un éclat si intense, qui se produit entre deux charbons de *potentiel* différent, c'est-à-dire dont l'un, beaucoup plus chargé, passe à l'autre, à distance, son excès de fluide. C'est un petit éclair continu tellement brûlant qu'il fond instantanément le platine.

— Et les lampes à incandescence ?

— Ainsi nommées parce que la lumière est produite par de la fibre de bambou calcinée qu'un courant électrique porte, dans le vide, à l'état d'*incandescence*, c'est-à-dire de chaleur telle qu'elle devient lumineuse.

— Comme un tisonnier qu'on oublie dans la grille de la cheminée ! A la bonne heure, c'est clair comme le jour !

— Oh ! pas tout à fait : nous n'en sommes pas, à beaucoup près, aux millions encore inconnus de degrés du soleil !... Heureusement, car ils feraient plus que nous aveugler : ils nous volatiliseraient. Nous voyez-vous tous transformés à l'état de purs esprits ?

— Même mon mari ?

— Bichette, pas de ces réflexions déplacées, je te prie, fait le farinier, qui trouve que sa moitié se permet de devenir bien spirituelle aux dépens de son intangible gravité.

Le docte vieillard ramène aussitôt la causerie sur un terrain qui, pour être purement électrique, est moins chargé d'électricité... dangereuse.

— La grande différence entre les Expositions consécutives de 1889 et de 1900, au point de vue de l'agent à la fois si obéissant et si mystérieux encore qui nous occupe, consiste surtout en ce que je vais dire et qui est déjà un grandiose progrès. On ne peut mieux comparer un centre électrogène et ses câbles distributeurs de la force à distance qu'à un cerveau de vertébré accompagné de son système nerveux. L'analogie, même, est frappante. La Force est prise par ce cerveau, par lui transformée en courants — soit continus, soit alternatifs — envoyés dans les câbles conducteurs, qui font l'office de véritables nerfs puisque, à leur point terminus, ils rendent aux muscles que sont les machines, la force qu'ils ont reçue pour les faire agir.

— Mon Dieu, s'écrie le manufacturier retiré, ne serions-nous, par hasard, qu'un système électrique comme celui dont vous parlez ?

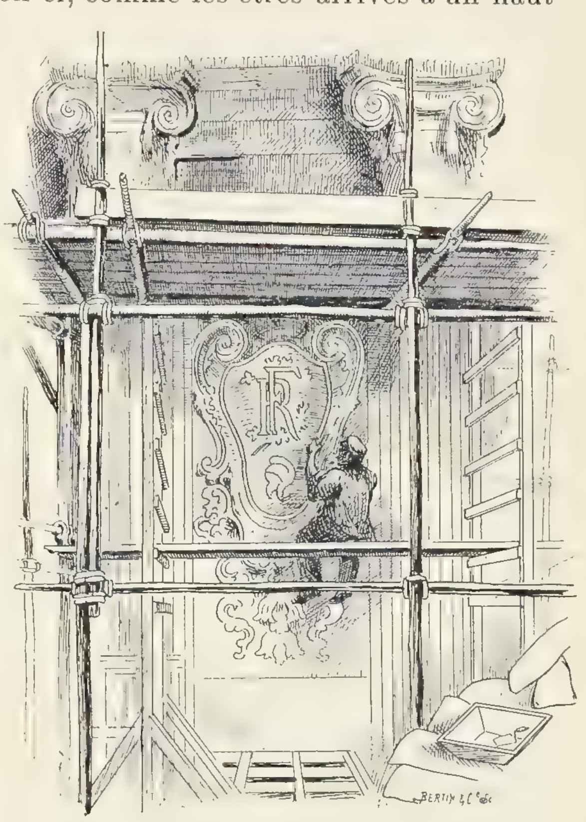
— Eh ! il n'y aurait à cela rien d'impossible.

— Mais, c'est effrayant à penser, une chose pareille ! dit, tout inquiète, Mme Flore... Moi qui suis justement si nerveuse !... Voyez-vous que je me mette à produire des étincelles, à être lumineuse dans l'obscurité !

— Mme Bèchard femme torpille ! Ah ! par exemple, si jamais je m'en serais douté !... A votre place, Bèchard, je ne me coucherais plus qu'avec un complet isolateur de gutta percha.

— Je vous en prie, Verduret, ne me forcez pas à vous rappeler au respect des convenances, morigène le susceptible farinier en se drapant dans sa sèche et noire dignité.

— Or, continue le vieux et docte cicerone, l'Exposition de 1889, telle un organisme incomplet, avait six de ses cerveaux disséminés sur diverses parties du corps... pardon, je veux dire du terrain compris dans l'enceinte de l'exhibition. Cette Exposition-ci, comme les êtres arrivés à un haut degré de perfectionnement centralisateur, n'en a qu'un, six fois plus puissant à lui seul que les six autres réunis. Il réside dans les annexes latérales du Palais de l'Electricité et, de là, distribue partout la lumière et le mouvement à fortes doses. Rien qu'en courant alternatif à haut voltage, en effet, il est réclamé au minimum : 1° par le Parc des Champs-Elysées, 200 kilowatts ; 2° par la Porte Monumentale et la section étrangère de l'Esplanade des Invalides, 740 ; 3° par la Section française de l'Esplanade, 670 ; 4° par le Cours-la-Reine et le quai de Billy, 500 ; 5° par le quai d'Orsay, 240 ; 6° par le Champ de Mars (200 + éclairages particuliers 300 + alentours des palais, 200), 700 ; 7° par les chemins élévateurs du Palais de l'Esplanade, 300 ; 8° par le Parc du Trocadéro et une partie des berges de la Seine, 2,200, etc... Bref, en dix lignes principales, un nombre de kilowatts correspondant à quelque 10,000 chevaux. Rien que par cet aperçu, vous vous rendez compte



TRAVAIL D'ORNEMANISTE.

que le cerveau unique électrique de 1900 est doué d'une force vitale intense et constituant un gigantesque progrès sur 1889. C'est M. l'ingénieur Picou qui a été chargé de l'organisation du système nerveux du corps si vivant de l'Exposition de 1900. Rappelez-vous ce nom : c'est celui d'un savant aussi consciencieux qu'habile, et son œuvre délicate et ardue de distribution de l'élection et de canalisation des câbles conducteurs est un modèle.

§ III

LES GRANDEURS ÉLECTRIQUES

Notre manufacturier retiré et propriétaire malesherbois, tout en écoutant cette nomenclature et en opinant consciencieusement de la tête, avait peu à peu repoussé son chapeau, à petits coups de la main droite, jusque vers l'appui de son oreille gauche.

En même temps son index, lentement inquiet, s'était mis à fourrager vers l'incertaine frontière où sa vaste calvitie commençait à plonger sous les premières ombres de la couronne pileuse dont s'honorait encore ce crâne sexagénaire.

Ce geste familier, où le couvre-chef garde pendant un moment un équilibre des plus instables, est, chez Verduret, signe de grosse préoccupation mentale.

Le centenaire qui, du coin de l'œil, l'observe à travers les gros verres sombres de ses formidables lunettes, lui demande, dès qu'il a achevé sa longue période sur le cerveau électrique de 1900 :

— Je crois voir, cher monsieur, que vous avez quelque chose à me demander ?

— Vous avez deviné.

— Je commence à vous bien connaître... très bien, même. Avouez que ce ne serait pas la peine d'avoir un siècle d'expérience de l'humanité et de ses petits tics, si je ne savais débrouiller une pensée aussi honnêtement limpide que la vôtre.

— Eh bien, j'avoue... mais j'hésite à formuler mon vœu.

— Pourquoi ?

— Je crains que malaisée ne soit la réponse à ma requête.

— S'agit-il d'une explication ?

— Oui.

— A propos de ce que je viens de dire ?

— De certains mots, tout au moins.

— Mais, parlez donc, monsieur Verduret, vous me faites bouillir ! s'écrie, nerveuse, Mme Flore.

Et, se tournant vers le toujours impassible James-Gregory Puzzling :

— N'est-ce pas votre avis, milord, que quand on veut savoir quelque chose, le plus simple est de tout de suite le demander ?

— Aôh, no ! déclare avec une conviction aussi absolue que rudement gutturale, le peu loquace fils d'Albion.

Toute interdite de cette nouvelle galanterie à rebours, dame Flore se tait, ce qui permet à l'oncle de Bertrande d'expliquer :

— Voici. De toute l'Exposition, et avant de la voir, ce qui, d'après les journaux, captivait le plus mon attention et excitait davantage ma curiosité, c'est à coup sûr le Palais de l'Electricité. Il est donc logique que j'aie lu avec le soin le plus méticuleux tous les articles s'y rapportant ou concernant les applications du fluide magique publiés par mon journal. Or, j'avoue humblement, quoique ayant étudié quelque peu la physique en mon jeune temps, que je ne comprenais que très imparfaitement ce qui y était dit... et je ne suis pas bien certain que les reporters qui donnaient ces renseignements aient toujours compris bien exactement eux-mêmes ce qu'ils écrivaient...

— Cela manquait donc de clarté, faute double, étant donné un sujet aussi lumineux ?

— Oh ! les phrases toutes faites de reportage étaient limpides, sinon de haut style ; mais ce sont les mots — certains, du moins — qui, pour mon ignorance, auraient eu besoin d'être éclairés.

— Ah ! ah !

— Ce qui m'a rappelé ces petits déboires de lecteur trop peu au fait des progrès scientifiques, c'est que je viens justement d'entendre tomber de vos lèvres quelques-uns de ces termes au cours des explications que vous venez de nous fournir.

— Et ces termes ?

— Toutes les quelques lignes de ces articles, il était question d'*ampères*, de *volts*, d'*ohms*, de *watts*, de courants *continus*, *alternatifs*, *triphasés*, etc... enfin, toute une langue sur laquelle mon dictionnaire ne daignait pas me renseigner et à laquelle je ne comprends goutte.

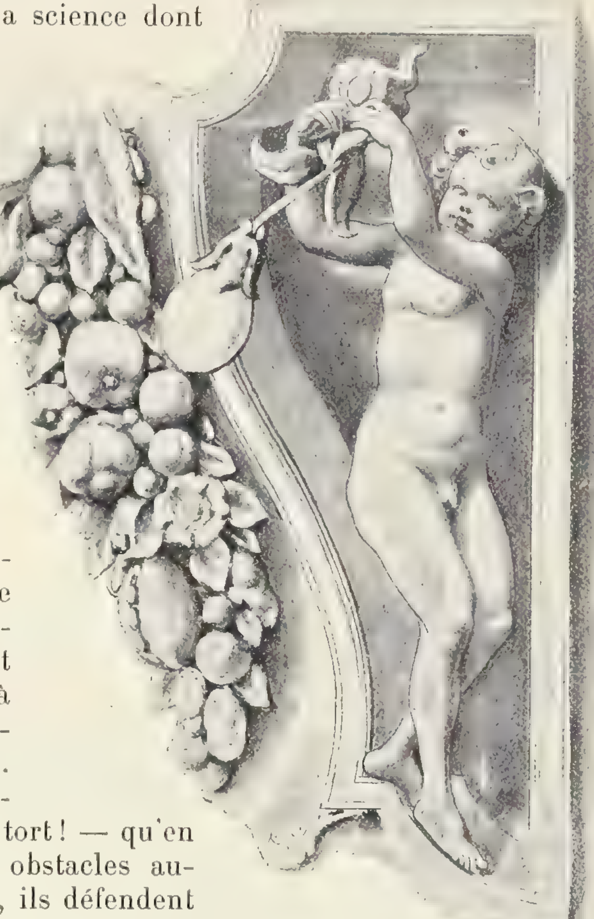
Le centenaire fait, à cet aveu, entendre deux ou trois des aigres notes de son petit rire incisif.

— Croyez, cher monsieur, dit-il, que vous étiez dans le vrai neuf fois sur dix, lorsque vous soupçonniez l'auteur des renseignements écrits aussi peu au courant que vous de la signification de termes qu'ils transcrivaient avec emphase, mais... en se gardant bien de les expliquer. Car c'est un défaut inhérent au hâtif reportage moderne de parler de tout d'autorité sans compétence, et de ne jamais aller au fond des choses.

— Pourtant, il me semble que lorsqu'on entretient le public de certaines choses d'ordre spécial, il faudrait au moins daigner le mettre à même de comprendre ce qu'on lui raconte ! Rien ne captive mon intérêt comme ces étonnantes découvertes de nos savants dans ce merveilleux domaine de l'électricité. Quand je lis que l'on est parvenu à télégraphier des nouvelles à des navires encore invisibles au large des côtes, sans fils conducteurs... ou que l'on approche du moment où l'on pourra causer de Paris à New-York sans plus d'efforts qu'entre nous en ce moment, cela m'enthousiasme. Je relis avec passion les articles où sont relatées ces incroyables merveilles... Mais aussitôt j'éprouve un malaise qui me rend maussade contre moi-même, sans m'inspirer assez de courage pour m'enquérir des moyens studieux de le faire disparaître : c'est qu'à chaque tournant de la narration de la découverte superbe surgissent, comme d'une embuscade, ces diables de mots dont le sens précis m'échappe... Et remarquez qu'ils sortent parfois de la plume de rédacteurs scientifiques spéciaux qui doivent bien, eux,

savoir de quoi ils parlent. Pourquoi ne nous en font-ils pas part, à nous, pauvres profanes ?

— Les uns parce qu'ils ne daignent, supposant que qui les lit leur doit de s'être enquis des éléments de la science dont ils chantent les hauts faits. Oubliant que, puisqu'ils s'adressent au grand public, c'est-à-dire à tout le monde, et non à des gens déjà au fait des questions savantes, leur premier devoir serait d'abord de mettre leur langage à la portée de tous, nombre d'entre eux ne veulent pas condescendre à être des vulgarisateurs complets. Ceux-là s'imaginent — combien à tort ! — qu'en laissant quelques obstacles autour de la Science, ils défendent sa Majesté... alors qu'au contraire jamais souveraine n'est plus respectueusement aimée, ne monte plus haut dans l'admiration de son peuple que lorsqu'elle descend des degrés du palais pour venir royalement mêler sa grandeur parmi la foule heureuse et aussitôt courbée par la reconnaissance ! Il faut avouer, par contre, que nombre de lecteurs n'ont pas votre franche modestie et ont l'esprit



Chateau d'Eau (partie latérale)
Décoration
pour les ampoules.

si mal fait qu'ils s'offusquent, à l'égal d'une offense, de ce qu'on leur explique ce qu'ils ne comprennent pas : leur ridicule amour-propre s'y voit humilié de ce qu'on les suppose ignorer... ce qu'ils ignorent en effet. C'est donc une flatterie envers cet orgueil si mal placé que pratiquent quelques peu consciencieux révélateurs des hauts faits de nos savants, en ne mettant qu'à demi la foule à même de comprendre la beauté de géniales découvertes, en les habillant de mots barbares, nécessaires parfois, mais qu'il serait si aisé de mettre à la portée des plus humbles intelligences.

— Ah ! monsieur, que c'est vrai ce que vous dites-là, fait notre Malesherbois en hochant la tête d'un air méditatif. Et je puis donc espérer que, grâce à votre complaisance éclairée, je pourrai désormais, au moins en ce qui touche aux miracles de la fée Electricité, pénétrer les mystères que cachent certains vocables rébarbatifs !

— D'autant plus aisément que, parmi ces termes techniques qui vous gênent, il suffit que vous ayez l'explication de cinq ou six pour que toutes ténèbres soient pour vous dissipées.

— Que ça ?

— Pas plus. Ces mots *ampère, volt, watt,* représentent, comme vous vous en doutez, des mesures électriques.

— C'est évident ; mais quelle en est la valeur, voilà !

— Je vais vous le dire en quelques phrases. Il y a sept *unités électriques pratiques ;* mais, comme vous n'avez pas, je pense, l'intention de doter l'Humanité d'un téléphone haut parleur perfectionné ou de quelque téléopte incomparable, les trois que j'ai citées suffisent à vous permettre, étant les plus fréquemment en usage, de comprendre les choses courantes ayant trait à la lumière et à la transmission de force électriques. Les trois unités : *ampère, volt* et *watt*, servent respectueusement à mesurer les trois « grandeurs » électriques : *intensité*, *force électromotrice* et *puissance*. Tenez, un exemple qui n'est peut-être pas très exact, étant donné qu'il n'y a pas de terme complet de comparaison entre des choses si dissemblables, mais qui aidera à fixer vos idées. La Seine, qui coule près de nous, est un *courant* liquide. Nous mesurerons son « intensité » en disant : le

fleuve coule à raison d'une « *force* » de tant de centimètres par seconde, triomphant d'une « résistance » de tant, par suite du frottement contre le fond et les berges, et qui, toujours en une seconde, débite telle « quantité » d'eau. En électro-magnétisme, l'AMPÈRE est l'unité d'intensité de courant comprenant les divers éléments ci-dessus du fleuve fluide; le VOLT est l'unité de force du courant, l'OHM l'unité de résistance éprouvée dans le circuit, et l'unité de quantité d'électricité se nomme un *coulomb*. Supposons maintenant dans la rivière un obstacle utilisable, tel qu'une roue de moulin, l'eau agira sur elle avec une « puissance » donnée qui se transmettra en force pour faire mouvoir une machine, je dirai une meule, puisque nous avons ici un maître de moulin.

— A vous, Bêchard! fait en riant Verduret.

— Laissez-moi donc, mon cher, écouter avec le sérieux qui convient ces savantes définitions.

— Eh bien, poursuit le vieux vulgarisateur, en électro-magnétisme, cette « puissance » d'un courant qui fait mouvoir une machine a pour unité pratique le WATT.

— Très bien.

— Donc, en résumé, trois unités à retenir par les profanes : l'*ampère* qui sert à mesurer les courants, le *volt* qui en exprime la force, enfin le *watt* qui indique sa puissance de travail.

— Si je ne me trompe, le *watt* est, à proprement parler le « cheval-électricité » comme le cheval-vapeur est l'unité pour mesurer la pression développée par les machines basées sur la force expansive de l'eau vaporisée.

— Tout à fait juste, monsieur Verduret... Si juste que c'est par ce *watt* que nous pouvons établir une corrélation directe entre le travail-vapeur et le travail-électrique. Un cheval-vapeur équivaut à 734 watts 3/4. Aussi, dans la pratique, parle-t-on le plus souvent du kilowatt — soit mille watts comme le kilogramme égale mille grammes.

— Et ce kilowatt fait, en chevaux-vapeur ?...

— A peu près 1 cheval 1/3 — exactement 1 cheval 36 centièmes.

— A la bonne heure, dit avec une satisfaction réelle le manufacturier retiré. Au moins, maintenant, quand je lirai

ces termes qui faisaient mon désespoir, je saurai ce que cela veut dire ; je sais, par exemple, que les 670 watts réclamés par la seule section française de l'Esplanade des Invalides équivalent à...

— 911 chevaux, calcule vivement Bèchard.

— Ce qui me permet une idée exacte de la force employée, par simple comparaison avec celle des machines de mon ancienne usine. Ma parole, voilà que je regrette de d'être pas un nouveau Pythagore, comme mon ami Bèchard, rien que pour le plaisir de transformer toute la journée les watts en chevaux et réciproquement.

— Avouez, mon oncle, que la petite récréation manquerait de variété... à la longue, observe Bertrande avec un mutin et malicieux sourire.

— Ah ! tu te décides enfin à ouvrir la bouche !

— Je suis guérie, mon oncle ; envolés mes papillons noirs...

— Par quel miracle ?

— Mais, sans doute, par quelque attouchement de la baguette de la fée Electricité, que je soupçonne notre... vénérable guide de détenir en qualité d'habile magicien.

— Prenez garde ! dit en riant Verduret au vieux cicerone. Voilà une petite dénonciatrice qui serait capable de vous faire brûler comme sorcier en place de Grève... ou autre, du « Vieux Paris ! »

— Bah ! riposte le vieillard sur le même ton, je me sens assez brave pour affronter le feu !

— Sans lunettes ? lui crie la jeune fille dans un éclat de rire qui se donne des airs drôlement provocateurs.

— Voyons, voyons, assez de plaisanteries : nous sommes ici pour parler de choses sérieuses, déclare ce rabat-joie de Bèchard.

L'effet est immédiat. La gaieté humaine est une flamme légère que le moindre souffle froid éteint.

C'est au milieu d'un silence complet que le farinier demande :

— Et ce Palais de l'Électricité ?

Le centenaire s'incline en signe de respectueuse soumission. La monumentale estime de soi que professe le frigorifique farinier l'empêche de sentir tout ce qu'il y a d'ironie

supérieure dans la déférence inclinée de cette tête chargée d'ans et pleine de savoir, à l'égard de cette longue gaine humaine teinte de gravité intransigeante masquant le vide de la pensée.

— Mesdames, messieurs, dit-il, je vous ai donné rendez-vous et vous ai maintenus derrière ce pilier de la Tour afin que, le moment venu, vous ayez la surprise complète. Je vous demande de continuer de détourner vos regards du haut du Champ de Mars pendant qu'en quelques pas nous allons nous porter jusque sous l'axe vertical du pylône géant de M. Eiffel.

— Hum! objecte en souriant Verduret, c'est peut-être beaucoup demander à la curiosité féminine.

— Moi, déclare héroïquement Bertrande, je me sens tous les courages, ce soir!

— Et moi, je ne promets rien, annonce prudemment Mme Flore, qui se connaît assez pour ne pas prendre d'engagement au-dessus de ses faiblesses.

— Alors, gare! lui souffle à l'oreille le manufacturier retiré.

— A quoi?

— Rappelez-vous la triste aventure de cette femme à qui on avait défendu de regarder certaine ville en flammes, et qui a désobéi...

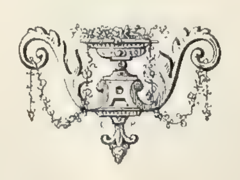
— Eh bien?

— Elle est devenue sur le coup une froide statue...

— Hein?... Une statue?

— De sel... Vous savez bien : la femme de Loth.

— Etes-vous bête : vous m'avez fait peur.





CHAPITRE II

LE DIADÈME DE LA FÉE

§ Ier

ÉBLOUISSEMENT ET ÉMERVEILLEMENT

Notre groupe de visiteurs de l'Exposition va atteindre le point d'observation indiqué par son guide, et sans que celui-ci ait été une seule fois désobéi.

Il faut dire que, pour aider Mme Flore à ne pas commettre, chemin faisant, le péché de curiosité si naturel aux filles de cette Eve qui en a donné le premier exemple grave, Verduret s'est imposé de marcher au côté gauche de Mme Bèchard, interposant ainsi la largeur de sa courte personne entre le rayon visuel de la farinière et le spectacle si légitimement tentateur.

C'était là une précaution utile, car, vingt fois durant le bref trajet, la bonne dame tourna malgré elle la tête... pour ne rencontrer que le regard courtoisement railleur du chef de la petite bande.

Mais, lorsque celle-ci s'arrête enfin, sur un signe de son guide, un mouvement oscillatoire se produit forcément parmi les cinq personnages qui, n'étant pas des soldats dans le rang, n'en peuvent avoir la mathématique simultanéité d'arrêt. L'écran vivant dont l'ex-manufacturier a soigneusement joué le rôle s'est légèrement déplacé et, avant que le

cicerone centenaire ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour dire :

— Maintenant, regardez !

Mme Flore a poussé un cri presque violent d'admiration vraie.

— Que c'est beau ! s'exclame-t-elle en frappant l'une contre l'autre ses mains trop potelées aux doigts trop courts chargés de trop grosses bagues.

A son cri, ses compagnons ont tous fait face en avant, comme un seul homme, et de chaque poitrine s'échappe en même temps une exclamation conforme au caractère de chaque individualité.

— Mazette ! dit seulement Verduret en faisant entendre un sec claquement de la langue contre le palais.

— Que de lumière ! que de lumière ! articule dignement le grave farinier Bèchard.

— *Splendid!* ne peut s'empêcher de constater James-Gregory Puzzling, mais en donnant à ce mot une intonation parfaitement vexée.

Ah ! si, au lieu de rayonner dans le clair ciel parisien, cette vision lumineuse se trouvait embuée des brouillards de la Tamise, quel « hurrah ! » triomphal pousserait l'exclusif patriote insulaire !

Quant à Bertrande, ses lèvres jolies s'entr'ouvrent, mais nul son n'en sort. L'ampleur du cri est toujours en raison inverse de l'intensité d'une sensation morale. A qui éprouve très fortement, la voix manque.

Ce n'est qu'au bout d'un moment que la jeune fille murmure, presque dans un souffle :

— Féerique !

Et tout de suite elle ajoute :

— Avançons vite pour bien voir !

Comme lors de la visite de l'avant-veille à la noble perspective s'étendant de la porte des Champs-Elysées jusqu'aux Invalides, le centenaire, qui observe attentivement Bertrande, paraît très satisfait de la façon dont elle exprime son sentiment. Aussi se met-il en marche, entraînant ses auditeurs à sa suite, dès que la jeune fille déclare vouloir se rapprocher de l'étincelant mirage.

C'est que, vraiment, le spectacle que Verduret, sa nièce,


5ème Travée
PALAIS DE


LECTRICITE.

leurs amis et l'Anglais ont en ce moment sous les yeux est merveilleux, unique! Là-bas, vers le fond du Champ de Mars, s'élève une immense nuée lumineuse, comme un gigantesque envolée de poussière brillante, une auréole toute blanche sur la toile de fond d'azur sombre du ciel, rendu presque noir par l'effet du contraste. Cette nuée monte très haut et semble vouloir atteindre le zénith.

Vers le bas de cette zone de lumière diffuse — plus intense et superbe que les grandes aurores boréales polaires — se détache en scintillements inouïs une immense dentelle de feux, dont les couleurs changent ou se marient tour à tour, et où rayonnent, en tous sens, des gerbes brillantes donnant l'illusion que des centaines de comètes, accourues des insondables mystères du noir infini, y viennent à la fois traîner leurs queues fulgurantes.

Et cette dentelle, d'un dessin exquis, léger comme un voile d'étoiles de déesse et, en même temps, développant des lignes souverainement majestueuses et nobles, trace en plein espace, plus haut que les faîtes humiliés des palais, la figure aérienne d'un colossal diadème.

— Le diadème de la fée Electricité! déclame Verduret sur le mode lyrique.

— Mâtin, ce qu'elle doit avoir la migraine! ricane notre *pratique* farinier qu'horripilent les tentatives d'intellectualité que se permet de temps en temps le doyen de la petite bande visiteuse.

Pour Bèchard, s'échapper du lieu commun, se hausser si peu que ce soit au-dessus du terre à terre tristement précis, c'est prouver un esprit léger, incapable de sérieux. Hélas! sous ce rapport et toutes proportions gardées, les « Bèchards » sont plus nombreux qu'on ne pense. Combien peu, parmi nos contemporains, même de rang supérieur, social, politique, artistique ou scientifique, professent l'opinion spirituelle de ce fin ministre du Second Empire qui gardait toute sa gravité pour les questions futiles et traitait en se jouant les affaires sérieuses. Le charme d'esprit français doit-il donc être banni lorsque la pensée franchit le seuil un peu froid des temples de la technique?

Verduret, vrai bourgeois français, c'est-à-dire n'ayant pas répudié l'atavisme gaulois, n'est pas de cet avis.

— Mon cher, riposte-t-il à l'époux de dame Flore, je ne vous empêche pas de vous délecter à toutes les combinaisons du « deux et deux font quatre ». Laissez-moi trouver délicieuse cette idée d'avoir jeté comme en plein ciel, pour qu'il plane au-dessus de l'Exposition, ce flamboyant diadème aux proportions géantes, sous lequel il me plaît d'imaginer la chevelure aux immenses vagues d'or, et le front large et pur comme un glacier, de la fée géante dont les bras entourent le monde, qui gronde dans les nuages et dont les regards d'éclairs ont de sublimes reflets dans les cieux lointains des pôles !

— Ah ! bravo ! mon oncle, s'écrie Bertrande que la surprise d'un tel langage dans la bouche de son tuteur arrache à la fascination du spectacle... Je ne vous ai jamais entendu parler ainsi.

— Je n'en reviens pas moi-même, avoue modestement l'oncle, au moins aussi surpris que sa nièce... Aussi, va, je ne m'en attribue pas le mérite : c'est tout ce que j'entends depuis trois jours, les belles choses que nous a dites notre aimable et savant cicerone présent, les larges phrases de ce drôle de corps de Bouscastrol et le langage si élevé, par moment, de ce pauvre déséquilibré du Pont Alexandre, qui, à force de me bouillonner dans la cervelle, ont fini par en faire sortir, de quelque case inconnue, des verbes et des idées dont je suis bien incapable d'être l'auteur.

— Détrompez-vous, cher monsieur, explique le centenaire, verbes et idées, comme vous dites si bien, sont absolument vôtres. Ils sont nés de la vie pour vous nouvelle que vous menez ici au contact permanent d'œuvres qui, chacune en son genre, sont la plus haute expression du génie humain. Ce sont elles qui refont votre éducation jusqu'à faire couler de vos lèvres une éloquence de poète.

— Mais, en 1867, en 1878, en 1889...

— Aviez-vous *vu* ces expositions comme vous voyez celle-ci ?

— Ta, ta, ta, interrompt Bêchard, je vois pourtant l'Exposition de la même façon que Verduret, et du diable si je sais ce qu'il veut dire avec les grands bras, la voix qui gronde et les reflets polaires des yeux de la fée.

— Comment, mon gros, tu n'as pas compris que les bras

sont le réseau télégraphique, la voix le tonnerre, et les reflets polaires les aurores boréales ?

— Naturellement, toi, bichette, qui es femme, tu dois donner dans ces grandes phrases ampoulées ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme sérieux fasse ainsi des fioritures en parlant, au lieu d'appeler les choses par leur nom.



Figure centrale du Palais de l'Électricité.

— Oh ! je vous en prie, monsieur Bèchard, ne parlez pas tant... Laissez-moi admirer... fait Bertrande avec humeur. Tenez, à cette distance nous sommes très bien pour voir ; assez près pour ne pas perdre les principaux détails, assez loin pour jouir du prestige de l'illusion... Ah ! voyez... voyez ! les couleurs changent, les gemmes du diadème se métamorphosent !... Les rubis deviennent émeraudes, les éme-



GROUPE CENTRAL COURONNANT LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ.

raudes diamants étincelants et les diamants saphirs célestes... Et ces traînées lumineuses qui s'empourprent pendant que d'autres qui étaient d'or semblent maintenant

de la poussière de neige s'envolant dans un rayon de lune... Que c'est beau! que c'est beau!...

Et, sans détourner les yeux du spectacle enchanteur qui l'hypnotise, elle dit au centenaire :

— Parlez, racontez-nous cette merveille, que j'entende le chant du barde pendant que je contemple le miracle!

— Mademoiselle, consent le vieillard, qui semble ne parler que pour la jeune fille, le diadème de pierreries qui fait le si légitime objet de votre admiration est une dentelle métallique formant la crète du Palais de l'Electricité, disposition ingénieuse qui a permis à l'architecte de projeter en plein ciel à la fois un symbole frappant et une apothéose grandiose...

— Et là, comme fleuron central du diadème, devant ce resplendissant soleil d'or et de feu qui en domine le faîte, cette statue de femme toute habillée de lumière...

— Elle n'est même pas habillée d'autre chose! grogne entre ses dents Bèchard.

— L'animal! pense Verduret : en voilà un qui n'a pas volé son nom!

— Elle est là, explique le centenaire, pour personnifier l'Électricité.

— C'est la fée, alors?

— La fée triomphante qui, en quelques années, a déjà changé la vie de l'Humanité et qui, au siècle qui va commencer, achèvera de transfigurer le monde, dont elle sera la reine incontestée. Vous voyez, elle est traînée par un cheval ailé, un Pégase, qui figure la Poésie de la Science, et par un Dragon, emblème de la force conquérante et bienfaisante de l'électricité.

— Oh! pourquoi, alors, avoir représenté cette force par un monstre, puisqu'elle est un bienfait?

— C'est que la Force, en tant que puissance matérielle, est toujours un monstre et une laideur, en comparaison de la Beauté supérieure de l'esprit, même lorsqu'elle travaille pour le Bien. Elle est le grand levier des mondes; il en est, lui, le génie immatériel.

— Alors, conclut malicieusement Bertrande, l'homme étant la force, partant un monstre, doit s'incliner devant les volontés supérieures de la femme, qui est...

— La beauté de la création, achève le centenaire en poussant son coutumier petit éclat de rire de crécelle.

— Vous entendez cela, mon oncle?

Or, l'oncle n'entend que trop et fronce un sourcil... qui va bel et bien se fâcher.

Le vieillard intercepte l'orage menaçant en reprenant vivement :

— Ce groupe symbolique est d'une rare valeur artistique. Créé pour l'effet, il remplit son but avec une perfection dont son auteur, le statuaire Marqueste, membre de l'Institut et ancien Grand-Prix de Rome, a le droit d'être fier.

— Marqueste?... fait Bêchard, j'ai déjà entendu ce nom-là aujourd'hui... Est-ce qu'il n'a pas fait aussi quelque petite machine au Pont Alexandre III?

— Une petite machine !... Vous traitez bien nos chefs-d'œuvre! riposte le vieillard avec une certaine hauteur. Il y a en effet, au Pont Alexandre, une œuvre de ce grand artiste toulousain, la superbe « *France de Louis XIV* » du pylône d'aval de la rive gauche. Quand un homme a fait de ces morceaux-là, tous les profanes, fussent-ils maîtres de moulin, ne devraient parler de lui que chapeau bas.

— Eh ! je n'ai pas voulu vous fâcher... fait assez piteusement notre farinier, tout intimidé par le ton inattendu de la mercuriale.

— Allons, reprend le vieillard avec la douceur habituelle de sa faible voix si désagréablement perchée, il vous sera beaucoup pardonné parce que vous pêchez par inconscience. Revenons-en à ce Palais qui est le superbe décor de fond de la vaste scène du Champ de Mars : sa construction...

— Pardon si je vous interrompt, mais, avant de quitter ce magistral diadème...

— Vous voulez achever de faire avec lui complète connaissance? C'est trop juste, monsieur Verduret. Que désirez-vous savoir?

— Vous l'avez qualifié de dentelle de fer...

— En cela j'ai commis une inexactitude. J'eusse dû dire : dentelle métallique, car toute cette crête, y compris le beau groupe de Marqueste, est en zinc repoussé.

— Et toutes ces gemmes multicolores du colossal joyau? demande Bertrande.

— Ce sont des lampes électriques, naturellement. Mais le maître architecte auteur du Palais a eu la savante et documentaire coquetterie d'y réunir tous les types d'éclairage électrique actuellement en usage, depuis les lampes à incandescence jusqu'aux réflecteurs lumineux.

— Et, risque timidement Bêchard, pas très sûr de n'être pas de nouveau rabroué, il doit y en avoir un certain nombre, de ces lampes, pour produire une pareille intensité de lumière ?

— Hum !... chassez le naturel... Soyez satisfait, numérateur impénitent : cette crête est illuminée par cinq mille lampes.

— Bigre !... Je comprends que ça fasse de l'effet !

A ce moment, des groupes hâtifs passent auprès du sénile conférencier et de ses auditeurs. Ceux-ci, détournant les yeux du resplendissant diadème, remarquent que ces groupes font partie d'une véritable foule, marée humaine qui roule vers le Palais de l'Electricité.

Rapidement, le centenaire plonge sa main si mal gantée de noir sous sa longue et trop ample redingote. Il la retire aussitôt chargée d'une montre-chronomètre qu'il consulte d'un prompt regard.

— Oh ! fait-il, voilà le moment.

Se tournant vers ses compagnons, il leur dit, enflant sa voix grêle :

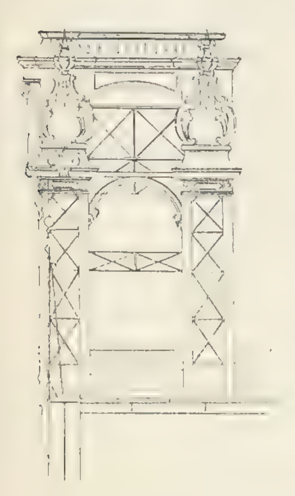
— Att...

Il n'a pas le temps d'achever. Un cri, un cri d'admiration sort des lèvres des deux couples et répond à une vague clameur s'élevant de la foule environnante brusquement arrêtée, comme figée, dans son vaste mouvement de lame marine dévalant vers le proche rivage... James-Gregory Puzzling, lui-même, cesse d'observer le centenaire du coin de l'œil pour articuler avec conviction, sinon avec charme, la peu euphonique diphtongue qui est l'expression des subites émotions britanniques, grandes et petites :

— Aôh !

Au-dessous du diadème électrique, en un gigantesque porche, une immense cascade à laquelle nos visiteurs avaient à peine prêté attention, attirés exclusivement qu'étaient leurs regards par l'éclatante crête lumineuse du Palais de

l'Électricité, cette cascade vient instantanément de prendre feu. Ce sont des ruissellements de toutes les vives couleurs du spectre solaire — de l'arc-en-ciel, si l'on préfère — avec des remontées incompréhensibles d'ondes lumineuses vers leur source, de gerbes qui se croisent en un incendie splendide et de nappes de toutes nuances qui semblent flamber en glissant au sein de vasques énormes.



Face latérale du motif central.

A l'éblouissement émerveillé succède un émerveillement ébloui. La féerie est complète !

— C'est le Château d'Eau qui se met de la partie, annonce à mi-voix le vieux cicerone.

— Cela fait partie du Palais de l'Électricité ?

— Non, monsieur Bèchard, c'est tout à fait distinct quoique y attenant. Derrière, c'est le Palais du Feu ; devant, c'est le Palais des Eaux. Et même...

— Oh ! je vous en prie, ne dites rien pendant un moment ! supplie Bertrande. Laissez-nous nous imprégner avec recueillement de cet ensemble de beauté magique.

Le vieillard respecte ce vœu qui est aussi celui des autres compagnons de la jeune fille, à l'exception de Bèchard, homme trop grave pour se laisser « emballer » par une chose aussi peu sérieuse qu'un effet de décoration, fût-il prestigieux au point de donner envie de crier au miracle.



Face latérale du motif secondaire.

Force est au centenaire de l'empêcher à trois reprises de troubler par des questions impatientes le ravissement presque extatique de la nièce du manufacturier retiré, l'admiration de celui-ci et la demi-stupeur où ce jeu

cyclopéen de lumières montant du sol aux nues a plongé Mme Flore.

Lorsqu'il juge que l'émotion de la surprise est suffisamment émoussée, le vieux cicerone reprend la parole.

— Maintenant que vous avez eu l'impression — que je crois ne vous avoir pas trop mal ménagée — de la fête complète, revenons au Palais de l'Electricité que je vais avoir l'honneur et le plaisir de vous présenter en premier.

Si, à l'invitation de la voix chevrotante du vieux guide, Verduret et Mme Flore s'arrachent avec quelque peine à la contemplation exclusive de la féerie lumineuse, il n'en est pas de même de Bertrande.

Sans cesser de fixer le grandiose spectacle, elle implore :

— Laissez-moi voir encore !... Attendez que nos yeux soient — non pas las, ils ne sauraient l'être — mais en quelque sorte saturés de ces splendeurs, pour nous faire entrer dans les détails qui, je le sens, vont atténuer le charme de l'illusion présente... Le vrai spectacle n'est-il pas ici ?

— Pour vous, petite, qui vous inquiétez peu d'aller au fond des choses ; mais non pour un homme comme moi qu'intéressent les seules réalités, riposte Bêchard.

— Allons, fait le centenaire, il est un moyen de concilier ces désirs opposés. Pendant que mademoiselle achèvera de boire la féerie du regard, je vais vous parler ici de l'auteur de l'incomparable diadème de la Fée et des généralités de son œuvre que nous irons ensuite visiter.

— Mais, nous reviendrons ?

— Aussitôt notre rapide promenade faite. Alors nous nous occuperons du Château d'Eau, dont la visite vous ménage des surprises. Cela vous va-t-il ainsi, mademoiselle ?

— Il faudra bien que cela lui aille ! déclare le noir farinier d'un ton bourru. Il ferait beau voir que des gens de notre importance et de notre âge ne puissent faire un pas qu'avec l'agrément d'une petite fille !

— Voyons, monsieur Bêchard, ne grondez pas et réservez votre courroux à une meilleure cause. Je suis sûr que si les éminents architectes de ces deux palais de rêve étaient ici, ils seraient plus heureux encore de l'impression si forte produite par leurs belles œuvres sur l'âme artiste de notre

jeune compagne, que de l'impatience où vous êtes d'entrer dans le détail de leurs curieuses et savantes constructions. Que voulez-vous, ils ont l'impardonnable faiblesse d'être de très grands artistes avant tout, et ceux pour qui l'Art est le dieu prisent très haut toute émotion d'art, fût-elle ingénue.

Bèchard se mord les lèvres avec colère en haussant les épaules. Mais comme la parole ne lui vient pas pour renforcer le geste, le vieillard n'insiste pas et, quittant le ton de fine ironie, reprend à voix aussi forte que le lui permet la sénile faiblesse de son organe :

§ II

LE JOAILLIER ET LE JOYAU

— Si peu que vous soyez connaisseurs en matière de belles pièces de bijouterie ou d'orfèvrerie ancienne, vous n'ignorez pas que la marque de tel ou tel joaillier ou orfèvre fameux en rehausse la valeur dans des proportions quelquefois fantastiques. Ici, pour le joyau incomparable — et éphémère, hélas ! — qu'est le diadème ultra-moderne de la fée-reine du prochain siècle, il en serait de même si l'œuvre n'était en soi de si resplendissante beauté qu'elle pourrait se passer de parrain. Ce parrain, elle l'a cependant, et il la glorifie autant qu'elle lui fait honneur...

— En mots clairs et précis, vous voulez dire, sans doute, que ce Palais de l'Electricité est l'œuvre d'un architecte renommé ? interrompt Bèchard.

— Pas autre chose.

— Vous voyez que je le formule, moi, sans remonter au déluge ! critique triomphalement le farinier, satisfait d'avoir trouvé enfin ce qu'il considère comme une petite vengeance servie à point... Et cet architecte est ?...

— M. Hénard, un maître qui a de qui tenir. Son père, en effet, était architecte de la Ville de Paris, pour laquelle il a construit la belle et vaste mairie du XIIe arrondissement.

— Pardon... il ne s'agit pas du père.

— Mais du fils, vous avez raison, monsieur Bèchard. Ah !

on ne pourra pas vous reprocher, à vous, d'avoir de façon exagérée le culte des ancêtres !

— Je me suis fait moi-même, moi, monsieur !

— C'est peut-être une prétention téméraire, mais je veux admettre le miracle. Je ne voulais qu'indiquer que le talent est parfois aidé par l'influence atavique et que, tout en étant fils de ses œuvres... comme vous! on peut très bien être en même temps le fils de son père. C'est le double cas de M. Eugène Hénard, un Parisien qui vit le jour en 1849 et n'a pas attendu la fin du siècle pour monter aux premiers rangs. Elève logiste et diplômé de l'Ecole des Beaux-Arts, il devait être tenté par ces merveilleux champs-clos artistiques que sont, pour les hommes à idées, ces grandes Expositions universelles. Dès 1886, c'est-à-dire bien avant que les Américains en fissent une application embrionnaire à l'Exposition de Chicago, il élabora un projet de plate-forme roulante, aussi simple que pratique et économique, projet qu'il présenta l'année suivante... sans succès, malheureusement, ce qui fait que la Commission de 1889 nous laissa devancer, de fait, par les Yankees, quand, en réalité, grâce à M. Hénard, la première conception sérieuse en était sortie, toute prête à être mise en œuvre, d'un cerveau français.



M. HÉNARD
ARCHITECTE DU PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ.
(Cliché LARGER.)

— Pourquoi, diable, ne l'a-t-on pas adopté, ce projet?

— Il avait peut-être le défaut d'être un peu trop simplement pratique.

— Mais, c'est une qualité maîtresse, cela ! s'écrie Bêchard en se rengorgeant.

— Pas toujours, cher monsieur... surtout chez nous. Mais

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900.



Imp. Michels & Fils

FAYARD Frères Éditeurs, 3 Bd St Michel PARIS

LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ ET LE CHÂTEAU D'EAU

je quitte bien vite ce terrain de digression de peur que vous ne me rappeliez à l'ordre. Je vous engage seulement, si la chance que vous avez eue jusqu'ici se poursuit et que vous trouviez qui vous documente sur les chemins de fer de l'Exposition, de vous faire parler du projet Hénard : c'est on ne peut plus intéressant. Passons donc. M. Hénard, ne pouvant mettre à exécution sa plate-forme roulante, n'en collabora pas moins au chef-d'œuvre de construction métallique de l'Exposition du Centenaire...

— A la Tour Eiffel ?... Pourtant vous ne nous avez pas dit, tantôt...

— Laissons en sa place à part la Tour de trois cents mètres, œuvre-attraction d'ordre spécial. Le chef-d'œuvre de construction métallique — je dirai normal — de 1889, c'est — conservée d'ailleurs en 1900 — la Galerie des Machines... A telles enseignes qu'elle valut à son auteur, M. Dutert, le prix unique de cent mille francs offert, pour l'œuvre capitale de cette exposition, par le généreux capitaliste M. Osiris. Or, ce fut M. Hénard qui fut chargé de la surveillance générale du chantier par M. Alphand, directeur des travaux de l'Exposition, et par M. Dutert, architecte en chef de l'édifice. C'est donc lui qui a conduit la construction de ce Palais encore inimité et, comme son tire-lignes se double d'une excellente plume, il tira de ses observations journalières la matière d'une importante étude sur cet édifice qui fait loi parmi les ouvrages d'architecture.

— Ah ! ah ! fait Verduret, c'est un écrivain technique, à ce que je vois.

— Et, au besoin, un convaincu et vigoureux polémiste, comme vous allez voir tout à l'heure. Vétéran de 1889, il prit part au grand concours pour le projet d'ensemble de l'Exposition de 1900, dont je vous ai parlé lors de notre premier entretien, le matin de votre arrivée à Paris.

— Je me souviens très bien, déclare Verduret. C'était en 1894 et des primes furent accordées...

— L'une des trois *premières* fut remportée par M. Hénard, les deux autres ayant eu pour titulaires MM. Paulin et Girault.

— Girault, architecte en chef des Palais des Champs-Elysées, je sais... Mais, M. Paulin ?...

— Architecte du Château d'Eau...

— Ah ! ah !

— ... Dont je vous parlerai tout à l'heure. Au sujet de ces trois premières primes, il est à remarquer que, seul, le projet de M. Hénard a tracé l'Avenue Nicolas II, le Pont Alexandre III et la merveilleuse perspective des Invalides que je vous ai fait admirer avant-hier.

— Vous nous aviez dit qu'un petit nombre d'architectes, cinq ou six, je crois, s'étaient rencontrés sur cette idée aussi heureuse que grandiose.

— Oui, parmi les secondes primes. On peut donc dire que M. Hénard tient la tête parmi les initiateurs de ce magistral clou-perspective de l'Exposition qui demeurera, après la Grande Fête parisienne des peuples, une des beautés supérieures de la capitale si enviée. Il n'est pas étonnant que, lorsque cette grande et superbe idée de la perspective fut, en compagnie de l'Exposition elle-même, d'ailleurs, si rudement attaquée, en 1896, devant le Parlement, le premier parmi ses pères ait jeté le compas pour la plume qu'il manie si bien, ait trempé celle-ci dans une encre virulente, pour prendre, en une brochure de belle marque, la défense de son propre projet approuvé en haut lieu et de l'Exposition dont il est actuellement une des têtes comme adjoint de M. Bouvard au service de l'architecture.

« En style clair, avec une dialectique serrée et des arguments irréfutables, il porta aux adversaires de l'œuvre qui triomphe en ce moment des coups contre lesquels nulle sophistique cuirasse ne pouvait prévaloir, et aida dans une large part à faire vaincre la bonne cause. Après la déroute de l'ennemi, il remplaça la plume du polémiste si puisamment documenté par le fin crayon à la branche du compas, s'escrima de la pointe sèche contre le papier tendu des plans et créa le Palais de l'Electricité. *Ecce homo !* »

— Mâtin, s'écria Verduret, vous vous y entendez pour tracer une silhouette. A la faconde méridionale près, il me semble entendre le joyeux Bouscastrol, le bohème au crâne fendu qui, lui aussi, s'y connaît pour bâcler, en larges traits, un portrait grandeur nature !

— Trop heureux d'être à la hauteur de ce jeune confrère, dit le centenaire d'une voix drôle.

— Cela ne vous fâche pas que je me sois permis cette comparaison ?

— Ma foi, non... puisque vous reconnaissez quelque mérite à ce Méridional inconnu. Mais, si vous le voulez bien, cher monsieur, oubliez les conférenciers : ils doivent disparaître à vos yeux pour ne pas détourner votre attention des hommes et des œuvres qu'ils présentent à votre judicieuse admiration. Parlons donc du Palais dont M. Hénard a assumé la lumineuse responsabilité.

— Vous êtes trop modeste.

— Ne le croyez pas, cher monsieur Verduret. C'est simplement parce que je suis très à même de juger de beaucoup de choses que je mets les mérites à leur vraie place.

— Hum !... Si nous en revenions à notre Palais ?... insinue aigrement le farinier, qui, décidément, n'aime pas... ce qu'il qualifie de salamalecs.

Gravement, le vieillard s'incline.

— La tâche dévolue à M. Hénard, dit-il, n'était pas précisément aisée. Que lui demandait-on, en effet ?...

— De construire un Palais pour l'électricité, c'est entendu, interrompt impatiemment Bêchard.

— De construire un Palais, oui, mais sans soubassement, sans porche d'entrée, sans rien de ce qui constitue les conditions normales de tout plan architectural... Il lui fallait faire un édifice « en l'air » qui fût le couronnement en arrière du Château d'Eau et se laissât voir, au-dessus de celui-ci, comme un fond de splendeur... toute aérienne. De ce fait résultait la nécessité d'une décoration intensive et originale, mais ne portant exclusivement que sur la partie haute de l'ensemble, tout le reste étant masqué par l'œuvre de M. Paulin.

« Ce délicat problème a été splendidement résolu par l'éminent architecte du Palais de l'Electricité. Cette crête qu'il a imaginée pour son édifice, cette crête en forme symbolique de diadème d'or, pendant le jour, et constellée de brillantes pierreries lumineuses, dès que Paris a fui la vue du soleil, est tout simplement une trouvaille... et ce n'est pas la seule. Elle est d'un extraordinaire effet décoratif, avec son immense développement de cent cinquante mètres entre verticales, y compris les deux motifs d'extrémité qui,

à droite et à gauche, couronnent chacune des deux galeries de dix-sept mètres. »

— Elle doit être à une très grande hauteur, pour dominer pareillement le Château d'Eau ?



PERSPECTIVE DE LA VOUTE DU CHATEAU D'EAU
(SOURCE DU GRAND BASSIN).

— Vous allez en juger : la dentelle métallique est large, au motif central — c'est-à-dire entre le point culminant de la voûte de l'édifice et le pied du socle du groupe de Marqueste, juste au-dessus du cartouche où étincelle le chiffre fatidique et triomphal de 1900 — est large, dis-je, de onze mètres.

— Tant que ça, s'écria Mme Flore. D'ici, on croirait...

— Beaucoup moins, en raison de l'altitude où cette gra-

cieuse merveille est placée. Songez que l'intrados de la voûte est à quarante-six mètres du sol. C'est comme le groupe de *la Fée traînée par ses deux coursiers mythologiques*, vous douteriez-vous qu'il a tout près de neuf mètres de hauteur, que la femme seule a plus de six mètres cinquante centimètres?...

— Quand je n'ai, moi, qu'un mètre cinquante-trois, un point de moins que la taille du plus petit militaire! s'écrie la farinière stupéfaite. Heureusement que je me rattrape un peu sur la largeur, car elle est plutôt fluette, votre fée... Si le sculpteur m'avait demandé conseil...

— Vous auriez peut-être poussé le dévouement à l'art jusqu'à poser, chère amie? dit Verduret du ton semi-sérieux, semi-égrillard, où il se complait.

— Voyons, mon cher, laissez parler monsieur, plutôt que de dire des bêtises, gronde d'un air mécontent l'époux de la rondelette personne.

— Il fallait ces vastes proportions, continue le vieillard. Le socle du groupe est à cinquante-huit mètres de terre et la pointe supérieure du soleil sur laquelle la lumineuse déesse se détache est à soixante-et-onze mètres, c'est-à-dire six mètres plus haut que les tours de Notre-Dame de Paris. Aussi, voyez comme ce faîte domine superbement tout le Palais du Champ de Mars!

— Bon, objecte Bèchard, voilà pour la crête en diadème; mais je suppose que le Palais n'est pas composé que d'une crête, pas plus qu'un coq ne l'est de la sienne?

— Vraiment, cher monsieur, vous allez au-devant de mes paroles avec un à-propos qui prouve une rare précision d'intuition! J'allais justement demander à Mlle Bertrande si elle veut bien nous suivre dans :

§ III

LE TEMPLE DE L'ÉLECTRICITÉ

Sur un gracieux signe d'assentiment de la jeune fille, le centenaire prend la tête de la petite troupe en disant :

— L'édifice de M. Hénard, entièrement en fer, verre et zinc, contrastant avec les autres par l'absence totale de revêtements de staff, ressemble, comme vous allez voir, plutôt à une usine follement somptueuse qu'à un palais d'Exposition. C'est de son sein, en effet, que rayonnent tous les ampères, que s'élancent tous les kilowatts qui vont porter la lumière radieuse et la force motrice sur toute l'étendue de l'Exposition. C'est le centre général de production de la puissance électrique.

— Ce qu'il doit être vaste pour contenir tous les moteurs qui font mouvoir toutes les machines disséminées sur un si vaste territoire !

— Il n'abrite, lui, que les machines électrogènes, c'est-à-dire engendrant l'électricité; les autres sont logées dans ses annexes.

— Les annexes ?

— Je vais vous expliquer : le Palais de l'Électricité proprement dit couvre un grand rectangle de 150 mètres sur environ 80 mètres.

— Soit : 12,000 mètres carrés, calcule rapidement Bèchard qui, il faut le reconnaître, a la bosse arithmétique supérieurement développée... à défaut d'autres qualités moins spéciales.

— De chaque côté de son Palais et sur la même ligne que la façade, continue le vieux cicerone, M. Hénard a transporté tout d'une pièce une moitié de la *Galerie de trente mètres*, de 1889, celle qui, du Dôme central, allait à la Galerie des Machines... Vous vous souvenez ?

— Parfaitement.

— Ces deux sections, accolées au Palais et accompagnées d'une petite galerie de dégagement de 10 mètres, lui servent d'entrées... *de côté,* et prolongent à droite et à gauche sa grande galerie de façade, qui s'étend ainsi sur toute la largeur du Champ de Mars. Derrière ces deux annexes antérieures ont été installées, sur le reste de profondeur disponible (80 — 40 = 40 mètres), deux vastes *cours de la force motrice*.

— Les machines à vapeur ?

— Vous l'avez dit, monsieur Verduret... Mais, nous voici presque au seuil du Temple...

— Pourtant, la salle où nous pénétrons appartient au Château d'Eau ?

— En effet. On peut au moins dire ici, en toute sûreté, que les extrêmes se touchent, car c'est par le Palais des Ondes que l'on accède au Palais du Feu. Traversons ce vestibule et entrons dans le temple de la fée Electricité, ou mieux dans une de ses annexes antérieures... Comme je n'ai pas l'intention de vous faire visiter l'exposition d'électricité, qui occupera quelques heures d'une de vos journées, mais uniquement de vous présenter le Palais, montons tout de suite au premier étage.

Bertrande s'approche du vieillard — lequel, d'un pas merveilleusement alerte pour un homme qui, depuis cent ans, gravit le terrestre calvaire, monte l'escalier à double révolution et à paliers... encore un souvenir de 1889 — et, lui touchant doucement le bras pendant qu'un suppliant sourire arque coquettement sa lèvre :

— N'oubliez pas qu'au dehors, sous le ruissellement de lumière du diadème, des gerbes ardentes s'entre-croisent pour retomber en pluies de feu dans des vasques illuminées... et que c'est bien beau tout cela !

Au léger contact de la main de la jeune fille, le vieux guide a failli sursauter, comme si quelque violente étincelle, échappée des puissantes machines qui, à quelques pas, enfantent à volants éperdus le fluide mystérieux, avait soudain traversé son bras. S'écartant un peu brusquement, il répond :

— J'y songe si bien, mademoiselle, que dès que j'aurai montré à M. votre oncle et à ses amis la grande salle centrale où nous allons arriver et le salon d'honneur, nous nous hâterons de vous rendre au beau spectacle qui tant vous charme et vous attire.

Et se tournant vers ses fidèles auditeurs :

— La galerie que nous traversons et qui est perpendiculaire à la façade est dite « Galerie de 17 mètres », mesure exacte de sa largeur. Ce court espace franchi, nous entrons dans l'immense galerie longeant le front de l'édifice et dite : « Grande Salle centrale ». Elle est éclairée par neuf baies — une par travée — fermées là-haut par d'immenses vitrages qui prennent jour au-dessus de la masse sombre

— Oh! c'est ruisselant de lumière, s'écrie Mme Flore en battant légèrement des paupières.

— Cristi! appuie son long et maigre époux, ça fait tout de même plus clair que notre suspension de salle à manger, chez nous, à Essonnes!

— L'éclairage si intense de tous ces lustres qui abondent dans le Palais forme, au dehors, en franchissant la transparence des vitres, cette immense auréole, cette nuée lumineuse que vous admiriez tout à l'heure et au sein de laquelle se baigne, en quelque sorte, le majestueux et rutilant diadème de la crête métallique... Mais, je me hâte, car je sens une charmante impatience qui me talonne.

— Ah! vous ne pouvez pas me reprocher... commence notre farinière.

— Comme tantôt, à la Tour?... Non madame, pour cette fois la coupable n'est pas vous.

— Comment... vous, ma petite Bertrande?

— Oh! madame, c'est superbe, ici, mais... c'était si intéressant... en bas!

Le centenaire se met à rire, mais son rire est plus forcé, plus aigu encore que de coutume.

— Obéissons vite, dit-il : ce que femme veut...

— Le diable en profite! bougonne Bêchard, qui estime être encore bien pauvre en ce qui concerne la documentation chiffre, qui seule lui plaît.

Aussi, après que, rapidement, le vieux cicerone a indiqué en quelques mots la nature des appareils électriques d'usage courant, tels que lampes, téléphones, etc., qui montrent de toutes parts leurs formes parfois bizarres; lorsque, de chaque côté de la Salle hexagonale, il a fait jeter à ses auditeurs un sommaire coup d'œil sur les deux halls si intéressants des dynamos, Bêchard demande brusquement, coup sur coup :

— Ainsi, c'est d'ici que sort toute l'électricité de l'Exposition, combien ça fait-il de vos satanés kilowatts?

— Rien que pour l'illumination, plus de seize mille sont produits par les dynamos, soit, comme équivalence, environ douze mille chevaux.

— Et on a dû en employer, du fer, pour construire un palais pareil?

— Quelque quatre mille cinq cents tonnes, répond en souriant ironiquement le vieillard.

— Quatre millions et demi de kilogrammes... Bigre !... Et si l'on songe à tout ce qu'il y a de zinc, de verre, et, dedans comme pour la crête lumineuse, d'appareils électriques, ça a dû revenir à quelques sous, tout ça, hein ?

— Mettez quatre millions.

— Par exemple !... Cent vingt mille francs de rente, à trois *du* cent, jetés dans une bâtisse élevée à seule fin d'écarquiller les yeux des badauds... et qui sera à terre dans moins de six mois !

— Et vous serez au-dessous de la vérité.

C'est plus que l'éçonome farinier n'en peut entendre. C'est tout juste s'il ne chancelle pas... d'indignation.

— Et le Gouvernement tolère des déprédations pareilles !... s'écrie-t-il. Ah ! tenez, sortons ! .. Quand je pense que c'est moi qui paie tout cela...

— Vous ?

— ... Avec les autres contribuables ; ça me met en fureur. Hélas ! malheureux pays, tu y marches à grands pas, à la banqueroute !

Verduret s'amuse comme un petit fou de cette sortie fulgurante de son... si pingre ami.

— Eh ! Bêchard ! lui crie-t-il en riant, quelle mouche vous pique ? Si vous apportez votre quote-parte dans les frais de la fête, ce n'est pas comme contribuable, mais bien comme visiteur, puisqu'en définitive les entrées accumulées paieront le plus clair des violons !

Mais Bêchard ne veut rien entendre. Drapé dans son indignation, aussi sombre que sa barbe noire et que son noir vêtement étriqué, il a ouvert l'ample compas de ses longues jambes et se dirige tête baissée vers la sortie.

Bertrande, profitant du mouvement qu'elle bénit, entraîne toute la petite bande sur les pas du farinier exaspéré.



(PHOTOGRAPHIE FERNIQUE)

VUE EN PERSPECTIVE DU



…U D'EAU ET DE LA CASCADE



CHAPITRE III

L'INCENDIE DES ONDES

§ Ier

CROQUIS D'ENSEMBLE
LE MAITRE ET SES COLLABORATEURS

Il est inutile de chercher à exprimer la joie de la gentille Bertrande en revoyant la féerique apothéose des Eaux et de l'Electricité, si merveilleusement combinées qu'elles atteignent le maximum d'effet qu'il soit possible de produire sur le cerveau humain par l'intermédiaire de la sensible rétine.

Ce que ressent la jeune fille comprend à la fois le vague et le trouble exquis de l'extase, l'émotion de la surprise sans cesse renouvelée et la compréhension spontanée du Beau, sous quelque forme qu'il se présente.

Le vieux cicerone — qui, entré d'un pas si ferme dans le temple de l'Electricité, en est sorti soudain tout voûté et tout caduque — laisse un long moment Bertrande à l'admiration naïve que provoquent en elle les génies et les maîtrises associés de MM. Hénard et Paulin. Cette admiration est partagée, d'ailleurs, à l'unisson de toute la foule des nocturnes visiteurs, par notre petit groupe anglo-essonnien-malesherbois... à des degrés différents, selon le tempérament, le caractère et la capacité intellectuelle de chacun.

Lorsqu'il juge ses auditeurs susceptibles enfin de prêter

attention à ses paroles, le documenté centenaire leur adresse le court et net exorde suivant :

— Maintenant que vous avez, pour ainsi dire, bu par tous les pores, la splendeur de l'ensemble de cet incomparable spectacle, il est temps de vous en expliquer ce que vous en ignorez encore, c'est-à-dire de vous présenter le merveilleux Château d'Eau dans ses principales parties et ses artistiques ou ingénieux détails. Il est d'autant plus temps que ma sénilité vient de recevoir, par une subite sensation d'extrême fatigue, l'avertissement de ne pas chercher à outrepasser mes forces, hélas ! bien débiles. Aussi me permettrai-je de solliciter de vous, comme une grâce, de n'interrompre que le moins souvent qu'il vous sera possible, les quelques explications sommaires que je vais avoir l'honneur de vous donner.

— C'est promis, ô notre tout obligeant initiateur, et croyez que notre reconuaissance...

— Chut ! chut ! monsieur Verduret, supplie le vieillard d'une voix toute changée et toute faible... Je vous demande de vouloir bien écouter en silence, et vous m'interrompez déjà !

— Allez, je ne le ferai plus.

— Je prends acte de cette bonne intention et je commence. Le Château d'Eau, œuvre de M. Edmond Paulin, un maître parmi les maîtres. — J'ai bien le droit de le dire, puisqu'il est un des professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts.

— Vieux ?... Jeune ?... demande Mme Flore.

— La cinquantaine, c'est-à-dire le plus bel âge de la vie, selon Alexandre Dumas fils, le subtil, spirituel et éloquent philosophe, l'homme de ce siècle qui savait peut-être le mieux l'Homme, puisqu'il analysait si supérieurement la Femme. Ah ! voyez-vous, la cinquantaine, c'est la période de fougue calmée, de surmenage *arriviste* ralenti, où ceux qui sont quelqu'un, l'ayant prouvé, mesurent leur œuvre en toute plénitude de puissance, commencent à vivre réellement dans le rayonnement de la gloire ou de la simple réputation acquise. Exactement, M. Paulin est né en 1848, à Paris...

— Encore un Parisien ! fait Bèchard d'un ton vexé, comme s'il pouvait trouver dans cette constatation un motif de mécontentement jaloux.

Et il ajoute, du même air de Jupiter en courroux :
— Grand-Prix de Rome, à coup sûr ?
— En 1875.
— Et médaillé au Salon, probablement ?
— Médaille d'honneur au Salon de 1882, Grand-Prix de l'Exposition universelle de 1889, architecte du Gouvernement pour l'église et le dôme des Invalides, et les ministères de l'Intérieur et des Travaux publics... Je vous ai déjà dit qu'il avait remporté une des trois premières primes au concours de 1896 pour le projet d'ensemble de cette présente Exposition.



M. PAULIN.
(Cliché LARGER.)

— Toutes les herbes de la saint Jean, quoi ! s'écrie le sec farinier, absolument en colère.

D'où, cette colère ?... Béchard, rien moins que psychologue, surtout à l'égard de sa propre mentalité, eût été bien embarrassé de l'expliquer. On l'eût fait bondir si on lui eût dit qu'il était, lui, notable industriel en mouture de grains, jaloux sans s'en rendre compte de l'éminent architecte dont il n'avait même jamais entendu parler jusqu'alors, en sa petite province d'Essonnes. Et pourtant c'était cela : l'instinctive hostilité de toute médiocrité pour l'homme supérieur et arrivé, en quelque spécialité de l'activité humaine que ce soit... Et sa méchante humeur redouble en s'entendant, comme suit, rappeler à l'ordre.

— J'avais prié, cher monsieur, que l'on voulût bien, en raison de la fatigue qui m'accable et qui est bien excusable, je pense, à mon grand âge, avoir la charité de ne pas m'interrompre... et je vous ferai courtoisement observer que vous ne faites que cela.

— Moi, je ne vous interromps pas : je vous aide !

— Hum !... besoin d'interpeller, art de dénaturer les faits et gêne à entendre proclamer les succès d'autrui... Présentez-vous donc lors des prochaines élections : vous avez tout ce qu'il faut pour faire un parlementaire moderne parfait !

— Je ne dis pas non, riposte aigrement Bêchard en se rengorgeant sous l'ironie.

— En attendant vos succès à la tribune, si vous laissiez monsieur poursuivre son obligeante causerie ?... Qu'en dites-vous, mon cher ? propose Verduret de son ton coutumier de bonhomie finaude.

Pour toute réponse, Bêchard tourne le dos au centenaire... et au Château d'Eau, qui, pourtant, n'en peut mais. Verduret hausse discrètement les épaules, et le vieillard poursuit :

— Je disais donc... ou mieux j'allais dire que cet édifice d'ordre spécial et hautement réussi — quoi que quelques-uns aient pu prétendre — se divise en trois parties distinctes : le fond et chacun des côtés, pour l'ensemble desquelles M. Paulin n'a voulu s'inspirer d'aucun genre déterminé d'architecture. Des loggias latérales, longeant les deux plans inclinés qui conduisent, en contournant les bassins, du niveau du Champ de Mars jusqu'au premier étage du monument, je ne vous dirai que peu de chose : ce n'est pas l'important et vous les visiterez à loisir, car je pense que vous ne serez pas sans y faire quelques stations... digestives, ces deux parties de l'édifice étant consacrées à des promenoirs et à des restaurants, voire avec cabinets particuliers — honni soit qui mal y pense ! — Les loggias de gauche, que nous avons en ce moment devant nous, sont tout entières affermées par la maison Grüber.

« Ce dont je veux vous parler tout spécialement, c'est la partie du fond, se composant, au centre, du Château d'Eau proprement dit, avec, de chaque côté, des loggias encore, venant se souder perpendiculairement aux deux corps de bâtiment latéraux. Jetons donc un coup d'œil sur le Château d'Eau proprement dit, qui est le point intéressant. »

— Au premier chef, appuie Verduret qui, s'il a promis de ne pas interrompre, n'a pas fait un vœu de mutisme absolu au-dessus de ses forces.

— Ce Château d'Eau, comme vous voyez, continue sans se reposer le centenaire qui semble avoir hâte d'arriver au terme de la mission qu'il s'est imposée, se compose d'une vaste niche ou coupole, surmontée d'un grand arc au haut duquel ressort l'écusson et que domine un double cimier dont le faîte est à environ cinquante mètres au-dessus du sol du Champ de Mars. La niche est flanquée de deux pylônes, et c'est d'une coquille placée à sa partie supérieure que tombe, d'une hauteur de vingt mètres, la superbe cascade dont vous voyez, en ce moment, la nappe d'eau si splendidement irisée par les feux électriques.

« Au pied de cette niche aquatique, des vasques reçoivent la pluie qui semble de feu et la déverse dans une série de bassins qui s'avancent jusqu'à plus de cent mètres du monument.

« Tout cela est orné de sculpture ornementale et de groupes statuaires, avec une profusion et une richesse merveilleuses. En dehors des inspecteurs dévoués et habiles de son agence, ses aides immédiats, nombreux sont les talents, les ciseaux *di primo cartello* qui ont collaboré à l'œuvre de M. Paulin et en ont relevé encore la note d'art déjà si supérieure. Vous voyez cet arc et cette coupole aux parois si laborieusement fouillées, c'est M. Paulin, l'émérite ornemaniste, qui les a décorés. Les pylônes et les rotondes ont été travaillés par cet autre ornemaniste de grande valeur, M. Lemesle. Si nous passons aux œuvres des statuaires, nous serons embarrassés pour savoir ce que nous devrons admirer le plus, ou les frises délicates des loggias, dues à M. Vasale; ou les belles nymphes dont M. Lefèvre a orné le déversoir de la grande cascade ; ou les nobles figures de M. Octobre, triomphant dans l'intense lumière du Grand Ecusson; ou les statues élégantes en bas-relief de M. Hannaux; ou l'art si sûr avec lequel M. Desbois a illustré le haut des pylônes ; ou, au-dessus des rotondes, les superbes groupes de chevaux marins de M. Cordier; ou, parmi l'eau éblouissante des bassins, tous ces groupes d'enfants et de poissons vomissant des gerbes d'ondes irradiées et qui sont dus au ciseau si expert de M. Pellez ; ou les deux grands cimiers aux lignes magistrales de M. Raynaud; ou... ou... mais je n'en finirais pas à citer toutes ces œuvres de

premier ordre, qui font une exceptionnelle parure d'art à l'édifice du grand artiste M. Paulin. »

— Est-ce qu'il ne devait pas y avoir un grand groupe de sculpture au centre de l'avancée des vasques, là, en avant de ce que vous appelez la niche ou coupole? demande timidement Verduret.

— Vous avez dû voir cela sur des gravures antérieures à la construction ou datant du début des travaux?

— En effet, on m'a montré cela il y a bien un an ou dix-huit mois.

— C'est que ce maître groupe existait dans le projet de M. Paulin accepté par la commission. Depuis, le commissaire général, M. Picard, a jugé que cette œuvre statuaire, qui eût été un morceau splendide, eût attiré vers elle trop de regards distraits de la féerie des eaux lumineuses. Avec ce sens si précis et si délicat de l'unité qu'il faut maintenir dans l'effet pour qu'il produise le maximum d'impression qui le caractérise, il a pensé qu'il ne fallait pas, en faveur d'un groupe statuaire, fût-il de conception géniale, détourner l'attention des spectateurs, qui doit être tout à l'apothéatique incendie des eaux. Le dit groupe statuaire fut donc éliminé.

— Comme M. Picard a eu raison! approuve, d'une voix rêveuse, Bertrande, qui ne peut s'arracher à sa contemplation ravie.

— Cristi! fait Verduret en hochant gravement et admirativement la tête, il y a loin de ceci aux fontaines lumineuses de 1889, déjà si belles, pourtant, et qui ont fait accourir tant de millions de visiteurs extasiés.

— Il y a l'énorme espace où s'accumulent les progrès de onze années modernes, qui valent, à cet égard, plusieurs siècles des vieux temps.

— C'est cette cascade si gracieusement volumineuse qui me stupéfie. Que d'eau il doit falloir pour alimenter une pareille chute!

— Moins que vous ne pensez, cher monsieur Verduret. Rien ne trompe, sous ce rapport, comme le fractionnement. C'est ainsi que les vasques et les jeux des bassins consomment beaucoup plus d'eau que la grande cascade et les autres jets tombant des parties hautes de la coupole. L'alimentation

liquide se fait par deux voies différentes. Ces parties hautes dont je vous parle reçoivent leur provision, à haute pression, des conduites de la Ville, qui les amènent du réservoir de

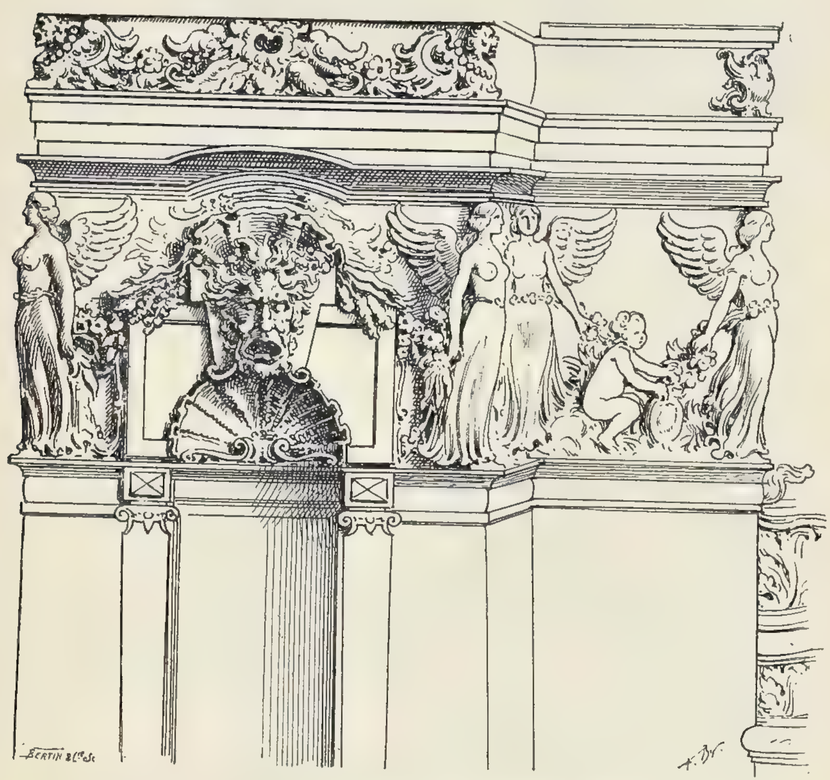


CARTOUCHE CENTRAL ET SUPÉRIEUR DU CHATEAU D'EAU.

Villejuif, à raison de trois cents litres à la seconde. Au contraire, les vasques et les bassins empruntent l'eau à la Seine, sur la berge de laquelle des machines élévatoires sont installées. Celles-ci envoient, à basse pression, aux parties in-

férieures de l'aquatique édifice, douze cents litres dans le faible espace de temps employé à compter rapidement de un jusqu'à cinq, c'est-à-dire par seconde.

— Ou quatre-vingt-dix mille litres à la minute et près de cinq millions et demi à l'heure, chiffre Bêchard, par la force de l'habitude, sans cesser de tourner un dos rancunier au Château comme au cicerone.



FRISE D'UN PILIER DÉCORATIF DU CHATEAU D'EAU.

— Et, ajoute celui-ci, comme le Château d'Eau marche trois heures par jour, en deux séances, cela fait...

— Seize millions deux cent mille litres quotidiens... perdus... perdus pour une amusette! ronchonne sourdement, toujours sans se retourner, l'invétéré malcontent.

— Non pas perdus, rétorque le centenaire. La plus grande partie de cette eau fait retour dans les cours de la force motrice annexées au Palais de l'Electricité pour y servir à la

condensation des générateurs de vapeur, d'où émane toute la force mécanique distribuée à travers l'Exposition. L'autre partie est prise par des pompes rotatives situées dans les sous-sols du Château d'Eau et remontent à la coquille, d'où elle retombe dans les vasques, pour passer des vasques dans les bassins, et ainsi de suite... tels ces interminables défilés de théâtre où les mêmes figurants repassent sans cesse sous les yeux des spectateurs qui, stupéfaits, prennent pour un fantastique déploiement de mise en scène ce qui n'est, au fond, qu'un trompe-l'œil. Maintenant, allons — sans retard je vous prie — rendre visite à l'intérieur de ce tant curieux et ingénieux Château des Ondes, digne d'en abriter la divinité et, par suite, de s'appeler :

§ II

LE PALAIS DE NEPTUNE

Sous la conduite de son vénérable guide, le petit groupe visiteur gagne l'entrée en rotonde des loggias latérales de gauche.

Le promenoir qu'il longe est, contrairement à l'ordinaire, assez peu fréquenté pour permettre d'y circuler sans trop d'entraves. Toute la foule s'est portée au dehors, ou aux balcons des cafés et restaurants, pour jouir du spectacle de la féerie lumineuse. La causerie peut donc se poursuivre, tout en marchant.

Or cette marche est bien lente au gré de Bertrande, qui aurait souhaité qu'on la laissât goûter sans entr'actes le mirage du changeant kaléidoscope des ondes si diversement colorées. Mais, plus encore que les allures un peu pesantes de dame Flore, c'est l'évidente lassitude du centenaire qui ralentit le pas de tous.

— Vous êtes bien fatigué ? demande à celui-ci Verduret d'un ton compatissant, où la crainte égoïste de voir se tarir la source de tant de précieux renseignements n'a qu'une très faible part.

— Parbleu, grogne Bêchard, il y a de quoi ! Depuis le

temps que monsieur parle tout seul, un plus jeune serait époumonné.

— C'est là ce que je redoute, avoue le vieillard. Si las que je sois, j'ai encore assez de force musculaire pour terminer avec vous cette visite. Mais ma gorge est fragile ; elle pourrait me refuser ses services et me laisser aphône avant que j'aie fini de vous expliquer ce qu'il est intéressant que vous sachiez... Et, dame, contre la trahison des cordes vocales, l'énergie et la volonté de résistance quand même ne peuvent rien.

— Oh ! mon Dieu ! fait le manufacturier retiré, d'un ton alarmé... Au fait, vous ne voudriez pas prendre quelque chose ?

Le farinier regarde son ami de travers. Heureusement, le centenaire repousse une proposition qui cadre mal avec les préoccupations économiques du maître de moulin.

— Ce serait, déclare le vieillard, vouloir me couper la voix à bref délai.

En devisant ainsi, nos visiteurs atteignent le « Vestibule pentagonal » placé à la jonction des loggias latérales et de celles du fond.

— Laissez-moi vous signaler, à propos de cette salle, dit-il, une curiosité de construction. Un plancher pose ordinairement sur des poutres fixées à la muraille par leurs deux extrémités. Ici, il n'en est pas ainsi. Les poutres de fer qui soutiennent le plancher de cette salle ne portent que par une extrémité sur les points d'appui.

— Hein ! fait le propriétaire malesherbois, qui s'y connaît, ayant fait bâtir. Mais alors, l'autre extrémité est donc dans le vide ?

— Non, car ce serait absurde. Elle se contente de se souder à une des poutres voisines.

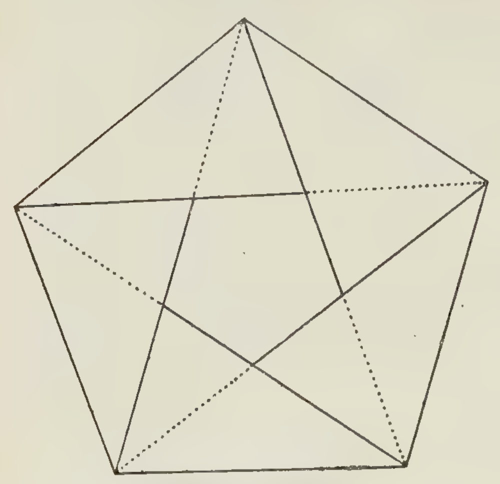
— Comment cela ?... Ces poutres ne sont donc pas parallèles ?

— Non, et voici quelle en est la disposition.

Le vieillard en trace le schéma, qu'il explique :

— Chaque poutre part d'un des sommets du pentagone pour venir se fixer à celle qui émane du sommet suivant. Cette disposition originale de soutien mutuel des assises d'un plancher, que vous pourriez constater en descendant à

l'étage inférieur, n'a jamais été employée avec des poutres en fer. Elle est donc, métalliquement, absolument nouvelle.


Schéma des fermes.

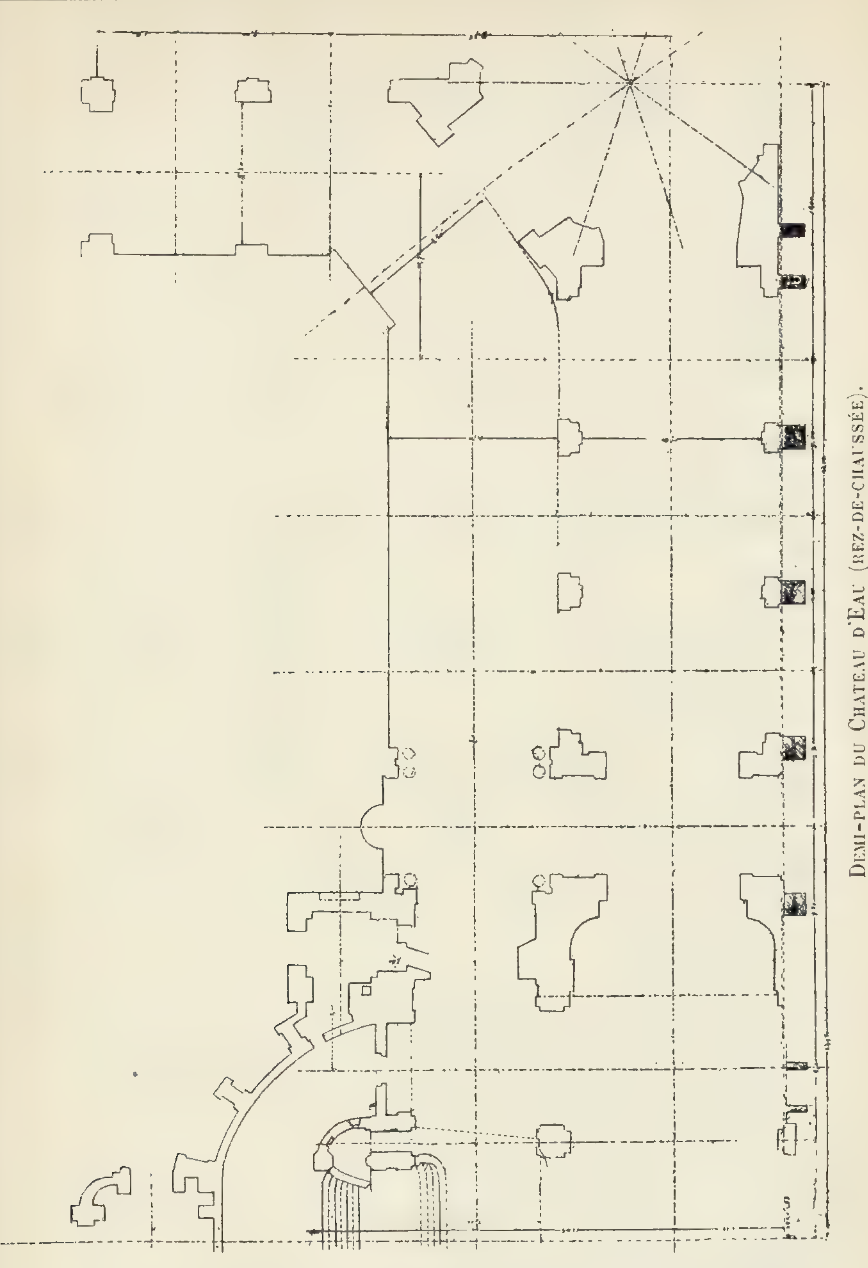
Elle a des précédents avec poutres en bois ; mais ils ne sont pas précisément modernes, car ils remontent aux constructions des architectes antiques de Ninive ou de Babylone, je ne sais plus au juste.

Bèchard s'approche du centenaire et, d'un air prétentieux :

— Est-il permis, sans vouloir vous interrompre ni vous fatiguer, de s'indigner du gaspillage éhonté qui a fait construire en pierres de taille ce château de six mois, comme s'il devait durer six cents ans ?

— Il est surtout permis de se tromper, cher monsieur. En fait de pierre — et encore est-ce de la meulière — il n'en existe ici que dans les fondations — qui sont des puits de cinq mètres en meulière et béton — et pour les deux pylônes. A part quelques briques pour les voûtes, tout le reste n'est que fer, acier, charpente en bois et staff. C'est ce dernier qui, peint couleur de pierre, cause votre illusion. Ah ! par exemple, ce qui entre en quantité prodigieuse dans la construction, c'est le ciment armé, dont sont faits le grand arc, la coupole et les vasques, sans compter... ce que je vous dirai tout à l'heure. Vous comprenez que toutes les parties étant ou pouvant être en contact avec l'eau doivent être en pierre factice.

« Par contre, toutes les parties non exposées à l'humidité sont modestement habillées de staff... Mais, quittons ce vestibule pentagonal et pénétrons, je vous prie, dans cette longue galerie de promenade qui, mitoyenne avec le Palais de l'Electricité, longe les loggias de gauche, passe derrière la coupole et, naturellement, en contre-bas d'elle. Ici, dans les loggias de gauche, nous avons sous nos pieds



DEMI-PLAN DU CHATEAU D'EAU (REZ-DE-CHAUSSÉE).

le tableau de gauche de la distribution de force électrique, comme, sous les loggias de droite, est le tableau de distribution de droite. »

— Mettre des tableaux dans un sous-sol, c'est drôle, ça ! s'écrie étourdiment Mme Flore.

— Ces tableaux-là, chère madame, ne se disputent pas plus la cimaise que l'éclairage. Ils sont destinés, modernes Lucifer, à recevoir et à grouper tous les fils porteurs de la lumière et de la force. Ils sont une sorte de guichet central où chaque partie de l'Exposition vient exhiber ses titres pour réclamer le nombre d'ampères de courant qui lui est nécessaire. Le dit bureau, auquel est amené tout le fluide produit par les machines électrogènes de la grande maison d'à-côté, n'a qu'à tourner un robinet... je veux dire un commutateur, pour expédier le courant demandé et satisfaire le client...

La voix aigre et faible du centenaire s'affaiblit encore et surtout s'assourdit progressivement. Le vieux cicerone toussotte à plusieurs reprises pour tâcher de redonner un peu d'activité aux vibrations de ses cordes vocales, et poursuit :

— Voici que, les loggias de gauche *élongées,* comme disent les marins, nous arrivons au Château d'Eau proprement dit...

— Oh ! le splendide escalier ! s'écrie soudain Bertrande qui, dans sa hâte, précède malgré soi le groupe.

— C'est l'escalier monumental, une œuvre digne de son auteur, en effet.

— Mais, regardez-le donc, là-bas, s'enfoncer majestueusement, rempli de lueurs étranges, comme s'il conduisait à quelques pays ou de rêve ou de flammes... Eh là !... Vous venez de nommer le diable !... Est-ce que nous serions, par hasard, au haut du chemin commode et séducteur qui, dit la légende, conduit aux fournaises de l'enfer ?

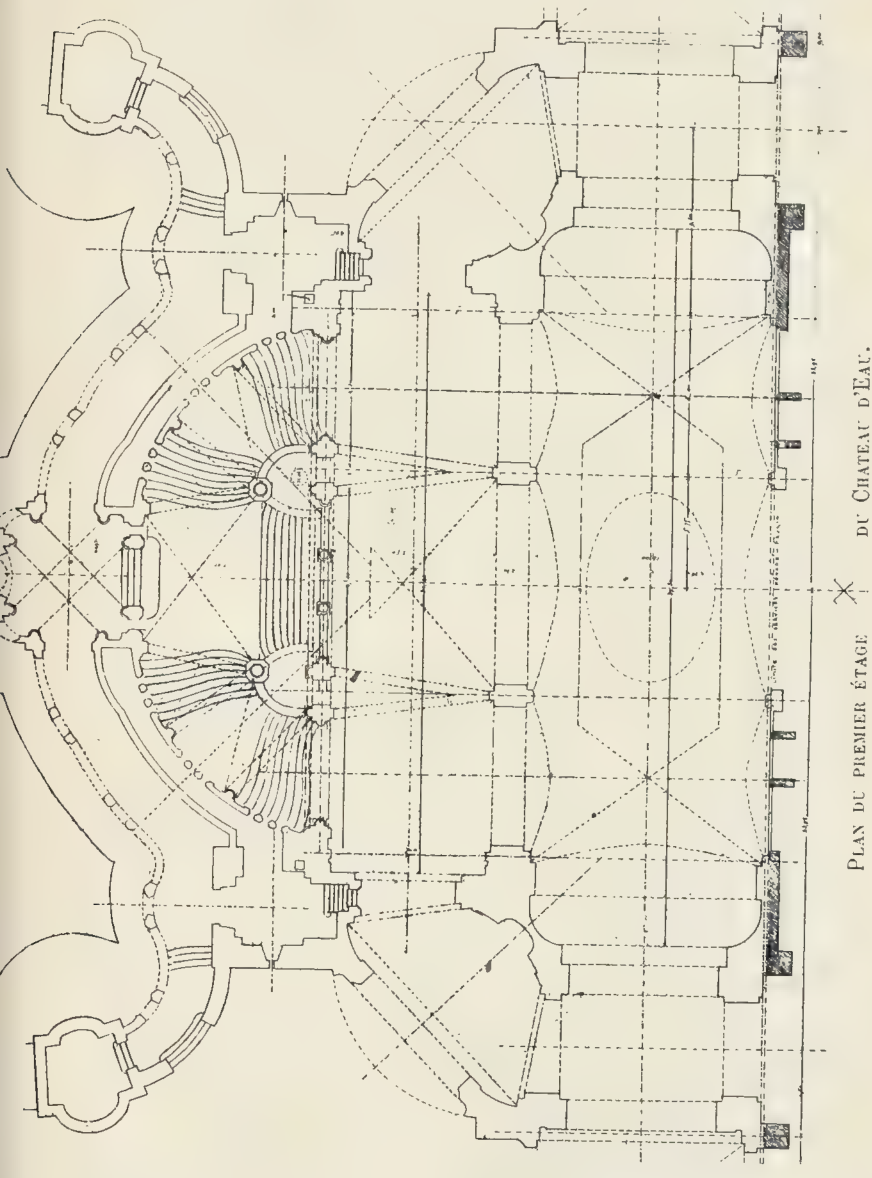
Malgré sa lassitude de plus en plus sensible, le guide séculaire ne peut s'empêcher de rire — combien faiblement — de cette idée.

— Ce serait, en tout cas, observe-t-il, un enfer précaire autant que charmant, car je doute que son feu prétende triompher des masses d'eau que les nymphes versent en torrents au-dessus de son ciel.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ici, dans le haut vestibule voûté où nous avançons et qui sert de palier à l'escalier monumental, nous sommes

bel et bien sous les vasques supérieures de la coupole... Je dis qu'à mesure que nous descendrons ces nobles degrés



Plan du premier étage du Chateau d'Eau.

qui s'abaissent devant nous, nous passerons sous les vasques moyennes, puis inférieures.

— Allons donc! proteste Bèchard en haussant les épaules, vous prétendez nous faire croire que l'immense chute d'eau que nous avons admirée tout à l'heure s'écroule au-dessus de nos têtes?

— Je vais bientôt, cher monsieur, avoir l'avantage de vous le faire constater.

— Voyons, c'est invraisemblable : si, chaque jour, il tombait ainsi et de si haut des millions de litres d'eau sur ces voûtes, elles seraient déjà désagrégées et nous devrions ici ouvrir nos parapluies, sinon aller en bateau.

— Aussi la cascade ne tombe-t-elle pas directement sur la voûte qui, à quelque neuf mètres, surplombe nos fronts, mais bien sur le fond en ciment armé des vasques, lequel est soutenu au-dessus des voûtes par un système de cloisonnage très particulier. Figurez-vous un gâteau de miel...

— Où ça du miel? demande vivement Mme Flore.

— Ah! ah! ricane Bèchard, vous n'aviez qu'à prononcer ce mot-là pour faire dire une bêtise à ma femme. Elle a une passion effrénée pour le produit des abeilles. Elle se ferait fouetter pour en manger!

— Dis donc, dis donc, monsieur Bèchard, veille un peu sur tes expressions!

— Ne vas-tu pas faire la mijaurée?

— Ce n'est pas de ma faute si tu es d'une humeur de chien, ce soir. Je te prie seulement de faire attention à ce que tu dis : il y a ici des oreilles... étrangères.

— Je parle comme il me plaît, tu entends?

— Eh là! quelle mouche vous pique, mon cher, intervient Verduret. Allez-vous faire ici une scène conjugale à madame?

— Verduret, c'est à ma femme que je *cause*. Par conséquent...

— Ah! tenez, je ne sais ce que vous avez pu boire à dîner, mais vraiment, mon cher, vous n'êtes pas à prendre avec des pincettes.

— Verduret!

— A la fin, c'est insupportable!

— Verduret!

— On ne peut dire un mot, faire un pas, que vous ne le preniez de travers...

— Monsieur Verduret !

— Vous nous faites une mine...

Cette fois c'est le centenaire qui intervient.

— Voyons, messieurs, pas plus de scène... amicale que de scène conjugale. M. Bêchard est un peu nerveux... Qui sait s'il n'a pas quelque motif de l'être... qu'il ignore peut-être lui-même...

Ce disant, il regarde Mme Flore qui, surprise au moment où elle cherche, par un jeu indiscret de prunelles, à réveiller James-Gregory de son impassibilité de statue, rougit comme une jouvencelle.

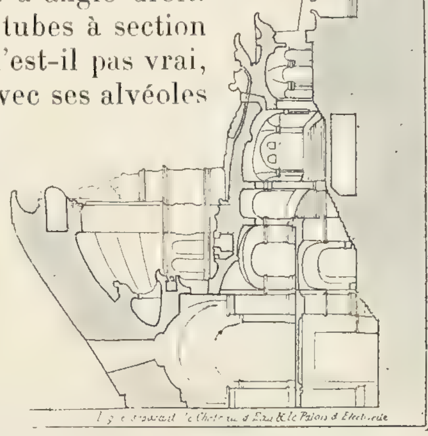
Et le malin vieillard conclut :

— Je n'ai plus beaucoup de choses à vous dire, mais vous verrez qu'elles sont intéressantes. Voulez-vous me laisser d'abord sortir de mon gâteau de miel ?

Verduret et Bêchard, qui se contemplent un peu à la façon des chiens de faïence haut accroupis de chaque côté d'une porte, ne répondent pas. Or, qui ne dit rien consent.

Le vieillard reprend donc :

— Ce cloisonnage est fait de plaques de ciment armé, posées de champ verticalement et entre-croisées à angle droit. Cela forme un damier de tubes à section carrée qui donne bien, n'est-il pas vrai, l'idée du gâteau de cire avec ses alvéoles prismatiques dans lesquels les abeilles déposent ce miel... dont raffole la gourmandise de madame. Sur ce gâteau de... ciment armé, aux trous verticaux, on a découpé, à la partie supérieure, le gabarit, c'est-à-dire la forme du profil des vasques et, à la partie inférieure le profil des



COUPE LONGITUDINALE DU CHATEAU D'EAU ET DES BASSINS.

voûtes. On n'a plus eu qu'à poser le gâteau tout préparé sur les voûtes et à étendre dessus le ciment — armé également — formant le fond des vasques, pour avoir un tout bien lié et d'une solidité extrême.

— Voilà bien du mal, vraiment, ne peut s'empêcher d'observer le farinier ronchonneur. Moi, j'aurais tout simplement coulé un bâti de plâtre et de meulière...

— Qui eût été le dernier mot de la légèreté, j'en suis convaincu !

Cette épigramme provoque chez la jeune Bertrande un franc éclat de rire, qui a pour effet d'allonger encore la mine renfrognée de Bèchard, furieux de ne rien trouver à répondre.

Du geste, le vieillard invite ses compagnons et compagnes à descendre l'escalier monumental, dont les hautes fenêtres cintrées, illuminées par les reflets changeants de la féerie des eaux, font dire à la nièce de Verduret :

— On se croirait dans un des beaux vieux châteaux de France autour duquel flamberait un incendie d'artifice!...

Arrivé à mi-chemin du rez-de-chaussée, le vieux guide, toujours du geste pour ménager ses ultimes forces vocales, fait monter à nos visiteurs quelques degrés inaperçus qui se présentent à eux, et ils débouchent dans une galerie dont l'aspect leur fait pousser un cri de surprise et d'admiration... sauf, bien entendu, à Bêchard furibond, et à Puzzling froidement indifférent, en dépit des efforts de dame Flore pour le dégeler.

Dans cette galerie, en effet, le mur extérieur manque en grande partie et est remplacé par une nappe transparente et polie comme le cristal, mais un cristal qui passerait tour à tour par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Pendant que Verduret ouvre ses yeux admirateurs, que Mme Flore s'arrête, interdite et même quelque peu... inquiète, Bertrande court droit à la belle nappe cristalline et changeante.

— Mais... C'est de l'eau ! s'écrie-t-elle.

— Nous sommes, mademoiselle, dans la *Galerie du bord de l'eau*, la bien nommée.

— En voici la preuve, annonce la jeune fille, qui a senti sur sa petite main, sans que cependant elle soit mouillée, le frémissement de la chute de la nappe liquide.

— Et pourtant j'oserai dire : l'insuffisamment nommée, poursuit le caduque conférencier. C'est la galerie « du fond de l'eau » qu'elle aurait presque dû être baptisée, car si l'onde glissant des vasques étend à côté de nous son rideau frais et diaphane, nous pouvons également la *voir* au-dessus de nos têtes.

— Hein? fait Mme Flore, chez qui l'inquiétude se corse en vague frayeur et qui se retient à quatre pour ne pas dessiner un poltron mouvement de retraite.

— Mais oui. Tenez, regardez par ces soupiraux en forme d'œil de bœuf qui percent la voûte... Ces clartés de nuances variées qui en descendent émanent en ce moment des eaux illuminées. Le jour, la lumière entre par là aussi, tamisée à travers l'eau fouettée et tremblante des vasques.

— Et... il n'y a pas de danger d'être... noyée, ici?

— Rassurez-vous; la plaque de verre qui, à l'orifice de chacune de ces prises de lumière, remplace le fond de ciment des vasques, est à l'épreuve de tout accident de ce genre.

— A la bonne heure!... Mais c'est égal, l'eau, à moi, ça me fait peur... Est-ce que vous allez longtemps nous tenir ici?

— Le temps de vous révéler :

§ III

LE SECRET DES ONDES LUMINEUSES

— Oh! admirez la belle teinte saphir... et maintenant la lueur rouge qui empourpre nos visages et va jusqu'à rendre diaboliques ceux de MM. Bèchard et Puzzling.

Celui-ci sursaute.

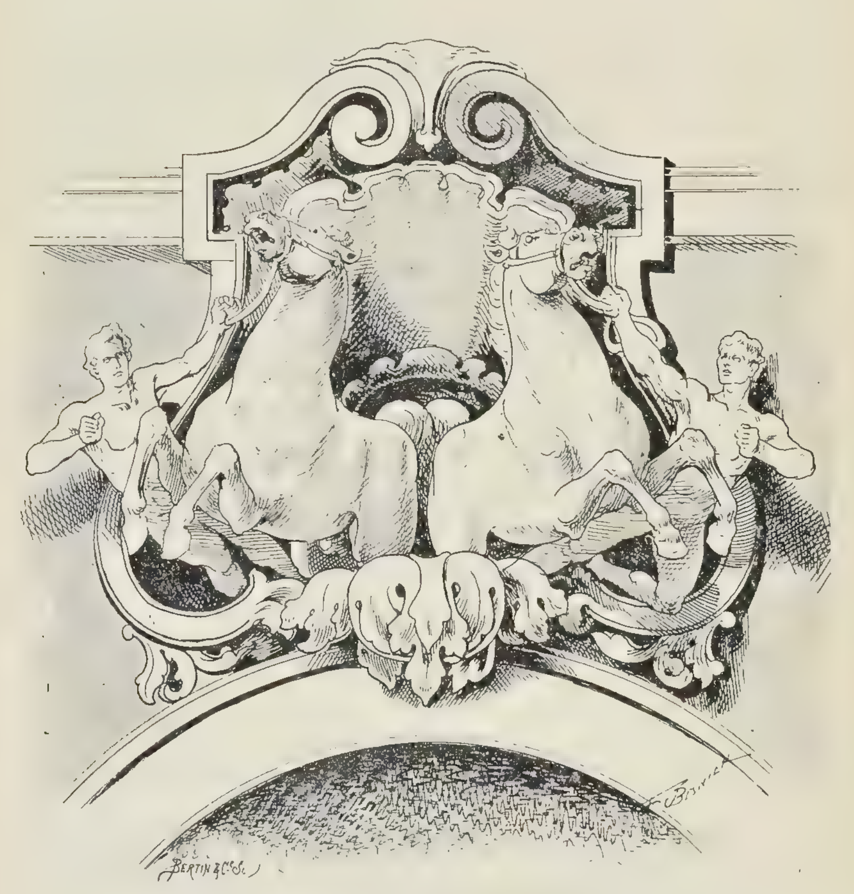
— Aôh! jé été pas dièbolic!... Cette mote été un injioure formidèbeul en *english!*

— Excusez notre ignorance, milord, supplie en minaudant Mme Flore.

— Yes, jé exquiousé vô *very well*, *because* vô été amie avec mòa!

Inutile de dire que ce dernier membre de la phrase est prononcé à voix presque basse.

— Alors, interroge Bertrande en s'adressant au vieillard, vous allez nous expliquer comment est machiné ce merveilleux et féerique mariage de la lumière et des eaux?



Dessus de porte du Chateau d'Eau.

— Et vous allez voir comme c'est grandiosement simple... Mais, étant donné mon extrême fatigue, je vous demande la permission d'aller m'adosser contre la muraille. Nous serons ainsi, d'ailleurs, assez en dehors du flot des promeneurs pour ne pas craindre d'être dérangés par eux.

L'exécution de ce désir détermine dans le groupe un léger

mouvement séparatiste, qui permet à l'Anglais de tenir pendant quelques secondes Mme Bêchard à l'écart.

Vivement, il lui glisse à l'oreille ces mots :

— Vô avez remembrance du promesse de ce matin, dans le « Vieux Pèriss »?



DÉCORATION D'UN PILIER (AILE DROITE).

La farinière se sent rougir jusqu'aux oreilles. Est-ce de pudeur... ou de joie de se voir rappeler un imprudent engagement qu'elle craignait être oublié?

— Quoi, murmure-t-elle, vous voulez toujours?...

— Avoir ce soir, à l'hôtel, le interview, toute seul avec vô, *yes!*

— Par pitié, milord, oubliez une promesse imprudente!... Songez à ce qui arriverait si mon mari...

— Faisez pas des petits histoires; il fallé... pour la *gloiry* de mon reine.

L'aventureuse farinière ne comprend pas très bien comment la gloire de Sa Majesté britanique peut être liée à l'acceptation par elle du rendez-vous nocturne réclamé par un fils d'Albion, de passage à l'Exposition. Mais il n'est tel que les grands mots incompris pour impressionner les petites cervelles. Devant cette évocation de la grandeur royale, Mme Flore s'incline.

— Je tiendrai parole, milord, dit-elle très vite. Mais vous me jurez d'agir en chevalier anglais à l'égard d'une faible femme?

— *Yes... All right!* acquiesce laconiquement James-Gregory en s'éloignant, froid et rigide, de la farinière toute haletante d'émotion.

— Mesdames, messieurs, dit à ce moment le centenaire, solidement accoté contre le mur du fond de la galerie du bord de l'eau, vous vous souvenez des « Fontaines lumineuses » de l'Exposition universelle de 1889?

— Il faudrait ne les avoir jamais vues pour ne pas se les rappeler, n'est-il pas vrai, chère madame?

— Je crois bien... Je... C'était... magnifique! répond à Verduret Mme Flore, encore oppressée et presque bégayante.

Et bien vite, craignant qu'on ne remarque son trouble et qu'on ne lui pose quelque question embarrassante, elle dit tout d'une traite, d'une voix qu'elle s'efforce de rendre assurée :

— Je suis venue les voir au moins quatre fois pendant la quinzaine que, M. Bèchard et moi, nous sommes restés à Paris. N'est-ce pas, mon gros?

— Voyons, bichette, laisse donc parler monsieur. Ce n'est pas la peine que je me prive de lui demander des renseignements *pratiques,* si tout le monde l'interrompt pour dire des bagatelles!

— Vous avez donc certainement remarqué, poursuit le vieillard, que, dans ces fontaines lumineuses, déjà d'un si grand effet, les jets d'eau et les gerbes étaient seuls éclairés.

— C'est vrai, confirme Verduret. Tandis que, dans ce Château d'Eau...

— Les nappes, soit de la cascade, soit d'écoulement des vasques les unes dans les autres, le sont aussi.

— C'est un grand progrès.

— Il n'y a pas que celui-là, comme vous allez vous en rendre compte. Mais, tout d'abord, vous savez sur quel principe repose l'éclairement des jets liquides ?

— Hélas ! gémit Verduret, comment voudriez-vous que nous le sachions ? En 1889, j'ai, comme la plupart, contemplé le spectacle en bon ignorant. Ah ! que n'étiez-vous là pour éclairer notre esprit comme la lumière électrique éclairait les jets d'eau !

— Eh bien ! voici en quelques mots. Si les fontaines lumineuses ne datent que de 1884, époque à laquelle on a, pour la première fois, illuminé à l'électricité un jet d'une certaine puissance en Angleterre.

— Hurrah ! tôjours le Angleterre ! proclame orgueilleusement Puzzling.

— Ne vous hâtez pas tant de triompher, lui riposte le sardonique vieillard. En somme, les Anglais n'ont fait que renouveler, en grand et grâce au puissant secours de l'arc voltaïque, l'expérience faite chez nous par le professeur Colladon, en 1841.

— No ! déclare péremptoirement Puzzling.

— Absolument si. Je sais bien que, dans votre pays, quand un fait gêne, on ne s'embarrasse pas de l'affirmer non-existant... quitte à dire d'un ton surpris : « Tiens, c'est pourtant vrai ! » lorsqu'il est si fortement prouvé qu'il n'est plus niable. Dans le cas présent, mes preuves sont tout au long dans la communication de M. Colladon à l'Académie des Sciences, séance du 24 octobre 1842. Dans le but de montrer à ses élèves les différentes formes que prend une veine liquide sortant d'orifices variés, l'éminent professeur — qui opérait en chambre noire, n'ayant pas alors la lumière électrique à sa disposition — faisait, à l'aide d'une lentille, entrer un faisceau lumineux solaire à l'origine de la veine. Les rayons, y arrivant sous un angle très aigu, se réfléchissaient totalement à l'intérieur de la petite gerbe fluide, et n'en sortant pas, n'éclairaient qu'elle. En



LE PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ ET



ATEAU D'EAU AVEC SES LOGGIAS

1884, les Anglais ont répété cette expérience en substituant un puissant faisceau électrique aux simples rayons du jour, et ont pu obtenir un éclairement d'une remarquable intensité, mais pourtant absolument insuffisante pour produire les beaux effets de 1889, la propagation de la lumière dans le jet plein diminuant assez vite en intensité. A Paris, MM. Bechmann et Richard furent les innovateurs du vrai système pratique consistant à éclairer une veine liquide *creuse,* d'un bout à l'autre de laquelle la lumière se réfléchit sans perdre trop d'éclat. Sous ce rapport, rien de changé présentement.

— Alors, fait entre ses dents Bêchard, je ne vois pas où sont les grands progrès accomplis en 1900 !

— Il en est un d'abord — et qui doit particulièrement vous plaire, puisqu'il est d'ordre pratique — qui consiste dans la suppression totale de la main-d'œuvre, si importante en 1889, *où tous les effets étaient obtenus à la main.*

— Comment cela ?

— Pour diriger l'éclairement de chaque gerbe, il fallait un homme exclusivement affecté à ce travail.

— Diable !... Et il y en avait un joli nombre, de ces gerbes !

— De plus, vous savez que les changements de couleur s'obtiennent à l'aide de verres colorés, interposés dans le faisceau lumineux. Cette interposition avait lieu au moyen de leviers, réunis par séries, comme dans les postes d'aiguillage des chemins de fer, et, comme sur les lignes de railways également, maniés à force de bras.

— Compliqué, ça ! fait Bêchard d'un air entendu.

— Et susceptible de faire manquer des effets d'ensemble par suite de la moindre inattention d'un des opérateurs, continue le documenté personnage.

— Et ces opérateurs étaient nombreux ?

— Ils étaient quarante.

— Ils avaient bien un chef, je suppose ?

— Evidemment, monsieur Verduret. Ce chef était l'ingénieur, placé dans un kiosque d'observation d'où sa vue embrassait tout le champ d'opération — je veux dire l'ensemble des jets lumineux. — Il avait devant lui une série de petits leviers et de boutons d'appel qui lui servaient à trans-

mettre ses ordres aux différents postes souterrains. Tel le commandant d'un cuirassé, dans son blockhaus, donne des ordres dans toutes les parties du navire. Dans tous les postes souterrains, les manipulateurs, avertis par la sonnerie, lisaient sur un tableau la manœuvre commandée et l'exécutaient. Vous voyez que si excellemment machinée que fût l'installation des fantaisies lumineuses de 1889, cette dualité de commandement et d'exécution rendait les manœuvres délicates.

— Il faut pourtant bien que ce soit ainsi, bougonne l'insupportable farinier. Votre ingénieur ne peut pas voir, commander et exécuter tout seul !

— C'est pourtant ce qui a lieu ici, et pour une féerie aquatique bien autrement compliqués que celle de la dernière Exposition. Les opérateurs sont supprimés… ou plutôt c'est l'ingénieur qui, à l'aide d'un simple clavier, fait marcher automatiquement tout le système : il appuie sur une touche et, d'un seul coup, l'immense fournaise humide s'allume, depuis la coquille de la coupole jusqu'au plus lointain dauphin vomissant à pleine gorge la gerbe enflammée… A son artistique fantaisie, il change où il veut, d'un coup de doigt rapide, la couleur ou l'intensité. Et remarquez que les gerbes obliques ne se contentent plus, comme en 1889, d'un seul foyer lumineux: elles en ont un au point initial et un au point de chute.

— Comment cela se peut-il? Il faudrait que ce foyer de lumière électrique du point d'arrivée fût dans l'eau !

— Il est… plus bas. Procédé de la Loïe Fuller, vous savez ? — La pluie retombante s'illumine au-dessus d'un fond où un disque de verre, sorte de hublot, remplace le ciment et laisse passer une souterraine projection lumineuse.

— Et… l'éclairement des nappes ? demande Bertrande vivement intéressée.

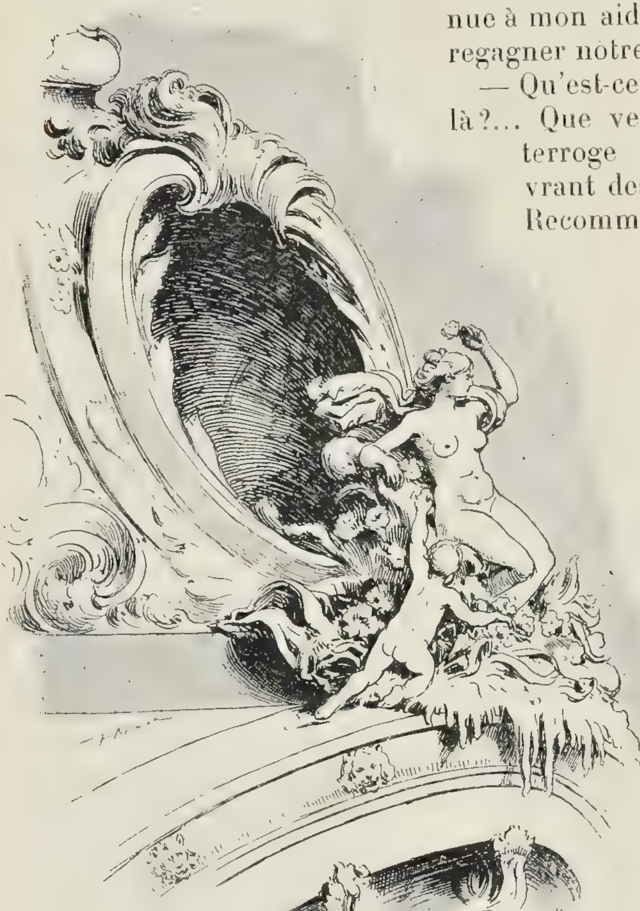
Le vieillard regarde bien en face la gentille nièce de Verduret et reste un moment sans parler.

Puis, d'un ton bizarre, rendu ainsi, sans doute par l'effort visible et croissant qu'il fait pour conserver un peu de timbre à sa voix tremblante et aiguë qui va s'affaiblissant de plus en plus :

— Vous êtes curieuse, mademoiselle.

La jeune fille, après un silence de quelques secondes, pendant lequel elle a fixé attentivement le centenaire, répond lentement :

— Si j'étais banalement curieuse, il y a longtemps que « sainte Migraine » serait venue à mon aide pour me faire regagner notre hôtel...



Décoration d'un côté de pilier (partie supérieure).

— Qu'est-ce que tu chantes-là ?... Que veux-tu dire ? interroge l'oncle en ouvrant des yeux étonnés. Recommencerais-tu à perdre la tramontane comme hier, aux Champs-Elysées, en revenant de déjeuner... au sujet de la blessure de M. Bouscastrol ?

— Excusez-moi, mon oncle... Je viens, en effet, d'avoir une singulière absence. J'ai parlé comme malgré moi, disant des mots qui m'étaient comme dictés par une influence étrangère... Mais, rassurez-vous, c'est fini. Je voulais répondre à notre vénérable guide que je n'étais curieuse que des choses réellement intéressantes, comme tout ce qui touche à cette étonnante Exposition, où notre visite me semble un extraordinaire roman d'aventures. Les choses vues... en transparence *m'attirent* de façon toute

spéciale, et, comme ces nappes d'eau sont évidemment éclairées de cette manière, j'ai hâte que le mystère m'en soit expliqué.

— C'est égal, vous vous exprimez tout drôlement ce soir, ma chère petite, insiste maternellement Mme Flore. En rentrant, il faudra vous coucher tout de suite, et je vous ferai monter une tasse de camomille ; car, voyez-vous, la camomille...

— C'est bon, interrompt Bêchard... Laisse là ta tisane et revenons-en au Château d'Eau.

— Les nappes de la cascade et des vasques sont éclairées par des rampes de lampes à incandescence habilement dissimulées dans des sortes d'encoches pratiquées dans la niche et les saillies des vasques, et placées derrière des glaces qui les défendent du contact de l'eau.

— Ce qu'il doit y en avoir pour produire un éclairement aussi intense !

— Quelques-unes, en effet, monsieur Verduret. Tant à arc qu'à incandescence, le Château d'Eau, pour sa magie lumineuse, utilise seize mille lampes.

— Seize mille ! Plus que le Palais de l'Electricité et la Tour Eiffel réunis.



Décoration d'un mat du Chateau d'Eau.

— Pour porter le courant à tous ces foyers, ainsi que pour transporter la force nécessaire à l'actionnement des

appareils, on a établi un réseau de fils et de câbles qui ne mesure pas moins de quatre-vingt-cinq kilomètres.

— Et c'est un homme seul, devant un clavier, qui suffit pour faire marcher tout ça!... C'est merveilleux! s'écrie Verduret enthousiasmé. Mais... Excusez-moi si je vous pose encore une question...

— Faites vite, pendant que j'ai encore un soupçon de voix.

— Eh bien, je ne m'explique pas par quel prodige il se fait que, comme nous l'avons tous vu tout à l'heure, nappes d'eau, cascade, jets et gerbes, s'arrêtent par moment de couler dans leur sens normal pour remonter vers leur origine. Il n'y a pas à dire, j'ai parfaitement constaté que la cascade remontait dans la coquille et que les jets étaient soudain ravalés par tous les poissons mythologiques qui, l'instant d'avant, les lançaient. Cela, ça passe ma compréhension.

— Il n'y a là, cher monsieur, qu'un effet d'optique absolument merveilleux et aussi étonnant que nouveau. Il est pourtant d'une simplicité extrême et est dû uniquement à un procédé d'extinction successive des rampes et des lampes. C'est exactement, en sens inverse, ce qui se passe pour les réclames lumineuses dont la mode est venue d'enflammer le ciel, au-dessus de certains grands immeubles de la capitale.

— Ah! oui... on dirait qu'une main invisible écrit là-haut en lettres de feu.

— C'est cela. Ici, prenons, par exemple, la cascade. Eclairée normalement dans toutes ses parties, nous la voyons tomber de la coquille dans les vasques. Mais que, soudain, on éteigne les rampes une à une en commençant par le bas... Les parties brusquement devenues sombres disparaissent pour le spectateur dont l'œil suit la lumière et remonte avec elle, avec la sensation que c'est l'eau étincelante qui, elle-même, remonte vers sa source. C'est de l'illusionnisme, comme vous voyez, mais il est de premier ordre et il est matériellement impossible de s'y soustraire.

— Très curieux! fait Verduret pensif.

§ IV

COUP DE BAGUETTE !

— En fait d'illusion, déclare Bêchard, il en est une dont je ne suis pas encore revenu, et je ne sais vraiment pas si je dois l'admettre comme telle.

— Eh ! laquelle donc, cher monsieur?

— Ce que vous avez dit concernant les matériaux de construction de ce Château d'Eau...

— Qui paraît être fait de lourdes et robustes pierres de taille, tandis qu'en réalité...

— Les murs, si épais à l'œil, ne seraient autre chose que de la charpente recouverte de staff peint de façon à imiter la pierre. Cela, je l'avoue, aura bien du mal à m'entrer dans la tête.

— C'est pourtant la vérité... et une vérité tout à fait générale pour tous les Palais de l'Exposition, sauf, bien entendu, ceux des Beaux-Arts, aux Champs-Elysées, qui sont des œuvres de durée.

— Ainsi, tout le reste est en trompe-l'œil?

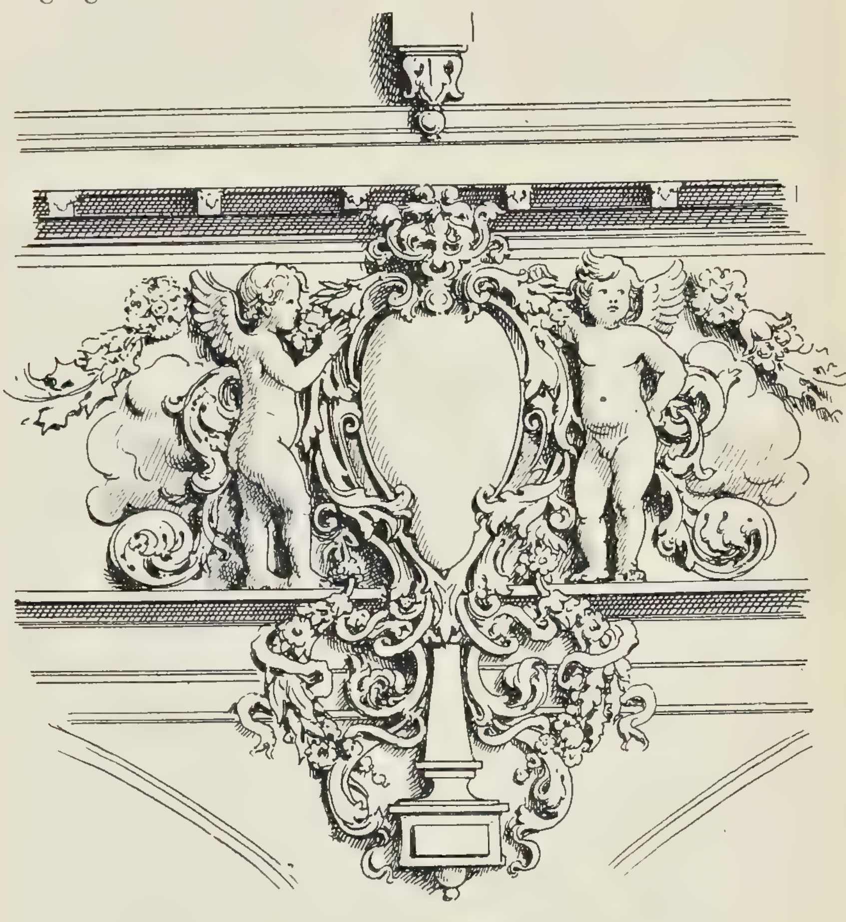
— Absolument, monsieur Bêchard. Et je vous assure que rien n'était prodigieux comme de voir, pendant les derniers mois des travaux de la Grande Fête universelle, les charpentes légères transformées, en quelques jours, en des monuments élégamment massifs, par quelques équipes d'ouvriers clouant ce décor illusionniste sur les poutres de bois. Tenez, où j'ai vu ce spectacle bizarre offrir le plus d'intérêt, c'est sur la berge de la Seine, pour les Pavillons des Puissances étrangères ?

— Et pourquoi était-ce plus intéressant là qu'ailleurs?

— En raison de la diversité des procédés employés par des architectes de nationalités diverses. Lorsque vous visiterez ces Pavillons — et je vous engage à vous offrir le plus tôt possible cette si intéressante excursion parmi les architectures cosmopolites... (à votre place même, j'irais demain matin) — lorsque vous irez, dis-je, ne manquez pas de vous

faire expliquer ces différents procédés de trompe-l'œil. C'est tout à fait cur...

Soudain, le vieillard, tout courbé depuis quelques instants, se redresse d'un geste violent en portant la main à sa gorge.



Décoration de la frise centrale (côté droit des arceaux).

— Qu'avez-vous? lui demande Verduret inquiet, pendant que chacun s'empresse autour de lui.

Faisant un effort qui semble surhumain, le vieillard parvient à articuler ces mots :

— Ça y est... la voix... coupée !... Peux plus... parler !

— Allons, bien, s'écrie Bèchard avec humeur, voilà ce

que c'est que de se montrer stupidement respectueux des désirs des gens! Je me suis mordu vingt fois la langue pour ne pas demander les vrais renseignements intéressants, les chiffres, mesures et prix de revient — les choses *sérieuses* en un mot — et voilà que maintenant monsieur ne peut plus parler... Quelle guigne !

— Fi, monsieur Bèchard, que c'est vilain de ne penser qu'à vous au lieu d'aider mon oncle à soutenir notre obli-



Décoration artistique des frises latérales et centrales.

geant cicerone qui s'est ainsi surmené pour notre instruction et notre plaisir.

Un peu honteux de son mouvement d'humeur égoïste, le farinier va pour offrir l'appui de son bras au centenaire, qui refuse du geste, puis fait comprendre à l'empressé Verduret que, se sentant mieux, il le remercie de son secours. Quittant le bras du manufacturier retiré, il fait signe à tous que, si la force lui est revenue, il n'en est pas moins aphone et dans l'impossibilité de poursuivre ses explications.

Bèchard hausse les épaules de dépit... contre lui-même.

— Au lieu de vous laisser vous faire documenter sur un tas de fariboles, dit-il à ses amis, j'ai été un sot de ne pas enfreindre les recommandations et de ne pas réclamer d'abord les indications précises. Où les trouverai-je maintenant ?

Le centenaire lui frappe doucement sur le bras et, lui montrant le rouleau de papiers qu'il n'a pas quitté depuis le début de la visite au Palais de l'Electricité, murmure, dans un souffle, à l'oreille du farinier :

— Ici.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Plans... Prenez... Allez regarder sous la lueur qui tombe de la voûte... là-bas... par l'œil de bœuf.

Bêchard s'empare des plans avec un geste avide, et court les dérouler sous la lumière, suivi curieusement par sa femme, Verduret et Bertrande.

— Bravo ! s'écria-t-il, voilà au moins les dimensions... ou, du moins elles sont faciles à évaluer, d'après l'échelle... Seulement, il nous faudrait un mètre !... Au fait, ce vieux, qui est un bazar ambulant, doit bien en avoir un dans une de ses poches... Je vais le lui demander.

Il s'élance vers l'endroit, tout proche, où tous viennent de quitter le centenaire, mais... ô surprise, celui-ci a disparu.

Nos visiteurs n'en peuvent croire leurs yeux.

— Il faut qu'il y ait ici quelque trappe... comme dans les féeries, s'écrie Verduret stupéfait...

— Un coup de baguette magique ! appuie Bertrande.

— Et milord Puzzling qui s'est envolé aussi ! fait Mme Flore toute décontenancée.

— Il faut les retrouver ! déclare le farinier avec un geste résolu.

A la suite de Bêchard, le petit groupe fouille les galeries du Château d'Eau, les loggias de face et de côté... Mais en vain.

De guerre lasse, il va, sur la prière de Bertrande, assister à la fin de la lumineuse apothéose des Eaux. Puis, suivant le flot de la foule, il sort de l'Exposition... encore tout interloqué de la double et invraisemblable disparition dont il a été le témoin.

— Et par quoi commencerons-nous demain notre visite? demande le maigre farinier au replet manufacturier retiré, au moment où tous deux, derrière Mme Flore et Bertrande, silencieuses et l'air préoccupé, franchissent le seuil de leur hôtel.

— Écoutez, Bêchard, dit Verduret. Un des derniers mots de notre vieux guide, ce soir, a été de nous conseiller d'aller voir demain matin les Pavillons des Puissances étrangères. Comme nous nous sommes toujours trouvés très bien de suivre les avis qui nous ont été plus ou moins directement donnés, nous suivrons encore celui-là, si vous m'en croyez. Nous irons demain matin voir un peu le parti que les hôtes de la France ont su tirer des terrains qui leur ont été concédés. Sur ce, je vous laisse en compagnie de vos plans et... je vais me coucher. Après une pareille journée, je ne tiens plus debout.

Le prochain volume aura pour titre :

LES PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

et comprendra :

L'Italie.	L'Autriche.
La Turquie.	Etc., etc.
Les Etats-Unis.	

Il sera donné de tous ces Pavillons de nombreux dessins d'ensemble et de détail, ainsi qu'une grande Lithographie hors texte.



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

VIII

LES PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

EN VENTE :

I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais**	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles Pittoresques**	—	» 60
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60

G. DE WAILLY

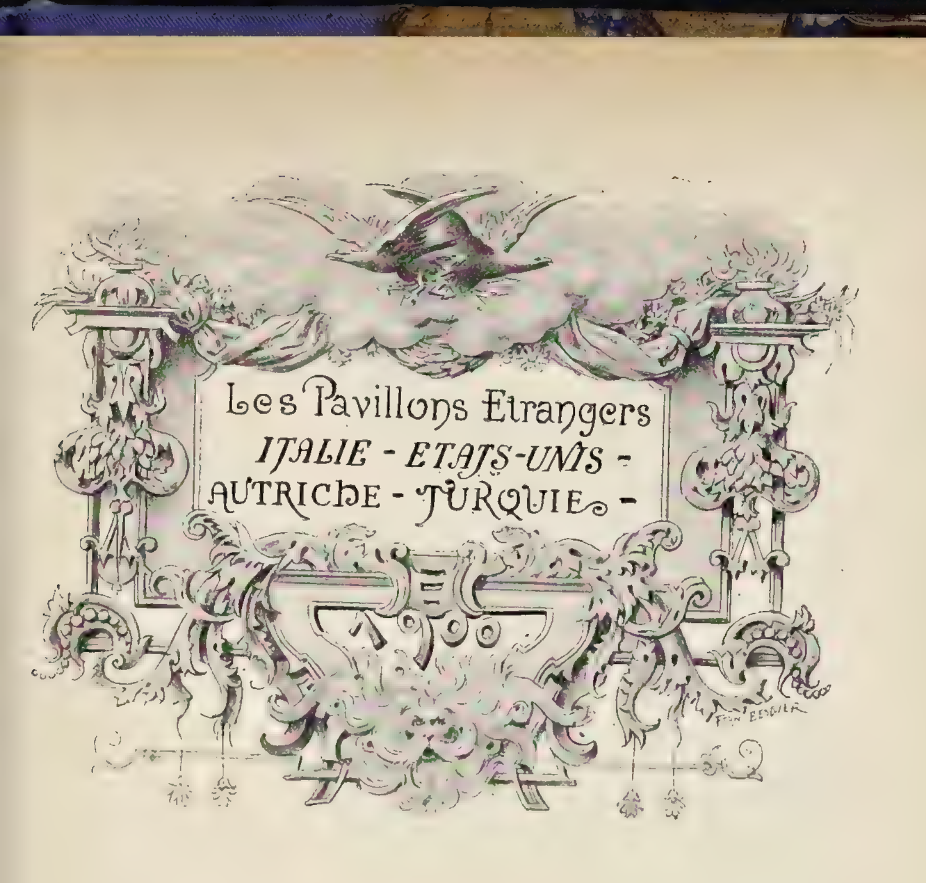
A TRAVERS
L'EXPOSITION DE 1900

VIII

LES PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

AVANT LA VISITE

§ Ier

PETIT LEVER D'EXPOSITIONISTES

MM. Verduret et Bèchard, et Mme Flore et Mlle Bertrande, n'étant que de tout accidentels Parisiens, sont personnes fort matineuses.

Ils suivent les saines traditions de province, où l'on ne sacrifie pas à la néfaste coutume de vivre la nuit. Respectueux des lois naturelles, ils ont conservé, à Paris, l'excellente habitude de se lever, sinon tout à fait avec l'aurore, du moins assez tôt pour ne pas fournir personnellement

trop prétexte à la Création de rougir de l'exemple de vie anormale que lui donne son Roi.

On ne sera donc pas surpris de les voir, dès avant huit heures du matin, et déjà sous le harnois de sortie par la ville, attablés autour de chocolats fumants, dans la vaste salle à manger déserte de leur hôtel.

A vrai dire, ces tôt levers ne vont pas sans un fatigant sacrifice du repos de la nuitée, car, si notre quatuor se montre provincial le matin, il ne laisse pas d'être parisien le soir et, pour profiter des honnêtes plaisirs de la capitale — théâtres, concerts, fêtes nocturnes diverses — de se coucher parfois fort tard.

Aussi le garçon ensommeillé qui les sert voit-il d'ordinaire nos « visiteurs » assez engourdis eux-mêmes lorsqu'ils viennent prendre place autour de la commune bavaroise. Etat de vague qui rend la causerie intime assez lente à s'établir entre les convives.

Ce matin-là — le quatrième depuis celui de leur débarquement sur le quai de P.-L.-M. — ils n'ont pas le légitime motif d'une nuit écourtée pour s'isoler dans un mutisme... un peu frissonnant.

La veille, ils sont honnêtement rentrés de bonne heure à l'hôtel, c'est-à-dire après l'extinction des ondes si splendidement lumineuses du Château d'Eau et leur vaine recherche du méphistophélique centenaire, si soudainement et si mystérieusement évanoui.

Et pourtant, à l'exception de Bertrande — dont les grands yeux bleus brillent d'un éclat joyeux à travers la frange soyeuse des longs cils de ses paupières mi-closes — chacun d'eux apporte au chocolat matinal le même besoin de silence et, en apparence, le même état vague de repli sur soi-même.

Cet engourdissement général, moral et physique, auquel la jeune fille devrait cependant être accoutumée, impatiente la nièce de Verduret. Elle éprouve comme une impérieuse démangeaison de parler et cherche un prétexte pour laisser déborder le trop plein de juvénile ardeur qui, malgré ses efforts pour se contenir, rayonne de sa gracieuse personne.

Elle tourne dix fois, vingt fois sa cuiller dans sa tasse, en frappe le fond à petits coups précipités... Mais ces petites

manœuvres ne parviennent pas à arracher ses compagnons à leur torpeur, à leur rêverie « en dedans ». Alors, elle se décide à rompre, de sa voix claire, le charme qui semble figer sur place l'oncle Verduret et le couple farinier.

— Eh bien, mon oncle, s'écrie-t-elle, voilà une longue et bonne nuit qui a dû vous remettre des veilles prolongées de ces soirs passés ?

— Ah bien oui ! Il est joli le repos... parlons-en ! J'ai rêvé tant de choses fantastiques que, ce matin, je me suis éveillé absolument brisé.

— La féerie, l'apothéose de lumière d'hier soir ?

— Et le « Vieux Paris » avec la gentille Guillemette, et le Pont Alexandre avec le fou Laurentieff, et la Tour Eiffel avec le savant centenaire, sans oublier notre aventure fluviale avec le pseudo-marinier, ami du bohème Bouscastrol... De tout cela, à peine la tête sur l'oreiller, ma cervelle lasse a fait une effroyable salade...

— Une salade de monuments !... Je ne vous savais pas de si bonnes dents, mon oncle, interrompt en souriant la jeune fille.

— Eh oui ! poursuit Verduret, une vraie macédoine, un cauchemar de bouleversements inénarrables. Est-ce que je ne nous voyais pas naviguant à toute vitesse à bord d'une immense gondole qui n'était autre que le Pont Alexandre, remontant, comme l'effet lumineux, la grande cascade du Château d'Eau qui tombait de la lanterne de la Tour Eiffel sur le « Vieux Paris » transformé en crête lumineuse du Palais de l'Electricité ?

— Bon ! s'écrie Bertrande en éclatant de rire.

— Attends, ce n'est pas tout. Je voyais la mignonne Guillemette faire l'office de pompe hydraulique en soulevant avec son petit nez retroussé un des piliers de la Tour de trois cents mètres... Puis, Bouscastrol, Laurentieff, le cabotin Triboulet et le gardien prud'hommesque du Palais de la Ville de Paris, déshabillés en Renommées sur chaque pylône du Pont... Enfin, trônant, lumineux, devant le grand soleil d'or du Palais de l'Electricité et en figurant la svelte divinité, qui ?... Je te le donne en mille ?

— Mme Bêchard, peut-être ?

— Non... notre cicerone, vieux de cent ans en personne,

mais rajeuni au point, malgré ses lunettes, de n'en paraître que trente, et bâti... ah! dame, bâti comme Apollon!

— Ça, j'avoue que c'est bizarre, fait Bertrande, en regardant drôlement son oncle.

— N'est-ce pas? Je te dis que j'en ai trop vu à la fois pour ma vieille tête et que tout cela y dansait une sarabande échevelée !

Bêchard, à son tour, lève au-dessus de sa tasse sa barbe drue, dont la moustache se courbe sur le mouvement dédaigneux de la lèvre.

— Mon cher, articule-t-il d'un ton doctoral, ce sont là les divagations coutumières nocturnes d'un esprit trop facile à subir les influences, et manquant de cette netteté logique que donne l'habitude des pensées et des observations pratiques et précises dans l'état de veille. Moi aussi, j'ai rêvé ; moi aussi, j'ai eu toute la nuit le cauchemar et me suis éveillé absolument brisé !... Mais, du moins, j'ai la satisfaction de pouvoir constater que, dans le relâchement des songes, mon esprit, au lieu de battre la campagne comme le vôtre, n'a cessé d'errer dans le sérieux domaine des chiffres. Ah! j'en ai remué, des nombres !

— Etes-vous arrivé à un résultat, au moins?

— Non. C'est que le problème était trop difficile, aussi! Figurez-vous que je m'étais chargé de transporter la Tour Eiffel au-dessus du Pont Alexandre, un pilier sur chaque pylône du pont.

— Bigre !

— Pour cela, on avait mis à ma disposition tous les kilowatts produits dans le Palais de l'Electricité. Mais, j'avais beau faire, je n'arrivais qu'à faire pencher la Tour sans la déplacer... Et pourtant, Dieu sait le mal que je me donnais pour rassembler ces brigands de kilowatts! Quand je me suis éveillé, il m'en manquait encore un million cent trente-sept mille huit cent quarante-trois... et demi, et je faisais une fameuse scène aux « tableaux » des sous-sols du Château d'Eau, qui ne se décidaient pas à me les livrer !

— Hum! fait Verduret de son air bonhomme, je ne trouve pas vos cauchemars beaucoup moins déraisonnables que les miens! La « folle du logis » moins indépendante, voilà tout... Et vous, madame?

— Moi?... Eh bien! quoi? riposte la farinière d'une voix âpre.

— Oui, vous, chère madame. Vous n'avez vraiment pas la mine reposée qui naît d'un paisible sommeil, de ces roses aux joues qui éclosent, au matin, sous la bienfaisante influence des doux pavots de Morphée.

— En fait de pavots, qu'ils soient de Morphée ou d'un autre pharmacien, j'aurais bien dû m'en faire donner une infusion hier soir : j'aurais peut-être fermé l'œil.

— Vous n'avez pas dormi?

— C'est que j'ai eu mon cauchemar, moi aussi, un cauchemar qui pourrait s'appeler : une aventure avec un visage de bois!

— Auriez-vous rêvé du fameux invalide?

— Il ne s'agit pas d'un invalide, mais... D'ailleurs, ce serait trop long à vous raconter. Toujours est-il que cela m'a causé une commotion si rude, un effet si... si exaspérant, que j'ai bel et bien passé une nuit blanche.

Et Mme Flore se replonge dans la dégustation de son chocolat, d'un air rageur et en lançant au substantiel breuvage, qui n'en peut mais, des regards brillants de colère.

Avec la jolie Bertrande, brusque changement à vue. La jeune fille a l'air aussi joyeux que la ronde dame se montre morose.

— Eh bien! mon oncle, s'écrie-t-elle le visage rayonnant, moi aussi, j'ai fait un rêve... Et savez-vous de qui j'ai rêvé? Je vous le donne, moi, en cent mille!

— D'un des nombreux personnages avec lesquels nous nous sommes trouvés en rapport au cours de cette journée d'hier, si bien remplie?

— Vous brûlez!... Mais, lequel?

— Je n'aurais qu'à énumérer...

— Et vous oublieriez, sans doute, celui-là. Ne cherchez pas. J'ai revu, en rêve, le « pénitent blanc »!

— Qui ça, le « pénitent blanc »?

— J'étais bien sûre qu'au bout de vingt-quatre heures, il se serait grandement effacé de votre souvenir... d'autant plus, mon oncle, que vous aviez joliment les yeux *ailleurs*, au « Vieux Paris »!

— Au « Vieux Paris », dis-tu ?... J'y suis ; le muet à la cagoule.

— Eh bien ! pour moi, cette nuit, il se trouvait métamorphosé en un génie tout-puissant... et pas muet du tout. Il me disait les choses les plus agréables du monde, en étendant au-dessus de ma tête ses grandes manches, en un geste de protection souveraine. Tout à coup, sous l'effet de sa magie, nos pieds quittaient le bal, et nous nous envolions — malgré tous les efforts que vous faisiez pour nous retenir et en dépit de vos menaces — vers un séjour enchanteur, embaumé de fleurs se mirant dans de frais ruisseaux gazouilleurs, un séjour de délices où mon âme s'épanouissait de bonheur.

— Mâtin ! tu fais là des rêves bien poétiques, fillette... mais qui me paraissent manquer de respectueuse déférence à l'égard de l'autorité de ton vieil oncle et tuteur !

— C'est ce que je me suis dit en m'éveillant. Mais, qu'y pouvais-je ? On n'est pas maître des visions du sommeil, n'est-il pas vrai ?

— C'est bon, on te pardonne ton pénitent, un individu sans aucune importance, d'ailleurs. En somme, c'est simplement un surveillant quelconque de la figuration de l'intéressante reconstitution historique de la vieille Ville, et ce sont justement ses allures effacées et mystérieuses qui auront frappé ta jeune imagination.

— Dame, mon oncle, vous savez comme tout ce qui est mystère intéresse les jeunes filles... à qui on fait mystère de tout !

— Ta, ra, ta, ta... Ne va pas t'amuser à poursuivre ton rêve tout éveillée !... Enfin, je constate que tu es la seule, de nous quatre, à avoir eu des songes agréables, et je t'en félicite.

— Vous oubliez Mr Puzzling, observe malicieusement Bertrande en lançant un rapide regard vers Mme Flore. Peut-être, lui aussi, a-t-il été exempt de cauchemar. C'est dommage qu'il ne soit pas là pour nous le dire, car je serais curieuse de savoir de quoi peut bien rêver ce gentleman qui paraît ne prêter attention à rien, quoiqu'il ne nous quitte pas plus que notre ombre.

— Ce n'est toujours pas ce matin qu'on peut accuser cet

insulaire-crampon de nous fatiguer de sa présence ! s'écrie Verduret, non sans pousser un soupir de satisfaction. Ah ça ! il manque à toutes ses habitudes. Où peut-il être passé ? Hier soir, il n'est pas rentré avec nous à l'hôtel.

— Il n'y est même pas venu cette nuit, déclare Mme Flore d'un ton âpre.

— Comment le sais-tu, bichette ? demande Bêchard, simplement surpris de cette observation.

— Tiens, je viens de vous dire que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je l'aurais bien entendu... puisque sa chambre est presque en face de la nôtre.

— C'est juste, observe le mari. Et si tu n'as pas dormi, ce n'est pas à cause de ton cauchemar, mais parce que tu étais souffrante.

— Souffrante, moi ?

— Oui, tu n'as pas voulu me réveiller, mais je ne dormais pas si fort que je ne me sois aperçu que tu as dû te lever, vers minuit.

Mme Flore regarde de travers son important époux, se mord les lèvres et ne répond pas.

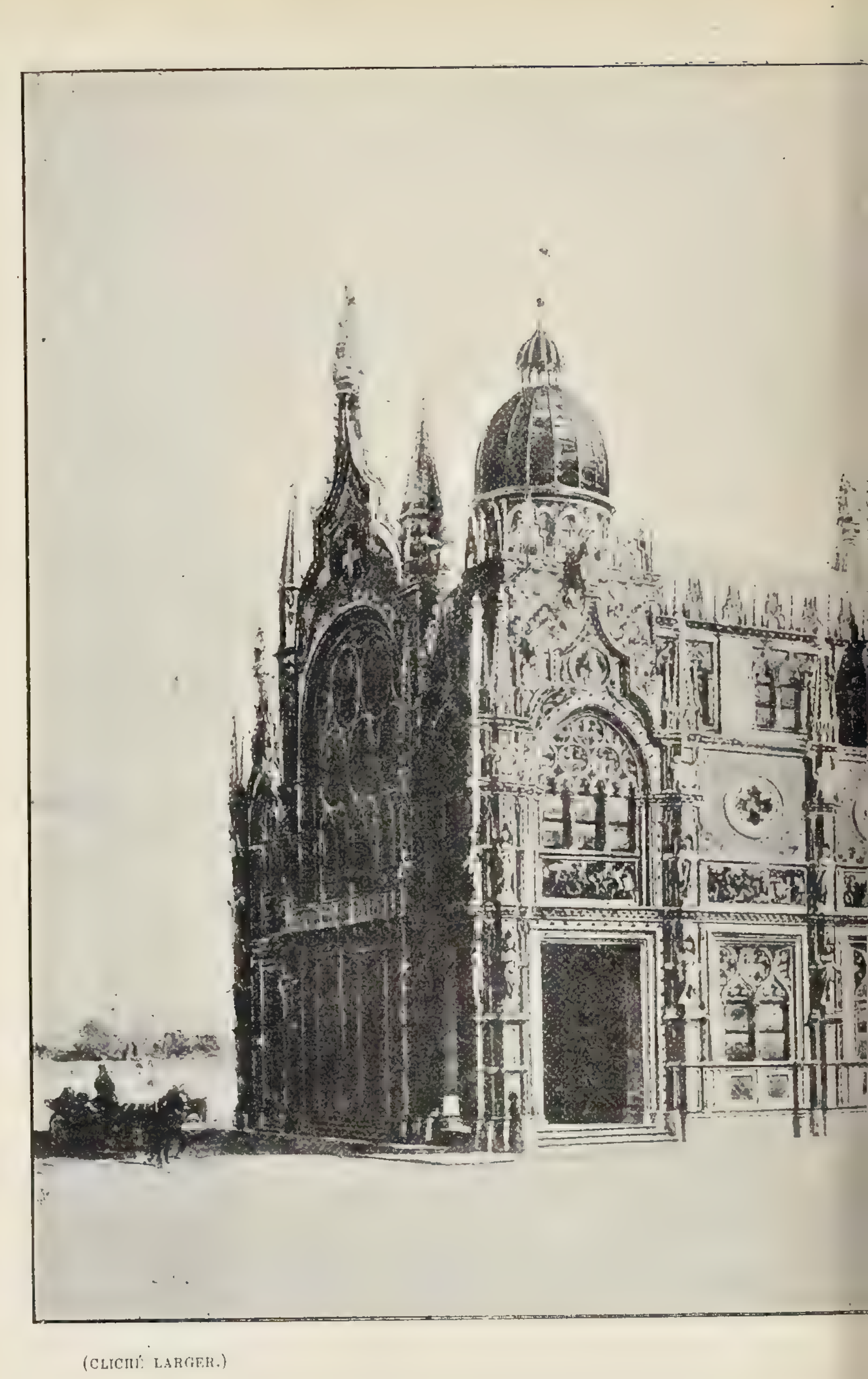
§ II

LA CLEF DES SONGES

« La parole, dit un aphorisme ironique, a été donnée à l'homme pour... déguiser sa pensée. »

Or, c'est surtout à la femme que s'applique le proverbe, puisque, par sa situation dans la nature et dans la société, la femme — qui a rarement, comme l'homme, la liberté de se taire ou la force que nécessite l'indépendante franchise — est obligée de ruser avec la vérité.

Le cas se présente pour notre quatuor de visiteurs de l'Exposition : si Verduret et Bêchard ont bien réellement rêvé, comme ils viennent de le dire, les prétendus songes de Mme Flore et de Bertrande ne sont que des masques allégoriques derrière lesquels elles cachent des réalités sans aucun



(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVIL



E L'ITALIE

rapport avec les visions du sommeil... Et de ces prétendus songes, voici, en quelques mots, la clef :

Bêchard ne s'est pas trompé en disant que sa femme s'est... absentée aux environs de minuit.

On se souvient de la volonté par deux fois exprimée par James-Gregory Puzzling d'avoir, à l'heure fatidique des crimes... sinistres ou joyeux, un entretien secret avec la farinière d'Essonnes. Celle-ci, pour rien au monde, n'aurait manqué à un rendez-vous solennel où entrait en tiers la « gloire de la Reine ». Cette considération, tout inexplicable qu'elle fût pour la dame, avait vaincu ses derniers scrupules.

Aussi, après s'être imposée de longs moments à Bertrande qui la maudissait — ayant elle-même un sérieux motif pour vouloir être seule — après avoir sous vingt prétextes gagné du temps pour ne pas rejoindre Bêchard... qui avait fini par s'endormir, s'était-elle, avec mille précautions, glissée hors de la chambre conjugale lorsqu'avait tinté le premier coup de minuit.

Anxieuse, le cœur battant la chamade, elle avait traversé le couloir et était allée gratter subrepticement à la porte de la chambre du fils d'Albion.

Pas de réponse !

Elle frappe d'un doigt timide : même silence.

Alors elle remarque, à la lueur du bec de gaz du couloir, que le front de bataille des chaussures de tous calibres, cette caractéristique nocturne des modernes caravansérails, offre, devant le seuil de Puzzling, une solution de continuité qui l'inquiète.

— Ne serait-il pas rentré? songe-t-elle... C'est impossible ! Après le rendez-vous qu'il m'a arraché, il est trop gentleman pour me faire un pareil affront !

Elle frappe plus fort, au risque d'éveiller son austère époux dont elle a laissé l'huis tout contre... Rien. Elle écoute : pas d'indice de ronflement révélateur. Elle colle ses lèvres au trou de la serrure et murmure un séraphique :

— C'est moi !

Pas de réponse. Plus de doute, son milord s'est joué d'elle ! Alors, elle se redresse, d'un air de Junon courroucée et, furieuse autant contre sa propre faiblesse que contre le manque d'égards de l'insulaire à la rousse toison, elle regagne sa

chambre désertée en répétant, entre ses dents serrées de colère :

— Visage de bois!... Ah! c'est un peu fort!... Oh! ces hommes!

Elle réintègre l'asile du devoir, où elle trouve, à côté de l'époux ronflant, la cruelle et exaspérée insomnie.

Entrons vite, maintenant, chez la nièce de Verduret.

Dès que, après le retour à l'hôtel, l'amitié importune de Mme Flore s'est décidée enfin à lui rendre la liberté, la jeune fille a couru à sa malle ouverte et en a tiré un papier froissé qu'elle y a jeté avec dépit lorsque, après dîner, elle a rejoint son oncle et le couple Bêchard pour aller avec eux voir la fête de lumière des Palais de l'Electricité et des Ondes incendiées.

Avec des précautions minutieuses, elle détire la feuille blanche, en redresse entre ses doigts légers les multiples cassures. Puis, d'une main anxieuse, elle la place tout près de la flamme de sa bougie.

Alors, elle retient à grand'peine un joli cri de joie : à la chaleur de ce faible foyer, des lignes brunâtres apparaissent et, lentement, ligne à ligne, elle lit :

« Mademoiselle,

« Quoi que vous voyiez, quoi que vous entendiez, « quelques extraordinaires que puissent vous sembler les « aventures auxquelles vous serez mêlée au cours de vos vi- « sites à l'Exposition, ne vous étonnez de rien. Surtout ne « cherchez à rien deviner avant l'heure où tout mystère sera « éclairci et, quoi que vous soupçonniez, gardez pour vous « seule vos observations. Dites-vous bien que vous assistez « à un spectacle dont le dénouement vous intéresse et qui « sera heureux si vous observez à la lettre ces recomman- « dations.

« Un ami qui, sans que vous vous en doutiez,
« veille sur votre avenir.

« P. S. — Méfiez-vous de l'Anglais. Pourtant, ne cher- « chez pas à l'éloigner de la société de votre oncle et de ses « amis. *On* préfère garder l'ennemi à portée pour éviter « toute surprise. »

En achevant cette lecture, Bertrande avait souri malicieusement.

— Fi! avait-elle murmuré, notre ami a-t-il si mauvaise opinion de notre perspicacité. Il mérite une leçon et... il l'aura.

Puis, toute rieuse, légère comme une gazelle, elle avait placé le papier replié *au frais* dans sa malle, parmi son coquet linge blanc, et était allée se blottir dans son lit, comme au nid le jeune oiseau frileux... Mais, longtemps, la douce flamme de ses grands yeux bleus fixa rêveusement la flamme de sa bougie avant que, lasses enfin, ses paupières consentissent à s'appesantir. Ce fut donc, pour une grande heure, de l'insomnie; mais cette insomnie-là n'était pas de celles qui altèrent les roses et les lys du teint charmant de la vingtième année. Elle avait fait des songes d'or... où le soleil du Palais de l'Electricité n'était pour rien, et s'était éveillée, au matin, débordante de joie et d'entrain.

§ III

UN REVENANT EN AUTOMOBILE

Revenons à nos matineux convives.

Leur chocolat absorbé, Verduret tire sa montre.

— Neuf heures moins le quart, constate-t-il. Vous savez que les Pavillons des Puissances étrangères se comptent par douzaines et, si nous voulons en voir une bonne partie avant déjeûner, nous ferons bien de ne pas nous éterniser dans les délices de la bavaroise.

— Si vous y trouvez des délices, vous n'êtes pas gourmand. Je le trouve exécrable, ce matin, le chocolat!

— Voyons, Bêchard, ne commencez pas votre journée en ronchonnant. Allons, le grand air vous fera du bien. Filons!

— Sans nous assurer si Mr Puzzling n'est pas à l'hôtel? demande Bertrande d'un petit ton sérieux.

— Ah! ma foi, s'il y est, qu'il y reste! s'écrie rondement

le manufacturier retiré. Sa compagnie n'est pas assez agréable pour que nous la recherchions quand, pour la première fois, il nous en fait grâce.

— Avouez qu'il n'est pas gênant.

— Ni gêné... Pourtant je reconnais que, sous le rapport du sans gêne, il s'est amendé. Mais, de là à trouver sa société charmante...

— Je ne la trouve pas désagréable, insiste Bertrande.

— Eh bien, vous n'êtes pas difficile, lui riposte aigrement Mme Flore.

— Oh ! ce pauvre milord !... S'il vous entendait, madame, il ne s'en consolerait pas.

— Ça m'est bien égal.

— Il me fait pitié !

— Vous avez bien de la bonté de reste, ma petite, déclare la farinière d'un ton ambigu et en regardant la jeune fille quelque peu de travers.

Mais Verduret met fin à cette esquisse d'escarmouche féminine en entraînant sa nièce et ses amis vers la porte de l'hôtel, au cri familier de :

— En route, mauvaise troupe !

A peine notre groupe d'expositionnistes a-t-il pris pied sur le trottoir, qu'un élégant break automobile, arrivant à fond de train et à corne « que veux-tu », du haut de la rue, vient stopper brusquement à quelques pas, faisant jaillir l'eau du ruisseau, heureusement claire et limpide.

Mme Flore et Bertrande n'en ont pas moins reculé en poussant un petit cri d'alarme... tandis que, du siège du véhicule, une voix fortement timbrée clame joyeusement :

— Capédious, té, nous arrivons à temps !

D'un même geste spontané, nos quatre provinciaux lèvent la tête.

— Hein ? font en même temps Verduret et Bêchard stupéfaits.

— Lui ! murmure Mme Flore qui, aussitôt, pince les lèvres d'un air de déesse offensée.

Bertrande éclate de rire.

— C'est M. Bouscastrol en personne, dit-elle : lui, son bandeau, son crâne fêlé et son *assent*.

— Moi-même, mes très *cers!* Et — ajoute-t-il en fredonnant :

> V'là John Bull que j'vous ramène ;
> Il est dans un triste état !...

En effet, le pauvre Puzzling, toujours raide comme la justice, fait avec toute la morgue voulue... assez triste figure. Tête nue, un œil poché, le veston à carreaux sali, aux boutons arrachés, et où bâillent plusieurs déchirures, prouvent que sa nuit n'a pas dû être aussi attrayante que le veut croire la jalouse rancune de la grosse farinière.

— Figurez-vous, explique le Toulousain d'une voix qui fait retourner tous les passants, que j'ai cueilli cette *povre* épave britannique tirant la jambe à quelque quinze cents pas d'ici. Il avait l'air si piteux que mon généreux cœur du Midi s'en est senti ému, et que je l'ai fait monter dans ma guimbarde, té... Il a voulu faire le curieux... de la vie nocturne de Paris, visiter certains lieux — très intéressants pour les amateurs d'observation humaine — mais dont la population n'est pas précisément tendre pour les indiscrets qui n'ont pas le mot de passe et... il lui en a cuit.

Et s'adressant avec une ironique compassion à son voyageur :

— Eh bé, mons John Bull, voici votre hôtel. Voulez-vous aller vous y remettre un peu de vos petites aventures, mon bon ?

— No ! répond rageusement Puzzling en dardant un regard aigu sur son automédon.

— A votre aise, sangdiou ! Ce que j'en disais, c'était dans votre intérêt et celui de la *respectability* de Mme Albion. Nous en serons quittes pour vous faire donner un coup de brosse par le premier commissionnaire que nous rencontrerons.

— Mais, observe Verduret, mal revenu de sa surprise, cette voiture ?...

— Vous la reconnaissez, papa Verdure ?... Pardon : *et*... Ver-du-ret ! Cette coquine de syllabe finale, elle me reste toujours dans la gorge... Ah ! c'est que nous l'avons large, la gorge, à Toulouse !

— Parbleu, opine Bèchard, c'est là-dedans — pas dans votre gorge, dans la voiture — que, le jour de notre arri-

vée, le vieux de la Tour nous a trimballés du Trocadéro aux Champs-Elysées !

— Et c'est de sa part, té, que je viens vous chercher.

— Il vous connaît donc? demande Verduret, qui se rappelle que, la veille, le centenaire lui a dit ignorer totalement le joyeux bohème méridional.

— S'il me connaît ? Mais, tout juste, mon bon, depuis hier soir, dix heures vingt-trois minutes. Je vais vous raconter ça, en route. En attendant, montez, cadédis ! que nous fassions la nique à ce tas de badauds qui nous regardent ni plus ni moins que des bêtes curieuses.

— Hop ! commande en riant Bertrande qui, sautant la première dans le break, court s'asseoir au fond, contre le dossier du siège du facond conducteur.

Le reste de l'embarquement promptement opéré — si promptement, même que Mme Flore se trouve, bien malgré elle, voisine de James-Gregory que, pour le moment, elle abomine — la prodigieuse voiture, sans la moindre secousse, sans le moindre bruit de *teuf-teuf,* s'élance dans la direction de l'avenue d'Antin et du pont des Invalides.

Profitant de la relative liberté de marche due à l'heure matinale et qui autorise un minimum d'attention de la part du « chauffeur », Bouscastrol, à demi tourné vers ses voyageurs, reprend de tout le chaud entrain de sa voix toulousaine :

— Mon *cer* monsieur Verduret, c'est à vous que ma modeste personnalité doit l'honneur grand de ne plus être une inconnue perdue dans la foule pour ce vénérable et mystérieux centenaire.

— A moi ?

— Jugez-en, té ! Donc, hier soir, je prenais le serein avec quelques *copaignes*, parmi les *jardaignes* qui s'allongent entre les *bassaingnes* du Château d'Eau et la Tour Eiffel. Tout à coup, comme je m'étais arrêté pour allumer, « Bichette » :

— Bichette ?

— Oui, ma *cère* demoiselle, c'est un petit nom d'amitié que j'ai donné à ma grosse pipe d'atelier, une robuste compagne que, dans l'Exposition, je ne sors que le soir, bien entendu.

Bèchard fronce ses noirs sourcils, mais, prudemment, se tait. Le Toulousain reprend :

— Donc, tout à coup, un copain me hèle : « Hé! viens donc *veïr* une redingôte qui marche ! » Comme, pour ne pas perdre mon allumette, je ne réponds pas tout d'abord, il me hèle de nouveau en lançant aux échos le nom de mes pères : « Bouscastrolll! » Alors, pendant que j'accours, la redingôte... qui n'était autre que votre centenaire, s'arrête, me comtemple et me dit :

« — Jeune homme, on m'a parlé de vous aujourd'hui... de braves *genss* que j'estime beaucoup et à qui, paraît-il, vous avez montré les Palais des Champs-Elysées... Je suis enchanté, étant donné les éloges que l'on m'a fait de votre esprit, de faire votre connaissance... »

— Alors, fait Bertrande d'un air narquois, vous vous êtes trouvés face à face? J'aurais bien voulu voir ça !

— Vous en doutez?

— A ça, fillette, que trouves-tu d'extraordinaire à cela?

— Moi, mon oncle?... Je m'étonne seulement que, le centenaire et M. Bouscastrol s'étant rencontrés, ils aient pu se séparer.

— Ah! mademoiselle, té! voilà une belle et juste parole ! Si j'osais formuler un vœu, ce serait que ma vie ne fasse qu'une avec celle de cet étonnant vieillard, dont on m'a dit d'ébouriffantes merveilles. Ah ! il s'intéresse vraiment à vous et à votre oncle, le digne personnage. A telles enseignes qu'il m'a dit : « Monsieur Bouscastrol, j'ai quitté un peu vite, ce soir, en raison de mon état de santé, ces messieurs et ces dames. J'estime que je leur dois une compensation. Voudriez-vous me faire le plaisir d'aller les chercher, demain, dans ma voiture, que vous trouverez à huit heures et demie devant l'Obélisque, et de leur montrer les Pavillons de nos hôtes étrangers? »

— Il vous a dit tout ça?

— Et j'étais trop heureux de lui faire ce plaisir, oui, mademoiselle.

— Ah ça!... il avait donc recouvré la voix? s'écrie Bertrande en éclatant malicieusement de rire.

— J'ignorais qu'il l'eût perdue.

— Parbleu! fait Verduret en haussant les épaules, c'est

qu'il avait eu le temps de se reposer! En vérité, fillette, je ne sais où tu vas chercher tes ridicules questions.

— Té! dans le plaisir que mademoiselle éprouve à faire de l'esprit aux dépens d'autrui. Mais, cadédis! plutôt que de continuer une lutte si inégale où je ne pourrais qu'être dangereusement battu, j'aimerais mieux quitter la partie et prier quelqu'autre de vous faire les honneurs des Pavillons des puissances étrangères.

Bertrande se mord les lèvres en rougissant.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle; j'ai voulu rire. Vous allez me faire gronder par mon oncle.

— Certes, tu le mériterais! Mais j'espère que M. Bouscastrol voudra bien ne pas faire attention à tes propos déplacés, et...

— Accorder l'absolution?... C'est déjà fait, cadédis!... pourvu que ma jolie pénitente ait le « ferme propos » sans lequel le céleste pardon lui-même n'est qu'un leurre!

Bertrande prend une petite mine piteuse, adorablement mutine, et dit, comme une enfant à qui on fait les gros yeux :

— Je ne le ferai plus, na!

— A la bonne heure, sangdis!... Et comme nous voici à la berge de la rive gauche, à l'entrée de l'avenue des Pavillons, descendons, je vous prie.

— Mais... et votre automobile? demande Verduret, descendu le dernier.

— Bah! riposte le Toulousain, le centenaire m'a dit de ne pas m'en inquiéter. Je le crois très capable d'avoir imaginé quelque truc pour que son étonnante machine rentre toute seule au bercail. Donc, ne perdons pas de temps, et laissez-moi tout d'abord vous présenter le Pavillon de l'





CHAPITRE II

ITALIE

§ Ier

LES FAUSSES PIERRES

— Mesdames et messieurs, proclame l'artiste au bandeau, de sa voix pleine et chantante, nous voici sur territoire italien et devant la façade du Pavillon élevé par notre voisine latine sur le plus vaste emplacement concédé aux puissances étrangères, sur cette berge de la Seine qui s'étend du pont des Invalides au pont de l'Alma.

— Màtin ! fait Verduret en écarquillant ses petits yeux ronds, vous appelez cela un pavillon ?... Mais, c'est un palais !

— Reproduction... arrangée d'un autre palais fameux qui, lui, mire dans les eaux de l'Adriatique de *vraies* pierres superbes venues de toutes les côtes méditerranéennes.

Le manufacturier retiré dresse l'oreille.

— Vous voulez sans doute dire, insinue-t-il, que ceci est une imitation de palais construite en imitation de pierres ?

— Zuste, *cer* monsieur.

— Et, ces imitations de pierres, il paraît que c'était très curieux à voir mettre en place, à ce que nous a dit hier soir cet excellent centenaire ?

— Ah ! il vous a dit ?...

— Il a même ajouté que, si nous avions la chance — à laquelle il a aimablement pourvu — d'avoir un cicerone pour visiter les pavillons, nous ne devrions pas manquer de demander quelques explications au sujet de la fabrication de ces murs... d'exposition.

— Mille diables !... Alors, je regrette, té, qu'il ne soit pas là pour vous parler lui-même de la *çose,* car il a suivi la construction, sur les chantiers, en expert amateur qui ne laisse rien passer sans s'en être rendu compte. Enfin, je puis toujours vous en toucher quelques mots, quoique ce genre de camelotte ne soit pas de ma partie et que j'aie été occupé alors aux grands palais *de vrai*, où j'ai eu l'insigne désavantage de détériorer la plus noble région de moi-même.

— Bah ! fait Bertrande, j'ai idée que cela reviendra au même.

— Ah ! que non pas, cadédis ! Il y a, de cet étonnant vieux bonhomme à votre serviteur, toute la distance qui sépare un véritable maître tout farci d'expérience d'un élève — illustre, sans doute, comme tous les Toulousains — mais qui n'a pu encore emmagasiner sous son crâne ébréché qu'une infime part des notions multiples qui dansent la farandole sous les séculaires cheveux blancs de l'*ottre.*

— Cette modestie vous honore, fait en souriant Verduret.

— A Toulouse, voyez-vous, nous possédons tous cette modestie qui sied à la fière supériorité du génie. Donc, voici ce que je peux répondre à votre question :

— Voyons ?

— Tous ces pavillons, comme tous les palais éphémères de l'Exposition, n'ont pas, à proprement parler, de murailles, mais bien un décor qui en tient lieu.

— Vous n'allez pas prétendre me faire croire que nous sommes en présence de murs en toile peinte, comme sur les théâtres ! s'exclame le bougon farinier.

— Ce serait de l'outrecuidance, puisque vous pouvez toucher de la main les rigides reliefs des sculptures. Mais vous me permettrez bien, cependant, de ne pas accorder le titre de mur à des revêtements qui n'ont pas plus de deux à trois centimètres d'épaisseur ! Au vrai, toutes ces bâtisses, qui font un si imposant ou pittoresque effet, ne sont que des charpentes revêtues d'une simple pellicule : charpentes mer-



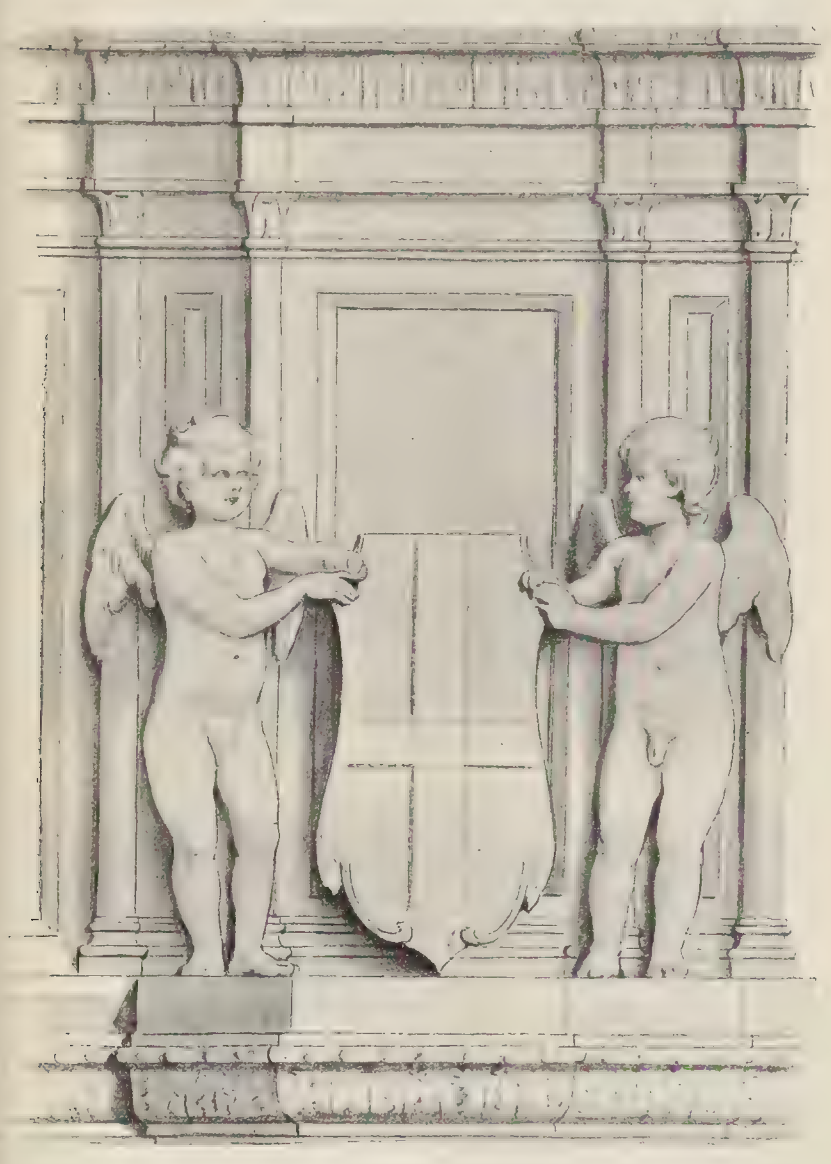
Pavillon de l'Italie. — Entre-fenêtres artistiques du premier étage.

veilleuses de légèreté, de hardiesse, véritables dentelle des bois aux élancements vertigineux, d'une audace qui serait inquiétante si des mains moins savantes en avaient tissé jusqu'au ciel la trame subtile; pellicule ingénieuse jusqu'au paradoxe, car sa solidité paraît être en raison directe de sa... minceur.

— Je ne vois là rien de paradoxal, observe Verduret d'un air finaud. On sait qu'une plaque de tôle d'acier de quelques millimètres d'épaisseur est plus résistante qu'une planche de sapin qui aurait un décimètre.

— Puissamment raisonné : tout dépend de la matière employée. Or, mon *cer* monsieur, je vais vous ébouriffer en vous disant

que ces galettes de murs sont bel et bien en plâtre vulgaire. Ce sont de véritables feuilles de plâtre qu'on a clouées sur la



PAVILLON DE L'ITALIE. — VENISE : DÉCORATION DE LA CORNICHE.

charpente... et je vous fiche mon billet que ça montait vite... et sans plus d'effort que de bras d'ouvriers.

— En effet, dans ce cas, cette résistance que vous affirmez est au moins singulière. Comment a-t-on pu rendre si solide une matière qui l'est si peu?

— On l'a *armée*, té!

— Hein? fait distraitement Mme Flore, en tournant le dos à Puzzling qui a esquissé le geste de se rapprocher d'elle, il y a des armes dans ces murs?

— Je veux dire, *cère* madame, qu'on a armé ces plâtres comme les ciments dont je vous ai parlé avant-hier, à propos du Petit Palais des Champs-Elysées. Mais ce qu'il y avait de plus amusant, c'était de voir chaque pays user du procédé à sa manière. Ici, on gâchait le plâtre sur un simple treillage en fil de fer à mailles larges, derrière lequel était tendue une toile d'emballage pour arrêter les bavures molles du sulfate de chaux hydraté; on laissait sécher et on n'avait plus qu'à clouer aux charpentes pour imiter des murailles de trois pieds. Là, on étendait le plâtre sur les deux faces d'une toile métallique qui, étant serrée, dispensait de l'usage de la toile d'emballage. Plus loin, l'armature était constituée par un entre-croisement en damier de minces lames métalliques formant une myriade de petits trous cubiques, dans lesquels les maçons projetaient le contenu de leurs truelles. Ailleurs, on emplissait de plâtre les larges rainures formées, alternativement en dedans et en dehors, par des plaques de tôle très légères coudées en S et s'enchevêtrant les unes dans les autres. En un autre emplacement, on prenait de simples lattes, et... Mais, je n'en finirais pas à énumérer toutes ces mises en œuvre variées d'un même principe. Comme conclusion, je puis vous assurer, té, que c'était comme par miracle que l'on voyait, du matin au soir, s'élever d'immenses murs de palais où, la veille, on ne voyait que des charpentes fines commes des allumettes de géants.

— Et toutes ces moulures, et toutes ces sculptures?

— En staff, mon bon. La pelure de muraille clouée, on vous collait dessus, en un tour de main, corniches, cintres, colonnes, de toutes tailles et de tous styles, que c'était à croire que quelque génie n'avait eu qu'à souffler dessus pour enfanter un palais gothique ou renaissance, historique ou fantaisiste, reproduction ou synthèse d'architectures diverses de tous temps et d'arts très divers.

— Bon, ça peut être très curieux, je ne dis pas non, réclame Bêchard. Mais ce pavillon devant lequel nous sommes, ce Palais de l'Italie?...

§ II

LA REINE DE L'ADRIATIQUE

— L'Italie! s'exclame le Toulousain. Ah! *cer* monsieur, quelle merveilleuse patrie de l'art!... Et, dans toute l'Italie, Venise!... Quelle perle! Avez-vous été à Venise, monsieur Bêchard?

— Non, môssieu!

— Alors, vous ne connaissez pas le Palais des Doges et la Basilique de Saint-Marc. Voyez, à travers l'espace, ô profane philistin, cette éblouissante Piazza di San Marco — autrement dit, pour *ceuss* qui débarquent d'Essonnes en Parisis : la place Saint-Marc. — Sous l'azur bleu, devant la mer bleue, le soleil darde ses flèches d'or sur les dalles marmoréennes dévalant jusqu'au large perron dont les marches, qui descendent vers la lagune, sont peuplées d'indolents *facchini*, ces portefaix qui sont pour Venise ce que les lazzaroni sont pour Naples. Parmi eux, les gondoliers, surveillant d'un œil leur pittoresque embarcation au long cou de cygne noir et guettant de l'autre le client, comme le vulgaire « collignon » de nos boulevards...

— Ce qu'ils doivent loucher, alors, vos gondoliers! s'écrie la rieuse Bertrande.

— Eh! cadédis, s'ils louchent, mademoiselle, c'est pour ne pas humilier les étrangers dont les beautés sans pareilles de cette Piazza tirent en tous sens les rayons visuels. Ce tapis de marbre blanc, ourlé d'arcades, et qui a l'étendue et la forme du délaissé Palais-Royal parisien, est fermé, des trois côtés où ne court pas la lagune, par des monuments presque tous fameux dans l'histoire. A droite s'élèvent les *Procuratie vecchie* (vieilles Procuraties) qui, après avoir logé les procurateurs de Saint-Marc, sont devenues la propriété

de simples citadins; puis le Companile en briques, aux gigantesques cannelures, haut de trois cents pieds, avec ses colonnes de vert antique et sa flèche plaquée de bronze surmontée d'un ange d'or, et où bourdonnent les cloches de l'église; — à gauche, les *Procuratie nuove;* — au fond, la Tour de l'Horloge et la Basilique, dont on a reproduit ici quelques parties et les dômes. Ah! mes *cers* bons, cette Piazza, rendez-vous aristocratique des élégances de cette ville unique au monde, qu'elle est belle le jour, mais qu'elle est féerique la nuit, à l'heure du *fresco!*

— Pardon, interrompt le farinier, il ne s'agit pas de la Place Saint-Marc...

— Non?... Alors, té! c'est des nombreux ramiers presque privés, autrefois pensionnaires libres de la célèbre République, qui viennent aujourd'hui mendier démocratiquement le pain dans la main de tous, signori ou facchini, signoras venues des palais de marbre et superbes filles aux cheveux ardents, et se rafraîchir dans les petites baignoires toujours remplies pour eux, depuis des siècles, d'une onde douce et pure.

— Oh! la jolie coutume!

— N'est-ce pas, mademoiselle?

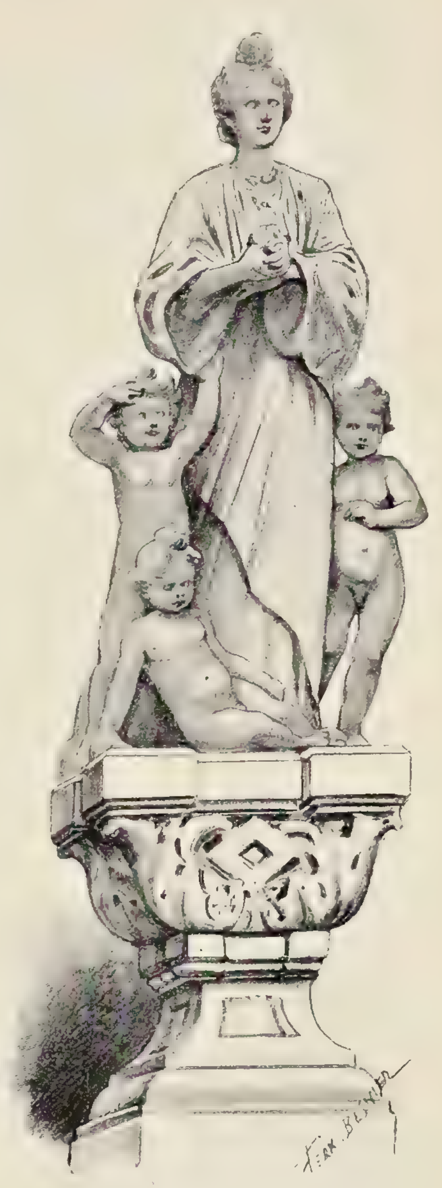
— Possible, fait Bêchard avec impatience; mais il ne s'agit pas de pigeons, ici!

— Pas non plus, cadédis?... Alors, peut-être des gracieuses aventures qui se nouent, dans la fraîcheur du soir, sur la vivante Plazza, pour se poursuivre dans le mystérieux et glissant silence des gondoles.

— Eh! au diable votre Plazza et vos gondoles! Ce n'est pas d'elles que vous devez nous parler, mais bien...

— Ah! sangdis, j'y suis; c'est de la Plazzetta, que l'on trouve en retour de la Plazza et d'équerre avec elle... La « Petite Place » bordée de merveilles telles que le Palais ducal ou antique Palais des Doges, le profil de la Basilique de Saint-Marc, la façade de la Tour de l'Horloge et la partie du Campanile portant, au soubassement, cette fleur incomparable de sculpture et de ciselure appelée *la Loggietta*... Et puis, du côté faisant face à la mer, les deux colonnes colossales en granit servant de piédestaux, l'une à Saint-Théodore assis sur son crocodile, l'autre à l'emblème national de

l'ancienne puissante République, ce fameux lion ailé et griffé de Venise, s'appuyant sur l'Evangile de saint Marc, et qui palpitait aux plis des oriflammes guerrières des cohortes que la richissime Cité-Reine de l'Adriatique portait sur ses vaisseaux aux quatre coins de la Méditerranée...



PAVILLON DE L'ITALIE.
SOMMET D'UNE AIGUILLE DE PORCHE.

Bêchard frappe du pied.

— Eh! laissez votre lion à sa ménagerie, puisqu'il n'est pas à Paris!

— Vous n'êtes donc jamais allé entendre la *Reine de Chypre*, à l'Opéra?

— Bon, l'Opéra, maintenant!

Et Boucastrol barytonne à pleine voix :

Guerre! guerre à Venise!
Frappons de toutes parts
Son Li-on qui se brise
Au pied de nos remparts!

Verduret, qui s'amuse des froncements de sourcil de son grave et sec compagnon, vient pourtant, en souriant, à son secours.

— Cher monsieur Bouscastrol, dit-il, vous chantez comme un dieu...

— Ma voix, elle est timbrée de Toulouse, té!

— Elle est admirable, c'est entendu ; mais mon ami Bêchard n'a pas tout à fait tort de vous rappeler à la question du...

— Palais des Doges?... Ah capedis! vous avez raison. Eh

bien, té, sachez que le Palais des Doges — dont la construction a été achevée par Calendario, sous la magistrature (1354-1358) du fameux vieux doge conspirateur Marino Faliero, qui trouva la mort, à près de quatre-vingts ans, sur les marches de l'escalier ducal à peine né — sachez, dis-je, braves *genss*, que ce palais est tout uniment une merveille, avec ses colonnades superposées — celle d'en bas fièrement robuste et celle d'en haut, qui sont une véritable et extraordinairement délicate dentelle de pierre — supportant le mur massif en marbres blanc et rouge du vaste quadrilatère que forme l'édifice ; avec le superbe *Escalier des Géants*, en marbre blanc, qui tire son nom des deux colossales statues de Mars et de Neptune et conduit de la cour à la galerie de style arabe et trilobée formée par la légère colonnade supérieure à jour ; avec son unique pilier d'angle, du côté de la Riva, et dont la puissance élégante et hardie fait l'admiration des architectes modernes ; avec son immense Salle du Conseil dont la frise montre les portraits de soixante-douze doges sur soixante-treize qui ont gouverné l'ancienne République — celui de Faliero ayant été effacé comme exemple et châtiment posthume, la décapitation ayant été jugée insuffisante pour châtier celui qui, avec le peuple, voulait changer la Constitution si favorable aux sénateurs patriciens.

— Hum ! fait philosophiquement le bourgeois Verduret, c'est étonnant comme parfois l'histoire se recommence.

— En se rapetissant, mon bon ! achève le bohème en mettant une joviale sourdine à sa voix claironnante. Mais, laissez-moi poursuivre avant que votre autocrate commensal ne musèle mon éloquence, té ! Donc, c'est dans cette salle qu'était le sinistre *bocca di leone*, l'exécrable confessionnal politique où se faisaient les dénonciations, dénonciations que le secret Conseil des Dix transformait si facilement en arrêts de mort par le garrot, le fer ou le poison. C'est d'une fenêtre de cette salle, encore — fenêtre dont le balcon s'avance vers les flots d'azur — que la dogaresse et sa cour regardaient le doge, monté sur la somptueuse galère *le Bucentaure*, célébrer les allégoriques et orgueilleuses épousailles de la Cité et de la Mer. De la Salle du Conseil, une porte s'ouvrait sur le fameux *Pont des Soupirs* qui, jeté sur le rio

di Palazzo, faisait communiquer le Palais ducal avec les prisons.

— Oh! s'écrie Mme Flore, moi qui croyais qu'on disait : Pont des Soupirs, parce qu'on poussait là d'aimables soupirs qui... que... enfin...

— Des jolis soupirs de gens heureux, hé! belle madame? Ah! non, té! c'étaient des tristes soupirs de maudits, car ceux qui passaient sur ce pont fatal allaient, pour la plupart, devant les impitoyables juges du Conseil des Dix, lequel se réunissait dans la pièce voisine de l'immense salle du Conseil, pièce qui communiquait avec une autre, plus petite, où se tenaient les inquisiteurs de l'Etat. Les malheureux quittaient le sanguinaire aréopage par un escalier dissimulé dans l'épaisseur de la muraille et qui, d'une part, descendait aux *pozzi* (puits) — vastes cachots souterrains d'où les prisonniers voyaient leur lente agonie ironiquement bercée des bruits joyeux et des accords des orchestres de la Piazza — tandis que, d'autre part, cet escalier montait aux trop célèbres *Piombi* des combles, mansardes assez confortables, mais que l'implacable destinée de leurs hôtes a fait justement appeler : les terribles Plombs de Venise!

— Brrrr! ne peut s'empêcher de faire Verduret.

— Attendez, mordious! je n'ai pas fini, annonce d'une voix lugubre l'artiste au crâne fêlé. Il faut que je vous parle de la salle de torture, toute dallée de pierres polies — inutile de vous dire pourquoi — et ayant, contre le mur, certaine sellette où l'on achevait les patients dont la mort devait rester secrète. Au-dessus de ce siège, une corde sortait de la muraille et venait entourer le cou du condamné qui attendait ainsi parfois des jours et des nuits le tour de roue extérieur qui, serrant la garotte, l'étranglait. Justice (!) faite, le cadavre était jeté, une pierre au cou, dans le profond canal Orfano... où nul pêcheur ne devait jeter ses filets!

— Eh bien, vous savez, conclut Verduret, République pour République, j'aime mieux vivre sous la nôtre que sous celle-là!

— Et moi, réclame Bêchard, j'aimerais bien enfin entendre parler de...

— La basilique de Saint-Marc? Vous allez être servi, mon bon! déclare l'organe généreux du sculpteur en disponibi-

lité; coupant encore la parole au farinier qui commence à rouler des yeux féroces... Ce dont n'a cure l'artiste-cicerone.

— La basilique en question, commence celui-ci d'un ton de montreur de phénomènes, est un édifice byzantin à cinq coupoles, qui fut commencé en 977, par le doge Pietro Orseolo. C'est pour ce monument, que je vous disais qu'on avait fait venir des pierres de tous les ports de la Méditerranée, et non pour le Palais des Doges, où triomphe surtout le marbre.

— Eh! ça m'est bien égal...

— Qu'une galerie de cent vingt-huit arcades entoure Saint-Marc, qui a deux cent vingt pieds de long sur neuf cent cinquante de circonférence? Cela m'étonne d'un calculateur tel que vous, *cer* monsieur Bêchard.

— Ce n'est pas cela!

— C'est donc que son trésor ait été d'une richesse inouïe en ivoires, mosaïques, lampes, châsses, colonnes de Corinthe et de Sparte, puisqu'il s'enrichissait de dépouilles opimes à chaque victoire nouvelle de la République : « la part du Lion de Saint-Marc! »

§ III

BÊCHARD SE FACHE

— A la fin, je me révolte! s'écrie le grave farinier hors de lui.

— Et pourquoi cela, mon *cer* monsieur? demande le Toulousain, en prenant un air ingénu qui fait éclater de rire Bertrande et enrage plus encore le furieux Bêchard, lequel, prenant ses grands airs :

— Monsieur, voilà une demi-heure que vous nous racontez des histoires sur Venise. En quoi voulez-vous que ça m'intéresse, quand c'est du Pavillon Italien, ici présent, qu'il s'agit?

— Mais, je ne fais que vous en parler.

— Du Pavillon ? Ah ! ça, môssieu, quel est celui de nous deux qui se moque de l'autre ?

— C'est vous, té !... puisque vous me cherchez querelle lorsque je m'esquinte le tempérament à satisfaire votre désir. Voyons, de quoi vous ai-je parlé ?

— Du Palais des Doges... de Venise, de la basilique de Saint-Marc... de Venise, toujours de Venise, quand c'est du monument de Paris qu'il est question !

— Mais, bon Dious, à la fin des fins, puisque ce Palais italien de l'Exposition est une reproduction relative et assez lourdement amalgamée, et du Palais des Doges et de la basilique de Saint-Marc, est-ce que, précisément, je ne vous en cause pas, en vous parlant de ses deux modèles ?

— Il fallait le dire tout de suite ! C'est insupportable, de faire ainsi poser les gens ! C'est se moquer du monde !

— Là, voyons, calmez-vous, Bêchard. Monsieur va réparer ses grands méfaits en ne vous parlant plus, désormais, que du Pavillon que nous avons sous les yeux.

— Comme ça, soit, Verduret. Je demanderai donc d'abord à monsieur quelques chiffres. Vous nous avez dit que la plus vaste concession d'emplacement avait été faite à l'Italie. Je serais curieux d'en connaître la surface.

— Mon *cer* monsieur Bêchard, le Commissaire général de la Section italienne est M. Tomasso-Villa, avocat distingué ; ancien député, ancien ministre de la Justice, puis de l'Intérieur, à Rome. Il a fait ses preuves comme organisateur d'Expositions, ayant été chargé de celles de Turin de 1894 et de 1898, et les ayant excellemment réussies. C'est un sincère ami de la France, qui s'est acquis, au cours de sa carrière politique, où il a fait sa spécialité des questions commerciales et industrielles — ce qui fait, té ! que, selon la logique parlementaire, on ne lui a pas confié le portefeuille du Commerce — un renom mérité de compétence rare et d'extrême courtoisie.

— Mais, réclame le farinier tout interloqué, ce n'est pas cela que je vous demande !

— Ah ! c'est vrai, sangdis !... Que d'excuses je vous dois !... Ce superbe Pavillon-Palais occupe la tête de la

pittoresque théorie des constructions étrangères sur cette berge de la Seine.

— Parbleu ! je le vois bien. Je voulais connaître les dimensions...

— Bien, bien, je comprends. L'aide de M. Tomasso-Villa est, avec le titre de Commissaire général adjoint, un journaliste d'au delà des Alpes, ancien directeur de *la Nazione* et de *l'Italia,* M. Vico-Mantegazza...

Bèchard croise avec une théâtrale majesté ses longs bras sur sa plate poitrine, et, sous la sombre broussaille de ses sourcils, ses yeux noirs essayent, en vain, de prendre un air redoutable.

— Décidément, môssieu, s'écrie-t-il en scandant les mots, c'est à croire que vous avez parié, avec des bohèmes de votre sorte, sans doute, des... *artistes,* de jeter hors de ses gonds ma patience de notable et honnête industriel !

— Moi, mille Capitoles, vouloir exciter l'ire d'un homme si « brave » et si important ? Si on peut dire ! Indigne cicerone, je m'efforce de satisfaire la légitime curiosité des *genss...*

— En ne répondant pas un traître mot à leurs questions !

— Bon Dious, me serais-je rendu coupable de pareille négligence ?

— Voilà un quart d'heure que je vous demande des CHIFFRES...

— Mon *cer* monsieur, tout Toulouse, en ma personne, vous présente ses excuses prosternées. C'est, pour la première fois, le génial Midi qui infléchit le col devant le Nord... quoique, malgré la beauté des chiffres, les noms ne soient pas à dédaigner, tels ceux de MM. Carlo Ceppi et Giledi Salvadori, les architectes de talent qui ont conçu ce vaste Palais mâtiné de basilique, té !

— Les architectes, je vous les accorde ; mais...

— Et aussi ceux des bons peintres Domenico Morelli, Salvator Postiglione, Montefusco, Caprile, Alceste Campriani, Rubens Santoro, Irolli, Casciaro, etc... et des sculpteurs Apolloni, D. Trentacosti, etc., qui sont les gloires artistiques de l'Italie fin de siècle, et dont les œuvres maintiennent le bon renom de l'Art italien, ici.

— Ici, dans ce pavillon-palais?

— Je ne précise pas.

— Pourtant?...

— Vous voulez des chiffres, cadédis? En voici. L'Italie a dépensé près de trois millions pour sa participation à l'Exposition de 1900.

— Trois millions pour ce palais... Bigre! fait Verduret.

— Je n'ai pas dit ça, riposte vivement Bouscastrol.

— Eh! s'écrie Bêchard en trépignant, vous ne dites rien... Rien de précis, du moins, car vous parlez tout le temps!

— Mes très *cers,* et vous belles mesdames, si je ne dis rien, té!... c'est que je n'ai rien à dire sur ce pavillon de l'Italie.

— Comment!... vous n'allez pas nous le montrer en détail, nous l'expliquer ainsi que les beautés que probablement il contient; nous faire toucher du doigt l'effort accompli par nos voisins, pour faire bonne figure dans cette superbe galerie de chefs-d'œuvre architecturaux des Puissances étrangères?

— Non, mon bon monsieur Verduret. Je vous dis simplement: ça c'est le pavillon de l'Italie. Pour le visiter, si le cœur vous en dit, achetez le catalogue et... débrouillez-vous, té! Pour moi, je m'abstiens.

— Pourquoi?

— Parce que je respecte avant tout la volonté des *genss.* L'Italie, voyez-vous, elle est modeste comme une jeune mariée, et elle n'aime pas que ces étourdis de Français, ils parlent d'elle pour la faire apprécier et qu'ils aillent chanter bien fort son éloge. C'est, du *moinss* ce que je me crois autorisé à comprendre, et je suis trop discret, cornebiou! pour me permettre de soulever le moindre voile, de crainte de froisser tant de pudeur.

— Hum! mon cher monsieur Bouscastrol, voilà, de votre part, une retenue que je trouve au moins... bizarre.

— Vous allez la comprendre, *cer* monsieur Verduret, et, je suis sûr, l'approuver. Avant-hier, après que je vous eus montré les Palais des Champs-Elysées, en m'efforçant de vous en dire les beautés, de vous faire comprendre l'idéal d'art des architectes, apprécier la haute valeur des artistes collaborateurs, remarquer les nobles progrès accomplis par

tous et dans toutes les spécialités, je me suis tenu ce langage : « Bouscastrol, mon petit, tout petit que tu sois, tu as bellement travaillé : tu as fait communier des profanes au grand art; tu as pris par la main de braves *genss* qui, sans toi, eussent été de simples curieux passant à côté de merveilles sans s'en sentir impressionnés, et tu les as arrêtés aux bons endroits en leur disant : — Ceci est beau : regardez bien, laissez-vous pénétrer par toute la sensation d'art dont vous êtes capable et apprenez à *comprendre.* » — En un mot, Bouscastrol mon ami très *cer*, tu viens d'être utile en même temps à la gloire de ton pays et à l'éducation intellectuelle de compatriotes pris dans le milieu moyen, en servant de trait d'union entre le génie et la partie du grand public qui a entendu ta voix. Tu as été, en quelque sorte et dans ta modeste sphère, le commutateur qui fait passer le courant d'Art supérieur de l'âme des maîtres ès Beauté dans d'autres âmes, réfractaires à la conductibilité spontanée, pour cause d'insuffisante culture intellectuelle spéciale. C'est là du bon ouvrage, té ! Seulement, ce n'est pas tout. Tu dois à ta franche générosité d'enfant de la vieille Gaule, de ne pas te montrer égoïste. Exalter les œuvres et les hommes de ton pays, au plus grand profit du patrimoine de gloire nationale, c'est bien. Mais puisque Paris a des hôtes étrangers, la courtoisie légendaire de ta patrie veut que tu agisses à l'égard de ses invités absolument comme vis-à-vis de tes compatriotes. Tu t'es fait initiateur des profanes aux grandeurs des œuvres françaises; tu dois donc, en toute impartialité et sans mesquine arrière-pensée, te faire de même le commentateur du génie étranger.



M. THOMASO-VILLA

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA SECTION ITALIENNE.

— Voilà une belle pensée qui ne m'étonne pas de vous,

monsieur Bouscastrol, approuve Verduret... Pensée chevaleresque !

— Eh non, *cer* monsieur : zuste, simplement.

— Et votre présence ici m'annonce que vous l'avez mise à exécution.

— Sur-le-champ, bon Dious ! Seulement, dame, si j'étais documenté pour les Palais des Champs-Elysées, par le fait que j'y ai un peu collaboré, je ne l'étais pas suffisamment pour les Palais des étrangers, et j'ai dû, hier, avant d'entreprendre mon petit rôle de vulgarisateur, aller demander aux autorités compétentes de m'aider à... allumer ma lanterne. J'ai trouvé, à l'envi, un accueil dont je suis fier et reconnaissant. Dès que j'avais ouvert la bouche, on comprenait la loyale sincérité et aussi l'utilité de mon but. Pourtant...



M. VICO-MANTEGAZZA

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DE LA SECTION ITALIENNE.

— Il n'y a pas de règles sans exceptions ? insinue finement Bertrande.

— Zuste, mademoiselle... Et il y a aussi des journalistes qui ne voient partout, par fatalité de métier, que des reporters et, n'est-ce pas, té ! comme on connaît ses saints, on les honore...

— Ce qui veut dire, fait Verduret de son plus joli ton de bonhomie finaude, que, si nous voulons vous faire plaisir, nous... passerons au pavillon suivant.

Le bohème au large feutre s'incline en élogieux remerciements à l'oncle et à la nièce, d'avoir été si subtilement compris par eux.

Puis, d'un geste emphatique mais non dénué d'élégance, il invite le groupe à... le suivre plus loin.

Cela ne fait pas l'affaire du farinier.

— Pardon, pardon, insiste-t-il, nous n'avons pas visité le Pavillon Italien et...

— Nous le visiterons plus tard à loisir, mon cher Bêchard, lui dit Verduret à mi-voix en le prenant par le bras. Allons, suivez-nous sans récriminer. M. Bouscastrol va nous montrer, sans réticences, cette fois, le pavillon de... de ?...

La bohème au bandeau, reprenant son ton de forain à la parade, annonce, en se mettant en marche :

— Le Pavillon de la





CHAPITRE III

TURQUIE

§ Ier

CONFÉRENCE EN PLEIN VENT

Emboîtant le pas à son artiste-cicerone, notre petit groupe de visiteurs ne tarde pas à abandonner le vaste territoire italien pour s'arrêter devant le Pavillon Ottoman, de bien moins grande envergure, certes, que le palais-basilique du jeune royaume (qui, créé par notre sang, s'est hâté de se ranger au nombre de nos adversaires éventuels) mais d'un charme exotique aussi grand que sont modestes ses proportions.

Ce n'est qu'un cri, parmi la foule qui se presse vers les larges marches des grands escaliers extérieurs, ou se promène sur la vaste terrasse coiffée de coupoles qui se reflète dans les eaux de la Seine, pour trouver charmante cette évocation de l'art architectural des Croyants.

A peine a-t-il mis, le premier, le pied sur l'emplacement concédé à l'empire musulman d'Europe, que Bouscastrol, se tournant vivement vers les deux couples qu'il guide — et qu'escorte piteusement le raide Puzzling, avec une mine de dogue qu'un molosse aurait, en se jouant, roulé dans la boue :

— Mesdames et messieurs, je n'ai pas de conseils à vous

donner, mais je vous supplie de ne pas oublier que nous sommes maintenant en territoire turc et que c'est le Coran et la volonté du Sultan qui règnent ici en maîtres.

— Qu'est-ce que ça peut nous faire? prononce Bêchard en levant les épaules.

— Eh! eh! je me suis laissé dire que les Orientaux ne dédaignent pas les charmes *faits* et les grâces occidentales et, à votre place, mon *cer* monsieur, je donnerais prudemment le bras à madame votre épouse.

Mme Flore jette un regard inquiet autour d'elle et remarque, à faible distance, deux personnages au chef orné du fez rouge et qui, lui semble-t-il, regardent obstinément du côté du petit groupe. Vite la grosse colombe s'empare de l'aile de son sec ramier, et Bouscastrol, approbateur, ajoute :

— Comme cela, et pourvu que vous ne circonveniez pas inconsidérément aux sévères coutumes de l'Islam, il n'y a rien à craindre, té!

Et le facétieux bohème reprend aussitôt, d'une voix tonnante :

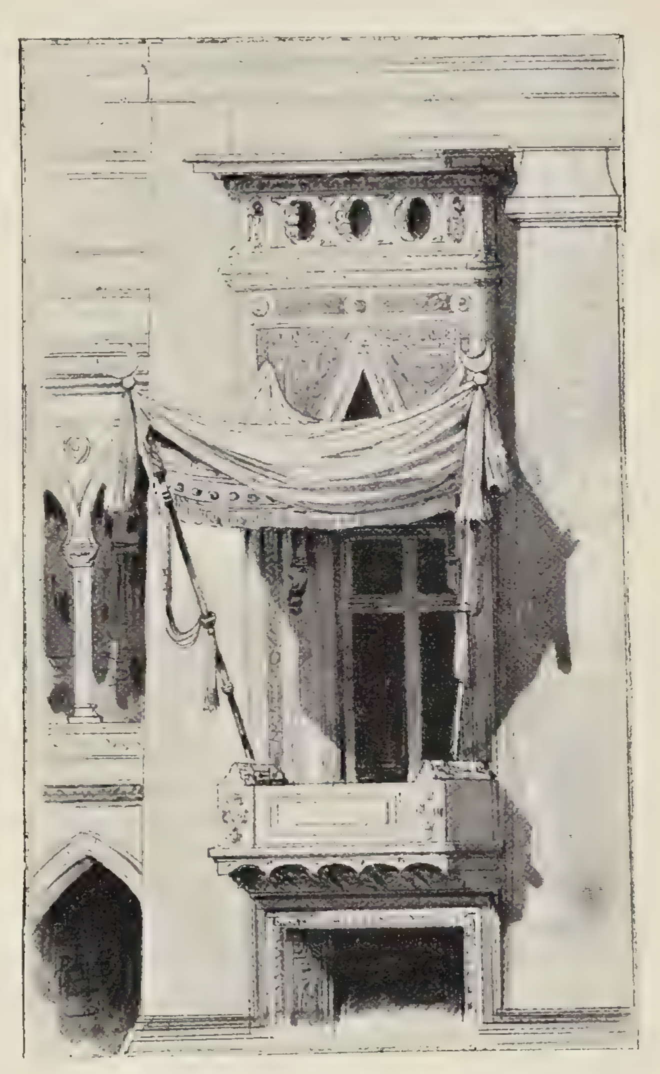
— Regardez de tous vos yeux ce Pavillon, et dites-moi si l'on pourrait trouver nulle part — sauf, bien entendu, sur les bords triomphants de la divine Garonne — quelque chose à la fois de plus simplement élégant, de plus gai, de plus pittoresque, de plus animé et de plus artistiquement réussi que cette note toute blanche d'évocation, au bord de la Seine, de la Byzance mahométanisée des rivages du Bosphore?

— Moi, déclare péremptoirement notre farinière, ce que je trouve de plus joli de toute la construction, ce sont les deux auvents de magnifique étoffe soyeuse soutenus, devant ces deux grandes fenêtres du premier étage, par des hampes surmontées d'un croissant étincelant au soleil... Dis, mon gros, il faudra nous en faire faire un comme ça pour servir de baldaquin à notre lit, que nous ferons lit de milieu; seulement tu auras droit, de ton côté, à un plus gros croissant de lune, pour marquer ta place.

— Tais-toi donc, bichette, tu dis des bêtises.

— Je vous ferai seulement observer, chère madame, dit doucement Verduret, que ces auvents n'ont que de tout accidentels rapports avec l'architecture du monument, et

j'avoue que cette architecture me cause quelque surprise. Ces arceaux en ogive, au lieu d'être tout ronds, cette tour carrée, ces colonnades aux lignes si amples, ces balcons presque sévères me déroutent. Toutes les vues d'édifices mauresques que j'ai pu avoir sous les yeux ont bien avec ceci un air de famille, mais ceci me donne une impression de grandeur reposée que ne m'a jamais produit l'aspect des photographies des édifices fameux dont l'art des sectateurs de Mahomet ont peuplé la partie de l'Europe méridionale qui fut momentanément sous leur puissance. Je ne sais si M. Bouacastrol comprendra bien ce que je veux dire, mais l'architecture de ce Pavillon Ottoman me semble être du turc européannisé.



PAVILLON DE L'EMPIRE OTTOMAN.
FENÈTRE D'ANGLE.

Le bohême au crâne fendu regarde drôlement, de son œil libre et incomplétement visible lui-même dans l'ombre portée de la soie, le manufacturier retiré.

— Vous ne savez pas qui est l'architecte de ce pavillon ? demande-t-il.

— Comment voulez-vous ?... Ce doit être un Turc, je suppose.

— C'est un Français, M. Dubuisson, artiste parisien de la plus haute valeur et décoré pour son seul mérite, un maître de l'équerre en un mot. J'ai eu un instant l'idée, té ! que vous ne l'ignoriez pas et que, de cette connaissance naissait votre curieuse remarque. J'ai la satisfaction de constater qu'il n'en est rien et que votre critique est bien de vous seul. Ah ! sangdis ! ça me fait plaisir de voir un homme qui boit « dans son verre », *çose* si rare parmi l'humanité moutonnière de ce temps.

— Alors, j'ai donc raison ? fait Verduret intimement très flatté.

— Eh non ! capédious ! vous avez tort techniquement, mais c'est déjà si brave d'avoir tort... tout seul, de pouvoir proclamer une petite erreur qui n'est pas soufflée par l'erreur d'autrui. Mon *cer* monsieur Verduret, voilà ce qu'il en est : jusqu'ici, à nous *ottres* Occidentaux et sous prétexte d'orientalisme, on ne nous a toujours servi, vrai ou imitation, que de l'art arabe. Or, M. Dubuisson, avec une habileté et une science consommées, nous montre enfin, pour la première fois, du pur *art ottoman*. Sans doute, té ! comme vous l'observiez très judicieusement, ces deux arts ont forcément des « airs de famille » ; mais là s'arrête la ressemblance. L'éminent architecte a fait ici, une *synthèse* d'art ottoman. Sur un ensemble lumineusement conçu par lui, il a greffé des parties importantes et des parties de détail absolument vraies, prises aux plus beaux monuments de style pur de la Turquie. A telles enseignes, cadédis ! que, si vous arriviez tout droit de Constantinople au lieu de venir tout bourgeoisement de votre charmante petite retraite de Malesherbes, vous reconnaîtriez au premier coup d'œil les larges emprunts faits aux mosquées, au Grand Bazar, aux fontaines de la capitale d'Habdul-Hamid et adroitement fondus en ce tout de si heureuse venue que M. Dubuisson,

au nom du sultan, présente aux Parisiens et à leurs hôtes de tous pays.

— Entendu, termine Bêchard, comme on met un point à la fin d'une phrase avant de passer à un autre ordre d'idées. Maintenant, vous nous avez promis de nous documenter sur ce pavillon selon ma...

— Marotte, té! Soyez satisfait, mon *cer* monsieur Barrême.

— Je vous prie de ne pas me donner de ces noms singuliers.

— Plaignez-vous donc, mordious! quand je vous baptise du nom du calculateur célèbre du XVII[e] siècle, resté fameux jusqu'à nos jours!

— En ce cas, j'autorise.

— Et moi, je m'exécute. Ce pavillon rectangulaire et, comme vous voyez, flanqué à son angle ouest d'une tour carrée, couvre 700 mètres également carrés. Sa façade perpendiculaire au fleuve, et où l'on accède par ce monumental escalier, mesure 28 mètres, tandis que la face qui longe la berge n'a que 20 mètres.

— Mais, ça ne fait alors que 560 mètres carrés?

— Et la tour, monsieur Bêchard?... Et le double escalier avec son immense palier de pierre?

— C'est vrai.

— Quant à la hauteur, elle est de 22 mètres pour le pavillon et de 37 mètres pour la tour d'angle.

— Evidemment, cela n'a pas de rapport avec l'énorme Palais Italien, au sujet duquel je ne m'explique pas encore pourquoi vous vous êtes montré si discret, mais c'est tout de même un joli morceau... Et... ça a coûté cher au gouvernement turc?

— Ah! ah! mon *cer* bon, une telle demande, c'est de la naïveté.

— Jeune homme, vous oubliez qu'à mon âge on a cessé d'être naïf... à moins qu'on ne soit un sot — ce qui, Dieu merci, n'est pas mon cas, sachez-le!

— Capédious, quel moutardier vous faites! Au moindre mot, la piquante graine de sénevé vous monte à la cervelle... Je n'en maintiens pas *moinss*, té! que c'est de la naïveté d'imaginer la caisse du Sultan en train de payer quelque

chose, fût-ce les violons de sa part de la fête parisienne. Apprenez pourtant que la Sublime Porte s'est mise en frais pour sa participation à cette grandiose Exposition : elle lui a donné... son appui moral. Un firman signé de l'auguste main — toujours vide, hélas ! — du Chef des Croyants a libéralement fait don à l'Exposition ottomane à Paris de... la haute personnalité de Son Excellence Salih Munir-Bey, le propre ambassadeur de l'Empire Ottoman près la République française, en le nommant commissaire général du maître de la Turquie à la grande exhibition de 1900. Il eût été vraiment bien indiscret autant que peu généreux, de la part des Constantinopolitains, de ne pas se déclarer entièrement satisfaits d'un tel honneur. Quant aux moyens matériels de faire honneur à cet honneur, té! avouez qu'une aussi mesquine préoccupation ne devait pas être portée aux pieds du Suprême Khalife. C'était aux pieux serviteurs et fidèles sujets du Successeur du Prophète à pourvoir à ces indignes détails, auxquels le Sultan, en sa mansuétude, eût volontiers condescendu, sans la mauvaise coutume qu'ont les impôts de ne parvenir que considérablement allégés au trésor de l'Etat. Comme pour l'Exposition de Chicago, donc, on a groupé les exposants et on les a chargés de faire les fonds nécessaires. Ils se sont exécutés en toute hâte — je ne sais pas si c'est de la meilleure grâce du monde... musulman, car ils ont né-



S. E. SALIH MUNIR-BEY

AMBASSADEUR DE TURQUIE A PARIS
COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

gligé, té ! de me faire part de leur état d'âme — et ont mis à la cagnotte la somme rondelette de sept cent mille francs, sur lesquels trois cent-cinquante mille ont été prélevés pour l'érection de ce pavillon impérial.

Le bonhomme Verduret rit de tout son cœur.

— Ah ! ah ! clame-t-il, vous avez une façon de dire les choses !...

— Je ne plaisante pas, mordious !... Et si j'en ai l'air, c'est la faute à mon diable de Midi qui me remonte malgré moi à la gorge. Je serais désolé que vous vous imaginassiez que je commisse l'indécence de ne pas m'exprimer avec tout le respect dû par un pauvre avarié tel que moi à Sa Hautesse le Sultan, ou que je parle légèrement de l'éminent et sympathique diplomate qui représente Abdul-Hamid à l'ambassade ottomane. Son Excellence Salih Munir-Bey est, en effet, un jeune diplomate qui a conquis d'emblée toutes les vives sympathies de la haute société parisienne par le charme de son esprit et l'affabilité naturelle et simple de ses manières et de son accueil. Il a tout juste la quarantaine, étant né le 24 novembre 1859. Elève exceptionnel du Lycée de Galata Seraï, à Constantinople, il est entré tout de suite dans l'administration, en débutant par le ministère des Affaires étrangères, puis les Mines et Forêts. Il devint ensuite secrétaire général du ministère de l'Agriculture et du Commerce, puis de celui des Travaux publics. Vous voyez, té ! que, lorsque la confiance du Sultan l'appela au secrétariat général du mi-



M. CHESNEL

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SECTION OTTOMANE.

nistère des Affaires étrangères, il était au fait de toutes les branches de l'administration. Dans ces hautes fonctions, il rendit d'éclatants services, particulièrement au point de vue des relations entre son souverain et la France, dont il parle la langue et connaît l'histoire et la littérature avec une rare perfection. Ces services et ces connaissances le désignaient pour le poste d'ambassadeur à Paris, poste qu'il occupe à la commune satisfaction de la Sublime Porte et du gouvernement de la République. Aussi est-ce avec une satisfaction très vive que l'on a vu, ici, son maître lui confier le secrétariat général de la section ottomane à l'Exposition universelle de 1900. Vous voyez, *cer* monsieur Verduret, que je serais mal venu de sourire devant une carrière déjà si noblement remplie... Mais, où je serais tout à fait impardonnable de le faire, c'est vis-à-vis du secrétaire général délégué spécial à la section ottomane, notre aimable et éminent compatriote M. Eugène Chesnel.

— Comment, un Français?

— Eh oui, mille Capitoles! un Français délégué du Grand Turc, tout comme M. Dubuisson en est ici l'architecte. Il ne faut pas que cela vous étonne, té! Il y a eu, depuis François I[er], trop de points de contacts étroits entre la France et la Turquie; trop de hauts talents français, militaires, ingénieurs, diplomates, ont prêté l'utile concours de leur valeur et de leurs lumières aux maîtres successifs de l'Islam — et, d'ailleurs, ne sommes-nous pas nous-mêmes une grande nation musulmane par nos vastes colonies africaines? — pour que, malgré notre notre trop longue éclipse dans l'Orient européen depuis 1870, l'élément français et son influence soient devenus de simples souvenirs dans les murs de l'ancienne Byzance.

— Alors, en fait — l'ambassadeur ayant, je pense, bien d'autres soucis — c'est ce M. Chesnel qui a été le principal organisateur de l'exposition de la Turquie?

— Vous pouvez dire le seul, mon *cer* monsieur Verduret, sous le contrôle, bien entendu, du représentant à Paris de l'Empire Ottoman. Ah! cadédis! le brave, le charmant homme que ce M. Chesnel, comme vous dites, té! Normand de Caen, où il est né le 24 octobre 1850, il s'enrôla comme franc-tireur pendant la douloureuse campagne de 1870-71,

et fit vaillamment le coup de feu contre l'envahisseur. Après avoir fait de brillantes études à la Faculté de Droit et à celle des Lettres de sa ville natale, il vint à Paris suivre les cours de l'Ecole des Sciences politiques, et collabora à *la France,* sous la direction personnelle d'Emile de Girardin. Technicien et vulgarisateur, il fonda alors plusieurs journaux scientifiques et surtout des revues agricoles, ce qui lui valut, lors de la fondation de l'Institut agronomique, en 1876, d'en être nommé secrétaire et de se voir confier plusieurs missions en Danemark, en Algérie, en Turquie, etc. En 1884, il démissionna, piqué de la tarentule politique ; mais il rencontra sur cette route tant de ronces, il s'y heurta à tant de basses persécutions, qu'il l'abandonna avec un légitime dégoût et repartit pour cette Turquie où l'attirait la perspective d'œuvres utiles à accomplir. Il y entra au ministère de l'Agriculture, puis à celui de la Liste civile. En 1887, il fut attaché par le Sultan à l'ambassade ottomane à Paris, où il fut chargé des relations avec la Presse. En 1896, il fut attaché comme secrétaire particulier à la personne de l'ambassadeur Son Excellence Munir-Bey, et c'est comme tel qu'il a été nommé commissaire général adjoint à l'Exposition de 1900. Vous pensez bien que, dans sa situation, notre compatriote est quelque peu décoré, té ! Grand-officier du Medjidié, commandeur des ordres de Perse, de Zanzibar, etc., officier de l'Osmanié, de Bulgarie et de... l'Instruction publique, etc., etc... Médaillé d'or, d'argent et de bronze comme membre du conseil supérieur au jury de plusieurs expositions universelles et internationales, etc... Mais je m'arrête, car je n'en finirais pas d'énumérer cette intéressante liste.

« Vous vous rendrez compte, maintenant, mesdames et messieurs, que si mon satané tempérament de blague méridionale a pu mettre des apparences trop joviales, en la forme, à des sentiments qui ont, au fond, une gravité à faire pépier de jalousie la gravité de M. Bêchard, ellemême, c'est tout à fait à mon corps défendant. Pour le prouver, je termine mon petit aperçu général avant visite par cette pensée de haute philosophie, pour laquelle je vous serai obligé de ne pas vous gêner de dire que vous la trouverez aussi profonde que sublime : ma modestie s'enveloppe

d'avance d'un triple airain pour être sûre de ne pas se laisser effaroucher. »

— Et cette pensée sublime, ô notre tout modeste cicerone?...

— La voici, *cer* monsieur Vérduret. Croyez-vous qu'il faille que les temps soient changés, que nous marchions à pas de géant vers l'âge d'or de la paix universelle, pour que M. Picard ait pu se permettre la facétie de placer côte à côte le Palais Italien, évocateur de Venise, et le Pavillon du Turc, et que tous deux se regardent comme de bons chiens de... plâtre, sans s'être jetés l'un sur l'autre, sans même en avoir changé de couleur!... Le voilà réalisé à la Grande Fête de 1900, ce mariage du Grand Turc et de la République de Venise que, depuis des siècles, l'Europe croit si bien impossible que cette fameuse contre-vérité a été érigée en dicton populaire!. . Hein? Vous ne vous attendiez pas à celle-là?

— J'en demeure médusé, monsieur Bouscastrol!

— J'en étais sûr. Mais comme il n'est tel que le mouvement pour traiter le cas où je vous ai réduit et, qu'en somme, je ne veux pas votre mort... Allons vite visiter le Pavillon, et en même temps l'exposition ottomane qui y est concentrée presque tout entière.

§ II

L'UTILE ET L'AGRÉABLE

Le groupe de visiteurs se met aussitôt en marche et commence à gravir les degrés, au majestueux développement, d'un des deux escaliers extérieurs. Au cours de cette lente ascension, le tonitruant cicerone cemmence :

— M. Dubuisson, de concert avec M. Fua — que j'ai omis de vous nommer et qui est l'ingénieur ottoman du Pavillon — a élevé son très beau petit palais à trois étages : un entresol, un superbe premier et l'étage supérieur. Nous allons successivement parcourir chacun d'eux, d'un pas rapide, puisque vous aurez, après cette visite d'ensemble, tout le



ITALIE — TURQUIE — ÉTATS-UNIS

PAVILLON DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

loisir de vous arrêter un autre jour aux détails, qui sont tout particulièrement intéressants... ou réjouissants. Mais nous voici au seuil du temple de l'empire polygame des harems : attention, *cère* madame !

A ce second avertissement articulé d'un ton quelque peu mélodramatique, dame Flore lève vers le Toulousain un regard non exempt d'inquiétude ; puis, ce regard qu'elle jette vivement derrière elle rencontre, gravissant un peu plus bas les marches, les deux fez surmontant deux barbes noires qui, décidément, semblent s'attacher aux pas de nos provinciaux.

— Mon Dieu, gémit d'une voix tremblante et s'adressant au guide la plus que grassouillette farinière, est-ce possible qu'au cœur de Paris une honnête femme ne soit pas plus en sécurité ! Hélas ! monsieur Bouscastrol, que faut-il faire pour écarter le danger de ma tête ?

— Et de celle de votre époux... car le Turc est sans pitié ! gronde l'artiste fêlé d'une voix creuse, mais de façon à n'être entendu que de la troublée Mme Bèchard. Pourtant, rassurez-vous : vous n'avez rien à craindre pourvu que vous obéissiez scrupuleusement aux versets du Coran.

— C'est que je ne les connais pas !

— Est-ce que vous connaissez davantage le Code, dont tout Français est censé ne rien ignorer ? Essayez cependant de vous mettre sous le coup d'un seul de ses articles, et vous verrez, cornebiou ! si les sbires modernes ne vous mènent pas au poste !

— Vous m'épouvantez !... Que faire ?... Ah ! vous avez dit que nous étions au seuil du Temple... et j'ai lu quelque part... Faut-il me déchausser ?

— Ça ne va pas jusque-là, je pense ! dit en riant Bertrande qui prête une oreille indiscrète.

— Je le peux : j'ai justement mis des bas blancs...

— Non, *cère* madame, n'exhibez pas. J'ai voulu dire « le temple de l'art ottoman » et non celui d'Allah. Contentez-vous de vous tenir sur vos gardes et entrons.

Puis, élevant la voix en s'adressant à tous :

— Mesdames et messieurs, voici, occupant les galeries de cet entresol, le pittoresque « Musée des costumes civils et militaires », installé à l'instar du « Musée des Janis-

saires », à Constantinople. Hein? s'y sent-on assez en plein exotisme musulman, ici ?... Une grande partie de ces costumes ont été portés et viennent en ligne droite de Turquie. Les autres ont été exécutés par d'habiles costumiers, mais d'après des albums anciens appartenant aux sultans. C'est, par le vêtement, l'histoire même de la race ottomane sur le sol européen, depuis la première invasion conquérante du milieu du xve siècle, qui revit dans toutes ces riches ou guerrières défroques, té !

— Y en a-t-il des cottes de maille et des mannequins armés ! Je ne passerais jamais ici de nuit, j'aurais trop peur ! s'écrie Mme Flore.

— Pour vous rassurer, belle madame, allons faire un tour sur la grande terrasse, sans prendre le temps de nous y asseoir — au cas où nous y trouverions de la place... Là ! que disais-je? Elle est pleine de monde... C'est que ce n'est pas une mince attraction que cette suite de restaurants turcs où l'on mange à la turque, de cafés turcs où l'on boit à la turque.

— Dites donc, pas « du mauvais café » au moins, dit Verduret, en clignant de l'œil, au facond Toulousain, qui lui réplique :

— Ce café-là, mon bon, est réservé pour des personnages de plus d'importance que vous et moi... et même que M. Bêchard. Ici, dans les cafés turcs comme dans les cafés maures, on ingurgite sans danger toutes les boissons qui ont la vogue aux rives du Bosphore, et l'on a l'agrément de se les voir servir par des garçons à peu près turcs, en costume national.

— Et... les odalisques ? demande curieusement Mme Bêchard.

— Eh capédious ! *cère* madame, qu'osez-vous dire là ?

— Il ne faut pas ?

— C'est de la dernière imprudence ! Les lascives musulmanes au café... comme de vulgaires servantes de brasseries !... Si les hommes au fez qui nous suivent toujours — et que ce pauvre Mr John Bull regarde diantrement de travers — vous entendaient, je craindrais pour vous leur fureur. Ces Turcs sont trop jaloux de leurs bibelots féminins, toujours rangés sur l'étagère moelleuse de leur harem,

pour les laisser seulement apercevoir visage découvert par leurs compatriotes, à plus forte raison par d'indignes Roumis dont se compose la foule qui se presse à l'Exposition. Avoir l'air seulement de les comparer aux chrétiennes... très peu angéliques, té ! auxquelles vous faisiez allusion, ce serait attirer sur vous les foudres de leur colère... à moins que vous ne consentiez, pour calmer leur ire, à aller tenir compagnie à ces langoureuses captives derrière leurs moucharabies.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... Des instruments de torture ?

— Pour les coquettes, certes ! N'est-ce pas un suprême tourment, pour une jolie femme, de voir toujours se dresser un grillage presque opaque entre le velours brûlant de ses beaux yeux et les regards de tous les galants mendiants d'amour qui passent si près sous leur balcon ?

— Monsieur Bouscastrol ! intervient sévèrement Verduret en indiquant, d'un léger signe de tête au bohème, que sa nièce est présente et qu'il trouve ces explications un peu vives pour être entendues d'elle.

L'artiste incline son chef bandé de noir et, se dirigeant vers un escalier :

— Ça, maintenant, hissons-nous au premier étage.

Dès qu'ils y sont réunis :

— Venez admirer ce magnifique salon de réception qui occupe le premier étage de la grande tour d'angle, et dont une des fenêtres, cadédis ! est justement une des *deuss* dont madame voudrait prendre les tentures extérieures pour faire un baldaquin somptuaire au-dessus de son conjugal repos. Tout le mobilier de ce salon a été apporté de Turquie... C'est vu ?... bien vu ? Vite, entrons au théâtre.

— Comment, un théâtre ici ?

— Et pas quelconque, mes bons ! On y joue des fragments de pantomime, des scènes de drame du théâtre turc.

— En turc ?

— Sans doute, té ! ainsi qu'en arabe, voire aussi des traductions en français pour les personnes insatiables qui, voyant jouer une pièce, veulent par-dessus le marché la comprendre.

— Je me vante d'être de ceux-là, déclare gravement le farinier.

— Je m'en doutais, capédious ! Aussi a-t-on mis sur le programme, pour les exigeants tels que vous, nombre de pantomines expressives.

— Hum ! fait Verduret ne le sont-elles pas trop... expressives ?

— Vous pouvez, sous ce rapport, vous en fier au grand tact de M. Chesnel.

— C'est égal, je suis d'avis que nous voyions d'abord le reste. Le théâtre nous tiendrait trop de temps.

— Soit. Alors, je vais vous faire voir les galeries d'exposition, hé ? En dehors de ce pavillon, la Turquie n'a exposé qu'en deux endroits : 1° au Palais des Armées de Terre et de Mer la collection des costumes actuels des armées du Sultan ; 2° à la section de l'Agriculture ses produits agricoles et matières premières — et aussi un certain nombre de chevaux de *vraie* race arabe, appartenant à des chefs de tribus druses ou touaregs. Ici, les exposants principaux sont d'abord : la Manufacture impériale de tapis de Héréké. Madame y verra, soit en cours de travail aux mains des ouvriers, soit achevés, des tapis de soie dont elle rêvera pour sa chambre... à titre de pendant au baldaquin.

— Est-ce que c'est cher ?

— Oh ! non, *cère* madame : vingt mille francs pièce.

— Hein ?

— Dame, ce sont ceux que foulent les pieds nus des sultanes, ceux qui meublent les divans du Grand Seigneur et dont le Chef des Croyants fait, à l'occasion, cadeau aux souverains étrangers. Une exposition extrêmement intéressante est aussi celle de la Manufacture impériale de porcelaines ; et celle de la Régie cointéressée des tabacs de l'Empire enchantera, j'en suis sûr, ces messieurs qui sont fumeurs. Nous allons voir aussi des tableaux d'artistes turcs, représentant des beautés, des paysages ou des scènes turcs.

— On peut... tout de même... à cause de ma nièce ?...

— Eh ! capédious, mon *cer* monsieur l'oncle, rappelez-vous ce que je vous disais avant-hier matin, dans la cour du Petit Palais des Champs-Elysées !

— Ah ! oui, votre théorie qu'une âme saine ne voit dans l'art que l'art. Cependant...

— Alors, sauvons-nous bien vite de ce pavillon, si la fantaisie vous prend de vouloir avoir l'air de faire le quaker, ce qui ne va guère à votre visage qui respire la gaieté et le bon sens... Car, dans ce charmant séjour, vous trouverez à chaque pas des plaisirs, des divertissements, des spectacles marqués du sceau original de l'Orient.

— Diable ! des danses, sans doute ?

— Et des plus délicieuses.

— Hum ! la danse du ventre ?

— Ah ! non pas : je vous arrête. Il n'y a pas, ici, de danse du ventre — qui est arabe, d'ailleurs, et non turque. Avec les danses vraiment nationales, ce sont des assauts d'escrime, de sabre, le jeu du bâton ; puis et surtout la reproduction très curieuse de scènes ottomanes... Et, sangdis ! je ne vous engage pas à vous plaindre d'avance de ces spectacles : c'est la réédition de ceux qui furent offert, à Damas, à l'empereur Guillaume, lors de son fameux voyage en Palestine.

— Décidément, vous nous mettez l'eau à la bouche. Vous êtes un tentateur. Allons voir cela, monsieur Bouscastrol.

Lorsque, près de trois quarts d'heure plus tard, notre groupe d'expositionnistes sort enfin, ravi, du Pavillon Ottoman, pour se diriger vers son voisin, celui des Etats-Unis, le Montmartrois de Toulouse dit au manufacturier retiré :

— Pour cette exposition et ce pavillon de la Puissance ottomane, tout le rêve de M. Chesnel, son but unique a été, mon bon, de mettre un coin de l'Orient vrai en plein Paris, sur ce petit espace du quai d'Orsay.

— Eh bien, conclut Verduret, il peut se flatter d'avoir réussi !

Le cicerone se tourne alors vers le groupe entier, réuni au pied de l'escalier monumental extérieur, et l'invite à l'accompagner sans tarder au Pavillon des :

— Ah! bigre! interrompt en riant Verduret, vous n'allez pas pousser la couleur locale jusqu'à nous parler yankee?

— *Well!*... Comprendriez pas... Master Bèchard *idem*... Vais parler français... allures américaines, *laconic*, *pratical*... *Well!*

— Un bavard comme vous... Ça vous sera difficile, ironise lourdement Bèchard.

— Tout aisé à qui veut.

— Nous allons voir ça. On peut questionner?

Un signe de tête à l'adresse du farinier est l'acquiescement aussi muet que laconique.

— Commençons donc. Qu'est-ce que représente ce Pavillon Américain?

— Rien.

— Comment, rien?

— Reproduction d'aucun monument.

— Alors?

— Synthèse architecture United-States. *American Art* au même point que l'Art français fin siècle dernier : interprétation pratique de l'Antique. D'ailleurs, extérieur sans intérêt utilitaire. Voir dedans emploi, adroit génialement, de la place.



PROUE DU POURTOUR DU PAVILLON DES ÉTATS-UNIS.

— Mâtin! fait Verduret qui, d'abord ahuri, s'amuse fort

maintenant de la subite transformation du loquace artiste toulousain, voilà un brusque contraste. Comment, nous n'avons pas eu le temps de jeter les yeux sur l'ensemble du bâtiment — qui me paraît procéder, de loin, du type originaire de Saint-Pierre de Rome et, plus directement, de



Quadrige surmontant le Pavillon des États-Unis (côté de la Seine).

l'église des Invalides — que déjà vous voulez nous pousser à l'intérieur.

— Pas perte temps.

— Au moins, faut-il savoir !...

— Assurément, appuie Bêchard. On ne vous demande pas de tomber d'un extrême à l'autre !

— *Well !* Questionnez.

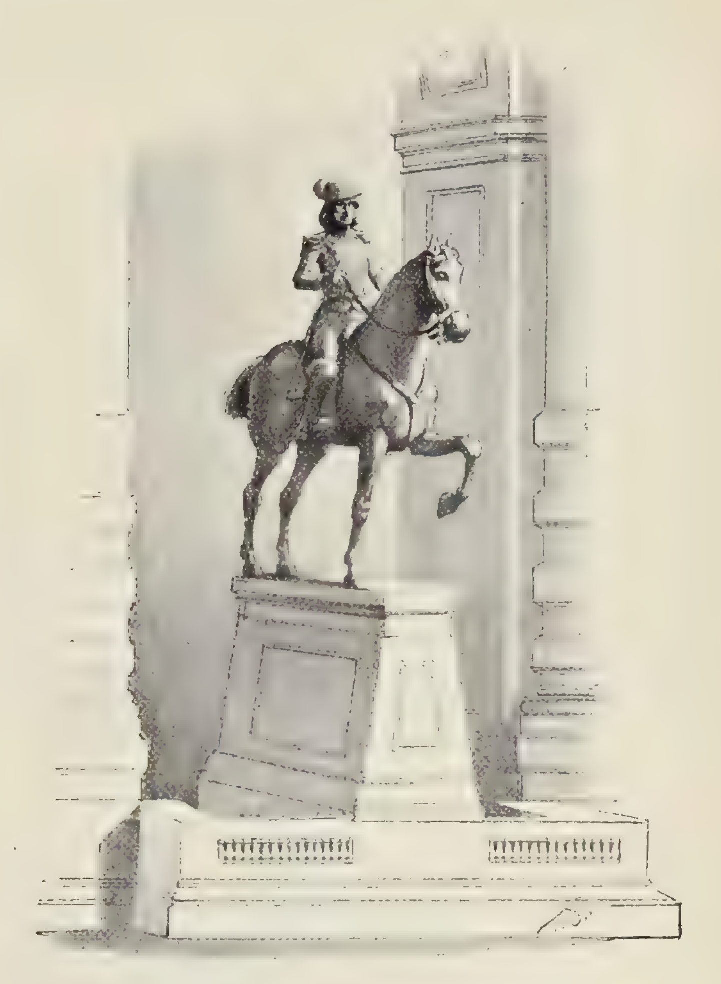
— D'abord, se hâte le farinier, quelles sont les dimensions de...

— Regardez plan... Voici.

— Les dimensions n'y sont pas !

— Cherchez : 0 m. 02 par mètre.

— Et puis, c'est un plan horizontal, qui ne dit rien des...
— Hauteurs : totale, du quai, 51 m. 50; jusqu'au pied du socle du quadrige, 23 mètres.



Pavillon des États-Unis. — La statue de Washington.

— Le quadrige, c'est?...
— Au-dessus du portique en arc de triomphe précédant le Pavillon, cette femme sur char *four in hands* avec deux *lads* tout nus à la tête des chevaux.
— Et, que représente ce groupe?
— Char *Progress* conduit par déesse *Liberty*.

— Liberty ! s'écrie l'étourdie farinière... C'est donc ça que ses voiles ont l'air transparents ! Je reconnais l'étoffe !

Pour le coup, l'éclat de rire est général, auquel Bouscastrol, malgré son beau sang-froid, ne peut s'empêcher de prendre part. Seul Puzzling ne bronche pas.

— Mais non, chère madame, explique Verduret dès qu'il peut reprendre assez de sérieux pour parler, c'est la déesse Liberté que l'on prononce *liberty* en anglais... Et de qui, ce groupe ?

— Mac Donald, sculpteur américain. D'ailleurs, tout américain, ici : statue équestre de Georges Washington vient de Philadelphie, *american City* ; aigles, en staff doré, par Mr O'Konagan, *american artist*. Pavillon construit par *american architect*, Mr Coolidge. Deux Français seuls ont collaboré : M. Morin-Goustiaux, comme coarchitecte, et M. Alméras, chargé de l'ornementation — dôme, frises, colonnes. — Mais ce sont Français américanisés par fait : pour premier avoir construit sur boulevard l'*american* immeuble de la Compagnie américaine d'assurances *la New-York ;* pour second avoir décoré le dit et le Café Riche qui en dépend. Pour le reste, bois, métal, peintures artistiques et autres, appareils, serrurerie, parquetage, matériaux de toutes sortes, tout américain !

— C'est égal, murmure Bêchard, ça me contrarie de ne pas savoir, au moins, les dimensions principales de...

— Vous agaçant. Soit. *Well!* Je dis. Pavillon base carrée, vingt-cinq mètres de côté...

— Et de façade ?

— Naturellement ; voyons, mon cher Bêchard.

— Verduret, j'aime les choses précises. Et l'arc de triomphe accolé à la façade ?

— Douze mètres et demi de largeur, huit de profondeur.

— Et la hauteur ?

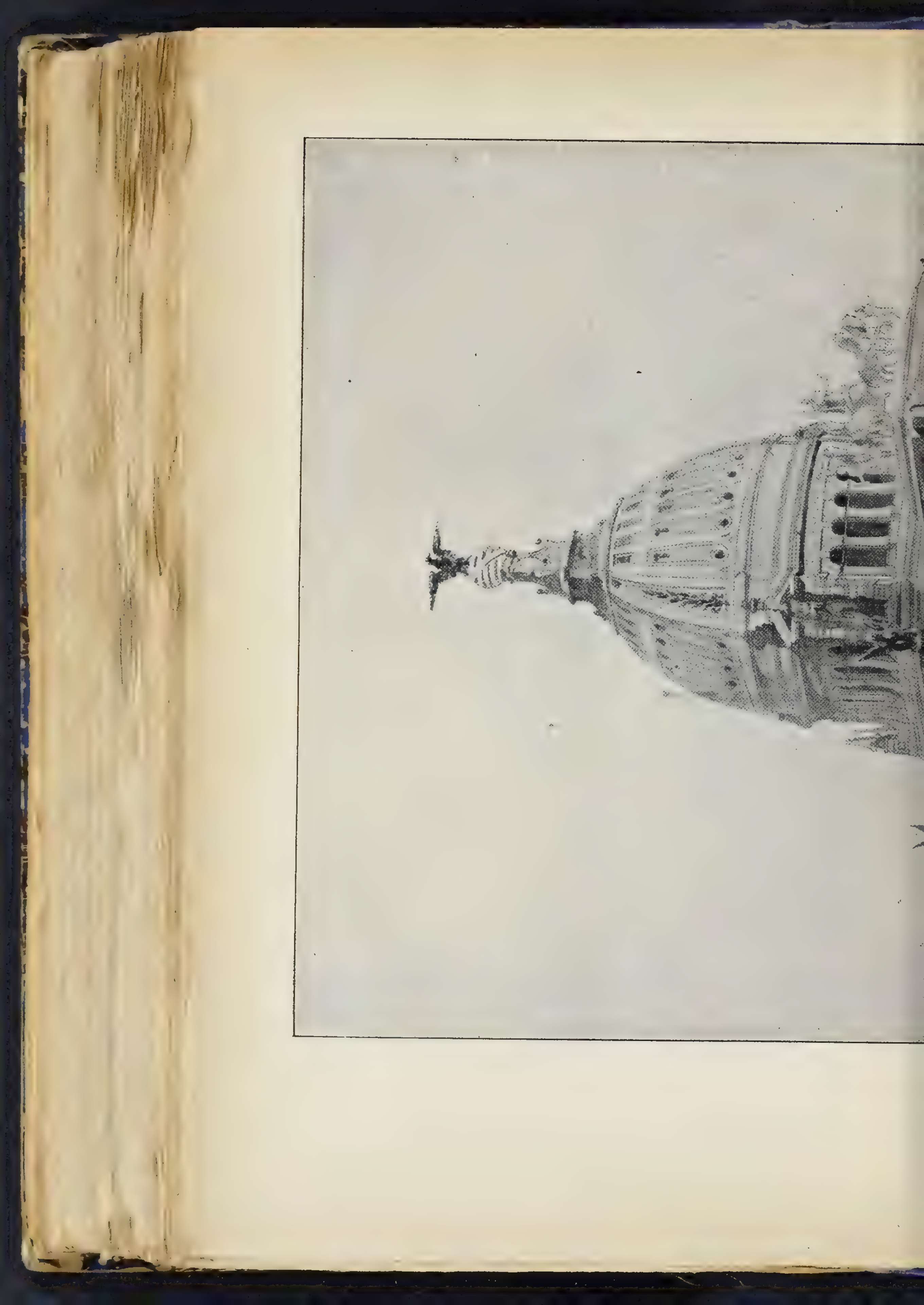
— Déjà dite.

— C'est vrai. Maintenant, pour les dimensions de la statue équestre, du quadrige, des aigles, de la sphère du faîte du dôme, pourriez-vous me dire ?...

— Zut !

Nouvel éclat de rire, que Verduret souligne en observant :

— Laconique, mais pas couleur locale.





(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVILLON DES ÉTATS-UNIS

— *Well!* Descendons sur la berge. Ici, ponton, tout en fer treillagé — très décoratif — où viennent accoster bateaux express sous pavillon américain, service spécial entre ponton et pont national, et correspondant avec ligne de tramways américaine... Vu?... Entrons! Ici, au sous-sol: passage libre pour piétons et *lunch room,* charcuterie et boissons américaines... Prié pas s'asseoir. Gagnons angle droit, où escalier circulaire conduisant au rez-de-chaussée.

En gravissant l'étage, Mme Flore s'approche vivement, et non sans s'essouffler par l'effort, du Méridional montmartrois si subitement américanisé, et lui dit, à part, d'un ton inquiet :

— Monsieur, les deux fez sont encore à nos trousses, voyez!

— Té! belle madame, vous n'avez rien à craindre de leurs entreprises, à l'abri du pavillon étoilé de l'Union. Et puis, au fait, sangdis! qui dit que ce soit à vous qu'en aient ces deux calottés de rouge?

— A qui voudriez-vous que ce fût? Cette petite Bertrande est encore une gamine; c'est une tige, et pas une femme!

— Voyez-vous ça? Tout le monde, té! n'est peut-être pas de votre *aviss.*

— Tous ceux qui ont des yeux, môssieu! riposte avec quelque aigreur la tardive coquette.

Bouscastrol lui touche mystérieusement le bras, et, en confidence :

— Savez-vous pour qui, je crois, maintenant, que ces deux sbires ottomans nous escortent de si près? Pour... l'Anglais.

— Milord Puzzling? Qu'est-ce qu'ils voudraient en faire?

— Ah! capédious! je l'ignore; mais il ne me revient pas, votre Rosbif!

— Oh! je ne le revendique pas!

— Il était pourtant du dernier galant à votre égard.

— Lui!... Je l'abomine depuis... hier soir.

— Vous aurait-il manqué?

— Un homme qui s'est permis de me faire poser, moi, à qui il devait, disait-il, faire une grave communication de la part de la Reine!

— Tiens, tiens, pense le Toulousain, ce chiffreur de Bêchard devrait-il une récompense honnête... aux circonstances ?

Et, comme on arrive au rez-de-chaussée, Bouscastrol, se penchant vers dame Flore, lui jette tout bas ces quatre mots :

— Méfiez-vous de Puzzling !

Puis, reprenant ses pseudo-façons de Yankee :

— Rez-de-chaussée ! Côté de la Seine, l'arc triomphal. Puis, porche avec peintures sur plâtre.

— De qui ? insinue Verduret.

— *American Artist.* Au centre, hall — quinze mètres sur quinze — surmonté par coupole du dôme, décoré de peintures américaines, historiques.

— Ce sont, dit Verduret, le nez en l'air, des scènes de l'histoire ?...

— D'Amérique, *well !* D'ici, l'œil embrasse tout. Trois étages ayant galeries autour du hall. En diagonale, deux escaliers circulaires, et, symétriquement, deux ascenseurs *american*, système Otis, piston articulé...

— Comme celui de la Tour Eiffel, dont nous a dit un mot le vénérable et complaisant centenaire.

— *Well ! Tis that !* Au fond, à droite de la façade postérieure, une entrée secondaire, sur la rue des Pavillons des Puissances étrangères... *Well !*... Montons au premier.

— Sans avoir rien vu du rez-de-chaussée ?

— Au fait, puis dire d'ici. Répétitions de ces galeries au premier, mais réservées, plus particulièrement, aux réunions intimes des divers Etats de l'Union.

— En somme, ce n'est pas ici qu'est l'exposition des Etats-Unis, comme cela a lieu pour le Pavillon Ottoman.

— *No.* Exposition dispersée dans tous les Groupes et Classes, voire à l'annexe du Bois de Vincennes, où United-States donne jeux olympiques, sports athlétiques ; a piste particulière pour automobiles et cycles ; montre *american cars* et dix-sept grandes locomotives américaines.

— Alors, ici?

— *Home* de l'Américain à l'Exposition. A l'intérieur de ce pavillon, Yankee chez lui, avec — comme dit Mr Woodward — ses amis, ses journaux, ses guides, ses

facilités sténographiques, ses machines à écrire, son bureau de change, son bureau de renseignements et même son eau frappée. Il y peut suivre les cours de la Bourse, de quatre à six heures de l'après-midi, se renseigner sur les cours de New-York et de Chicago pendant les heures matinales aux Etats-Unis — qui correspondent à celles de l'après-midi ici — et consulter des renseignements complets, impartiaux et sûrs.



M. F.-W. PECK
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DES ÉTATS-UNIS.

— A la bonne heure, voilà qui est pratique, au moins ! s'écrie le farinier enthousiasmé.

— *Well !* le Yankee fait bien les choses... ou ne s'en mêle pas. La Grande République savait à qui elle confiait le soin d'organiser son exposition et son *home* à Paris en 1900.

— Je n'ai pas besoin de vous demander si c'est à des Américains? affirme l'oncle de la gentille Bertrande, de son ton de rondeur et de bonhomie habituel.

— Deux purs, dont l'un, pourtant, est aussi français que peut l'être un homme né sur le Nouveau Continent. Voici portraits :

§ II

CHASSEZ LE NATUREL ..

Laconiquement, comme il convient au nouvel avatar du Toulousain, celui-ci détaille :

— Commissaire général, *honourable* Ferdinand W. Peck :

transatlantic gentleman accompli; parle peu, écoute beaucoup, prend notes, juge vite et agit *immediatly;* a construit l'*Auditarium Building* de Chicago, le plus vaste théâtre du monde; vice-président de l'Exposition de 1892; choisi en juillet 1898 par président Mac-Kinley pour organiser Exposition de 1900 et parti alors pour Paris par premier *packet ;* zèle, expérience, tout prévu de concert avec :



M. B.-D. WOODWARD

COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT DES ÉTATS-UNIS.

« Mr Woodward, commissaire général adjoint, bachelier sciences et lettres de la Faculté de Paris, donc connaît *altogether french language and french litterature.* Promoteur des fameuses conférences Brunetière en Amérique; était alors professeur à l'Université de Columbia. *Right man in the right place!* »

— Eh! là-bas! si vous parliez français! réclame Bèchard.

— *Well!* je traduis. Mr Woodward à l'Exposition est comme M. Bèchard à son moulin...

— C'est-à-dire? interroge le farinier avec hauteur.

— A sa vraie place, mon bon!

— Bien, s'écrie en riant Verduret : le Toulousain qui reparaît.

— Pour ne plus s'esquiver, mordious! Ça ne va pas à mon exubérance, le langage télégraphique et l'*assent*... Ah! terrible, l'*assent* d'outre-mers pour une *bouce* accoutumée à *çanter* le pur français dans les brises tièdes de la haute Garonne!

— Pourtant, grogne Puzzling d'un ton rogue, vô *pronunce the English* par une manière étrangement bon.

— Mieux que vous ne parlez le français, té? Ah! capédious! ça ne veux pas dire que ce soit parfait.

— *Yes! perfectly well!* Vô aviez été biaucoup... trop dans le *England*.

— Ça, John Bull, vous n'en savez rien, mon bon!

— Jé savé. Le portrait de vô, il été dans tous les police-offices du United Kingdom.

— Eh bé... comme celui de Jack l'Eventreur, de White-Chapel, alors? Ah! sangdis, c'est trop d'honneur! Heureusement, sans doute, qu'on a fait l'instantané de mon facies avant ma catastrophe, car je ne me consolerais pas, té! d'être défiguré... à l'étranger. Mais assez causé, John Bull, mon *cer;* ces dames et ces messieurs ne peuvent prendre aucun intérêt à vos britanniques facéties.

Verduret éprouve ici une seconde surprise, car il vient d'être stupéfait déjà d'apprendre que ce drôle de corps de Bouscastrol, que ce bohème qu'il considérait comme un simple Méridional spirituel, mais sans importance, est aussi singulièrement connu de la police anglaise. Sa seconde surprise est de voir James-Gregory Puzzling, qui n'est pourtant pas homme à s'intimider de peu, fermer net les lèvres et garder le silence sur l'ordre peu déguisé que lui en donne — sur le mode jovial mais rendu étrangement précis par le ton — le sculpteur en disponibilité pour... infirmités temporaires.

— Ah ça! se demande-t-il, que diable peut-il y avoir de mystérieux entre notre joyeux bohème et ce désagréable Anglais?

Une réflexion lui cause soudain une troisième surprise.

— Comment se fait-il, songe le manufacturier retiré, que ce Puzzling sache que le portrait de Bouscastrol est dans tous les bureaux de police d'Angleterre. Qu'est-ce que c'est donc que ce Puzzling et, d'autre part, qu'est-ce que peut bien avoir fait Bouscastrol pour être aussi connu de l'autre côté de la Manche?

L'artiste au bandeau de soie semble lire à livre ouvert sur la physionomie de l'ex-manufacturier. Il sourit d'un tranquille sourire en le regardant, et lui dit :

— J'imagine, mon *cer* monsieur Verduret, que vous êtes en train de vous demander si je ne suis pas une énorme canaille..

— Moi?... balbutie le bonhomme, tout décontenancé par cette perspicacité.

— Bah ! avouez, té ! J'en penserais *d'abord* tout autant à votre place ; seulement, *ensuite*, en réfléchissant et si j'avais votre solide bon sens, je me répondrais : « Bouscastrol une canaille ? Allons donc, il n'en a pas la tournure. Il est évident que le pauvre diable d'Anglais se mit le doigt dans l'œil... jusqu'au coude, té ! en croyant reconnaître en Bouscastrol un visage si honorablement célèbre dans les brouillards d'Albion, et que le dit Bouscastrol, qui ne serait pas de Toulouse s'il n'était farceur, se paye, comme on dit, la tête de l'English... » Y voyez-vous clair, maintenant ?

D'un geste spontané, Verduret tend la main au bohème.

— Monsieur Bouscastrol, je suis une vieille bête et vous avez mille fois raison.

— Vous êtes un brave homme, mordious ! et vous mériteriez d'être du Midi ! répond le sculpteur en étreignant vigoureusement les phalanges du manufacturier retiré.

Inutile de dire que ce court colloque a eu lieu à mi-voix, de façon à ne pouvoir être entendu des autres personnages du groupe, sauf de Bertrande... qui rit sous cape.

— Eh bien, monsieur le cicerone, et ce Pavillon? réclame Bèchard.

— Je l'achève, sangdis ! Je n'ai, d'ailleurs plus grand' chose à ajouter à son sujet, si ce n'est que vous pensez bien, té ! qu'il est le rendez-vous de la riche et élégante colonie américaine de Paris, et qu'aux *five o'clock theas* qu'y président MM. W. Peck et Woodward, les Américains de Paris fusionnent gaiement et quotidiennement avec les Américains d'Amérique.

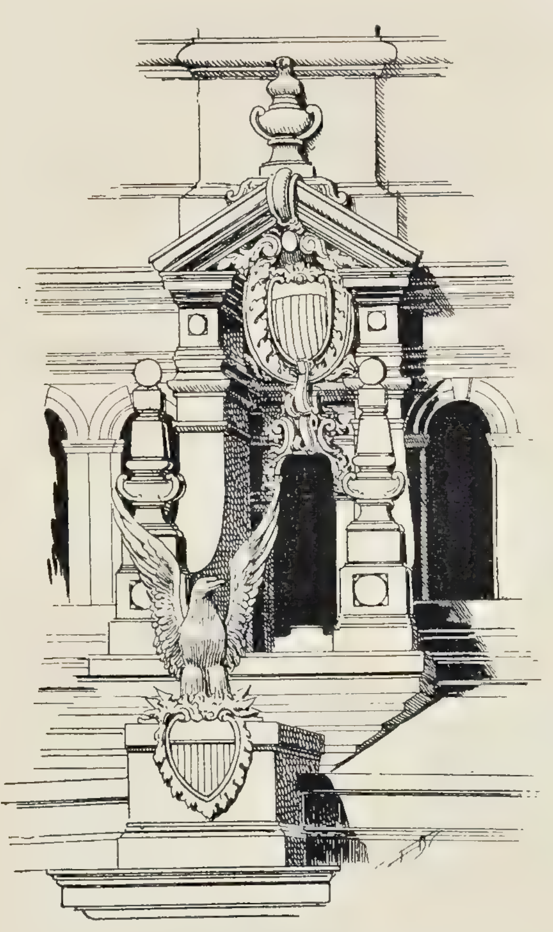
— Je voudrais bien assister à une de ces réunions...

— Dans le *lunchroom* du Pavillon ? Cornebiou ! je le comprends, *cère* madame, mais je doute que vous — pas plus que moi — y soyez conviée.

— Mais, laisse donc parler monsieur, bichette ! réclame de nouveau le positif farinier. Sans cela, nous n'en finirons pas. Si nous passons des heures dans chaque pavillon, nous n'aurons pas fini d'en visiter la série dans quinze jours ! Voyons, puisque vous vous êtes chargé de nous documenter,

qu'avez-vous encore à nous dire sur le *home* des Etats-Unis, comme vous avez appelé cette bâtisse ?

— Ceci. Tout l'édifice repose mi-partie sur la grande estacade construite sur le quai et mi-partie sur deux maîtresses poutres qui surplombent la tranchée de la ligne des Moulineaux, et sur lesquelles est posé un plateau de ciment armé.



Pavillon des États-Unis. — Contrefort du dôme.

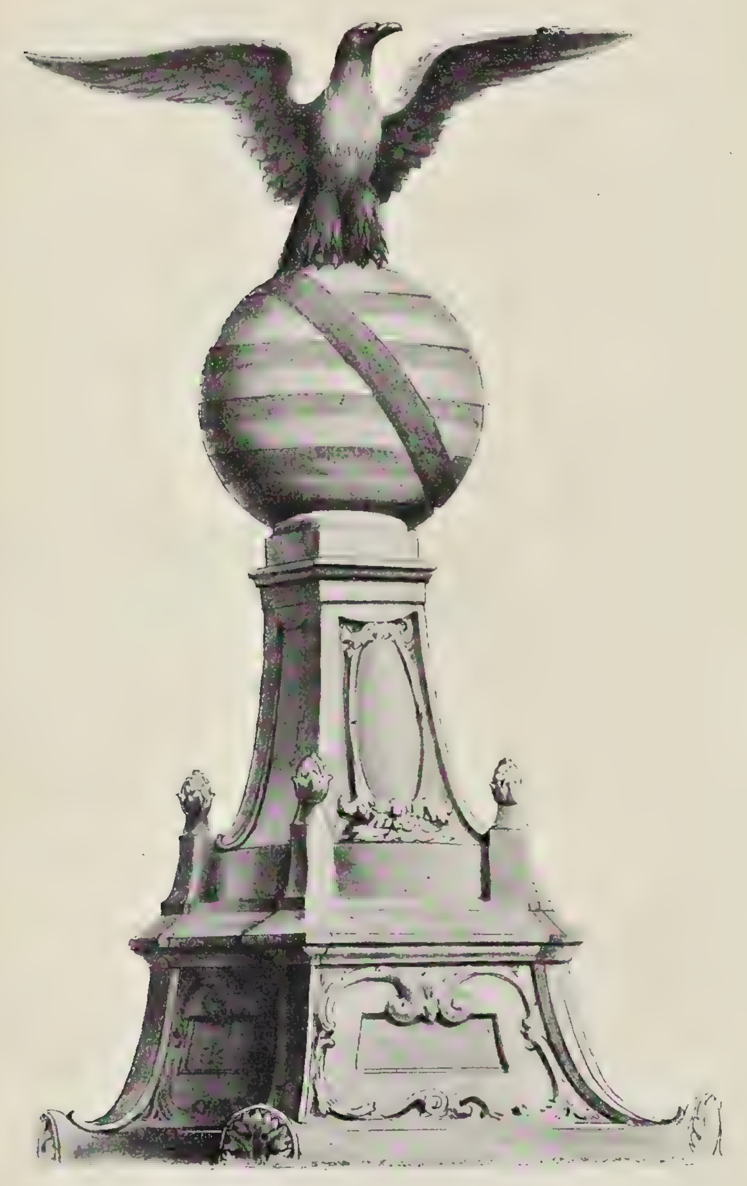
— Ah ! ah !... Et puis ?

— Que la sphère du monde, zébrée des bandes du drapeau de l'Union, qui domine extérieurement le dôme, n'est autre chose qu'un phare d'une grande puissance, auquel, avec les lignes de lampes électriques disposées sur le dôme, sur le portique et au long des arêtes verticales du monument, achève une illumination du plus pittoresque effet pour les soirs de fête nocturne.

— C'est tout ?

— Vous ai-je dit, té ! que, à l'instar de celui de Mansart, le dôme est décoré de découpages métalliques, naturellement de provenance américaine ? Un grand croiseur de l'Etat, a été spécialement mis à la disposition de Mr W. Peck, pour le transport d'Amérique en France de tout ce qui concerne l'Exposition.

— C'est tout?
— Oui, je crois.
— Eh bien, allons voir le pavillon suivant. Nous revien-



Pavillon des États-Unis. — Couronnement du dôme.

drons plus tard visiter celui-ci plus en détail; n'est-ce pas Verduret ?

— Ah! s'écrie le Toulousain, c'est le 4 juillet qu'il faudra ne pas manquer d'y revenir.

— Pourquoi?... Mais, marchons. Vous nous direz cela en route.

— Parce que le 4 juillet sera ici un jour de grande fête, mordious ! C'est l'anniversaire de la bataille de Yorktown, la grande victoire des Fédérés sur les Anglais, et l'aurore de l'indépendance américaine. A l'occasion de cet anniversaire, les Etats-Unis font cadeau à la France d'une magnifique statue représentant le grand ouvrier français de l'Indépendance, le général marquis de La Fayette, cadeau pour lequel les enfants des écoles communales ont réuni entre eux l'énorme somme, pour ces petits, de 50,000 dollars. On achève en ce moment d'ériger cette statue dans l'enceinte du Palais du Louvre, dans l'axe de la splendide perspective qui s'étend de ce palais à l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Ce sera une grande fête franco-américaine, et il ne faudra pas manquer, surtout, le moment où, à midi, le Président des Etats-Unis fera en personne et de la Maison-Blanche, grâce à l'étincelle électrique, se déployer le drapeau américain au sommet de la Tour Eiffel, le drapeau le plus immense qui ait jamais été fabriqué en Amérique. C'est à ce même instant que tombera le voile cachant aux yeux la statue de La Fayette. Avouez, té ! que comme inauguration de statue, celle-là sera unique... Seulement, il faudra que le Président de là-bas se lève plus matin que le nôtre, car le contact électrique devra être lancé à sept heures du matin.

— C'est donc, demande Bèchard, que l'électricité met cinq heures à venir jusqu'ici ?

— Eh non, capédious! pas même une seconde !

— Alors ?

— C'est tout simplement qu'il est sept heures du matin à Washington lorsqu'il est midi à Paris... Vous oubliez que la terre tourne, mon bon !... Mais, je m'aperçois que, tout en parlant, nous voici nous-mêmes passés du Nouveau Continent sur l'Ancien, et que, quittant le territoire américain, nous avons mis le pied, sans nous en apercevoir, sur celui où s'élève le Pavillon impérial de l'



CHAPITRE V

AUTRICHE

§ Ier

LE PAVILLON SYNTHÈSE

— Mes très *cers* auditeurs — déclame le verbeux Toulousain au moment où, à la tête de son petit groupe de visiteurs, il pénètre sur le territoire concédé à l'Empire du Milieu... de l'Europe — ce m'est, je vous *zure*, un plaisir extrême de passer avec vous à l'étude de ce pavillon, d'abord parce qu'il est d'une très belle envolée architecturale en son ensemble et constitue, en ses parties, une série de reproductions d'un haut intérêt, soudées et unifiées avec un art consommé, et puis...

— Et puis? insiste Verduret voyant l'artiste au bandeau s'arrêter en plein exorde.

— Té! mon *cer* monsieur Verduret, avec votre bon sens et grâce à vos loisirs, je suis sûr que vous vous consacrez volontiers, et pour vous seul, assis au coin de l'âtre en votre bon fauteuil, aux considérations de la grande politique.

— Ça, je m'en porte garante, confirme en souriant Bertrande. Les soirs d'hiver, le café pris et sa belle pipe d'écume allumée, mon oncle, son journal à la main, ne doit pas avoir son pareil pour scruter les actes des gouvernements et bouleverser à lui tout seul les destinées des empires, royaumes

et républiques. Jugez si cela me désole, moi qui attends discrètement le moment de m'émotionner à la lecture des nouvelles diverses et du feuilleton, lorsqu'il m'est permis... Mais mon attente n'est jamais de bien longue durée — exactement celle de la combustion de la fameuse pipe. Celle-ci posée sur la cheminée, mon oncle s'enfonce en des méditations si profondément intéressantes sur l'avenir des nations... que le journal glisse à terre et devient ma proie.

— Voyez-vous la petite peste de langue qui trahit son oncle et ses petits sommes digestifs !

— Qui sont tout à l'honneur de notre table, de votre appétit et de votre sagesse. Ne vous ai-je pas souvent entendu dire, mon oncle, qu'il fallait être ou gueux ou taré pour faire de la politique.

— Halte-là ! s'il vous plaît, petite Bertrande ! proteste Bèchard en se redressant. Si Verduret parle ainsi quelquefois, c'est par goût pour le paradoxe. La politique est la science capitale de l'homme libre et pensant. J'en sais bien quelque chose, peut-être, moi qui suis membre du principal comité électoral de mon arrondissement !

— Té ! je l'aurais parié.

— Si donc, monsieur notre cicerone, vous avez, au sujet de ce pavillon, à soulever une question de politique, c'est à moi que vous devriez vous adresser.

— Mon *cer* monsieur Bèchard, il y a deux politiques : d'une part la politicaille des mesquins intérêts, des convoitises inavouables, des principes à tout faire et des mensonges électoraux, dont les hauts faits endorment les non-initiés et donnent aux autres la nausée. De celle-là, té ! où s'ébattent, en bonnes dupes, les nigauds prétentieux, de celle-là les esprits qui n'ont pas la cataracte et qui sont honnêtes s'éloignent pour s'intéresser à la politique digne de ce nom, qui, franchissant frontières et océans, étudie les mouvements d'humanité, aidant ou combattant les intérêts des races, jusqu'aux coins les plus reculés du globe. C'est de cette politique-là que je parlais... à M. Verduret et qui fait que je me sens d'humeur, cadédis ! à vous faire visiter ce pavillon comme une maison amie...

— Vous oubliez, jeune homme, que l'Autriche fait partie de la Triple Alliance !

— Eh, bon Dious! monsieur Bèchard, je l'oublie si peu que j'en remonte à la cause douloureuse, et vous ne ferez pas que, de toutes les capitales du monde, ce ne soit pas Vienne qui, par son esprit artiste, sa coquetterie mondaine, son goût délicat, l'urbanité et même le nervosisme de ses habitants, ressemble le plus à Paris. Or, *cers* messieurs et



M. GUILLAUME EXNER

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA SECTION AUTRICHIENNE.

dames, c'est cette aimable ville de Vienne qui se trouve cristallisée en cet impérial pavillon, comme c'en est tout le charme accueillant et aristocratiquement sympathique qui se trouve comme condensé en la double personnalité directrice de la participation de l'Autriche à notre grande Exposition.

— Parbleu! observe Verduret en clignant de l'œil en amateur satisfait, j'avais joliment raison lorsque je disais à notre

centenaire que vous vous y entendiez à tourner un « couplet », mon cher Bouscastrol.

— Il est si facile de dire convenablement les choses, mon bon, quand on exprime sincèrement sa pensée. C'est le cas, capédious! pour le commissaire général de l'Autriche, M. Exner, et pour le commissaire général adjoint, le si affable et si distingué M. Max Mayer. Tous deux appartiennent à l'administration. M. Exner est chef de division au ministère autrichien du Commerce.

— C'est déjà une présomption de compétence pour l'organisation de la partie que joue son pays dans le gigantesque concert commercial et industriel qu'est cette grande fête internationale du travail.

— Attendez la suite, mon *cer* monsieur Verduret. M. Exner à créé à Vienne le Musée technologique, dont il est naturellement le directeur, et qui n'est autre chose qu'un Conservatoire des Arts et Métiers auquel le nôtre a servi de modèle.

— Ah! ah!

— Il est encore professeur à l'Institut agronomique impérial.

— Bon!

— Ancien député, ayant joué au Parlement d'Autriche un rôle politique important, il est, de plus, un vétéran des Expositions universelles. Tout jeune, il a collaboré à l'organisation de la Section autrichienne à l'Exposition de Londres, en 1862; puis à celle de Paris, en 1867; puis à celle de Vienne, en 1873; puis à celle de Paris encore, en 1878.

— Vous m'en direz tant!... Il est évident que de si nombreuses expériences le désignaient pour diriger la participation de son pays à la Fête de 1900.

— Je n'aurai pas besoin, donc, d'ajouter que M. Exner est un sincère ami de la France, quand je vous aurai dit qu'une de ses nombreuses décorations dont il s'honore le plus est le ruban rouge de la Légion d'honneur.

— C'est ça, grogne à mi-voix Bêchard, encore une croix à un étranger, quand il y a tant de Français méritants dont la boutonnière est vierge.

— Comme la vôtre, mon *povre cer!*

— Oh! je ne parle pas pour moi, quoique...

— Tenez, capédious! cette modestie vous grandit. Que voulez-vous, nos gouvernants changent si souvent qu'ils n'ont pas le temps d'aller dénicher le vrai mérite où il se cache... Ah ! s'ils l'avaient, ce temps, mordious! ils braqueraient vers ces méritants modestes une bonne lunette d'approche, et...

— Ils auraient bien soin de regarder par le gros bout pour... les éloigner, fait en riant d'un air finaud le manufacturier retiré.

— Malepeste! vous avez le mot *zuste* et cruel, té!

Le farinier hausse les épaules.

— Des mots!... Qu'est-ce que ça prouve?... Dites donc, si nous en revenions à nos moutons?

— Lorqu'il me reste à vous parler de M. Max Mayer, le commissaire général adjoint! Ah! vous pouvez vous flatter de n'avoir pas le mot heureux, mon bon! Je ne sais pas d'homme à l'intelligence plus alerte, au jugement plus net, à la bienveillance plus éclairée et à la courtoisie plus délicate. Et une compétence qu'établit sans conteste sa situation de secrétaire au ministère du Commerce, département industriel. Né en Styrie, M. Mayer est un pur Viennois d'éducation et — il le proclame avec une sincérité vraie et une grâce parfaite — un Parisien de cœur.

Rien n'est désagréable à M. Bêchard, on le sait, comme d'entendre faire l'éloge d'autrui — non qu'il soit jaloux, le digne maître de moulin : il a pour cela trop conscience de sa grave importance — mais cela lui fait l'effet de verbiage... au moins inutile.

Aussi coupe-t-il court aux portraits du Toulousain cicerone par cette précise mise en demeure :

— Et le Pavillon, s'il vous plaît?

Bouscastrol s'incline.

— Sur une concession de 800 mètres carrés, l'Autriche a élevé ce tout à fait remarquable petit palais de forme à peu près cubique — ceci dit pour tâcher, té! de rentrer en grâce auprès de ce *cer* M. Bèchard. Il se développe, en effet, sur 25 mètres de façades et atteint presque le même chiffre en plus grande hauteur, c'est-à-dire jusqu'au haut de l'urne qui surmonte le dôme principal. Il se compose d'un rez-de-chaussée élevé de 7 mètres, d'un premier étage qui en à 8,

en chiffres ronds, et de combles variant entre 4 et 10 mètres. A ce pavillon a été consacré un budget de 200,000 florins, soit 400,000 francs.

— Bien, dit gravement le farinier.

— Bêchard étant satisfait, à mon tour, maintenant, je vous prie, sollicite en souriant Verduret.

— Je m'exécute. L'architecte, M. Baumann — un véritable artiste! — a fait de son pavillon une très habile synthèse des diverses architectures de plusieurs des peuples si disparates réunis sous le drapeau de l'Empire : Tchèques, Allemands, Slaves. Il a su, en même temps et avec une rare légèreté de main, faire de cet assemblage un tout très harmonieusement homogène et qui groupe, au bord de la Seine, les principales beautés architecturales de la grande capitale danubienne.

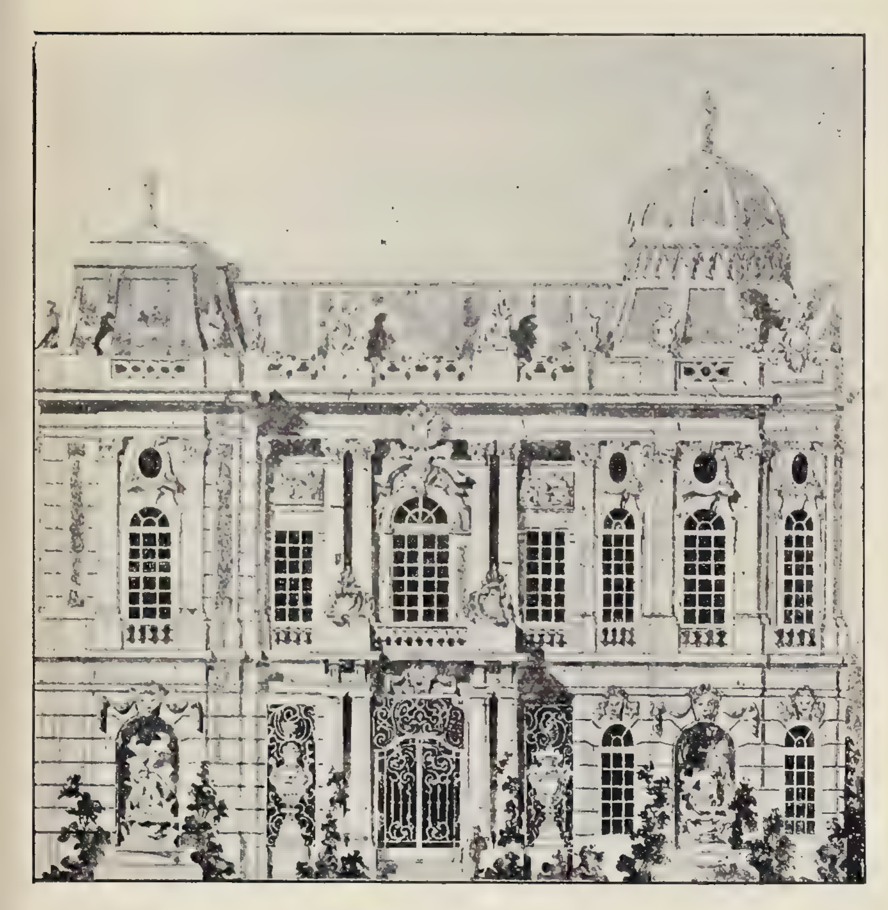
— Eh! mais, ce problème complexe n'a pas dû être des plus aisés à résoudre?

— Il était moins ardu qu'il ne semble, *cer* monsieur Verduret, et M. Baumann a pris, pour unifier une synthèse générale qui fût bien viennoise, le meilleur et le plus simple moyen. Il faut que vous sachiez, car je me figure, té! que vous ne vous en doutez guère, que l'art autrichien s'enorgueillit à juste titre d'une pure gloire qui date du moyen âge, le célèbre architecte Fischer von Erlach, un émule de nos Eudes, de Montreuil, qui bâtit plusieurs églises à Paris; Jehan, de Chelles; puis Jehan Ravy, qui furent « maçons » de Notre-Dame de Paris, et cet Erwin, de Steinbach, qui, pendant vingt-huit ans, dirigea la construction de la cathédrale de Strasbourg et mourut avant d'en avoir achevé la flèche colossale.

« Donc, Fischer von Erlach, en outre des monuments qu'il a semés un peu partout, ayant construit les principaux palais anciens de Vienne, l'architecte, M. Baumann, pour garder l'unité étonnante que montre son pavillon-synthèse, en a emprunté les plus grands morceaux à ce moyenâgeux « chef des ouvriers », pour traduire l'étymologie grecque du mot « architecte ». On peut donc dire que la belle architecture que j'ai le plaisir de vous présenter est, comme style, du Fischer von Erlach *viennois*.

— Pourquoi viennois?

— Eh ! té ! parce que les modèles reproduits partiellement ici ont été surtout pris aux palais construits à Vienne par le fameux maître ancestral. Voilà, par exemple, cette rotonde, avec sa grande coupole, là, à droite de la façade dont elle occupe un tiers... C'est la reproduction exacte du Palais de



(CLICHÉ LARGER.) LE PAVILLON DE L'AUTRICHE.

l'Équitation, élevé par Fischer, et dont Vienne est fière comme du plus beau manège qui soit au monde. A côté, voici un emprunt fait à la résidence de l'empereur, le Hofburg, du même Fischer. Ces deux merveilleuses fontaines, à droite et à gauche, appartiennent à l'ancienne Université, toujours du dit Fischer. En nous déplaçant, voici un frag-

ment du château de Mirabelle, demeure impériale située près de Salzbourg... Et ainsi de tout; ce qui fait, cornebiou! qu'à dénombrer je n'en finirais pas et que j'aime mieux passer à un autre genre d'exercice, de peur de fatiguer votre patience.

Bêchard se caresse la barbe d'un air perplexe.

— Vous nous avez dit, fait-il, que tous ces pavillons n'avaient que des pelures de murs... Pourtant celui-ci paraît bien être en pierre.

— Il est en staff, comme les autres; mais je reconnais qu'il est parmi ceux qui donnent le plus l'impression de la construction massive... et vénérable. M. Lecœur, qui a si bien « patiné » les curieuses vieilleries du « Vieux Paris », a déployé ici un art supérieur dans l'imitation de l'antique et du massif. Comme trompe-l'œil, le Pavillon Autrichien est encore bien mieux réussi que la « Ville » de l'autre berge de la Seine; c'est qu'aussi l'habile entrepreneur avait ici ses coudées franches et une tâche moins savamment complexe.

Ces détails commencent à impatienter fort M[me] Flore, d'autant plus qu'elle aperçoit de temps en temps, dans les trouées que forme la foule en se déplaçant, deux fez surmontant deux barbes plantées sur deux corps immobiles comme des cariatides, et que cette insistante présence, malgré les paroles rassurantes de Bouscastrol, n'est pas sans lui causer une gêne un peu inquiète.

— Est-ce que nous... n'entrons pas? demanda-t-elle d'un ton pressant.

— Eh! capédious, j'allais vous le proposer, *cère* madame, s'écrie le Toulousain, dont le quart d'œil libre darde un rayon inquisiteur dans la direction des deux tenaces Orientaux.

La farinière pousse un soupir de soulagement et se hâte de suivre, avec ses compagnons, le méridional cicerone qui se dirige vers l'huis principal du pavillon, dont elle franchit la première les trois marches avec une légèreté inattendue... tant il est vrai que l'aiguillon de la crainte, surtout celle qui naît de notre imagination sur un simple prétexte extérieur, donne des ailes même à qui n'a rien d'une sylphide.

Aussitôt le seuil passé elle se sent rassurée, ne voyant plus les fez garance qu'elle persiste à croire attachés à ses

charmes. C'est l'éternelle logique de l'autruche qui, sa petite tête cachée derrière un gros cailloux, se croit à l'abri des coups du chasseur qu'elle cesse d'apercevoir.

Délivrée subitement de son inquiétude, la linotte farinière, dont l'esprit troublé n'a rien saisi jusqu'alors de tout ce qu'a dit le Toulousain, ouvre enfin les yeux et tout à coup s'extasie :

— Le superbe escalier! s'écrie-t-elle.

§ II

DU HAUT EN BAS

— Il est superbe, vous l'avez dit, belle dame, cet escalier monumental qui, soutenu par des cariatides géantes, conduit de ce rez-de-chaussée où nous sommes au premier étage, répond le Toulousain.

— En effet! renchérit Bêchard. Je ne m'attendais pas... C'est princier!

— Et il n'est que juste que ce le soit, pour recevoir dignement Sa Majesté l'empereur François-Joseph.

— Ah! ah!... l'empereur viendra?

— C'est son désir. Mais les rois sont les hommes du monde qui font le moins leurs volontés, malgré ce qu'un vain peuple pense, té! Il leur faut toujours compter avec la tyrannique politique. Ils ne peuvent se mouvoir, les *povres*, comme le commun des mortels et, jusqu'à ce que leur train spécial ait reçu l'ordre de chauffer, il peut toujours se produire un accroc... Mais revenons au Pavillon. Si vous le voulez bien, mes *cers* auditeurs, nous allons le visiter du haut en bas...

— Naturellement.

— Non, monsieur Bêchard, anormalement, car il serait logique, mordious! de commencer par les sous-sols et monter ensuite au rez-de-chaussée, puis au premier... Mais j'ai une petite raison toute personnelle pour intervertir l'ordre. Escaladons donc ces marches, dont nombre de bottes prin-

cières ont foulé et fouleront le tapis, et émergeons au premier étage... Nous y voici. Saluons en passant la porte close, mais hospitalière, du bureau de M. le commissaire général, et faites un tour dans la si intéressante exposition ethnographique de la Dalmatie, qui occupe la grande salle de la rotonde...



Vase décorant le porche du Pavillon impérial de l'Autriche.

Dès que notre groupe de visiteurs en est sorti :

— Maintenant, reprend Bouscastrol, allez jeter un coup d'œil, dans les salles que voici, aux expositions des Postes et Télégraphes d'Autriche, d'une part, et, d'autre part, des œuvres remarquables du dessus du panier des artistes tchèques et polonais. Pendant ce temps, je vais rester ici pour me reposer un peu.

— Le fait est que vous devez être fatigué.

— Sans reproche, *cer* monsieur Verduret, je narre, sans avaler ma salive, depuis quelque chose comme une dizaine de quarts d'heure, et j'ai besoin de ménager un peu mon excellent instrument, pour continuer mon rôle cet après-midi.



PAVILLON DE L'AUTRICHE. — GRILLE DU QUAI.

— Entendu.

Comme Verduret, Bêchard et ces dames s'éloignent, le bohème au bandeau les rappelle.

— Dites-donc !... Emmenez ce *povre* milord John Bull, sans faire attention à sa mise délabrée. Il pousse la politesse et la reconnaissance, envers ma complaisance de ce matin, jusqu'à vouloir se priver du plaisir de vous accompagner, pour me tênir compagnie... Je ne le souffrirai pas !... Suivez ces messieurs, Mr Puzzling, ou vous feriez croire qu'un Anglais a honte de lui-même, pour quelques déchirures et un peu de pous-

sière à son veston. Eh! capédious! vous êtes pourtant de ceux qui promènent, sans vergogne, au foyer de l'Opéra, leur complet fatigué par les banquettes trimballeuses des guimbardes de Cock's, parmi les corrects habits noirs à la boutonnière fleurie! Allez donc! Votre guide vous attend ici.

James-Gregory Puzzling regarde Bouscastrol de côté, hésite, puis se décide à emboîter le pas à notre quatuor expositionniste, en articulant rudement ce seul mot :

— *Yes!*

Lorsque les deux couples et leur britannique satellite, leur visite terminée, reviennent vers leur cicerone, ils sortent de la dernière salle juste à temps pour voir deux barbes coiffées du fez ottoman dévaler rapidement l'escalier monumental et disparaître... précisément au-dessous du Toulousain, qui, appuyé à la rampe, paraît les suivre d'un œil intéressé.

A cette vue, M[me] Flore sursaute d'émoi, et Puzzling dit à mi-voix, sur le mode ironique :

— *Yes!... Good bye!*

Mais, déjà, Bouscastrol accourt au-devant de la petite troupe, et, d'une voix de stentor .. qui prouve que ses puissantes cordes vocales ont mis à profit ce court repos :

— Or, donc, té! descendons au rez-de-chaussée.

Vivement, au risque de rouler quelques marches, M[me] Flore s'approche de lui, et, tout bas :

— Les Turcs?

— Eh bien! *cère* madame?

— Je viens de les revoir.

— Ah! ah!... En effet, capédious! ils sont venus pousser une reconnaissance par ici. Ils ont flairé la voie, comme de vrais chiens courants, mais ils ont dû prendre le change, car, de guerre lasse, ils sont repartis.

— Peut-être pour nous guetter à la sortie.

— Ça, ça se pourrait bien, té!

— Vous voyez donc que c'est bien à moi qu'ils en ont!

— Aussi, *cère* madame, c'est de votre faute, mille Capitoles!

— A moi?

— Eh! oui. Pourquoi êtes-vous si plantureusement captivante?

La ronde farinière prend un air désolé, mais, au fond, elle est déjà beaucoup moins irritée contre la poursuite des deux fez barbus qui lui attirent cet hyperbolique compliment.

Le rez-de-chaussée atteint, Bouscastrol laisse Mme Béchard à son très relatif désespoir, et annonce :

— Ici, mesdames et messieurs, nous trouvons d'abord, dans la rotonde, une magnifique salle de réception installée pour servir de salon de conversation et de repos — sans compter les cérémonies officielles — aux « protecteurs » de l'Exposition Autrichienne, à la tête desquels se place la haute et princière figure de l'archiduc François-Joseph. Le mobilier en est superbe et d'un goût si parfait, qu'on pourrait croire qu'il vient en ligne droite de Toulouse... Eh ! bé ! non, té ! C'est de Vienne qu'il arrive, et de la principale maison de la capitale de l'Empire Austro-Hongrois... Mais passons aux salles.

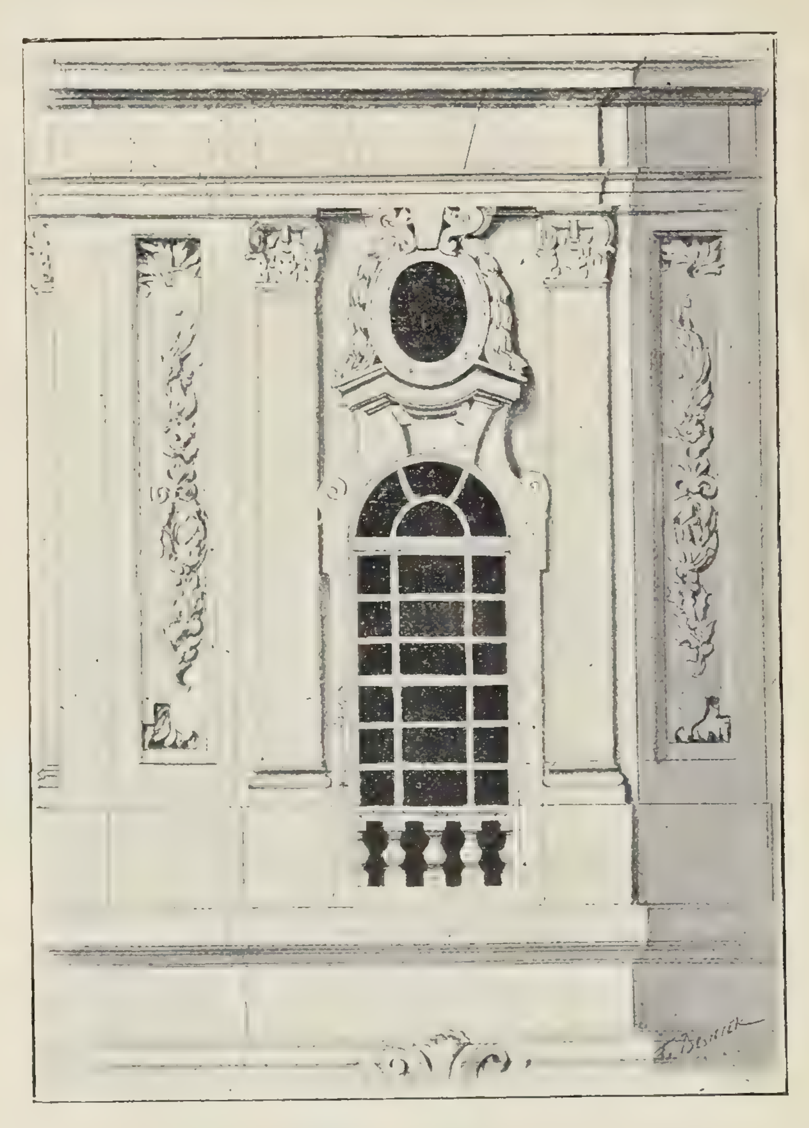
« En voici une, d'abord, qui contient une exposition dont l'éclectisme et le modernisme ne pourront être mis en doute par personne, celle de la Presse autrichienne. Douze cents journaux de toutes les opinions, revues littéraires, scientifiques ou techniques, sont ici représentés. On y voit même une reproduction de la plus ancienne gazette imprimée à Vienne. Inutile, n'est-ce pas ? d'insister sur l'intérêt comparatif d'une si originale exposition, en ce temps où la Presse a acquis, universellement, une gigantesque puissance, si souvent utile et si souvent dangereuse. On peut dire d'elle qu'elle est, en même temps, la meilleure et la pire des choses... »

— Comme la langue, dans l'apologue d'Ésope.

— Vous l'avez dit, *cer* monsieur Verduret... Et comment l'apologue de l'esclave philosophe grec ne s'appliquerait-il pas à elle, puisque, en somme, elle n'est autre chose que la parole universelle des peuples, des souverains, des oppositions, des partis, des consciences, des hypocrisies, de la Vérité et du Mensonge !

« Mais quittons ce terrain brûlant pour la rafraîchissante Exposition des villes d'eaux d'Autriche et de Bohême, au premier rang desquelles triomphe la bohémienne Carlsbad, séjour enchanté où, de plus en plus, chaque année, se

donne rendez-vous la fine fleur de notre grand monde parisien. »

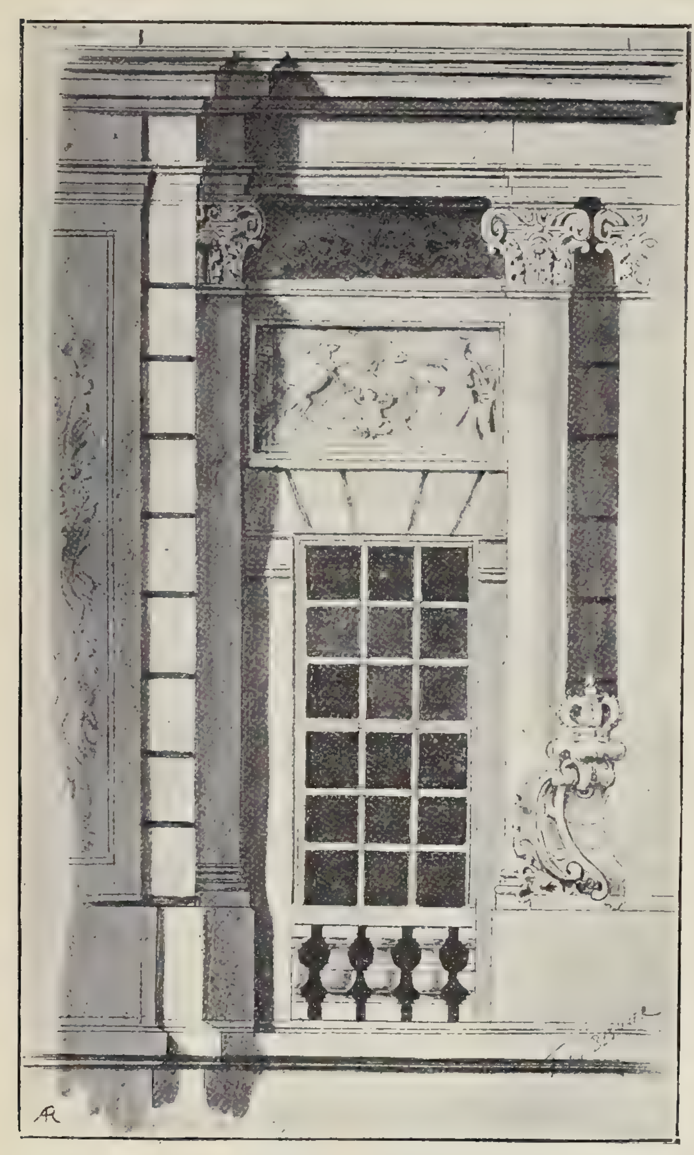


Pavillon de l'Autriche. — Fenêtre du premier étage.

— Oh ! bien, alors, Aristide, il faudra m'y conduire !

— Je t'avoue, bichette, que j'ai une prédilection pour les petits trous pas cher... Enfin, nous verrons...

— Voyons, mon gros, puisque c'est la mode d'y aller.



Pavillon de l'Autriche — Fenêtre du premier étage.

— Justement, poulotte, je ne sais vraiment s'il convient à un homme sérieux d'y sacrifier !

Bouscastrol, qui se mord les lèvres pour ne pas rire, surtout en voyant Bertrande se cacher derrière l'épaule de son oncle en tamponnant son fin mouchoir contre ses lèvres, entraîne vivement le petit groupe vers une autre salle, et annonce :

— Ici, c'est l'Exposition de la Ville de Vienne...

— Alors, en petit, le similaire du Pavillon de la Ville de Paris? observe Verduret.

— *Zuste*, mon bon! Une sélection, avec dessins et maquettes, de ce qu'il y a de plus important concernant l'architecture, le génie civil, les grands services viennois, etc... Très curieux, té! à titre de comparaison, pour un observateur tel que vous, *cer* monsieur Verduret!

— Oh! s'écrie tout à coup Bertrande, écoutez donc! Quelle délicieuse musique!

— Parbleu! fait Bèchard, on l'entend seriner depuis que nous sommes arrivés devant ce Pavillon.

— Oh! mais pas une mélodie aussi charmante, aussi entraînante... Je la reconnais : c'est une valse de Strauss!...

— Mademoiselle, hé! si vous voulez bien, nous allons l'entendre de plus près... en descendant au sous-sol.

— Comment, s'écrie Mme Flore, une salle de concert dans une cave!

— D'abord, *cère* madame, je vous rappellerai que les sous-sols des Pavillons des Puissances étrangères ressemblent on ne peut moins à des caves, étant construits au-dessus du sol de la berge et au-dessous seulement de l'immense estrade élevée par l'administration de l'Exposition au niveau du quai d'Orsay. Ceci dit, je vous ferai observer qu'ici nous sommes à Vienne, c'est-à-dire pays de langue allemande, où le don musical est comme un sixième sens et où, par conséquent, la divine harmonie elle déborde partout, sans se laisser confiner, comme chez nous, dans des établissements *ad hoc*, tels que salles de concerts et théâtres. A Vienne, on ne comprendrait pas plus une grande brasserie sans orchestre, qu'à Toulouse, cadédis! on n'admettrait que le moindre portefaix n'eût pas un galoubet de grand opéra.

« A Paris, pendant l'été, on sacrifie, en nombre de cafés du boulevard, à cette harmonique coutume étrangère;

mais je n'affirmerai pas que tous les Parisiens goûtent à l'excès la crise de tzyganomanie importée par les deux précédentes Expositions universelles. Les mélodies et les accords entraînants que nous entendons viennent donc, mademoiselle et madame, de la Grande Brasserie Dreher installée dans le sous-sol, concurremment avec une succursale de la Leder-Bank de Vienne, permettant aux sujets de l'empereur François-Joseph, en villégiature à l'Exposition, de soigner leur individu en même temps que les intérêts de leurs affaires, et cela avec l'illusion momentanée qu'ils n'ont pas quitté leur aimable capitale. »

— C'est très pratique, souligne gravement le farinier. Et je vois que, sous ce rapport, les Autrichiens ne le cèdent en rien aux Yankees.

— Avec toute la différence de tempéraments très distincts, cependant, mon *cer* monsieur. Chez les Américains, des *business* et du *confort* envahissent tout l'édifice. Chez les Autrichiens, la préoccupation des affaires est relégué au second plan et la banque n'est que le corollaire de la brasserie... Mais descendons, je vous prie : je veux, au rythme des archets et en dégustant d'excellente bière servie par un personnel arborant les costumes nationaux, vous donner quelques derniers détails sur l'Exposition de cette Autriche qui nous est si sympathique, ainsi que son souverain, en dépit des orientations adverses où la dirige sa difficile politique.

§ III

ENCORE EUX !

Conduit par son guide, le petit groupe descend, prend place à une des rares tables libres, aussitôt parée de six hautes chopes colletées de mousse mollement crépitante.

Au moment où elle lève sa chope pour déguster la « blonde bière » chère au légendaire Gambrinus, Mme Flore s'arrête, immobilisée par la stupeur. A quelques tables



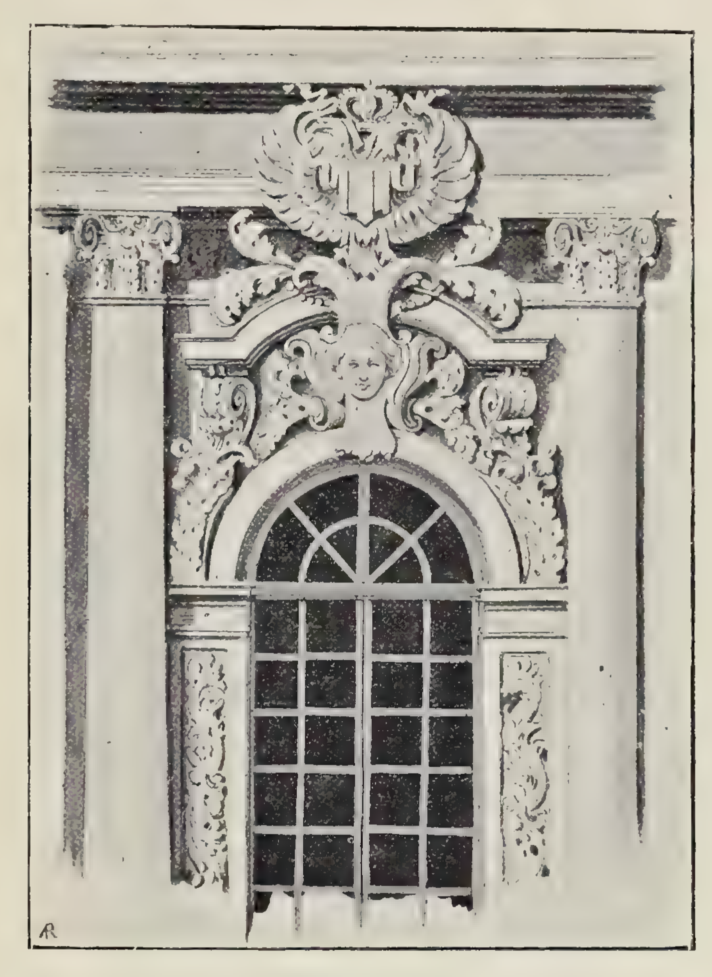
PAVILLON DE L'AUTRICHE. — FONTAINE LATÉRALE.

plus loin, deux barbes noires, surmontées du fez rouge, plongent simultanément dans la mousse débordante de deux énormes bocks...

Sans paraître avoir remarqué cette persistante présence

qui trouble si particulièrement notre coquette farinière, le Toulousain, les coudes sur la table, explique :

— N'allez pas croire, té! que, comme pour la Turquie, presque toute l'Exposition de l'Autriche soit groupée dans



PAVILLON DE L'AUTRICHE. — FENÊTRE CENTRALE DU PREMIER ÉTAGE.

ce beau et si artistique Pavillon. L'Empire Autrichien a grevé son budget de 1,500,000 florins, soit 3,000,000 de francs, pour sa participation générale à la Grande Fête du Travail de 1900. Il expose dans tous les groupes, et

de large façon. Rien que dans l'annexe du Bois de Vincennes vous verrez le ministère des Chemins de fer montrer tout un superbe matériel roulant, occupant quelque trois cents mètres de voie ferrée. Là aussi, M. Krupp, le frère du maître des fameuses fonderies de canons d'Essen — rival de notre Schneider, du Creusot — a élevé à ses frais et en grandeur réelle une maison hospitalière, tenant plus de la maison de santé que de l'hôpital, semblable à celle qu'il a construite en Autriche pour ses ouvriers. Là encore se trouve le très curieux Pavillon de la maison viennoise d'électricité de M. Siemens et Cie, et puis les intéressants Jardins scolaires où l'on enseigne pratiquement la culture et la botanique aux enfants.

« Une chose qu'il ne faudra surtout pas manquer de visiter, c'est le Pavillon Tyrolien du Champ de Mars, près de la Tour Eiffel, auquel la province du Tyrol a consacré un budget de 60,000 florins, ou 120,000 francs. Ce pavillon est la reconstitution réduite, mais exacte, d'une antique habitation seigneuriale de la vallée de l'Inn, scrupuleusement copiée par l'architecte, M. Deininger, sous la surveillance de M. Neukomm. A l'intérieur sont exposés des produits exclusivement tyroliens, y compris — je dis ça pour vous, té! mon *cer* monsieur Verduret, qui me paraissez devoir être une fine bouche et posséder un palais de délicat gourmet — les fameux crus tyroliens, le Terlan, le Kalterer, le Méran... que les visiteurs *peuvent déguster !*... Pour madame, j'ajoute qu'on y assiste à de jolis divertissements indigènes, qui sont tout à fait charmants. Et je termine, au sujet de l'Autriche, en vous disant que l'empereur François-Joseph est, parmi tous les souverains, un de ceux qui le plus vivement s'intéresse à l'Exposition de 1900... Et voilà, té! j'ai fini. »

— Et nous vous remercions, té ! et du meilleur cœur du monde, mon *cer* monsieur Bouscastrol ! s'écrie jovialement Verduret en s'amusant à imiter l'*assent* méridional du joyeux bohème.

— Maintenant, voulez-vous un conseil, cadédis?

— Allez-y.

— Eh bien... Allez déjeuner... à la viennoise.

— A la viennoise, comment et où cela?

— Sous les quinconces de l'Esplanade des Invalides, mon bon ! MM. Neukomm, architecte adjoint, et Pfaff, ingénieur, ont construit un ravissant restaurant, où tout est du plus pur viennois. Vous pourrez vous y imaginer déjeunant en plein Graben ou Herrngasse.

— Parfait ! Vous nous accompagnez ?

— Non, excusez-moi. Ma blessure... capitale m'oblige à un régime, et je suis condamné à manger comme un petit oiseau.

— A la gorge solide, en tout cas ! déclare gaiement le manufacturier retiré.

— Mais à l'estomac difficile, du *moinss* à ce qu'affirme la Faculté. Je dois me rationner à de petits plats substantiels, viennois aussi, comme on en sert en cette brasserie.

— Allons, je ne veux pas vous tourmenter. Où vous retrouverons-nous ?

— Eh, si vous voulez, dans une heure et demie, contre la balustrade qui garde les fous de se jeter dans la Seine, en face du pavillon voisin, celui de la Bosnie.

— Entendu. Réglons notre dépense et filons.

— Laissez donc : c'est réglé.

— Par exemple !... Je ne souffrirai pas.

— Rassurez-vous, je n'y suis pour rien... quoique, vous savez, té ! mon œuf à millions, il soit en bon chemin de casser sa coquille. Mais, pour le moment, ma bourse elle est plus plate que les pelures de murailles de ces pavillons.

— Alors ?

— C'est ce bon centenaire qui régale... Il a le sac, lui, sans qu'il y paraisse, capédious !

— Je n'entends pas que lui, plus que vous...

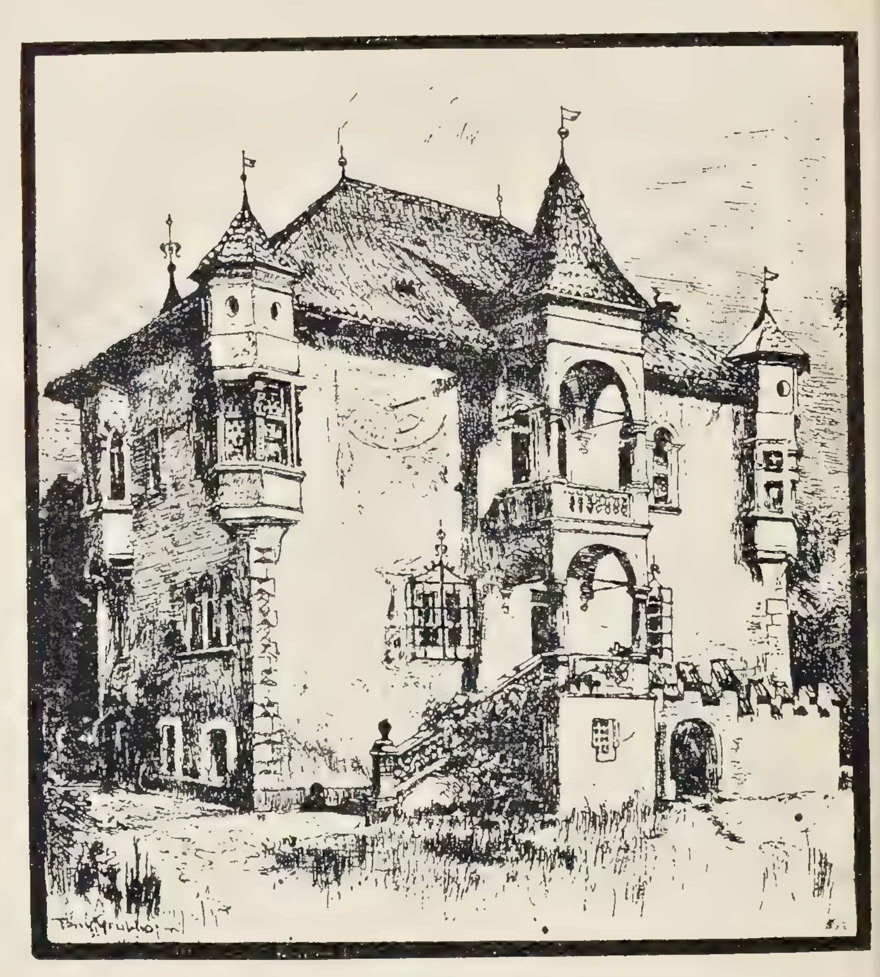
— Laissez donc, Verduret. Insister serait désobliger, intervient le pratique et surtout économe maître de moulin d'Essonnes.

— Allons, soit ! fait Verduret en se levant. Et à tout à l'heure au Pavillon de la Bosnie, mon cher monsieur Bouscastrol.

A la suite de l'oncle de Bertrande, notre groupe d'expositionnistes se dirige vers la sortie du Pavillon Autrichien. Seul, Puzzling demeure. Le bohème paraît n'y pas faire

attention et cherche des yeux un garçon à qui commander les petits plats dont il vient de parler.

Mais, soudain, les deux barbes noires à fez ottomans se lèvent comme un seul homme et, manœuvrant avec un par-



CHATEAU TYROLIEN.

fait ensemble, se trouvent tout à coup flanquer de chaque bord notre insulaire.

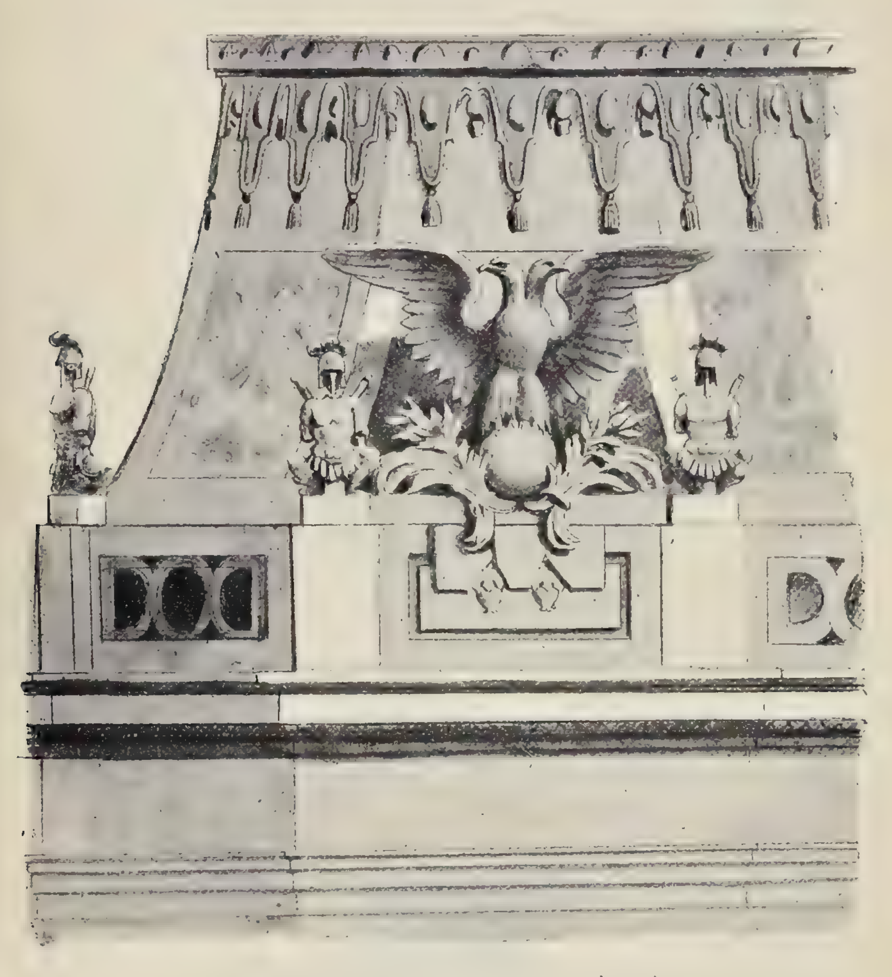
L'un d'eux se penche à l'oreille de l'Anglais et lui dit à voix basse, en pur londonien :

— *This night, two o'clock*, boulevard de la Chapelle, *number 64... It is there.*

— Aôh ! fait Púzzling en le regardant fixement.

Alors, l'autre, montrant du doigt son camarade et lui-même :

— *Free detectives.*



L'AIGLE D'AUTRICHE DÉCORANT LA BASE D'UN DÔME.

— Aôh ! répète Puzzling, d'un ton à la fois étonné et soupçonneux.

Mais tous deux mettent l'index en travers des lèvres en sifflant discrètement en même temps :

— Chut !

Et ils s'éloignent lentement, pendant que Puzzling, perplexe, les suit du regard.

Aussitôt qu'ils ont disparu, l'Anglais se retourne vivement...

Bouscastrol a disparu.

Puzzling se lance un formidable coup de poing dans le creux de l'estomac et, d'un air furieux :

— *Yes!* jé été un stupide animal !

Le prochain volume aura pour titre :

LES PALAIS DES HOTES DE LA FRANCE

et comprendra les Pavillons de :

La Bosnie-Herzégovine.
La Hongrie.
La Grande-Bretagne.
La Belgique.
La Norvège.
L'Allemagne.
L'Espagne.
Monaco.
La Suède.

De nombreux dessins se rapportant à ces Palais illustreront le texte, ainsi qu'une Lithographie hors texte.





TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS ET FILS, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.

A TRAVERS

L'EXPOSITION DE 1900

IX

LES PALAIS DES HÔTES DE LA FRANCE

EN VENTE :

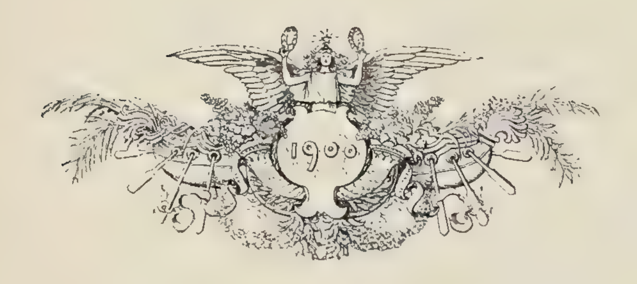
I.	**L'Exposition à vol d'oiseau**	1 vol. illustré	» 60
II.	**La Porte Monumentale et le Petit Palais** .	—	» 60
III.	**Le Grand Palais**	—	» 60
IV.	**Le Vieux Paris**	—	» 60
V.	**Le Pont Alexandre III et le Pavillon de la Ville de Paris**	—	» 60
VI.	**La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques**	—	»
VII.	**Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau**	—	» 60
VIII.	**Les Pavillons des Puissances étrangères.**	—	» 60

G. DE WAILLY

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

IX

LES PALAIS DES HÔTES DE LA FRANCE



PARIS
FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS
78, Boulevard Saint-Michel, 78



CHAPITRE PREMIER

BOSNIE — HERZÉGOVINE

§ Ier

PIEKNOSCI BOSNIACKIE

— Voyons, Bèchard, regardez donc! Admirez donc!

— Mon cher Vèrduret, à vous écouter, il faudrait être du matin au soir en extase. Je vous avoue que je ne me sens pas de complexion si extatique.

— Oh! mon oncle a aussi ses heures, dit en souriant

Bertrande. Il est certain que l'agréable digestion de l'excellent déjeuner à la viennoise que nous venons de faire, jointe à la dégustation de son cher cigare, aide beaucoup à faire vibrer sa fibre admirative... N'est-ce pas mon oncle?

— Toi, tu es une mauvaise langue; mais je reconnais volontiers que tu as raison. Cela n'empêche pas que, pour cette Exposition de 1900, on ait merveilleusement habillé les rives de la Seine et que, vu, par exemple, de cette longue terrasse des Pavillons des Puissances étrangères, le panorama ne soit — avant comme après déjeuner — absolument merveilleux. Cette suite de petits palais résumant les beautés architecturales de toutes les nations, faisant face à ce vaste Palais-serre de l'Horticulture, encadré du Pavillon de la Ville de Paris et du Palais des Congrès, je trouve que cela mérite qu'on s'y arrête.

— Parbleu! il le faut bien, en attendant votre toulousain d'artiste... qui ne se gêne pas pour être en retard. Ah! ah! en voilà un gaillard qui entend le rôle de cicerone de façon fantaisiste! Ma parole, ce n'est pas lui qui est à nos ordres, comme cela devrait être : grâce à votre incroyable faiblesse pour ce personnage, c'est nous qui sommes aux siens!

— Voyons, monsieur Bèchard, implore en riant Bertrande, accordez-lui le quart d'heure de grâce... D'ailleurs, nous ne sommes pas au complet. Il manque à notre groupe son plus bel ornement, sinon le plus bruyant.

— Ce Mr Puzzling! fait Mme Flore en haussant les épaules. Il doit être dans quelque *lunch room* à se gonfler de pudding, ce monsieur qui dédaigne la cuisine viennoise que je trouve excellente... Eh bien, qu'il y reste ; son absence n'est pas une grande perte.

— Mesdames, ne bèchez pas ce gentleman! déclare sentencieusement le farinier. Il a un haut mérite à mes yeux, celui de savoir se taire. La parole est d'argent, mais le silence est d'or. Ce n'est pas comme votre bavard infernal de Bouscastrol qui...

— Oh! regardez donc, là-bas!

— Quoi, Verduret?

— Sur la Seine, sortant d'une arche du pont des Invalides, je ne me trompe pas... C'est notre fameuse gondole.

— Ah ! parlons-en !... Voilà encore un agréable souvenir !

— Elle vient vers nous... Et la voilà qui stoppe au ponton du Pavillon Américain.

— Où elle vient, sans doute, embarquer quelques futurs victimes de facéties d'un goût douteux !

— Fi, Bêchard, c'est de la rancune, cela !

— Mon cher, il y a une chose qu'un homme sérieux ne pardonne jamais : c'est qu'on se moque de lui. Or, j'ai beaucoup réfléchi sur cette désagréable aventure nautique, et j'ai acquis la certitude que ce gondolier, avec ses grimaces de frayeur, jouait à notre égard une comédie ridicule, et surtout ridiculisante à notre endroit.

— Il fallait faire comme mon oncle et moi, monsieur Bêchard !

— C'est-à-dire ?

— Ne pas avoir peur...

— Vous en parlez à votre aise ? ma petite.

— Et ne pas causer au mystificateur la joie de voir sa mystification réussir. N'est-ce pas, mon oncle ?

Verduret sourit; mais, de crainte d'exciter la mauvaise humeur de son compagnon, il ne répond pas.

Bêchard se redresse et déclare :

— Moi, je n'admets pas que l'on se permette de mystifier un homme grave et posé. Il y a assez de sots ailleurs pour satisfaire la verve moqueuse de ces Parisiens, sans s'attaquer à un notable industriel de mon âge. D'ailleurs, ce manque de tact ne m'étonne pas de la part d'un ami de votre môssieu Bouscastrol, lequel, aux brillantes qualités que lui prête Verduret, ne joint toujours pas celle de l'exactitude ! C'est absurde de faire le pied de grue devant ce Pavillon. Si vous m'en croyez, Verduret, jetez comme moi votre cigare et tant pis pour notre cornac retardataire : entrez donc !

— *Dobriden, mui pryjatiel, wejdz !* clame derrière le groupe une voix joyeusement sonore.

— Hein !... Vous m'avez fait peur ! s'écrie en sursautant Mme Flore.

— Notre cicerone !... Ce n'est pas trop tôt ! ronchonne Bêchard.

Et il ajoute :

— Qu'est-ce que vous nous chantez-là.

« — Bonjour mes amis », suivi de vos propres paroles : « Entrez donc ! »

— En quel charabia ?

— Oh ! monsieur Bêchard, vous faites tort à vos connaissances ! Ce que j'ai dit n'a rien de commun avec le parler de Chaint-Flour, cadédis ! C'est du bosniaque... Nous sommes devant le Pavillon de la Bosnie ; il faut bien être couleur locale, té !

Verduret arrondit ses petits yeux de surprise et d'admiration.

— Comment, monsieur Bouscastrol, vous parlez le bosniaque ?

— Eh sangdis ! mon *cer* monsieur, je pourrais vous répondre qu'à Toulouse nous sommes linguistes de naissance et parlons dès le berceau tous les dialectes des cinq parties du monde... Mais vous me feriez peut-être l'injure de croire que j'exagère.

— Dame ! les *cinq* parties du monde !... Si vous vous contentez de quatre, peut-être...

— Té ! vous voyez ! le serpent venimeux du doute il se faufile dans votre cervelle. Aussi préféré-je vous dire simplement que si je fais à ce Pavillon l'honneur de montrer, devant ses murs, mes quelques connaissances en bosniaque, c'est par déférence enthousiaste à l'égard de son commissaire général, M. Moser.

— Quelque haut personnage de Bosnie, sans doute ?

— Un de ses bienfaiteurs, un de ceux qui, à la suite de M. Benjamin de Kallay, le ministre des finances d'Autriche, ont noblement consacré leurs intelligents efforts à transformer ce pittoresque petit pays et y ont merveilleusement réussi... Mais il n'est pas bosniaque.

— Un Autrichien, alors ?

— Non : un Suisse... de Saint-Pétersbourg, té !

— Allons, ronchonne Bêchard, voilà que vous faites encore une fois le plaisantin.

— Ah ! non, cornebiou ! je ne plaisante pas — pas plus que vous n'auriez envie de le faire en présence de M. Moser, un homme superbe, devant la bienveillance aristocratique de qui, malgré votre confiance en vous-même, vous vous

sentiriez tout petit garçon, mon bon !... Un homme qui peut arborer sur sa large poitrine plus de grand'croix et de croix — Légion d'honneur, Etoile de Boukhara, Ordre militaire de Perse, Ordres de Danilo, de Monténégro, de François-Joseph d'Autriche, de Léopold de Belgique, etc., — que vous n'avez d'employés en votre meunerie, et qui a tué de sa main plus d'ours — sauf vot' respect — que madame votre conjointe n'a assassiné de poules en sa basse-cour !



M. H. MOSER DE CHARLOTTENFELS
COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA BOSNIE.

— Ah ! mon Dieu... C'est donc un géant exterminateur de bêtes féroces ?

— Simplement à titre de passe-temps, *cère* madame. Il est, au vrai, un grand voyageur, froid et brave comme la lame de son sabre d'officier de cavalerie qu'il fut en sa jeunesse, épris surtout de l'âpre poésie de cette Asie occidentale qui est le chemin par lequel l'Éléphant s'approche chaque jour un peu plus de la Baleine.

— Autrement dit : la Russie, des Indes, explique Verduret à Mme Flore déroutée. Mais, ajoute-t-il en s'adressant au cicerone toulousain, cela ne nous explique pas comment ce M. Moser peut-être un Suisse de Saint-Pétersbourg ?

— Voici l'explication : M. Henri Moser de Charlottenfels est bien né à Saint-Pétersbourg en 1844, mais il est le fils du célèbre philanthrope suisse à qui Schaffouse doit la création des forces motrices naturelles qui sont pour cette ville une si grande source de prospérité. Elevé à la russe pendant ses premières années, son éducation, solide et brillante, fut ensuite purement helvétique. Dès qu'il eut l'âge d'homme, son père l'intéressa à ses grandes entreprises industrielles...

— Vous nous disiez qu'il était officier de cavalerie ?

— Et industriel, tout à la fois... Cela vous étonne, té! monsieur Bêchard? Vous ne pouvez pourtant ignorer que, la Suisse n'ayant pas d'armée permanente proprement dite, ses officiers ont une profession civile, tout comme ceux de nos formations de réserve. Donc, en 1866, il part pour la Russie, industriellement... Mais la vie de comptoir ne cadre pas avec ses goûts aventureux. Aussi, sous prétexte d'ouvrir de nouveaux débouchés à la maison paternelle, part-il pour la Sibérie et pousse-t-il jusqu'aux frontières de Chine.

— En somme, diminue Bêchard, il était voyageur de commerce.

— Ah! capédious! de commerce au long cours, en tout cas... et où vous ne l'auriez probablement pas suivi, mon bon! Et pour vous montrer béjaune, té! je n'ai qu'à vous dire, que deux ans plus tard, à vingt-quatre ans, le jeune Henri Moser y allait du vaillant coup de tête qui a décidé de sa belle carrière; il plantait là la toute faite maison paternelle et le haut avenir industriel qui l'y attendait, et filait en compagnie de quelques officiers russes allant rejoindre leurs régiments en Asie centrale. Donc, à l'âge où trop de nos beaux fils ne songent qu'à faire croquer bêtement les banknotes à papa, lui, tour à tour explorateur ou commerçant, selon les hasards et les nécessités de sa nouvelle vie aventureuse — et chasseur toujours — fouille le Turkestan russe, à la suite des conquérants slaves; puis il franchit les lignes, parcourt la steppe Kirghise, le Seniretchié, Boukhara, Khiva, le Khanat de Kokarr, Kachgar, d'où il essaie d'atteindre les Indes. Yakoub Bog lui barre la route; il tente le passage par l'Afghanistan, sans plus de succès, revient à Samarkand où le chef de l'armée russe le charge d'un travail officiel et, après deux ans de ces dangereuses expéditions, rentre... à Saint-Pétersbourg.

— Je vois, observe Verduret, que M. Moser n'est pas russe que de naissance.

— Très *zuste*, mon bon! Mais il serait plus *zuste* encore de dire que M. Moser est « citoyen de l'Orient ». En effet, à peine a-t-il touché barre dans la jeune capitale des Tzars, que le voilà reparti pour le Turkestan, en compagnie de négociants italiens, pour le compte de la patrie desquels il va faire profitable besogne.

— Pour le compte de l'Italie?

— Eh bé! que lui importe, pourvu qu'il y ait œuvre audacieuse à accomplir, des pays neufs à étudier et des liens rénovateurs à souder entre eux et la civilisation, quelle que soit l'étiquette de celle-ci? Il est le moderne au cœur large qui ne peut supporter de voir de beaux pays stériles et des peuples endormis dans l'état de barbarie d'un autre âge; il est l'apôtre énergique des relèvements de peuples arriérés, fût-ce en fustigeant de séculaires paresses.

— Dites donc, c'est une fière besogne, cela?

— Et il en a la fierté dans le regard comme dans l'attitude. Donc, dans cette expédition avec les Italiens, voyant la petite caravane arrêtée par des oppositions d'administration locale, il part seul, suivi seulement de quelques indigènes et de quelques cosaques, pour se frayer un chemin jusqu'à la capitale de l'émir de Boukhara. En chemin, un de ses deux employés est tué, l'autre vendu comme esclave à Khiva, mais il arrive!

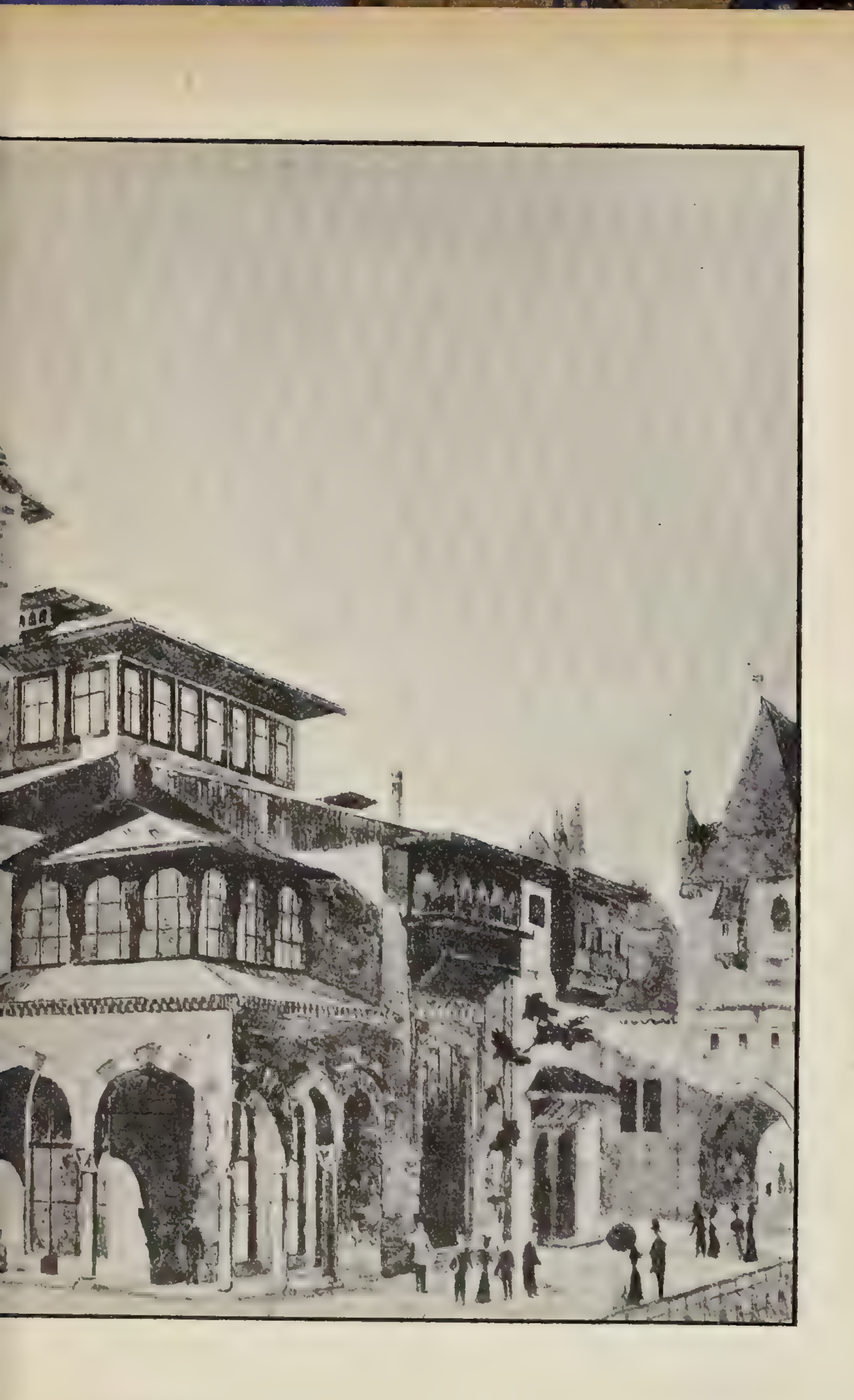
— Mâtin, c'est un lapin!

— N'en soyons pas jaloux au point de vue national, *cer* monsieur Verduret : nous avons les nôtres, l'Afrique et l'Asie orientale nous en révèlent chaque jour. Pour en revenir à M. Moser, après trois dures années passées dans la Steppe, il éprouve, malade et las, le besoin de venir se reposer sous son toit paisible de la calme Helvétie. Mais, à peine remis, la nostalgie de la belle vie d'aventures le reprend et, appelé par le général Tchernaïeff, en 1882, il repart pour le Turkestan. A son retour, écrivain de verve, il publie un ouvrage à Paris et à Leipzig : *A travers l'Asie centrale*, ouvrage qui, grâce à la connaissance approfondie du pays que possède l'auteur, fut et demeure le bréviaire de tous les voyageurs en ces contrées. Quant aux articles merveilleusement documentés dans toutes les revues, à commencer par la *Revue des Deux-Mondes*, on ne les compte plus. En 1889, enfin, il accompagne le général Annenkoff dans sa fameuse expédition, crée et dirige une ferme modèle où il démontre ce que peut rendre cette terre asiatique de sauvage apparence, lorsqu'elle est bien irriguée et cultivée. Au retour, nouveaux ouvrages sur le grand avenir de ces contrées et le rôle civilisateur de la Russie, ouvrages de science moderne,



(CLICHÉ LARGER.)

LE PAVILLON DE B



T D'HERZÉGOVINE

mais aussi de robuste érudition, car dire ce qu'il faut faire est bien, mais en démontrer les « pourquoi » par une étude profonde et judicieuse du passé et des causes de décadence, c'est atteindre la perfection... Ah! voyez-vous, té! cet homme-là méritait d'avoir vu le jour à l'ombre de notre Capitole!

— Hum! objecte Bèchard, je vous ferai observer que vous nous parlez beaucoup du Turkestan et qu'en ce moment c'est en Bosnie que nous sommes.

— Ah! sangdis! pas moyen de se permettre des écarts avec vous! Vous êtes bâti, té! comme un théorème.

— Sachez, monsieur, que mon mari est très bien bâti! réclame Mme Flore, vexée d'une comparaison qu'elle prend pour une injure.

— Eh! cadédis! les théorèmes aussi sont bien bâtis, *cère* madame! riposte gaiement le Toulousain. C'est même là leur raison d'être... Seulement, ils ne connaissent que la ligne droite, des pieds qui sont l'exposé, jusqu'à la tête qui est la solution. Or, si je ne me trompe, té! c'est bien là le cas de M. Bèchard.

— N'interromps donc pas, bichette! fait le farinier avec humeur, ou nous n'en finirons pas!

— Si fait, capédious! je me hâte. Rentré en Suisse, M. Moser s'est occupé des relations de son pays avec l'étranger; puis, depuis quelques années, il s'est donné, avec l'entier dévouement qu'il apporte à toute chose grande et utile, à l'œuvre de la pacification et de la régénération dans les Balkans. Il a beaucoup écrit sur ce sujet si grave pour le repos de l'Europe, et en plusieurs langues, car vous pensez bien qu'un homme bercé dans la langue russe, élevé entre le Français et l'Allemand, n'a pas poursuivi sa double carrière d'explorateur et de littérateur sans s'être profondément familiarisé avec les autres langues importantes d'Europe... et d'Asie.

— Mais c'est un puits de science! s'extasie Verduret.

— Ne lui dites jamais cela, té! car vous le gêneriez.

— Pourquoi?

— Comme nombre d'hommes d'action et de pensée, M. Moser est un timide. A Toulouse, voyez-vous, té! le génie est exubérant... J'en suis un exemple. Mais, dans les

pays du Nord, les hautes valeurs s'accommodent très bien du silence et du recueillement. Par exemple, M. Moser, qui est avare de ses paroles en public, devient un causeur charmant et lumineux dans l'intimité... Il sait tout et a tout vu! Nous, dans le Midi, c'est tout le contraire : sauf exceptions, nous parlons à tout venant et de tout avec une telle générosité que, lorsque nous retombons — le *moinss* possible — dans le calme intime, nous n'avons plus presque rien à dire; et comme, d'ailleurs, nous ne sommes pas faits pour ces longues causeries en... demi-teinte, nous en arrivons à nous chamailler (et, si nous sommes tout seul, à chanter) pour nous entendre, au *moinss*, faire du bruit, té!

— Eh bien, souligne malicieusement Bertrande, voilà un tableau engageant de charme domestique!

— Remarquez, mademoiselle, que j'ai dit : sauf *esseptions!*

— Sont-elles nombreuses, ces exceptions?

Finement, Bouscastrol riposte :

— Pour chaque désir qui la souhaite, il suffit, cadédis! qu'il y en ait une.

— Voyons, réclame Bêchard, vous ferez le joli cœur demain. Je vous ferai remarquer que nous sommes encore à la porte de ce Pavillon de Bosnie-Herzégovine...

— En effet, *cer* monsieur. Aussi, quand je vous aurai dit — et bien pour vous — que M. Moser, membre de toutes les Sociétés de géographies de l'ancien Continent, est avant tout un homme de sens excellemment *pratique*, et qu'en le nommant, en 1897, Commissaire général du gouvernement bosniaque-herzégovien à l'Exposition de 1900, après la superbe réussite de la même section organisée par lui à l'Exposition de Bruxelles, ce pays a confié la mission de le faire valoir à un des hommes qui en connaît incontestablement le mieux les ressources, les mœurs et les progrès; ces choses dites, il ne me restera plus qu'à m'écrier, en toute conviction : « — Et maintenant, té! *chodzcie zobaczyc pieknosci bosniackie!*

— Traduction, s'il vous plaît, pour de pauvres ignorants, implore en riant, la nièce de Verduret.

— J'obtempère. Je viens de dire : « *Venez voir les merveilles de la Bosnie!* »

§ II

LA FRONTIÈRE DE L'ORIENT

Au moment où le petit groupe quitte la balustrade dominant le cours de la Seine pour se diriger vers le Pavillon, Mme Flore pousse un petit cri de terreur, qu'elle étouffe sous son mouchoir.

Passant vivement derrière son mari, elle vient saisir Bouscastrol par la manche, et, d'une voix étranglée, avec un geste que raccourcit l'inquiétude :

— Là !

— Quoi, belle madame ?

— Les Turcs ? Ils sont revenus !

Bouscastrol jette un rapide coup d'œil, non vers les deux fez à barbe d'ébène, dont il a constaté depuis quelque temps déjà la présence, mais... au delà. Or, au delà, il aperçoit de loin le roide Puzzling, et, à vingt pas derrière lui, quatre solides gaillards marchant de front avec un mépris de la foule curieuse des visiteurs (heurtée rudement par eux si elle ne s'ouvre pas assez vite) qui signe leur nationalité autant que leurs blonds visages, leurs feutres durs à un shelling et leurs vestons trop courts aux teintes criardes.

— Madame, dit vivement l'artiste au crâne fendu à la timorée farinière, je ne serais pas un galant chevalier de la Garonne si je ne vous débarrassais de la poursuite de ces Ottomans calottés de rouge, dont la ténacité devient vraiment inconvenante.

— Oh ! monsieur, vous pourriez ?...

— Je vais leur dire quelques mots vigoureux de façon à me faire comprendre. Tranquillisez-vous, *cère* madame ; vous voyez en Bouscastrol le défenseur de la Beauté.

— Que de reconnaissance ! minaude Mme Bèchard, qui rougit de plaisir de s'entendre ainsi parler.

Le Toulousain est déjà loin. En quelques énormes enjambées il a rejoint les deux barbes d'ébène casquées de rouge.



Bosnie-Herzégovine. — Le Drapeau.

Il leur parle et immédiatement les deux acharnés suiveurs se séparent.

L'un d'eux va s'appuyer contre la balustrade longeant le fleuve, dont il paraît contempler le cours avec une attention soutenue — trop, même, car en se penchant, son fez glisse

de sa tète et il n'a que le temps de le rattraper au vol, incident dont il profite pour se moucher tranquillement.

L'autre, s'éloignant rapidement dans la direction opposée, disparaît brusquement dans le Pavillon de l'Autriche.

Bouscastrol est déjà de retour auprès de ses auditeurs avant que Verduret et Bêchard aient eu le temps de s'étonner de sa subite disparition.

— Vous le voyez, té! dit-il tout bas à Mme Flore en passant près d'elle, rien ne nous résiste, à nous *ottres*, de Toulouse.

Et, comme si de rien n'était, il reprend son rôle de cicerone, coupant ainsi court à toute interrogation :

— Mesdames et messieurs, avant d'entrer, je ne vous dirai que peu de chose de l'extérieur de ce Pavillon. Volontairement très simple, il repose agréablement la vue des splendeurs architecturales, ses voisines. Il a été conçu par M. Moser lui-même, et cette tache de modestie blanche agrestement ornée de verdures grimpantes fait l'effet d'une oasis champêtre au milieu de l'artistique chaos de palais où triomphent les orgueils de la pierre et des sculptures.

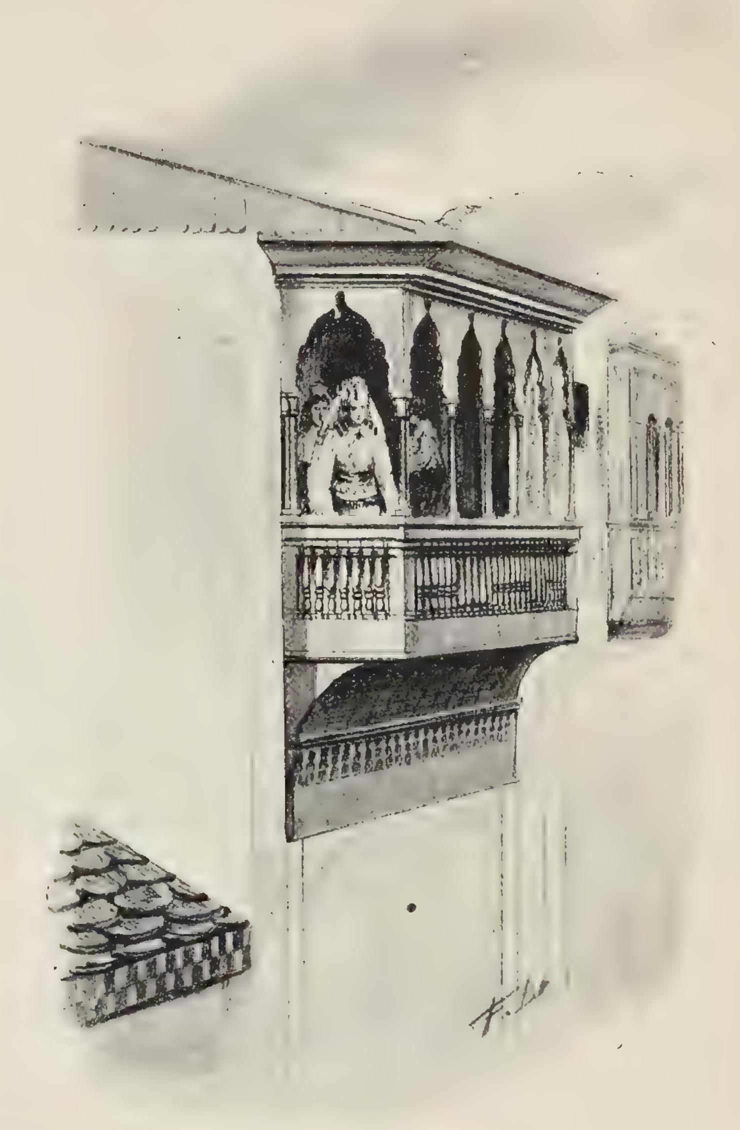
— C'est, il est vrai, une construction sans prétentions, observe Verduret, mais pourtant curieuse. J'y remarque des arcades et des cintres aux fenêtres qui rappellent, ce me semble, le joli Palais Ottoman... Et, à côté de cela, des lignes rigides, des fenêtres carrées, des toits en pyramides d'aspect très occidental.

— Vous pourriez dire : Chrétien, mon bon. C'est qu'en effet, cette construction est une synthèse de l'ensemble de l'architecture de Bosnie et d'Herzégovine, provinces limitrophes entre l'Islam et la Chrétienté, et où voisinent avec le Coran, l'Orthodoxie grecque et le Catholicisme romain. Il n'est pas rare d'y voir, dans un même village, les trois cultes se juxtaposer. C'est que ce pittoresque pays, chrétien d'origine et mitoyen avec la catholique Autriche, a été, pendant tant de siècles, soumis à Constantinople! L'histoire de son oppression et de sa longue décadence est, comme celle de tous les peuples, écrite dans la coupe des murs où s'abritent les habitants. Voyez cette tour carrée qui domine l'édifice : elle est copiée sur celle d'un ancien château fort, un *beg*, comme on dit là-bas. Hein? comme c'est rustique, et comme cela

est loin des antiques donjons dont nous voyons encore d'intéressants et robustes vestiges, par exemple, à Coucy, à Clisson, et surtout dans le Pays de Galles! Mais, par contre, comme c'est bien caractéristique du mélange des arts de construire chez des races, non pas seulement différentes, mais opposées. Voyez-vous, l'ensemble de ce Pavillon Bosno-Herzégovien est une synthèse, non assurément la plus brillante, mais peut-être la mieux réussie en ce qu'elle est un instantané symbolique et d'une vérité criante du passé du peuple dont elle proclame ici la récente et si vigoureuse résurrection. Comme remarquait le *cer* M. Verduret, il y a, certes de l'Ottoman là-dedans; mais voyez comme, en dépit de siècles d'esclavage, l'Occident y domine. Le style turc s'accroche bien ici, là, un peu partout; il y a certaines parties qu'il semble envahir... Mais, comme on sent que cela ne tient pas au cœur même de la construction et que la modification de quelques cintres, l'alourdissement de quelques colonnes, la suppression de quelques galeries extérieures chasseraient l'impression orientale. C'est que la Bosnie, voyez-vous, a pu être soumise, mais non pénétrée par l'islamisme. C'est ce qui explique pourquoi, depuis une vingtaine d'années que l'Occident chrétien a fait un retour offensif dans ce pays, il ait pu, d'un mâle effort, l'occidentaliser déjà assez pour faire prévoir le temps prochain où la domination turque n'y sera plus qu'un souvenir vague de déprimant cauchemar. Aussi, té! monsieur Bêchard, hâtez-vous d'y conduire madame votre épouse si elle veut encore rencontrer un peu de vrais Turcs dans cette pittoresque Suisse des Balkans!

— Ah non! merci bien, je n'ai pas envie d'y passer mes jours et mes nuits dans les transes!

— Il n'y a pourtant plus l'ombre d'un danger à y craindre, *cère* madame. Ce n'est pas comme au temps qui a précédé ces vingt dernières années, temps où l'on ne pouvait s'aventurer à quelques kilomètres d'une ville sans avoir en poche un bon revolver, où le gibier humain s'y culbutait avec la même facilité que les lapins dans les tirés de Marly. Aujourd'hui, les belles routes sûres et les railways se déroulent dans les vallées, escaladent les montagnes, traversent les villes industrieuses, les villages dont les habitants ont désappris le maniement du fusil et du cimeterre pour ne plus se con-



Bosnie-Herzégovine. — Un balcon.

sacrer qu'à celui de la poignée de la charrue et du manche de la bêche.

— L'âge d'or, ironise lourdement Bèchard.

— *Zuste!* mon bon... Et cet or, ce seront les touristes d'Occident qui l'apporteront à ce pays renouvelé dont le sol est si pittoresque, à cette Suisse des Balkans aux vallées délicieuses, aux gorges sauvages s'ouvrant sur de féeriques décors, et qui, au lieu des chalets si connus, offre à l'œil étonné et ravi, les minarets de ses mosquées et la note curieuse de ses « bazars ». Ah! capédious! je vous le dis : avant qu'il soit longtemps, le voyage en Bosnie remplacera le légendaire voyage en Suisse, et, grâce aux excellents hôtels créés de toutes parts par le gouvernement, on verra les gentils couples à l'aurore de leur bonheur voler vers la pittoresque capitale, Sarajevo, qu'arrose la rapide Miljatchka, y cotoyer au bazar mahométans et chrétiens d'Orient, y admirer la Begova Djamia — la plus belle et la plus grande mosquée après les splendides temples d'Allah de Constantinople et la Solimanié d'Andrinople — puis causer, la main dans la main, dans le beau parc voisin et géant de la station thermale d'Ilidze — l'Enghien du Paris bosniaque. On les verra, les jolis couples amoureux, aller, dans un bon landau, voir surgir du pied de l'Igman-Planina le groupe jaillissant des nombreuses sources de la Bosna, et revenir au magnifique champ de courses applaudir aux folles chevauchées d'indigènes dont flottent les cheveux noués à la façon des Peaux-Rouges et qui arborent un formidable numéro sportif placardé sur la poitrine... Ah! les nomades amoureux, s'ils veulent, té! du grandiose après du charmant, ils courront la poste sur la bonne route de Jajce (prononcez Yaïtze) qui longe les défilés du Verbas, égaux en sauvage grandeur aux plus belles trouées des Pyrénées ou des Alpes. Si madame est fervente de sport et grande chasseresse devant l'Eternel...

— Moi! s'écrie Mme Flore... Ah! fi!.. me montrer, comme ces Parisiennes qu'on voit par chez nous, avec cette inconvenante culotte de cycliste!

— Eh! bon diou, *cère* madame, je parle de ma jeune mariée imaginaire et non d'une personne comme vous possédant si largement le sens central de la gravité!...

— A la bonne heure!

— Je disais donc que cette jeune chasseresse pourrait tirer quelques chamois — fines petites bestioles qui n'abondent

pas précisément aux tableaux cynégétiques de nos mondains, té! — avant d'aller voir tomber dans le Verbas, de trente mètres de hauteur et constellé d'arcs-en-ciel, le Pliva qui semble surgir des fonds mêmes de Jajce — la plus curieuse ville antique de Bosnie, s'étageant du flanc au faîte de la colline, avec ses minarets, son élégante Tour de Lucas fleurant le campanile italien, les ruines imposantes du Château Royal, les catacombes, etc., etc... Puis les tendres époux iront rêver, le soir, sur les ondes tranquilles de Jesero, au lac bordé de sombres monts boisés et du village musulman, et où les appelle le Pavillon des Touristes, si confortable sous son aspect rustique... Mais, notre jeune couple veut-il contempler les monts altiers coiffés de neige? A travers des forêts centenaires, sur la ligne de partage des eaux entre la Mer Noire et l'Adriatique, il gagnera le sommet du Maklen.

« A perte de vue s'entassent les chaînes des Monts d'Herzégovine et du Monténégro et, au centre et plus proche, se dresse le puissant massif du Prenj... C'est la Suisse!... avec cette supériorité incontestable, à l'avantage des touristes, que tous les maîtres des grands hôtels y sont fonctionnaires du gouvernement, et, par suite, ne sauraient être les écorcheurs syndiqués de l'Helvétie. Maintenant, té, nos aimables voyageurs passeront en Herzégovine, où le pittoresque est le même, mais où se modifient quelque peu les mœurs et surtout les costumes. Ils iront à Mostar, la capitale antique à la si curieuse architecture musulmane, avec son vieux pont turc dont l'ogive hardie traverse en une seule arche la Narenta, et est connu des artistes du monde entier. Ils descendront la vaste rivière, passant par la jolie Pocitelj, pour atteindre son extrême port herzégovien, Metkovic, avant que, par le canal de la Narenta, la rivière ne soit mise en communication directe avec l'Adriatique, à travers l'étroite bande de territoire autrichien de la Dalmatie. »

— Mazette! vous les connaissez, ces beaux pays! s'extasie Verduret.

— Si je les connais!... c'est-à-dire, té, presque autant que la Haute-Garonne... mais ce n'est pas *de visu*, hélas! mon bon. Il m'a suffi d'entendre leur chantre enthousiaste, leur barde si éloquemment convaincu, M. Moser, lui-même... Et

il en a tant vu de près, cet intrépide et savant voyageur, qu'on peut bien essayer, té, de se faire chantre et barde sous sa responsabilité, sans crainte d'exagérer les beautés de ces pays si vieux qui ne font que naître à peine à notre civilisation.

— Moi, s'écrie Bertrande, j'en suis folle, de votre Bosnie et, si je me marie, j'y veux, comme vos jeunes époux imaginaires, aller faire mon voyage de noce.

— Mademoiselle, celui qui aura le bonheur inappréciable de recevoir le don de votre petite main serait un infâme pandour s'il n'accédait à ce charmant désir... S'il osait balancer, té, vous n'auriez qu'à me l'expédier, pour que je lui frotte les oreilles de façon à ce qu'il les ouvre toutes grandes à vos vœux, capédious!

— Ça, dit en souriant avec bonhomie Verduret, permettez-moi de vous dire, monsieur Bouscastrol, que vous vous mêlez un peu... de ce qui ne vous regarde pas.

— Qu'en savez-nous? s'écrie le Toulousain d'un ton de superbe assurance et d'une voix éclatante.

— Oui, mon oncle, qu'en savez-vous? répète en riant Bertrande.

— Comment, ce que j'en sais?... fait, tout interloqué, le manufacturier retiré.

— Eh oui, té, mon *cer* monsieur, n'est-ce pas l'affaire de celui qui sait d'ouvrir généreusement les yeux de celui qui ignore. Si l'heureux mortel qui donnera à mademoiselle son nom en échange de tant de charme et d'esprit n'est pas en état, par ignorance géographique — qualité éminemment française, il faut le regretter — de comprendre tout l'intérêt d'un tel voyage, il est logique que, sachant les choses, sangdis! je m'offre pour l'éclairer!

— Ah!... comme ça, je ne dis pas... Mais j'avais cru comprendre que c'était le mariage de ma nièce qui vous regardait... et alors...

— Alors, réclame vertement Bêchard, j'estime que nous ne sommes pas ici pour faire des phrases sur le sort de votre petite Bertrande! Entrons-nous décidément, ou n'entrons-nous pas?

— Nous entrons, monsieur Bêchard... Et, pour en être bien sûr, mon bon, veuillez entrer le premier!

— *Yes!* et môa le second! s'écrie James-Gregory Puzzling qui rejoint à l'instant le groupe de visiteurs.

Bousculant un peu Mme Flore qui lui jette un regard indigné, il passe, l'air hautain devant Bouscastrol. Celui-ci hausse ironiquement les épaules et, clignant de l'œil à l'adresse de Verduret, de Bertrande et de la farinière :

— Et allez donc, té! L'Anglais c'est la foudre qui bouleverse le monde, capédious!... jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse en venant s'empaler, avec grand fracas, sur la petite pointe d'un faible paratonnerre!

Tous quatre entrent dans le pavillon sur les traces de Puzzling, escortant le long et noir farinier.

§ III

UNE EXPOSITION GOUVERNEMENTALE

— Mais, s'exclame Mme Bèchard, c'est charmant à l'intérieur!... Je n'aurais jamais cru, du dehors, que ce fût si bien.

— Ce qui prouve, belle madame, qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'une boîte rustique peut contenir des trésors... Mais voilà que monsieur votre époux se retourne pour me lancer un terrible regard qui est un rappel à l'ordre des moins déguisés. Je reprends donc mon rôle de cicerone.

« Avant de vous laisser faire un pas de plus, laissez-moi vous dire que ce Pavillon renferme toute l'exposition de la Bosnie-Herzégovine, et que cette exposition est essentiellement gouvernementale. Sauf de rares exceptions faites en faveur de quelques sociétés et de quelques artisans, tout ce qui est ici présenté aux regards a été fourni par les divers départements de l'Administration. Le but du gouvernement est de soumettre à l'appréciation du public les progrès réalisés par l'Administration austro-hongroise depuis l'occupation de ces deux belles provinces par l'Autriche. C'est là, d'ailleurs, une véritable coquetterie d'Etat, car — ainsi que vous allez en juger — ces progrès sont absolument merveil-

leux et tout à la gloire du ministre des finances, M. de Kallay, qui en est le principal auteur, et a su s'entourer d'une rare élite de fonctionnaires. L'œuvre accomplie est de premier ordre, car, non contente d'avoir créé la prospé-



Bosnie-Herzégovine. — Habitants.

rité financière, elle a, en le court espace de quatre lustres, fait faire un pas de géant au relèvement intellectuel et moral de ces si intéressantes populations. Dans ce pays qui, sous l'asservissement ottoman, croupissait dans l'ignorance, ruiné par les exactions des pachas, sans voies de communications permettant les échanges commerciaux, laissant incultes d'excellentes terres; dans ce pays où la sécurité était nulle, le brigandage prélevant un terrible impôt sur les

paysans tremblants qui ne savaient quoi craindre le plus des menaces des bandits ou des agents de l'autorité; dans ce pays, donc, abâtardi par un joug barbare, les bienfaisants maîtres nouveaux ont partout créé des écoles primaires, secondaires et supérieures, des écoles professionnelles d'arts et métiers décoratifs ; ils ont ouvert près de 4,000 kilomètres de larges routes carossables et non loin de 1,000 kilomètres de chemins de fer; ils ont organisé des caisses hypothécaires agricoles qui ont mis un terme à l'usure — laquelle, en plus des exactions fiscales et des exigences des bandits tenant de toutes parts la montagne, achevait d'écraser le malheureux cultivateur; ils ont placé sous la protection et... le contrôle administratif, les biens des églises des différentes confessions; ils ont installé de nombreuses fermes modèles et régénéré l'agriculture et l'élevage, etc... Et ils ont fait, en quelques années, cette œuvre civilisatrice géante avec les seules ressources bien gérées du pays, n'ayant usé de l'emprunt que pour de nouvelles voies ferrées projetées. En un mot — comme me le disait, té! M. Moser, qui fut un des vaillants pionniers de cette superbe colonisation civilisatrice — « la juste histoire gardera une belle page à l'homme d'élite qui, de ces provinces les plus misérables du vaste Empire Turc, a fait l'Etat modèle entre tous ceux des Balkans ».

— *Yes!* déclare orgueilleusement Puzzling, l'Autriche il avé ioutilisé un petit les lessons civilisatrices du Angleterre!

— Avec cette différence, John Bull, que, agissant sur des populations blanches, son arme fut la pacification et non... les *dum-dum*.

— Aòh!... Le Angleterre il avé droit à tous les moyens, étant la *great* civilisatrice du globe! Je permetté pas que on critiqué mon pètrie!

— Et moi, mon bon, je ne permettrai pas que vous m'interrompiez dans les explications que je donne à ces dames et à ces messieurs. Je vous invite donc à vous taire, comme il a été nettement convenu ce matin.

— Un Anglais, il avé le droit...

— De ne pas entraver la liberté d'autrui, s'il ne veut être énergiquement rappelé à la discrétion. Vous en savez personnellement quelque chose, monsieur James-Gregory

Puzzling, et un récent souvenir, té ! devrait vous inviter à la circonspection.

— Aôh ! les nouits, elles souivé elles-mêmes, sans ressembler *together!*

— Eh, bon Diou ! ne chantez donc pas victoire dès l'arrivée des premiers renforts... Ça porte quelquefois malheur. Entendu, n'est-ce pas?... Et laissez-moi, je vous y engage, faire mon office sans me gêner par vos réflexions.

— *Yes!*... Allez ! Mais, il rira bien celoui...

— Qui a ri le premier !... Excusez, mesdames et messieurs, ce petit intermède qui n'était pas au programme, cadédis ! et, veuillez jeter les yeux à droite et à gauche de la porte d'entrée.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?...

— Vous voyez, *cère* madame, d'un côté un intérieur de haremlik ancien et, en face, un *home* moderne. Ces artistiques reconstitutions sont dues à la collaboration des ateliers d'Etat de Bosnie et d'un grand magasin de Paris, spécialiste en tissus orientaux.

— Cela paraît aussi riche que confortable.

Bouscastrol, à ces mots, se penche à l'oreille de dame Flore.

— Prenez garde, lui dit-il, si l'homme qui est derrière nous vous entendait...

Mme Bêchard se retourne et, tout inquiète, aperçoit à quelques pas l'un des deux hommes au fez dont la présence la trouble depuis le matin.

— Vous ne m'en avez donc pas débarrassée ? reproche-t-elle à l'artiste méridional.

— Il paraît, riposte à voix basse celui-ci, que je n'ai réussi qu'à moitié...

Et tout haut :

— Maintenant, té ! pénétrons s'il vous plaît, dans le grand hall, lequel, comme vous le voyez, occupe tout l'intérieur du Pavillon, formant une salle unique, du rez-de-chaussée à la toiture.

— Eh ! s'écrie Verduret émerveillé, voici sans doute d'immenses vues de Bosnie ?

— *Zuste,* mon bon. Ce vaste diorama, de douze mètres de large, représente la capitale Sarajevo, avec son bazar au premier plan, ainsi que les chutes de la Pliva, et les sources

de la Bouna, trois des plus beaux sites de cette région si pittoresque des Balkans, et dont je vous ai parlé tout à



Bosnie-Herzégovine. — Dames Bosniaques.

l'heure... A propos de ces vues, exécutées par un artiste viennois qui a fait ses études en Bosnie, permettez-moi d'ouvrir une petite parenthèse...



Bosnie-Herzégovine. — Intérieur.

— Bon, encore un arrêt! ronchonne Bêchard.

— Vous ne voulez pas de ma parenthèse?... Alors je la supprime, té! Venez au centre du Pavillon, sous le plafond vitré du hall. Tout d'abord, admirez-en la décoration. Elle

représente la Bosnie à travers les âges et est due au pinceau du maître de l'affiche d'art moderne, Alphonse Mucha, à la fois si finement parisien et si poétiquement slave, et que la décoration de ce hall place au rang des maîtres de la grande composition picturale historique... Si vous abaissez vos regards sur l'exposition contenue dans ce hall si original, ils ne sauront, té! sur quelle merveille, pour eux nouvelle, fixer leur attention. Ici, en effet, se révèlent tous les chefs-d'œuvre de l'art décoratif musulman sortis de l'Ecole des Arts décoratifs, des ateliers de l'Etat bosniaque... et aussi de la collaboration d'artistes français cultivant avec leur goût impeccable l'alliance si heureuse et féconde des arts orientaux et occidentaux... Ah! ah! capédious! mon *cer* monsieur Verduret, vous ne suivez guère avec attention mes explications.

— Moi?... mais...

— Les jolies ouvrières qui travaillent ici à leurs merveilleux tapis, et plus loin les gracieuses brodeuses, avec leurs grands yeux noirs et leur teint doré par le beau soleil de là-bas, vous captivent, hé? bien autrement que leurs étonnants ouvrages... Ne protestez pas : les plus belles œuvres de l'art humain peuvent-elles rivaliser avec la beauté de celles de la souveraine Nature!... Mais souffrez que je vous arrache à votre agréable contemplation pour vous montrer, l'outil en main, les adroits élèves des écoles de damasquinage, d'incrustation, de repoussage, de ciselure, etc... Et dites-moi, maintenant, si le tableau richissime en couleurs de ce hall plein de jeunesse, de mouvement, de vie et de beauté exotiques, besognant avec tant d'artistique et gracieuse activité aux larges rythmes de la musique d'un orchestre slave, n'est pas un véritable enchantement, bien fait pour fixer la rêverie sur les beaux pays si peu connus encore d'où émane cette beauté et cette vie?

— Savez-vous à quoi je pense, mon cher Bouscastrol?

— Dites, té!

— Eh bien, je pense que Bertrande, tout à l'heure, n'avait pas tort en souhaitant excursionner parmi les villes et les montagnes de vos Balkans tentateurs, et que vraiment l'humeur casanière des Français les prive de sensations délicieuses comme d'exemples hautement profitables.

— Allons, bien! se moque Bêchard, voilà que la vieille « folle du logis » de mon ami Verduret fait encore des siennes. Montrez-nous vite des choses sérieuses et calmantes, monsieur le cicerone, ou ce vieux jeune homme-là va nous échapper pour aller prendre l'Orient-Express!

— Je reconnais, cadédis! que ce n'est pas le moment, lorsque le monde est venu à Paris, de fuir Paris pour aller chercher le monde chez lui... Donc, pour faire patienter M. Verduret et lui donner un avant-goût d'un voyage que j'ai idée qu'il fera plus tard, venez voir, entourant ce hall, la belle collection archéologique et ethnographique sortie des musées de Sarajevo et de Mostar, note de science sur la préhistoire de ce pays où les fouilles mettent sans cesse au jour de nouveaux trésors d'art antique... Puis parcourons les galeries où exposent les départements de l'Agriculture, des Travaux publics, des Voies et Communications et de l'Instruction publique... et où triomphe, clou d'ordre spécial, la délégation de la Régie des Tabacs du Gouvernement... Mais prière à M. Verduret de fermer les yeux.

— Hein, pourquoi ça?

— Dame! mon bon, c'est que, là, trône en sa superbe carnation réelle la belle cigarettière bosniaque, si éloquemment chantée par le crayon du maître Mars!

— Monsieur Bouscastrol, vous êtes un impertinent! dit en riant de bon cœur le manufacturier retiré.

Ces galeries parcourues un peu rapidement, mais auxquelles Verduret se promet, *in petto,* de revenir rendre visite, le Toulousain invite le groupe de visiteurs à le suivre au sous-sol.

Et aussitôt, de sa voix chantante, il reprend :

— Voyez, mesdames et messieurs, que par le ministre, M. de Kallay, si bien secondé par son chef de chancellerie, M. le chevalier de Harowitz, par M. le conseiller aulique C. Hoermann, directeur du Musée de Sarajevo, et surtout par la dévouée initiative et l'experte expérience du Commissaire général, M. Henri Moser de Charlottenfels, rien n'a été négligé pour faire de ce Pavillon de Bosnie-Herzégovine une attraction complète. Dans ce sous-sol, à côté de la partie réservée à l'Exposition du département des Forêts et des Mines, voici un joli coin, en bordure de la Seine, où,

en dépit de l'extérieur panorama parisien, vous pourrez achever de vous croire transportés en plein pays des Balkans!

— Mais, ce n'est qu'un restaurant! dénigre Bèchard.

— Eh! sans doute, té! Mais un restaurant bosniaque pur, où, aux accords d'une musique balkanique, des garçons du cru, tels de costume et de langage qu'ils sont aux rives de la Bosna, du Verbas, de la Pliva ou de la Narenta, vont vous servir, si le cœur vous en dit — et il serait maladroit, capédious! de faire le difficile — le *Piwo* ou le *Wino,* c'est-à-dire de la bière ou du vin du pays... Je regrette que vous veniez de déjeuner, car j'aurais commandé à votre intention un plat de *Snycle,* mets bosniaque, composé de hachis mêlé d'œufs en une pâte dense, dont vous m'auriez dit des nouvelles, mille Capitoles!

— Mille regrets... pour le moment, fait en souriant Verduret, car j'entends bien que nous revenions, à une heure plus propice, tutoyer un peu votre *Snycle* et votre *Piwo.*

Bouscastrol dit quelques mots tout bas à un garçon. Celui-ci, un sec montagnard aux traits énergiques, se campe devant nos visiteurs, lève son bonnet et s'écrie :

— *Wiwat Francia! Do Widzenia!*

— Il dit : « Vive la France! » et je lui réponds : « *Wiwat Bosnia!* fait Verduret enchanté... Mais, les autres mots?

— *Do Witzenia?*

— Oui.

— Cela veut dire : « Au revoir! »

— Eh bien, il a raison, votre Bosniaque. Je lui retourne de tout cœur son *Do Widzenia!*

— Qui s'adresse bien un peu aux jolies brodeuses, tisseuses et cigarettières de là haut, hé, mon bon? glisse le Méridional à l'oreille du manufacturier retiré.

— Eh! eh! riposte gaillardement celui-ci, pour toute réponse.

Puis, à haute voix et prenant un air indifférent que dément l'intense lumière de son regard :

— Et maintenant, mon cher cicerone, nous passons?...

— Au Pavillon de la...



CHAPITRE II

HONGRIE

§ Ier

COMPLOT ET ARCHITECTURE

Comme notre groupe de visiteurs, guidé par l'artiste au bandeau de soie, longe la Seine, au niveau des sous-sols des Pavillons, pour gagner l'escalier qui les ramènera sur l'immense pont-promenade rétablissant le niveau entre la berge et le quai d'Orsay, James-Gregory Puzzling se transporte, en deux maîtresses enjambées, à côté de Mme Flore qui cherche, à pas pressé, à rejoindre son époux.

— Médème ! lui dit-il à mi-voix.

— Ah ! laissez-moi, vous ! lui est-il répondu sur le mode aigre-doux.

— Vô été tojours dans le *passion* avec môa ?

— Qu'osez-vous dire, insolent ?

— Jé trompé môa... Jé vôlé dire : dans le « colère » avec môa ?

— Il y a de quoi !

— No !

— Par exemple !

— Je été victime.

— Vous ?... Allons donc ! Allez raconter ça à d'autres !

— *Yes*, jé allé, répond l'Anglais avec un flegme parfait dont la farinière est quelque peu déconcertée.

Elle ne s'attendait pas à une aussi prompte soumission qui la prive de la féminine satisfaction des amers reproches, lesquels sont, d'ordinaire, d'autant plus verbeux que plus grande est la secrète résolution de pardonner.

Et James-Gregory allonge de nouveau deux maîtresses enjambées qui le portent auprès de Bertrande.

Celle-ci s'est trouvée, par indiscrète curiosité, se prêter sans le vouloir, à cette manœuvre qui la surprend fort. Elle avait cru prêter l'oreille à quelque amusante et instructive discussion et elle récolte une attaque aussi inattendue que directe. Séparée maintenant par plusieurs mètres de son oncle se hâtant sur les traces de Bouscastrol et que rejoint M. Bêchard, elle ne peut s'y soustraire.

— Miss, lui dit rudement le fils d'Albion.

— Ah ! mon Dieu, fait la jeune fille reprenant aussitôt son lucide sang-froid, est-ce que vous prétendriez continuer avec moi un flirt commencé... ailleurs?

— No. Vô été trop *clever*... *Well* pour l'autre qui été un *stupid female !*...

— Eh bien, à la bonne heure !... Savez-vous si je ne vais pas répéter vos... aménités à... qui de droit?

— Vô pòvez.

— Oh ! mais, pense Bertrande, c'est donc une brouille à mort !

Puzzling poursuit :

— Vòlez-vô fômer une alliance avec môa?

— Hein? fait la jeune fille qui a peine à ne pas pouffer de rire.

— *Yes!*

— Eh bien, non, vous savez, je ne me vois pas mistress Puzzling.

— No ; ce été pas pour marier. Jé disé : alliance... complott !

— Ah ! bien... Et contre qui, s'il vous plaît?

— Contre un ennemi du Angleterre.

— C'est que je n'ai pas de raison de servir les intérêts de votre pays, moi, dit en riant l'espiègle Bertrande, qui s'amuse fort... du regard que lui lance Mme Flore, laquelle se tient à quatre, par amour-propre, pour ne pas intervenir.

— Vous avez, insiste Puzzling : fômez le alliance, et mon reine il envoie à vô son *signed* figure pour remerciement.

— Quelle joie!... Mais, dites-moi, ce n'est pas contre des Français, au moins, que vous me proposez de vous aider?... S'il en était ainsi, rien de fait!

— Pourquoi? Le Angleterre il avé tôjours trouvé des Français pour aider loui contre le France, quand ce été son politique.

Mme Flore se décide enfin à exercer le droit de surveillance que lui confère, selon nos mœurs, les relations amicales des époux Bêchard et de l'oncle Verduret. Venant prendre, un peu plus brusquement qu'il n'est nécessaire, Bertrande par le bras, elle interrompt le colloque en aparté par ces mots :

— Sachez, mossieur Puzzling, que, chez nous, un gentleman ne doit parler à une demoiselle qu'en présence des parents de celle-ci ou de qui en tient lieu. Je ne vous laisserai pas plus longtemps raconter vos fadaises à l'insu de l'oncle de cette enfant!

L'Anglais hausse les épaules.

— Vô été stioupid, *yes!*

Et, à Bertrande :

— Miss, réfléchissez à mon *proposal*... C'été sérieux, biaucoup!

Tout en se laissant entraîner par Mme Flore, agissant au nom des « convenances », la nièce de Verduret jette un regard vers l'Anglais et est toute surprise de l'air grave de celui-ci. Il se fait aussitôt un travail rapide en son clair cerveau, et soudain elle retient un petit cri né d'une réflexion subite. Elle voit Bouscastrol, arrivé au haut des marches, se retourner vers ses auditeurs habituels et il lui semble qu'il fixe Puzzling de façon singulière, et elle se dit :

— Allons, je crois qu'il y a intérêt à « former le alliance », comme m'y convie ce champion de la Grande-Bretagne... J'imagine, même que... nous allons nous amuser.

Riant sous cape, elle rejoint, en compagnie de Mme Flore qui roule des yeux furibonds, Verduret et le farinier, pour entendre aussitôt la voix sonore du Toulousain s'écrier :

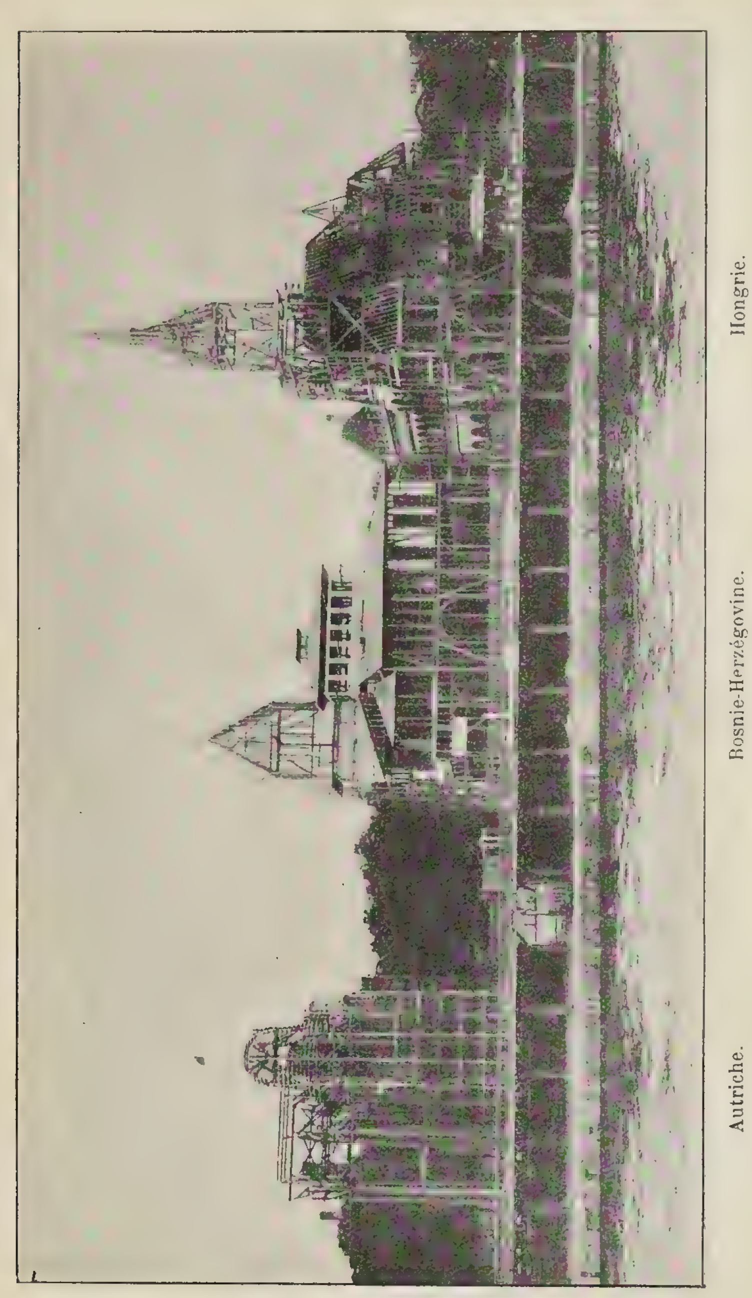
— Dans ce vaste écrin architectural des Puissances étran-

gères, ce Pavillon Hongrois est une perle rare, un diamant éblouissant... Mais, de même que la perle au pur orient et le diamant d'une eau incomparable relèvent l'éclat d'une



Hongrie-Bohème. — Costumes nationaux.

parure de femme, de même, té ! la beauté de ce Pavillon ne fait qu'ajouter à l'intérêt supérieur de l'ensemble de ces constructions typiques.



Autriche. Bosnie-Herzégovine. Hongrie.

CONSTRUCTIONS DES PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES.

— Je vois que, dans ce Pavillon, il y a des styles très divers, remarque Verduret d'un air connaisseur.

— Il y a, mon *cer* monsieur, tous les styles employés en Hongrie depuis que la Hongrie se connaît comme Etat civilisé, c'est-à-dire du style *roman* au style *moderne*. Le problème posé par le gouvernement madgyar consistait à donner, sur cet étroit espace de quarante mètres de longueur contre vingt-sept mètres de largeur, un résumé des beautés architecturales hongroises de tous les temps.

— Problème qui n'a pas dû être commode à résoudre.

— Certes, sangdis !... Aussi MM. Zoltan-Bálint et Louis Jámbor — les architectes de Budapest, couronnés à l'unanimité par le jury du concours — n'en ont-ils eu que plus de mérite de présenter un projet qui y satisfait de la plus heureuse, de la plus adroite, de la plus artistique et de la plus complète façon. Ils ont fait, parmi un certain nombre des monuments les plus légitimement admirés du pays, une sélection de la partie de chacun d'eux offrant le plus d'intérêt et, avec un art consommé, ils ont fondu ces fragments, en dépit des différences parfois violentes de styles, en un tout qui est tout uniment, mon bon, d'une harmonie exquise.

— Si je me souviens bien, c'est ce qu'a fait M. Robida pour son si curieux « Vieux Paris » ?

— Capédious ! c'est plaisir de vous dire les choses, *cer* monsieur : vous vous les assimilez avec autant d'aisance que si le brave soleil de la Haute-Garonne avait illuminé de son or subtil votre cervelle d'homme du Nord. Sous la haute direction de M. Camille Fittler, directeur technique du commissariat hongrois, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, et sous la surveillance de M. Fischer, jeune architecte hongrois, MM. Bálint et Jámbor ont procédé du même principe que notre maître dessinateur Robida. La similitude est même plus grande que vous ne pouvez l'imaginer. Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans le « Vieux Paris », ce sont mille détails d'une précision historique et d'une beauté artistique qui enthousiasment les rares connaisseurs, mais qui passeront inaperçues de la très grande majorité du public. Ici, même recherche consciencieuse et nombreux détails heureux, d'un fouillé et d'un

charme exceptionnels, qui enchantent l'œil du spectateur philistin sans qu'il se rende compte de la somme d'art dépensée... Mais, veuillez faire avec moi le tour du Pavillon pour que je vous en commence la description normalement par la façade sur le quai d'Orsay.

Ce disant, Bouscastrol jette un rapide regard en arrière. A petite distance suit l'homme au fez et, à quelques pas derrière celui-ci, les quatre solides Anglais venus à la suite de Puzzling. L'artiste toulousain interroge vivement des yeux la surface de la Seine, sillonnée de bateaux parisiens « noirs de monde », selon la formule consacrée. Il n'y découvre pas probablement ce qu'il y cherche, car un éclair d'impatience inquiète brille sous l'ombre de son bandeau de soie...

Mais, aussitôt, se mettant en marche au milieu de ses auditeurs, il leur dit, du même ton coutumier d'emphase joyeuse :

— Vous nous avez parlé de styles, tout à l'heure, mon *cer* monsieur Verduret, un peu comme un ferblantier parlerait de cuirasses de navires, hé ? Il n'y a pas de mal à cela, té !

« Pour votre gouverne, puisque, à propos de ces Pavillons, nous avons si souvent à parler architecture, sachez seulement que la vraie grande époque architecturale, c'est le moyen âge, et qu'au moyen âge triomphait le style ogival... improprement dénommé style gothique puisque, vers le XIIe siècle où il prit naissance, il y avait belle lurette que l'on ne s'occupait plus de messieurs les Goths, lesquels, ayant entièrement disparu en tant que nation, étaient bien incapables de donner leur nom à un mode de de construire. Ceci dit, je dois ajouter, non sans quelque orgueil de Français, que l'origine du moyenâgeux style *dit* gothique est tout entière dans nos vieux monuments et églises de la vieille France. Les superbes modèles de nos « maçons » géniaux ont servi, de proche en proche, à l'éducation artistique de l'Europe qui les imita avec admiration. La marche fut sûre, mais elle fut lente, té !... et ce n'est guère qu'avec deux siècles de retard que l'ogive envahit en maîtresse religieuse et noble la Hongrie lointaine... ou plutôt qui était lointaine avant que les armées de Napoléon

n'eussent commencé et que les chemins de fer n'eussent achevé d'abréger d'abord, puis d'annuler les distances. »

— Pourtant, observe judicieusement Verduret, avant le XIIe siècle, on construisait bien des châteaux et des églises.

— Oui, mais en style *roman*, c'est-à-dire à la façon romaine modifiée par les barbares qui avaient détruit l'empire dont Romulus avait jeté les premiers fondements. Il s'ensuit que, pour ce Pavillon, les architectes ont dû ne pas négliger la période *dite* romane, antérieure au XIIe siècle, et ils lui ont consacré en partie la façade donnant sur le quai d'Orsay... où nous arrivons justement.



HONGRIE. — ARCHIDUC, PALATINS, MAGNATS, MEMBRES DE DIVERSES CHAMBRES.

— Ah! ah!... Superbe, ce porche d'entrée!

— Très remarquable, en effet, et véritable bijou ancien. Cette entrée n'est autre que le portail de l'église de Jaák, à échelle réduite, bien entendu. Cette église date du XIIe siècle.

— Et cette autre entrée d'église, là, à gauche, et sur la même façade ?

— C'est celle de Gyulafehervar, en Transylvanie, qui est la province la plus sud-orientale de la Hongrie et, par conséquent, voisine des Etats des Balkans. Ceci date du XVIIe siècle et est de style Renaissance italienne... Continuons en tournant le Pavillon par la gauche, ce qui nous place en face de sa façade Ouest.

— Oh ! mais ce n'est plus de l'architecture ancienne, ceci.

— Té ! vous, vous voyez ça ! Est-ce que je ne vous ai pas prévenu que nous voyons ici des spécimens hongrois de toutes les époques ?... Voilà d'abord un fragment du château de Klobusitzky, qui est d'une grande beauté, quoique sans style défini. Puis, à peu près au milieu de la façade, c'est la tour de l'église serbe, à Budapest, qui sent légèrement la proximité orientale... Mais, bien vite, avant même d'atteindre la face Nord, côté de la Seine, qui est toute de style gothique, nous abordons la sévère beauté de ce suprême genre d'architecture — dont les hautes lignes verticales semblent vouloir s'élever vers le ciel jusqu'à Dieu — avec la chapelle de Csütörtökhely, qui remonte jusque vers l'an 1460. Passant maintenant à la façade si superbement ogivale du bord de la Seine, voici une petite partie du château de Vajda-Hunyad, et, à côté, s'avançant jusqu'à l'extrême bord du fleuve, cette belle tour de quarante-cinq mètres d'altitude qui couronne si bien de grande allure l'imposante construction d'ensemble. C'est la reproduction du beffroi de Körmöcz, appartenant à l'église qui se dresse dans la citadelle de Koermoczbanya. Si nous traversons sous le pied de cette tour pour rejoindre la quatrième face du Pavillon, celle de l'Est, nous admirons les portails de la gothique église Saint-Mihály (Saint-Michel), à Kassa ; puis, pour finir, la façade de la maison Rákóczy, à Eperjès (Epériès)... Et nous voici revenus, té ! du côté de l'entrée principale.

— Dont nous allons profiter, je pense ?

— *Illico, cer* monsieur Bèchard, ô le plus impatient des hommes!

— Mon mari a raison... Je ne serais pas fâchée non plus de... appuie, sans achever sa phrase, Mme Flore, dont l'œil inquiet guette, au coin du Pavillon, l'apparition attendue — sinon désirée — d'un fez rouge casquant une barbe d'ébène.

Bouscastrol, qui paraît ne pas souhaiter plus que le couple farinier s'attarder au seuil du magnifique Pavillon, prend la tête du groupe visiteur, lequel franchit à sa suite le vénérable portail roman.

— Oh!... mais, où sommes-nous donc ici? s'écrie Mme Flore en jetant autour d'elle, aussitôt entrée, un regard étonné.

— Té! belle dame, vous voilà au cloître, ni *pluss*, ni *moinss*. Serait-ce, par hasard, pour y faire pénitence de tous les gros péchés coquets dont, peut-être, votre conscience est embarrassée?

— Sachez, monsieur, que je suis une honnête femme!. .

— Eh! c'est bien pour cela que voilà un honnête cloître qui vous irait comme un gant. Avouez que, pour un asile de pénitence, il n'a rien de rébarbatif!... Mais, tout de même, c'est une trouvaille des architectes. Pour répondre intérieurement aux portails et tours d'églises de religieux style ogival, qui prédominent dans la structure extérieure, ils ne pouvaient rien imaginer de mieux. Car il est absolument beau, ce cloître, et digne des belles lignes des façades externes. De plus, il est rehaussé par la présence d'une reproduction du fameux escalier de Bártfa, une merveille du XIVe siècle, hautement prisée dans le monde artistique. Et vous voyez, ma *cère* belle madame, que vous pouvez entrer gaiement dans ce cloître, sans crainte de la solitude : il est on ne peut plus mondainement fréquenté. C'est qu'il conduit à des galeries et des salles dont, tout à l'heure, vous me direz des nouvelles.

— Certes, approuve Verduret, si l'intérieur ressemble à l'extérieur?...

— Té! monsieur Verduret, vous avez vu avec quel goût MM. Balínt et Jámbor ont, à l'extérieur, marié des documents architecturaux du plus grand intérêt, avec quel art

ils ont cueilli tout ce qui, dans les vieilles demeures particulières comme dans les antiques ou modernes édifices, pouvait concourir à former un ensemble tout d'harmonieuse beauté?

— Ce serait un manque de bon sens autant qu'une criante injustice que de ne pas le constater.

— Eh bien, sangdis! ce goût, cette science archéologique, cet art, les architectes en ont aussi admirablement fait preuve dans l'édification ingénieuse et l'ornementation délicatement historique des galeries et salles auxquelles donnent accès ces cloîtres et cet imposant escalier.

— Vite, allons voir cela!

§ II

UN TRIUMVIRAT

— Un moment, mon *cer* monsieur Verduret! réclame l'artiste-cicerone. Est-ce qu'il est de coutume, cornebiou, d'envahir un logis, à plus forte raison un palais historique, sans avoir, au préalable, tout au *moinss* salué les maîtres de céans?

— En effet, dit en souriant le manufacturier retiré, ce serait manquer aux plus élémentaires convenances. Il est évident que, par les « maîtres de céans », vous entendez MM. les Commissaires généraux de la Hongrie?

— Vous l'avez dit, cadédis. Ce sont : Son Excellence M. Béla de Lukats, conseiller intime effectif de Sa Majesté impériale, royale et apostolique François-Joseph, commissaire général; M. de Miklos, commissaire adjoint; M. de Nàvay, délégué de M. le commissaire général B. de Lukats.

— Tant d'autorités pour une seule œuvre! On fait bien les choses en Hongrie. Il me semble même que c'est... beaucoup. J'étais tout seul à la tête de mon usine, et j'avoue que deux autorités voisines m'auraient gêné.

— Mon *cer* monsieur Verduret, vous allez comprendre le fonctionnement de ce triumvirat par une simple comparaison... maritime, té! Ce Pavillon est comme un cuirassé-

amiral où exercent conjointement leur autorité : l'amiral, son chef d'état-major et... son capitaine de *pavillon*. L'amiral commande la division navale ; il exerce, par conséquent, un commandement de haut sur l'ensemble de la force militaire marine. A côté de lui, le chef d'état-major veille au détail de l'exécution des ordres amiraux sur l'ensemble de la force navale. Enfin, le capitaine de pavillon a la responsabilité absolue et relativement indépendante du navire qui porte l'amiral et l'état-major de la division. Ici, donc, l'amiral, c'est...



M. BÉLA DE LUKATS

COMMISSAIRE GÉNÉRAL DE LA HONGRIE.

— M. de Lukats.

— *Zuste*, mon bon. Son Excellence M. Béla de Lukats, a le commandement général sur toute l'Exposition hongroise, aussi bien dans ce Pavillon que dans les groupes et classes des sections étrangères. Son chef d'état-major, c'est...

— Le commissaire adjoint, M. de Miklos.

— Parfait! Il est le second de l'amiral... pardon, je veux dire : du commissaire général de Lukats. Ancien secrétaire d'Etat au ministère de l'Agriculture, M. de Miklos, qui a beaucoup voyagé, est une grande autorité comme agronome. Député très acti et très habile, il a une part importante dans la lutte politique de l'Etat. Vous n'êtes pas sans savoir un peu combien les rapports sont tendus entre Budapest et Vienne, depuis quelques années... Je devrais dire, té, depuis quelque deux siècles que la couronne de Hongrie est échue héréditairement à la maison de Hapsbourg. Récemment, le Parlement

hongrois n'a-t-il pas dénoncé officiellement la Triple Alliance italo-austro-allemande?... Mais, capédious, je



(CLICHÉ LARGER.) LE PAVILLON DE LA HONGRIE.

m'arrête; ce n'est pas ici le lieu ni le moment de parler histoire ou politique.

— Il faut, en effet, prononce Bêchard, un peu plus de suite dans les idées. Vous nous parliez de M. de Miklos; que diable, restez à M. de Miklos!

— Avec d'autant plus de plaisir, que ce parfait gentleman est tout à fait Parisien. Il aime notre vie, goûte notre esprit et a un très vif penchant pour les plaisirs intellectuels que nulle capitale n'offre à l'égal de Paris.

— Et c'est vous qui dites cela, vous, un Toulousain! s'écrie en riant d'un air bonhomme et finaud le rentier malesherbois.

— Té, riposte Bouscastrol, si je place si haut Paris, c'est que, dans ma pensée, il n'est tel que depuis que les fils de la Garonne l'ont envahi. Paris règne; mais regardez qui en occupe principalement les meilleures places, et vous vous rendrez compte que le Midi y a joué des épaules et que, dans toutes les branches, c'est surtout lui qui gouverne.

— C'est que c'est en partie vrai, observe Verduret.

— Eh! capédious, c'est la faute de ces *zens* du Nord : ils se contentent de travailler quand le Midi se trémousse et chante! Quand l'univers il clame : « Paris? », la voix du Midi domine le tumulte, grâce à son fier galoubet, et répond plus haut que tous : « Présent! » Or, pour pouvoir bien se faire entendre, il se hausse sur les épaules des *ottres*... Voilà tout le mystère, té!

— Là, vous êtes insupportable avec vos observations, Verduret Voilà encore notre homme reparti à courir la prétentaine. Il ne s'agit pas de l'envahissement du Paris moderne par les Méridionaux, mais bien de M. de Miklos.

— M. de Miklos?... Il a pour aide de camp un délégué du ministère de l'Agriculture, M. Joseph de Kazy, conseiller ministériel...

— Alors...

— Je passe au capitaine de *pavillon*, qui commande en cet *ottre*... de Pavillon.

— Soit.

— C'est, comme je vous l'ai dit, té, M. de Návay, délégué de M. le commissaire général Son Excellence M. Béla de Lukats. M. de Návay, dans cet aristocratique et si compétent trio de hautes personnalités madgyares, représente la jeunesse, et pourtant c'est un vétéran dans les délicates fonctions d'organisateur d'exposition à l'étranger. Il y a trois ans, c'est lui qui était le commissaire général de la

Hongrie à l'Exposition universelle de Bruxelles, où la section madgyare fut un éclatant succès, qui valut au jeune commissaire la décoration de l'Ordre de Léopold.

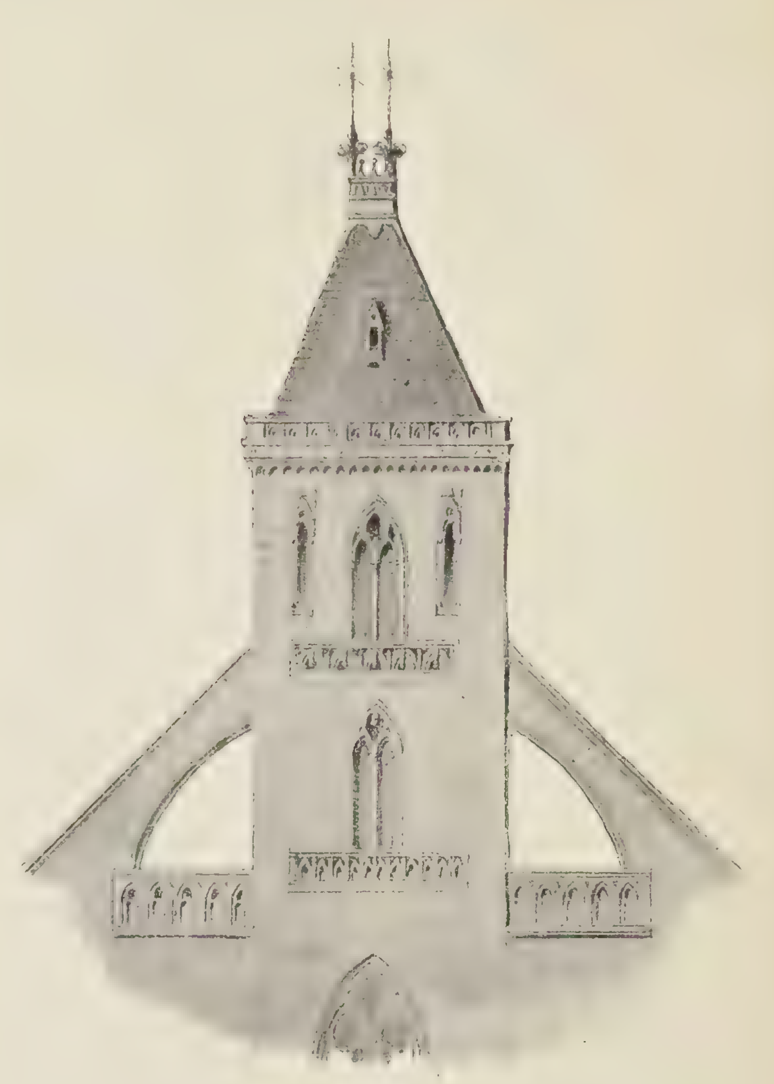
— Et il ne revient chez nous qu'en troisième rang, hiérarchiquement parlant?

— Privilège de l'âge, mon *cer* monsieur Verduret. Nous *ottres*, zeunes, voyez-vous, on a bien confiance en nous pour nous octroyer les missions difficiles, la tâche ardue... Mais, pour faire figurer officiellement au premier rang, dans les grandes circonstances, on trouve que nous sommes encore trop *zolis* garçons et l'on s'adresse à nos aînés, ayant plus de passé, la barbe plus drue et aussi, parfois, le cheveu plus rare. Ici, M. de Návay ne peut que s'incliner avec déférence devant le choix de son gouvernement et l'importance et la compétence des dites personnalités aînées. C'est parfait lorsqu'il en est ainsi, et je ne vous étonnerai pas en vous disant, les yeux fixés sur ce qui souvent se passe chez nous, que cette perfection hiérarchique n'est pas toujours de mise. Au reste, n'allez pas croire que M. de Návay, parce qu'il n'occupe plus le premier rang, n'a pas eu sa vaste part dans la préparation de l'Exposition Hongroise, à Paris. Toujours sur la brèche, il en a été la cheville ouvrière. comme l'est à Budapest, au bureau central, M. Joseph Foldváry, secrétaire du commissariat. Son exquise amabilité avait fait accueillir sa nomination à ce poste avec grande faveur par tous les intéressés, et son gouvernement, en le donnant à M. le commissaire général, assurait à celui-ci un aide sur le savoir, le zèle, le dévouement et l'intelligente initiative de qui il pouvait compter.

— Et... quelle est, en Hongrie, la position de M. de Návay?

— Je ne vous l'ai pas dit? Quelle tête d'étourneau est la mienne! Aussi, qu'ai-je fait d'aller, avec mon crâne, émietter cette pierre de taille dont M. Thomas avait besoin pour sa partie du Grand Palais des Champs-Elysées. Je suis sûr que, s'il avait été là au moment où je me disposais à farandoler tout seul à travers l'espace, té! M. Thomas — qui est un homme de grand sens, autant que d'esprit et de talent, je me plais à le dire pour montrer que je ne lui garde pas rancune de mon accident — M. Thomas, dis-je, m'aurait

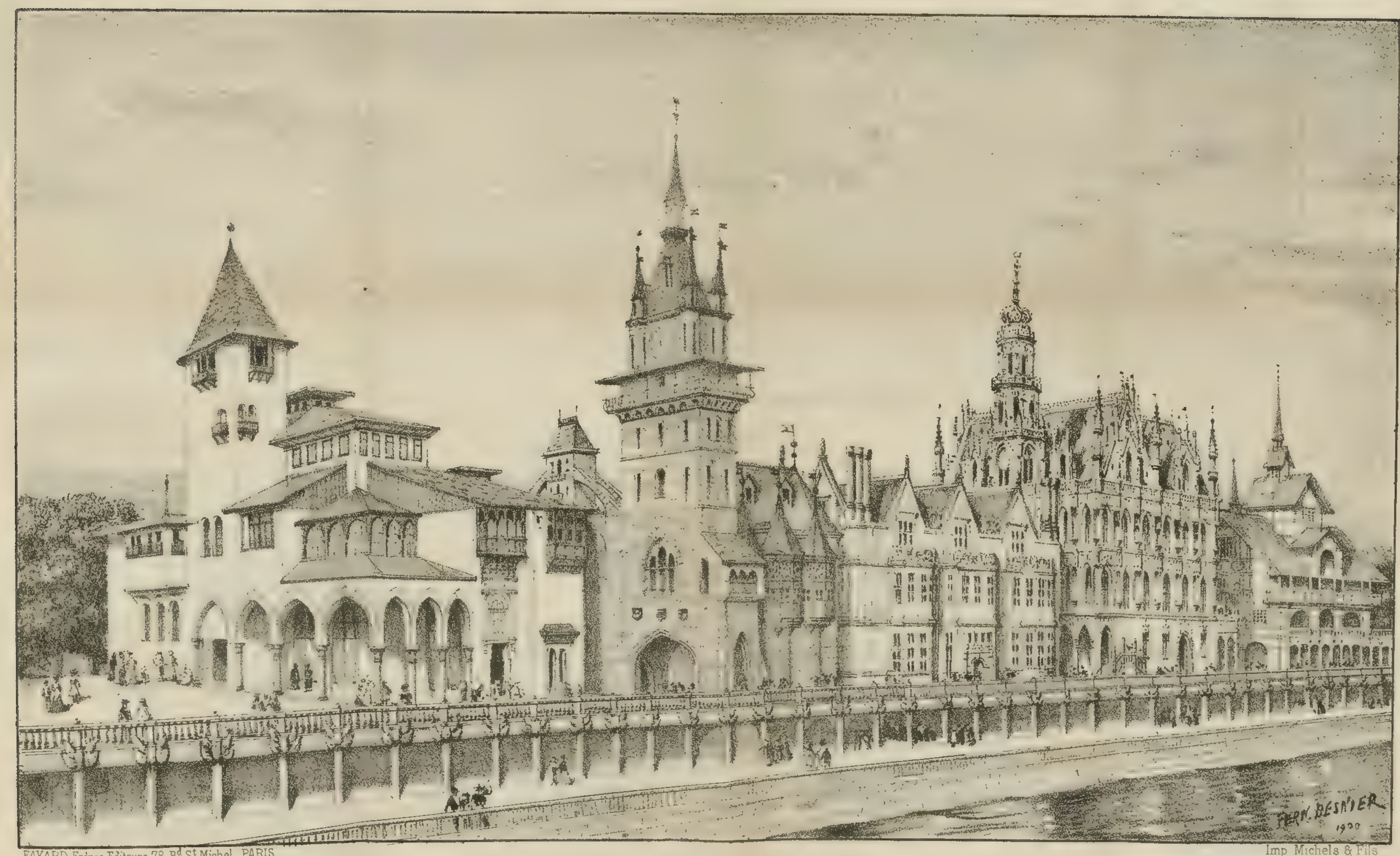
sûrement conseillé de ne pas m'amuser à démontrer la supériorité de résistance d'un crâne de Toulouse sur les matériaux du Grand Palais.



HONGRIE. — TOURELLE GOTHIQUE.

— Le maudit bavard ! s'écrie Bêchard en frappant du pied, tandis que Bertrande éclate de rire. On lui demande si M. de Návay est industriel, ingénieur, militaire, ou… tout

A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900.



FAYARD Frères Editeurs, 78, Bd. St Michel, PARIS

Imp. Michels & Fils

BOSNIE-HERZEGOVINE HONGRIE GRANDE-BRETAGNE BELGIQUE NORVEGE

PAVILLONS DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

autre chose, et voilà qu'il se rembarque sur l'histoire de sa fêlure... C'est à ne plus oser lui adresser une question, ma parole d'honneur!

— Attrape, té! mon pitchoun! C'est mérité, aussi : que



Costumes de la Hongrie.

vas-tu parler de ce qui t'intéresse, toi, et dont M. Bêchard n'a cure, et non uniquement de ce qui occupe M. Bêchard?

— Enfin, nous direz-vous, monsieur le bavard?...

— Eh voilà! homme mathématique qui jamais, certes, n'avez dû goûter le plaisir de jacasser au clair de la lune!...

Voilà : M. de Návay est secrétaire au ministère royal hongrois du Commerce... ce qui ne l'empêche pas d'être un Parisien enthousiaste. J'ajoute finalement MM. Jules Kováts, conseiller royal; Béla Kövesdy, directeur de comptabilité; Béla Mahunka, directeur des transports, et Samuel Boros, rapporteur, qui tous travaillent dans l'intérêt de leur patrie. Etes-vous satisfait, mille Capitoles?

Bèchard hausse les épaules et ne daigne pas répondre.

— Et maintenant, donc, reprend le Toulousain, allons voir les curieuses *çoses* que contient ce beau Pavillon.

§ III

LES CORVINES DU GRAND MATHIAS

Pendant que notre groupe de visiteurs accède aux galeries intérieures, non sans leur adresser le franc hommage de leur admiration, Bouscastrol explique, en faisant sonner la pureté chantante de son puissant baryton :

— Le grand royaume madgyar, si justement fier de son antiquité et de tant de belles pages héroïques de son histoire, d'un passé glorieux et pendant tant de siècles troublé par les grandes luttes humaines de races; cette Hongrie moderne, qui a reporté sur l'industrie, le commerce et l'art, sa belle activité, distraite enfin par les longues paix, du cliquetis des armes et des sifflements meurtriers des balles, ne pouvait, vous le pensez bien, se contenter des limites restreintes d'un pavillon pour contenir toutes les manifestations de son génie national et de ses progrès.

— Màtin, quel lyrisme! Si ce pauvre diable de Laurentieff vous entendait, il en pourrait être jaloux... murmure Verduret en regardant curieusement le Toulousain.

Celui-ci change aussitôt de ton :

— Donc, té! mesdames et messieurs, c'est dans les groupes et classes que vous verrez l'Exposition proprement dite de la Hongrie. De son Pavillon, elle a fait uniquement une Exposition rétrospective d'art décoratif...

— Du XIXe siècle ?

— Vous ne voudriez pas, mon bon ! Quand on consacre 350,000 francs à édifier pour six mois une construction d'archéologue où domine le vénérable gothique, ce n'est pas pour mettre là-dedans rien que des choses modernes. Un tel coffret réclame plus d'archaïsme dans le choix du contenu, sans cela, au diable l'idée harmonique ! Le gouvernement madgyar a eu une fantaisie très intéressante, qui est de réunir ici toutes les *Corvines* qu'elle a pu trouver en Hongrie et ailleurs.

— Des Corvines ?... Qu'est-ce que c'est que cela ? demande Mme Flore, en ouvrant de grands yeux.

— Ecoutez, belle madame. Un des derniers rois qui aient régné sur la Hongrie indépendante, c'est-à-dire avant que la couronne ne passât à la Maison d'Autriche, fut Mathias Corvin, célèbre dans l'histoire : grand capitaine, organisateur de l'armée hongroise — qu'il dota, entre autres, du fameux corps modèle d'infanterie dit la *Garde noire ;* conquérant heureux qui s'empara de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie, puis même de l'Autriche ; qui soumit les woywodes de Valachie et de Moldavie, qu'il défendit superbement contre les Turcs vainqueurs de la Serbie et de la Bosnie ; mais, surtout, sage législateur, auteur d'un code, et protecteur éclairé des Sciences, des Lettres et des Arts...

— Mais, aux noms près, c'est l'histoire de Bonaparte Premier Consul, que vous nous racontez là ?

— Té ! pour un homme qui se dit ignorant, mon *cer* monsieur Verduret, vous épinglez bigrement bien vos comparaisons, capédious ! Corvin, toutes proportions gardées, fut, en effet, le Napoléon madgyar. Comme le « Corse aux cheveux plats », il fut le premier de sa dynastie... et le dernier, étant mort sans enfants. Napoléon eut bien, sur le tard, son petit Roi de Rome... mais pour ce qu'il en a profité, le pauvre pitchoun ?... Corvin était fils d'Hunyadi Janos...

— Comment, interrompt Mme Flore, les fameuses bouteilles aux effets si... utiles dateraient de ce monsieur-là ?

— Voyons, bichette, pas de ces allusions déplacées, gronde le grave époux de la farinière.

— Dame, je ne sais pas, moi !... fait celle-ci décontenancée.

— C'est de ma faute, té ! rachète bien vite Bouscastrol. J'ai prononcé le nom à la hongroise, quand, à la française, c'est Jean Hunyade que j'aurais dû dire. Or, ce Jean Hunyade, père de Corvin, n'avait pas porté la couronne, s'il en avait eu les charges comme régent du royaume sous le court règne *enfantile* de Ladislas V.

— Tout cela ne nous explique pas ce que sont les Corvines !

— Ne vous fâchez pas, capédious ! monsieur Bêchard !... Voici :

— C'est pour de bon, au moins, cette fois ?

— Oui. Corvin — n'oubliez pas que ceci se passait vers le début du dernier tiers du XIIIe siècle...

— Bon. Allez donc !

— Quelle patience, mon bon !... Donc, Corvin appela à sa cour nombre de savants et d'artistes d'Allemagne, de France et d'Italie ; il fonda, outre une université, une bibliothèque de quelque cinquante mille volumes, naturellement manuscrits pour la plupart, la typographie n'ayant été par lui introduite qu'en 1473.

Cette fois, Bêchard se fâche :

— Les Corvines ! clame-t-il de toute la fureur de sa désagréable voix creuse.

Et, amusés, Verduret, Bertrande et dame Flore, de reprendre en chœur, sur l'air des lampions :

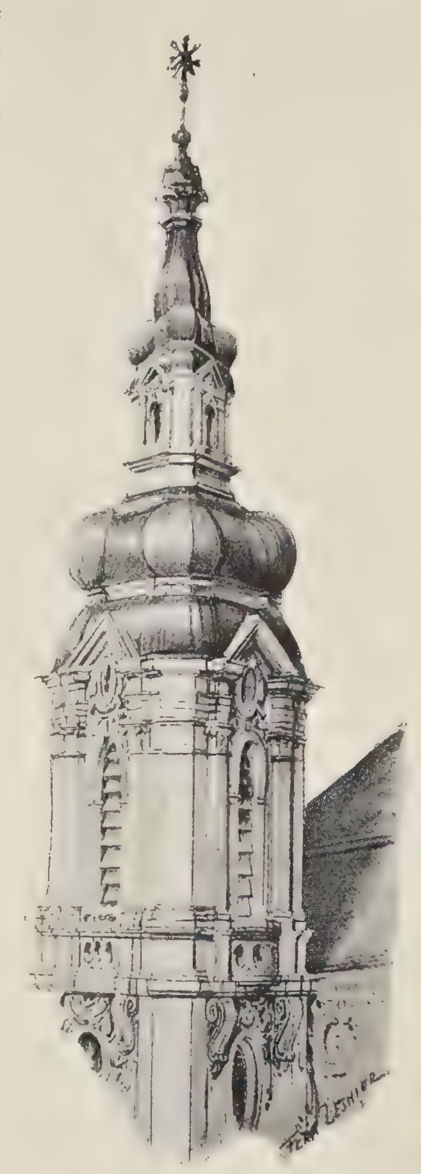
Les Corvines ! — les Corvines ! — les Corvines !...

— Voilà ! mugit le Toulousain, dominant de son bel organe les quatre voix à la fois. Dans sa bibliothèque, Mathias Corvin réunit une grande quantité d'objets d'art, dus surtout au génie d'artistes français et italiens. Il en eut bientôt un véritable musée. Or, ce sont ces objets d'art — parmi lesquels il y avait, capédious ! quelque trois cents statues antiques, s'il vous plaît — que l'on a appelées les *Corvines*, et dont un grand nombre, pieusement conservées à Budapest, ont été transportées dans ce Pavillon. Vous pensez bien, té ! que, depuis le temps, il y en a pas mal qui ont quitté la Hongrie pour des musées étrangers. Mais, rassurez-vous : les organisateurs de cette curieuse exposition rétrospective d'art ont fait à ces musées — dont quelques-

uns sont français — un pressant appel qui a été entendu, et tout ce qui a pu, dans le monde, être réuni de ces fameuses *Corvines*, est ici.

— Enfin, ça y est! fait Bèchard d'un air goguenard. Maintenant que vous êtes arrivé à nous expliquer ce que sont ces Corvines, vous allez nous les montrer.

Pendant le court instant employé par le farinier d'Essonnes à prononcer — avec sa gravité lente, il est vrai — ces quelques mots, la physionomie de Bouscastrol a brusquement changé. Un coup d'œil jeté par lui, à travers les arcades du cloître, vers le portail — entrée principale du Pavillon Hongrois — lui a sans doute causé une inquiétude soudaine, visible tout à coup sur ce que l'on peut apercevoir de ses traits à demi cachés, mais dont la cause demeure énigmatique pour ses auditeurs.



HONGRIE. — CLOCHETON.

Répondant à l'invite impérative du peu sociable farinier, il lui dit vivement :

— Non... je ne vous accompagne pas. Je vous demande à tous de vous contenter du catalogue — très suffisamment explicite, d'ailleurs — pour cette visite, et de me rendre, pour quelques moments, ma liberté.

— Vous paraissez préoccupé, s'inquiète Verduret. Peut-être quelque affaire urgente, oubliée en notre compagnie?...

— Oui, j'ai affaire ailleurs... sur-le-champ... Je vous retrouverai dans une demi-heure... au pied du grand escalier de Bortfa... Vous voyez, là... Excusez-moi... A tout à l'heure !

Et, sans attendre de réponse, Bouscastrol se glisse parmi les nombreux promeneurs dont le cloître est envahi.

Son exode est accompagné d'un ricanement guttural. Cette mauvaise parodie du rire béni sort de la gorge de James-Gregory Puzzling. Lui aussi a jeté un regard vers le portail d'entrée... ce qui ne l'empêche pas, toujours flegmatique, de suivre ses compagnons au cours de leur visite aux *Corvines* du Pavillon Hongrois.

. . . .

La demi-heure indiquée par Bouscastrol, avant sa... fuite, est passée. Avec une toute royale exactitude, nos visiteurs, émerveillés de la belle collection qu'il vient de leur être donné d'admirer, paraissent au haut de l'escalier du cloître. Au bas, le Toulousain, immobile, attend.

Dès que celui-ci est rejoint par eux, il leur dit, à voix presque basse :

— Venez vite !

Et il les entraîne dans le sous-sol des pavillons. Arrivé là, il semble qu'il respire plus à l'aise.

— Mesdames et messieurs, commence-t-il, selon la règle à peu près générale, le sous-sol de ce Pavillon est consacré à un restaurant du cru. Celui-ci est une copie très approchée (art nouveau hongrois) du restaurant Juranowitch, de Szeged...

— Szeged?... Attendez donc !... s'écrie Verduret... Eh ! oui, il me semble que je me rappelle...

— Que, en 1879, té, cette malheureuse ville a été cruellement éprouvée par une formidable inondation, et que la France, toujours émue par le malheur en son cœur généreux...

— J'y suis !... On a donné des fêtes pour venir en aide aux sinistrés.

— Bravo ! vous y êtes, en effet... Quelle mémoire !... A vingt-deux ans de distance !... Il est vrai que c'était juste-

ment l'année qui a suivi notre avant-dernière Exposition universelle et que ça frappe, ces circonstances-là. Oui, donc, *cer* monsieur. La France, alors, a eu la joie de recueillir un beau million qu'elle a envoyé fraternellement aux malheureux Hongrois, qui ne l'ont pas oublié, car leur cœur est à la hauteur de la reconnaissance. Et, cadédis! il semble, étant transportée chez nous, qu'elle veut être évocatrice de ce souvenir, cette inscription que vous voyez au-dessus de la porte du restaurant.

Verduret regarde l'inscription et l'épelle, non sans difficulté :

— *Isten hozott!*

— Qu'est-ce que ça veut dire? interroge Mme Flore.

— Cela veut dire, mot à mot : « *Dieu t'a amené ici!* »

— Ah! ah! Et cela correspond?...

— A cette phrase hospitalière : « Sois le bienvenu! »

— C'est gentil, cela, opine Verduret. Et, sans doute, ici, on mange *en madgyar?*

— Té! vous n'aurez qu'à en faire l'expérience. Seulement, je vous préviens qu'en Hongrie on aime les épices. Quand vous viendrez ici déjeuner ou dîner, demandez le *rostélyos* (bœuf rôti avec sauce au poivre) et le *gulyás* (ragoût relevé au poivre rouge), et vous en reparlerez longtemps.

— Bigre! rien que d'y penser, cela donne soif!

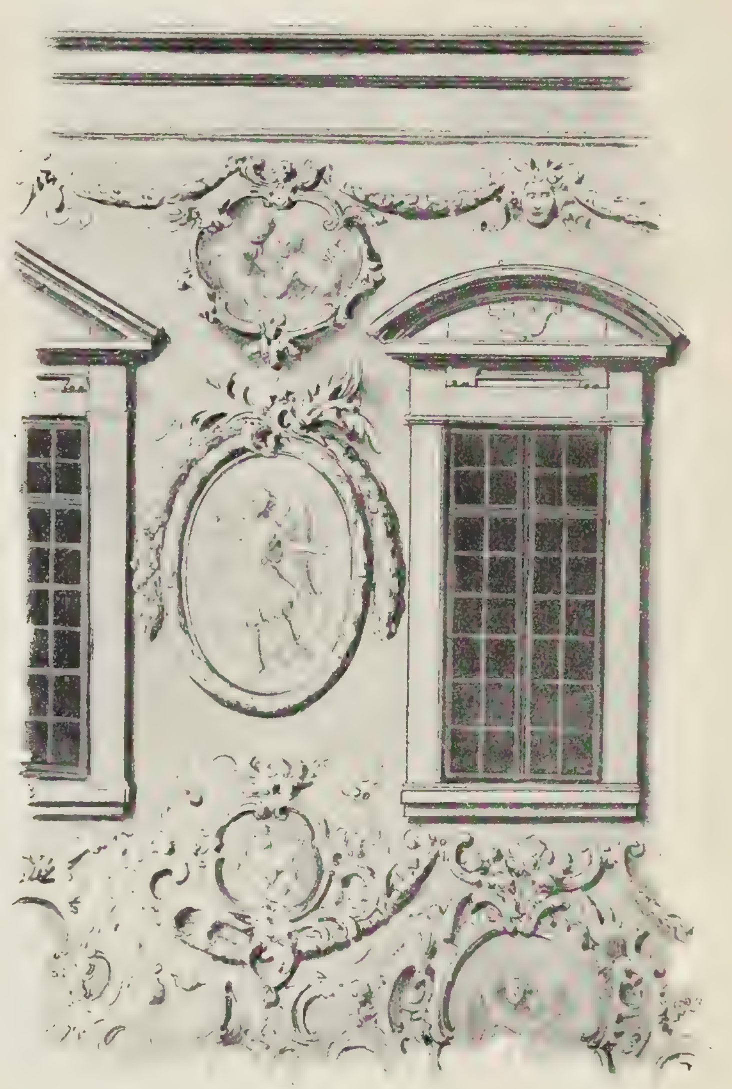
— Et cette soif, *cer* monsieur Verduret, vous aurez ici de quoi l'étancher dans les grands crus hongrois, sortant des caves *officielles*, du blanc ou du rouge, à volonté : *Mènes* ou *Neszmély* à la teinte ambrée, ou bien le célèbre *Tokay*, ou le *Magyarad* ou le *Villanyi* à la transparence purpurine, le tout, ainsi que vous le voyez et l'entendez, servi par des garçons authentiques en costume national et aux sons de la musique endiablée de Tziganes... qui viennent pas de Montmartre ou des Batignolles, ceux-là, je vous en réponds, té!

— Dommage que ce ne soit encore l'heure de dîner, hein, Bêchard?

— Tenez, Verduret, vous n'êtes qu'un sybarite : vous me faites pitié avec vos goûts à la Lucullus!

— Messieurs, dit vivement Bouscastrol, excusez-moi de vous presser. Vous aurez tout le loisir de revenir voir ce Pavillon si intéressant, et je vous engage à ne pas manquer de

lui rendre visite un soir d'illuminations : les rampes de lumière électrique, parmi ces belles architectures, produisent des effets merveilleux... Mais, vous serait-il égal de passer...



Pavillon de la Hongrie. — Décoration de la façade.

— Au Pavillon voisin, celui de l'Angleterre, si je ne me trompe?

— Excusez-moi encore si je vous demande de vous laisser, pour le moment, guider les yeux fermés. Pour des raisons difficiles à vous expliquer et que je ne vous empêche pas d'attribuer à la fantaisie artiste, je désire ne pas suivre l'ordre rigoureux de la succession des pavillons. Voulez-vous vous en rapporter à moi ?

— Tiens, parbleu ! qu'est-ce que cela nous fait, accepte gaiement Verduret. Vous êtes notre guide, cher monsieur Bouscastrol. Ouvrez la marche et où vous nous conduirez, nous vous suivrons !

— Merci, répond laconiquement le sculpteur toulousain en assurant, d'un doigt rapide, son bandeau de soie.

Aussitôt, il prend les devants, glissant au long des sous-sols à une allure qui force Mme Flore, toute geignante et protestante, à s'accrocher, pour ne pas rester en arrière, au bras que lui offre obligeamment Bertrande.

Ils passent ainsi le Pavillon de l'Angleterre, puis la trouée médiane correspondant à la passerelle rejoignant les deux rives de la Seine entre les ponts de l'Alma et des Invalides, puis encore le Pavillon de la Belgique...

Enfin, brusquement, Bouscastrol s'arrête, entre dans le pavillon suivant et lorsque, par fractions successives, le groupe l'y a rejoint, il annonce :

— J'ai l'honneur insigne de vous présenter — par la cave, il est vrai, pour le moment — le Pavillon de la





CHAPITRE III

NORVÈGE

§ Ier

LE SOLEIL DE MINUIT

— Ah! ah! fait le bonhomme Verduret, un peu essoufflé par cette galopade inattendue et tout à fait hors programme, je vois, monsieur notre cicerone, que vous intervertissez ici votre manière.

— En quoi donc, *cer* monsieur?

— Parbleu, en débutant par éclairer notre curiosité gastronomique avant notre appétit intellectuel. C'est dangereux, car si nous étions plus matériels que nous ne sommes — ce dont nous nous faisons honneur — du diable si vous pourriez nous tirer des bonnes odeurs qui règnent ici, pour nous instruire sur le reste du Pavillon!

— Je n'ai pas cette crainte, non que les plats et les boissons des Norvégiens soient à dédaigner, malgré la sobriété connue — et, d'ailleurs, gouvernementalement aidée de ces *genss d'Extrême-Nord* (Norvège n'est-il pas la corruption du mot suédois *Norrige,* royaume du Nord?) mais parce que, me sachant incapable de guider en pleine connaissance de cause votre palais, je vous demande de ne faire

que traverser ce bar-restaurant, pour gagner, au-dessus, le Pavillon proprement dit.

— Je vois, à votre hâte, que vous ne vous intéressez guère — et cela en digne fils de l'ensoleillée Garonne, fanatique de son Midi — à ces contrées septentrionales dont vous n'admettez l'existence, peut-être, que sur la carte.

— C'est ce qui vous trompe, té !

— En quoi ? En disant que vous ne vous intéressez pas à ces régions hyperboréennes, ou bien que vous ne les connaissez pas ?

— Vous vous trompez dans les deux cas, *cer* monsieur Verduret ; la preuve que ce Nord ne m'est pas indifférent, c'est qu'il y a quinze jours, je contemplais l'Océan glacial du haut du cap le plus élevé en latitude de notre Europe.

— Vous ?

— Eh oui, capédious ! moi-même, Bouscastrol en personne !

— Allons donc ! fait le manufacturier retiré, d'un air incrédule et goguenard.

— Ma parole d'honneur !

— Et vous ne pouvez pas même nous dire ce qu'on mange dans un pays dont vous prétendez débarquer ?

— C'est que j'avais emporté mes provisions de *bouce* dans une valise, cadédis !

— Hein ?... Pour un voyage que l'on ne peut raisonnablement faire, m'a-t-on dit, en moins de trois grandes semaines, aller et retour ? Mâtin, vous n'avez guère dû, mon cher, vous charger l'estomac... et encore moins vous humecter le gosier !

— Vous oubliez, mon bon, que je suis de Toulouse.

— Je l'oublie si peu que je ne crois pas un mot de votre prétendu voyage.

— Vous avez tort. Seulement, où les *ottres* roulent ou naviguent pendant des semaines, moi je bâcle l'expédition, aller et retour, en moins de cent heures, té !

— Voyez-vous ça ? ... A cheval sur Pégase, peut-être... Ces cachotiers de Toulousains sont capables de céler dans quelque écurie mystérieuse ce fameux cheval ailé depuis les temps mythologiques... Et vous êtes probablement le Toulousain trois quarts qui en a fait la découverte ?

— Riez de moi si vous voulez, mordious! Moi, je vous jure que je ne plaisante pas.

Et, de fait, Bouscastrol n'a pas, autant qu'on en peut juger sur le bas de son visage, la mine d'un monsieur ayant envie de rire. Il est évident qu'il est nerveux, inquiet.



UNE NOCE NORVÉGIENNE.

La gentille Bertrande qui, depuis longtemps déjà, l'observe attentivement — sans avoir l'air même de le regarder, comme savent si bien faire les femmes — profite du moment où leur jeunesse à tous deux les a fait arriver pre-

miers au haut de l'escalier conduisant au rez-de-chaussée du Pavillon, pour jeter ces mots, à voix presque basse mais nette et hâtive, dans l'oreille de l'artiste toulousain :



Le Pavillon de la Norvège.

— Est-ce qu'un danger vous menace ?

Lui, de son quart d'œil libre, lance vers la jeune fille un regard scrutateur, sans répondre.

Elle, alors, presque brusquement :

— Parlez franc. Ne comprenez-vous donc pas que, depuis hier matin, je sais... à quoi m'en tenir ?

Il s'incline, mais de façon si insensible que le signe ne peut être saisi que par elle, et dit :

— Je n'ai aucun danger à redouter ; mais des ennemis menacent un... secret auquel je tiens plus qu'à la vie.

— Peut-on savoir ?

— Plus tard.

— Puis-je vous être utile ?

— Pas encore. Merci.

L'arrivée des membres — plus pesants — de notre groupe de visiteurs, met fin à ce singulier colloque qui n'a duré que quelques secondes, et dont personne n'a pu se douter, Bertrande ne s'étant pas une fois tournée vers son interlocuteur et le bruit de la foule piétinant les planchers de bois ayant couvert le son continu des voix.

Alors, Bouscastrol, plus en dehors et plus que jamais « Midi trois quarts », selon le mot de l'oncle Verduret :

— Mesdames et messieurs, avant d'aller *pluss loingn*, j'éprouve le *besoign* intempérant et impétueux de... vous lâcher une petite profession de foi, té !

— Sacrebleu ! s'écrie violemment Bêchard, celui ou celle qui vous a coupé le filet, à vous, n'a pas volé son argent !

— Dans le Midi, mon bon, on aime l'ouvrage « bien faite ». Donc, voici la pitchounette profession de foi, hé ?...

— Allez-y, maudit bavard... puisqu'il faut en passer par là !

— Mesdames et messieurs, vous avez dû vous apercevoir que depuis ce matin que je vous fais visiter ces Pavillons des Puissances étrangères, je cherche moins à vous expliquer en détail chacun d'eux — ce que je fais cependant de mon mieux lorsque la matière s'y prête et que mon éducation a été suffisamment faite à cet égard par les intéressés — je cherche moins, dis-je, à vous décrire le Pavillon même qu'à vous placer — en quelques mots pour ne pas lasser votre attention — dans l'atmosphère exotique spéciale qui vous permette de l'apprécier, contenant et contenu.

— Hum ! pas claire, votre atmosphère spéciale !

— Eh ! si, mon *cer* monsieur Bêchard, pourvu que vous preniez la grand'peine de réfléchir. J'estime que, pour être amusante et profitable, cette excursion de visiteurs de l'Exposition parmi cette longue suite d'édifices éphémères de tous les pays doit être l'image, en raccourci, d'un voyage circulaire réel en ces mêmes pays. Il faut en emporter l'impression que l'on y a presque vécu quelques moments de la vie nationale de chacun d'eux, qu'on en a foulé le sol, frôlé les mœurs et un tout petit peu saisi l'esprit. Pour cela, une froide description des murs et des salles, accompagnée d'un étiquetage sommaire des objets exposés, ne suffit pas. Il faut qu'en y pénétrant vous ayez au moins une vague notion du territoire, de son climat, de son histoire, de ses aspects et des conditions particulières d'existence qui en résultent pour les habitants. Vous ne cessez de me reprocher, monsieur Bêchard, d'être toujours à côté de la question. Eh ! mais, capédious ! j'en suis ravi, puisque c'est en me tenant, moi, le plus possible *à côté* que je m'efforce de vous mettre, vous, *dedans*.

— Ah ! parbleu, c'est le mot, et vous ne faites que ça, ricane Bêchard émerveillé de faire montre de tant d'esprit.

— Continuez, cher monsieur Bouscastrol. Je ne suis pas de l'avis de mon ami Bêchard ; j'avais parfaitement compris l'effort initiateur que vous tentez vis-à-vis de nous — car c'est étonnant, depuis que je visite cette Exposition en compagnie d'aussi excellents guides, à la fois si divers et si semblables, c'est étonnant ce que les idées s'ouvrent en ma vieille cervelle réfractaire ! — j'avais compris, dis-je, et je vous en remercie.

— Vous, monsieur Verduret, avec vos airs brave homme, té ! vous êtes quelqu'un... au fond.

— Voulez-vous bien vous taire et ménager ma modestie.

— Ah ! cornebiou ! voilà une *çose* que je ne ménage jamais, surtout vis-à-vis de moi-même, pauvre diable de grand génie de la Haute-Garonne... Donc, si cette sorte d'initiation sommaire dont je parlais est intéressante à faire naître pour tous les Pavillons, elle l'est *a fortiori* à l'égard des pays profondément différents du nôtre. Or, c'est à un des premiers rangs de ceux-ci qu'il convient, té ! de placer cette

scandinave de Norvège, où chaque fibre du bois qui nous porte, nous entoure et nous coiffe, a senti monter la sève vivante.

— Le fait est que rien de nommer Christiana, il semble que cela vous transporte aux confins du monde.



Norvège. — Paysans de Drontheim.

— Pur effet d'optique, mon bon, et qui n'existe plus déjà pour toute notre population d'artistes. Car, au point de vue intellectuel, c'est incroyable ce que depuis la dernière Exposition, où les « Chanteurs Norvégiens » ont fait ici prouesse, la Norvège a été rapprochée de soi-même par la France, par Paris en particulier. Le nom d'Ibsen illustre nos affiches de théâtre à côté de ceux de nos maîtres de la scène... Le *Fram,* à bord duquel, avec tant de froide et ardente intrépidité, le Dr Nansen a fait sa superbe exploration polaire, était à peine sur chantier que nos journaux et nos illustrés



NORVÈGE. — PAYSANNES DE BERGEN.

s'en occupaient plus que de nos propres cuirassés et que de nos sous-marins.

— C'est pourtant vrai, cela !

— Il n'empêche que ce pays des fjords, au sublime calme pittoresque ; que cette terre norvégienne où, grâce au Gulf-Stream, c'est en même temps l'été sur la côte et l'hiver glacé vers les montagnes, dont les glaciers viennent presque effleurer le sol ; que ce vaillant et loyal petit peuple de deux millions d'âmes, dont le douzième de la population mâle vit de la mer ou sur la mer, qui conserve sa nationalité sous la suzeraineté des descendants du général français Bernadotte, qui pratique en politique le parlementarisme le plus indépendant sans voir se pervertir ses hommes d'Etat — lesquels ont pu, sans risquer leurs portefeuilles ou leurs fauteuils au « Storthing », faire descendre, en un demi-siècle et pour le grand bien moral et matériel de la nation, le nombre des établissements de production d'alcool, de près de 1400, à *une vingtaine;* que ces nombreuses familles, sans besoins, indifférentes au luxe, s'hyperbolisant dans le reste du monde, et qui se déplacent avec une rapidité vertigineuse à travers les monts, les plaines et les lacs glacés, en chaussant les fameux *ski,* ou longs patins de bois supprimant, sans railways ni automobiles, la distance entre leurs demeures isolées et non groupées en villages ; que cette contrée où, au Nord, le vrai été (parfois torride, au point que l'on voyage de nuit pour éviter la chaleur) ne dure que six semaines ; que ce pays où l'hiver, si doux au long des fjords, fait dans l'hinterland descendre le thermomètre à un nombre inquiétant de degrés négatifs, et dont l'extrême septentrion connaît les jours et les nuits qui durent des semaines et des semaines, ces ciels transparents des régions polaires qui permettent de *lire* par de claires nuits sans lune ; il n'empêche, dis-je, té ! que, par là, choses et *genss* ne sont pas précisément moulés sur les choses et les *genss* de la Garonne et même de la Seine !

— Bigre, je vous crois !... Mais tout cela doit être et bien curieux et très beau.

— Si c'est beau ?... Je vous le dis, sangdis de sangdious ! Et le *Soleil de Minuit!* ce phénomène du cercle polaire si exceptionnellement superbe et qui paraît paradoxal à nos habitudes « à la papa » de jours et de nuits successifs !... Té ! l'empereur Guillaume, qui est un vrai artiste couronné, a pour ce spectacle sans pareil une si frénétique et religieuse

admiration que, si vous voulez sûrement faire sa connaissance, vous n'avez qu'à faire, entre mi-juin et fin juillet, le beau et confortablement agréable voyage du cap Nord : vous serez à peu près sûr de l'y rencontrer.

— Alors, ce « Soleil de Minuit »?... demande Bertrande vivement captivée.

— C'est... Ah! tenez, mademoiselle, je ne trouverais pas d'expression pour vous le dire. J'aime mieux vous citer le bel instantané qu'a pris du phénomène un célèbre auteur du cru, et que Paris connaît si bien, M. Bjoernstjerne Bjoernson : je le sais par cœur.

Et, de sa voix chaude, enflammée encore par le souvenir de sa propre admiration récente, Bouscastrol, avec un art parfait des effets et des nuances, récite :

— « Le Soleil de Minuit! Ce qu'on voit dépasse tout ce qu'on attendait, tout ce qu'on avait rêvé. Aussitôt que la boule de feu apparaît à l'horizon des eaux, tout change : ciel, rochers et mer. On peut regarder le soleil pendant des heures, pas un rayon ne l'entoure et ne vient vous éblouir. Toute sa lumière, toute sa force, s'est concentrée dans son disque, qui paraît mille fois plus grand que dans les autres contrées du globe. Enfin, le disque s'étend ; des milliers de rayons éclatent autour de lui; le soleil est d'un rouge de forge; on croirait même qu'il va éclater et se transformer en des millions d'étoiles, si le ciel dans lequel il monte ne donnait, dans sa pureté, l'impression d'une paix complète, harmonieuse, éternelle. Toutes les couleurs rayonnent dans le ciel, depuis le rouge de sang qui couvre les rochers, jusqu'au gris le plus pâle qui monte au zénith. Le spectacle change toujours : le soleil est tour à tour violet et jaune; tantôt il est couvert d'un voile verdâtre, tantôt il ressemble à un immense globe de glace blanc, et le ciel et les rochers changent de couleur avec lui, et l'on ne se fatigue jamais des splendeurs d'un tel spectacle! »

— Fichtre, monsieur Bouscastrol, encore un talent que vous nous révélez! Vous nous racontez ça avec un art... à faire croire que vous avez pris des leçons de notre illustre tragédienne nationale, Mme Sarah Bernhardt!

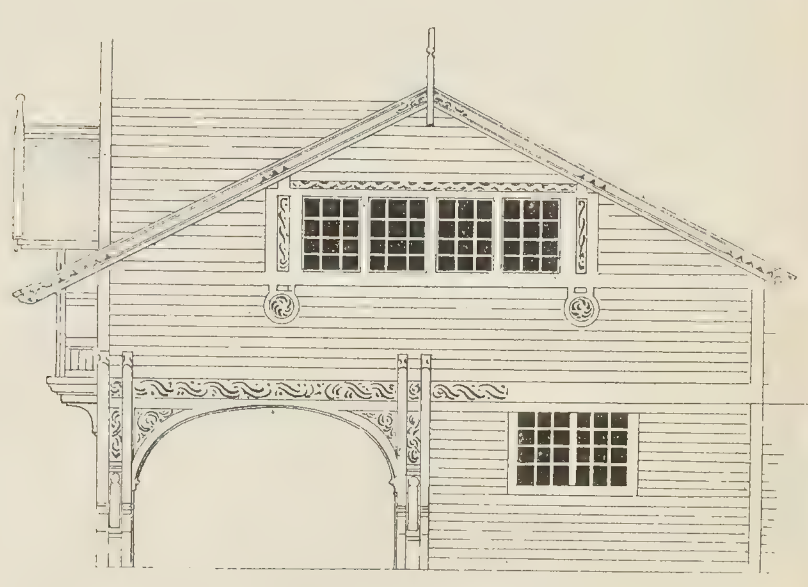
— Serait-ce vrai, monsieur? demande Bertrande d'un petit ton singulier.

— Je n'eus ni cet honneur ni cette ambition, déclame le sculpteur avec une mimique fièrement modeste des plus réjouissantes.

— C'est égal, poursuit l'oncle, vous joueriez bigrement bien la comédie, si vous vous y mettiez.

— Té, je m'offre à l'occasion ce plaisir... en amateur.

— Ah! parbleu, je voudrais vous voir dans un rôle de Méridional; vous devez y être étonnant.



Le Pavillon de la Norvège.

— Vous piquez dans le mille, mon bon, car je m'y suis bel et bien essayé... Et avec un succès, capédious, je ne vous dis que ça!

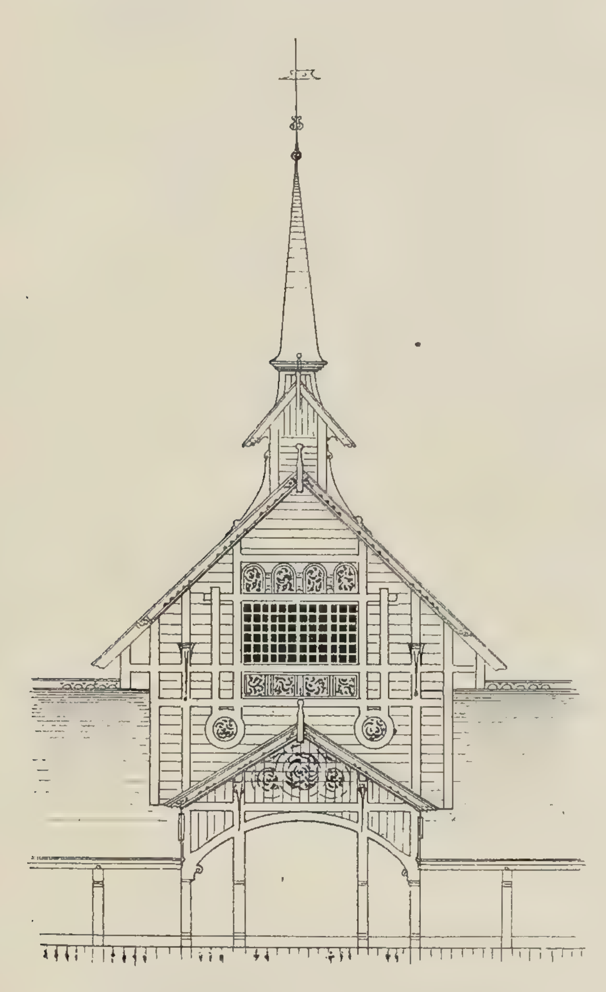
— Tiens, parce que vous jouez au naturel... Et pourtant, c'est singulier; quand vous déclamez, comme vous venez de le faire, vous n'avez presque plus d'accent.

Bertrande éclate de rire.

— Pourquoi ris-tu, petite? Est-ce que ma remarque est si étrange?

— C'est, au contraire, parce qu'elle est absolument vraie... et que je serais curieuse de connaître la raison de cette anomalie.

— Il n'y a pas d'anomalie en ceci, té, ma *cère* demoiselle. Voyez-vous, sangdis, l'*assent*, c'est la nature, et la diction, c'est de l'art. Or, le propre de l'art, c'est de corriger la nature. Vous parliez de notre grande artiste, l'incompa-



CLOCHETON DU PAVILLON DE LA NORVÈGE.

rable Sarah Bernhardt... Eh bien, elle n'a pas l'ombre d'*assent* à la ville, et elle prend, à la scène, une *assentuation* très personnelle... qui lui va comme les rayons au front de la Gloire. Moi qui ai du Midi plein la bouche au naturel, je

le supprime lorsque je récite, té. Vous le voyez, c'est tout le contraire... mais c'est exactement la même *çose!*

A cette explication macaronique, Verduret rit de bon cœur et, de rire, Bertrande s'étrangle presque. Quant aux autres : Mme Flore ouvre de grands yeux ronds parfaitement incompréhensifs, Puzzling montre une imperturbabilité de sourd et Bêchard gratte du talon le plancher en fronçant les sourcils.

— Quand vous aurez fini, tous les trois, de faire la parade, est-ce qu'on pourra enfin visiter ce Pavillon? demande-t-il d'un ton beaucoup plus vinaigre que miel.

Vivement, Bouscastrol rejoint les talons et, prenant à la main son feutre, d'un geste théâtral, il incline profondément son crâne calotté de soie en disant :

— Si monseigneur Rabat-Joie veut bien me suivre, je vais avoir l'insigne honneur de lui présenter ce bel échantillon de construction nationale dans

§ II

LE PAYS DU BOIS

— Jocrisse, va! murmure — mais des lèvres seulement, par prudence — le taciturne champion de la Nullité vêtue de Gravité.

Il se contente d'ajouter, à haute voix :

— J'espère que vous nous ferez grâce de vos phrases et de vos facéties?

— Vous n'aurez rien à me reprocher à cet égard, mon *cer* monsieur, je vais être le laconisme en personne, estimant avoir assez causé pour donner, à ceux que je n'ai pas l'heur d'ennuyer, un sentiment suffisant de la couleur locale.

— En fait de couleur, observe Mme Flore, votre Pavillon de Norvège peut se vanter d'y avoir la main. On peut dire de lui comme de la cerise, dans la devinette : rouge comme sang, vert comme pré et — sinon dur comme pierre, du

moins — blanc comme neige. Ça fait même un fameux tire-l'œil parmi toutes ces constructions en plâtre!

— *Cère* madame, ce Pavillon — qui, entre parenthèses, couvre une surface d'exactement 570 mètres carrés; je dis ce chiffre, en passant, pour calmer un peu la colère à mon égard de monsieur votre époux — est entièrement construit en bois de Norvège, d'après les dessins de M. Sinding Larsen, architecte à Christiania, et dans le style caractéristique des constructions norvégiennes en bois qui, hors une partie des villes principales, est la seule architecture du « Royaume du Nord ».

« Pour ce qui est des couleurs, plutôt violentes, c'est l'habitude dans les campagnes d'habiller les demeures — qui sont isolées, ne l'oubliez pas — de ces robes éclatantes. »

— C'est tout de même une fantaisie coloriste un peu prononcée.

— Une fantaisie, monsieur Bêchard?... Eh, mille Capitoles! il paraît que, tout à l'heure, et pour vous, bien entendu, j'ai prêché dans le désert. Vous ne vous faites donc aucune idée du pays où nous sommes en ce moment? Aux approches de l'hiver de quatre mois dont les nuits si longues (au point que le jour se trouve supprimé de plus en plus longtemps quand, le cercle polaire franchi, on s'élève vers le Nord), la neige tombe pendant des semaines et couvre tout de son blanc linceul. On peut dire qu'en moyenne, et par des froids qui, à l'est des monts, atteignent jusqu'à 40 centigrades et plus au-dessous de 0°, la moitié de l'année, té! on est enseveli sous le blanc dans l'immensité ininterrompue du blanc. Si encore vous mettez des murs blancs sous les toits blancs, les demeures deviendront invisibles dans une monotonie par trop immaculée. Ces vives couleurs forment comme des taches gaies sur la nappe sans fin, taches vivantes révélatrices de la vie. Donc, capédious! au moral comme au matériel...

— C'est bon, c'est bon! clame Bêchard... avocat, passez au déluge : la cause est entendue!

— En ce cas, je musèle mon éloquence et après avoir dit, toujours pour monsieur Bêchard, que ce Pavillon a 20 mètres de façade sur la Seine, 36 mètres de façade latérale et

que le sommet de la flèche atteint la respectable hauteur de 35 mètres, laconiquement je vous invite... à entrer.

En pénétrant dans le Pavillon, entouré de ses auditeurs, il poursuit :

— Je vous ai dit que la Norvège était le pays du bois. De même qu'en Suède, d'ailleurs, les pins et les sapins gigantesques abondent, bourrant de vert sombre les gorges des montagnes, s'étendant en immenses forêts dans les plaines. Contrairement à la croyance répandue en nos climats tempérés, ces deux essences ne sont pas celles de l'extrême Nord. Plus résistant encore, le bouleau franchit le cercle polaire et va égayer de son pâle feuillage jusqu'aux environs du Cap Nord.

« Mais, si la Norvège est le pays du bois, elle est encore plus celui des fjords, c'est-à-dire de la pêche. Il en résulte, té! que l'exposition des pêcheries et industries connexes doit prendre, pour ce royaume, un développement exceptionnel, et qu'elle est forcément trop à l'étroit dans le Palais du bord de la Seine, de l'autre côté du pont d'Iéna, spécialement affecté au Groupe IX. Le Comité Norvégien a donc décidé de consacrer son Pavillon national à cette exposition d'ordre capital. C'est ainsi que vous voyez ici, avec ce qui concerne les pêcheries, un véritable musée ichtyologique, très artistiquement disposé dans un superbe décor donnant une idée détaillée de l'étrange et imposante — et captivante aussi — nature du pays. »

— Oh! mais, c'est comme un panorama.

— En relief, oui, *cère* madame. Vous voyez ici, té! d'une part, la vie des bûcherons dans les grandes forêts; dans le fond, un rocher sur lequel se reposent — d'autant plus tranquillement qu'ils sont empaillés — des centaines d'oiseaux marins... Au centre, voici un modèle du fameux *Fram*, le robuste et *scientifique* navire qui a passé des hivers à naviguer... sur les champs de glace dérivant aux environs du Pôle, et qu'accompagne ici quantité des objets dont s'est servi le docteur Nansen au cours de la plus belle exploration arctique dont jamais soient revenus d'audacieux savants. Ça, vous ne direz pas, cadédis! que ce n'est pas déjà un clou de premier ordre.

— En effet.

— Il eût été incomplet, cependant, si on n'y eût adjoint une pittoresque représentation de la pêche à la baleine...

— Avec tous les engins employés. C'est extrêmemen « couleur locale ».

— Passons maintenant à un autre ordre d'idées, intéressant les touristes qui, plus nombreux chaque année, visitent ces contrées si coupablement négligées dans un passé encore tout récent. Ah! que j'en aurais à vous dire à ce sujet!... Et sur les charmes ou les... surprises du voyage; et sur les villes et les ports et les fjords; et sur le confortable des chemins de fer jusqu'à Bergen, du paquebot, jusqu'au Cap Nord; et sur la *kariol*, pseudo-voiture « à un », pratique pour les seuls indigènes, ou la *calèche*, qu'on croirait le landau émigré des remises de la Compagnie générale parisienne; et sur les mœurs vertueuses et hospitalières des habitants; et sur l'*Association norvégienne des touristes*, qui a semé des hôtels jusque dans le « Pays des Géants » (massif de monts les plus élevés d'Europe après les Alpes et les Carpathes)... et qui a résolu ce problème — pends-toi, Helvétie! — d'empêcher les hôteliers d'écorcher le voyageur... Mais M. Bêchard me traiterait encore de bavard, et j'esquive le compliment, té! en vous promenant devant les vues parlantes de ces régions pittoresques et les cartes explicites où il est tentant de se choisir, sans frais exagérés, un bel itinéraire pour quelques semaines de vacances.

— Oh! moi, si je me marie, dit en souriant mystérieusement Bertrande, j'entends que mon mari me conduise, à travers ce curieux pays, jusqu'au Soleil de minuit.

— Comme déjà tu prétends vouloir aller en Bosnie... Ah ça! qui t'a donné cette humeur voyageuse?

— Votre mari vous y conduira, et vers le Septentrion et vers l'Orient, s'il est l'homme d'intelligence ouverte que vous méritez, mademoiselle!... Car il n'est goût plus sain et plus noblement éducateur que celui des larges voyages...

— Ta, ta, ta! monsieur Bouscastrol, pas de ces billevesées dans la tête de ma nièce. A ce compte-là, je n'arriverais jamais à la marier... Ça, montrez-nous vite autre chose, pour changer les idées de cette petite écervelée.

— Alors, venez sur la galerie. Ici, c'est la Norvège historique... Voici, entre autres choses, une reproduction en

miniature du « Quai des Pêcheurs », à Bergen, un des souvenirs les plus remarquables de la domination hanséatique au moyen âge...

— À la bonne heure : ma nièce ne pourra réclamer qu'on lui fasse visiter... les siècles depuis si longtemps passés !

— Eh ! capédious ! c'est pourtant un voyage de ce genre que je vais, pour terminer, avoir le plaisir de vous faire faire.

— Ah ! du moment que c'est à travers ce Pavillon, je suis prêt à l'emmener... jusqu'à l'Arche de Noé, si l'on veut !

— Nous ne remonterons pas si loin. Le « Musée du Peuple », que voici, contient les modèles de toutes les maisons d'habitation, à la campagne et à la ville, des habitants de la Norvège, depuis le XIII[e] siècle jusqu'à nos jours. C'est une excursion sur place qui mérite qu'on s'y arrête un grand moment, car c'est par le perfectionnement du *home* familial que l'on se rend le mieux compte des étapes d'une nation montant progressivement de la barbarie à la civilisation.

La visite terminée :

— Décidément, proclame solennellement Bèchard, l'exposition que contient ce curieux édifice de bois me paraît aussi pittoresque que *pratiquement* agencée. Vous ne nous avez pas dit à qui en revient l'honneur, monsieur notre cicerone?

— À qui ? Mais au personnel si expert et si dévoué, de haute marque et trié sur le volet, du Commissariat général de la Norvège. C'est d'abord...

— Surtout, n'allez pas encore, au sujet de ces messieurs, nous faire des phrases longues d'ici à demain !

— Monsieur Bèchard n'aime pas les biographies, té ? Pour une fois — étant donné que j'éprouve, en ce moment, un impérieux besoin de changer de place — je consens à vous satisfaire. Apprenez donc, en style presque télégraphique, que le Commissaire général est M. W. Christophersen, une intelligence d'élite ; le Commissaire général adjoint, M. Smith, homme aux vues larges et précises ; le Secrétaire général, M. K.-V. Hammer ; le très complaisant

et courtois Second Secrétaire, M. Ivar Aaustad. Ajoutez que le Président du Comité royal à Christiania n'est autre que M. B. Kildal, haute personnalité de la société norvégienne, ancien ministre des Finances, et... ne me demandez plus rien, car voici qu'en vous faisant cette trop sommaire nomenclature, nous arrivons au seuil du Pavillon de Norvège. Sortons-en pour passer...

Bouscastrol n'achève pas. Comme il est sorti le premier, non sans quelque précaution, en jetant au dehors un coup d'œil investigateur, il a vu un groupe de... complets à carreaux pénétrer hâtivement dans le Pavillon qu'il a fait précédemment passer, celui de la Belgique.



M. SMITH
COMMISSAIRE GÉNÉRAL ADJOINT
DE LA NORVÈGE.

Vivement, il fait signe à ses compagnons.

— Veuillez me suivre, dit-il laconiquement.

— Au Pavillon Belge ou à celui d'Angleterre que nous avons brûlés, ou bien à celui de l'Empire d'Allemagne qui suit celui-ci ? interroge Verduret.

— Non, pas encore l'Allemagne... Je vous expliquerai... plus tard. Pour le moment, je vous demande en grâce de vouloir bien presser le pas.

— Est-ce que nous allons galoper comme tout à l'heure ? demande avec inquiétude la ronde farinière.

Bouscastrol ne répond pas. Il est déjà parti en avant, à une allure bien faite pour confirmer les appréhensions de Mme Flore.

Bêchard lui emboîte le pas facilement, grâce à ses longues jambes. Verduret trottine derrière. Bertrande a repris le bras de la farinière et l'entraîne malgré ses « hélas! »

Puzzling, lui, s'est arrêté, a jeté autour de lui un regard légèrement décontenancé. Un moment il a hésité sur la conduite à suivre, mais, brusquement, il s'est décidé et, ouvrant son ample compas, s'est élancé sur les traces rapides du petit groupe.

Celui-ci longe, sans ralentir l'allure, le Pavillon de l'Allemagne, puis celui de l'Espagne, puis celui de Monaco.

— Bon, essaye de dire entre deux halètements Mme Flore essoufflée, est-ce que nous allons courir de ce train-là jusqu'au Champ de Mars?

Mais la tête de colonne stoppe enfin, et Bouscastro s'étant retourné, annonce, après une rapide plongée de regard en arrière :

— Mesdames et messieurs, voici l'autre Pavillon du double royaume scandinave, celui de la





CHAPITRE IV

SUÈDE

§ Ier

AU PAYS DU TÉLÉPHONE

— Vraiment, monsieur Bouscastrol, c'est à croire que vous voulez nous donner l'impression d'un voyage réel de Christiania à Stockholm... Quelle course!

— Prenez-vous-en, té! à M. Picard.

— Comment cela?

— Eh! oui, capédious! Ce n'est pas de ma faute s'il a trouvé bon d'intercaler l'Allemagne, l'Espagne, voire Monaco, entre deux pays qui, jusqu'à nouvel ordre, n'en forment qu'un. Ce n'est pas quand vous avez les yeux et l'esprit tout pleins de scandinavie norvégienne que, pour passer à la scandinavie suédoise, je pouvais laisser vos regards se distraire parmi les architectures des pays de Germanie et des rives du Guadalquivir.

— Alors, fait Verduret avec doute, c'est dans notre seul intérêt moral que vous nous astreignez à une telle gymnastique physique?

— En vérité, mon oncle, quelle autre raison voudriez-vous que puisse avoir notre aimable cicerone?

— Je ne sais pas, moi. Notre aimable cicerone, comme tu dis, est si original! Ah! le fait est que s'il voulait nous

empêcher de même tourner les yeux, au passage, vers les autres Pavillons, il y a pleinement réussi: je n'avais pas trop de toute mon attention pour ne pas perdre la trace de notre guide parmi la foule que nous fendions à une vitesse de malle-poste... Même, sans la haute taille noire de Bèchard, se détachant devant moi comme un phare d'ombre...

— Allons, ça suffit, Verduret. Epongez-vous et taisez-vous un peu, que monsieur nous fasse part de ce qu'il a à nous dire sur ce Pavillon.

— D'abord, té, regardez-le, je vous prie, mesdames et messieurs, et avouez que, si je suis un original, à ce que prétend M. Verduret, ce Pavillon de bois, aux vives couleurs — et même polychrome comme un kaléidoscope — avec ses tourelles à clochetons en calottes, haut campées sur ses béquilles enguirlandées, sa terrasse avancée qui ressemble à un arrière de pont de paquebot solidement appuyée sur deux pieds d'éléphant, et les légères passerelles aériennes qui servent, là-haut, de liaison entre les diverses parties de l'étrange édifice, est encore plus original que moi !

— On serait embarrassé, effectivement, de dire à quoi cela ressemble, grommèle le farinier, très mécontent contre le Toulousain parce que la course récente à fait de la face de sa « moitié » une véritable pivoine, luisante d'une rosée sans aucune fraîcheur, et a jeté dans l'édifice de la chevelure et du chapeau de la dite « moitié » un désordre incompatible avec la dignité compassée dont il a fait son idéal.

— Eh! justement, riposte le bohème au noir bandeau, cela ne ressemble à rien, et c'est bien ce qui en fait le charme. C'est de la fantaisie, presque baroque, si vous voulez, mais qui pourtant cause aux regards une satisfaction vive, une joie intense de se reposer enfin sur du non-vu, sur de l'indépendance audacieuse des précédents et des règles. Ah! la fantaisie, cornebiou! que cela fait plaisir de la voir, par aventure, surgir en notre pays qui l'a désapprise, enlisée qu'elle est sous la décadence de l'esprit qu'écrase la couche de médiocrité régnante... Qui nous rendra le panache, la verve, les folles saillies — fusées de joie intellectuelle libre et primesautière?. . Qui nous rendra la divine et géniale fantaisie étouffée sous le poids des pesantes, vénales et égoïstes

préoccupations actuelles!... Mais, je m'égare, et M. Bèchard, qui fronce déjà son olympien sourcil, va me rappeler à l'ordre... Là, je vais être sage — hélas! — papa Rabat-Joie! Tolérez-moi seulement une ultime observation fantaisiste au sujet de l'aspect de ce Pavillon. Lorsque, pour la première fois, j'ai vu cette insolite et délicieuse construction sous le harnois de fête de ses guirlandes et de ses couronnes de bois sculpté, sous l'envolée joyeuse de ses drapeaux, guidons et flammes déployant tant de vives couleurs dans la brise, j'ai eu la sensation d'être en présence d'un cuirassé fou, disloqué, de carnaval... d'un de ces colosses de la mer qui, pris d'un vertige à la Edgard Poë, aurait mué ses aciers en authentique bois suédois, bariolé sa coque et ses superstructures comme un bouffon de Cour, coiffé de campaniles et enguirlandé son mât militaire et ses coupoles pacifiées par le retrait des longues gueules de mort, rejeté de l'axe son blockhaus de commandement et fait valser en désordre ses passerelles.

— Mais... c'est un rêve d'opium, que vous nous racontez-là?

— Eh! mon *cer* monsieur Verduret, la fantaisie, pour le vulgaire, n'est-elle pas une démence?... Mais c'est une démence équilibrée qui se sait et s'enivre de la joie qu'elle dispense prodiguement à tous.

— Là, fait magistralement Bèchard, maintenant que je vous ai bien laissé dire vos bêtises, si nous en revenions au Pavillon?

— J'y reviens... pour vous, car, pour moi, cadédis! je ne l'ai pas quitté. Donc, cette gracieuse fantaisie nous vient du Nord, et le Nord avant nous en a eu l'étrenne.

— Ce n'est pas un Pavillon neuf?

— Si fait, et construit en Suède tout exprès, par M. F. Boberg — l'architecte auquel je m'adresserai sûrement pour ma villa de la Côte d'Azur... lorsque je me serai décidé à casser la coquille de mon œuf à millions — pour être édifié en cette place d'honneur du quai d'Orsay. Ce qui n'est pas inédit, c'est le caractère original de la construction, car ce Pavillon reproduit certaines parties du merveilleux palais de bois qui a fait l'admiration des hôtes de Stockholm, il y a trois ans.

— En 1897?... Attendez donc?... Est-ce qu'il n'y a pas eu, là-bas, une exposition scandinave?

— Tout *zuste*, mon bon, et à laquelle n'ont été conviés, si j'ai, moi aussi, bonne mémoire, que le Danemark et la Russie, avec, bien entendu, la sœur Norvège. C'est ce qui fait que, pour certains de nos seuls hôtes russes et danois, cette fantaisie architecturale, qui fut pour son auteur un immense triomphe, ne constituera pas une fantaisie inédite... A propos de cette exposition semi-internationale de Stockholm, il faut que je vous raconte, cadédis...

— Une histoire?... Allons, bon, réclame Bèchard, il ne nous manquait plus que ça!

— Mille millions de Capitoles, vous ètes agaçant, à la fin, mon *cer* monsieur de la mouture! Vous croyez, peut-être, que c'est pour mon plaisir que je parle?... Sachez que je ne dis rien qui n'ait son utilité, et la preuve... je vous la donne *illico*, capédious! Apprenez qu'il n'y avait pas eu d'exposition scandinave depuis 1866, lorsqu'un certain jeune homme, commerçant de la capitale suédoise, se jura, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement du roi Oscar II, de combler cette lacune trentenaire.

— Tout seul?

— Ah! ça vous étonne, vous autres contribuables timorés du pays de France, accoutumés à ne pas donner un coup de pioche dans un tas de cailloux sans l'impulsion des autorités, l'appui du gouvernement et la garantie de l'Ad-mi-nis-tra-ti-on! M. Arthur Thill, lui, avec l'ardeur volontaire de la jeunesse, dit à son gouvernement : « Une Exposition Scandinave est utile pour orienter nos compatriotes dans l'ère de progrès rapides que notre énergie a créée; cette exposition, laissez-moi nous la faire!... » Dame! le roi Oscar et ses ministres se firent un peu tirer l'oreille; ils hésitaient devant les risques financiers de l'entreprise... Alors, té, M. Thill n'y alla pas par quatre chemins. « — Ah! capédious, té! s'écria-t-il comme s'il était l'enfant de la Garonne qu'il mériterait d'être, vous avez la frousse, pas vrai? Eh bé! je ne l'ai pas. Je prends tout sur moi. Je suis riche, sangdis!.. J'y joue ma fortune. En cas d'insuccès, je garantis la casse! » Et il vous fait, à ses risques et périls, une exposition merveilleuse, organisée avec un goût et une adresse consom-



Le Pavillon de la Suède.

més, et qui vous a un de ces succès... dont on parle dans l'histoire !

— Bigre !... *Audaces fortuna juvat.*

— Sans doute, papa Verduret !... Mais à condition que l'audacieux soit doublé d'un intelligence supérieure et d'un esprit exceptionnel d'organisation, ce qui est le cas pour M. Thill, commissaire général, par droit de conquête, de l'Exposition Suédoise de 1897 et... commissaire général de la Suède à notre Exposition Universelle de 1900.

— Alors, c'est lui qui a été chargé d'organiser ici l'Exposition Universelle ?

— Et qui donc, té, en eût été plus digne que le jeune triomphateur de Stockholm ? Aidé de son délégué, M. Per Lamm, le très... *arriviste* courtier en librairie bien connu des éditeurs parisiens, et du secrétaire général, M. F. Frögen, il a tout simplement fait de l'Exposition Suédoise une des plus complètes dans tous les groupes et des plus réussies des expositions étrangères. C'est lui qui a confié à M. Boberg, un de ses collaborateurs de la première heure, le soin de recommencer, sur le quai d'Orsay, en un pavillon d'extrême originalité, la fantaisie architecturale qui avait eu tant de succès sur les bords du lac Mœlar... Et voilà ma petite histoire, môssieu Bêchard : vous voyez qu'elle n'était pas aussi inutile à conter que vous paraissiez le croire !

— Aussi vous ne prévenez pas que vous allez parler du commissaire général !

— Té, je ne vais pas me couper mes effets, comme on dit au théâtre.

— Moi, je voudrais le voir, pour le féliciter, ce M. Thill. Il est la preuve vivante que l'on trouve des hommes de haute valeur, des génies, même, dans le « commerce » !

— Suédois ! achève, entre ses jolies dents blanches, la malicieuse Bertrande.

— C'est, naturellement, mes *cers* auditeurs, M. Thill qui, de concert avec l'architecte M. Ferd. Baberg, a organisé le curieux Pavillon où je vais avoir l'honneur de vous piloter. Mais vous pensez bien qu'un homme qui a des idées comme lui en a trop pour les enfermer toutes entre les planches de ce Pavillon, ou les limites parcimonieusement restreintes des sections. Il devait en avoir une d'ordre général et il l'a eue.

Grâce à lui, la Suède rayonne — et ce n'est pas une métaphore — sur toute notre grande Exhibition parisienne.

— Comment cela?

— La Suède, mesdames et messieurs, est, avant tout, comme la Norvège dont elle n'a malheureusement pas la superbe succession de fjords, — la Baltique n'étant pas une déchiqueteuse de rivages ainsi que l'Océan — le pays du bois et des pêcheries. Elle est aussi, avec ses cinq millions d'habitants et les voies ferrées déjà nombreuses qui la sillonnent, un pays très suffisamment industriel et commerçant. Mais, ce qu'elle a le droit de se proclamer au premier chef, cadédis! et plus qu'aucune autre nation d'Europe, c'est d'être le pays des téléphones.

— Hein?

— Parfaitement, monsieur Bêchard! Alors que partout la « voix qui marche » est encore considérée comme un luxe utilitaire, Stockholm en fait l'usage pratique, rationnel et complet, qui n'est encore qu'à l'état d'espérance dans les autres capitales. Une simple comparaison de chiffres le démontre...

— Ah! les chiffres!... Il n'y a que ça! approuve gravement le farinier.

— Eh bé, té! flairez-moi ceux-ci, mon bon! A Paris, nous avons quinze mille téléphones pour deux millions et demi d'habitants, ce qui fait un téléphone par cent soixante-six Parisiens. A Stockholm, il est utilisé dix-sept mille téléphones pour deux cent cinquante mille âmes, ce qui fait un téléphone par quinze habitants... Eh! que dites-vous de la proportion?

— A ce compte-là, il ne doit y avoir que les gueux et les enfants au maillot qui n'aient pas le leur!

— Aussi M. Thill a-t-il trouvé ici un manque absolu de confortable sous ce rapport, et son premier ouvrage a-t-il été de faire mettre, par les soins du ministère des Postes et Télégraphes de Suède, son Pavillon en communication avec tous les points où exposent ses compatriotes. Or, comme ceux-ci montrent leurs produits, à de rares exceptions près, dans tous les groupes, et ont, de plus, une laiterie modèle avenue de Suffren, près de l'ancien Palais des Machines, c'est, en réalité, un réseau téléphonique suédois complet qui



COSTUMES DE LA SUÈDE.

embrasse toute l'Exposition et est obligeamment mis par le commissaire royal à la disposition du public.

— Mais, c'est charmant, cela !

— C'est surtout *pratique!* Je constate avec regret que la France est bien en arrière sur la Suède à cet égard. Et, maintenant, entrons-nous ?



SUÈDE. — COSTUMES NATIONAUX.

— Tout à vos ordres, ô l'homme le moins emballé de France et de Navarre !

Bêchard hausse les épaules avec dédain, se laisse prendre le bras par sa conjointe, à peu près épongée et revenue à une teinte de visage moins apoplectique, et, raide, la barbe en avant comme un bouc noir, entre majestueusement dans le bizarre Pavillon.

A sa suite, pénètrent Verduret souriant, Bertrande qui, glissant un regard railleur vers Bouscastrol, imite avec une gracieuse gaucherie l'allure burlesquement grave du farinier, et Bouscastrol qui, posant la main sur l'épaule de Puzzling, avec une familiarité ironique, dit à mi-voix à l'Anglais :

— Vous paraissez morose, mon bon !... Est-ce que vous auriez été contrarié dans vos petites affaires, té ?

James-Gregory ne répond que par un sourd grognement, et Bouscastrol, reprenant vivement la tête du groupe, l'arrête par ces mots :

§ II

LE MIROIR AUX... TOURISTES

— Avant de vous laisser aller plus loin, deux tout petits mots, s'il vous plaît !

— Encore ?

— Eh ! bon Dious ! quel interrupteur vous faites ! Lâchez vite votre farine, té ! car vous êtes mûr pour les assemblées... sous-shakespeariennes.

— Shakespeariennes ?... interroge drôlement Verduret.

— Oui, donc : *Much ado about nothing !*

Bêchard toise le Toulousain avec dédain :

— De l'argot, maintenant ? fait-il du bout des lèvres.

— Ces deux mots, reprend le cicerone, les voici. Avant de pénétrer dans le Pavillon de la Norvège, je vous ai donné un sommaire aperçu de ce « Royaume du Nord ». Pour la Suède, j'écourterai encore, les deux contrées étant sœurs de climat, à cela près que cette dernière ne jouit pas de la douce caresse du Gulf-Stream. La Suède pointe moins haut

vers le Pôle que sa camarade ; mais, comme la plus grande partie de sa province de Bothnie septentrionale, c'est-à-dire la Laponie suédoise, est au-dessus du cercle arctique, elle a aussi *son* « soleil de minuit. »

— Je suppose que c'est le même, insinue en souriant Verduret.

— Ah ! capédious ! allez donc dire au royaume d'à côté que son « soleil de minuit » norvégien est le même que le « soleil de minuit » suédois, et vous verrez, té, comme vous serez reçu !

— Pourtant ?...

— Oui, je sais bien : c'est l'histoire de l'enfantelet qui, changé pour la première fois de pays, tombe en arrêt, un doigt méditatif dans le nez, devant la face d'argent de Diane et s'écrie : « Tiens, p'pa, y a donc ici une lune comme celle de chez nous ? » On lui affirme qu'il n'est au ciel qu'une lune, visible de partout, ce que le mioche se refuse silencieusement à croire. De même, vous ne ferez pas admettre aux *intéressés* que le « soleil de minuit » *maritime* du Cap Nord et le « soleil de minuit » *terrien* du Gellivare Dundret de la Laponie suédoise sont une seule et unique chose ou même deux choses équivalentes.

— Mon cher monsieur Bouscastrol, déclare en riant Verduret, vous êtes un farceur, mais un farceur de la bonne école, vos facéties ayant toujours un sens... J'entrevois même à celle-ci une intention critique assez réjouissante. Nous sommes, si je comprends bien, en présence de la lutte des deux soleils... de minuit, en tant qu'appât jeté aux touristes ?

— Vous êtes Œdipe... renouvelé des Grecs, té ! Scientifiquement, sans doute, il n'y a bien qu'un soleil, lequel se dédouble un peu au point de vue artistique et tout à fait à celui des intérêts locaux. D'une part, le Norvégien vous dira : « Prenez mon soleil, il est le plus beau, et le pèlerinage vous procure une excursion unique à travers les fjords sans pareils, à bord d'excellents navires spécialement construits pour la sécurité et le confort des touristes, depuis la Bergen du roi Olaf Kyrre (1070), le beau port historique témoin de tant de rencontres navales, ou depuis Trondhjem, l'ancienne capitale de la Norvège, jusqu'au rocher septen-

trional de la boréale île Mageroë, en passant par les merveilles titanesques de l'archipel Loffoden. C'est du haut de ce rocher, qui n'est autre que le fameux Cap Nord, pointe avancée dans l'impressionnant silence et l'immense solitude du Pôle, que surgit des flots rouges, comme une cire énorme, l'apparition fantomatique... Mon « soleil de minuit », est le seul vrai, puisqu'il est le plus pittoresque, non seulement par lui-même, mais par le chemin parcouru pour le venir admirer ! »

— Bon. Et que répond le Suédois ?

— Ceci : « Le soleil de minuit du camarade d'à côté et... d'en dessus, s'il est éminemment pittoresque, est un sauvage. Le mien est le vrai soleil des touristes modernes qui aiment à voir vite, sans dépense sensible de fatigue, de temps et.. d'argent. Et puis, le voyage en mer de nos voisins, si pittoresques que soient les fjords et calmes qu'en restent les ondes, ne va pas sans quelques-uns des inconvénients inhérents à la navigation et ne convient pas à certains estomacs ultra-sensibles. Mon « soleil de minuit », à moi, se visite en chemin de fer, grâce à la seule ligne du monde qui franchisse le Cercle polaire. De plus, si beau que soit le Cap Nord, il faut avouer que c'est un pays singulièrement désert. Au contraire, mon railway aboutit au nouveau village de Gellivare, peuplé des travailleurs de ce district si riche en minerais. Un court trajet de sept kilomètres en chemin de fer conduit à Malmberget, puis une petite ascension, avec retour dans un bon hôtel, et voilà accompli le facile pèlerinage à notre complaisant soleil, sans compter que des excursions dans les environs permettent aux touristes de voir de vrais Lapons « chez eux », ce qui n'est pas à dédaigner. Donc, notre « soleil de minuit » suédois, terrien et moins boréal, étant le vrai soleil du tourisme, du tourisme tranquille, économique et rapide, prenez mon soleil ! »

— Bravo pour le double boniment ! applaudit gaiement Verduret.

Et il ajoute en plissant ses petits yeux, de l'air le plus finaud :

— Me trompé-je en le supposant tendancieux... dans un ordre d'idées plus général ?

— Sangdis ! on serait mal venu, té ! de jouer au plus fin avec vous : vous sentez l'amorce d'une lieue. En effet, cette lutte des deux soleils n'est que la manifestation la plus sensible de la concurrence pour la chasse au touriste qui existe amicalement entre les deux pays. Cet effort se trahit dans l'organisation de chacun des deux Pavillons de la double royauté scandinave. Au Norvégien, on appuie sur la note pittoresque et grandiose dont l'effet s'est immédiatement traduit, sur impressionnable Mlle Bertrande, par l'éclosion de son désir d'aller goûter l'attirante splendeur de la traversée des fjords et la majestueuse solitude du Cap Nord. Quant au Suédois, nous allons juger des moyens tentateurs mis en œuvre et voir sur qui d'entre vous ils porteront plus directement... Mais, en somme, la partie la plus importante des deux Expositions Scandinaves étant disséminée dans les groupes, ces Pavillons sont surtout — comme déjà l'était un peu celui de la Bosnie — de très habiles et nullement trompeurs « miroirs »...

— Aux alouettes ?

— Non, aux touristes. Ceci dit, permettez-moi, cadédis ! de vous faire les honneurs de celui-ci.

A la suite de leur guide, nos provinciaux entrent — « enfin », soupire Bêchard — dans le Pavillon, et l'infatigable Bouscastrol reprend aussitôt :

— Le commissaire général, M. Thill, a groupé ici une sélection des plus importantes productions de l'industrie et du commerce de son pays, ainsi que de nombreuses peintures et photographies représentant les sites les plus pittoresques de la Suède, afin, dit-il lui-même « que dans ce Pavillon figure tout ce qui peut encourager les sympathies étrangères à l'égard de cette nation et *engager le touriste* à la venir visiter. » J'ajouterai, té ! que pour tenter le voyageur, il ne s'est pas contenté d'offrir aux yeux les productions de l'art, de l'industrie, du commerce et de la nature, mais aussi celles, et les plus charmantes...

— De ?...

— Mais de la race, donc, cadédis ! de cette belle, saine, intelligente et vaillante race scandinave qu'il faut aller fréquenter chez elle pour l'apprécier aussi hautement qu'elle en est digne.

— Je... ne saisis pas bien.

— C'est drôle, mon *cer* Verduret, riposte Bouscastrol à mi-voix, j'aurais cru lire dans votre regard que vous comprenez parfaitement, au contraire... Mais je vais faire comme si j'avais parlé... suédois.

Il reprend à haute voix :

— Nous sommes dans le grand hall. Admirez-moi, té ! ces tissus travaillés dans les manufactures si réputées de la province méridionale de la Scagnie, et celle centrale de la Dalécarlie; ces merveilleux bois sculptés ouvrés dans le Sud, principalement dans le Blekinge; ces dentelles rivales de celles de Flandre, et que dessinent prestement les doigts de fées blondes des femmes et des filles de l'Ostergothie, là-bas, près du grand lac Wetter, en se rapprochant de Stockholm. Mais, dites-donc, mon *cer,* monsieur Verduret, il me semble que vous n'accordez qu'un regard distrait à ce que je vous montre...

— Moi ?... mais...

— Et, continue le Toulousain presque à l'oreille du manufacturier retiré, que vous accordez beaucoup plus d'attention à... ce que je ne vous montre pas, mais que vous découvrez fort bien tout seul. N'est-ce pas qu'avec leur teint si pur, leur robustesse respirant la santé, leurs coquets costumes, elles sont charmantes, ces modestes ouvrières de la Scagnie et du Blekinge, et ces deux Dalécarliennes, là-bas, et, par ici, cette adroite dentellière de Vadstena, et aussi cette active tricoteuse de Malmö ?... Hein ? que vous disais-je au sujet de la race suédoise ?

— Evidemment, tous ces agréables visages font bien augurer de leur pays originaire, et...

— Allons, venez, que je vous montre comment on y entend, quand on veut, le confort... Mesdames et messieurs, la pièce que vous voyez dans le fond, vis-à-vis du hall, a été aménagée pour recevoir les têtes couronnées et personnages de marque qui sont déjà venus ou se mettent en route pour notre grande Exhibition de 1900. C'est le « Salon Royal ». Vous voyez quel goût tout moderne, art nouveau, suédois, préside à l'ensemble comme aux moindres détails, et tout y est bien scandinave : les meubles, qui sortent des ateliers Mattsan, comme les tapisseries que la Société des

Amis des Travaux manuels, a tissées d'après les dessins de Mme Boberg, la femme de l'architecte du Pavillon... A propos de ces travaux manuels, je vous montrerai tout à l'heure l'Exposition du *Sloyd*, mot intraduisible, car il correspond à une industrie exclusive au pays. Cette exposition comprend tous les travaux divers qu'exécutent les paysans pendant les longues nuits d'hiver, en famille, autour du haut poêle où flambe en chantant le bois résineux... C'est très curieux.

— Certes, il serait bien intéressant de voir ces patriarcales familles dans leurs *homes* isolées... Il est clair que les voyages ont un intérêt... Et, sans doute, la *race*, comme vous dites, est, dans les campagnes, aussi... comment dirai-je ? .. aussi parfaite que dans les centres industriels ?

— Absolument, papa Verduret, vous pouvez m'en croire sur parole, té ! Et, pour que vous vous y intéressiez tout à fait... à ces *homes* agrestes ou citadins de l'extrême Nord, l'excellent peintre suédois Tiden a voulu indiquer aux visiteurs profanes la magie des nuits de sa patrie. En deux grands dioramas, que vous voyez ici, de chaque côté du « Salon Royal », il donne l'impression profonde et pour nous si étrange que produit, aux deux extrêmes de temps et de lieux, le ciel nocturne de Scandinavie. Voici le premier de ces dioramas. Il a pour titre : « Une nuit d'hiver ».

— On voit tout de suite que nous sommes ici en Laponie, rien qu'à voir ce Lapon, déclare avec assurance Mme Flore.

Verduret, à part lui, fredonne :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat !...

— Nous sommes, en effet, *cère* madame, dans la plaine glacée de Kirrunnavara, en plein territoire lapon, à 110 kilomètres du cercle polaire, c'est-à-dire un peu plus haut encore que le village de Gellivare, dont je viens de vous parler. Au premier plan, c'est un troupeau de rennes domestiques que garde, en attendant les voyageurs, le jeune Lapon dont vous avez si bien reconnu la frigide nationalité. Mais ce qu'il faut regarder, c'est le ciel, ce ciel étrange de

la nuit de près de six semaines où les étoiles pâlissent à l'horizon, tandis qu'il s'enflamme au zénith des vives lueurs d'une lointaine aurore boréale...

— Hum! fait Verduret, si je me décidais à tenter le voyage, je ne me risquerais, si beau que cela puisse être, ni dans cette saison, ni à ces latitudes hyperboréennes.

— Té ! vous préféreriez la nuit de la Saint-Jean, 24 juin, à Stockholm, que nous montre le second diorama, sous le titre de : « Une Nuit d'Été ». Voyez, la ville est endormie, les quais sont déserts, aucune étrave de navire ne fend les eaux calmes, aucune hélice ne vient brutalement les broyer, pas même la godille d'un simple canot n'en ride la surface... Et là-bas, au-dessus des vastes ailes déployées du Château Royal, s'élève la vague lumière grise qui n'est plus le crépuscule et pas encore l'aurore, mais la demi-clarté de transition qui, sous cette latitude déjà, sépare la nuit et le jour. C'est l'idéale nuit transparente du Nord, un rêve de poésie à la fois limpide et mystérieuse, vague et précise, claire et obscure, que reflètent si bien les œuvres des artistes indigènes de la plume et du pinceau... Allons, mon *cer* monsieur Verduret, comme je ne veux pas trop vous laisser penser aux nuits d'été de Stockholm, je vous montre bien vite, dans cette salle voisine, l'installation officielle suédoise du téléphone mis à la disposition de tous, pour que vous ne m'accusiez pas d'avoir *brodé* sur ce thème, tout à l'heure... Et pour que vous ne me taxiez pas non plus d'exagération en affirmant qu'ici la Suède est surtout préoccupée de se faire admirer dans toutes ses parures pour provoquer le touriste, je vous conduis dans un des deux salons de repos où l'on ne trouve : sur les murs, que panneaux décoratifs, aquarelles et photographies chantant la gloire des sites de ce pays qui est la Bosnie du Nord, comme Stockholm avec ses canaux, ses îles, sa mer et son lac, en est la Venise ; sur les tables, que guides et itinéraires parmi les journaux et les revues où la Suède, après avoir de toutes parts tenté les yeux, séduit l'intelligence par les charmes vigoureux de son esprit.

— J'avoue, conclut Verduret, que je ne suis pas loin de me laisser gagner par cette sorte d'enveloppement tentateur.

— Capédious! té! j'étais bien sûr que c'était sur vous

surtout que la Suède agirait! Voulez-vous que nous allions voir le second salon de repos?

— Non. A titre d'ancien manufacturier, vous comprenez que je m'intéresse aux productions industrielles, et là, dans le grand hall, j'ai observé des méthodes de travail... très particulières.

— Ah! ah! tisseuses, dentellières et tricoteuses, hé?

— Oui. Je désire revoir de près...

. . . .

Comme, à la suite de Verduret dont la hâte devance le groupe, celui-ci est rentré dans le grand hall, Mme Flore, qui marche à côté de Bouscastrol, pousse soudain un petit cri et saisit brusquement, encore une fois, le bras du guide toulousain.

— Tenez, lui dit-elle tout bas, là, l'homme au fez!... Encore!... Cette poursuite est exaspérante et révoltante!

Bouscastrol aussi a fait un mouvement, et un sourire aussitôt réprimé a couru sur ses lèvres.

Il dit tout bas à la farinière très superficiellement outrée :

— Rassurez-vous, belle madame. Je vais vous débarrasser du personnage, té!

Et, tout haut :

— Mesdames et messieurs, je me vois obligé de vous abandonner pendant quelques minutes. Comme, de ce Pavillon de la Suède, nous allons passer à son voisin, celui de la Grèce, voulez-vous avoir l'obligeance, dès que M. Verduret aura satisfait sa curiosité... technique, d'aller m'y attendre... Ou bien, tenez, cadédis! mieux que cela. Ici, au sous-sol, est une brasserie où vous pourrez déguster l'excellente bière de Stockholm .. J'ai tant parlé qu'il me semble que vous devez avoir besoin de vous rafraîchir... Je vous y rejoins dans quelques minutes!

Sans attendre de réponse, Bouscastrol se dirige vers le seuil où, parmi les chapeaux, se distingue le point rouge de la coiffure de l'Ottoman.

Sans qu'il ait besoin de se retourner, il sent que Puzzling lui emboîte le pas.

Chose singulière, Bouscastrol ne s'occupe pas plus de l'homme au fez que s'il n'avait pas fait la moindre promesse à la farinière à son sujet. En passant près de cet Oriental, il

détourne même la tête à deux reprises, avec une affectation marquée... et il sort.

A peine est-il dehors que ses yeux se portent sur la Seine et aperçoivent la fameuse gondole promenant un groupe de passagers assez nombreux.

Cette vue n'a sans doute aucun attrait pour lui, car, prenant soudain sa course, il file du côté opposé au fleuve, et si vite que Puzzling, après s'être heurté à plusieurs promeneurs qui ne lui cachent pas leur indignation pour sa maladresse ou sa brutalité, perd de vue l'agile Toulousain.

Alors, Puzzling revient au Pavillon Suédois et cherche en vain l'homme au fez — qu'il a remarqué, lui aussi.

L'Ottoman à barbe d'ébène s'est également évanoui.

James-Gregory mâche entre ses longues dents un juron de colère :

— *Rascal!*

Puis, philosophiquement, il rejoint à la brasserie le groupe Verduret-Bèchard, en se disant :

— *Expect!*... Nôs retrouverons tô les deux à le Pavillonne du Grèce! *All right!*

Le prochain volume aura pour titre :

LA RUE DES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

et comprendra notamment les Pavillons de :

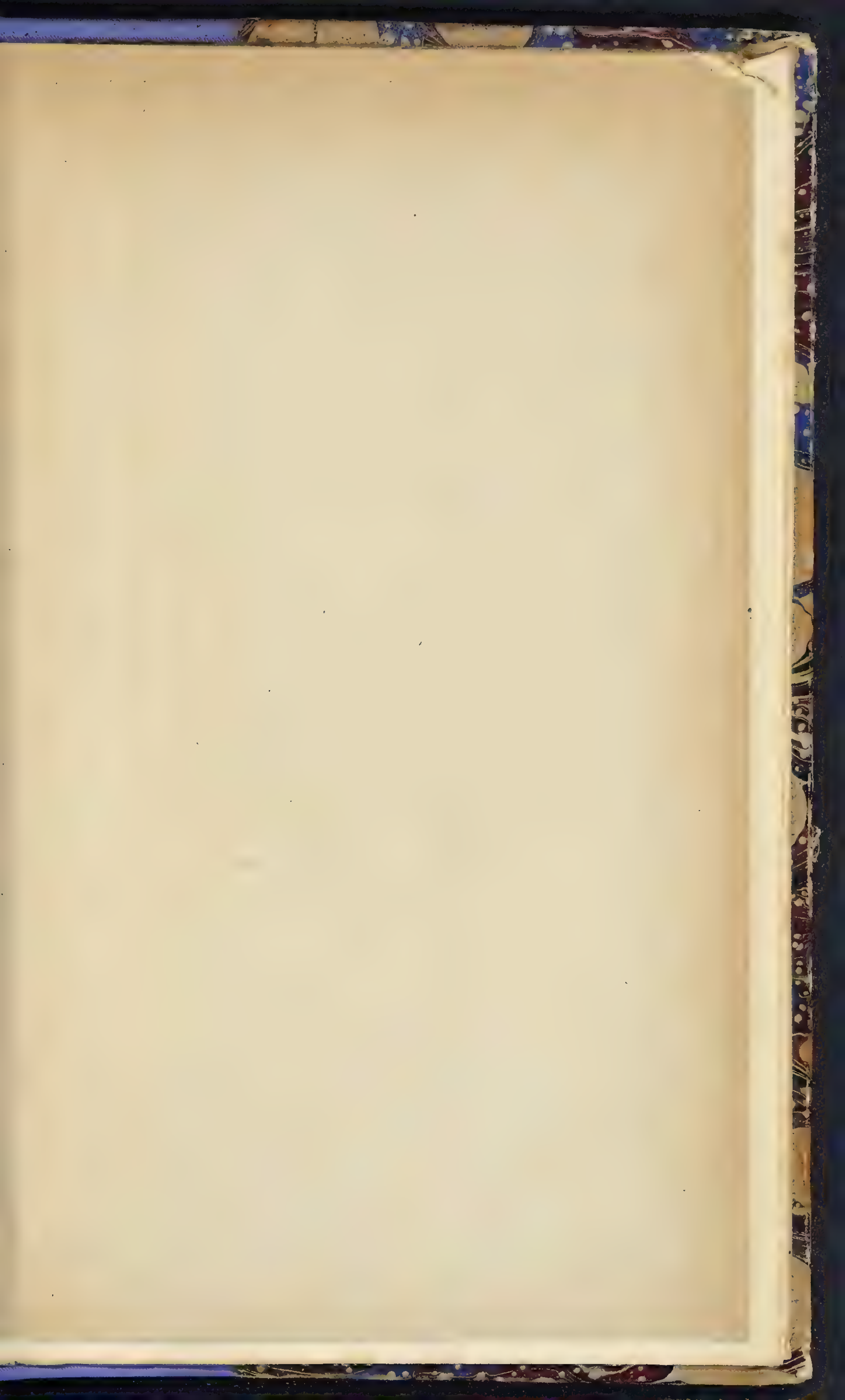
Grèce.
Serbie.
Monaco.
Espagne.
Allemagne.
Belgique.
Grande-Bretagne.

Des dessins d'architecture, d'ensemble et de détails accompagneront le texte, ainsi qu'une magnifique Lithographie, *donnant* en perspective *les Pavillons faisant suite à ceux déjà donnés dans le présent volume.*



TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.



A TRAVERS L'EXPOSITION DE 1900

Cet ouvrage s'adresse à tous, lettrés et simples curieux, techniciens et visiteurs peu au fait des connaissances savantes ou artistiques, aussi bien aux jeunes filles qu'aux jeunes hommes. C'est le grand public tout entier, en un mot, qu'il veut intéresser en le documentant, et cela sans efforts, sans aucune tension d'esprit, bien plus même, en l'amusant, en le faisant sourire et rire aussi.

L'universalité des lecteurs, jointe à l'universalité des sujets à traiter, rendait la solution du complexe problème malaisée à obtenir. L'auteur de

A TRAVERS L'EXPOSITION

l'a très heureusement trouvée en donnant à son explication détaillée de la Grande Fête de la Science, de l'Art, de l'Industrie et de l'Humanité, la forme si vivante, si attrayante du roman vécu.

Dans toute l'œuvre court la trame légère d'un véritable roman à la Jules Verne, avec ses péripéties tour à tour captivantes et réjouissantes, toujours intimement liées à la « Vie dans l'Exposition ». Mais cette action alerte et pleine de surprises, qui cependant suffirait à faire dévorer curieusement ses pages par le lecteur, n'est pour l'auteur qu'un prétexte et un moyen des plus ingénieux dans son œuvre savamment vulgarisatrice.

Rien ne vaut, en effet : l'action pour exprimer la vie et les sensations multiples des visiteurs; le dialogue et surtout le dialogue serré de l'auteur dramatique, pour expliquer clairement, pour faire comprendre complètement et sans fatigue aucune toutes les merveilles, fussent-elles d'ordre abstrait, qui sont exposées à l'admiration du public.

Habilement voilée sous cette forme facile et riante, se cache une étude absolument sérieuse, scientifique, exacte et profonde, de tout ce que le génie humain rassemble à l'Exposition de beaux progrès, d'inventions étonnantes, de beautés de toutes sortes, dans toutes les branches de la science, de l'art et de l'industrie.

Tel est cet ouvrage tout de vie, de mouvement et de gaieté, auquel le public intéressé — et charmé de tout apprendre de graves choses sans que le sourire quitte les lèvres — donnera lui-même pour devise :

IL INSTRUIT EN AMUSANT.

Imprimé sur papier de luxe et orné de nombreuses illustrations, portraits, vues, photographies, ainsi que de grandes planches hors texte, l'ouvrage est digne de figurer dans les meilleures bibliothèques. Il sera le couronnement de tout ce qui s'est fait en ce genre en librairie, comme l'Exposition elle-même est le couronnement du Siècle.

VOLUMES EN VENTE :

I. **L'Exposition à vol d'oiseau.**
II. **La Porte Monumentale et le Petit Palais.**
III. **Le Grand Palais.**
IV. **Le Vieux Paris.**
V. **Le Pont Alexandre III.**
VI. **La Tour Eiffel et les Spectacles pittoresques.**
VII. **Le Palais de l'Électricité et le Château d'Eau.**
VIII. **Les Pavillons des Puissances étrangères.**

60 centimes le volume broché (80 centimes franco)

IL PARAITRA UN VOLUME TOUS LES QUINZE JOURS

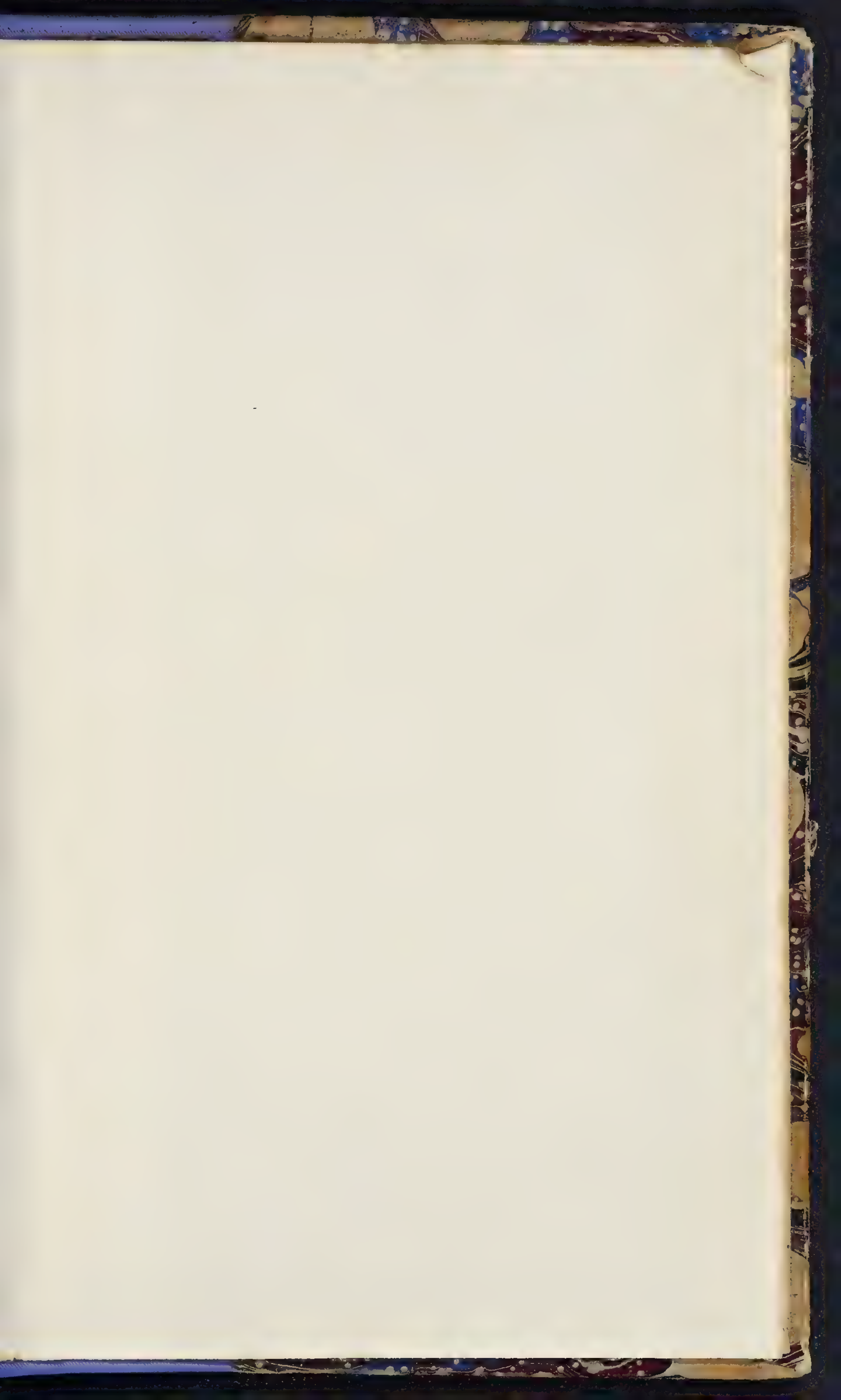
Le 10me volume sera intitulé :

LA RUE DES PUISSANCES AU QUAI D'ORSAY

et contiendra, en plus de nombreux dessins, une **magnifique Lithographie hors texte.**

On souscrit dès à présent en envoyant 80 *centimes en timbres à* MM. FAYARD Frères, *éditeurs, 78, boulevard Saint-Michel, Paris.*

Paris. — Imp. MICHELS et Fils, 6, 8 et 10, rue d'Alexandrie.



Special 90-B
38054
v.1

GETTY CENTER LIBRARY

